

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04335 1451

Hæc meditare : in his esto. 1. TIMOTH. 4. 15.
Méditez ces vérités ; soyez-en toujours occupé.

CONFÉRENCES SPIRITUELLES

SUR LES DEVOIRS DE LA VIE RELIGIEUSE

A L'USAGE DES COMMUNAUTÉS

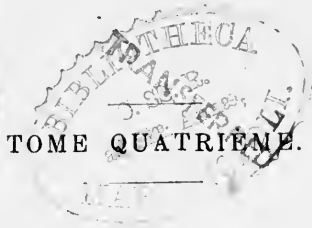
Ouvrage utile également aux directeurs des âmes, aumôniers, prédicateurs de retraites
et généralement à tous les prêtres

DEDIE A NOSSEIGNEURS LES EVÊQUES DE LA PROVINCE DE REIMS

Par l'abbé G. BASINET

Chanoine titulaire de la Basilique de Notre-Dame d'Amiens.

CINQUIÈME ÉDITION.



PARIS

LIER. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE

Rue Bonaparte, 66



LEIPZIG

L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

Querstrasse, 34

V^{VE} H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

TOURNAI

1880

TRANS
HOLY REDEEMER LIBRARY: WINDSOB
LIBRARY

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

RECUEIL

DE

CONFÉRENCES SPIRITUELLES.

LXXVI^e CONFÉRENCE.

SUR LES VŒUX DE RELIGION.

1. *De la nature et de l'excellence du Vœu.*
 2. *Des avantages des Vœux de religion.*
 3. *De la profession des Vœux.*
 4. *De l'exécution des Vœux.*
 5. *De la rénovation des Vœux.*
-

Vota mea Domino reddam.

Je rendrai au Seigneur ce que je lui ai voué. Ps. 115. 5.

Les saintes Ecritures, mes Sœurs, parlent de deux sortes de liens bien différents. Les premiers sont des liens honneux et déshonorants, parce qu'ils sont les marques d'une indigne servitude : tels sont ceux dont, au *Livre des Proverbes*, le Sage fait mention : *Les iniquités de l'impie, dit-il, lui tiennent lieu de cordes pour le lier, et il est garrotté par les chaînes de ses péchés*¹ ; tels sont encore ceux dont parle le prophète Isaïe, quand, s'adressant au pécheur dans la personne de la fille de Sion, il s'écrie : *Lève-toi, pauvre*

(1) Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur. Prov. 5. 22.

*filles de Sion, secoue la poussière dont tu es toute couverte, brise les liens de ton cou qui te tiennent misérablement captive*¹. Les seconds sont des liens honorables, parce qu'ils sont les signes d'une entière liberté : tels sont ceux dont parle le Roi-Prophète, quand il dit : *Les cordes qui ont été sur moi, m'ont procuré un bel et riche héritage*² ; ou l'Ecclesiastique, quand, parlant des liens de la Sagesse, il s'exprime de la sorte : *Ses fers deviendront pour vous une forte protection et un ferme appui ; ses chaînes vous rendront glorieux...*, et *ses liens sont des ligatures et des bandages salutaires*³. Les liens de religion, appelés communément vœux, sont bien éloignés d'être du nombre des premiers ; ils ont le plus haut degré d'excellence des seconds, et ils les surpassent, sans comparaison, par toutes sortes d'avantages, car ils relèvent admirablement devant Dieu et aux yeux de la cour céleste les personnes qui les portent.

Or, c'est pour vous inspirer une estime de plus en plus grande pour ces liens sacrés qui vous attachent à Dieu dans votre saint état, c'est-à-dire pour vos vœux, que je viens vous en entretenir aujourd'hui. Pour cela, je vous parlerai : 1^o de la nature et de l'excellence du vœu ; 2^o des avantages des vœux de religion ; 3^o de la profession des vœux ; 4^o de l'exécution des vœux ; 5^o de la rénovation des vœux. Tel est le sujet de cette Conférence.

1. DE LA NATURE ET DE L'EXCELLENCE DU VŒU.

« Le vœu, dit saint Thomas, est une promesse faite à Dieu, avec connaissance, délibération et liberté, d'une

(1) *Excutere de pulvere, consurge... Solve vincula colli tui, captiva filia Sion. Is. 52. 2.*

(2) *Funes ceciderunt mihi in præclaris. Ps. 15. 6.*

(3) *Erunt tibi compedes ejus in protectionem fortitudinis, et bases virtutis, et torques illius in stolam gloriæ..., et vincula illius alligatura salutaris. Eccli. 6. — 50. 31.*

chose bonne et meilleure que celle qui lui est opposée¹. »

D'après cette définition, ni les choses mauvaises, ni les indifférentes ne peuvent servir de matière au vœu. Toutes les choses bonnes ne le peuvent pas non plus, comme le mariage, par exemple, parce que le célibat est encore meilleur.

Cette définition nous montre encore la dignité du vœu, et les grands avantages qu'il apporte, en ce qu'il prend pour son objet un bien qui est au-dessus du commun; et comme il promet à Dieu de le lui donner, il ouvre la porte à une grande gloire et à de grandes récompenses.

Saint Thomas traite admirablement ce sujet; il montre qu'il est beaucoup plus louable et beaucoup plus méritoire de faire une chose, après s'y être obligé par un vœu, que de la faire avec la liberté de l'omettre si l'on veut, et il donne trois raisons de cette vérité.

« 1^o L'acte d'une vertu plus parfaite, dit-il, est toujours de soi plus excellent et plus méritoire que celui d'une moindre vertu; or, le vœu est un acte de la plus noble de toutes les vertus morales, de la vertu de religion, qui a pour fin le culte et le service de Dieu: donc il faut nécessairement conclure que le vœu relève de beaucoup en bonté, en dignité et en mérite, les actes des vertus qui lui sont inférieures, lorsqu'elles sont pratiquées par son impulsion et par ses ordres. Ainsi le jeûne qui est un acte de la vertu d'abstinence, et le retranchement des plaisirs de la chair, qui appartient à la vertu de chasteté, sont bien meilleurs et plus utiles, étant voués que ne l'étant pas, parce que, dit ce Docteur angélique, le vœu, en les tirant de leur propre nature, qui est plus basse, les porte à une plus haute, en les appliquant au culte de Dieu; comme des sacrifices qu'on lui offre.

« 2^o Celui qui fait quelque chose pour Dieu, par l'obligation de son vœu et de sa promesse, donne beaucoup plus à Dieu et s'assujettit bien plus à lui, que celui qui

(1) S. Thom. 2. 2. q. 88. art. 5.

la fait sans être astreint par un vœu et sans l'avoir promise. La raison en est que son vœu l'oblige à faire la chose, et, par ce moyen, le dépouille de la liberté qu'il avait de ne pas la faire. Ainsi, il donne à Dieu et la chose et la liberté, le fruit et l'arbre; au contraire, celui qui ne s'y est pas engagé par un vœu et qui la fait, retient toujours le pouvoir de ne pas la faire, puisqu'il n'y est pas tenu; il garde l'arbre pour lui, et n'en donne que le fruit.

„ 3° Le vœu imprime de la constance et de la fermeté à la volonté pour faire le bien; il la lie et l'attache au bien d'une manière, en quelque sorte, indissoluble; il la met comme dans une nécessité absolue, quoique libre et volontaire dans son origine, de la pratiquer, et, pour ainsi dire, dans un état d'immutabilité de ne pouvoir s'en dédire. Or, il est évident que faire le bien et exercer un acte de vertu dans ces dispositions, est une chose bien meilleure que de la faire avec une volonté flottante et capable de changement; car on ne peut douter qu'entre toutes les qualités d'une bonne et vertueuse volonté, son affermissement inébranlable et sa persévérance continue dans le bien et dans la vertu ne doivent passer pour les plus excellentes. En effet, s'il est bon de faire le bien une fois et pendant un quart d'heure, combien n'est-il pas meilleur de le faire deux ou trois fois, de le faire longtemps, et plus encore de le faire toujours? Ceci s'explique et se fait bien connaître par son contraire, ajoute ce saint Docteur. Car, dit-il, de même qu'un péché commis avec une volonté résolue à pécher et par une noire malice, est un plus grand péché et la marque d'un esprit plus pervers et d'une âme plus dépravée, que s'il n'est commis que par faiblesse ou par l'emportement subit de quelque passion; de même un acte de vertu qui procède d'une volonté bien déterminée et bien ferme est plus grand que s'il ne procédait que d'une volonté faible et languissante¹. „

(1) *S. Thom. 2. 2. q. 88. art. 6.*

Voilà, d'après saint Thomas, quelles sont la nature et l'excellence du vœu.

II. DES AVANTAGES DES VŒUX DE RELIGION.

Pour mieux les apprécier, il faut vous rappeler qu'il y a trois grands obstacles qui empêchent le chrétien d'arriver à la sublime perfection où Dieu l'appelle, et qui sont comme trois sortes de lacets qui le lient, qui le retiennent, et qui font que son âme ne peut librement s'élever et voler vers Dieu.

Le premier de ces obstacles est l'amour des richesses : *C'est*, dit l'apôtre saint Paul, *la racine de tous les maux*, et il n'arrive que trop souvent, ajoute-t-il, que *celui qui en est possédé, s'égare et perd la foi*¹, qui enseigne à les mépriser. Dès lors qu'un chrétien se laisse éblouir par le charme et l'attrait des biens présents, il devient insensible à la possession des biens futurs, et les richesses, où il établit son bonheur ici-bas, lui sont d'autant plus chères, qu'il les regarde comme le prix universel de tout ce qui peut contribuer à nourrir et à satisfaire ses passions. Malheureuses richesses, si fort décriées dans les maximes de l'Évangile, et qui fournissent mille moyens d'enfreindre les plus saintes lois ! C'est ce désir insatiable de posséder qui, dès qu'il s'est emparé d'un cœur, ne dit jamais : *C'est assez* ; mais toujours : *Apporte, apporte*², et qui, selon la pensée du grand Apôtre, *est une véritable idolâtrie*³, parce que celui qui est passionné pour les richesses, y met toute sa confiance, y fonde tout son appui, et qu'il passe les jours et les heures à encenser et à adorer cette unique divinité.

Le second obstacle est l'amour des plaisirs : « C'est, dit

(1) Radix enim omnium malorum est cupiditas : quam quidam appetentes, erraverunt à fide. 1. *Timoth.* 6. 10.

(2) Dicentes, affer, affer. *Prov.* 30. 15.

(3) Quod est idolorum servitus. *Ephes.* 5. 2.

un Concile, la source de toutes sortes de crimes¹. » Le chrétien, enivré de l'amour des plaisirs, suit l'attrait sensible qui le charme, et méprise facilement *ces torrents invisibles de délices* dont Dieu promet *d'abreuver ses élus dans le ciel*². Comme il ne reconnaît d'autre félicité que celle des sens, il se livre à toutes ses passions pour les satisfaire; il semble même renoncer entièrement à la raison, qui fait son plus bel ornement: d'où il résulte qu'on peut justement lui appliquer ces belles paroles du Roi-Propète: *L'homme étant en honneur, a manqué d'intelligence*; il n'a pas compris la grandeur de sa dignité; *il est devenu comparable aux animaux qui n'ont point de raison, et il s'est fait semblable à eux*³.

Le troisième obstacle est l'orgueil: *C'est*, dit l'Esprit-Saint, *par la bouche du Sage, le commencement de tout péché*⁴. C'est l'orgueil qui a porté l'ange rebelle, dans le ciel, à se révolter contre le Très-Haut, et qui l'a précipité avec les siens dans un abîme de maux éternels. C'est l'orgueil qui a porté nos premiers parents, dans le paradis terrestre, à ambitionner une vaine ressemblance avec Dieu, et qui a attiré sur eux et sur leurs descendants une terrible malédiction. Vice funeste, aussi détestable à lui seul que tous les péchés ensemble, puisqu'il en est la source empoisonnée, qu'il rend la créature ennemie de son Créateur, car *Dieu résiste aux superbes*⁵, dit la sainte Ecriture, et « qu'il est cause, selon saint Grégoire, qu'une âme qui en est entachée, porte la marque la plus évidente de la réprobation. »

C'est là cette triple concupiscence dont parle l'apôtre saint Jean, lorsqu'il dit que *tout ce qui est dans le monde, est ou concupiscence des yeux, ou concupiscence de la*

(1) Omnium vitiorum fomes et nutrix. *Conc. Agath. c. 41.*

(2) Torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Ps. 35. 9.*

(3) Homo cum in honore esset, non intellexit: comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps. 48. 21.*

(4) Initium omnis peccati superbia. *Eccli. 10. 15*

(5) Deus superbis resistit. *1. Petr. 5. 5*

*chair, ou orgueil de la vie*¹, les Interprètes entendant, par la *concupiscence des yeux*, l'attachement déréglé aux richesses et aux biens de la terre; par la *concupiscence de la chair*, l'amour déréglé des plaisirs sensuels; par l'*orgueil de la vie*, l'affection déréglée de la volonté et la recherche désordonnée des honneurs. Or, les trois vœux de religion lèvent ces trois obstacles. Le vœu de pauvreté détruit le premier; le vœu de chasteté, le second; le vœu d'obéissance, le troisième: « En effet, dit saint Thomas, celui qui, par le vœu de pauvreté, se défait absolument de tout ce qu'il a, qui ne se réserve rien en ce monde, qui se met entièrement à nu, qui se dépouille de tous les biens extérieurs, non-seulement de ceux qu'il possède actuellement, mais encore de tous ceux qu'il pourrait avoir à l'avenir, celui-là est bien éloigné de s'attacher aux richesses, auxquelles il a renoncé volontairement, ou même de les désirer. Il en est de même, ajoute-t-il, des vœux de chasteté et d'obéissance. Celui qui a consacré son corps par le vœu de chasteté, ne se laissera pas aller aux plaisirs défendus, puisqu'il a résolu de s'abstenir même des plaisirs légitimes, et celui qui a fait vœu d'obéissance, se donnera bien de garde de préférer sa volonté à celle de Dieu, par un orgueil insupportable, puisque, pour l'amour de lui, il a fait vœu de s'assujettir même à celle de l'homme². »

Ainsi, vous le voyez, voilà donc, par le moyen des trois vœux, l'âme religieuse dans toute sa liberté, pour prendre son essor et son vol vers Dieu, et pour s'attacher uniquement à lui.

Que sera-ce maintenant si, à ces avantages, j'ajoute le titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ, que donne à chacune de vous le vœu de chasteté en particulier? Oui, une

(1) Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. 1. Joan. 2. 16.

(2) S. Thom. 2. 2. q. 188. art. 7.

vierge qui consacre à Dieu sa virginité par ce vœu, devient dans un sens mystique, mais véritable, l'épouse de ce divin Sauveur. C'est saint Paul qui nous l'apprend : *J'ai promis à Jésus-Christ*, disait-il aux fidèles de l'Eglise de Corinthe, *de lui présenter vos âmes, comme autant de chastes épouses* ¹.

Jésus-Christ lui-même nous a fait entendre, dans la parabole des Vierges, qu'il veut être qualifié à leur égard du titre d'Epoux : *Alors*, dit-il, *le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au devant de l'Epoux* ².

Cette vérité est encore appuyée sur le témoignage des Pères et des Docteurs de l'Eglise, et sur celui des Maîtres de la vie spirituelle.

« Le Sauveur du monde, dit saint Ambroise, qui se fait appeler par les autres : *Maître, Pasteur, Père*, veut bien être appelé *Epoux* par les vierges. »

« Quoique toutes les âmes, dit saint Antoine de Padoue, soient en général les épouses de Jésus-Christ, les vierges, consacrées à Dieu par le vœu de chasteté, le sont plus particulièrement. »

« Le Fils de Dieu, dit saint Fulgence, qui est descendu sur la terre et s'est fait homme par amour pour les hommes qu'il est venu racheter, veut bien encore devenir, dans un sens véritable, l'Epoux de toutes les vierges. »

« Songez, ô Vierges, s'écrie saint Ignace, martyr, que vous êtes consacrées à Jésus-Christ. Songez que vous avez un Epoux tel que ni le ciel ni la terre ne peuvent vous en offrir un aussi riche, aussi beau et aussi aimable. »

Une religieuse, en prononçant ses vœux et en faisant sa profession, épouse donc Jésus-Christ lui-même. Aussi le

(1) Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. 2. Cor. 11. 2.

(2) Tunc simile erit regnum cœlorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso. Matth. 25. 1.

prêtre, en ce moment solennel, lui adresse-t-il ces paroles remarquables et si touchantes : « Ma fille, je vous unis à Jésus-Christ, qui vous gardera chaste et pure. Recevez, en qualité de son épouse, l'anneau de la fidélité, afin que, si vous le servez fidèlement, vous obteniez la couronne éternelle. »

Exemples. La bienheureuse Claire de Montefalco disait que sa qualité d'épouse de Jésus-Christ lui était si chère, qu'elle préférerait souffrir en cette vie toutes les peines de l'enfer plutôt que de la perdre. »

La glorieuse sainte Agnès, selon saint Ambroise, refusa la main du fils du préfet de Rome qu'on lui offrait en mariage, en disant : « Vous m'offrez un époux ; j'en ai trouvé un bien meilleur. »

L'illustre sainte Domitille, nièce de l'empereur Domitien, fit la même réponse à plusieurs personnes qui l'engageaient très-vivement à épouser le comte Aurélien, qui, quoique païen, consentait à lui laisser professer la religion chrétienne : « Dites-moi, poursuivit la Sainte, si l'on donnait à choisir à une jeune personne entre un roi et un paysan, lequel préférerait-elle ? Si je me mariais à Aurélien, il me faudrait renoncer aux noces du Roi des cieux ; ne serait-ce pas une grande folie à moi ? Allez dire à Aurélien que j'ai un Epoux, et qu'il n'espère jamais que je le quitterai pour lui donner la main. » Aussi, pour rester fidèle à Jésus-Christ, qu'elle avait épousé, en lui consacrant sa virginité, elle aima mieux expirer dans les flammes, où son barbare amant la fit périr.

La vierge sainte Suzanne répondit dans les mêmes termes aux envoyés de Dioclétien qui voulait la faire impératrice, en lui donnant pour époux Maximin, son gendre, qu'il avait proclamé César : « Faites savoir, dit-elle, à Dioclétien, que je ne changerai jamais l'Epoux céleste auquel je me suis consacrée, pour un époux terrestre. » Sur son refus, Dioclétien la fit mourir.

Beaucoup d'autres vierges rejetèrent l'alliance de puis-

sants monarques pour rester fidèles à Jésus-Christ qu'elles avaient choisi pour époux en lui consacrant leur virginité, et en faisant vœu de chasteté. La B. Jeanne, infante du Portugal, refusa la main de Louis XI, roi de France. La B. Agnès refusa Ferdinand II, empereur. La B. Elisabeth, fille du roi de Hongrie, refusa Henri, archiduc d'Autriche, etc. Aussi, toutes ces vierges et toutes celles qui leur auront ressemblé, ont-elles le glorieux privilège *de suivre dans le ciel l'Agneau partout où il va* ¹.

Que de précieux avantages sont donc attachés aux trois vœux de religion, et principalement au vœu de chasteté !

III. DE LA PROFESSION DES VŒUX.

Une novice qui a résolu de se consacrer à Dieu par les vœux de religion, de s'enchaîner à son service par ce triple lien, de s'attacher à la croix de son divin Fils et de se crucifier avec lui par ces trois clous, de lui faire ce sacrifice de soi-même, sacrifice qui est le plus grand qu'elle puisse faire, puisqu'elle lui sacrifie tout ce qu'elle a, doit s'acquitter de cette grande action de la meilleure manière qu'elle pourra. Or, cette manière consiste d'abord à bien savoir ce qu'elle veut donner à Dieu, et ce à quoi elle s'oblige ; et, pour cela, il faut qu'elle lise avec la plus grande attention toutes les paroles de la formule de ses vœux, qu'elle entende bien ce qu'elles signifient, parce qu'elles contiennent toute l'obligation qu'elle contracte, et « qu'il n'y a au marché, selon l'expression proverbiale, que ce qu'on y met. » Nous voyons que dans un contrat où il ne s'agit que de minces intérêts, que d'une petite somme d'argent, les hommes considèrent avec beaucoup de soin et d'exactitude tous les mots, toutes les syllabes, même tous les points. Certes, il est bien plus raisonnable

(1) *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Apoc. 14. 4.*

de considérer et de peser tout ce que renferme le contrat qu'on veut passer avec Dieu, tout ce que porte la clause de la promesse qu'on lui fait par ses vœux, parce que cette action est d'une conséquence incomparablement bien plus grande.

Ensuite, il faut qu'elle se donne à Dieu, qu'elle lui fasse ses vœux et son sacrifice avec la plus grande affection ; avec un esprit de consécration, mettant toute sa personne et tous ses biens à son service ; avec le désir d'être à lui entièrement et pour jamais, et de procurer sans cesse sa gloire ; avec la reconnaissance qu'elle lui doit, pour rendre à sa divine bonté tout ce qu'elle en a reçu, et que toutefois elle aurait pu garder : avec une entière dépendance de son infinie majesté. Il faut surtout qu'elle se donne à lui avec un esprit d'amour, lui disant avec vérité, et bien plus de cœur que de bouche, qu'elle lui offre et lui donne le peu de bien qu'elle a, en lui consacrant son corps et son âme ; que si elle possédait des trésors immenses, des royaumes et des empires ; que si elle avait plusieurs corps et plusieurs âmes, elle les lui consacrerait du même cœur et encore plus volontiers, parce qu'elle aurait plus de joie de lui en donner davantage.

Enfin, elle doit s'efforcer de se consacrer à Dieu et de faire ses vœux avec le même dévouement que la très-sainte Vierge, lorsqu'elle fit vœu de virginité, le jour de sa Présentation au temple, dès l'âge de trois ans ; ou lorsqu'elle offrit ensuite son divin fils, le jour de la Purification, dans le même temple, ou bien le Vendredi Saint, sur le Calvaire ; avec les mêmes sentiments que le Sauveur du monde, lorsqu'il s'offrit à Dieu, au moment de son Incarnation, et puis sur la croix, le jour de sa mort. Ah ! quelle générosité de la part de Marie, lorsque, à peine sortie du berceau et débarrassée des langes de la première enfance, elle alla à Jérusalem pour y faire d'elle-même une offrande dont on n'avait pas encore eu d'exemple jusqu'alors ; lorsque, selon le conseil du Roi-Propète, son aïeul, *oubliant*

son peuple et la maison de son père ¹, elle foula courageusement aux pieds la chair et le sang, qu'elle s'arracha des bras de ses tendres parents pour suivre l'impulsion de la grâce qui parlait au fond de son cœur, et qu'elle dit à ceux qui lui avaient donné le jour : *Jene vous connais plus* ², dès qu'il s'agit de me rendre où Dieu m'appelle et de faire ce qu'il me commande; lorsqu'elle s'enferma dans la maison du Seigneur pour y demeurer, au moins suivant les dispositions de son cœur, tous les jours de sa vie, et pour y accomplir avec une inviolable fidélité, à l'ombre du sanctuaire, les engagements sacrés qu'elle avait contractés avec son Créateur! *Oh! fille du prince, que vos démarches étaient belles alors* ³! Quel sujet d'admiration pour nous, que ce qui dans les autres est à peine le fruit tardif d'une sainteté consommée, ait été en vous le fruit prématuré d'une vertu naissante! Ah! quelle générosité également de la part de Jésus-Christ! Ecoutez saint Paul; c'est lui qui, dans son *Épître aux Hébreux*, nous l'apprend : *Le Fils de Dieu, en entrant dans le monde*, dit ce Docteur des nations, *s'écria en s'adressant à son Père : Vous n'avez point voulu ni d'hostie ni d'oblation pour le péché, mais vous m'avez donné un corps... Alors j'ai dit : Me voici; je viens selon qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire, ô mon Dieu, votre sainte volonté* ⁴. Oui, c'est ainsi qu'il faut se joindre au Fils et à la Mère, dans cet acte solennel; entrer dans les sentiments dont ils étaient animés; faire ses vœux avec un grand zèle pour la gloire de Dieu, et avec toutes les autres dispositions qui peuvent les élever au plus haut degré de perfection possible.

(1) Obliviscere populum tuum et domum patris tui. *Ps. 41. 11.*

(2) Amen dico vobis : Nescio vos. *Matth. 25. 12.*

(3) Quàm pulchri sunt gressus tui, filia principis! *Cant. 7. 1.*

(4) Ideò ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocaustum pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi; Ecce venio : in capite libri scriptum est de me : Ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Hebr. 10. — 5. 6. 7.*

IV. DE L'EXÉCUTION DES VŒUX.

Quand une personne s'est donnée et consacrée à Dieu par les vœux de religion, elle doit bien savoir et bien entendre qu'elle n'est plus à elle, mais à Jésus-Christ, et qu'elle n'a plus le pouvoir de disposer de son corps et de son âme, mais que c'est Notre-Seigneur, à qui elle appartient, qui veut en faire tout ce qui lui plaira pour son service. Lors donc qu'elle considère son corps et qu'elle pense à son âme, elle doit dire : « Ces mains, ces bras, ces pieds, tout ce corps, en un mot ; mon entendement, ma volonté, ma mémoire, mon âme tout entière, appartiennent à Dieu, et non à moi ; je n'y ai plus rien. » Si Dieu disait autrefois à Moïse, au sujet des Lévites : *Vous séparerez les Lévites du milieu des enfants d'Israël, et vous me les offrirez, afin qu'ils soient à moi ; et après cela, ils entreront dans le tabernacle de l'alliance pour me servir*¹, ces paroles ont bien plus de force encore à l'égard des religieuses, qui se sont engagées et consacrées elles-mêmes par des vœux au service de Dieu. C'est pourquoi, il faut qu'elles s'appliquent sérieusement à les exécuter, selon qu'elles en ont contracté l'obligation.

Or, il faut que l'exécution de ces vœux soit tout à la fois extérieure et intérieure : extérieure, c'est-à-dire qu'on voie que les vœux sont remplis dans toute l'étendue de leur obligation ; intérieure, c'est-à-dire qu'on les accomplisse par un esprit de foi et par un motif de vertu ; sans cela, et il faut bien le remarquer, le vœu n'est pas vœu ; il n'est pas un acte de religion, ni, par conséquent, une action agréable à Dieu, et méritoire pour l'homme : « C'est à ces deux conditions du vœu, dit un Maître de la vie spi-

(1) Statuesque Levitas in conspectu Aaron et filiorum ejus..., ac separabis de medio filiorum Israël, ut sint mei. Et postea ingredientur tabernaculum fœderis, ut serviant mihi. Num. 8. — 15. 14. 15.

rituelle, que fait allusion le saint roi David, lorsqu'il s'écrie, comme pour désigner la condition extérieure : *J'accomplirai les vœux que j'ai faits au Seigneur en présence de tout son peuple*; et que, voulant marquer la condition intérieure, il ajoute immédiatement après : *La mort des Saints est précieuse devant Dieu*¹ » En effet, ce qui fait l'âme et le caractère essentiel des vœux de religion, c'est de vivre continuellement dans un état de mortification, de mort et d'anéantissement à l'égard des biens de la terre, des plaisirs des sens et des inclinations de sa propre volonté, en présence de Dieu, qui est dans notre intérieur. Oui, c'est par-là qu'une épouse de Jésus-Christ devient véritablement sainte; c'est là ce qui la porte à répéter avec raison et à juste titre, ce qu'ajoute le même Roi-Propète, et à s'écrier comme lui : « *O Seigneur, m'étant consacrée à vous par les vœux de religion, j'ose me dire avec confiance votre enfant*; les accomplissant fidèlement quant à l'intérieur et à l'extérieur, oui, vraiment je suis devenue *votre enfant, l'enfant de votre servante, l'enfant de l'Eglise et de la Religion. O mon Dieu, vous avez rompu mes liens*; oh! oui, à l'aide de ces vœux, vous avez brisé les chaînes qui me retenaient attachée à la terre, à la chair et au sang, à moi-même, et vous m'avez mise en état de pouvoir *vous sacrifier des hosties de louange*²! »

Tels doivent être les sentiments d'une bonne religieuse par rapport à l'exécution de ses vœux. Pour s'y animer de plus en plus, elle n'a besoin que de considérer deux choses : 1^o qu'elle l'a promis; 2^o à qui elle l'a promis.

(1) *Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus; pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Ps. 115. 5.*

(2) *O Domine, quia ego servus tuus : ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo. Ps. 115. — 6. 7.*

I. ELLE L'A PROMIS.

Oui, elle y a engagé sa parole à laquelle une personne d'honneur et de vertu ne manque jamais. Elle l'a promis de son plein gré; on ne l'y a point forcée: il faut donc maintenant qu'elle s'acquitte de sa promesse: « Souvenez-vous, disait autrefois saint Ambroise aux fidèles de son temps, en leur rappelant les engagements sacrés de leur baptême, souvenez-vous de votre parole, et que jamais elle ne vous échappe de la mémoire. Si vous aviez fait par écrit une promesse à un homme, vous seriez obligés de la lui tenir, et, si vous y manquiez, il pourrait vous donner une assignation devant le juge; et là, montrant votre obligation faite en bonne forme, vous contraindre de la payer. Considérez où et à qui vous avez promis de renoncer au monde et à ses pompes, à Satan et à ses œuvres, et de vous attacher à Jésus-Christ. On conserve votre promesse non pas sur la terre, mais au ciel. Celui, ajoutait ce saint Docteur, qui a promis une somme d'argent, pense toujours à sa dette et à son obligation, et vous qui avez engagé votre foi à Jésus-Christ, votre foi qui est d'un prix bien plus précieux que l'argent, combien ne devez-vous pas y tenir, et vous souvenir de ce que vous avez promis! » De même, ma chère Sœur, puis-je vous dire en empruntant les paroles de ce Père de l'Eglise, considérez ce que vous avez promis au pied des saints autels en faisant vos vœux. Vous vous êtes obligée à renoncer entièrement au monde, à garder la pauvreté, la chasteté, l'obéissance: souvenez-vous donc de votre promesse, et soyez attentive à vous en acquitter tous les jours de votre vie.

II. A QUI ELLE L'A PROMIS.

En effet, quoique l'obligation d'une promesse naisse essentiellement de la volonté de la personne qui s'oblige, cependant la qualité de celui à qui la promesse est faite, la

rend encore plus grande et, en quelque sorte, plus obligatoire: « Ainsi, par exemple, manquer de parole à un simple villageois, dit un pieux auteur, c'est assurément manquer à son devoir et se rendre digne de blâme; mais manquer de parole à un grand de la terre, à un prince, à un roi, c'est se rendre bien plus digne de blâme et violer tout autrement son devoir; car on doit à un roi beaucoup plus de respect, et il faut bien plus craindre de l'offenser. » Celui à qui vous avez fait vos vœux, ma chère Sœur, et donné votre parole, c'est Dieu; Dieu dont la majesté est infinie; Dieu devant qui tous les rois de la terre ne sont que des atomes; Dieu en présence de qui *tout l'univers*, dit le Sage, *n'est que comme un petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance, que comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre*¹. De là, jugez donc combien c'est pour vous une stricte obligation de vous en acquitter fidèlement, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur, afin que vous puissiez dire avec vérité ces paroles du saint roi David que je vous citais plus haut: *J'accomplirai exactement en la présence de tout le monde les vœux que j'ai faits au Seigneur*².

V. DE LA RÉNOVATION DES VŒUX.

Cet exercice, que recommandent expressément les saints Fondateurs d'Ordres religieux, et qui est mis en pratique dans toutes les Congrégations, soit séculières, soit régulières, est d'une très-grande utilité, quand il est bien fait. Il contient deux parties, dont la première est de rentrer en soi-même, de voir les péchés qu'on a commis contre ses vœux, d'en concevoir un grand regret, d'en demander

(1) Quoniam tanquàm momentum stateræ, sic est ante te orbis terrarum et tanquàm gutta roris antelucani, quæ descendit in terram. *Sup. 11. 23.*

(2) Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus; in atriis domûs Domini, in medio tur, Jerusalem. *Ps. 113. 8*

pardon à Dieu, de s'en proposer l'amendement efficace, et la seconde, de réitérer ses vœux avec une nouvelle dévotion et un nouveau courage.

Pour la première partie, il est à remarquer que l'on ne renouvelle pas, à proprement parler, une chose qui conserve sa nouveauté et sa fraîcheur, mais seulement une chose devenue vieille; qu'on ne refait pas ce qui est encore dans son état primitif, mais ce qui en est déchu, et qui est, en quelque sorte, défait. En effet, pour reblanchir une muraille, il faut qu'elle ait perdu quelques degrés de sa blancheur et qu'elle soit noircie. Ainsi renouveler ses vœux, c'est un signe qu'ils n'ont plus la même vigueur, mais qu'ils sont affaiblis. Hélas! il est si aisé à la nature corrompue, qui tend toujours vers le bas par le poids de sa corruption, d'empirer et de s'affaiblir pour le bien!

Or, cet affaiblissement des vœux consiste dans une diminution de dévotion, de ferveur et de zèle à les observer, et dans les fautes que cette diminution peut faire commettre contre ces mêmes vœux. Une religieuse doit donc s'examiner et s'éprouver là-dessus; considérer, par des retours sur elle-même tendant à cette fin, où elle en est, et prendre pour ce sujet quelques jours de retraite avant sa rénovation; s'appliquer sérieusement à connaître la disposition de son esprit à cet égard; se sonder pour savoir si elle ne fait pas commé les enfants d'Israël qui, après être sortis de l'Egypte par un effort extraordinaire de la bonté et de la puissance de Dieu, adorèrent le veau d'or dans le désert¹; voir si, à leur exemple, après avoir été tirée du monde par un coup de la grâce et de la miséricorde, elle n'adore pas quelque idole dans la religion, ou contre le vœu de pauvreté, par un trop grand désir de ses commodités et de ses aises; ou contre le vœu de chasteté, par l'affection déréglée à quelque créature et par la recherche de quelque plaisir sensuel; ou contre le vœu d'obéissance, par une

(1) *Feceruntque sibi vitulum conflatilem et adoraverunt. Exod. 32. 8.*
C. 101 IV.

trop grande attache à sa volonté et à son jugement : *Fils de l'homme*, dit un jour Dieu au prophète Ezéchiel, *montre le temple aux enfants d'Israël, afin qu'ils soient confus et honteux des péchés qu'ils ont commis, et qu'ils s'en corrigent*¹. De même aussi, il importe beaucoup à une religieuse qui se met en devoir de procéder à la rénovation de ses vœux, de regarder le temple de Dieu, c'est-à-dire son corps et son âme qui ont été consacrés au culte et à la gloire de la divine Majesté, quand elle les a prononcés pour la première fois, et de découvrir les fautes qu'elle peut y avoir commises contre leur observation, afin d'en concevoir une véritable douleur, et de se préparer à en faire une bonne confession.

Pour la seconde partie, qui regarde la rénovation actuelle des vœux, il faut bien se rappeler que renouveler ses vœux, ce n'est pas contracter une obligation nouvelle, mais remettre dans sa mémoire celle qu'on a contractée et la ratifier, que ce n'est pas se lier par un nouveau nœud, mais resserrer davantage celui qui est déjà fait. Or, cela se fait pour croître en dévotion, pour mieux se souvenir de ses obligations, pour s'affermir de plus en plus dans sa sainte vocation, pour témoigner à Dieu que, bien loin d'être fâché et de se repentir de s'être voué à lui et consacré à son service, on ferait de nouveau la même chose, supposé qu'elle ne fût pas encore faite; qu'on le remercie de la grâce qu'il nous a accordée de l'accomplir; que, de rechef, on se voue à lui de grand cœur et avec joie, et qu'on se sacrifie en holocauste à sa gloire, en esprit de religion, d'adoration, de reconnaissance et d'amour.

Exemple. On rapporte de saint François Xavier que, donnant des instructions à un des Pères de la Compagnie de Jésus, qui travaillait avec lui à la conversion des âmes dans les Indes, il fit de cette rénovation des vœux un de

(1) Fili hominis, ostende domui Israël templum, et confundantur ab iniquitatibus suis. *Ezech. 43. 10.*

ses principaux avertissements : « Je vous conseille, lui disait-il, de renouveler tous les matins, à la fin de votre méditation, vos trois vœux, parce que les personnes consacrées à Dieu n'ont pas de moyen plus puissant contre les assauts du démon et contre tous leurs ennemis domestiques. » Il en parlait par expérience. En effet, l'historien de sa vie nous apprend que très-souvent il faisait la rénovation des siens, et que, par cette rénovation fréquente, il sentait réellement la vigueur de son âme se rajeunir, comme *l'aigle sent sa jeunesse se renouveler*¹, quand il s'est revêtu de nouvelles plumes.

Une religieuse qui, au jour de sa profession, s'est d'abord donnée tout entière à Notre-Seigneur, et qui se consacre de nouveau et pour jamais à son service par la rénovation de ses vœux, mérite qu'en récompense de cet holocauste d'une odeur très-suave et très-agréable à Dieu, il lui adresse ces paroles de l'Epoux à l'Epouse des Cantiques : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur et mon épouse, vous avez blessé mon cœur avec une tresse de vos cheveux*². Oui, ô épouses de Jésus-Christ, vous avez blessé le cœur de votre divin Epoux avec cette tresse formée de trois bandes, c'est-à-dire du triple lien de vos trois vœux, lorsque vous les avez faits solennellement au pied des saints autels, et que vous vous êtes données alors à lui sans réserve. Vous le blessez de nouveau et vous redoublez vos coups, autant de fois que vous les ratifiez et que vous en faites la rénovation. Ah ! Blessez-le souvent de cette manière en renouvelant vos vœux, au moins tous les dimanches, au moment de la sainte communion, lorsque vous avez le bonheur de le posséder au dedans de vous, et qu'il se donne lui-même si amoureuxment et si pleinement à vous. Demandez-lui avec la plus grande ferveur, dans cet instant précieux, les

(1) Renovabitur ut aquilæ juvenus tua. Ps. 102. 5.

(2) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Cant. 4. 9.

grâces dont vous avez besoin pour les observer avec toute la perfection qu'il exige de vous. Oui, encore une fois, blessez-le souvent de la sorte. C'est ainsi que se sont comportées toutes ces incomparables vierges, vos devancières dans la vie religieuse, vos modèles dans la conduite que vous devez y tenir : par exemple, une Claire, une Thérèse, une Magdeleine de Pazzi, une Colette, une Rose de Lima, une Marie de l'Incarnation, une Angèle Merici, et des milliers d'autres dont la vie des Saints nous fait un récit si touchant. Une fois consacrées au Seigneur par les vœux de religion, elles n'ont cessé de renouveler l'engagement sacré qu'elles avaient contracté avec lui, et l'ont regardé comme l'état de la plus douce liberté ; dans les transports de leur allégresse, elles se sont souvent écriées avec le Roi-Propète : « *Le Seigneur est mon héritage et mon partage ; c'est vous, mon Dieu, qui me rendrez l'héritage qui m'est propre. Oh ! que la portion qui m'est échue est belle ! Que mon héritage est excellent !* » Précieuses chaines, qui nous attachez à Dieu d'une manière irrévocable, que vous êtes douces ! que vous êtes légères à porter ! Profession religieuse, que nous avons embrassée, que vous êtes chère à nos cœurs ! Saint état où nous vivons, que vous êtes digne d'envie ! Nous sommes à Dieu, et Dieu sera éternellement à nous ! Nous nous sommes consacrées à Jésus-Christ, et ce divin Epoux se donnera pour toujours à nous ! Ah ! Si nous lui faisons ici-bas le sacrifice de nos biens et de nos personnes ; si, pour lui plaire, nous conservons nos cœurs purs et intacts ; si nous les préservons de la moindre souillure ; si nous gardons dans toute sa fraîcheur le beau lis de la virginité que nous lui avons vouée, nous en serons bien dédommagées par les hautes espérances que nous avons conçues, et auxquelles toute

(1) Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Funes ceciderunt mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea præclara est mihi. Ps. 15 — 5 6.

autre considération doit être sacrifiée. Le privilège *d'accompagner l'Agneau et de le suivre partout où il ira*¹, sera pour nous une bien douce récompense de la fidélité que nous aurons apportée à accomplir nos vœux. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisqu'il n'y a rien de plus noble et de plus excellent que les vœux, qu'ils font l'essence de la religion et sont comme ses parties nobles où consiste la vie, vous devez les accomplir avec la plus grande fidélité tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, prenant pour vous-mêmes ce que saint Bernard écrivait à Fulco : « Il faut, lui disait-il, que vous accomplissiez les vœux auxquels vous vous êtes engagé par les paroles que vos lèvres ont distinctement prononcées. On demande avec justice l'exécution d'un vœu à celui qui n'a pas été contraint de le faire ; car, bien que je ne vous aie pas repoussé lorsque vous avez frappé à ma porte, je ne vous ai cependant pas forcé d'y entrer. Vous ne pouvez donc, sans faillir, manquer à ce que vous m'avez promis de votre plein gré, et il ne vous est pas permis de rechercher ce que vous avez quitté, ni de reprendre les choses dont vous vous êtes volontairement dépouillé par vos vœux ; » que, pour vous y animer, vous n'avez besoin que de réfléchir sur l'importance de votre promesse, et que si l'on est tenu de garder la foi à un homme, quand on la lui a donnée, à plus forte raison est-on obligé de la garder à Dieu ; que non-seulement vous devez exécuter vos vœux, mais encore les renouveler de temps en temps, imitant le saint roi David, qui disait de lui-même : *J'accomplirai et je rendrai au Seigneur mes vœux de jour en jour*² ; que vous devez prendre en ceci, comme dans tout le reste, Notre-

(1) Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Apoc.* 14. 4.

(2) Reddam Domino vota mea de die in diem. *Ps.* 60. 9.

Seigneur pour modèle, et que, comme il renouvelait souvent l'engagement qu'il avait contracté envers son Père, dès les premiers moments de son entrée dans le monde, d'opérer le salut du genre humain au prix de tout son sang, de même vous devez faire la rénovation de vos vœux selon son esprit et ses intentions, par amour pour lui et par zèle de sa gloire, avec remerciement de l'honneur qu'il vous a fait de vous vouloir entièrement à lui, avec regret des fautes que vous avez pu commettre dans leur observation, avec un propos efficace de les mieux observer à l'avenir, et avec une fervente prière pour en obtenir la grâce. Ainsi soit-il.

LXXVII^e CONFÉRENCE,

SUR LA DIRECTION SPIRITUELLE.

1. *Manière de parler au Directeur.*
 2. *Manière d'écouter le Directeur.*
-

Surge, et ingredere in civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere.

Levez-vous, et entrez dans la ville: là, il vous sera dit ce qu'il faut que vous fassiez. Act. 9. 7.

La nécessité d'un Ananie ou directeur spirituel, mes Sœurs, le compte exact que vous êtes obligées de lui rendre, la dépendance où vous devez être de sa direction, voilà une matière dont la chair et le sang ne peuvent supporter l'idée, que la prudence humaine a peine à comprendre, et que les sages du siècle regardent comme une folie. Cependant tous les Maîtres de la vie spirituelle l'ont toujours crue d'une telle importance pour les âmes qui aspirent à la perfection, que l'un d'eux, saint Jean Climaque, leur propose cette voie, " comme on fait l'alphabet aux enfants pour leur apprendre à lire ¹, " c'est-à-dire comme un des principaux éléments de la vie ascétique. C'est là ce que Jésus-Christ, le souverain Pasteur des âmes, a voulu nous faire connaître, lorsque en convertissant saint Paul, sur la route de Damas, il lui commande

(1) Optimum et salutare alphabeticum directio. *Grad. 4.*

d'aller trouver Ananie pour apprendre de lui sa volonté :
 « Il l'envoie à un homme, dit saint Grégoire, pour nous apprendre que nous n'arriverons jamais à la perfection de la vie chrétienne, tant que nous nous conduirons nous-mêmes, pouvant avoir des personnes éclairées d'en haut qui nous dirige dans les voies du salut. »

Or, c'est pour vous aider dans cette direction, que je viens aujourd'hui vous montrer : 1^o la manière de parler au directeur ; 2^o la manière de l'écouter. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. MANIÈRE DE PARLER AU DIRECTEUR.

Avant que d'entrer en matière, il est important de vous faire observer la différence que les Maîtres de la vie spirituelle mettent entre la confession et la direction.

Dans la confession, on fait à un prêtre une déclaration des péchés qu'on a commis, pour en recevoir l'absolution.

Dans la direction, telle que je l'entends ici et qui est le sujet de cette Conférence, on fait au directeur une déclaration de ce qu'on a dit, de ce qu'on a fait, même de ce qu'on a pensé, pour en recevoir des conseils et des règles de conduite.

Ceci supposé, je dis que le directeur étant tout à la fois un médecin charitable, un conseiller sage, un ami fidèle, il faut lui parler avec une grande ouverture de cœur. Or, cette ouverture de cœur demande : 1^o qu'on dise tout et sans réserve ; 2^o qu'on le dise sans artifice et sans déguisement.

I. IL FAUT DIRE TOUT ET SANS RÉSERVE.

Epanchez votre cœur comme de l'eau ¹, dit le prophète Jérémie. Qu'est-ce à dire *comme de l'eau* ? Pesez la force de cette comparaison. Lorsque vous répandez quelque

(1) Effunde sicut aquam cor tuum. *Thren.* 2. 16.

autre liqueur, il n'en est pas comme de l'eau ; car les autres liqueurs, quand elles sont répandues, laissent toujours quelque chose dans le vase où elles étaient renfermées. Si vous répandez une cruche d'huile, toute l'huile ne coule pas ; il y en a toujours un peu qui reste au fond du vase. Si vous répandez un pot de vin, le vin tombe, mais l'odeur y demeure. Ainsi en est-il des autres liqueurs. Mais pour l'eau, elle se répand entièrement, de sorte qu'il n'en demeure rien dans le vase où elle était. Or, voilà bien ce que vous devez faire pour vous-mêmes. Oui, il faut épancher votre cœur comme de l'eau devant le prêtre qui est chargé de votre direction ; c'est-à-dire qu'il ne faut rien retenir, pour petit que cela puisse être ; au contraire, vous devez découvrir tout, le bien et le mal, afin que le directeur ne vous trompe pas, n'étant pas trompé lui-même. Et pour préciser, je réduis à cinq chefs principaux ce dont il faut rendre un compte exact au directeur : 1^o les actions ; 2^o les tentations ; 3^o les inclinations ; 4^o les dispositions ; 5^o les emplois ou offices.

1^o Les *actions*. Oui, il faut lui rendre compte de toutes les actions que vous faites et de la manière dont vous les faites.

Quant aux actions que vous faites, il y en a de trois sortes, de *mauvaises*, de *bonnes*, d'*indifférentes*. Or, il faut faire en sorte de les lui dire toutes.

D'abord les *mauvaises* ; c'est-à-dire non-seulement quant au présent, mais même quant au passé ; et quoiqu'elles aient été pardonnées et que vous en ayez fait pénitence, il est néanmoins très-utile de les lui dire, car c'est toujours un grand sujet d'humiliation, même d'une humiliation parfois bien profonde, et qui ne peut qu'attirer sur une âme beaucoup de grâces. Eh ! je vous le demande, n'est-il pas important qu'on sache les brèches qu'une place a souffertes, et par où l'ennemi s'en est rendu le maître, afin de reconnaître comment elles sont réparées, et d'examiner si elles sont en état de mieux soutenir d'autres attaques ? Puis, c'est qu'il en est des maladies de l'âme comme de

celles du corps ; pour être guéries, elles ne laissent pas souvent d'être à craindre, surtout si elles ont été habituelles : *Ne soyez pas sans inquiétude sur le péché qui vous a été pardonné*¹, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage. Souvent elles laissent après elles de grandes faiblesses, et obligent à observer un tout autre régime, que si l'on n'en avait reçu aucune atteinte. C'est pour cette raison qu'il est important de les découvrir au directeur, afin qu'il juge plus sûrement du régime spirituel qu'il doit alors prescrire. Sans cela, on ne doit pas s'attendre à profiter de sa direction, parce que *celui qui cache ses fautes*, dit la sainte Ecriture, *ne sera pas dirigé*².

Ensuite, il faut aussi lui dire les *bonnes*, afin qu'il vous encourage et vous y affermisce : par exemple, les pratiques de vertus, et particulièrement les mortifications que vous faites. Il ne faut pas vous imaginer qu'il y aura en cela de l'orgueil ; que ce sera pour vous un sujet de vanité, une occasion d'amour-propre, et que cette ouverture de votre part lui donnera une bonne opinion de votre personne. Ah ! loin de vous ces sortes de pensées, et gardez-vous bien d'user, pour ce motif, de réserve dans ce que vous dites à votre directeur. Il saura bien y remédier et vous mortifier de telle sorte, que vous ne soyez pas tentées de vous élever. Mais, si vous ne devez pas craindre de lui dire toutes les bonnes actions que vous faites, il faut y ajouter encore celles que vous omettez ; non pas toutes, car elles sont sans doute nombreuses ; mais celles qui sont plus conformes à votre état, pour lesquelles vous avez senti intérieurement quelque répugnance, et que vous avez eu néanmoins quelque désir d'entreprendre.

Enfin, il faut lui dire vos actions même *indifférentes*, soit celles que vous faites tous les jours, soit celles qui n'arrivent que de temps en temps.

¹ De propitiato peccato noli esse sine metu. *Eccli.* 5. 5.

² Qui abscondit scelera sua, non dirigetur. *Prov.* 28. 15.

Quant à la manière de les faire, il faut lui dire si c'est avec négligence ou avec ferveur ; si vous avez soin de les rapporter à Dieu, de les faire en union avec celles de Notre-Seigneur, ou si vous ne dirigez pas votre intention, avant de les commencer. Quelles dispositions vous animent alors ; quels motifs vous y portent ; quelles vues vous font agir. De plus, vous devez encore découvrir le temps, le lieu et les autres circonstances, afin de ne pas tenir caché au dedans de vous le moindre mouvement qui a pu s'y faire sentir. Voilà donc ce qu'il faut premièrement découvrir, les *actions*.

2^o Les *tentations*. Oui, les tentations, quoique même vous n'y donniez aucun consentement ; surtout celles qui sont les plus ordinaires et les plus fréquentes : On se persuade quelquefois qu'il n'est pas nécessaire de les faire connaître, parce qu'on n'y consent pas. Cependant, quoiqu'il n'y ait pas de votre faute dans ces tentations, et que vous vous y comportiez avec toute la fidélité que Dieu demande, toujours est-il de la dernière importance que le directeur les connaisse : et la raison en est que, ne sachant pas vos tentations, il pourrait vous conseiller des choses qu'il croirait vous être utiles et que la tentation pourrait vous rendre dangereuses. De plus, quoique l'ennemi n'ait pas pris une place, n'est-il pas important néanmoins de savoir par où il l'attaque plus ordinairement, afin d'être plus en état de la défendre ? Or, vos tentations sont autant d'attaques que votre ennemi vous suscite, pour vous vaincre et se rendre maître de votre cœur. Il vous faut donc les faire connaître à celui qui est chargé de votre direction, et pour bien vous en acquitter, vous devez observer particulièrement trois choses à ce sujet.

D'abord, quelles sont les tentations que vous éprouvez ? Il y en a beaucoup ; mais il y en a sept principales dont vous devez plus particulièrement lui rendre compte : tentations contre les commandements qu'il vous a prescrits ; tentations contre les conseils qu'il vous a donnés ; tenta-

tions contre les avis généraux et particuliers qu'il vous a proposés ; tentations contre les devoirs de votre sainte profession ; tentations contre votre emploi ; tentations contre telle et telle personne, même contre vos Supérieurs ; tentations enfin contre telle sorte de vie et de conduite.

Ensuite, quelle est la source, la cause, l'origine de ces tentations ? Oui, vous devez tâcher de faire connaître et de découvrir à votre directeur ce que vous avez pu remarquer à ce sujet : par exemple, si c'est à cause d'un attachement un peu trop humain qu'elles sont survenues ! si c'est d'une telle curiosité, d'un tel amusement ou d'un tel désir inutile qu'elles procèdent ; ou bien d'une trop grande application à votre emploi, ou de quelque autre occupation que vous avez eue en tête, et pour laquelle vous n'avez pas dirigé, comme il faut, votre intention.

Enfin quelle est la manière dont vous vous comportez pendant les tentations, et quels remèdes vous y apportez ? Ainsi vous devez lui rendre compte des chutes que vous avez faites dans telle et telle circonstance, s'il est arrivé que vous y avez succombé. Vous ne devez pas ignorer que c'est autre chose de dire : « Je suis naturellement portée à l'orgueil, » et autre chose de dire : « J'y suis naturellement si portée, que j'ai fait telle et telle action dans la vue de m'attirer de l'estime, et que j'ai voulu me dispenser de telle et telle autre qu'on me commandait et qui me causait du dépit, non pas qu'elle fût trop difficile de soi-même, mais parce qu'elle blessait ma vanité et mon amour-propre. » Vous devez encore savoir qu'il y a une différence entre dire : « Je suis colère et impatiente naturellement, » et dire : « Je suis si impatiente et si colère, que, dans ces moments, il m'est arrivé de m'emporter et de dire ou faire des choses qui ont pu scandaliser la Communauté. » De même, entre dire : « J'ai eu des tentations contre la pureté, » et dire : « J'ai été jusqu'à y prendre une certaine satisfaction, une espèce de plaisir, ou même jusqu'à y consentir. »

En effet, le directeur juge tout autrement d'une âme qui a résisté aux tentations qu'elle a éprouvées, quelque nombreuses, quelque vives, quelque dangereuses qu'elles aient été, et de celle qui a succombé à la moindre tentation que lui a fait éprouver la chair, ou la nature de son tempérament. Les remèdes qu'il doit employer pour guérir l'une, sont bien différents de ceux dont il faut qu'il se serve pour fortifier l'autre. De même que, quand un médecin traite un malade de la fièvre, il importe extrêmement qu'il connaisse si le malade est naturellement fort et robuste, ou si c'est une personne délicate et faible, parce que la fièvre se traite différemment selon la différence des constitutions; ainsi il importe extrêmement que votre médecin spirituel connaisse votre force ou votre faiblesse intérieure, afin qu'il sache comment il faut vous traiter, et quels remèdes spirituels sont les plus propres. C'est pourquoi il ne suffit pas que vous lui rendiez compte de vos tentations, si vous ne lui rendez également compte des chutes que vous avez pu avoir faites; car c'est suivant que vous serez tombées, ou que vous vous serez soutenues, qu'il pourra juger de votre force ou de votre faiblesse; c'est suivant les remèdes que vous aurez employés, qu'il jugera de votre bonne volonté, de votre attache au péché ou de votre éloignement de la moindre apparence du mal; c'est suivant les moyens, soit généraux, soit particuliers, intérieurs ou extérieurs, dont vous vous serez servis contre ces tentations, qu'il appréciera jusqu'à quel point vous avez la crainte d'offenser Dieu. Voilà donc ce qu'il faut secondement découvrir, les *tentations*.

3^o Les *inclinations*; c'est-à-dire celles qui dégénèrent en passions, quand elles sont fortes, et qui, ordinairement, pour n'être pas assez mortifiées, ou parce qu'on ne prend pas les mesures nécessaires pour les contenir dans le devoir, sont assez souvent dans une âme la source de bien des fautes. Or, il y en a de plusieurs sortes et qu'on doit donner à connaître toutes au directeur: l'inclination que

l'on a pour tel ou tel défaut; l'inclination pour telle ou telle personne; l'inclination pour tel ou tel lieu; l'inclination pour tel ou tel emploi... N'est-ce pas là, je vous le demande, une ample matière pour entretenir votre directeur?

Mais ce n'est pas tout: non-seulement on doit lui rendre compte des inclinations auxquelles on est actuellement sujet, mais encore des inclinations et surtout des mauvaises inclinations qu'on a eues autrefois. Jugez-en par cette comparaison. Pour bien éclairer un médecin, et pour qu'il puisse asseoir un bon jugement sur une maladie, y appliquer des remèdes qui, en guérissant un mal, n'en fassent pas revenir un autre, il faut lui rendre compte non-seulement de celle qu'on a actuellement, mais encore de toutes celles qu'on a eues autrefois. Il en est de même ici. Si une Sœur veut que le médecin spirituel soit bien éclairé sur son état intérieur, il faut qu'elle lui rende un compte fidèle non-seulement des mauvaises inclinations présentes, mais encore de toutes ses mauvaises habitudes passées, parce qu'elles serviront à lui faire connaître la cause et la source de son mal. C'est pourquoi quand elle voudra faire une revue générale de sa vie passée, elle agira sagement en s'adressant au confesseur qui doit l'entendre habituellement, afin que celui-ci ayant une plus parfaite connaissance de ses besoins spirituels et de son état tant passé que présent, lui soit plus utile dans la direction, et travaille avec plus de fruit à la conduire dans les voies de la perfection. En effet, quelquefois il arrive que les tentations impures dont elle est tourmentée, et que les révoltes de la chair contre l'esprit qui la font gémir, sont des restes et des suites de la vie passée, et une punition des mauvaises inclinations auxquelles elle a pu se laisser aller autrefois. Si le directeur est au courant de tout, il lui donnera des avis salutaires, l'engagera à s'humilier devant Dieu, à prendre de là occasion d'entrer dans de vifs sentiments de douleur et de confusion non-seulement à l'égard du présent, mais encore par rapport au passé, et bien loin de la

décourager tant soit peu, il lui fera entendre quelques-unes de ces bonnes paroles qui vont droit au cœur et qui apportent la consolation, la tranquillité, la paix, dans une âme troublée et agitée. Voilà donc ce qu'il faut troisièmement découvrir, les *inclinations*.

4^o Les *dispositions* : dispositions du corps et dispositions de l'âme.

D'abord dispositions du corps, comme les maladies, les infirmités, le tempérament, la complexion naturelle, autant qu'on peut la connaître. C'est là ce qu'il faut lui dire, de peur qu'il ne vous conseille quelque chose au delà de vos forces.

Ensuite dispositions de l'âme, comme de répugnance, de peine, de paresse, de tiédeur où l'on se trouve quelquefois. C'est là ce qu'il faut encore lui dire, de peur qu'il ne vous donne des avis trop forts pour votre état spirituel et pour la mesure des grâces que vous recevez d'en haut.

Voilà donc ce qu'il faut quatrièmement découvrir, les *dispositions*.

5^o Les *emplois* : ceux que vous avez eus, ceux que vous avez encore, ceux que vous voudriez bien avoir et que vous n'avez pas, ceux que vous espérez et que peut-être vous aurez. Vous devez lui dire quels sont vos sentiments, vos goûts, votre répugnance, votre zèle, votre exactitude par rapport à celui dont vous êtes chargées actuellement ; l'estime que vous en faites ; la droiture d'intention avec laquelle vous vous en acquittez ; s'il est proportionné à la force ou à la faiblesse de votre constitution physique ; s'il n'excède pas vos forces naturelles et le reste. Voilà donc ce qu'il faut cinquièmement expliquer, les *emplois*.

Mais, me direz-vous, ma chère Sœur, sans doute il y a dans ce que vous venez de nous exposer une ample matière à la direction. Toutefois, j'ose vous en faire l'observation, les cinq chefs que vous venez de nous marquer, quoiqu'ils soient d'une grande étendue, ne renferment encore, ce semble, que les choses plus générales qu'on doit découvrir

à son directeur. N'y en a-t-il pas de plus particulières et qui méritent bien qu'on y pense?

Oui, en effet, il y en a de plus particulières et qui sont dignes de toute votre attention. Je vais vous les indiquer ici sommairement en forme d'examen ; car il me faudrait trop de temps pour les déduire toutes. D'ailleurs, je craindrais d'abuser de votre patience et de dépasser les bornes ordinaires d'une Conférence.

§ I.

1. Passion dominante.	Comment la combattez-vous ?
2. Oraison.	Comment la faites-vous ?
3. Examen particulier.	Comment, sur quoi le faites-vous ?
4. Résolutions dans l'oraison.	Comment vous les rappelez-vous ?
5. Mortification.	Comment la pratiquez-vous ?
6. Confession.	Comment vous accusez-vous ?
7. Communion.	Comment en profitez-vous ?
8. Actions ordinaires.	Comment les faites-vous ?
9. Mépris du monde.	Comment le détestez-vous ?
10. Charité envers le prochain.	Comment l'exercez-vous ?
11. Charité envers vos Sœurs.	Comment les aimez-vous ?
12. Affections ou antipathies.	Comment vous en défaites-vous ?
13. Emplois ou offices.	Comment vous y adonnez-vous ?
14. Peines intérieures ou extérieures.	Comment les supportez-vous ?
15. Inclinations mauvaises ou bonnes.	Comment vous y comportez-vous ?
16. Progrès dans la perfection.	Comment y avancez-vous ?
17. Imperfections.	Comment les corrigez-vous ?
18. Infirmités.	Comment les souffrez-vous ?
19. Tentations.	Comment les combattez-vous ?
20. Défauts.	Comment les extirpez-vous ?

§ II.

1. Vocation à l'état religieux.	Comment l'estimez-vous ?
2. Constitutions et règles.	Comment les gardez-vous ?
3. Silence.	Comment l'observez-vous ?

- | | |
|----------------|-----------------------------|
| 4. Pauvreté. | Comment l'aimez-vous ? |
| 5. Chasteté. | Comment la chérissez-vous ? |
| 6. Obéissance. | Comment la pratiquez-vous ? |

§ III.

- | | |
|----------------------------|-------------------------------|
| 1. Lectures de piété. | Comment en profitez-vous ? |
| 2. Récréations. | Comment les passez-vous ? |
| 3. Amour-propre. | Comment le combattez-vous ? |
| 4. Danger d'offenser Dieu. | Comment l'évitez-vous ? |
| 5. Personnes du monde. | Comment les voyez-vous ? |
| 6. Occupations. | Comment vous y adonnez-vous ? |
| 7. Présence de Dieu. | Comment la gardez-vous ? |
| 8. Direction. | Comment en profitez-vous ? |

§ IV.

1. Si vous ne vous estimez pas plus que vos autres Sœurs ?
2. Si vous vous comportez envers elles avec autorité ou dureté ?
3. Si vous agissez parfois avec indépendance de la Supérieure ?
4. Si vous observez la règle dans ses plus petits points ?
5. Si vous donnez surtout cet exemple aux plus jeunes Sœurs ?
6. Si vous aimez également vos Sœurs ? Pourquoi plus ou moins ?
7. Si vous ne vous occupez pas trop de votre santé ? Dans quel détail minutieux entrez-vous à ce sujet ?
8. Si vous pratiquez les moyens d'émulation que votre Supérieure vous donne pour votre perfection ?
9. Si vous faites taire la nature en acceptant courageusement les épreuves qu'elle vous fait subir ?
10. Si vous ne tenez pas trop à votre sentiment par rapport aux observations qu'elle vous fait ?
11. Si vous vous privez de la sainte communion pour de vains scrupules ou des raisons frivoles ?
12. Si vous demandez facilement les dispenses des observances et jeûnes de règle ?
13. Si vous cherchez à agir à votre fantaisie, en vous abandonnant à un certain laisser-aller ?
14. Si vous aimez à vous rendre régulièrement au chapitre ? Vos sentiments à cet égard ?
15. Si vous veillez à la pratique de la pauvreté dans les petites choses ?

16. Si vous reprenez quelquefois vos Consœurs devant les malades ou les pensionnaires ?
17. Si vous avez des rapports avec les personnes du monde ? Quels sont-ils ?
18. Si, sous différents prétextes, vous ne vous répandez pas trop dans le monde ?
19. Si vous ne vous familiarisez pas trop avec certaines personnes privilégiées ?
20. Si vous avez soin de veiller sur vos rapports avec certaines personnes du dehors ?

Voilà en substance ce dont vous devez rendre compte dans la direction. C'est donc avec raison que j'ai avancé qu'il faut une grande ouverture de cœur pour dire tout et sans réserve.

II. IL FAUT LE DIRE SANS ARTIFICE ET SANS DÉGUISEMENT.

Oui, vous devez vous expliquer sans aucun artifice, sans aucun déguisement, sans aucune arrière-pensée, « de peur que vous ne tombiez dans le même inconvénient, dit saint Bernard, que les personnes qui parlent comme du milieu d'une forêt sombre et que la lumière du jour ne perce jamais. » Comprenez cette comparaison. Quand quelqu'un est dans l'épaisseur d'un bois fourré et touffu, s'il vient à parler, on l'entend bien, mais on ne le connaît pas, et, après qu'il a tout dit, on ne sait qui il est. C'est ainsi qu'il arrive à ces âmes qui ne sont pas sincères en ce qu'elles disent à leur directeur, et qui usent de déguisement dans le compte qu'elles lui rendent de leur conscience. Après qu'elles ont tout dit, il ne sait ce qu'elles sont, et il ne les connaît pas plus que si elles ne lui avaient rien dit. Oh ! combien donc il vous importe de vous garantir de tout déguisement dans les rapports que votre règle vous oblige d'avoir avec le vôtre, au sujet de la direction, puisque ce pieux exercice, établi dans la religion, ne vous sera profitable, qu'à proportion de la franchise et de la sincérité que vous y apporterez !

Un motif surtout qui vous portera à vous ouvrir à lui avec cette sincérité, c'est qu'il tient à votre égard la place de Jésus-Christ. L'apôtre saint Paul, dans son *Épître aux Galates*, les félicitait de ce qu'ils l'avaient reçu comme un Ange envoyé de Dieu, comme Jésus-Christ lui-même¹. Cependant cet Apôtre n'avait pas un extérieur avantageux. Il avoue lui-même, dans une autre épître, qu'il était grossier et peu instruit pour la parole². Mais, bien loin de s'arrêter à ce qui pouvait d'abord frapper leurs sens, et de s'en rapporter uniquement au témoignage de leurs yeux, ils ne le considéraient qu'avec les lumières de la foi. Ce fut cette foi vive, ce fut le témoignage de cette lumière intérieure qui leur découvrait Jésus-Christ lui-même caché sous l'extérieur de ce grand Saint, qui venait à eux en sa personne; et voilà pourquoi ils l'écoutèrent avec tant de respect et de déférence, que, selon le témoignage du même Apôtre, ils étaient prêts, s'il eût été possible, à s'arracher les yeux pour les lui donner³. Ainsi donc, si chacune de vous ne considère que Jésus-Christ dans son directeur, elle se le figurera aisément comme le médecin le plus charitable, l'ami le plus fidèle, le père le plus tendre, même comme un Ange descendu des cieux, que Dieu lui envoie pour préparer en elle ses voies⁴, pour lui tenir sa place, et pour lui faire connaître ses volontés; et, dans cette vue, dans ces pensées, dans ces sentiments, comment aurait-elle de la peine à lui parler en toute confiance? Quelles maladies de l'âme, quels besoins spirituels, quels secrets du cœur ne sera-t-elle pas disposée à lui faire connaître! Oh! soyez-en bien persuadées, une Sœur, animée de cet

(1) Non sprevistis neque respuistis, sed sicut Angelum Dei excepistis me, sicut Christum Jesum. *Galat. 4. 14.*

(2) Nam etsi imperitus sermone. *2. Cor. 11. 6.*

(3) Testimonium enim perhibeo vobis, quia, si fieri posset, oculos vestros eruissetis et dedissetis mihi. *Galat. 4. 15.*

(4) Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit viam tuam ante te. *Matth. 11. 10.*

esprit, ne lui cachera rien ; elle lui donnera une parfaite connaissance de tout son intérieur, et, au sortir de la direction, elle pourra dire en toute vérité comme ce pieux solitaire dont parle saint Jean Climaque : Quant à moi, j'ai appliqué l'image de Jésus-Christ à mon directeur¹. »

Voilà donc la première partie de la communication que vous devez avoir avec votre directeur ; vous lui parlez, et il faut lui parler avec une entière ouverture de cœur. Mais ce n'est pas tout ; il reste une seconde partie de cette communication qui est de l'écouter.

II. MANIÈRE D'ÉCOUTER LE DIRECTEUR.

Comment faut-il écouter le directeur, quand il s'acquitte de son pieux ministère ? Vous devez l'écouter : 1^o avec respect ; 2^o avec soumission.

I. IL FAUT L'ÉCOUTER AVEC RESPECT.

Oui, avec respect, comme si Jésus-Christ lui-même en personne vous parlait par sa bouche : « En effet, où pensez-vous que soit Jésus-Christ, demande saint Ambroise ? Il est dans la poitrine d'un bon prêtre ; il est dans le cœur d'un sage directeur. Ah ! ajoutait-il, je discerne le fils de Dieu dans eux. » Il faut donc respecter Dieu dans celui qui vous conduit, et cela est d'une grande importance. Car, de même que *le Père était en son Fils, instruisant le monde et le réconciliant*², ainsi Jésus-Christ a voulu être dans les prêtres et dans les directeurs, pour les diriger et les conduire. Si donc, pour recevoir *les bénédictions que Dieu a données en Jésus-Christ*³, il a fallu s'élever au-dessus des sens et reconnaître en lui une majesté divine,

(1) Christi imaginem superiori meo imposui. *Grad.* 7.

(2) Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi. *2. Cor.* 5. 19.

(3) Benedictus Deus... qui benedixit nos in omni benedictione spirituali, in cœlestibus in Christo. *Eph.* 1. 3.

au point que tous ceux qui ne se sont arrêtés qu'à ce qui paraissait au dehors, et qui n'ont pu croire que Dieu fût caché sous un extérieur si humble, se sont rendus entièrement indignes de ses grâces ; de même, pour profiter des faveurs, des bénédictions et des grands avantages que Jésus-Christ vous donne dans la personne de votre directeur, il ne faut pas vous arrêter seulement aux apparences extérieures, mais vous élever au-dessus de vos sens : « Vous devez, dit saint Ambroise, vous en approcher comme d'un sacrement, et, vous abandonnant aux lumières de la foi, respecter en lui Jésus-Christ caché sous le voile et l'infirmité de sa personne. » C'est ce que fit ce solitaire dont je vous ai parlé, il y a un instant, qui, se trouvant dans une occasion assez rude à la nature, afin de ne pas perdre le fruit d'une mortification humiliante où l'exposait son directeur, se contenta de cette considération toute seule pour s'y soumettre avec une fidélité entière, et prononça, à cette occasion, cette belle parole que je ne saurais trop vous répéter : « Pour moi, j'ai appliqué l'image de Jésus-Christ à mon directeur. » C'est ce qu'il dit lui-même à ceux qui s'étonnaient de sa constance et de sa paix en cette rencontre.

Et c'est là la pensée qui ne devrait jamais vous quitter. En effet, puisque Jésus-Christ est dans la personne de votre directeur, n'est-il pas bien juste de ne vous approcher jamais de lui que dans cette vue, et de ne l'écouter qu'avec respect ? « Que ceux qui consultent leur directeur, dit saint Jean Climaque, reçoivent ses paroles comme sorties de la bouche de Dieu lui-même. » « Oui, ajoute saint Benoît, nous devons l'écouter comme s'il avait été divinement inspiré, » puisque c'est Dieu même qui nous parle, quand il nous parle, et que c'est Dieu que nous écoutons, en l'écoutant, selon ces paroles de l'Evangile : *Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise moi-même*¹. Il faut donc : 1^o l'écouter avec respect.

(1) Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit. *Luc. 10. 16.*
101 c. IV. 4

II. IL FAUT L'ÉCOUTER AVEC SOUMISSION.

Oui, avec soumission, « puisque le respect qui manque de soumission envers les Supérieurs, dit saint Bernard, n'est qu'une chimère, qu'un fantôme, qu'une ombre de respect, et non un véritable respect. » C'est ainsi qu'en usaient autrefois, dans les premiers siècles de l'Eglise, ces grands serviteurs de Dieu dont parle Cassien, et c'est ainsi que vous devez vous comporter vous-mêmes envers votre directeur. Il vous faut obéir à tout ce qu'il dit, et vous soumettre à tout ce qu'il propose.

Or : 1^o cette soumission doit être exacte, pour faire tout ce qu'il prescrit ; « pour n'en faire ni plus ni moins qu'il dit, ou pour le faire de la manière qu'il le dit » ajoute le même saint Bernard. Trois paroles de ce grand Docteur bien remarquables, et qui méritent la plus grande attention de votre part.

2^o Elle doit être aveugle, pour ne pas examiner, discuter, raisonner, disputer, permettez-moi cette expression, sur ce qu'il vous aura dit, soumettant votre jugement au sien aussi bien que votre volonté, et faisant le sacrifice de l'un non moins que de l'autre entre ses mains : louant, par conséquent, ce qu'il loue, approuvant ce qu'il approuve, estimant ce qu'il estime, craignant ce qu'il craint, blâmant ce qu'il blâme, condamnant ce qu'il condamne, sans vouloir en juger par vos propres lumières. Et c'est encore un avis important et une des principales règles que les Maîtres de la vie spirituelle donnent sur ce sujet : « On ne doit jamais s'en rapporter à soi-même, durant tout le cours de la vie, dit l'un d'eux, Cassien, pour ce qui paraît le meilleur ; mais croire que telle ou telle chose est bonne ou mauvaise, d'après l'examen et l'avis d'un homme sage, ancien et expérimenté. »

3^o Elle doit être généreuse, pour surmonter toutes les oppositions et les répugnances de la nature, et pour ne pas hésiter dans votre obéissance. Il y a des personnes qui

font ce qu'on leur dit, mais qui ne le font qu'après avoir beaucoup hésité si elles le feront. Il y en a d'autres qui n'hésitent pas sur ce qu'elles ont à faire, mais qui, en faisant ce qu'on leur dit, le font de si mauvaise grâce, qu'on n'ose, pour ainsi dire, leur conseiller ce qu'elles ne veulent pas, de sorte qu'un directeur en est réduit souvent à leur demander ce qu'elles désirent, voyant qu'elles ne sont pas assez généreuses pour lui dire comme autrefois saint Paul, terrassé sur le chemin de Damas, disait au Seigneur : *Que voulez-vous que je fasse*¹ ? » C'était la misère que saint Bernard déplorait de son temps, et sur laquelle de sages et zélés directeurs ont encore actuellement à gémir. Déplorable condition de la nature humaine ! Funeste héritage du péché de notre premier père ! Hélas ! faut-il que même, parmi les épouses de Jésus-Christ, il s'en trouve qui aient aussi à déplorer quelquefois des retours fâcheux par rapport à ces trois conditions que demande l'obéissance à leur directeur ! Faut-il que parfois leur soumission ne soit pas plus parfaite, ni plus conforme à celle de leur divin Epoux *obéissant en tout*², dit le saint Evangile, à Joseph et à Marie que Dieu lui avait donnés pour directeurs dans sa vie cachée, à Nazareth ! Ah ! si jamais il était arrivé à l'une d'entre vous de manquer en quelqu'un de ces points, qu'elle ne se décourage pas pour cela, mais qu'elle tâche tout de suite, avec l'aide de la grâce, qui ne lui manquera pas, de faire en sorte que sa soumission soit désormais plus exacte, plus aveugle et plus généreuse.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque la grande sagesse en fait de direction, que la plus haute discrétion par rapport à cet exercice, est de n'avoir d'autre sagesse,

(1) Tremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere ? Act. 9. 6.

(2) Et erat subditus illis. Luc. 2. 51.

d'autre discrétion que celle du directeur, qui tient la place de Jésus-Christ lui-même, il vous faut lui parler comme vous parleriez à Jésus-Christ, c'est-à-dire avec la plus grande ouverture de cœur; l'écouter comme vous écouteriez Jésus-Christ, c'est-à-dire avec le plus grand respect et la plus entière soumission; que c'est la règle que les Saints ont donnée pour la parfaite communication qui doit exister entre la personne qui dirige et la personne qui est dirigée; que c'est cette règle qu'ils ont suivie eux-mêmes, qu'ils ont pratiquée à la lettre, qu'ils ont tâché d'inculquer à leurs disciples par tous les moyens possibles, et en particulier le saint abbé Nil, dont les paroles remarquables sur ce sujet important viendront clore dignement cette Conférence. Les voici textuellement : « Les disciples doivent tellement avoir renoncé à leur volonté propre dans la direction, qu'ils ne diffèrent en rien des corps inanimés, ou de la matière qui est mise entre les mains d'un ouvrier; et de même que l'âme agit dans le corps, comme elle l'entend; qu'elle y opère tout ce qu'elle veut; de même encore qu'un habile ouvrier donne à la matière la forme qu'il lui plaît et qu'il n'y trouve aucune résistance; ainsi le directeur spirituel doit exprimer la science de la vertu dans ses disciples, ne trouvant que respect de leur côte, que soumission à ses conseils ou à ses prescriptions, sans aucune opposition, de sorte que si leur obéissance a un cœur pour se soumettre, elle n'ait pas d'yeux pour discerner »

Ainsi soit-il.

LXXVIII^e CONFÉRENCE.

SUR L'ESPRIT DE SACRIFICE.

SA NÉCESSITÉ ET SES AVANTAGES

1. *Il est nécessaire pour rendre les vertus solides.*
 2. *Il est le propre des âmes fortes.*
 3. *Il procure de grands avantages.*
-

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.

Si quelqu'un veut me suivre et s'attacher à moi, qu'il renonce à soi-même. Luc. 9. 23.

Le Sauveur du monde, mes Sœurs, en faisant entendre ces paroles dans le cours de sa vie mortelle, parlait en général pour tous ceux qui, dans la suite, voudraient être ses disciples et s'attacher à lui; et l'Évangéliste le remarque formellement: *Il parlait à tous*, dit saint Luc¹. Peut-on douter, néanmoins, qu'il ne s'adressât spécialement à ses Apôtres et à tous ceux qui voudraient se lier à lui d'une manière toute particulière, comme font les personnes qui quittent le monde pour se consacrer à Dieu dans la religion? C'est donc à vous principalement que cet Homme-Dieu adresse ces mêmes paroles; oui, c'est à vous encore plus

(1) Dicebat autem ad omnes. *Luc. 9. 23.*

qu'au commun des fidèles qu'il dit : *Si quelqu'un veut me suivre et s'attacher à moi, qu'il renonce à soi-même.* C'est donc en vain que vous porteriez, je ne dis pas seulement le beau nom de chrétiennes, mais encore celui de religieuses, que vous seriez revêtues du titre glorieux d'épouses de Jésus-Christ, et mises aux premiers rangs dans la hiérarchie du christianisme, si vous ne suiviez ses exemples, et ne profitiez de ses divins enseignements en renonçant à vous-mêmes.

Or, c'est pour vous y exciter, que je viens vous entretenir aujourd'hui de l'esprit de sacrifice. Je vous montrerai : 1^o qu'il est nécessaire pour rendre les vertus solides ; 2^o qu'il est le propre et le partage des âmes fortes ; 3^o qu'il procure de grands avantages. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL EST NÉCESSAIRE POUR RENDRE LES VERTUS SOLIDES.

L'idée qu'on peut se faire de la perfection religieuse, est quelquefois sujette à de grandes illusions. On prend souvent l'apparence pour la réalité ; on croit être quelque chose, et l'on n'est rien ; il faut du solide, et l'on demeure à la surface. Détrompons-nous, instruisons-nous, écoutons l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un, dit-il, croit être religieux, et qu'il ne sache pas mettre un frein à sa langue, il se trompe et il n'a qu'un fantôme de religion*¹. Ce texte de l'Apôtre peut et doit s'appliquer, selon les Interprètes des saintes Ecritures, à tous les mouvements de l'esprit et du cœur, aussi bien qu'à la langue ; on ne l'applique à la langue en particulier, que parce qu'elle est l'instrument le plus ordinaire par où se manifestent toutes nos pensées, tous nos désirs, tous nos projets, tous les mouvements des différentes passions. Voyez les Scribes et les Pharisiens ; c'étaient des hommes fort réglés et très-religieux à l'exté-

(1) Si quis autem putat se religiosum esse non refrænanans linguam suam, hujus vana est religio. *Jacob. 1. 26.*

rieur. On peut juger d'eux par ce que disait celui de leur secte, dont il est parlé dans l'Evangile : *Je jeûne deux fois la semaine ; je donne aux pauvres la dîme de tout ce que je possède ; je ne suis pas comme la plupart des hommes, qui sont voleurs, impies, adultères*¹. Le Sauveur ne le condamna ni pour avoir menti, ni pour s'être flatté ; mais lui et ceux de sa profession étaient des personnages hauts, méprisants, orgueilleux, intéressés, envieux du succès d'autrui, jaloux des premières places, sensibles sur le point d'honneur, attachés à leur sens et adonnés aux vertus d'éclat. Dès lors Jésus-Christ les traite *de sépulcres blanchis et d'hypocrites*². Il a lancé plus d'anathèmes et de malédictions contre eux seuls, que contre tout le reste des hommes ensemble : *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens*, s'écriait-il, *malheur à vous*³ ! Ailleurs, dans ce sermon admirable qu'il fit sur la montagne, il disait à tous ceux qui l'entouraient : *Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*⁴.

C'est donc par l'abnégation intérieure que Jésus-Christ juge de la solidité des vertus, et que nous en devons juger à son exemple. De là, cette attention à réprimer dans ses disciples jusqu'aux premières saillies de la passion : dans ces deux Apôtres ambitieux qui avaient demandé les premières places dans son royaume : *Vous ne savez*, leur dit-il, *ce que vous demandez*⁵ ; dans ces deux autres zélés indiscrets qui l'avaient prié de faire tomber le feu du ciel sur une ville, parce qu'elle avait refusé de les recevoir : *Vous ne savez pas*, leur reprocha-t-il, *de quel esprit vous êtes*

(1) *Jejuno bis in Sabbato ; decimas de omnium quæ possideo. Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri. Luc. 18. 11. 12.*

(2) *Quia similes estis sepulcris dealbatis. Matth. 23. 27.*

(3) *Væ autem vobis Scribæ et Pharisei ! Matth. 23. 13. et seq.*

(4) *Dico autem vobis, quia nisi abundaverit justitia vestra plus quam Scribarum et Phariseorum, non intrabitis in regnum cælorum. Matth. 5. 20.*

(5) *Nescitis quid petatis. Matth. 20. 22.*

*animés*¹; dans ceux qui avaient disputé ensemble de la primauté: *Les princes des nations*, leur fit-il remarquer, *exercent sur elles leur domination, mais il n'en sera pas ainsi de vous*²; dans saint Pierre lui-même qui avait voulu s'opposer à sa passion: *Eloignez-vous*, lui cria-t-il, *éloignez-vous de moi, Satan; vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous n'avez pas de goût pour les choses de Dieu, mais pour les choses de la terre*³.

En effet, ce qu'on appelle solide vertu, ne peut convenir qu'à l'esprit de sacrifice. Les autres vertus, je veux dire celles qui ne sont qu'apparentes et qui n'ont aucune solidité, peuvent venir de divers principes. Ainsi, par exemple, une Sœur peut être régulière, pieuse, modeste, laborieuse, exacte à remplir son emploi par respect humain, par une espèce d'amour-propre, par un certain esprit d'ordre et d'arrangement, par vanité même, par ambition, par l'espérance de se pousser et de se mettre en place; mais il n'y a que la vue de Dieu, que l'abnégation de soi-même fondée sur la vue de Dieu, qui porte à être sans reproche aux yeux de Celui *qui sonde les reins et les cœurs*⁴. Car l'abnégation intérieure ne suppose pas seulement la retenue des saillies, mais encore des mouvements les plus intimes de l'esprit et du cœur, qui sont tant soit peu dérégles. Dieu seul sait ce que l'on sent, ce que l'on souffre, et ce qu'il en coûte pour se vaincre. Vertueux entre Dieu et soi, c'est être solidement vertueux. De là, le mépris que les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise ont fait des vertus de ces anciens philosophes qui ne savaient pas mortifier leurs passions, ou qui ne savaient, tout au plus, que mortifier l'une par l'autre: désintéressés, pauvres par orgueil et pour ne dépendre

(1) *Nescitis cujus spiritus estis. Luc. 9. 55.*

(2) *Jesus vocavit eos ad se, et ait: Scitis quia principes gentium dominantur eorum; non ita erit inter vos. Matth. 20. — 25. 26.*

(3) *Vade post me, Satana scandalum es mihi, quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum. Matth. 16. 23.*

(4) *Scrutans corda et renes Deus. Ps. 7. 10.*

de personne ; humbles par vanité et par le désir de se montrer au-dessus des opinions et des jugements populaires ; contents de l'estime d'un petit nombre de personnes choisies, et méprisant celle du vulgaire avec un dédain affecté.

Ici, ô épouses d'un Homme-Dieu crucifié, rentrez en vous-mêmes ; interrogez-vous sur la manière dont vous pratiquez la vertu. Avez-vous bien fait attention à ces paroles que Jésus-Christ, chargé du pesant fardeau de sa croix, semblait adresser sur la route du Calvaire à ceux qui l'entouraient au moment où l'on força Simon, le Cyrénéen, à porter cette croix conjointement avec lui¹ : *Quel est celui qui veut venir après moi ?* Qu'il fasse comme cet homme ; *qu'il prenne sa croix, qu'il renonce à soi-même et qu'il me suive*². Paroles sacrées, paroles divines, qu'il avait si souvent répétées durant le cours de sa vie mortelle, et que vous devez recueillir, en ce moment, comme le testament de votre Père, de votre Maître et de votre Epoux. Vous ne sauriez trop les méditer, puisque c'est sur elles qu'est fondée la solidité des vertus que vous devez pratiquer dans la religion.

Et pour particulariser et m'en tenir uniquement à la pratique de ces trois vertus, la *sincérité*, la *simplicité*, la *patience*, qui sont les vertus propres de votre état, si convenables à votre sainte profession, quelle solidité n'acquièreient-elles pas au moyen de l'abnégation intérieure ! Saint François de Sales disait « qu'il ne savait rien de mieux pour vivre en paix avec le prochain dans le monde, que la pratique de ces trois *petites vertus* bien fondées sur la mortification des passions. » Oh ! qu'il y a de lumières dans cette courte instruction ! Voilà trois vertus éminentes ; trois qualités qui feraient d'une Communauté un séjour comparable au ciel, si elles étaient bien enracinées dans lo

(1) Hunc angariaverunt ut tolleret crucem ejus. *Matth. 27. 32.*

(2) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. et tollat crucem suam, et sequatur me. *Luc. 9. 23*

cœur de toutes celles qui la composent. La *sincérité* en bannirait tous les détours, les artifices, les mensonges, toute espèce d'équivoque et de duplicité. La *simplicité* en exclurait l'orgueil, la vanité, l'amour-propre, les retours sur soi, la présomption. La *patience* y préviendrait tous les troubles, toutes les dissensions, y terminerait tous les différends et toutes les contestations, y répandrait les fruits bénis de la paix et de l'union fraternelle. Le saint Prêlat dit que ce sont des *petites vertus*, parce qu'elles sont paisibles, ennemies du faste et de l'éclat, et toujours fondées sur l'abnégation de soi-même, qui est tout intérieure.

Oh! qu'une âme qui est parvenue dans un haut degré à cet esprit de sacrifice et d'abnégation, est solidement établie dans la *sincérité*, dans la *simplicité*, dans la *patience*! Elle est *sincère* avec sa Supérieure, pour ne lui cacher rien de ce qui concerne son avancement dans la perfection; avec ses égales, pour leur parler sans artifice, pour les obliger sans intérêt, pour les *estimer*, selon l'avis de saint Paul, *plus qu'elle-même*¹; avec ses inférieures, pour les porter au bien par des voies aussi éloignées de la dissimulation que de la hauteur et du caprice. Elle est *simple* dans sa manière d'agir, de parler, de penser; sans prétention du côté de la naissance, de l'esprit, des talents; sans aspirer, dans l'exercice de ses emplois, aux distinctions, aux éloges, aux récompenses. Elle est *patient*e dans les différentes situations de la vie, dans l'indifférence qu'on lui témoigne, dans les contre-temps qui lui arrivent, dans les choses désagréables qu'on lui dit; elle sait supporter les esprits bizarres ou contredisants, les caractères brusques ou altiers, les importunités des personnes qui prennent sur son temps et sur ses affaires, de sorte qu'elle réalise pleinement dans sa conduite ces paroles que saint François de Sales, ce modèle d'une patience et d'une douceur admirables, disait avec autant de zèle que de vérité: « Les entreprises que les

(1) In humilitate superiores sibi invicem arbitantes. *Philip. 2. 5.*

amis font sur notre liberté par leurs visites et leur assiduité à nous les rendre, sont merveilleusement fâcheuses ; mais il faut les supporter, puis porter, et enfin aimer comme de chères contradictions. »

Ainsi, vous le voyez, pour nous en tenir uniquement à ces trois *petites vertus*, tant prônées par ce grand Saint, la *sincérité*, la *simplicité*, la *patience*, quand elles sont bien fondées sur l'esprit de sacrifice et d'abnégation, elles sont admirables ; elles deviennent les trois grands instruments de la charité chrétienne et religieuse ; elles servent de nœud à la paix et à l'union fraternelle dans toutes les sociétés où l'on fait profession de tendre à la perfection du christianisme, et sont cause, comme le disait Fénelon, cet illustre et pieux archevêque de Cambrai, « qu'on est sans hauteur, ni prétention, ni critique, ni dédain, ni délicatesse ; qu'on est vrai, ingénu, en défiance de son propre sens, fidèle à renoncer à sa vanité et aux susceptibilités de son amour-propre. »

Ainsi donc : 1^o l'esprit de sacrifice et d'abnégation est nécessaire pour la solidité des vertus.

II. IL EST LE PROPRE DES AMES FORTES.

Ce qui le prouve, c'est le petit nombre de ceux qui s'y appliquent. On fait de son corps à peu près tout ce qu'on veut ; on le réduit à tout, quand on a de la force et de la santé. Il y a des personnes dans le monde ou dans la religion qui mènent une vie très-dure et très-austère ; mais qu'on vienne à leur parler de se captiver sous les lois d'une vie vraiment intérieure, c'est un langage qu'elles ne sauront goûter ; elles répondent qu'elles font d'ailleurs assez d'autres choses mortifiantes. Les âmes mêmes les plus vertueuses, ou plutôt celles qui ont des idées plus justes de la vraie vertu, ménagent presque toujours quelque passion, quelque attache. On se la cache aussi longtemps qu'on peut, et, quand on vient à la connaître, il est encore rare

qu'on s'applique bien sérieusement à la combattre. A cela près, tant de ferveur que vous voudrez. Mais réprimer un désir, une aversion, une inclination; risquer de perdre je ne sais quelle petite réputation, c'est porter le fer et le feu aux chairs vives. On sent tout alors, on jette de hauts cris; la douleur est cuisante et presque toujours insupportable, à en juger, du moins, par la résistance qu'elles apportent aux avis qu'on leur donne.

Et voilà pourquoi l'esprit de sacrifice et d'abnégation est une qualité rare même dans les sociétés religieuses, parce qu'il suppose un grand courage, de grandes victoires remportées sur l'amour-propre, et qu'il est le résultat de grands combats. On se pique de quelque régularité; on croit avoir fait des progrès dans l'oraison, mais on est bizarre, changeant, humoriste, tantôt gai et tantôt sombre, tantôt indulgent à l'excès et tantôt exact jusqu'à la rigueur; on s'acquitte avec soin de quelques emplois, mais on ne peut s'accorder avec celles qui doivent en partager les fonctions, ou bien on a de la jalousie de l'intelligence et de la dextérité avec lesquelles elles les remplissent. S'il survient des difficultés dans une affaire dont on est chargé, qu'arrive-t-il? Le trouble saisit l'intérieur, l'empressement brouille toutes les idées, les murmures prennent la place des ressources qu'on trouverait dans la réflexion. Si, dans les exercices de la vie spirituelle, on éprouve des sécheresses, des désolations intérieures; si l'onction de la grâce se retire; si, après de saintes résolutions, on fait des chutes, que s'ensuit-il? On perd la trace qu'avait frayée la ferveur, tout le fond de l'âme s'ébranle, les inquiétudes, les scrupules l'agitent, la tristesse succède à la joie du Saint-Esprit. Où sera alors cette précieuse égalité que procure l'esprit de sacrifice et d'abnégation, et dont les Saints, toutes ces grandes âmes, ces âmes fortes et généreuses, ont possédé le trésor et qu'ils nous ont laissé pour héritage? Ah! prenez pour règle et pour maxime leur exemple et leur enseignement.

Ecoutez saint Paul : *Il n'y a point en moi*, disait-il aux

Corinthiens, *de oui et de non, parce qu'en Jésus-Christ que je vous ai annoncé, il n'y a point eu de oui et de non, mais un oui perpétuel en sa personne*¹. Langage admirable, oracle sublime qui signifie qu'en Jésus-Christ et dans ceux qui le connaissent et le suivent, tout est constant et uniforme; que les événements de la vie n'y changent rien, et qu'ils ne sont pour eux qu'un motif de plus pour témoigner à Dieu leur conformité à sa sainte volonté, le renoncement à leur volonté propre, leur entière résignation à son bon plaisir.

Ecoutez saint Ignace de Loyola: « Attachez-vous surtout à Dieu, disait-il aux Pères de la Compagnie de Jésus, et faites paraître une grande égalité d'âme, quand vous serez trouvés dignes d'être maudits, diffamés, persécutés, opprimés, injuriés et couverts d'opprobres pour Jésus-Christ. « Soyez toujours contents, pourvu que Jésus-Christ vive en vous. » Et comme tous ceux qui le voyaient souvent, ne pouvaient ignorer ce goût qu'il avait pour les souffrances, qui est si opposé à celui du siècle, et qui lui faisait tenir aussi un langage si opposé à celui du monde, appeler avec les Apôtres² du nom de gloire et de délices ce que les autres appellent douleur, affliction et infamie, ils jugeaient de la grandeur des maux qu'il endurait par la joie et le calme qu'ils remarquaient en lui; et l'on était assuré de ne se méprendre jamais en croyant, quand il montrait un visage extraordinairement serein et qu'on le voyait plus gai que de coutume, qu'il avait eu ce jour-là quelque nouveau trésor de patience, et que Dieu lui avait envoyé de nouvelles occasions de faire une entière abnégation de lui-même ou de souffrir pour son amour.

Ecoutez saint François de Sales: « Aimez bien Jésus-Christ, disait-il, dans les retraites que vous faites, pour le

(1) Quia sermo noster, qui fuit apud vos, non est in illo *Est et Non*. Dei enim filius Jesus Christus, qui in vobis per nos prædicatus est..., non fuit *Est et Non*, sed *Est* il illo fuit. 2. Cor. 1. — 12. 12. (2) Act. 5. 41.

prier et l'adorer : aimez-le, quand vous le recevrez dans la sainte communion ; aimez-le, quand votre cœur sera arrosé de la sainte consolation ; mais surtout aimez-le, quand il vous arrivera des importunités, des sécheresses, des croix, des tribulations. »

Voici ce que M. Camus, évêque de Belley, qui avait été à même de l'étudier à fond, rapporte de lui : « Plus notre Bienheureux, dit-il, était traversé, plus il était tranquille ; et, comme la palme, plus il était battu des vents, plus profondément jetait-il ses racines. Ce Samson recueillait le miel dans la gueule des lions¹, et rencontrait la paix dans la guerre. Comme les trois jeunes Hébreux, il trouvait la rosée dans la fournaise², les roses dans les épines, l'huile dans le rocher, la douceur dans l'amertume la plus amère. Les tempêtes le jetaient au port, il tirait son salut de ses ennemis, il rencontrait, comme Jonas, son asile dans le ventre de la baleine³.

» Voici, ajoute-t-il, comme notre Bienheureux s'exprime lui-même : Depuis quelque temps, beaucoup de traverses et de secrètes contradictions qui sont survenues à ma tranquillité, me donnent une si douce et si suave paix, que rien plus, et me présagent l'établissement prochain de mon âme en son Dieu ; et ce qui est sincèrement non-seulement la grande, mais encore l'unique ambition et passion de mon cœur⁴. »

Ecoutez saint Vincent de Paul : » Soyons tout à Dieu parmi tant de tracas que la diversité des choses mondaines nous présente. Comment voulons-nous mieux nous exercer à l'abnégation de nous-mêmes et témoigner notre fidélité à Dieu, qu'entre les contrariétés et les contre-temps de cette vie ? Partout il nous faut avoir bon courage, parce que partout le secours du ciel est assuré à ceux qui ont l'esprit de sacrifice et qui renoncent à eux-mêmes, qui

(1) *Judic. 14. 8.*(2) *Dan. 5. 50.*(3) *Jonæ. 2. 1.*(4) *Esprit de S. François de Sales. part. 10. chap. 19.*

mettent toute leur confiance en Dieu et qui implorent son assistance paternelle avec une grande humilité. »

« Faudrait-il, dit M. Ansart, l'auteur de *l'Esprit de saint Vincent de Paul*, d'autre preuve de l'abnégation intérieure de notre Saint, que sa parfaite égalité d'esprit ? Il la posséda dans un si haut degré, qu'il fit, par le mouvement de la grâce, par le calme de ses passions, par la plus exacte conformité à la volonté de Dieu, ce que le Sage des Stoïciens ne fit jamais que par ostentation. Son histoire en fournit des preuves qu'on aurait peine à trouver dans la vie des plus grands Saints. Nous l'y avons vu tranquille dans les troubles de la guerre, comme dans le sein de la paix ; dans les maladies, comme dans la meilleure santé ; dans les bons succès, comme dans les plus fâcheux événements. Pour en venir là, il faut entièrement renoncer à soi-même ; il faut en quelque sorte ne vivre plus, ou *ne vivre*, comme saint Paul, *que de la vie de Jésus-Christ*¹ ; il faut avoir enseveli le vieil homme avec tous ses désirs ; il ne faut plus connaître ni inclination ni penchant. Il pouvait encore en avoir ; il était même impossible qu'il n'en eût pas ; mais, dit M. Alméras, son successeur, il en était si maître, que quelque temps que j'aie mis à l'étudier, je n'ai jamais pu en rien découvrir². »

Ecoutez sainte Thérèse : « Il faut travailler continuellement à faire abnégation de nous-mêmes et à mortifier notre intérieur, puisque, s'il est bien réglé, l'extérieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non-seulement avec plus de perfection et de mérite, mais encore avec beaucoup de calme, de douceur, de repos, d'égalité d'âme, dans les contrariétés et les épreuves qui peuvent nous arriver. Croyez-moi, mes Sœurs, disait-elle à ses religieuses, l'essentiel est toujours d'avoir cette pensée devant les yeux. Nous devons apprendre à contredire en

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus. *Gal. 2. 20.*

(2) *Esprit de S. Vincent de Paul. tom. 2. chap. 26.*

toutes choses notre volonté; si nous y travaillons avec soin et par le moyen de l'oraison, nous arriverons insensiblement et sans y penser au comble de l'abnégation intérieure. Il est vrai qu'il paraît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien. La vie religieuse est un long martyre. Je dis long, en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court, eu égard à la brièveté de la vie. Il est vrai encore qu'il y a peu de personnes qui s'adonnent franchement et généreusement à faire ainsi abnégation d'elles-mêmes, car cette vertu demande un grand courage et n'est le propre que des grandes âmes; mais combien de délices et de consolations accompagnent cette abnégation de soi-même, et qui pourrait dire les grands avantages qu'on en retire, même pendant la vie présente, sans compter les récompenses qui lui sont réservées dans la vie future¹ ? »

Ecoutez saint Bernard, le séraphique saint François d'Assise, saint Bonaventure, saint François de Paul, saint François de Borgia, saint Jean de la Croix surtout, sainte Magdeleine de Pazzi, sainte Catherine de Sienne, sainte Jeanne de Chantal, ou plutôt, écoutez tous les Saints; car il faudrait les interroger tous, s'il était possible, et tous vous répondront que quoique rien ne coûtât plus qu'à se vaincre ainsi, cependant ils se sont fait une étude continue de marcher généreusement à la suite de Jésus et de Jésus crucifié, en renonçant à eux-mêmes, à leur volonté propre, à leur propre jugement, aux penchants du cœur, aux plus douces inclinations de la nature: toutes choses en quoi consiste l'esprit de sacrifice et d'abnégation.

Ainsi donc : 2^o cet esprit est le propre des âmes fortes.

(1) *Esprit de Ste Thérèse. tom. 1. chap. 46.*

III. IL PROCURE LES PLUS GRANDS AVANTAGES.

Vouloir entreprendre de parcourir tous ces avantages l'un après l'autre, ce serait une tâche bien grande et au-dessus de mes forces. Ensuite, jo dépasserais de beaucoup les bornes accoutumées que je donne à ces Conférences. Pour n'être pas trop diffus, je les réduis donc à trois principaux.

PREMIER AVANTAGE.

Un premier avantage de l'esprit de sacrifice et d'abnégation, c'est une préparation à tous les dons de Dieu par le retranchement de tout ce qui peut y mettre un obstacle. Dieu ne se communique qu'aux âmes mortifiées. Un cœur où règne la passion est comme une mer agitée ; Dieu ne peut s'y faire entendre.

On se plaint de tant de distractions dans la prière et à l'oraison. Elles peuvent venir de la légèreté naturelle, de l'embarras des charges et des occupations ; mais la cause la plus ordinaire, c'est que le cœur est possédé ou partagé par quelque secrète passion ; tout le rappelle là, tout le ramène là. Dieu crie sans cesse : « Mortifiez vos passions, ayez l'esprit de sacrifice, faites une entière abnégation de vous-mêmes. » Oui, c'est la première chose qu'il répond à une âme qui lui demande, comme autrefois saint Paul terrassé sur le chemin de Damas : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*¹ ? On se perd dans une infinité de dévotes pensées ; on fait un grand amas de belles connaissances et de pieuses réflexions, mais on ne vient pas à ses vrais besoins spirituels ; on veut ce qu'on veut, on désire ce qui plaît, mais nullement ce que Dieu veut et ce qui plaît à Dieu.

Tant que cette disposition durera, il ne faut attendre ni

(1) Tremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere ? Act. 9. 6.

lumières pures, ni grâces extraordinaires, ni véritable et solide avancement dans la vertu, et elles seraient bien mal fondées les prétentions de la sœur qui voudrait, par exemple, devenir une personne d'oraison, avant que d'avoir bien mortifié ses passions. Jamais, non, jamais il n'y aura d'esprit d'oraison là où il n'y a pas d'esprit de sacrifice et d'abnégation de soi-même.

Exemple. On disait un jour de quelqu'un à saint Ignace de Loyola, que c'était un grand homme d'oraison : « Assurément il le sera, répondit cet homme de Dieu par excellence, ce grand Saint, si versé dans les choses spirituelles, oui, il le sera infailliblement, pourvu qu'il ait l'esprit de sacrifice et d'abnégation. »

C'est donc uniquement par le progrès qu'on fait dans l'abnégation de soi-même, qu'il faut juger du progrès qu'on fait dans la vertu. Oui, on ne commence à connaître véritablement la vertu, que du jour qu'on la fait consister dans cette abnégation ; on ne commence à s'avancer, que quand on travaille à se renoncer, et l'on a acquis enfin la perfection, ou du moins, on est bien près d'y être parvenu, quand on s'est déjà beaucoup rendu maître de soi-même, et qu'on possède son âme avec un empire tranquille et absolu.

C'est donc là une des premières leçons qu'on a dû vous faire, dès les premiers jours de votre entrée en religion ; c'est encore la leçon qu'il faut vous continuer toute la vie, jusqu'à ce que vous l'ayez bien apprise. Ce doit donc être là le but et l'objet de toutes vos retraites, de toutes vos confessions, de tous vos examens. C'est donc là ce qu'il vous faut demander dans toutes vos prières, dans toutes vos communions. C'est donc à dessein de l'obtenir qu'il faut jeûner, qu'il faut faire des austérités, qu'il faut pratiquer tous les exercices d'humilité qui sont en usage dans votre Communauté. C'est donc par-là qu'il faut juger non-seulement du progrès des particuliers, mais du progrès même des Communautés tout entières, et de la perfection d'un Institut par comparaison avec d'autres.

En effet, l'Institut le plus parfait est celui qui mène plus droit et plus vite à l'abnégation de soi-même, eût-il, d'ailleurs, moins de certaines démonstrations extérieures, de retraites et d'austérités. Ah ! qu'on n'envie point les autres ; quand même ils jetteraient beaucoup d'éclat, si, dans le sien, on peut se mortifier autant et plus qu'on ne le fait dans ces Ordres religieux. Qu'on ne cherche point les talents, la manière de bien dire, la pureté de la diction, l'arrangement des phrases dans un conférencier ou prédicateur ; il aura toujours bien parlé, quand il aura inspiré l'amour et le zèle de l'abnégation de soi-même. Qu'on ne soit pas si difficile sur le plus ou moins de science d'un directeur. Le vrai directeur, le bon directeur, c'est celui qui n'inspire autre chose aux âmes dont il est chargé, et qui est assez heureux pour le leur persuader. Les bons livres sont ceux, non pas qui plaisent, qui renferment des maximes relevées, des pensées nobles, qui satisfont l'esprit et rendent savant, mais ceux qui apprennent à se connaître, à se renoncer, à se mortifier beaucoup. C'est dans cette vue que saint François de Sales porta dix-huit ans durant, dans sa poche, le *Combat spirituel*. On sait qu'il y apprit principalement à ne désirer plus au monde que très-peu de chose, et le peu qu'il désirait, à le désirer très-peu. Ce sont ici les grands fondements de l'édifice spirituel, et toute conduite qui n'est pas appuyée là-dessus, mène à l'illusion et peut-être à la perdition.

DEUXIÈME AVANTAGE.

Un second avantage de l'esprit de sacrifice et d'abnégation, c'est la paix dont on jouit ; c'est l'effet du bon ordre qui règne dans l'âme. L'apôtre saint Paul disait aux Philippiens : *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ*¹ ; et ce

(1) Pax Dei quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu. *Philip. 4. 7.*

désir si tendre et si affectueux, il le formait après s'être donné à eux pour modèle de l'abnégation la plus parfaite du sacrifice le plus entier et le plus absolu : *Je compte, leur avait-il dit, toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'éminente connaissance de Jésus-Christ pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jésus-Christ... Imitex-moi, mes frères*¹. Oh ! sans doute, voilà toute la nature immolée par la grâce, et voilà, en conséquence, *la paix qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser et éprouver*. Mais quoi ! cette paix si délicieuse a-t-elle pu se trouver dans Paul au milieu des persécutions, parmi les naufrages, dans les chaînes, sous les verges, sous les pierres ; a-t-elle pu s'établir dans le cœur de ces nouveaux fidèles, tandis qu'ils étaient en butte à la haine des idolâtres et des juifs ? Ah ! c'était pour cette raison-là même que le maître et les disciples jouissaient de ce bien précieux. C'étaient des hommes immolés par la grâce, des hommes crucifiés avec Jésus-Christ, des hommes parfaitement morts à eux-mêmes, des hommes dans qui le cri de la nature ne se faisait plus entendre, sans être étouffé sur-le-champ ; leur âme triomphait de joie lorsque toute la terre se déchainait contre eux : *Ils sortaient du conseil, dit le texte sacré, tout remplis d'allégresse, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus*². *Quand on les dépouillait de leurs biens, dit-il encore, ils recevaient cette épreuve avec joie, parce qu'ils savaient que des récompenses éternelles leur étaient destinées*³.

(1) Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei ; propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrificiam... Imitatores mei estote fratres. 3. — 8. 17.

(2) Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. Act. 5. 41.

(3) Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Hebr. 10. 34.

Le monde ne conçoit pas ce mystère : aussi Jésus-Christ ne lui a pas donné sa paix. Ce divin Maître, prêt à consommer son sacrifice, dit à ses Apôtres : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix : ce n'est pas la paix que donne le monde*¹. *Il se réjouira et vous pleurerez* ; mais vous posséderez ma paix, et votre tristesse se tournera en joie². Il parlait ainsi à des hommes dont les chagrins, les peines, les tribulations, les persécutions, les croix devaient être le partage. C'est là son testament, et ils l'ont laissé à tous les vrais fidèles. Malgré la décadence des siècles, cette paix de Jésus-Christ réside encore dans toutes les âmes vraiment généreuses qui embrassent sa croix, et qui s'y immolent avec lui par l'esprit de sacrifice et d'abnégation intérieure. O vérité profonde, mais plus réelle que toutes les expressions de l'éloquence humaine ne peuvent la représenter et la peindre ! Il n'y a de solide paix sur la terre, que pour l'âme vraiment mortifiée et immolée intérieurement. Et en voici la raison : c'est qu'il n'y a qu'elle pour qui les événements soient égaux. Elle les voit dans la volonté divine ; elle les reçoit tous de la main du Tout-Puissant ; elle les fait servir tous à la gloire de Dieu et à son profit spirituel ; elle tire parti de tous pour l'ornement et la perfection du sacrifice ; elle les dirige tous au terme unique, qui est l'éternité, ainsi que l'ont pratiqué les Saints.

TROISIÈME AVANTAGE.

Un troisième avantage que je découvre dans cet esprit de sacrifice et d'abnégation ou immolation entière du vieil homme, est bien digne de remarque. La nature elle-même ne périt pas, quoiqu'elle soit sacrifiée, brûlée et consumée. Dans les sacrifices de la Loi ancienne, l'odeur de suavité

(1) *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis : non quomodo mundus dat, ego do vobis. Joan. 14. 27.*

(2) *Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit..., sed tristitia vestra vertetur in gaudium. Joan. 16. 20.*

qui s'élevait vers le Seigneur, était la partie la plus exquise de l'offrande. Les chairs étaient détruites; mais la vapeur qui s'exhalait des holocaustes, était censée monter au trône de Dieu, et y porter le témoignage des sentiments qui animaient le peuple fidèle. Dans l'abnégation intérieure ou sacrifice de la nature par la grâce, tout prend une forme divine; ce qu'il y a de terrestre reçoit un caractère d'excellence que le ciel reconnaît et qu'il adopte; ce sont en apparence les sentiments, les volontés, les actions de la nature, mais l'immolation a fait de cette nature un holocauste dont l'odeur pénètre jusqu'au Très-Haut: *Elie*, dit l'apôtre saint Jacques, *était un homme semblable à nous; cependant il pria, et il ne plut pas pendant trois ans. Il pria une seconde fois, et la pluie rendit la terre féconde*⁽¹⁾. Qu'est-ce que cela signifie, sinon que cet homme, semblable à nous, était l'ami de Dieu, parce que son âme brûlait de zèle pour la gloire de Dieu? *Il s'éleva*, dit l'Écriture, *un Prophète tout de feu; sa parole était comme des charbons embrasés*⁽²⁾. Elie avait consacré tous ses sentiments, toutes ses démarches, toutes ses entreprises aux intérêts de Dieu et du vrai culte; il ne craignit rien, et Dieu le fit dépositaire de sa puissance⁽³⁾. Tous les Saints, ces hommes semblables à nous, furent des holocaustes aux yeux de Dieu: aussi quels prodiges n'opérèrent-ils pas! Ceux qui se sanctifièrent dans la retraite, amassèrent des trésors immenses de mérites. Leurs actions les plus communes, *le verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ*⁽⁴⁾, furent des faits héroïques. Pourquoi? Ah! c'est que la nature ne les gouvernait pas, et que tout était dû à la grâce. Cette grâce divine tirait du

(1) Elias homo erat similis nobis passibilis, et oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres. Et rursùm oravit, et cœlum dedit pluviam, et terra dedit fructum suum. *Jacob. 5. — 17. 18.*

(2) Et surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat. *Eccli. 48. 1.*

(3) Et potentiâ nemo vicit illum. *Eccli. 48. 13.*

(4) Et quicumque dederit... calicem aquæ frigidæ. *Matth. 10. 42.*

fond de la nature ce que la passion en tire dans les autres hommes ; mais le doigt de Dieu purifiait tout, sanctifiait tout, divinisait tout. Et voilà ce qui arrive encore tous les jours. Dans aucune, parmi toutes les Sœurs d'une Communauté religieuse, l'intelligence, la volonté, la liberté, n'est plus active que dans celle qui fait une entière abnégation d'elle-même, qui se sacrifie, qui s'immole sous la direction de la grâce : *Car où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*¹, dit saint Paul, et non pas le caprice, non pas la légèreté, non pas l'inconstance, non pas le libertinage d'esprit et de cœur. Tous ces mauvais germes périment dans l'abnégation intérieure ou immolation, mais l'esprit de Dieu seul s'empare du libre arbitre, et lui donne toute facilité de tendre au bien et de l'exécuter.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que l'esprit de sacrifice est nécessaire pour la solidité des vertus ; qu'il est le propre des âmes généreuses et produit en outre les plus grands avantages ; qu'avec lui on verrait bientôt reparaitre dans les Communautés toute la beauté de leur institution primitive ; que le zèle de la perfection se ranimerait dans les cœurs ; que la soumission des inférieures envers leur Supérieure serait parfaite ; que les exemples des plus héroïques vertus s'y multiplieraient ; que c'est lui qui mettrait dans les âmes les dispositions les plus favorables pour participer aux sacrements, qui unirait de l'amitié la plus sincère et la plus pure toutes les Sœurs marchant sur les traces de Jésus-Christ, et qui ferait de toutes ces solitudes, remplies de vierges chrétiennes, une image anticipée du ciel.

Ainsi soit-il.

(1) *Ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas. 2. Cor. 3. 17.*

LXXIX° CONFÉRENCE.

SUR LA GRACE.

1. *Quel est le prix de la grâce?*

2. *Quelle doit être la fidélité aux inspirations de la grâce?*

Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.

2. Cor. 6. 1.

Tel était, mes Sœurs, le zèle de l'apôtre saint Paul pour le salut et l'avancement spirituel de ceux qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. Persuadé que ces nouveaux chrétiens, qui étaient son œuvre, ne pourraient se soutenir dans la foi qu'ils avaient embrassée et dans l'amitié de Dieu, au service de qui ils s'étaient consacrés, que par l'estime qu'ils feraient de la grâce et que par leur fidélité à correspondre à ses inspirations, il les exhortait sans cesse à ne pas la recevoir en vain : « Oui, mes bien-aimés, leur disait-il, avec toute l'effusion d'un cœur brûlant et embrasé de la plus ardente charité, nous accourons vers vous, nous venons à votre secours, nous vous tendons les bras, afin que vous pensiez dignement de la grâce, que vous en conceviez la plus haute idée, et que, dans l'obligation où vous êtes de faire mourir de plus en plus en vous le vieil homme et d'y perfectionner l'homme nouveau, qui a été formé par le saint baptême, *vous ne la receviez pas en vain*, mais que vous correspondiez fidèlement à ses divines inspirations. »

Saintes paroles, admirable exhortation, qu'on ne saurait assez faire entendre, non-seulement aux chrétiens du siècle qui sont sans cesse environnés de mille objets capables de les distraire de l'importante affaire de leur salut, et qui se sont fait une malheureuse habitude de lutter contre tout ce que la grâce leur inspire pour leur sanctification, mais encore aux personnes consacrées à Dieu, qui, pour avoir fait un divorce solennel avec le monde et s'être dévouées à un genre de vie plus parfait, ne sont peut-être pas toujours assez dociles elles-mêmes à écouter sa voix qui leur parle intérieurement.

Or, c'est de cette fidélité à correspondre à la grâce, que j'ai entrepris de vous entretenir aujourd'hui, après que je vous aurai montré auparavant combien ce don surnaturel est précieux, et quelle estime vous devez en faire. Ainsi : 1^o quel est le prix de la grâce ; 2^o quelle doit être la fidélité aux inspirations de la grâce ? Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUEL EST LE PRIX DE LA GRACE ?

Avant que d'entrer en matière, je crois devoir expliquer brièvement ce que c'est que la grâce, et combien il y en a de sortes.

La grâce, selon la doctrine des Pères de l'Eglise, des Théologiens et des Maîtres de la vie spirituelle, est un secours surnaturel que Dieu nous accorde par les mérites de Jésus-Christ, pour éviter le mal, pour faire le bien, et, par là, opérer notre salut.

Il y a deux sortes de grâces : la grâce habituelle ou sanctifiante, et la grâce actuelle.

La première, c'est-à-dire la *grâce habituelle* ou *sanctifiante*, est une qualité surnaturelle que l'Esprit-Saint met en nous, et qui nous rend justes et agréables aux yeux de la divine Majesté. Par elle, nous devenons les amis de Dieu, tant que nous possédons cette précieuse qualité, et Dieu

nous aime à cause de la vertu dont notre âme est alors ornée, et de la beauté dont elle est embellie. Avec elle, *nous marchons dans les voies de la sainteté, nous sommes purs et sans tache en sa présence*¹, selon notre admirable et sublime vocation, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Paul. Tel est l'heureux état où nous étions, au sortir du baptême, et où nous rentrons, au tribunal de la pénitence, par une humble et sincère confession de nos péchés. Or, c'est de la grâce sanctifiante, qu'il s'agira dans cette première partie de notre Conférence.

La seconde, c'est-à-dire la *grâce actuelle*, est celle qui nous est donnée pour faire telle ou telle action, pour agir dans telle ou telle circonstance. Elle est si nécessaire au salut, que, sans elle, nous ne sommes pas capables de faire la moindre action ou *de concevoir la moindre pensée qui soit méritoire pour le ciel*², comme l'enseigne encore le même Apôtre.

Parmi les grâces actuelles, il en est qui opèrent avec nous, en sorte que le bien que nous faisons, *est autant l'ouvrage de la grâce que le nôtre*³, comme le dit l'apôtre saint Paul, et il en est d'autres qui opèrent sans nous, qui nous préviennent, qui nous avertissent de ce que nous devons faire ou éviter pour nous sanctifier, en éclairant notre entendement, en excitant notre volonté, et qu'on appelle *inspirations*. Or, c'est de la grâce actuelle qu'il s'agira dans la seconde partie de cette Conférence.

Ceci présupposé, je dis qu'il n'y a rien de plus précieux que la grâce : 1° soit qu'on la considère du côté de Dieu ; 2° soit qu'on la considère du côté de l'homme.

(1) Deus elegit nos in Christo, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate. *Ephes. 1. 4.*

(2) Non quòd sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis ; sed sufficientia nostra ex Deo est. 2. *Cor. 3. 5.*

(3) Non ego autem, sed gratia Dei mecum. 1. *Cor. 15. 10.*

I. DU CÔTÉ DE DIEU.

En effet, c'est la grâce toute seule qui fixe sur une âme les regards du souverain Maître ; c'est par elle seule qu'elle devient l'objet des complaisances de l'éternelle Vérité. Supposez quelqu'un qui aurait toute la science, toute la puissance du monde, s'il n'a pas la grâce sanctifiante, à quoi cela lui servirait-il devant Dieu ? Vous le savez, lorsque l'envoyé du Très-Haut vint annoncer à Marie qu'elle serait la mère du Fils de Dieu, des hommes puissants, des personnages grands selon le monde remplissaient l'univers de leur nom : l'empereur Auguste, par exemple, et le roi Hérode régnaient avec éclat, le premier à Rome, qui était devenue la maîtresse de tout l'univers, le second à Jérusalem, cette cité de Dieu jusqu'alors si favorisée du Tout-Puissant, et dont les Prophètes *avaient dit des choses si glorieuses*¹ ; des écrivains célèbres, philosophes, orateurs, historiens, poètes, travaillaient à ces ouvrages qui devaient faire l'étonnement de la postérité, et rendre leurs noms à jamais illustres jusque dans les siècles les plus reculés. Croyez-vous que tous ces hommes, qui fixent encore aujourd'hui l'attention de la terre, attirassent sur eux les regards du ciel ? Les Anges se disaient-ils les uns aux autres : « Voyez-vous ces écrivains savants et érudits, ces conquérants renommés, ces profonds politiques, ces monarques puissants ? » Non, ce n'était pas là l'objet de leur admiration, et s'ils laissaient tomber un regard sur ces hommes si vantés, c'était un regard de pitié. Une pauvre chaumière attirait toute leur attention ; une jeune Vierge, à peine connue dans sa bourgade, faisait tout le sujet de leur prédilection : « Oh ! quelle est celle, se disaient-ils avec étonnement, quelle est donc celle qui brille d'une si vive clarté au milieu des ténèbres, qui *est comme un lis éclatant de*

(1) *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei Ps. 86. 5.*

*blancheur parmi les épines*¹? » « *C'est ma fille bien-aimée*, répondait le Tout-Puissant; *en elle j'ai mis toutes mes complaisances*². » Et pourquoi, croyez-vous? Ah! c'est que Marie était ornée de la grâce sanctifiante, qu'elle *était même pleine de grâce*³, selon le texte sacré, au point que la grâce fut son premier titre à la divine maternité.

Il en a été de même de tous les Saints qui ont vécu sur la terre avant que d'être couronnés dans le ciel, c'est la grâce sanctifiante qui les a rendus l'objet des prédilections du Seigneur; si la religion offre à notre vénération des rois dont elle place les restes sacrés sur nos autels, ce n'est pas qu'elle ait vu dans ces princes de puissants monarques, de magnanimes guerriers, de profonds législateurs, mais ce qu'elle a vu en eux des amis de Dieu, de saints personnages ornés de la grâce. Oui, c'est à cause de cela qu'elle conserve précieusement leurs reliques, tandis que les cendres de ces conquérants si vantés dans l'histoire demeurent confondues avec la poussière des tombeaux. Vanité donc, parmi les enfants du siècle, d'amasser des richesses périssables! Vanité d'ambitionner des honneurs qui passent comme une ombre! Vanité d'aspirer à des charges qui leur échappent! Vanité de courir après des jouissances d'un jour! Vanité de flatter un corps qui doit bientôt être réduit en poussière! Vanité de s'attacher à une beauté qui dans peu se fane comme l'herbe des champs! Tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et être aimé de Dieu. Le seul bien véritable aux yeux de ce souverain Maître qui sait estimer les choses à leur juste valeur, et qui les pèse dans la balance du sanctuaire, c'est la grâce sanctifiante.

Vous voyez donc combien la grâce est précieuse, considérée : 1^o du côté de Dieu.

(1) *Sicut lilium inter spinas. Cant. 2. 2.*

(2) *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. Matth. 17. 5.*

(3) *Ave, gratiâ plena. Luc. 1. 28.*

II. DU COTÉ DE L'HOMME.

En effet, sans ce bien, à quoi nous serviraient tous les autres ; et si nous l'avons, que peut-il nous manquer ? Avec la grâce, nos moindres actions deviennent méritoires pour le ciel : même *le verre d'eau, donné en vue de Dieu, a sa récompense*¹ ; sans elle, toutes nos œuvres, même les plus éclatantes, sont stériles et frappées de mort. Avec la grâce, fussions-nous les plus affligés des mortels, nous trouverons une consolation abondante, un baume salutaire à toutes nos plaies ; sans elle, est-il possible de goûter quelque bonheur ici-bas, et surtout peut-on se promettre quelque chose au delà de la mort ? « J'ai été tout, disait l'empereur Sévère, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars, j'ai été tout, et j'ai vu que tout ne sert de rien. » Voilà le mot qui terminait pour cet empereur romain trente années de travaux et de succès. Il parlait juste, tout païen qu'il était ; une chose lui manquait, l'amitié de Dieu, la grâce sanctifiante, et parce qu'elle lui manquait, tout lui échappait, le temps et l'éternité.

Aussi, que n'ont pas fait les Saints pour conserver la grâce ou pour la recouvrer ! Saints anachorètes, que faisiez-vous ensevelis tout vivants dans les antres et les déserts ? « Ah ! nous dites-vous, après le grand Apôtre, *nous portions un grand trésor et nous le portions dans des vases fragiles*² ; la solitude la plus profonde ne nous a pas paru un asile trop assuré pour le mettre à couvert. » Saints pénitents, qu'on a vus pâles, défigurés, pourquoi tant de rigueurs ? « Hélas ! c'est que nous pleurons la perte que nous avons faite de la grâce ; heureux si, à force de larmes, nous pouvions la recouvrer et nous fortifier contre notre fragilité ! » Et vous, invincibles martyrs, glorieux

(1) Quisquis enim potum dederit vobis calicem aquæ in nomine meo : Amen dico vobis, non perdet mercedem suam. *Marc. 9. 40.*

(2) Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus. 2. *Cor. 4. 7.*

athlètes de la foi, pourquoi montiez-vous avec allégresse les degrés de l'échafaud; pourquoi vous précipitez-vous au milieu des brasiers ardents; pourquoi regardiez-vous d'un œil sec et intrépide les roues, les chevalets, les chaudières d'huile bouillante, les peignes et les ongles de fer? Vous me répondez par la voix de votre sang: « Nous mourions avec joie, puisque, en mourant nous conservions la grâce de notre Dieu. » Et vous aussi, vierges chrétiennes, pourquoi disiez-vous un adieu éternel au siècle; vous arrachiez-vous aux douceurs de la famille; sacrifiez-vous tous les avantages de la fortune et de la nature; renonciez-vous à tout ce que le monde pouvait vous offrir de plus flatteur et de plus séduisant, pour mener une vie austère, toute de privations et de croix? « Ah! me répondez-vous également, c'est que nous voulions à tout prix conserver le dépôt précieux de la grâce. »

En outre, la grâce est encore infiniment précieuse, en ce qu'elle nous fait connaître l'illusion, le vide, le néant des biens du monde. Elle nous en découvre la fausseté, la courte durée et les suites presque toujours effrayantes pour l'éternité. Elle fait retentir au fond du cœur ce terrible anathème: *Malheur à vous, riches! Malheur à vous qui vivez dans la joie*¹! Dès lors rien de plus aisé que de vivre détaché du monde; on quitte, on oublie sans peine ce qu'on n'estime plus.

La grâce va encore plus loin: elle adoucit les plus pénibles devoirs, et fait servir à notre bonheur ce qui semblerait devoir le détruire. Que dis-je? Avec la grâce, les plus rudes souffrances sont changées en admirables consolations. Combien de Saints l'ont éprouvé dans tous les âges du christianisme! Un saint Paul tressaille d'allégresse au milieu des plus grandes tribulations; un saint André sur la croix; un saint Ignace d'Antioche sous la dent des bêtes féroces; un saint Laurent dans les flammes; une sainte

(1) *Væ vobis divitibus! Væ vobis qui ridetis nunc! Luc. 6. — 24. 23.*

Thérèse parmi les plus injustes persécutions. Combien de justes l'éprouvent encore tous les jours ! Ah ! sans sortir de votre Communauté, voyez cette bonne religieuse, cette digne épouse de Jésus-Christ, que Dieu se plaît à éprouver par une cruelle maladie ou par quelque longue infirmité ; contemplez-la étendue sur son lit de douleur, quel calme ! quelle patience ! quelle soumission à la sainte volonté de Dieu ! Ecoutez les paroles qui sortent de la bouche de ce modèle de résignation : « La vie, la mort, la santé, la maladie, tout m'est agréable, puisque c'est le bon plaisir de mon Père qui est dans les cieux, que je souffre. Que son saint nom soit béni ! Sans cela, je m'attacherais peut-être trop à la terre, je ne voudrais plus mourir. » Approchez, approchez, voici qu'arrive pour elle l'heure suprême d'une vie dont elle a fait depuis longtemps le sacrifice. Oh ! comme la grâce va lui rendre facile le passage du temps à l'éternité ! Une dernière défaillance lui annonce que l'heure de la délivrance est venue, et que son âme va enfin s'affranchir de la captivité de son corps où elle a gémi depuis bien des années. La religion apparaît dans la personne du prêtre, et lui montre le ciel ouvert pour la récompenser : « Pars, lui dit-elle par sa bouche, pars, âme chrétienne ; sors de ce monde au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée ; au nom de Jésus-Christ, fils de Dieu, qui a souffert pour toi ; au nom de l'Esprit-Saint qui t'a sanctifiée ; qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à la bienheureuse société des Anges et des Saints. Puisses-tu voir éternellement ton Rédempteur face à face ! Puisses-tu à jamais, présente devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternel bonheur¹ !... » A peine cette prière est-

(1) *Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit; in nomine Jesu Christi, Filii Dei vivi, qui pro te passus est; in nomine Spiritus sancti, qui in te effusus est... Hodie sit*

elle achevée, que son âme brisant enfin les faibles liens qui l'attachaient encore à la vie comme par un dernier fil, prend son essor vers le ciel ouvert pour la recevoir, et va se reposer éternellement dans le sein de Dieu. Grâce de mon Dieu, heureux qui ne t'a jamais perdue ! Heureux qui te recouvre et te possède après t'avoir perdue ! Mille fois heureux qui te conserve jusqu'au dernier soupir !

Ainsi donc : 1^o quel est le prix de la grâce ? Je viens de vous le montrer.

II. QUELLE DOIT ÊTRE LA FIDÉLITÉ AUX INSPIRATIONS DE LA GRACE ?

Rappelez-vous d'abord ce que je vous ai dit au commencement de cette Conférence, qu'il s'agit à présent dans toute cette seconde partie, de la grâce actuelle. Rappelez-vous ensuite qu'il est certain et même de foi, qu'il nous est bien libre de correspondre ou de ne pas correspondre aux inspirations de la grâce, et que nous pouvons toujours les recevoir ou les rejeter. Rappelez-vous enfin qu'il est également certain et de foi, qu'un jour nous rendrons tous compte à Dieu, et un compte exact et rigoureux, des inspirations de la grâce, du bon ou du mauvais usage que nous en aurons fait. Or, tout ceci supposé, je dis que la fidélité aux inspirations de la grâce doit être : 1^o prompte et sans délai ; 2^o universelle et sans choix ; 3^o prudente et sans illusion.

I. PROMPTE ET SANS DÉLAI.

Qu'est-ce en effet que cette inspiration ? C'est une lumière subite qui éclaire tout à coup l'esprit, qui lui montre une faute à éviter, une vertu à pratiquer, un bien à faire, un nouveau mérite à acquérir ; c'est une secousse, un mou-

in pace locus tuus, et habitatio tua in sancta Sion... Redemptorem tuum facie ad faciem videas ; et præsens semper assistens manifestissimam beatissimis oculis aspicias veritatem. (Ordo com. anim.)

vement momentané qui remue la volonté, qui l'invite, qui la presse, qui l'excite à éviter cette faute, à pratiquer cette vertu, à faire ce bien, à acquérir ce mérite; c'est comme un rayon de soleil à travers un nuage, comme un éclair, prompt et passager au milieu d'une tempête. Si vous n'y faites pas attention, ou même si, y faisant attention, vous ne prenez pas sur vous de vous y prêter, d'y acquiescer, vous rendez inutiles cette lumière surnaturelle, ce bon mouvement. cette inspiration secrète de la grâce; elle passe pour vous et ne revient plus. Cette grâce négligée vous en fait perdre beaucoup d'autres que votre fidélité à celle-ci vous eût sûrement procurées. Vous interrompez par-là et vous rompez par votre faute un enchaînement précieux de grâces et de mérites: de grâces, de la part de Dieu; de mérites, de votre part, et qui, dans les desseins de la divine Providence, devait concourir à vous conduire au ciel et à enrichir la couronne de gloire qui vous y est réservée. « Ah! dit saint Ambroise, la grâce du Saint-Esprit ne permet aucun délai, ne souffre aucun retardement¹. »

Il faut donc, ô épouses de Jésus-Christ, saisir avec soin l'occasion heureuse qui se présente, et que Dieu vous présente lui-même de lui plaire, de lui témoigner votre fidélité et votre amour. C'est lui, oui, lui-même qui daigne venir à vous, qui frappe à la porte de votre cœur, ainsi qu'il s'en explique dans les saintes Ecritures: *Je me tiens à la porte*, dit-il dans l'Apocalypse, *et je frappe*². Si, dans le moment qu'il vous fait sentir sa présence, vous n'êtes pas prompts à lui ouvrir et à le recevoir, il se retire offensé d'un pareil procédé. Ce qui fit le malheur des vierges folles dont le Sauveur des hommes parle dans l'Evangile, ce qui les exclut pour toujours de la salle du festin et de la société de l'Epoux, ce fut le retardement qu'elles apportèrent à le

(1) Tarda molimina non sinit Spiritus sancti gratia. S. Ambr.

(2) Ecce sto ad ostium et pulso. Apoc. 3. 20.

recevoir. Elles s'y étaient disposées, à la vérité, mais elles temporisèrent; elles ne mirent pas la promptitude et l'affection qu'il exigeait d'elles, et qu'il méritait à tant de titres. Aussi, quand elles se présentèrent à la porte, elle était fermée. Elles eurent beau crier du dehors: « *Ouvrez-nous, Seigneur, nous vous en conjurons, ouvrez-nous,*¹ » une voix inexorable se fit entendre de l'intérieur, et leur répondit: « *Je vous dis en vérité, que je ne vous connais point*². »

Voici la parabole; venons à la réalité. Votre céleste Epoux se présente souvent à vous dans le cours de la journée, et même quelquefois au milieu de la nuit. Sa venue vous est annoncée par les inspirations de sa grâce; c'est par-là qu'il veut entrer dans votre cœur, pour le perfectionner, pour le sanctifier, pour en jouir de plus en plus: vous devez donc entrer dans toutes ses vues, correspondre fidèlement et promptement surtout à tous ses desseins sur vous. C'est à cette promptitude qu'il reconnaîtra votre attachement et votre amour pour lui, qu'il vous distinguera de ces épouses tièdes, lâches dans son service et indifférentes pour lui. Vous le savez, c'est à cette marque que, dans le monde, on juge de l'affection des créatures. Oui, c'est à cette promptitude à exécuter ses ordres, à satisfaire ses désirs, à les prévenir même en quelque sorte, qu'un souverain juge de l'amour de ses sujets, un maître de l'attachement de ses serviteurs, un père de la tendresse de ses enfants. Si donc vous avez un sincère et ardent amour pour votre divin Epoux, vous chercherez à lui en donner des preuves, vous saisirez les occasions de satisfaire ses désirs. C'est par amour pour vous qu'il vous donne ces grâces et ces inspirations; en vous les communiquant, il a autant en vue votre bonheur éternel que sa propre gloire: vous devez donc lui rendre amour pour amour, et, par ce sublime

(1) Dicentes: Domine, Domine, aperi nobis. *Matth.* 25. 11.

(2) Respondens ait: Amen dico vobis, nescio vos. *Matth.* 25. 12.

et excellent motif, vous montrer fidèles et promptement fidèles aux inspirations de la grâce.

Quelle conséquence tirer de là? La voici. C'est que, s'il est si important de correspondre promptement et sans délai aux inspirations de la grâce, il faut donc vous rendre attentives à ces mêmes inspirations, et, pour cela, vivre habituellement dans le recueillement, et « vous tenir, pour parler le langage d'un pieux auteur, sans cessé vis-à-vis de vous-mêmes : » *Vos yeux*, suivant l'avertissement du Roi-Prophète, *doivent donc toujours être fixés vers le Seigneur*, pour connaître ses volontés sur vous et les exécuter, *comme les yeux d'un bon serviteur se tournent continuellement sur son maître*¹, pour connaître et pour faire ce qu'il exige de lui. Car enfin, ma chère Sœur, que vous servirait d'être disposée à profiter des inspirations de la grâce, quand elles se présenteront à vous, si vous étiez habituellement dissipée, et tellement hors de vous, que vous n'aperçussiez pas même quand elles se présenteront; si votre esprit était tellement rempli des objets créés et de tout ce qui vous environne, qu'il ne fût point affecté, ou, du moins, que très-médiocrement des opérations du Saint-Esprit en vous? Cette attention, cette présence d'esprit est d'autant plus importante, que ces inspirations viennent en tout temps, et quelquefois dans le moment où l'on s'y attend le moins; qu'elles passent rapidement, qu'elles sont comme un éclair, et qu'il n'est point en notre pouvoir de les rappeler et de nous en procurer de nouvelles.

Ainsi la première disposition que demande la fidélité aux inspirations de la grâce, c'est d'être prompte et sans délai.

(1) Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum. Ps. 122. 2.

II. ELLE DOIT ÊTRE UNIVERSELLE ET SANS CHOIX.

*Celui qui craint véritablement le Seigneur, ne néglige rien*¹, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage. Il est vrai que les inspirations de la grâce n'ont ordinairement pour objet, dans votre saint état, que des pratiques, des privations, des sacrifices qui paraissent peu considérables en eux-mêmes; mais faites réflexion, je vous prie, que ce n'est point à faire de grandes œuvres, des actions d'éclat, que le Seigneur vous a destinées, en vous appelant à la religion. Si, pour le servir et lui donner des preuves de votre attachement et de votre fidélité, vous attendiez des occasions de faire de grandes choses, vous laisseriez s'écouler bien des années, et toute votre vie peut-être se passerait même dans l'inaction, sans rien faire pour votre perfection et votre salut. Considérez de plus que ce n'est point sur l'importance et sur l'éclat de nos œuvres, que Dieu nous jugera, mais sur la pureté de nos intentions, sur notre exactitude à nous conformer à tous ses désirs, et surtout sur l'amour avec lequel nous aurons agi pour lui. Pensez encore à ce que dit l'Esprit-Saint, *que celui qui se montre fidèle dans les petites choses, le sera assurément dans les grandes, et que celui qui est infidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes*²; que c'est même se disposer à des fautes considérables, que de se laisser aller facilement aux petites. Pensez enfin à ce que dit saint Augustin, « que ce n'est point faiblesses, petitesse d'esprit, comme on l'entend dire dans le monde, de se rendre fidèle à Dieu dans les plus petites choses et de correspondre aux moindres inspirations de la grâce: que c'est, au contraire, la preuve d'un cœur noble, magnanime et généreux. »

En effet, quand Dieu inspire quelque action d'éclat,

(1) Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccli.* 7. 19.

(2) Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est; et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *Luc.* 16. 10.

quelque grand sacrifice, on recueille alors, pour ainsi dire, toutes ses forces. Comme il ne s'agit de se faire violence que pour un temps, on s'arme de courage. L'amour-propre s'en mêle quelquefois. On ne peut se dissimuler que, cette action heureusement terminée, on en retirera un grand fruit pour soi et pour les autres. Tout cela excite et soutient: il n'est donc pas étonnant qu'on s'y porte avec courage et même avec plaisir. Mais, lorsqu'il s'agit de se rendre fidèle à mille inspirations, afin de bien observer mille pratiques légères en apparence, et qui, le plus souvent, ne sont connues que de Dieu et de l'âme qui les reçoit; lorsqu'il s'agit de s'y rendre fidèle, non pas seulement une fois et de loin en loin, mais tous les jours, plusieurs fois même le jour, il faut convenir ici qu'il est besoin d'un grand courage pour cela, et qu'il n'y a qu'une âme forte et généreuse qui soit capable d'une pareille fidélité. On en pense ainsi dans le monde même. Ce n'est point à de grandes actions, à des traits éclatants de générosité qu'on juge de l'amitié et de l'attachement du cœur, mais bien à mille petites attentions, à un soin journalier et continu de plaire à la personne aimée et de lui en donner des marques. Il en doit être ainsi à l'égard de votre céleste Epoux. Il n'a aucun besoin de vous; vous ne pouvez ni rien ôter, ni rien ajouter à sa gloire essentielle; il se suffit parfaitement à lui-même; mais il a attaché ses grâces, ses bienfaits, ses récompenses pour le temps et pour l'éternité, à une fidèle et totale correspondance à tous ses bons désirs qu'il vous fait sentir, au fond de votre cœur, par les inspirations de sa grâce. N'y faire pas attention, ou n'y pas correspondre, c'est lui témoigner une indifférence, un mépris même auquel il doit être très-sensible, et qui ne peut vous être que très-préjudiciable.

Voilà cependant à quoi ne pensent pas toujours assez, même jusque dans la religion, des personnes consacrées à Dieu. Comme elles se livrent à une plus stricte retraite, à une plus grande solitude que les chrétiens du siècle, le

Seigneur leur fait plus sentir ainsi les touches et l'onction de sa grâce. Plus jaloux de leur perfection, il leur montre aussi plus souvent et plus sensiblement les moyens d'y parvenir. Mais qu'arrive-t-il ? C'est qu'elles se laissent séduire par l'esprit tentateur, qui, connaissant combien une entière fidélité aux inspirations de la grâce leur serait avantageuse et contribuerait à les sanctifier, leur fait regarder ces inspirations comme peu importantes ; c'est qu'elles s'entretiennent dans ce malheureux préjugé, qu'après tout ces infidélités ne les rendent pas si criminelles aux yeux du Seigneur ; que si elles manquent à l'inspiration qui se présente, elles pourront se rendre fidèles à d'autres qui leur seront offertes dans la suite, et auxquelles cependant, lorsque ces inspirations se présentent, elles ne sont pas plus fidèles qu'à celles qui ont précédé. Ainsi, au lieu de joindre fidélité à fidélité, ce qui seul peut contribuer à leur avancement spirituel, à augmenter sans cesse le nombre de leurs mérites, à embellir davantage leur couronne de gloire pour l'éternité, elles ajoutent, au contraire, infidélité à infidélité, résistance à résistance. Tandis donc que l'épouse fidèle et fervente se rend, par sa constante fidélité aux inspirations de la grâce, de plus en plus favorable son céleste Epoux, et se procure sans cesse de nouvelles grâces, l'épouse infidèle, au contraire, le force, par ses résistances, à s'éloigner d'elle ; éloignement funeste que son aveuglement et sa dissipation l'empêchent d'apercevoir, mais qui n'en est pas moins véritable.

Ainsi la seconde disposition que demande la fidélité aux inspirations de la grâce, c'est de s'étendre à toute espèce de grâces et d'inspirations ; c'est d'être universelle et sans choix.

III. ELLE DOIT ÊTRE SAGE ET PRUDENTE.

Oui, c'est là la dernière qualité ; c'est-à-dire qu'il est besoin de discernement pour bien connaître les opérations

de l'Esprit-Saint. En effet, s'il y a des inspirations qui sont vraies et qui sont son ouvrage, il en est de fausses qui ne méritent pas ce nom, et qui viennent de l'ennemi du salut. Vous l'avez souvent entendu dire, et cela n'est malheureusement que trop vrai, Satan, cet ange de ténèbres, se transforme quelquefois en Ange de lumière. Que de personnes ont été séduites par-là ! C'est pour cela que l'apôtre saint Jean s'empresse de nous prémunir contre un tel danger, et qu'il nous adresse ces paroles : *Mes bien-aimés, gardez-vous bien de croire à tout esprit*¹. Mais comment connaître si l'on n'est point le jouet de l'esprit séducteur, et si on ne lui obéit point, dans le temps qu'on croit faire la volonté de Dieu ? Est-il sur cela des règles sûres qu'on puisse suivre, et qui puissent préserver de ces dangereuses illusions ? Oui, il en est, et de tellement sûres qu'en les suivant, on ne peut ni se tromper ni être trompé.

En voici quelques-unes que je vous propose.

PREMIÈRE RÈGLE.

Voyez si l'inspiration qui vous vient, porte à la perfection, et si elle est utile à votre avancement spirituel ; si ce que vous vous sentez inspirées de faire tend à la pratique d'une vertu ; par exemple, à un acte d'humilité, de douceur, de mortification, de détachement de vous-mêmes, de charité, de pauvreté, etc., et vous en concluez avec assurance que c'est Dieu qui vous le demande. Satan ne peut être contraire à lui-même. Tout ce qui tend à vous rendre plus humbles, plus douces, plus mortifiées, plus détachées, plus saintes, par conséquent, et plus agréables à votre céleste Epoux, déplaît trop à cet ennemi de tout bien et le fait trop souffrir, pour qu'il puisse jamais en être l'auteur et vous le suggérer.

(1) Charissimi, nolite omni spiritui credere. 1. Joan. 4. 4.

DEUXIÈME RÈGLE.

Considérez si l'inspiration qui vous vient, vous porte à quelque acte extraordinaire qui vous donne à l'extérieur et vis-à-vis de vos Sœurs un air de singularité, et qui ne tende point à réformer votre intérieur. Si cela était, défiez-vous-en. Dès que cette prétendue inspiration contribuera plus à exciter et à nourrir votre amour-propre qu'à le mortifier et à vous perfectionner, je vous le dis hardiment et avec confiance, elle ne vient pas et ne peut venir de l'Esprit-Saint; vous devez la rejeter, parce que c'est pour vous une obligation de vous conduire en tout comme le plus grand nombre des personnes régulières et ferventes avec lesquelles vous vivez. La vie commune, voilà, généralement parlant, ce que Dieu exige de vous. Malheur à ces personnes qui, dans les Communautés religieuses, affectent en tout, dans la pratique même du bien, de se distinguer, de montrer de l'extraordinaire dans leur conduite, laquelle souvent choque leurs Sœurs et les scandalise plus qu'elle ne les édifie. Après avoir beaucoup fait, disons mieux, après avoir paru et cru faire beaucoup, peut-être qu'elles ne s'en trouveront pas moins les mains vides et sans mérites un jour, aux yeux du céleste Epoux.

TROISIÈME RÈGLE.

Examinez si l'inspiration qui vous vient, est bien conforme, je ne dirai pas seulement à l'esprit du saint état de la religion en général, mais encore à l'esprit de votre saint Institut en particulier: c'est la règle la plus importante et la plus sûre. En effet, si cette inspiration y était véritablement contraire; si ce que vous êtes inspirées de faire combattait visiblement votre règle et vos constitutions; si vous étiez inspirées de faire ce qu'elles vous défendent, ou même ce qu'elles ne vous ordonnent pas, dès lors je n'hésite pas à le dire, quelque apparence de

bien que puisse avoir la chose inspirée, c'est une inspiration fausse et illusoire. Quand bien même, au lieu d'une simple inspiration, un Ange vous apparaîtrait, sous une forme sensible, pour vous en donner l'ordre de la part du Seigneur, c'est l'ange de ténèbres qui se montrerait à vous sous la figure d'un Ange de lumière. Dites-lui alors hardiment et promptement : *Anathème*.

Au reste, voulez-vous agir sûrement, vous conduire sagement par rapport aux inspirations et ne pas devenir le jouet de l'esprit tentateur, consultez toujours avant que de prendre votre parti, au moins pour une action un peu importante, ceux que le Seigneur a placés pour veiller sur vous ; consultez surtout l'homme de Dieu qu'il vous a donné pour diriger votre conscience, et pour vous conduire dans la voie du salut et de la perfection. Ils doivent connaître, puisqu'ils ont des grâces d'état pour cela, ce qui peut être utile ou préjudiciable à votre avancement spirituel. En écoutant et en suivant leurs conseils, vous n'aurez pas à craindre de vous égarer, de prendre pour inspiration de la grâce ce qui ne serait que l'effet d'une imagination échauffée, ou qu'une suggestion de l'esprit malin. En supposant même que ce qu'ils décident soit contre la volonté de Dieu, pourvu qu'il n'y ait rien d'opposé à ses commandements et à sa sainte loi, vous ne ferez rien, en leur obéissant, qui lui soit désagréable, ou qui puisse préjudicier au bien de votre âme.

Exemple. Il est rapporté dans la vie de sainte Thérèse, que cette grande sainte, honorée des visites de Jésus-Christ, sous une forme sensible, recevait l'ordre de son directeur de renvoyer celui qui lui apparaissait, et de former sur elle et sur lui le signe de la croix. Cependant, quelque éclairée qu'elle fût dans les voies extraordinaires et surnaturelles, où elle était infiniment plus habile que son directeur ; quelque assurée qu'elle se crût de la vérité de ces apparitions, et quelque répugnance qu'elle sentit à faire une action qui tendait à la priver de la bienheureuse pré-

sence de son céleste Époux, elle n'hésitait point à obéir, appuyée sur cette maxime si vraie, si utile dans la pratique, qu'il était plus avantageux pour elle et plus agréable à Jésus-Christ de paraître lui déplaire, que de désobéir à celui qu'il lui avait envoyé pour la diriger dans les voies de la perfection. C'est en suivant cette sage maxime, que votre fidélité aux inspirations de la grâce sera accompagnée d'une prudence qui vous préservera des illusions de l'amour-propre et des pièges de l'esprit tentateur.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs : 1^o que, puisqu'il n'y a rien de plus estimable que la grâce sanctifiante, vous devez la conserver avec le plus grand soin, avec plus de soin même que les enfants du siècle ne gardent les émeraudes, la topaze, les perles et les autres pierres précieuses; qu'il ne faut pas oublier que *nous portons tous ce trésor dans des vases d'argile*¹, et que, par conséquent, le moindre choc peut le briser et en faire perdre la possession; 2^o que, puisque la correspondance à la grâce actuelle doit être prompte et sans délai, universelle et sans choix, sage et prudente, vous devez méditer et mettre en pratique les avis salutaires que je vous ai donnés, les règles de conduite que je vous ai tracées, d'après les Maîtres de la vie spirituelle; que *la paix* de la bonne conscience en ce monde, que le bonheur dans l'autre *est pour tous ceux qui les auront suivis*² et observés fidèlement. Ainsi soit-il.

(1) Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus. 2. Cor. 4. 7.

(2) Qui hanc regulam secuti fuerint, pax super illos. Galat. 6. 16.

LXXX^e CONFÉRENCE.

SUR LA TIÉDEUR.

1. *Quelles sont les causes de la tiédeur?*
 2. *Quelles sont les suites de la tiédeur?*
 3. *Quels sont les remèdes contre la tiédeur?*
-

Habeo adversum te, quòd charitatem tuam pristinam reliquisti.

J'ai un reproche à vous faire, c'est que vous vous êtes relâché de votre première ferveur. Apoc. 2. 4.

C'était, mes Sœurs, à l'Evêque d'Ephèse, que plusieurs interprètes croient être saint Timothée, ce disciple si chéri de l'apôtre saint Paul, que Dieu faisait ce reproche par la bouche de saint Jean, dans son Apocalypse. Depuis surtout qu'il avait été élevé à l'épiscopat, il avait mené une vie digne, ce semble, de ce redoutable ministère. Le Seigneur reconnaît, en effet, qu'il s'est livré à de bonnes œuvres, à la patience et au travail; il rend justice à l'ardeur de son zèle qui le portait à ne pouvoir même supporter les méchants, et à retrancher du bercail du souverain Pasteur des âmes ceux qui, pour les séduire, se glorifiaient fausement du titre d'Apôtres¹. Et cependant, quoiqu'il parût remplir si fidèlement ses devoirs, il n'est pas sans tache aux yeux perçants de Celui qui, selon le langage de l'Ecriture,

(1) Scio opera tua, et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos, et tentasti eos qui se dicunt Apostolos esse. Apoc. 2. 2.

*sonde les reins et les cœurs*¹, et qui lit dans le fond des consciences. *Il s'était relâché de sa première ferveur*², dit le texte sacré; son cœur s'était insensiblement refroidi dans le service de Dieu; à une vie active et toute d'amour avait succédé un état languissant et de tiédeur. Voilà ce que le Seigneur lui reproche; tel est l'état dont il le presse de sortir, et pour lequel il l'exhorte, il lui ordonne même *de faire promptement pénitence*³, s'il ne veut éprouver, dès cette cette vie, ses châtimens et toute son indignation.

Or, c'est pour vous garantir de plus en plus de cet état funeste, que je viens vous exposer aujourd'hui : 1° quelles sont les causes de la tiédeur; 2° quelles en sont les suites; 3° quels en sont les remèdes. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELLES SONT LES CAUSES DE LA TIÉDEUR?

Pour bien connaître les causes de la tiédeur, il faut les chercher dans soi-même; car cet état ne peut se former dans une âme, sans qu'elle en soit librement et volontairement le principe. Elle doit donc s'imputer à elle-même ce déplorable état, et le comble du malheur et de l'injustice, serait de vouloir l'attribuer à Dieu. Le Seigneur permet bien quelquefois qu'une âme sainte et qui lui est agréable, tombe dans un état de sécheresse; mais cet état, suivant les vues de Dieu, ne sert qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre cette sécheresse avec la tiédeur. L'âme sainte et fervente gémit de sa sécheresse; mais l'âme tiède et lâche ne gémit pas de sa langueur. L'une est dans un état violent dont elle est innocente; mais l'autre est dans un état qu'elle aime et dont elle est cou-

(1) *Scrutans corda et renes Deus. Ps. 7. 10.*

(2) *Sed habeo quòd charitatem pristinam reliquisti. Apoc. 2. 4.*

(3) *Age pœnitentiam...; sin autem, venio tibi. Apoc. 2. 5.*

pable. Celle-là peut rester dans son état et ne risque rien pour son salut, en y demeurant sous le bon plaisir de Dieu ; celle-ci ne peut se tenir dans le sien sans se rendre rebelle à Dieu et s'exposer à la damnation éternelle, en y persévérant.

Or, ceci présupposé, je dis qu'il y a deux causes principales de la tiédeur : 1^o la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété ; 2^o le mépris des petites choses.

I. LA FACILITÉ A OMETTRE LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Ces exercices sont, par exemple, l'oraison, la lecture spirituelle, le chapelet, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification ; la moindre affaire en détourne, le plus petit empêchement est un prétexte pour s'en exempter, ou, du moins, pour les interrompre, pour les différer, pour les remettre à un autre temps, c'est-à-dire pour ne les point faire du tout. Et pour m'adresser à vous en particulier, ma chère Sœur, qui languissez actuellement dans l'état de tiédeur, combien de reproches n'avez-vous pas à vous faire à cet égard ! Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de quitter Dieu pour la créature ! Combien de fois, pour de vains sujets et souvent sans nul sujet, n'avez-vous pas abandonné vos exercices de piété et vos pratiques de religion ! Doit-on s'étonner, après cela, si vous êtes tombée dans la tiédeur ? Comment auriez-vous pu ne pas y tomber ?

Quand une personne du monde se plaint quelquefois à nous, ministres du Seigneur, dans le sacrement de la réconciliation, d'avoir peu de foi : Eh ! le moyen que vous en ayez, lui répondons-nous, tandis que vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la conserver, pour la ranimer, pour la fortifier, pour la rendre vive et agissante par la pratique des bonnes œuvres ! De même ne peut-on pas dire avec autant de vérité que de raison : Le moyen que vous ne perdiez pas l'esprit de ferveur et de dévotion, tandis que

vous êtes dans une disposition habituelle de vous dispenser de vos exercices religieux, ou, du moins, de ne vous en acquitter qu'avec négligence! Vous vivez, il est vrai, en apparence comme les autres; vous vous conformez à l'ordre de la Communauté comme les autres, mais sans recueillement et sans esprit intérieur, toute disposée à ne pas vous gêner à la première occasion qui se présentera, et à n'en prendre qu'à votre aise. Votre esprit est toujours prêt à se répandre au dehors et à se dissiper; sans cesse il se porte indifféremment sur toutes sortes d'objets, et il n'est presque jamais attentif ni à soi, ni à Dieu. Or, je vous le demande, est-il possible que, dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont vous êtes continuellement remplie, vous ne laissiez peu à peu s'éteindre en vous le zèle de votre avancement spirituel, et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, vous ne veniez à vous ralentir et à déchoir de votre première ferveur?

Mais quel mot viens-je de prononcer? *Votre première ferveur!*... Ah! rappelez-vous, ma chère Sœur, les beaux jours de votre noviciat. A quels sentiments de piété, mais de la piété la plus tendre et la plus affectueuse, ne vous êtes-vous pas livrée dans les premiers temps qui ont suivi votre entrée en religion! Avec quelle ardeur, avec quel zèle, avec quel courage vous vit-on alors marcher dans cette nouvelle carrière que vous veniez d'embrasser! Quelle attention à éviter jusqu'aux fautes les plus légères! Quelle fidélité à remplir jusqu'aux moindres observances! Quel empressement à plaire en tout à votre céleste Epoux! Combien de fois, seule avec lui au pied des saints autels, vous rappelant tant de faveurs singulières dont il vous avait comblée pour aplanir les difficultés qui s'opposaient à votre vocation, et que vous ne pouviez méconnaître, vous êtes-vous écriée comme le Roi-Propète: *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits qu'il m'a accordés*¹! Combien de

(1) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Ps. 115. 5.

fois, dans le silence de l'oraison, réfléchissant sur la grandeur du bienfait de cette sublime vocation, vous est-il arrivé de lui dire comme ce saint Roi : *Vous avez rompu, Seigneur, tous mes liens*¹, vous avez brisé les chaînes qui m'attachaient au monde, aux créatures, à la chair et au sang, et par-là vous m'avez mise dans l'heureux état d'être uniquement à vous ! Jamais, oh ! non, jamais une faveur aussi signalée ne sortira de ma mémoire ; toute ma vie se passera à vous en bénir et à vous en remercier ; je ne laisserai écouler aucun jour sans vous *en offrir*, par reconnaissance, *un sacrifice de louange*². Pourquoi donc vous êtes-vous ainsi ralentie ? Hélas ! ce que l'apôtre saint Paul écrivait aux Galates, ne puis-je pas à bon droit vous le dire ici, âme tiède et languissante ? *Vous couriez si bien autrefois* ; vous marchiez si vite dans la voie de la perfection : *Qui a donc pu vous arrêter*³, et vous retarder dans votre course ? Eh quoi ! ce Dieu que vous serviez si fidèlement dans les premiers jours de votre consécration, n'est-il pas encore aujourd'hui, comme il l'était alors, le Dieu, l'unique Dieu de votre cœur, et ses bienfaits, pour être anciens, en sont-ils moins des bienfaits ? Que dis-je ? aux bienfaits anciens, n'en a-t-il pas ajouté de nouveaux ? Pouvez-vous les méconnaître ? Ne faites-vous donc pas injure à sa bonté, en vous relâchant ainsi à son service ? Qui donc, encore une fois, vous a arrêtée, lorsque vous étiez en si beau chemin ? Qu'est-ce donc qui a été la cause de cette tiédeur ? Déjà je vous l'ai dit et je vous le répète, c'est : 1^o la facilité à omettre les exercices de piété.

II. LE MÉPRIS DES PETITES CHÔSES.

Oui, le mépris des petites choses, voilà par où l'on commence également à dégénérer de son ancienne ferveur. Au

(1) O Domine..., dirupisti vincula mea. *Ps. 115. 7.*

(2) Tibi sacrificabo hostiam laudis. *Ps. 115. 7.*

(3) Currebatis benè. Quis vos impedit ?... *Galat. 5. 7.*

lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû ; que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites ; que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent, au lieu, dis-je, d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances, on ne les croit bonnes que pour les commençants, on n'y prend plus garde, et, de ce degré, on descend bientôt dans un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Dès lors, que de désordres, faute de cette attention et de cette vigilance sur les moindres manquements et les moindres infidélités ! Qui pourrait les calculer ? Suivez-moi.

Alors on ne compte pour rien les fautes vénielles ; on s'y laisse aller aisément, on les commet avec connaissance et de propos délibéré. Alors on ne s'acquitte plus de ses exercices de piété que par routine, que par coutume, qu'avec dégoût et avec nonchalance ; pourvu qu'en gardant certaines mesures et certains dehors de religion, on se mette à couvert des personnes qu'on a intérêt de ménager, on se met peu en peine de plaire à Dieu, et on ne fait presque rien sans lui déplaire. Alors on prie sans attention, on se confesse sans amendement et sans amélioration, on communie sans dévotion, sans ferveur et sans aucun fruit ; on se contente aisément d'une dévotion médiocre, et on laisse aux autres le soin de monter plus haut. Alors les actions particulières se font sans ordre et sans être rapportées à Dieu ; sans cesse on est répandu au dehors, rarement on rentre en soi-même, et plus rarement encore on marche en la présence de Dieu ; on n'éprouve plus dans le service du Seigneur que je ne sais quelle langueur qui rend son joug pesant et insupportable, contrairement à la parole de Jésus-Christ, qui nous assure, dans son Evangile, que *son joug est doux et léger*¹ ; l'ennui et

(1) Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. *Matth.* 11. 50.

le dégoût accompagnent toutes les pratiques de dévotion dont on ne peut pas se dispenser. Alors on a de l'éloignement et une secrète aversion pour celles d'entre les Sœurs qui sont d'une grande piété, parce que la vertu est une fâcheuse censure; on ne se plaît qu'avec celles qui sont imparfaites, qu'avec les âmes lâches et ennemies de toute contrainte, parce que leur conduite et leurs manières autorisent toujours le relâchement.

Qu'arrive-t-il encore? De là naissent, comme par une suite nécessaire, ces amitiés particulières, si pernicieuses au salut de celles qui les contractent, et si destructives du bien général dans une Communauté religieuse. De là viennent ces railleries qu'on fait de la ponctualité des âmes ferventes et régulières, railleries qui achèvent d'étouffer le peu de bons sentiments qui restaient dans le cœur; et, pour comble de malheur, on se fait une fausse conscience, à l'abri de laquelle une religieuse qui fréquente d'ailleurs les sacrements, conserve et nourrit intérieurement des aversions, des antipathies, des jalousies, des désirs secrets de vengeance, des attachements trop vifs et trop naturels, un esprit de critique et de raillerie, d'aigreur et de murmure à l'égard de ses Supérieurs, un fond d'amour-propre et d'orgueil secret qui se glisse imperceptiblement dans toutes ses actions, et qui, semblable à un ver rongeur, les pique dans leur racine et leur ôte la vie.

Tels sont les défauts et cent autres de cette nature, au milieu desquels vit tranquillement une âme que le mépris des petites choses et le défaut de vigilance sur les moindres infidélités ont fini par faire tomber, de chute en chute, de manquement en manquement, de péché en péché, dans l'abîme de la tiédeur. Ah! que bien différente est la conduite d'une âme animée de l'esprit de ferveur! Elle est fidèle dans les petites choses, et cette fidélité habituelle forme en elle ce fonds de justice et de vertu qui est un préservatif infaillible, un remède assuré contre l'état de la tiédeur. Elle est fidèle dans les petites choses, et, le cœur

préparé par de légers sacrifices et par l'exactitude aux moindres devoirs, elle éprouve, dans les obligations les plus pénibles, la force qui soutient et l'onction qui console. Elle est fidèle dans les petites choses, et tandis que l'âme tiède, par sa négligence à les accomplir, par le mépris qu'elle en fait, s'expose aux insultes de l'esprit tentateur, et s'offre, pour ainsi dire, à ses coups, elle, au contraire, les yeux attachés continuellement sur le Seigneur et sans cesse attentive à lui plaire, mérite, par cet esprit de vigilance et de ferveur, les grâces d'une protection toute spéciale, qui non-seulement la font triompher de toutes les ruses et de toutes les attaques du démon, mais encore la préservent de la *malédiction* terrible que Dieu lance contre *quiconque fait son œuvre négligemment* ¹.

II. QUELLES SONT LES SUITES DE LA TIÉDEUR ?

Rien de plus funeste que la tiédeur : 1^o soit qu'on l'envisage par rapport à l'âme tiède elle-même ; 2^o soit qu'on la considère par rapport aux autres ou à la Communauté qui en est témoin.

I. PAR RAPPORT A L'ÂME TIÈDE.

Ah ! sans doute l'état d'une âme en péché mortel est bien déplorable ; néanmoins l'état d'une âme qui croupit dans la tiédeur, est, en quelque sorte, au sentiment de Dieu lui-même, plus funeste que l'état de celle qui est en péché mortel. Ecoutez ce qu'il dit par la bouche de l'apôtre saint Jean, dans le *Livre de l'Apocalypse*, à l'Ange ou à l'Evêque de l'Eglise de Laodicée : *Je sais quelles sont vos œuvres ; que vous n'êtes ni froid ni chaud. Que n'êtes-vous ou froid ou chaud ! Mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je suis prêt à vous vomir*

(1) Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter. *Jerem.* 48. 10.

*de ma bouche*¹. Quelle terrible menace ! Le Seigneur, qui vient de la fulminer, se prépare à rejeter l'âme tiède et peut-être sans retour. Ah ! le Sauveur des hommes, durant les jours de sa vie mortelle, bien loin d'avoir en horreur les plus grands coupables et les plus insignes pécheurs, courait après eux ; il les recevait avec bonté, il les accueillait avec tendresse, il leur donnait le baiser de paix, il versait même des larmes de compassion sur leur sort. Tous trouvaient dans son cœur divin la source de toutes les bénédictions et le principe de leur réconciliation avec le ciel ; tous y avaient accès auprès de sa miséricorde. Judas lui-même, l'infâme Judas, n'en aurait pas été exclu, si, après s'être livré au plus affreux désespoir, il ne fût pas mort dans l'impénitence, et une âme tiède n'y trouve pas d'accès ! et cet Homme-Dieu qui souffrait qu'une insignie pécheresse baisât ses pieds et les arrosât de ses larmes² ; qui se jetait au cou d'un fils prodigue et le serrait entre ses bras³ ; qui attendait avec tant de patience, assis sur le bord d'un puits, la Samaritaine pour l'instruire et la convertir⁴ ; qui accordait un pardon si généreux à la femme adultère, surprise dans l'action même de son crime⁵, ne peut supporter une âme tiède ! Elle surcharge les entrailles de sa miséricorde, elle fait bondir son cœur sacré, comme fait en l'homme une eau tiède et insipide dont il cherche à se débarrasser ; comme fait une viande fade et rebutante qu'il ne peut plus souffrir et qu'il est contraint de rejeter. Ah ! quel affreux état ! Ressembler à ces restes dégoûtants que la bouche rejette, et dont la seule vue ou la pensée seule est un objet d'horreur ! Et l'âme tiède ne tremble pas ! Elle peut écouter ces effrayantes vérités avec son indolence accoutumée, son apathie ordinaire, sa langueur

(1) Scio opera tua, quia neque frigidus es, neque calidus; utinam frigidus esses aut calidus ! Sed quia tepidus es, nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc* 3. — 15, 16.

(2) *Luc.* 7. 38. (3) *Luc.* 15. 20. (4) *Joan.* 4. 6. (5) *Joan.* 8. 11.

habituelle ! J'aimerais mille fois mieux une âme coupable de quelque grave péché, mais susceptible d'une forte impression, capable d'une résolution généreuse, qu'une âme plongée dans la léthargie de la tiédeur. Et c'est le vœu de l'Esprit-Saint lui-même. Ah ! malheureuse âme, *que n'êtes-vous toute froide*, c'est-à-dire dans l'état du péché mortel ! Votre état serait moins funeste, moins déplorable et moins à désespérer.

N'avez-vous pas vu quelquefois une personne attaquée d'un mal de poitrine qui la mine sourdement, et la conduit insensiblement au tombeau ? Quoiqu'elle ne sente pas de maladie proprement dite, néanmoins elle dépérit tous les jours et ne s'en aperçoit pas. Elle se lève comme les autres, s'assied à table comme les autres, tient sa place dans une compagnie, se montre encore dans les rues, dans les promenades, quelquefois hélas ! dans les parties de plaisir, dans les assemblées mondaines. Elle paraît être du nombre des vivants ; et, en effet, elle en est encore, mais ce ne sera pas pour longtemps. Le tombeau se creuse peu à peu sous ses pas. Le jour même de sa mort, elle boit, elle mange, elle parle à son ordinaire, et tout à coup, sans qu'elle s'y attende, la mort la frappe. Telle est l'image d'une âme tiède. Elle fait encore ses prières, ses oraisons, ses examens ; elle se confesse, elle communie, elle partage, en un mot, tous les exercices pieux des âmes vivantes ; mais, à force d'accumuler sans scrupule les infidélités volontaires, les péchés véniels et réfléchis, elle se familiarise avec l'offense de Dieu, elle s'apprivoise avec la tentation, elle met le pied sur les limites du péché mortel, et une dernière secousse du démon suffit pour la faire tomber dans l'abîme autour duquel elle a tourné si longtemps. Et ce péché qu'elle vient de commettre, s'en est-elle aperçue ? Hélas ! elle le confond avec tant de péchés véniels qui l'ont précédé, et le range dans la même classe ; elle se tranquillise, ou, du moins, elle tâche de s'étourdir, et finit par s'endormir d'un sommeil de mort au fond du gouffre.

Ah ! quels terribles exemples et quelles puissantes autorités viennent à l'appui de ces effrayantes vérités ! Un grand Saint affirme avoir connu lui-même des âmes d'élite, remplies d'abord de rares vertus et d'excellentes qualités ; mais qui, s'étant laissées aller à la tiédeur, se sont plongées ensuite, par un terrible châtement de Dieu, dans toutes sortes d'attachements déréglés, et ont fini par tomber dans un état d'insensibilité complète, qui leur ôtait tout sentiment des grâces et des faveurs dont elles avaient été comblées : « Elles ont roulé, dit-il, de précipice en précipice, et leur aveuglement s'est accru dans la même proportion que leur infidélité. »

Sainte Thérèse, d'après le témoignage du tribunal romain, ne s'était jamais souillée d'aucun péché mortel ; néanmoins le Seigneur lui fit voir la place destinée pour elle dans l'enfer ; non pas qu'elle l'eût encore méritée, mais parce que, si elle ne fût sortie de cet état de tiédeur dans lequel elle vivait alors, elle aurait fini par perdre la grâce et se serait infailliblement damnée.

Aussi saint Bernard ne fait pas difficulté de dire « qu'il est plus facile de corriger les vices d'un grand coupable, que de faire sortir une âme tiède de son état, et de convertir un infidèle, que de rendre la ferveur à un chrétien qui l'a perdue par sa tiédeur. »

Saint Grégoire-le-Grand avait dit avant lui « qu'il ne désespérerait pas de la conversion d'un pécheur, fût-il même souillé des plus grands crimes, mais qu'il n'avait presque aucun espoir pour la conversion d'une âme qui, s'étant d'abord adonnée au service de Dieu avec amour, s'abandonne ensuite à la tiédeur ; de sorte que, selon ce saint Docteur, cet état funeste écarte les grâces prévenantes de la part de Dieu, et devient, par un terrible châtement du ciel, un mal sinon tout à fait désespéré et totalement incurable, du moins extrêmement difficile à guérir. »

Et pourrait-il en être autrement ? Dieu répandrait-il ses grâces les plus abondantes sur une âme qui se montre

si avare et si indifférente envers lui? *Non, non*, dit l'apôtre saint Paul, *car quiconque a peu semé, recueillera peu*¹. Voilà ce qui arrive à l'âme tiède. Elle sème peu, ou plutôt elle ne sème rien: « C'est, dit un pieux auteur, dans un sac percé qu'elle met tous ses devoirs spirituels. Aussi, elle recueillera peu, ou plutôt elle ne recueillera rien du tout, parce qu'elle agit si négligemment, qu'il ne lui en reste aucun fruit, et que quand elle paraîtra devant Dieu, elle y paraîtra les mains vides de mérites. Heureuse encore; mille fois heureuse, si elle n'aura pas mérité d'entendre une sentence de réprobation au tribunal du souverain Juge! » Quel état déplorable! Peut-il, je vous le demande, y en avoir de plus dangereux?

Ainsi donc rien de plus funeste que l'état de tiédeur, considéré : 1^o par rapport à Dieu.

II. PAR RAPPORT AUX AUTRES.

En effet, par un progrès qu'on ne saurait jamais assez déplorer, la tiédeur s'étend et se communique de proche en proche. On n'imité que trop facilement ce qui flatte les passions et les favorise, et une âme ne s'affaiblit, ne se relâche jamais seule dans une Communauté religieuse. L'abus se forme, il passe en coutume. Cette coutume n'est qu'une erreur, mais une erreur qui plaît. C'est ce qu'on voit partout où il y a des âmes tièdes. Ici, on abandonne l'oraison; là, on l'abrège; ailleurs on se relâche sur le silence; ailleurs encore, sur la pauvreté, et ainsi du reste. Ces infidélités, en altérant dans une Communauté les vertus religieuses, y affaiblissent la régularité et la discipline, y ébranlent l'édifice de la vie spirituelle, et concourent à le détruire prochainement. Il me semble voir un édifice matériel dont les pierres se détachent, et qui, dans peu de temps, va pencher vers sa ruine. Jugez dès lors combien

(1) Hoc autem dico : qui parcé seminat, parcé et metet. 2. Cor. 9. 6.

une âme tiède se rend coupable, puisque, par la contagion de son mauvais exemple, elle ruine, autant qu'il est en elle, l'ouvrage des saints Fondateurs, ces monuments de leur zèle qui leur ont coûté tant de soins et de travaux. Ah ! si un Lévite, dans l'ancienne Loi, tomba expirant, au pied de l'arche sainte, pour y avoir porté l'appui d'une main téméraire, afin de prévenir sa chute¹, que sera-ce d'une âme tiède, qui, par le scandale d'une vie lâche et imparfaite dans le service de Dieu, détruit peu à peu ces sanctuaires où le Seigneur voulait être glorifié, sur la terre, par les Anges terrestres qui les habitent, comme il est glorifié, par les Anges et les Saints dans le ciel ?

Mais, me direz-vous peut-être, ma chère Sœur, ce n'est qu'un point de la règle que j'omets ; c'est peu de chose.

Ecoutez ce que répond saint François de Sales : « Si vous vous permettez, dit-il, cette négligence, une autre, entraînée par votre exemple, pourra se le permettre, ou se négliger sur un autre objet ; celle-ci en entraîner une autre, et c'est ainsi que les fautes se multiplient. » En effet, nous le voyons tous les jours, et c'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse cet esprit si juste et si éclairé, « que l'infidélité aux plus petites observances suffisait pour opérer la décadence des Ordres religieux. » Le mal est d'abord peu sensible ; le temps le développe, il augmente ; on en juge, mais trop tard, par les suites, et lorsqu'il n'y a presque plus de ressources. Ainsi, lorsqu'une de vos Sœurs veut vous engager à une omission de la règle en vous disant que c'est peu de chose, répondez-lui : « Ma Sœur, Dieu me demande ce sacrifice ; sans l'amour de la régularité, la religion perd son appui, et la religieuse jusqu'à son nom. » Il est facile de voir ici le contraste d'une âme fervente et d'une âme tiède. Et quel jugement, pensez-vous, que je porterais dans cette occasion ? Le voici.

(1) Iratus est itaque Dominus contra Ozam, et percussit eum, eo quòd tetigisset arcam ; et mortuus est ibi. 1. Paralip. 13. 10.

Je dirais de la Sœur attentive à sa perfection : « Voilà l'épouse. » Je dirais de l'autre : « Voilà la servante. » Puis, me tournant vers elle, moins pour la confondre que pour la réformer, je laisserais échapper ce reproche dicté par le zèle bien plus que par l'aigreur et par l'amertume : « Souvenez-vous, épouse infidèle, qu'une religieuse qui dit souvent : *C'est peu de chose*, est elle-même bien peu de chose aux yeux de Dieu. »

Combien donc il vous importe, ma chère Sœur, de vous rappeler constamment que quand vous vous relâchez dans les voies de la perfection ; que vous vous permettez ces omissions, et que, par une fausse délicatesse, vous demandez ces dispenses et ces permissions, vous altérez la régularité, dans votre Communauté, par la contagion de votre mauvais exemple ; vous affaiblissez la discipline régulière ; vous décharnez, pour ainsi dire, le corps mystique de la religion dont vous faites partie ; vous altérez, dans tout un établissement, l'esprit de ferveur qui doit y régner ; vous devenez une pierre de scandale pour vos Sœurs ; enfin, vous vous exposez à être frappée du terrible anathème lancé par Jésus-Christ, quand il a dit : *Malheur à celui par qui le scandale arrive*¹ ! Bien plus, vous exposez, car qui sait si une première irrégularité que vous vous serez permise et que vous aurez accréditée par votre exemple, ne viendra pas à s'étendre et à se perpétuer dans la suite, oui, vous exposez, encore une fois, celles qui vous survivront, à *n'habiter plus*, selon l'expression du Prophète, *que sur des ruines*².

Mais ce ne serait pas assez de vous avoir exposé quelles sont les causes et les suites funestes de la tiédeur, si je ne vous suggérais les remèdes à employer, quand on a eu le malheur d'y tomber.

(1) Væ homini illi per quem scandalum venit. *Matth.* 18. 7.

(2) In ruinam habitantibus Jerusalem. *Is.* 8. 14.

III. QUELS SONT LES REMÈDES CONTRE LA TIÉDEUR?

Quelque funestes et quelque dangereux que soient les dangers de la tiédeur, après tout, ce n'est pas un mal absolument irrémédiable. Il est difficile d'en guérir, mais, avec l'assistance divine, ce n'est pas une guérison au delà de nos forces et de notre pouvoir. On en voit peu d'exemples, mais enfin on en voit, et Dieu veut que si quelques-unes de celles qui m'écoutent, se trouvent dans cet état, elles soient de ce nombre, pourvu qu'elles emploient les remèdes propres à obtenir une parfaite guérison. Or, ces remèdes à employer se rapportent tous à deux chefs principaux : 1^o l'un qui est de pure réflexion ; 2^o l'autre qui est de pratique.

I. REMÈDE DE RÉFLEXION.

Quant à la réflexion, c'est 1^o de considérer souvent la grandeur du Dieu que vous servez ; ce qu'il vous est et ce que vous lui êtes. Ce qu'il vous est ; il est votre Souverain, votre Juge, votre Créateur : comment mérite-t-il donc d'être servi ? Ce que vous lui êtes ; vous êtes du nombre de ses sujets, ses esclaves, ses créatures : comment exige-t-il donc que vous le serviez ? C'était le motif que faisait valoir l'apôtre saint Paul pour exciter la ferveur des premiers chrétiens : *Mes frères*, leur disait-il, *je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu*⁽¹⁾. Règle excellente et remède infailible contre la tiédeur. Penser, parler, agir, s'occuper, prier, vivre enfin toujours *d'une manière digne de Dieu*.

C'est : 2^o de considérer comment on sert les grands dans le monde ; car la conduite du monde est pour nous tous une leçon continuelle, et une âme tiède doit rougir en se comparant avec tant de mondains et de mondaines que l'inté-

(1) Ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes. *Coloss. 1. 10.*

rêt ou l'ambition attache aux puissances du siècle. Elle doit s'humilier et se confondre d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis que, de leur côté, ceux qui sont attachés au service des grands, témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. En effet, quelle attention, quelle prévenance, quel soin à aller au-devant de tout ce qui peut leur plaire ! quelle vigilance à observer la plus petite de leurs démarches, à étudier, même à prévoir leur moindre volonté ! Il suffit d'un mot, d'un geste, que dis-je ? d'un signe, pour les mettre en mouvement, et leur faire exécuter des choses très-pénibles et parfois fort difficiles. Voilà des exemples qu'offre tous les jours le monde.

Exemple. On rapporte dans la vie de saint Ignace de Loyola, qu'un jour il fit venir un frère convers de sa Compagnie, lequel menait une vie pleine de tiédeur, et qu'il lui dit : « Dites-moi, mon frère, qu'êtes-vous venu faire dans cet Ordre religieux ? — Servir Dieu, répondit le frère. — Et c'est ainsi que vous le servez, répliqua vivement le Saint ! Si vous me disiez que vous êtes venu pour servir un cardinal ou quelque prince de la terre, je serais plus disposé à vous approuver ; mais vous me répondez que vous êtes venu pour servir Dieu, et vous vous en acquittez si mal ! Je vous assure que je vous infligerai une rude pénitence, si vous ne changez de conduite. Ne devriez-vous pas rougir d'être si négligent au service du Roi des rois, tandis que ceux qui sont employés auprès des grands du monde, et qui se trouvent dans les cours des rois de la terre, servent leurs maîtres avec tant d'attention et d'exactitude ? »

Appliquez-vous toutes cette leçon à vous-mêmes. Qu'est-ce qu'une épouse de Jésus-Christ, qui s'est consacrée à Dieu par les trois vœux de religion ? quelle est sa grandeur ? quelle est sa haute destinée ? quelles sont ses prérogatives ? Elle fait partie, même ici-bas, de la plus grande des cours, de la cour du céleste Epoux ; elle est admise parmi ses plus intimes familiers ; elle est l'objet de ses complaisances. Son

occupation la plus ordinaire et la plus essentielle est de traiter et de s'entretenir avec lui dans la prière et dans le silence de l'oraison, de prendre même en main ses intérêts par le zèle dont elle doit brûler pour sa gloire. C'est pour cela même qu'elle s'est attachée à lui d'une manière plus étroite et plus spéciale que le commun des fidèles. Mais si, au lieu de se porter avec ferveur à son service, elle ne le sert qu'avec tiédeur et avec lâcheté, bien loin de l'honorer et de concourir à sa gloire, elle ne fait que le déshonorer. Sa conduite négligente et imparfaite semble dire, à chaque instant, que ce Roi du ciel et de la terre n'est pas digne qu'elle apporte plus d'ardeur et plus de zèle à le servir; que cette divine Majesté ne mérite pas ce dévouement qui doit faire préférer l'intérêt de sa gloire et de son honneur à tout autre intérêt propre, à toute autre satisfaction personnelle. Quoi de plus indigne et de plus criant, quoi de plus injuste et de plus déloyal qu'une pareille conduite? Ah! il était animé de sentiments bien différents le grand Apôtre, quand il avertissait les fidèles de l'Eglise naissante de vivre dans la ferveur : *Soyez fervents*, leur disait-il. Et quel motif leur proposait-il donc pour vivre dans cette ferveur! Pas d'autre que celui que je viens de vous faire valoir, c'est-à-dire la pensée du souverain Maître qu'ils servaient : « Non, non, continuait ce Docteur des nations, ce n'est pas un grand du monde que vous servez, ce n'est pas un prince de la terre, ce n'est pas un simple monarque comme les autres, c'est le souverain Monarque de l'univers, c'est le Maître du ciel et de la terre, c'est le Roi des rois, c'est le Seigneur des seigneurs, c'est *Dieu lui-même*¹. »

C'est : 3^o de considérer dans chaque action de la journée, son importance et le bien inestimable qu'elle peut vous procurer. Cette action que vous faites ou que vous allez faire, c'est l'œuvre de Dieu; selon que vous l'aurez faite plus ou moins saintement, vous en aurez une récompense plus ou

(1) Spiritu ferventes, Domino servientes. Rom. 12. 11.

moins abondante. Ah ! si la plus petite action faite en vue de Dieu, si *le verre d'eau donné à un pauvre*, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, *ne sera pas sans récompense de la part du Père céleste*¹, à quelle récompense ne devez-vous pas vous attendre pour tant de vertus que vous pouvez pratiquer dans la religion ! Quel fruit il ne tient qu'à vous de retirer de tant d'oraisons, de confessions, de communions, de tant de pratiques de piété, de tant d'exercices de charité envers le prochain !

Ce sont ces différentes pensées et d'autres semblables qui, chaque jour et même à chaque instant de la journée, embrasaient d'un feu toujours nouveau tant de saints religieux et de ferventes religieuses, dont plusieurs ont appartenu à la même Congrégation que vous, dont on vous a raconté les vertus héroïques, les œuvres admirables de piété, de zèle, de charité, qu'on ne saurait trop exalter, et que vous devez vous proposer pour modèles, du moins dans ce qu'il vous est possible d'imiter en eux. Paraissez ici, illustres Saints, grands serviteurs de Dieu, que nous ne préconiserons jamais assez, vous surtout saint Benoît, saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, saint Jean de la Croix, saint Thomas de Villeneuve, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Bienheureux Pierre Fourier, appelé à si juste titre le bon Père de Mattaincourt, Vénérable Grignon de Montfort RR. PP. Eudes et Barré. Paraissez, à votre tour, incomparables Saintes, vous surtout sainte Claire, sainte Colette, sainte Thérèse, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Jeanne de Valois, sainte Rose de Lima, sainte Jeanne de Chantal, sainte Angèle-Mérici, Bienheureuse Marie de l'Incarnation, oui, paraissez, vous tous et vous toutes dont la conduite a été constamment un modèle si accompli de zèle, de ferveur dans le service de Dieu et du prochain, qu'est-ce donc

(1) Et quicumque potum dederit uni ex minimis calicem aquæ frigidæ, amen dico vobis, non perdet mercedem suam. *Matth. 10. 42.*

qui vous élevait à ce haut degré de perfection dont l'histoire de votre vie nous fait un récit si touchant? Ah! la solution en est bien facile. C'est que vous animiez chaque action de l'esprit de Dieu, que vous la considériez comme l'œuvre de Dieu, que vous la faisiez pour la plus grande gloire de Dieu. Il ne doit donc pas paraître étonnant que toutes ces actions, même les moins apparentes et les moins éclatantes, même les plus communes et les plus ordinaires, même les plus viles et les plus basses, aient été, selon l'avertissement de saint Paul, *dignes de Dieu*.

II. REMÈDE DE PRATIQUE.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour réveiller une âme tiède de son assoupissement et la faire sortir de son état de tiédeur, c'est d'en détruire les causes et de leur opposer des principes contraires; " car, dit un axiome, les contraires se guérissent par les contraires. " Par exemple, ma chère Sœur, c'est de reprendre tous les exercices de piété, dont l'omission ou dans lesquels la négligence vous a été si préjudiciable, et de vous y rendre désormais plus exacte et plus assidue. C'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépendent de vous et dont vous êtes capable. C'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles, vous efforçant de surmonter toutes les difficultés; vous élevant au-dessus de toutes les répugnances; consentant, s'il le faut, à servir Dieu, pendant toute votre vie, sans consolation, sans onction intérieure, avec des dégoûts et des sécheresses; vous regardant comme trop heureuse que ce Dieu de bonté et de miséricorde daigne vous recevoir encore, après tant de froideur et de négligence à son service. Oui, c'est dans ces sentiments que vous devez revenir au Seigneur, et y revenir avec la plus grande confiance. Si vous employez ces remèdes, il vous aidera, soyez-en assurée, et il vous secondera dans votre retour envers lui. Tout lui est pos-

sible, et quand sa grâce ne trouve pas de résistance du côté de la créature, il n'y a pas de maladie spirituelle, quelque invétérée qu'elle soit et quelque incurable qu'elle paraisse, qu'il ne guérisse.

Je le sais, ma chère Sœur, à consulter le passé, vous avez tout à craindre de votre faiblesse pour l'avenir ; mais, aidée de la grâce de Dieu, vous pourrez dire comme saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie*¹ Eh quoi ! languiriez-vous donc toujours dans le service de Dieu ? N'est-il pas enfin temps d'être à lui comme vous devez y être ? Le moment n'est-il pas arrivé d'agir une bonne fois en véritable religieuse, puisque vous en portez l'habit, et que vous en avez contracté l'engagement solennel ? Ne lui avez-vous pas déjà dérobé assez d'instant, et n'en avez-vous pas déjà dérobé assez à vous-même ? Car c'est les dérober à vous-même, que de les dérober à votre sanctification et à votre avancement spirituel. Le Seigneur vous fait entendre aujourd'hui encore sa voix par ma bouche, après vous avoir parlé tant de fois par les reproches de votre conscience. Si vous n'en profitez pas, si vous continuez de trainer, comme par le passé, une vie imparfaite, sans régularité, sans mérites, où en viendriez-vous à la fin ? Il faut bien vous le dire, vous finiriez par tomber dans l'état de tiédeur complète, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à l'endurcissement dont Dieu, par un jugement terrible, mais toujours juste et équitable, frappe certaines âmes rebelles à sa voix et indociles à ses inspirations. Ce Dieu, qui se montre si prodigue de caresses pour l'âme fervente, si plein de libéralité pour l'âme généreuse, si rempli de bonté pour l'âme pieuse, vous traiterait comme vous le traitez vous-même ; vous rendrait indifférence pour indifférence, mépris pour mépris, abandon pour abandon, de sorte qu'elles se vérifieraient à la lettre, par rapport à vous, ces terribles paroles de l'apôtre saint Paul, qui ont

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip. 4. 13*

de quoi glacer d'effroi toute âme qui se relâche dans le service de Dieu, après avoir vécu dans la ferveur : *Il est impossible ; c'est-à-dire très-difficile, que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don de Dieu, et qui, après cela, sont tombés, se renouvellent par la pénitence*¹.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez bien examiner maintenant devant Dieu si vous n'êtes pas du nombre des âmes tièdes, de ces âmes qui provoquent son aversion et sa colère. Quel est votre zèle pour votre perfection ? Quelle est votre ardeur pour votre avancement spirituel ? Quel usage faites-vous des moyens de salut que Dieu vous donne, des saintes inspirations de la grâce qu'il vous envoie, de vos exercices de piété journaliers, tels que l'oraison, la lecture spirituelle, l'assistance à la sainte messe, la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ? Comment combattez-vous votre passion dominante ? Comment vous faites-vous violence pour détruire, ou, du moins, pour affaiblir vos mauvaises habitudes ? Qu'ensuite, vous devez vous humilier profondément devant Notre-Seigneur, à la vue de vos infidélités ; le prier instamment de vous accorder les grâces nécessaires pour éviter cet état funeste qui vous rendrait, à ses yeux, un objet de malédiction ; lui demander cet esprit de ferveur, qui est comme *l'or éprouvé au feu qu'il vous conseille d'acheter*², et qu'il vous indique lui-même comme le principal remède directement opposé à la tiédeur. Ainsi soit-il.

(1) Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste..., et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam. *Hebr. 6.* — 4. 5. 6.

(2) Suadeo tibi emere à me aurum ignitum, probatum. *Apoc. 3. 18.*

LXXXI^e CONFÉRENCE.

I. SUR LES TENTATIONS.

NÉCESSITÉ DES TENTATIONS

1. *A cause de la corruption de la nature humaine*
 2. *A cause de la malice du démon.*
 3. *A cause de la permission de Dieu.*
-

Fili, accedens ad servitutem Dei..., præpara animam tuam ad tentationem.

Mon fils, en vous attachant au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation. Eccli. 2. 1,

Je viens, mes Sœurs, dans cette Conférence et dans les suivantes, traiter un sujet bien important et qui regarde tous les hommes, tous les chrétiens, toutes les personnes du monde aussi bien que toutes les personnes consacrées à Dieu, sans aucune exception, je veux dire les *tentations*. Ce que les Disciples de l'Evangile ont éprouvé une fois, au rapport de saint Matthieu¹ et de saint Luc², d'être battus d'une furieuse tempête et d'être presque abimés sous les flots, nous l'éprouvons tous les jours, puisque notre vie est une mer orageuse, agitée des vents et des flots de diverses tentations qui menacent, à chaque instant, de nous submer-

• (1) *Matth.* 8. 24.

(2) *Luc.* 8. 25.

ger, si nous n'avons soin, comme les Apôtres, de réveiller Celui qui seul peut les apaiser, et de lui dire avec eux : *Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons*¹.

Mais d'où vient donc cette nécessité de la tentation ? Elle vient : 1° de la corruption de la nature humaine ; 2° de la malice du démon ; 3° de la permission de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. A CAUSE DE LA CORRUPTION DE LA NATURE HUMAINE.

Avant que d'entrer en matière, supposons d'abord comme une chose certaine dans les principes de la foi, d'après les saintes Ecritures et l'enseignement commun des Théologiens, que la volonté de l'homme pour le bien, quoique non entièrement détruite par le péché originel, a été cependant profondément blessée par ce péché, et singulièrement diminuée depuis ce péché. Souvent l'intelligence nous montre le bien, et la volonté ne le fait pas. C'est ce qui faisait gémir l'apôtre saint Paul ; *Je sens, disait-il, dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit*².

Supposons encore que ce que nous disons de l'homme peut s'appliquer également à toute la nature, qui, elle aussi, est dans un état de maladie que le même apôtre saint Paul caractérise d'une manière bien énergique, quand il dit : *Nous savons que toutes les créatures gémissent et sont comme dans le travail de l'enfantement*³ ; puis, concluons avec un éloquent prélat, avant de passer outre, « que sans le péché originel, l'homme et le monde sont des énigmes dont il est impossible d'expliquer les contradictions ; que ce

(1) Domine, salva nos, perimus. *Matth.* 8. 25.

(2) Video autem aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ. *Rom.* 7. 25.

(3) Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. *Rom.* 8. 22.

péché est écrit partout; écrit dans tous les règnes de la nature, maudite à cause de l'homme; écrit au front des bêtes féroces qui s'entre-déchirent et se dévorent; écrit dans les entrailles du globe, dans ces fournaises ardentes où s'élaborent ces formidables éruptions qui font trembler la terre; écrit sur le cratère des volcans d'où jaillissent la destruction et la mort; écrit sur l'aile des vents qui bouleversent les mers; écrit sur les vagues mouvantes de l'Océan qui se couvre de naufrages; écrit sur l'azur des cieus que sillonne la foudre; écrit dans nos campagnes que ravagent la grêle et les torrents; écrit au front de l'homme qui vient au monde en poussant un cri de douleur; écrit sur tout son corps qui souffre pour croître et pour décroître, pour vivre et pour mourir; écrit dans son âme captive et ténébreuse qui désire la lumière et qui ignore tout, dans son âme qui s'élance vers les hauteurs de l'infini et qui retombe dans l'abjection des penchans les plus honteux, dans son âme qui brûle d'aimer, de se dévouer, et qui se sent étouffée dans les étreintes de l'égoïsme et de l'envie; écrit avec des larmes au fronton de nos hospices et de nos prisons, asiles de toutes les infirmités humaines; écrit avec du sang depuis six mille ans sur tous les champs de carnage, où la grande famille d'Adam se déchire de ses propres mains: écrit sur le diadème des rois que dévore la mort, comme sur les fers de l'esclave qui baise les pieds de son maître en le détestant; écrit dans toutes les impuretés et toutes les abominations de l'humanité corrompue; écrit dans le culte, dans les mœurs de toutes les sociétés antiques, civilisées ou sauvages; en un mot, écrit partout, dominant partout où Jésus-Christ ne l'a pas effacé de son sang et n'a pas écrit son nom. »

Ceci supposé, je dis donc en premier lieu que la nécessité de la tentation vient de la corruption de la nature humaine. C'est l'apôtre saint Jacques qui, dans son *Épître canonique*, nous l'apprend: *D'où viennent*, dit cet Apôtre,

*les combats et les dissensions que vous sentez en vous-mêmes? Ne viennent-ils pas de votre concupiscence, qui vous fait la guerre*¹? La source de tout cela est au dedans de nous-mêmes ; et cette source est la répugnance au bien qui est demeurée en notre chair depuis le péché. Car la terre de notre chair a été maudite aussi bien que l'autre : c'est pourquoi elle produit tant de chardons et d'épines qui piquent et qui tourmentent sans cesse. Les Saints nous comparent à cette barque de l'Evangile, qui ne fut pas plus tôt en mer, qu'il s'éleva une tempête qui la couvrit de vagues ; car notre âme est dans notre corps comme dans un vaisseau qui fait eau de tous côtés, et que les vents de mille passions différentes mettent à tout moment sur le point de faire naufrage.

Il est donc vrai de dire que la cause des tentations qui nous tourmentent et nous assaillent à chaque instant, vient de la nature corrompue : *Car la corruption du corps qui appesantit l'âme*², est le foyer du péché que nous portons avec nous, et le fonds de cette inclination au mal avec laquelle tous les hommes naissent. Notre plus grand ennemi est au dedans de nous-mêmes, et nous fait une guerre perpétuelle ; et, par conséquent, il ne faut pas nous étonner que nous soyons tentés. En effet, puisque nous sommes enfants d'Adam et d'Eve, *que nous avons été conçus dans l'iniquité, et que le péché nous a accompagnés dès le sein de notre mère*³, comme le dit le Roi-Propète, le moyen, je vous le demande, que nous ne soyons pas sujets à la tentation, et que nos mauvaises inclinations ne nous fassent pas la guerre à toute heure? C'est pourquoi saint Jérôme remarque très-bien « que dans l'oraison que Jésus-Christ

(1) Undè bella et lites in vobis ? Nonne ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ? *Jacob. 4. 1.*

(2) Corpus quod corrumpitur, aggravat animam. *Sap. 9. 15.*

(3) Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea. *Ps. 50. 7.*

nous a enseignée, il ne nous dit pas de demander à Dieu que nous n'ayons point de tentation, car il est impossible que cela soit, mais seulement *qu'il ne souffre pas que nous tombions en tentation*¹. » Le Sauveur du monde a donné le même avis à ses disciples, quand il leur a dit : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation*². Car, entrer en tentation, dit ce saint Docteur, ce n'est pas être tenté, c'est succomber à la tentation. »

Ainsi donc, à cause de la corruption de notre nature, tous les hommes sont sujets à la tentation, et les personnes qui aspirent à la perfection, y sont encore quelquefois plus sujettes que les autres, comme l'enseigne l'apôtre saint Paul : *Tous ceux, dit-il, qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ, souffriront persécution*³. Oui, tous ceux qui voudront faire des progrès dans la vertu, seront exposés aux tentations. Pour les autres, souvent ils ne savent pas même ce que c'est, et, bien loin de s'apercevoir de la révolte et du combat de la chair contre l'esprit, au contraire, ils en font trophée. Non, ce n'est point chez eux que *la chair*, suivant l'expression de l'Apôtre, *convoite contre l'esprit*, parce que dans eux, elle n'a pas contre qui convoiter, et que ce n'est qu'où est l'esprit, c'est-à-dire où il y a un véritable désir de la vertu, *qu'elle convoite contre l'esprit*⁴.

Aussi tous les Saints, quoique les amis de Dieu, les sujets de ses grâces, les objets de ses faveurs, ont ressenti, comme les autres hommes, et plusieurs même plus que les autres, ces combats fâcheux de la chair contre l'esprit, et il n'y en a pas un qui ait été exempt de cette suite commune de l'infirmité humaine. Saint Paul lui-même, ce grand Apôtre de

(1) Et ne nos inducas in tentationem. *Matth.* 6. 13.

(2) Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. *Matth.* 26. 41.

(3) Omnes, qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. 2. *Timoth.* 3. 12.

(4) Caro enim concupiscit adversus Spiritum. *Galat.* 5. 17.

Jésus-Christ, ce vaisseau d'élection, cet homme tout divin, en quelque sorte, et plus du ciel que de la terre, ne cessait de se plaindre que son corps n'était pas soumis à son esprit : *Je ne fais pas, disait-il, le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas*¹. *Je vois dans mes membres une autre loi qui est contraire à la loi de mon esprit, et qui m'assujettit à la loi de la concupiscence qui est dans mes membres*². Les assauts qu'il ressentait étaient quelquefois si terribles, qu'il était forcé de s'écrier : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort*³ ?

N'oublions donc pas que tant que nous sommes en cette vie, *c'est un temps de guerre*, comme le dit le Sage ; que pendant que nous sommes revêtus de cette chair mortelle et environnés de ce corps de péché, nous devons nous attendre à en porter toutes les faiblesses. Plus tard, *ce sera un temps de paix*⁴, comme le dit encore le même Sage. Ce temps de paix, qui est l'état bienheureux des Saints dans le ciel, sera aussi le nôtre un jour, si nous avons le bonheur d'y entrer. Oh ! c'est bien alors qu'au lieu de ces cris douloureux arrachés par la force et la violence de la tentation, se feront entendre les chants de triomphe. Oui, quand *notre corps mortel sera revêtu d'immortalité, et quand cet amas de corruption sera devenu incorruptible*⁵, nous pourrons nous écrier avec le même apôtre saint Paul : *La mort est éteinte par la victoire. O mort, où est*

(1) Non enim quod volo bonum, hoc ago ; sed quod odi malum, illud facio. *Rom. 7. 15.*

(2) Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivitatem me in lege peccati, quæ est in membris meis. *Rom. 7. 25.*

(3) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? *Rom. 7. 24.*

(4) Tempus belli, et tempus pacis. *Eccl. 3. 8.*

(5) Oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem. *1. Cor. 15. 53.*

ta victoire? O mort, où est maintenant ton aiguillon¹?

Ainsi, première raison de la nécessité de la tentation, la corruption de notre nature.

II. A CAUSE DE LA MALICE DU DÉMON.

En effet, le moyen, je vous le demande, de ne pas être tenté avec un ennemi tellement acharné à la perte des âmes, et qui s'efforce toujours, par toutes sortes de ruses, de nous faire perdre la paix de la bonne conscience, de rendre nos bonnes œuvres imparfaites, pour ne pas dire mauvaises, de nous faire tomber dans ses pièges, ou, du moins, de nous faire tomber dans le découragement? Les saintes Ecritures nous le dépeignent cet ennemi implacable du genre humain, cet adversaire infatigable des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, avec les couleurs les plus sombres et les plus effrayantes; elles nous en font un tableau capable de glacer d'effroi. Dans le *Livre de Job*, sous les noms de Béhémoth et de Leviathan, il est comparé à un horrible dragon : *Sa queue se serre et se dresse; elle s'élève comme le cèdre du Liban. Ses os sont comme des tuyaux d'airain, et ses cartilages comme des lames de fer. Sa gueule béante et effroyable semble absorber les eaux de l'Océan. Il dort sous l'ombre dans le secret des roseaux et dans les lieux humides; les montagnes lui procurent des retraites. C'est là qu'il guette les bêtes des champs qui viennent se jouer, qu'il les fait tomber dans ses pièges, qu'il les déchire et qu'il les dévore².* Allégorie, hélas ! bien sensible et qui n'est que trop réelle

(1) Absorpta est mors in victoriâ. Ubi est mors victoria tua? Ubi est mors stimulus tuus? 1. Cor. 15. — 54. 55.

(2) Ecce Behemoth..., suam stringit caudam quasi cedrum... Ossa ejus velut fistulæ æris; cartilago illius quasi laminæ ferreæ. Ecce absorbebit fluvium... Sub umbrâ dormit in secreto calami et in locis humentibus. Huic montes herbas ferunt; omnes bestię agri ludent ibi. Job. 40. 12. et seq.

et trop véritable, des suggestions de cet esprit de ténèbres, de ce dragon infernal, envers les hommes, et de la mort funeste qu'il leur occasionne : *Il est en embuscade avec les puissants du siècle*, dit le Prophète royal, *pour tuer l'innocent en secret ; il a toujours les yeux sur le pauvre ; il lui dresse des embûches dans les ténèbres, comme un lion dans sa caverne*¹. *Il tourne autour de nous*, dit le prince des Apôtres, *comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer*². Quoi de plus saisissant que ces comparaisons ?

Et quelle peinture frappante Jésus-Christ ne nous fait-il pas, dans le saint Evangile, de ses suggestions continuelles et de ses attaques réitérées, sous l'emblème du fort armé. Ecoutons parler ce divin Sauveur, l'oracle de la vérité : *Après que le fort armé*, dit-il, *cet esprit impur, est sorti d'un homme, il s'en va dans des lieux arides, cherchant du repos ; mais, n'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; et lorsqu'il y revient, il la trouve nette et ornée. En même temps, il s'en va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et après être entrés dans cette maison, ils y établissent leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier*³.

Instruction admirable, qui nous donne entièrement à connaître l'acharnement de cet esprit séducteur à nous livrer des combats, à nous susciter des tentations, et qui

(1) Sedet in insidiis cum divitibus in occultis ut in interficiat innocentem. Oculi ejus in pauperem respiciunt ; insidiatur in abscondito quasi leo in speluncâ suâ. Ps. 10. — 8. 9.

(2) Quia adversarius vester diabolus tanquàm leo rugiens circuit, quærens quem devoret. 1. Petr. 5. 8.

(3) Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non inveniens dicit : Revertar in domum meam undè exivi. Et cùm venerit, invenit eam scopis mundatam et ornatam. Tuuc vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. Luc. 11 — 24. 25. 26

nous enseigne combien nous devons être continuellement sur nos gardes pour ne pas succomber à ses attaques : « Ne vous fiez pas, mon cher frère, disait saint Jérôme à Héliodore, de ce que vous n'éprouvez pas actuellement de tentation ; vous n'êtes jamais plus fortement attaqué, que quand vous ne croyez pas l'être ; le démon ne vous fait jamais de plus rude guerre, que quand il vous semble qu'il vous laisse en paix. Vous vous trompez, mon frère, ajoutait-il encore, oui, vous vous trompez, si vous croyez qu'un chrétien soit jamais exempt de tentation. Il faut qu'il se tienne toujours prêt au combat, car l'ennemi du salut veille toujours, et tôt ou tard, même à l'instant où il s'y attendra le moins, il lui suscitera une rude attaque et tombera sur lui à l'improvise. » Combien donc il vous importe, ô épouses de Jésus-Christ, de vous tenir continuellement sur vos gardes, pour éviter d'être surprises. Combien il est essentiel pour vous *de veiller et de prier sans cesse*, suivant l'avertissement de votre divin Epoux, *afin de ne pas succomber à la tentation* ¹. Ah ! n'oubliez jamais que vous avez affaire au plus dangereux de tous les ennemis, qui ne peut souffrir que vous l'ayez abandonné pour vous donner à Jésus-Christ, que vous ayez quitté le monde pour vous consacrer entièrement au service de Dieu, et qui est décidé à employer tous ses efforts et toute son adresse pour recouvrer une proie heureusement échappée à ses fers.

Ainsi, deuxième raison de la nécessité de la tentation, la malice du démon.

III. A CAUSE DE LA PERMISSION DE DIEU.

Oui, la tentation est une épreuve de Dieu, qui le permet ainsi pour différentes raisons qui tendent toutes à la sanc-

(1) Vigilate et orate, ut non intrectis in tentationem. *Matth. 26. 41.*

tification de nos âmes et à sa plus grande gloire. Il ne serait guère possible de les énumérer ici les unes après les autres, parce qu'il ne nous est pas donné de pénétrer les secrets et tous les desseins de Dieu ; mais, d'après la connaissance que nous en donnent les Livres saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, on peut en assigner plusieurs très-édifiantes et fort instructives.

PREMIÈRE RAISON.

Dieu permet que nous soyons tentés, afin de nous détacher des choses d'ici-bas. Ce monde n'est qu'un lieu de pèlerinage ou plutôt d'exil, où il faut marcher continuellement avant que d'arriver à la céleste patrie. Et parce qu'il arrive que quand les voyageurs rencontrent quelque agréable prairie ou quelque bocage sombre et frais, ils se détournent quelquefois de leur chemin pour en goûter les délices, au risque de retarder leur voyage, ainsi Dieu, qui ne veut pas que rien puisse nous détourner de notre route et nous attacher à la terre, ni que nous prenions le lieu de notre exil pour celui de notre patrie, permet que cette vie soit remplie de peines, d'épreuves et de tentations, afin que la considération de ce que nous y souffrons, nous fasse soupirer avec plus d'ardeur après l'autre vie : « Les tentations, dit saint Augustin, empêchent que le voyageur qui veut aller à sa patrie, ne regarde l'hôtellerie comme le lieu de sa demeure, et ne s'y attache trop fortement. »

Le même Saint use encore d'une autre comparaison qui sert à confirmer davantage cette vérité : « Lorsqu'on veut sevrer un enfant, dit-il, et l'accoutumer à une nourriture solide, on frotte les mamelles de sa nourrice de quelque chose d'amer qui puisse l'en dégoûter. Dieu en use à peu près de même envers nous. Il répand de l'amertume sur toutes les choses d'ici-bas, afin que nous nous en dégoûtions, et que ne voyant rien sur la terre qui mérite nos souhaits, nous n'en fassions que pour le ciel. » C'est ce qui a

fait dire à saint Grégoire « que les maux qui nous affligent ici-bas, nous repoussent vers Dieu, et nous contraignent à ne nous attacher qu'à lui. »

DEUXIÈME RAISON.

Dieu permet que nous soyons tentés, afin d'exercer notre courage. Il veut nous tenir toujours en haleine, si je puis parler ainsi, dans la lutte que nous avons à soutenir contre l'ennemi du salut, et il se comporte envers nous comme il s'est comporté envers les enfants d'Israël, quand il les introduisit dans la terre de promission. Il ne voulut pas détruire alors tout à fait leurs ennemis ; mais il y laissa les Chananéens, les Amorrhéens et plusieurs autres peuples étrangers, *afin, dit l'Ecriture, qu'Israël fit son apprentissage sur eux, que ses enfants apprissent à combattre avec les ennemis et qu'ils s'accoutumassent à la guerre*¹. C'est ainsi que le Seigneur veut que nous ayons des ennemis, et que nous soyons exposés aux attaques des tentations, afin qu'étant continuellement dans le combat, nous ne nous perdions pas par la mollesse et par le repos : « Car, dit saint Jérôme, il est souvent arrivé que ceux que l'ennemi n'avait pu vaincre par une guerre ouverte, il les a surmontés ensuite facilement, après les avoir séduits par l'apparence trompeuse de la paix. » C'est pourquoi nous devons toujours avoir dans nos mains *les armes de la foi*, dont parle saint Paul, *afin que nous puissions résister aux embûches de l'ennemi du salut*².

(1) Hæ sunt gentes quas Dominus dereliquit, ut erudiret in eis Israël, et omnes qui non noverant bella Chananæorum : ut postea discerent filiorum certare cum hostibus, et habere consuetudinem præliandi. *Judic. 5.* — 1. 2.

(2) Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. *Ephes. 6. 11.*

TROISIÈME RAISON.

Dieu permet que nous soyons tentés, afin de nous faire connaître notre faiblesse, et que cette connaissance nous fasse recourir sans cesse à lui : *Que sait celui qui n'est pas tenté* ¹, dit le Sage ? « Souvent nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, dit le pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, mais la tentation nous découvre ce que nous sommes ; elle nous ouvre les yeux sur notre faiblesse et notre ignorance ². » Avant la tentation, nous ne connaissons pas assez notre misère, et comme nous ne l'avons pas encore éprouvée, nous n'avons pas non plus une assez basse opinion de nous-mêmes, mais quand nous voyons, par expérience, que le moindre souffle nous renverse ; qu'il ne faut qu'un rien pour nous faire perdre courage ; qu'une légère tentation nous déconcerte et nous fait une plaie dangereuse ; que la résolution et la fermeté nous abandonnent au besoin, et que les ténèbres nous environnent de toutes parts, alors nous commençons à modérer notre présomption et notre vanité, à nous humilier, et à n'avoir plus de nous-mêmes que des sentiments conformes à notre bassesse. C'est ainsi que saint Pierre, au sentiment de saint Augustin, avant d'être tenté, présuma trop de lui-même, se vantant d'avoir le courage de supporter la mort plutôt que de renier Jésus-Christ. Mais lorsqu'il fut tenté, il le renia lâchement, et reconnut alors sa faiblesse. Le Seigneur, après avoir favorisé saint Paul de ses célestes révélations, permit qu'il fût assailli de ces tentations déshonnêtes qui humilient le plus l'homme : *De peur*, dit-il, *que la grandeur des révélations que j'ai eues, ne m'élevât trop, l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan, m'a été donné pour me tourmenter* ³.

(1) Qui non est tentatus, quid scit ? *Ecclesi.* 54. 9.

(2) *Imit. Ch. l. 1. c. 15. § 5.*

(3) Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ, qui me colaphizet. 2. *Cor.* 12. 7.

Il résulte de là un autre bien, c'est que la connaissance de notre faiblesse nous fait connaître le besoin que nous avons d'être secourus de Dieu, de recourir à lui dans la prière et de nous attacher uniquement à lui, suivant ces paroles du Prophète royal : *Mon âme s'est attachée à vous, Seigneur*¹ ; *il m'est avantageux d'être attaché à Dieu*². De même qu'une mère qui veut que son enfant n'aille qu'à elle, lui fait peur de tout le monde, afin que cette peur l'oblige à se rejeter entre ses bras, de même le Seigneur permet que le démon nous épouvante par le moyen des tentations, afin que cet épouvantail nous fasse revenir plus promptement à notre Père céleste : « Il s'éloigne de nous pour un peu de temps, dit Gerson, *comme l'aigle qui s'éloigne de ses petits pour les exciter à voler vers lui*³ ; comme encore une mère qui laisse son fils pour le moment, afin qu'il crie plus fortement après elle, qu'il la cherche avec plus de soin, qu'il l'embrasse plus étroitement après l'avoir trouvée, et qu'elle le caresse elle-même plus tendrement qu'à l'ordinaire. » « Dieu, dit aussi saint Bernard, semble s'éloigner quelquefois de nous, afin que nous le rappelions avec plus d'empressement, et que nous fassions plus d'efforts pour le retenir. » C'est ainsi que le Sauveur du monde, étant avec les deux disciples qui allaient à Emmaüs, feignit de vouloir les quitter et d'être obligé de passer outre, afin qu'ils le pressassent davantage de s'arrêter, comme ils le firent en effet, en lui adressant ces paroles si touchantes : *Demeurez avec nous, Seigneur, car il se fait tard, et le jour commence déjà à tomber*⁴.

(1) Adhæsit anima mea post te. *Ps.* 62. 9.

(2) Mihi autem adhærere Deo bonum est. *Ps.* 72. 28.

(3) Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos. *Deut.* 32. 11.

(4) Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit, et inclinata est janua. *Luc.* 24. 29.

QUATRIÈME RAISON.

Dieu permet que nous soyons tentés, afin de faire éclater notre vertu : *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit l'Ange à Tobie, *il a fallu que vous fussiez éprouvé par la tentation*¹. En effet, de même que c'est dans les grands vents et dans les bourrasques qu'on voit si un jeune arbre a bien pris racine ; que c'est dans la guerre et dans les combats, et non pas dans la paix et le repos, que l'on connaît le courage et la valeur d'un soldat, de même c'est dans les tentations, et non pas dans le temps d'une dévotion douce et tranquille, que l'on reconnaît le zèle et la fermeté d'un véritable serviteur de Dieu.

Saint Ambroise, sur ces paroles du Prophète royal : *Je suis prêt à garder vos commandements, sans être étonné de rien*², s'exprime de la sorte : « Comme il faut qu'un pilote soit extrêmement habile pour bien gouverner un vaisseau pendant la tempête, lorsque tantôt un coup de mer semble l'élever jusqu'au ciel, et que tantôt, la vague s'entr'ouvrant, on dirait qu'il va s'engloutir dans les abîmes, de même il y a un mérite extrême à savoir si bien se conduire dans le temps des tentations, que, sans se laisser aller à l'orgueil dans la prospérité et sans se décourager dans l'adversité, on puisse toujours dire avec le même Prophète : *Je suis prêt sans être étonné de rien*. » Or, c'est pour cela que Dieu nous envoie des tentations, afin d'éprouver et de faire paraître notre vertu : *Car la vertu se perfectionne dans la faiblesse*³, dit l'Esprit-Saint dans les divines Ecritures, c'est-à-dire qu'elle s'affermir davantage et fait mieux connaître sa solidité.

Consolez-vous donc, ma chère Sœur, lorsque vous êtes

(1) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob. 12. 13.

(2) Paratus sum et non sum turbatus, ut custodiam mandata tua. Ps. 118. 60.

(3) Nam virtus in infirmitate perficitur. 2. Cor. 12. 9.

tentée, et prenez courage. C'est par cette épreuve que Dieu veut affermir fortement en vous la vertu. C'est par ces doutes contre la foi, par exemple, qu'il veut vous confirmer de plus en plus dans la ferme croyance des vérités et des mystères de notre sainte religion. C'est par ces tentations contre la sainte vertu de pureté; par ces révoltes de la chair que parfois vous ressentez dans votre corps, qui vous couvrent de confusion, qui vous font gémir et vous écrier avec l'apôtre saint Paul : *Malheureuse que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort*¹, qu'il veut vous faire obtenir le don d'une chasteté angélique. Samson rencontre un lion en son chemin, il l'attaque et il le met en pièces; et, à quelque temps de là, repassant par le même endroit, il trouve un rayon de miel dans la gueule du lion mort². Attaquez courageusement la tentation et surmontez-la, vous verrez ensuite quelle douceur vous en retirerez.

Exemples. Saint Benoit, au rapport de saint Grégoire, ayant courageusement surmonté une violente tentation d'impureté, en se roulant sur des chardons et des épines, reçut de Dieu, en récompense, le don de la chasteté, sans que depuis il sentît jamais en lui aucun mouvement qui y fût contraire.

Nous lisons dans la vie de saint Thomas d'Aquin, qu'ayant fait fuir, avec un tison ardent, une femme impudique qui voulait le solliciter au péché, Dieu couronna sa résistance, en lui envoyant deux Anges qui lui ceignirent fortement les reins, pour marque qu'il lui accordait le don d'une chasteté perpétuelle.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque c'est pour vous une nécessité d'éprouver des tentations, vous devez

(1) *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Rom. 7. 24.*

(2) *Et post aliquot dies..., declinavit ut videret cadaver leonis, et ecce examen apum in ore leonis erat. Judic. 14. 8.*

vous tenir toujours prêtes à les combattre et à les surmonter; que les armes dont il faut vous servir pour cela, c'est: 1^o d'avoir soin de bien garder votre cœur et de veiller sur toute votre conduite, pour ne donner aucune prise sur vous à vos ennemis, tenant bien fermées les portes de votre âme, c'est-à-dire tous vos sens, afin de n'y laisser aucune entrée au démon; c'est: 2^o pendant le temps du combat, de vous retirer, à l'exemple des Saints, dans les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme dans un asile assuré, vous rappelant ces paroles remarquables d'un des plus illustres d'entre eux, saint Augustin: « En toutes choses, je n'ai jamais trouvé de remède aussi efficace que les plaies de Jésus-Christ; » que ce divin Modèle a surmonté les tentations non-seulement pour lui, mais encore pour nous; non-seulement en sa personne de Chef, mais aussi en la personne de ses membres, et qu'il nous dit encore maintenant à tous ce qu'il répétait autrefois à ses Apôtres: *Vous aurez des tentations à combattre, des épreuves à soutenir; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde*¹. « Oui, aimable Jésus, devez-vous lui dire alors avec le même saint Augustin, oui, animées de cette confiance, nous nous adressons à vous comme firent vos disciples, lorsque, étant dans une barque au milieu de la mer, il s'éleva une grande tempête qui était sur le point de les submerger dans les flots; comme eux, nous vous crions: *Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons*²; réveillez-vous de ce sommeil dans lequel il semble quelquefois que vous soyez enseveli à notre égard; commandez aux vents et à la mer de s'apaiser, et que le calme leur succède, en attendant que nous goûtions cette paix inaltérable qui est réservée pour le ciel. » Ainsi soit-il.

(1) Pressuram habebitis; sed confidite, ego vici mundum. *Joan. 16. 33.*

(2) Domine, salva nos, perimus. *Matth. 8. 25.*

LXXXII^e CONFÉRENCE

II. SUR LES TENTATIONS

AVANTAGES DES TENTATIONS.

1. *Elles nous éprouvent et nous purifient.*
 2. *Elles nous rendent plus soigneux et plus fervents.*
 3. *Elles augmentent nos mérites et nos récompenses.*
-

Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari suprà id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere.

Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; bien plus, il vous fera tirer avantage de la tentation, afin que vous puissiez persévérer. 1. Cor. 10. 13.

Dans la Conférence précédente, mes Sœurs, je vous ai parlé de la nécessité des tentations; dans celle-ci, j'ai à vous faire voir les avantages qu'elles procurent. La sainte Ecriture et les Pères de l'Eglise nous apprennent qu'il y a une infinité d'avantages attachés aux tentations. C'était la vue de ses avantages qui faisait que les Saints, au lieu de s'en affliger, s'en réjouissaient, et qu'ils recevaient avec reconnaissance et avec joie les diverses tentations qui leur arrivaient. C'est pourquoi saint Paul, écrivant aux Romains, ne craignait pas de leur dire : *Mes frères, ce n'est pas seulement dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu*

*que nous nous glorifions; mais nous nous glorifions encore dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance*¹.

. Attachons-nous donc aujourd'hui à vous exposer les principaux avantages attachés aux tentations : 1^o elles nous éprouvent et nous purifient ; 2^o elles nous rendent plus soigneux et plus fervents ; 3^o elles augmentent nos mérites et nos récompenses. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLES NOUS ÉPROUVENT ET NOUS PURIFIENT.

Et d'abord, elles nous éprouvent. La sainte Ecriture parlant des Justes, dit que *Dieu les a tentés et qu'il les a trouvés dignes de lui*². En effet, les tentations sont comme des coups de marteau qui servent à faire connaître la bonté du métal. Elles sont la pierre de touche avec laquelle Dieu reconnaît ses amis ; car Dieu veut aussi bien que les hommes avoir des amis à l'épreuve, et c'est pour cela qu'il y met les siens, suivant ces paroles de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage : *Les vases d'argile s'éprouvent dans le fourneau, et les hommes justes dans l'affliction*³. *Et comme l'argent s'éprouve par le feu, et l'or par le creuset, ainsi le Seigneur éprouve les cœurs par la tentation*⁴.

« Comme quand une masse de métal, dit saint Jérôme, a bien pris le feu, on ne sait plus si c'est de l'or ou de l'argent ou du cuivre, parce que, dans le feu, tout ce qui est bien embrasé, ne paraît que du feu, de même dans

(1) *Gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei. Non solum autem, sed et gloriamur in tribulationibus; scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio verò spem, spes autem non confundit. Rom. 5. — 2. 3. 4. 5.*

(2) *Quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se. Sap. 3. 5.*

(3) *Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis. Eccli. 27. 6.*

(4) *Et sicut igne probatur argentum et aurum camino, ita corda probat Dominus. Prov. 17. 3.*

l'ardeur de la dévotion, dans la ferveur que donnent les consolations spirituelles, on ne connaît pas ce que chacun est; tout est de feu alors. Mais retirez le métal du feu; laissez-le se refroidir, et vous verrez ce que c'est. Ainsi, laissez passer le temps des consolations et de la ferveur; laissez venir le temps des épreuves et des tentations, et on connaîtra alors ce que chacun est en soi. »

« Lorsque, dit le pieux Blossius, on s'adonne à la vertu dans un état de tranquillité et de paix, il est difficile de savoir si l'on s'y adonne par vertu, ou par bonté de tempérament, ou par le plaisir qu'on y trouve, ou enfin, parce qu'on n'est alors touché d'aucune autre chose; mais, lorsqu'on y persévère, malgré les assauts que la tentation nous livre, on fait bien voir alors que c'est la vertu et l'amour de Dieu qui font agir. »

« De même, dit un grand Maître de la vie spirituelle, que les grands vents font que les arbres prennent de plus en plus racine et se fortifient davantage, de même les tentations font que les âmes s'affermissent de plus en plus dans la vertu. Et c'est dans ce sens, ajoute-t-il, qu'on doit entendre ces paroles de l'apôtre saint Paul aux Corinthiens : *La vertu se perfectionne dans la faiblesse*¹; c'est-à-dire qu'elle s'affermir davantage et qu'elle fait mieux connaître sa solidité. »

En outre, les tentations nous purifient. Dieu, selon la sainte Ecriture, purifie ses élus par la tentation, comme l'orfèvre purifie l'or et l'argent par le feu : *Vous nous avez purifiés, Seigneur*, disait le Roi-Prophète, *comme on purifie l'argent par le feu*². *Je les ferai passer par le feu*, dit encore l'Esprit-Saint par la bouche du prophète, Zacharie, *comme on y fait passer l'argent, et je les éprouverai comme on éprouve l'or*³. Et dans le prophète Isaïe : *O Israël, je*

(1) Nam virtus in infirmitate perficitur. 2. Cor. 12. 9.

(2) Igne nos examinasti sicut examinatur argentum. Ps. 65. 10.

(3) Uram eos sicut uritur argentum, et probabo eos sicut probatur aurum. Zach. 13. 9.

vous purifierai de toute écume par le feu; vous serez entièrement dégagé de toute votre scorie et de tout votre métal¹.

» De même que l'agitation de la mer, dit le docte Gerson, fait qu'elle rejette tout d'un coup sur le rivage toutes les immondices qu'elle avait entraînées peu à peu durant le calme, ainsi les tentations servent à purifier les âmes de toutes les souillures qu'elles ont contractées pendant une paix profonde. »

« De même encore, dit un pieux auteur, que le vigneron taille et émonde la vigne, afin qu'elle rapporte plus de raisin, de même Dieu qui, dans le saint Evangile, ne craint pas de se comparer à un vigneron dans la personne *d'un père de famille qui sortit de grand matin, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne²*, taille ses vignes, qui sont les âmes; c'est-à-dire qu'il les émonde par les tentations, afin qu'elles produisent plus abondamment des fruits de justice.

C'est ainsi que les tentations, par un dessein providentiel, outre qu'elles nous éprouvent, servent encore à nous purifier. Oui, elles consomment en nous tout ce que la concupiscence, fruit malheureux du péché de notre premier père Adam, y a apporté de souillure et d'impureté; elles nous délivrent de l'amour-propre ainsi que de l'amour des choses de la terre, et, en faisant disparaître peu à peu tous ces éléments grossiers qui étaient en nous, elles nous rendent plus purs et plus agréables aux yeux de Dieu.

Il est vrai que tous ceux qui sont tentés ne retirent pas ce précieux fruit des tentations; et comme il y a des choses qui s'amollissent et se fondent, dès qu'on les présente au feu, comme la cire, par exemple; qu'il y en a d'autres, au

(1) Et convertam manum meam ad te, et excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. *Is. 1. 25.*

(2) Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias, qui exiit primò manè conducere operarios in vineam suam. *Matth. 20. 1.*

contraire, qui s'y endurecissent, comme l'argile, il en est de même des justes et des méchants: les premiers s'amollissent au feu des tentations et des souffrances, en s'humiliant dans la connaissance de leur bassesse, et les seconds, au contraire, s'y endurecissent; et c'est ainsi que des deux larrons sur la croix, l'un fait de son supplice l'instrument de sa conversion, et l'autre en prend une occasion de blasphème. C'est ce qui fait dire à saint Augustin « que la tentation est un feu dans lequel l'or se purifie, la paille se consume, le juste se perfectionne, et le pécheur rencontre sa perte; que c'est une tempête qui jette l'un à bord, et qui engloutit l'autre; qu'il en est des tentations comme autrefois de la mer Rouge. Dieu ouvrit un chemin à travers cette mer aux enfants d'Israël, mais les mêmes eaux qui servirent à les sauver, engloutirent les Egyptiens. »

Ainsi, premier avantage des tentations, elle nous éprouvent et nous purifient.

II. ELLES NOUS RENDENT PLUS SOIGNEUX ET PLUS FÉRVENTS.

Oui, c'est là un second avantage que procurent les tentations. Elles nous rendent plus attentifs à nos obligations, elles nous empêchent de nous relâcher dans le bien, et elles nous font tenir sur nos gardes comme des soldats qui sont à toute heure sur le point de combattre. Une longue paix a coutume de rendre le soldat moins propre au combat; elle lui ôte de sa valeur, lui enlève sa force, amollit son courage et fait même qu'il devient quelquefois négligent à éviter le danger; au contraire, l'exercice de la guerre le rend plus vigilant, plus robuste, plus hardi et plus courageux. C'est pourquoi un homme célèbre de l'antiquité, le grave Caton, soutint dans le sénat romain qu'il ne fallait pas ruiner Carthage, rivale de Rome, de peur que les Romains ne se perdissent ensuite dans l'oisiveté et dans la paix: « Et malheur, disait-il, malheur à Rome,

si une fois Carthage n'est plus¹ ! » Les Lacédémoniens, autre peuple de l'antiquité, avaient les mêmes sentiments touchant leurs ennemis. En effet, un de leurs rois ayant proposé d'exterminer entièrement une ville avec laquelle ils étaient continuellement en guerre, les Ephores ou magistrats de Lacédémone s'y opposèrent, et dirent qu'ils ne souffriraient point qu'on brisât la pierre de meule qui servait à aiguïser la vertu et le courage de leurs citoyens. C'est ainsi qu'ils appelaient la ville ennemie qui les tenait continuellement en haleine, et qui leur donnait des alarmes à toute heure ; et c'est ainsi qu'ils croyaient que rien ne leur était plus préjudiciable que le défaut d'occasions de combattre et de se signaler.

Il en est de même dans les choses du salut. Le défaut de tentations jette les âmes dans la nonchalance et dans le relâchement, au lieu que les tentations les rendent plus soigneuses, plus vigilantes, et réveillent leur ferveur et leur courage. Une Sœur, par exemple, en est venue jusqu'à tomber dans un état de nonchalance qui la rend négligente pour tous ses devoirs et pour tous ses exercices de religion. Plus de mortification, plus de régularité, plus de ferveur ; elle s'endort à l'oraison, elle n'obéit que lâchement, et elle ne cherche, au lieu de bien employer son temps, qu'à le perdre dans de vains amusements et de frivoles entretiens. Là-dessus, il survient une tentation violente dans laquelle elle a besoin de recourir à Dieu et aux remèdes que prescrit la religion. Alors elle se réveille de son assoupissement, elle reprend des forces et de la ferveur pour la mortification et pour la prière. C'est même un proverbe parmi les gens du monde, « que, pour apprendre à prier Dieu, il faut se mettre en mer, » pour nous faire entendre que la nécessité et le péril sont de grands moyens pour nous obliger à avoir recours à Dieu.

Ainsi, vous le voyez, bien loin que les tentations soient

(1) Væ Romæ, si Carthago non steterit. *Paul. Minut. in apoph.*

pour nous un empêchement et un obstacle à marcher dans le chemin de la vertu, elles nous y aident, au contraire. C'est pourquoi saint Paul, parlant de la tentation et voulant la désigner par une expression figurée, ne se sert pas des termes d'*épée* ou de *lance*, mais de celui d'*aiguillon*: *L'aiguillon de la chair*, dit-il, *m'a été donné*¹, pour marquer que comme l'aiguillon n'est pas fait pour blesser ni pour tuer, mais seulement pour exciter à marcher plus vite, de même la tentation ne nous est pas donnée pour notre perte, mais pour notre avancement et pour réveiller notre ferveur. Et, sous ce rapport, elle est même très-utile aux âmes qui ont déjà fait quelques progrès dans la vertu. En effet, de même que, quelque bon et quelque vigoureux que soit un cheval, il va toujours mieux, quand il sent l'éperon, de même, quelque parfaites qu'on suppose ces âmes, elles courent toujours avec plus d'agilité dans les voies du Seigneur, quand elles se sentent pressées par l'aiguillon de la tentation.

Et remarquez à ce sujet une chose qui doit être d'une grande consolation pour un grand nombre : c'est que, selon l'opinion des Saints, quoiqu'il puisse arriver que, dans le temps de la tentation, on ait commis quelques fautes légères et qu'on croie y avoir donné occasion par quelque négligence, cependant la patience, la résignation avec laquelle on aura d'ailleurs souffert cette épreuve, la résistance qu'on aura apportée aux attaques de la tentation, les efforts qu'on aura faits pour la vaincre, non-seulement effacent ces sortes de fautes, mais font même qu'on augmente en grâces et en mérites devant Dieu, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est fidèle, il vous fera même tirer avantage de la tentation*². Lorsqu'une mère ou une nourrice veut apprendre à marcher à un enfant, elle s'écarte un peu de lui, et puis l'appelle. Il tremble alors et n'ose pas avancer.

(1) Datus est mihi stimulus carnis meæ. 2. Cor. 12. 7.

(2) Sed faciet etiam cum tentatione præventum. 1. Cor. 10. 13.

Cependant elle le laisse, au risque même quelquefois de le voir tomber, croyant que c'est pour lui un moindre mal de trébucher que de ne pas savoir marcher. Dieu en use de la même manière avec vous, ma chère Sœur: *Je suis*, dit-il, par la bouche du prophète Osée, *comme le père nourricier d'Ephraïm*¹. Ces chutes légères, ces fautes que vous croyez avoir commises, il les compte pour rien, en comparaison du profit que vous retirez des tentations, en y résistant.

Exemple. Blosius rapporte que sainte Gertrude s'affligeant un jour amèrement d'un défaut auquel elle était sujette, et demandant instamment à Dieu de l'en délivrer, le Seigneur lui répondit avec une extrême bonté: « Pour-quoi voulez-vous, ma fille, me priver d'une grande gloire, et vous, d'une grande récompense. Toutes les fois que reconnaissant en vous ce défaut, vous vous proposez de vous en corriger à l'avenir, c'est un nouveau mérite que vous acquérez; et toutes les fois que vous tâchez de surmonter quelque défaut pour l'amour de moi, vous me faites le même honneur qu'un brave soldat fait à son roi, en combattant courageusement contre les ennemis et s'efforçant de les vaincre. »

Ainsi, second avantage des tentations, elles nous rendent plus soigneux et plus fervents.

III. ELLES AUGMENTENT NOS MÉRITES ET NOS RÉCOMPENSES.

Heureux, dit l'apôtre saint Jacques, *l'homme qui supporte la tentation; car, lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie*²! Lorsque la gloire des bien-heureux fut découverte à saint Jean, un des vieillards qui assistaient devant le trône du Très-Haut, lui dit: *Voilà*

(1) Ego quasi nutritus Ephraïm. *Osæ. 11. 2.*

(2) Beatus vir qui suffert tentationem, quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam vitæ. *Jacobi. 1. 12.*

ceux qui sont venus par le chemin des tribulations, et qui ont blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau¹. C'est par le chemin des souffrances et des afflictions, dit l'apôtre saint Paul, que nous devons entrer dans le royaume des cieux².

« Chaque fois que nous repoussons une tentation, dit saint Grégoire, nous gagnons un degré de grâce qui nous vaudra un degré de gloire dans le ciel. »

« Toutes les tentations que l'on repousse à l'aide de la grâce, dit saint Chrysostôme, sont autant de diamants qui enrichiront notre diadème dans le séjour du bonheur. »

Exemple. Nous lisons dans la vie de sainte Brigitte que la sainte Vierge lui révéla un jour que, lorsqu'elle s'efforçait de chasser les mauvaises pensées, quoiqu'elle ne les chassât pas entièrement, elle méritait néanmoins une grande récompense pour les efforts qu'elle faisait afin de surmonter cette tentation.

Ainsi, vous le voyez, Dieu ne nous envoie ici-bas des tentations, qu'afin d'augmenter notre mérite en ce monde, et de rendre notre récompense plus éclatante dans l'autre. C'est ici qu'il faut tailler et polir les pierres qui doivent servir à bâtir le temple de la céleste Jérusalem. On ne taille pas avec soin les pierres qu'on veut jeter dans les fondations : aussi n'est-il pas nécessaire que ceux qui doivent être précipités dans les enfers, soient éprouvés par les afflictions et par les tentations. Que les réprouvés ne songent donc qu'à se divertir, qu'ils ne refusent rien à leurs sens, qu'ils suivent leur inclination en toutes choses, soit... ; mais quant à ceux qui sont destinés à remplir les places des anges désobéissants, et qui doivent devenir les pierres vivantes de la céleste cité, il faut qu'ils soient exer-

(1) Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni. *Apoc.* 7. 14.

(2) Quoniam per multas tribulationes oportet hos intrare in regnum Dei. *Act.* 14. 21.

cés par les tentations ; *Car, si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes, par conséquent, ses héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin d'être aussi glorifiés avec lui*¹.

Aussi, est-ce cette perspective de la gloire future, dont elle doit entrer un jour en possession, qui anime et encourage une âme chrétienne au fort de la tentation : *Ah ! Seigneur, s'écrie-t-elle avec le Roi-Propète, c'est un grand bien pour moi que vous m'avez humiliée*². *Oh ! oui, je me suis réjouie*, dit-elle encore avec lui, *à cause des jours où vous m'avez humiliée, et des années où vous m'avez affligée*³. *Je souffre*, s'écrie-t-elle aussi avec l'apôtre saint Paul, cet homme de tribulations par excellence, exercé par tous les genres de tentations et d'épreuves, *je souffre*, il est vrai. Le démon me suscite de cruelles attaques ; Dieu permet qu'il mette mon espérance à de rudes épreuves, qu'il livre de terribles combats à ma foi, à ma vertu et à mon innocence. Je ressens parfois, dans mes membres, une loi bien impérieuse de la chair contre l'esprit ; mais, malgré tout, je ne serai point confondue, car je sais, et les saintes Ecritures me l'apprennent, oui, je sais en qui je me suis confiée dans les jours mauvais. Ce n'est point dans les hommes, qui sont toujours trompeurs dans leurs promesses, impuissants à les garder, que j'ai placé mes espérances, mais en Dieu seul, et je suis certaine qu'il est assez puissant pour conserver, jusqu'au grand jour des révélations, le dépôt que je lui ai confié⁴,

(1) Si autem filii et hæredes ; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom. 8. 17.*

(2) Bonum mihi quia humiliasti me. *Ps. 118. 71.*

(3) Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti ; annis quibus vidimus mala. *Ps. 89. 15.*

(4) Ob quam causam etiam hæc patior, sed non confundor. Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. 2. *Timoth. 1. 12.*

en résistant courageusement à la tentation : *Car il est fidèle*, m'enseigne encore le même Apôtre. Outre *qu'il ne souffrira jamais que je sois tentée au-delà de mes forces*¹, sa divine bonté veut bien encore attacher à la victoire que je remporterai sur la tentation, d'immenses récompenses dont je dois être en possession durant toute une éternité. Grâce à sa miséricorde infinie, *des épreuves passagères et légères produiront en moi une gloire incompréhensible et incomparable d'une éternelle durée*². Il aurait pu sans doute, avant de m'en mettre en possession, me faire expier dans le purgatoire toutes les peines temporelles qui étaient dues à mes péchés ; me contraindre à y payer, *jusqu'à la dernière obole*³, les dettes immenses que j'ai contractées à l'égard de sa suprême majesté ; mais il a pris un moyen plus conforme à ses vues sur les enfants des hommes, et ses vues sont pleines de miséricorde et de bonté. Il m'envoie ici-bas des tentations et des épreuves qui servent à me purifier de mes fautes ; il veut bien que les tourments que j'aurais dû souffrir dans ce lieu d'expiation, soient convertis en quelque peine temporelle dont il me châtie en cette vie. J'écouterai donc le conseil de l'Apôtre, sans me laisser abattre par ces épreuves ni décourager par ces tentations, puisque *les souffrances de cette vie n'ont nulle proportion avec la gloire future qui se manifesterà un jour en moi*⁴. »

(1) *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. 1. Cor. 10. 13.*

(2) *Id enim quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis. 2. Cor. 4. 17.*

(3) *Donec reddas novissimum quadrantem. Matth. 5. 26.*

(4) *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. Rom. 8. 18.*

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si c'est pour vous une nécessité de subir la tentation, cette nécessité est bien compensée par les grands avantages qu'on en retire, puisqu'elles servent, ainsi que je vous l'ai montré, à vous éprouver et à vous purifier, à vous rendre plus soigneuses et plus ferventes, à augmenter vos mérites et vos récompenses; que tous les Saints ont éprouvé, à la vérité, beaucoup de tentations, mais qu'ils y ont trouvé leur avancement spirituel, et qu'ils ont embelli leur couronne en augmentant leur victoire; que s'ils avaient manqué de courage dans la tentation, ils ne seraient jamais entrés en possession du bonheur éternel; qu'enfin vous ne devez jamais oublier cette maxime du pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, conçue en ces termes : « Il n'y a point d'homme si parfait et si saint, qui n'ait quelquefois des tentations, et nous ne pouvons en être entièrement exempts. Cependant, bien que ces tentations soient fâcheuses et rudes, elles sont souvent pour nous d'une grande utilité, parce qu'elles servent à nous humilier, à nous purifier et à nous instruire¹. » Ainsi soit-il.

(1) *Imit. Ch. l. 1. c. 43. §. 1. 2.*

LXXXIII^e CONFÉRENCE.

III. SUR LES TENTATIONS.

DIFFÉRENTES SORTES DE TENTATIONS.

1. *Tentation de vanité.*
 2. *Tentation de relâchement.*
 3. *Tentation de découragement.*
 4. *Tentation de curiosité.*
-

Deus neminem tentat; unusquisque verò tentatur à concupiscentiâ suâ abstractus et illectus.

Dieu ne tente personne; mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Jacob. 1. — 13. 14.

Il y a, mes Sœurs, des tentations de deux sortes, les unes d'épreuve, et les autres de séduction. Dieu peut être l'auteur des premières, et, dans ce sens, l'Écriture dit qu'il *tenta Abraham*¹; c'est-à-dire qu'il mit sa fidélité à l'épreuve. Il en use de même dans toutes les tentations qu'il nous envoie; et c'est pour cela que le même apôtre saint Jacques dit: *Heureux l'homme qui supporte la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie*²! Mais Dieu ne nous tente jamais pour nous porter

(1) Deus tentavit Abraham. Genes. 22. 1.

(2) Beatus vir qui suffert tentationem; quoniam, cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. Jacob. 1. 12.

au mal; ces sortes de tentations viennent des ennemis du salut, dont le plus dangereux, comme le dit l'apôtre saint Paul, *est notre propre convoitise*¹.

Or, c'est de ces dernières tentations qu'il s'agit dans cette Conférence. Il y en a contre toutes sortes de vertus, contre la foi, l'espérance, la charité, la pureté, l'humilité, la patience, la tempérance, la ferveur, la confiance en Dieu, etc. Il y en a de vanité, de découragement, de tiédeur, de curiosité, de jalousie, d'antipathie contre le prochain ou d'amitié purement naturelle, etc. L'esprit immonde que Jésus-Christ chassa, et qui s'appelait *Légion*², était la figure des innombrables tentations que l'enfer nous suscite pour nous perdre. Ne nous occupons ici que de quelques-unes qui inquiètent le plus ordinairement les personnes de votre état : 1^o tentation de vanité; 2^o tentation de relâchement; 3^o tentation de découragement; 4^o tentation de curiosité. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. TENTATION DE VANITÉ.

C'est la plus dangereuse de toutes, puisqu'elle s'attache même aux vertus que nous aimons et pratiquons. Réfléchissons un moment sur le cœur humain, formé originellement pour la grandeur, puisqu'il était l'image de Dieu, et qu'il l'emportait, par ses éminentes qualités, sur tous les autres êtres qui l'environnaient. Il retient encore, quoique déchu, le désir de dominer; il veut toujours être au-dessus de ses semblables; il exige des considérations; il ne peut souffrir d'être confondu dans la foule des personnes sans titre et sans réputation. Quand les distinctions extérieures lui manquent, il s'admire lui-même; il préfère tout ce qu'il imagine ou ce qu'il fait, aux idées et aux actions des autres.

Le démon de la vanité perce dans la solitude la plus

(1) Caro enim concupiscit adversus spiritum. *Galat. 5. 17*

(2) Legio mihi nomen est, quia multi sumus. *Marc. 5. 9.*

étroite et la plus obscure. Qui pourrait expliquer tous ses artifices et toutes ses ruses? Ah! ce démon a toujours des intelligences secrètes avec nous-mêmes. Il est notre plus grand ennemi et nous le chérissons. Il nous porte à l'opinion la plus absurde, qui est de nous croire aimables, tandis que nous ne méritons que de la haine et du mépris, et nous l'écoutons volontiers; nous appuyons même les faussetés qu'il nous suggère. Il nous flatte du côté de l'esprit, sur nos talents, notre capacité, notre habileté, notre industrie, et c'est la plus grande de nos misères, que d'ignorer les bornes, les ténèbres, les faiblesses de notre intelligence. Il nous inspire des retours sur les agréments de notre personne, sur notre bonté de cœur, sur notre penchant à obliger les autres, sur notre régularité à remplir les devoirs de notre état, sur la douceur de notre caractère. Que sais-je enfin, et quel sentiment, quelle pensée y a-t-il en nous, que ce dangereux adversaire n'infecte du poison de la vanité?

Ridicule défaut, mais l'enfant chéri de notre nature corrompue. Nous rougissons quand on s'aperçoit que nous sommes vains; mais nous ne rougissons pas de fomenter en nous-mêmes ce qui nous rend méprisables au dehors: « Ah! s'écriait saint Augustin, avec tout le sentiment que lui inspirait sa foi, malheureuse et honteuse vanité! C'est elle, Seigneur, qui empêche qu'on ne vous aime et qu'on ne vous craigne comme des enfants doivent aimer et craindre leur père: aussi *résistez-vous aux superbes, et répandez-vous votre grâce sur les humbles*¹. Nous voulons être aimés et estimés des hommes, et l'ennemi de notre salut nous inspire de rechercher cet amour et cette estime, non pour vous, ô mon Dieu, et pour votre gloire, mais pour notre propre satisfaction. Nous donnons dans le piège, nous nous y laissons prendre; et qu'arrive-t-il? C'est que le tentateur nous rend semblables à lui et nous

(1) Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. *Jacob. 4 6.*

entraîne dans le lieu de supplices où son orgueil l'a plongé.... Déployez donc vos ailes, Seigneur, et qu'elles soient notre asile. Soyez vous seul notre gloire ; n'ayons d'autre désir que celui de vous honorer comme l'auteur de tous les biens. Si nous sommes aimés, que ce soit pour vous. Si nous sommes révéérés, que ce soit à cause de vous, et qu'il n'arrive jamais que nous profanions vos dons, en nous les attribuant comme s'ils étaient en nous¹. »

Vous voyez donc combien il vous importe *de prendre en main*, selon l'avis de l'apôtre saint Paul, *le bouclier de la foi*², pour résister à cette tentation de tous les moments, de tous les âges, de tous les états ; combien vous devez faire d'efforts pour mettre en pratique le conseil que le saint homme Tobie donnait à son fils, quand il lui disait : *Ne souffrez pas que l'orgueil domine dans votre cœur ou dans vos paroles*³ ; combien vous devez imiter la conduite du grand Apôtre, lorsqu'ayant dit de lui-même de grandes choses qu'il était nécessaire qu'il dit pour l'édification des fidèles et pour la gloire de Dieu, et pouvant en ajouter encore de plus grandes, puisqu'il avait été ravi au troisième ciel, il ajoutait de suite, de peur que quelque tentation de vanité ne s'emparât de son esprit et ne le portât à en tirer gloire : *Je m'épargne sur le reste, afin que personne ne m'estime au-delà de ce qu'il voit en moi ou de ce qu'il entend dire de moi*⁴. Ah ! quand une âme chrétienne est bien pénétrée de cette vérité, à savoir que la vanité est le rejeton funeste de l'orgueil, qui a perdu le chef du genre humain ; que ce vice imite la révolte de Satan contre la majesté et les droits du Très-Haut ; qu'il contredit les leçons et les exemples du

(1) S. August. Confess. l. 10. c. 37.

(2) In omnibus sumentes scutum fidei. Ephes. 6. 16.

(3) Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas. Tob. 4. 14.

(4) Parco autem, ne quis me existimet supra id quod videt in me, aut aliquid audit ex me. 2. Cor. 12. 6.

Fils de Dieu *humilié et anéanti*, comme s'exprime l'Apôtre, *jusqu'à prendre la forme d'un esclave*¹; qu'il s'oppose dans nous, plus qu'aucun autre vice, à l'établissement et au progrès de l'amour de Dieu, comme elle s'efforce alors, par tous les moyens possibles, de ne lui laisser aucune entrée dans son cœur! Si elle est appliquée à son emploi ou à quelque autre ouvrage que ce soit, et qu'il lui survienne une pensée de vanité: *« Non, Seigneur, s'écrie-t-elle tout de suite avec le Roi-Prophète, ce n'est pas à moi, non, ce n'est pas à moi, mais c'est à votre nom-qu'appartient la gloire*². *Qu'à Dieu seul soit l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles*³. » Si elle prie et qu'un sentiment de vanité cherche à s'emparer d'elle, elle s'en humilie profondément devant Dieu, et elle dit avec le prophète Daniel: *« Ce n'est point dans la confiance en mes bonnes œuvres, Seigneur, que j'ose vous prier, prosternée devant votre face, mais dans la confiance en votre miséricorde infinie*⁴. » Si elle parle, et qu'elle soit tentée de quelque pensée de vanité: *« Seigneur, dit-elle avec le saint roi David, mettez une garde à ma bouche, et une barrière de circonspection à mes lèvres*⁵. *Non, ne permettez pas que mon cœur soit enclin à proférer des paroles de vanité*⁶. »

Il y a plus encore, c'est que pressée du désir de couper jusqu'à la racine cette funeste et maudite souche de la vanité, dès qu'une parole qu'il n'est pas nécessaire de proférer, peut tourner à sa louange, elle aime mieux s'en abstenir que de s'exposer à quelque pensée secrète d'amour-propre. De même aussi, si elle a fait une action qui doive

(1) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus. *Philip. 2. 7.*

(2) Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. *Ps. 115. 9.*

(3) Soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum. 1. *Timoth. 1. 17.*

(4) Neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. *Dan. 9. 18.*

(5) Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis. *Ps. 140. 3.*

(6) Non declines cor meum in verba malitiæ. *Ps. 140. 4.*

lui attirer de l'estime et de la considération, elle préfère n'en dire mot, quelque bonne intention qu'elle ait eue en la faisant, et quelque bon motif qu'elle puisse également avoir en la communiquant à ses Sœurs. C'est assez que cette action vienne d'elle, pour n'en point parler; et elle a toujours une extrême retenue en cela, de peur qu'en disant le bien qu'elle a fait, il ne s'élève dans son cœur quelque sentiment de vanité qui lui en fasse perdre tout le mérite. Plus encore est-elle éloignée de se louer et de se vanter. La pensée, il est vrai, peut bien lui en venir quelquefois; car, fille d'Adam et d'Eve, elle porte au dedans d'elle-même ce fonds d'orgueil que nous avons tous hérité de nos premiers parents; mais remarquez en même temps comme elle repousse avec indignation une telle pensée; voyez comme elle lui résiste avec courage: "*Qu'as-tu donc à t'enorgueillir*, se dit-elle intérieurement, dans le sentiment d'une sainte colère, *qu'as-tu à vouloir t'élever, cendre et poussière*¹? Il te sied bien de vouloir te vanter, toi qui ne mérites que la confusion, que l'abaissement, que l'opprobre, que l'enfer, oh! oui, il te sied bien de vouloir te louer! " Puis, jetant un coup d'œil rapide sur son crucifix: " O modèle admirable d'humilité, continue-t-elle, divin Jésus, faites-moi part des sentiments qui vous animaient, lorsque vous disiez à vos Apôtres: *Oh! pour moi, je ne recherche point ma propre gloire; un autre la recherchera et en sera juge*². "

II. TENTATION DE RELÂCHEMENT.

Les sociétés religieuses ne tombent en décadence que par le relâchement inséparable de la tiédeur, et s'il y a des personnes qui se sont perdues et qui ont été réprouvées, après s'être consacrées à Dieu, leur réprobation a toujours

(1) Quid superbit terra et cinis? *Eccli.* 10. 9.

(2) Ego non quæro gloriam: est qui quærat et judicet. *Jean.* 8. 53.

101 C. IV.

eu le relâchement pour principe. On est tenté de relâchement par l'inconstance naturelle, ennemie d'une régularité soutenue, par l'exemple des imparfaites, par la mollesse et la connivence des Supérieures, par le faux bel esprit qui prend la place de la simplicité religieuse, par la fréquentation des personnes du dehors, par l'imitation ou l'introduction, dans une Communauté, de quelques-uns des usages du monde. Il n'y a rien de plus faible que la foi ou l'amour de Dieu dans les âmes relâchées, ni rien qu'il soit nécessaire de ranimer avec plus de soin, quand on se sent tentée de ce funeste relâchement, cause du dépérissement de beaucoup d'âmes dans les voies du salut.

C'est alors que, sous la direction de la grâce, il faut mettre en mouvement tous les grands ressorts de la ferveur, méditer avec soin les vérités sublimes de la religion, surtout celles qui inspirent une crainte salutaire; s'occuper de la vie et des souffrances de Jésus-Christ; faire parler l'intérêt de ne pas perdre une âme rachetée à un si grand prix; contempler les exemples des Saints; se comparer avec eux, faire un parallèle de sa propre conduite avec celle de ces beaux modèles, et rougir d'une lâcheté condamnée par tant de témoins illustres; se demander à soi-même ce qu'on pensera, au moment de la mort; si l'on préférera pour lors les infidélités d'une vie lâche et imparfaite, aux exercices d'une régularité qui ne se sera jamais démentie. Tout ceci est du ressort de la foi; elle seule peint en grand les avantages de la ferveur et les dangers du relâchement; elle seule arrête une âme près de se livrer aux suggestions de l'amour de ses aises, funeste amour qui tend toujours à relâcher les nœuds des saintes observances: " Ah! se dit-elle souvent à elle-même avec un saint Bernard, ce modèle admirable de la vie religieuse, qu'ai-je prétendu faire en quittant le monde, et pourquoi suis-je venue dans cette Communauté¹? " Ou bien elle se demande

(1) Bernardus, ad quid venisti! *In ejus vita.*

avec le même Saint: « Si je devais mourir aujourd'hui, ce soir, cette nuit-ci même, me comporterais-je de la sorte? ferais-je ceci¹? m'abandonnerais-je à cette négligence dans mes exercices de piété? succomberais-je à cette paresse spirituelle? ne chercherais-je pas tous les moyens de me réveiller au plus vite de cet engourdissement si dangereux pour mon salut? Eh quoi! Jésus-Christ, mon Sauveur et mon modèle, s'est occupé avec tant de zèle du salut des âmes, durant les jours de sa vie mortelle, qu'il *en fut un jour tout fatigué, et obligé de se reposer sur le bord d'un puits*², et moi je souffrirais que la mienne dépérît, en me laissant aller à un honteux et indigne relâchement dans le service de Dieu! Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi, et, avec l'aide de votre grâce, je ne déposerai pas les armes, que je n'aie surmonté cette tentation. »

III. TENTATION DE DÉCOURAGEMENT.

Cette sorte de tentation est assez commune parmi certaines âmes pieuses qui ont de la propension aux scrupules et à la mélancolie, et elle attaque même celles qui, en apparence, ont la meilleure volonté. Ces personnes ressemblent à certains braves qui, dans les combats, font d'abord des prodiges de valeur, et qui perdent bientôt courage, si le succès ne répond pas à leurs premiers efforts. Dans la vie spirituelle, il ne suffit pas de bien commencer, de marcher même d'un pas ferme jusqu'à un certain point, il faut se raidir contre toutes les difficultés; s'avancer toujours de plus en plus sans trop murmurer de ses faiblesses, de ses chutes, de ses misères multipliées à l'infini, sans trop s'inquiéter, sans trop se troubler, sans trop se mettre l'esprit à la torture. C'est l'ennemi du salut qui met en jeu tous les ressorts imaginables, tels que les scrupules, les

(1) Si modò moriturus esses, hoc faceres? S. Bern.

(2) Jesus ergò fatigatus ex itinere, sedebat sic suprà fontem. Joan. 4. 6.

anxiétés, le trouble, la mélancolie et mille autres de cette espèce, pour fatiguer, bouleverser l'intérieur d'une âme et pour la plonger dans le découragement. Il est secondé en cela par l'amour-propre, qui voudrait toujours jouir des délices du Thabor, et ne jamais éprouver les amertumes du Calvaire. Cet amour-propre est le plus grand séducteur, et, sans lui, le serpent qui tenta Eve dans le paradis terrestre, aurait certainement échoué dans son détestable projet.

C'est surtout contre cette funeste tentation du découragement qu'une âme véritablement chrétienne doit s'efforcer de se mettre en garde. Dans quelque sécheresse et quelque aridité spirituelle qu'elle se trouve, elle ne doit pas perdre courage, mais attendre avec une entière résignation et une grande patience, dans ce fâcheux état, le retour des consolations. Non, qu'elle n'aille pas croire, ainsi que se l'imaginent quelques âmes pusillanimes à l'excès, que le culte et l'hommage qu'elle rend à Dieu, sans goût intérieur, sans tendresse de cœur, sans délices spirituelles, soit moins agréable à cette suprême Majesté. Car enfin, je vous le demande, est-ce donc le sujet d'une si grande louange, que de servir un roi de la terre durant le calme de la paix et parmi les délices de sa cour? N'est-ce pas plutôt une vraie marque de fidélité et de constance, un titre assuré à sa faveur et à ses bonnes grâces, que d'aimer à le servir dans un temps de guerre, et lorsqu'il y a tout à craindre des chances périlleuses des combats? Ah! qu'elle tâche, au contraire, de bien se persuader que plus elle domptera la répugnance qu'elle éprouve dans ses exercices de piété, plus elle acquerra de mérites devant Dieu; que plus elle se fera de violence pour s'assujettir pleinement au service du Seigneur, plus elle se rendra agréable à ses yeux; que moins il y aura de sa part d'intérêt particulier dans la pratique des vertus, plus la pureté de l'amour divin y éclatera.

Il est vrai que dans cette conduite si éminemment chré-

tienne et religieuse, l'amour-propre ne trouve pas son compte; que parfois il en est tout chagrin; qu'il en vient aux plaintes et aux murmures; qu'il pousse même les hauts cris; mais elle doit lui imposer silence et tâcher, sinon de l'étouffer entièrement, du moins d'en modérer les saillies et les mouvements contraires à la pure charité: « A cœur vaillant, rien d'impossible, » disait si bien saint François de Sales. Eh! quel est donc *ce cœur vaillant*, sinon le cœur plein de foi, et rempli de l'esprit de Dieu? « Il mène, à la vérité, une vie bien morte, disait encore le même Saint, avec son langage admirable de simplicité et de naïveté: il est au désert sans eau, sans manne; il est avec Dieu seul, et Dieu, dans ce temps d'épreuves, se cache et se tait; mais c'est précisément alors que le vieil homme se détruit, que le malheureux et funeste *moi* trouve le coup mortel et qu'il expire. »

Mais ce n'est pas tout, et le même esprit, c'est-à-dire l'esprit de foi, l'esprit de Dieu où elle a dû puiser sa force, tremper ses armes pour surmonter cette tentation et remporter cette première victoire, lui en procurera encore une seconde. Non, elle ne doit pas plus se décourager de ses misères spirituelles et de ses chutes, que de ses aridités et de ses sécheresses. Ah! sans doute ces misères sont grandes, ces chutes sont multipliées; l'esprit tentateur voudrait en profiter pour la jeter dans le trouble et l'abattement. Que d'assauts ne lui livre-t-il pas à cet effet! que de combats elle a à soutenir! que de tentations à surmonter! Mais l'esprit de Dieu, de son côté, la soutient, la fortifie, l'élève au-dessus d'elle-même, et fait que la confiance en Jésus-Christ l'emporte encore sur la connaissance qu'elle a de sa faiblesse et de son néant.

IV. TENTATION DE CURIOSITÉ.

La curiosité a causé par le passé et cause encore tous les jours de grands maux ; en voici quelques exemples.

La femme de Loth ayant cédé à cette tentation et ayant eu la curiosité de regarder derrière elle, contre l'ordre de Dieu, afin de voir ce qui se passait à l'égard de Sodome et de Gomorrhe, fut changée en une statue de sel ¹ : « Et pourquoi donc de sel, demande un Père de l'Eglise, si ce n'est pour nous apprendre, par son exemple, la sagesse, dont le sel est le symbole, et pour nous faire connaître combien il est dangereux de céder à la tentation de curiosité ? »

Dina, fille de Jacob, sortit de la maison de son père pour voir les femmes du pays de Chanaan : c'était un jour de fête et de réjouissance publique : circonstance qui excita encore davantage la curiosité de cette fille ; mais elle paya bien cher de n'avoir pas résisté à cette tentation puisqu'elle fut déshonorée en cette rencontre, à l'âge de quatorze à quinze ans, par Sichem, fils du roi de cette contrée ².

Soixante et dix notables Bethsamites, avec cinquante mille personnes du peuple, furent frappés de mort non pas précisément pour avoir regardé l'arche, qui était un objet digne de leurs regards, de leur respect et de leur admiration, mais pour l'avoir regardée avec trop de curiosité, en ôtant, comme le croient plusieurs Interprètes des saintes Ecritures, le voile qui la couvrait, afin de voir et d'examiner ce qu'elle contenait ³.

(1) Respiensque post se, versa est in statuam salis. *Gen. 19. 26.*

(2) Quam cum vidisset Sichem filius Hemor..., adamavit eam, et rapuit, et dormivit cum illa, vi opprimens virginem. *Genes. 34. 2.*

(3) Porrò Bethsamitæ..., elevantes oculos suos, viderunt arcam, et gavisī sunt cum vidissent. *1. Reg. 6. 15.*

Il en coûta la vie à soixante et dix mille personnes, en trois jours de temps, pour expier la tentation de curiosité à laquelle Satan fit succomber David, dans le dénombrement qu'il fit faire de son peuple ¹. Ce même prince ne tomba dans deux crimes énormes, que pour n'avoir pas résisté à une tentation de curiosité qui le poussa à considérer, de dessus la terrasse de son palais, Bethsabée, lorsqu'elle se baignait ².

Bien plus, si nous examinons soigneusement l'origine de ce premier péché qui a infecté toute la nature humaine, nous verrons, comme le remarque saint Chrysostôme, que ce ne fut pas moins la curiosité d'Eve que son orgueil. « Ces paroles du serpent : *Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* ³, dit ce grand Docteur, lui inspirèrent une espérance superbe de devenir semblable à Dieu, et, dans la vue de se procurer cette espèce de divinité, c'est-à-dire de connaître le bien et le mal, elle se hâta de manger du fruit défendu. » La curiosité vint donc au secours de l'orgueil ; car elle désira avec ardeur d'éprouver, si, après avoir pris de ce fruit qui lui avait été défendu, elle en tirerait l'avantage que le serpent lui avait promis. *Vous serez comme des dieux*, voilà la tentation de l'orgueil. *Vous connaîtrez le bien et le mal*, voilà la tentation de la curiosité. En un mot, la curiosité engagea Eve à écouter le serpent, à regarder le fruit qui lui parut beau, et enfin à en manger, pour expérimenter la vérité des promesses séduisantes qu'il lui avait faites.

Malheureuse curiosité ! Elle étend ses ravages partout, jusqu'au sein même de la religion. Cette Communauté jusqu'alors était restée calme et avait joui d'une grande paix ; chacune des Sœurs y vivait paisiblement dans l'exercice des œuvres de piété et dans la pratique des devoirs

(1) Satan concitavit David ut numeraret Israël. 1. Paral. 21. 1.

(2) Viditque mulierem se lavantem ex adverso. 2. Reg. 11. 2.

(3) Eritis sicut dii, scientes bonum et malum. Genes. 3. 5.

de sa sainte profession. Mais que fait l'esprit séducteur ? Il tente une ou plusieurs d'entre elles de curiosité. On veut connaître, à tout prix, ce qui se passe ici, savoir ce qu'on fait là. Souvent même on veut pénétrer ce qu'une Supérieure a dessein de faire ; on désire entrer dans ses pensées les plus secrètes. On pousse l'investigation jusqu'à vouloir être au courant de ce qu'elle aura dit, dans l'intime communication, à telle ou telle Sœur. Pour cela, on a recours à la feinte, à la dissimulation, à des dehors trompeurs, bien éloignés de cette belle simplicité qui doit faire le caractère d'une bonne religieuse. On ne craint pas de se laisser aller à de petits mensonges, à de légères médisances, à des jugements téméraires, qui, sans être bien graves, relâchent cependant les liens de cette union qui doit régner parmi tous les membres d'une même Communauté. Et de là, qu'arrive-t-il ? C'est qu'au grand scandale de la religion, on y est témoin de querelles, de murmures, de jalousies, de petites inimitiés qu'on n'y connaissait pas auparavant ; c'est qu'on s'y adresse des reproches mutuels, qu'on s'y fait des plaintes réciproques, qu'on y échange des griefs qui sont presque toujours faux et imaginaires, du moins quant à la personne qui cède au penchant de la curiosité, et qu'au lieu de cette paix qui régnait antérieurement, on n'y voit plus, hélas ! que trouble et division.

Jugez donc, d'après tous ces désordres, comme il est dangereux de se laisser aller à la curiosité, et combien il vous importe de réprimer cette sorte de tentation. Aussi, de là vient que saint Pierre ayant demandé un jour à Jésus-Christ ce que saint Jean deviendrait, ce divin Maître lui répondit : *Que vous importe ? Pour vous suivez-moi* ¹, sans vouloir savoir ce qui regarde les autres. De là vient encore que, lorsque ses disciples lui demandèrent dans quel temps il rétablirait le royaume d'Israël, il leur dit : *Ce n'est point à vous de savoir le temps et les moments*

1) Quid ad te ? tu me sequere. Joan. 21. 22.

que mon Père a réservés à son souverain pouvoir ¹. De là vient enfin, que, lorsque les Juifs lui demandèrent quelque prodige, il leur adressa ce reproche : *Cette nation corrompue et adultère demande un prodige, et on ne lui en accordera point d'autre que celui du prophète Jonas* ². Telle fut sa réponse, et elle fait assez voir combien il blâmait la curiosité. Voilà aussi pourquoi saint Paul, écrivant aux Thessaloniens, leur disait : *Nous apprenons, mes frères, qu'il y a parmi vous des gens inquiets, oisifs et curieux, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas : c'est pourquoi nous ordonnons à ces personnes et nous les conjurons par Notre-Seigneur Jésus-Christ de se tenir en repos et de manger leur pain, en travaillant en silence* ³ ; « comme si, dit un pieux auteur, ce Docteur des nations eût voulu, à l'avance, nous donner à entendre, par ces paroles remarquables, qu'il n'y a point de gens qui se mêlent de plus d'affaires et qui en fassent plus aux autres, que les gens oisifs et curieux ; que l'oisiveté est la mère de l'inquiétude, du dérèglement et surtout de la curiosité ; que cette curiosité, déjà si funeste et si condamnable partout où elle se rencontre, contraire au repos des familles, blâmable dans les personnes du monde, est par-dessus tout honteuse chez les personnes consacrées à Dieu : qu'elle devient très-pernicieuse dans les sociétés religieuses, dont la vie des chrétiens de la primitive Eglise présentait une ressemblance si frappante. »

(1) Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in suâ potestate *Act. 1. 7.*

(2) Generatio mala et adultera signum quærit, st signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. *Matth. 12. 39.*

(3) Audivimus enim inter vos quosdam ambulare inquietè, nihil operantes, sed curiosè agentes. Iis autem, qui ejusmodi sunt, denuntiamus et obsecramus in Domino Jesu Christo, ut cum silentio operantes, suum panem manducent. *2. Thess. 5. — 11. 12.*

CONCLUSION

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez vous mettre en garde : 1° contre la tentation de vanité ; que c'est une des plus dangereuses tentations, et peut-être la plus dangereuse de toutes, puisqu'elle s'attache même aux vertus qu'on aime et qu'on pratique ; 2° de relâchement ; que c'est par-là que les sociétés religieuses se perdent et que les particuliers s'exposent à la damnation ; 3° de découragement ; que, dans la vie spirituelle, il ne suffit pas de bien commencer, de marcher même d'un pas ferme jusqu'à un certain point, mais qu'il faut lutter avec courage et avec persévérance contre toutes les difficultés, et s'avancer toujours de plus en plus dans le chemin de la vertu ; 4° de curiosité ; que cette funeste passion devient la source d'une infinité de maux dans une Communauté ; qu'elle y engendre les querelles, les divisions, les jalousies, les inimitiés ; qu'un bon moyen pour vous prémunir contre les dangers sans nombre auxquels expose cette tentation, c'est de méditer sérieusement et d'avoir souvent présent à l'esprit ce conseil du pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Mon fils, ne soyez point curieux, et ne vous chargez point de soins inutiles. En effet, que vous importe que celui-ci soit de telle ou telle humeur ; que celui-là agisse ou parle de telle ou telle manière ? Vous n'avez point à répondre pour les autres ; vous ne rendrez compte que pour vous-même. »

Ainsi soit-il.

LXXXIV^e CONFÉRENCE.

IV. SUR LES TENTATIONS.

TENTATIONS CONTRE LA FOI.

1. *Elles sont graves, et dangereuses.*

2. *Elles sont communes.*

Sine fide impossibile est placere Deo.

Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Ad. Hæbr. 11. 6.

C'est une vérité, mes Sœurs, que la foi nous enseigne, et qui, tous les jours, est confirmée par l'expérience : l'homme, ici-bas, ne peut être exempt de misères, de faiblesses et de tentations. Les auteurs ont donné, à propos de la vie de l'homme sur la terre, des définitions diverses qui ont varié selon le point de vue où ils se sont placés ; mais de toutes ces définitions, celle qui, sans contredit, mérite davantage vos réflexions, c'est celle qu'en a donnée le saint homme Job, quand il a dit : *La vie de l'homme sur la terre est un combat*¹. Dieu, du reste, ne s'est pas engagé à nous rendre heureux dans ce monde ; il ne nous a pas promis des jours toujours sereins et sans nuage ; au contraire, il nous a prédit des tribulations, des souffrances, des combats, des tentations, des croix enfin, et beaucoup

(1) *Militia est vita hominis super terram. Job. 14. 1.*

de croix souvent dans cette vie ; c'est à nous de bien comprendre les desseins de Dieu, et de ne pas nous laisser tromper sur l'usage que nous devons en faire. De combien de tentations ne sont-elles pas, en effet, l'occasion dans la vie ? C'est ce que nous nous proposons de vous enseigner particulièrement aujourd'hui, en vous montrant combien les tentations contre la foi sont 1^o Graves et dangereuses, 2^o Communes. Tel est le sujet de cette conférence.

I. ELLES SONT GRAVES, ET DANGEREUSES

Pour vous donner, autant que faire se peut, une idée exacte du danger qu'il y a pour vos âmes dans les tentations contraires à la foi, il faut remonter à la source et vous montrer combien la foi nous est nécessaire à tous, si nous voulons nous sauver. Nous devons observer d'abord que la foi nous est nécessaire sous un double rapport. Elle nous est nécessaire de nécessité de précepte, comme disent les auteurs : *Celui qui croira et sera baptisé*, dit Jésus-Christ, *sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné*¹. Ce précepte est affirmatif en ce qu'il oblige de croire tout ce que Dieu a révélé, et il est négatif en ce qu'il défend de soutenir des erreurs opposées à notre croyance. La foi nous est encore nécessaire de nécessité de moyen, parce que sans elle il est impossible de plaire à Dieu, comme l'affirme l'apôtre saint Paul, dans son épître aux Hébreux. Il faut remarquer encore que, pour le salut de nos âmes, la foi sans les œuvres ne peut suffire. Aussi, voyez comme les saints docteurs parlent de la foi chrétienne.

« Nécessaire à la société humaine tout entière, la foi, dit saint Jean Chrysostôme, prêche la bonté et la justice aux souverains, l'obéissance aux sujets, la miséricorde

(1) Qui crediderit et baptisatus fuerit salvus erit, qui vero non crediderit condemnabitur. *Marc. 16. 16.*

aux riches, la patience aux pauvres, le travail et les devoirs d'état aux citoyens, la charité aux hommes. Elle est le lien des esprits qu'elle réunit dans les mêmes vérités, l'appui de l'autorité qu'elle rend inviolable et sacrée, le supplément des lois humaines qui ne peuvent commander au cœur, le fondement des mœurs publiques; elle est la consolation des malheureux, la vie du juste, le frein des méchants, la source des vertus. La foi est le plus précieux de tous les trésors, la source de tous les biens; consentez à perdre tout plutôt que la foi, dit encore ce saint docteur. L'incrédulité, ajoute-t-il enfin, ne reste jamais impunie, et c'est, de tous nos crimes, celui qui irrite Dieu le plus violemment contre nous. »

Personne ne doit donc s'étonner de voir que l'Esprit-Saint ne fait que nous rappeler la nécessité de la foi, pour ainsi dire, à chaque page de la sainte Ecriture; il nous la fait considérer comme indispensable pour mener une vie sainte, pure, et agréable aux yeux du Seigneur. *Mon juste vit de la foi*¹, nous dit-il, par la bouche de l'Apôtre saint Paul, et par trois fois différentes il redit la même vérité. — Veillez, soyez ferme, comme le roc, *dans votre foi, agissez vigoureusement*² d'une manière conforme à votre foi, nous dit-il ailleurs; *votre foi sera la ceinture de vos reins*³, dit le Seigneur par l'organe du prophète Isaïe. Comme vous le voyez, rien n'est plus fortement recommandé aux âmes par le Saint-Esprit lui-même que de se nourrir des pensées de la foi, et d'y conformer entièrement sa vie. Ah! c'est que de toutes les vertus à inculquer au cœur de l'homme, il n'en est pas, mes Sœurs, de plus importante et de plus salutaire que la foi. La foi, c'est le fondement de l'édifice sans lequel toutes les autres vertus croulent et s'évanouissent. C'est la foi qui

(1) *Justus meus ex fide vivit. Ad. Hæbr. 10. 58.*

(2) *Vigilate, state in fide, viriliter agite. 1. Cor. 16. 15.*

(3) *Et erit fides cinctorium renum ejus. Is. 11. 5.*

aide les âmes que Dieu appelle à une haute perfection, à répondre fidèlement à la voix du Seigneur. C'est la foi qui les rend victorieuses de toutes les difficultés qu'elles ont à combattre dans le chemin du salut; souffrances corporelles, peines intérieures, délaissements, humiliations, calomnies, persécutions; croix de toute sorte enfin, qui durent des années, et quelquefois pendant toute une vie : voilà ce qu'elles ont à supporter. Mais qui les soutiendra dans un état si long et si pénible? La foi, l'esprit de foi. Ces âmes se sont abandonnées à Dieu, et quoi qu'il puisse leur en coûter, elles ne veulent nullement s'en éloigner. Dussent-elles souffrir plus encore, se perdre même, elles souffriront davantage, elles se perdront plutôt que de manquer même légèrement à ce qu'elles doivent à Dieu. Elles ne voient rien, elles ne sentent rien, elles ne goûtent rien dans la conduite du Seigneur à leur égard. Si elles prient, il leur semble que leurs prières sont inutiles, qu'elles sont rejetées; si elles communient, elles craignent de faire autant de communions mauvaises; elles ne sentent plus aucune confiance dans le ministre du Seigneur qui les dirige, elles pensent qu'il les égare; et cependant elles continuent de prier, de communier, et d'obéir. Nulle ressource au-dedans, nulle consolation intérieure, nul témoignage de la conscience; elles se voient tout investies de péchés et de défauts; le glaive de la justice de Dieu est comme suspendu sur leurs têtes, il leur semble à chaque instant qu'elle va les abimer et les précipiter dans l'enfer. Au-dehors, nul soutien, nul secours de la part des hommes; au contraire, on les censure, on les condamne, on les accable de calomnies et de persécutions. Cependant, que deviendront ces âmes ainsi éprouvées? Affirmées par l'esprit de foi, elles demeurent inébranlables; elles vivent, mais d'une vie dont le principe leur est inconnu; elles conservent une paix inaltérable, mais qu'elles ne sentent point, sinon à de courts intervalles, et sur laquelle elles ne réfléchissent point. Dieu, en effet, ne leur permet pas de penser à elles-

mêmes, de s'occuper d'elles-mêmes, ni de faire attention à ce qui passe en elles. Elles vivent ainsi, suspendues, en quelque sorte, entre le ciel et la terre, n'ayant ici-bas rien qui les attache, et ne recevant du ciel rien qui les console.

Mais appuyées sur leur foi en Dieu, parfaitement abandonnées au bon plaisir de Dieu, elles attendent en paix ce qu'il plaira au Seigneur de décider par rapport à leur sort éternel. Quel prodige de foi, de confiance, et d'abandon à la volonté du Seigneur ! Mais aussi quel sort malheureux et funeste serait celui des mêmes âmes, si, au lieu de se diriger par l'esprit de foi, de s'éclairer à ce flambeau divin, elles avaient eu le malheur de s'en rapporter à leurs lumières naturelles ! Enveloppées de ténèbres épaisses, elles seraient devenues cent fois dans la vie l'objet et tout à la fois le jouet de leurs illusions et de leurs erreurs ; au lieu de courir avec joie dans le chemin de la perfection la plus élevée, elles finiraient par tomber infailliblement dans l'abîme de la perdition.

II. ELLES SONT COMMUNES.

Le démon, l'ennemi le plus acharné de la gloire de Dieu, n'épargne rien quand il s'agit de détourner les âmes d'aller à lui, ou bien de les détacher du service de leur divin maître. Une triste expérience de tous les jours et de tous les instants ne le prouve que trop, hélas ! Qui, dans sa vie, n'a eu à gémir sur les attaques incessantes de cet ennemi mortel de tout bien, et surtout de la foi qu'il sait être le principe du salut, et de la perfection ? Rien n'est plus commun, en effet, que les doutes, que les soupçons qui assiègent de toutes parts notre foi. Tantôt, ce sont les mystères de la religion que la raison humaine est impuissante à pénétrer, à expliquer. Tels sont les mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption de nos âmes, et de l'Eucharistie. Tantôt, ce sont les dogmes les plus essentiels de la religion, comme

la justice de Dieu, l'existence de l'enfer, l'éternité des peines qui viennent ébranler les pensées de la foi dans nos esprits et troubler nos cœurs. Mais c'est surtout, mes Sœurs, quand il essaie de réussir à vous éloigner des voies de la perfection chrétienne que le démon est rusé et terrible. Rien n'est oublié pour décrier cet état; il suscite contre lui des hommes ou ignorants ou de mauvaise foi, ou d'un esprit orgueilleux, ou prévenus de leur fausse science, qui le représentent sous les plus affreuses couleurs, qui lui donnent les noms odieux d'hypocrisie, et quelquefois même de libertinage raffiné; ou du moins, qui le traitent de folie et d'extravagance. A leurs yeux, les longues prières, la pratique de l'oraison, de l'humilité et de la pénitence, sont des bagatelles; les actes de vertus, les bonnes œuvres, les sacrifices que l'on peut s'imposer ne méritent aucune attention sérieuse. Ils ne savent que tourner en dérision les exercices de la piété et de la charité chrétienne. Les insensés! ils ne comprennent absolument rien aux choses de Dieu, et ils voudraient servir d'exemples et de guides aux hommes dans les voies du bien et de la vertu! Il est encore une autre source de tentations contre la foi qui arrête bien des âmes dans le chemin de la perfection, c'est la prudence humaine. « Nous sommes certainement convaincus, disait saint Vincent de Paul, que les vérités de la foi ne peuvent nous tromper; et cependant nous n'agissons pas comme si nous étions convaincus. Nous consultons plutôt ce que nous dit la prudence humaine que la foi. De là, le peu d'avancement que nous faisons dans la vertu. De là, encore, le peu de succès que nous avons en traitant les affaires qui regardent la gloire de Dieu. »

Aussi les saints, qui savaient s'élever si généreusement au-dessus des jugements des hommes, ne manquaient-ils jamais de se prémunir soigneusement contre les attaques insidieuses de cet ennemi domestique.

Saint Antoine et saint François d'Assise n'arrivèrent à

une si haute perfection que parce qu'ils suivirent le conseil de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et suivez-moi*¹.

Le bienheureux Benoît Labre sentant que le Seigneur l'appelait à une vie abjecte, pauvre et austère : Je puis tout, dit-il alors, en celui qui me fortifie. Sa tendre mère s'étant aperçue que son fils jeûnait souvent, passait les nuits couché sur des planches au lieu de reposer dans son lit, et faisait, quoiqu'il fût encore bien jeune, beaucoup d'autres œuvres de mortification, lui représentait avec une affection maternelle, que de telles pénitences pouvaient altérer sa santé. « Dieu m'appelle à une vie austère et pénitente, il faut bien que je commence à entrer dans les voies de Dieu, » répondit-il.

Il lui demanda la permission de quitter la maison paternelle, pour suivre sa vocation à la pénitence. Elle refusa de consentir à son départ, lui disant qu'il ne trouverait pas les moyens de subsister ; il lui fit cette réponse, qui marque bien sa foi et son courage : « Laissez-moi aller, ma mère, je vivrai de racines comme les anachorètes ; avec la grâce de Dieu, nous pourrons encore vivre comme eux. » Il obéit à la grâce, il vécut de la foi ; n'a-t-il pas sujet de s'en féliciter ? C'est ainsi que les saints étaient fidèles non-seulement à suivre l'avis salutaire que donne l'auteur du Combat spirituel à propos des tentations contre la foi, quand il dit : « Si l'ennemi du salut vous propose quelque raisonnement faux ou captieux contre les vérités de la foi, contentez-vous de lui dire avec une sainte indignation : Retire-toi d'ici, Satan ; père du mensonge, car, je ne veux pas même t'écouter ; il me suffit de croire tout ce que croit la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine ; » ils avaient soin encore d'agir d'une manière tout opposée aux opinions du monde et à leurs sentiments naturels

(1) Si vis perfectus esse, vende quæ habes, et da pauperibus... et sequere me.

La tentation leur procurait un autre avantage, qui consistait à abaisser leur esprit dans les sentiments de la plus profonde humilité, et elle servait à augmenter considérablement leurs mérites. « Les tentations auxquelles on résiste, dit saint Grégoire, accroissent les mérites, et rendent dignes d'une plus brillante couronne. » En effet, elles font pratiquer beaucoup d'actes de vertu qui sont très-agréables à Dieu. Saint Dorothée ayant exposé à son supérieur qu'il était importuné par de très-grandes tentations, il en fut touché de compassion, et lui dit que, s'il le voulait, il prierait le Seigneur d'y mettre fin. « Non, je vous en supplie, lui répondit-il, obtenez-moi plutôt de Dieu la patience et la grâce de sortir toujours victorieux de ce furieux combat ; ces tentations me font beaucoup souffrir ; mais je reconnais qu'elles me sont très-avantageuses ; elles font que j'ai recours à Dieu par la prière, et que je pratique la mortification. » Un saint personnage n'ayant plus une tentation dont il avait été longtemps assailli, se plaignait ainsi amoureusement à Dieu de ce qu'il en était délivré : « Seigneur, je ne suis donc plus digne de souffrir, et d'être affligé pour votre amour ? » Saint Ephrem, au rapport de saint Jean Climaque, voyant qu'il était très-tranquille, après avoir été agité par beaucoup de tentations, pria le Seigneur de permettre qu'il eût avec l'ennemi du salut de nouveaux combats, afin d'avoir occasion de se procurer dans le ciel une plus grande récompense, en lui donnant de plus grandes preuves de son amour. Sans vouloir vous conseiller, mes Sœurs, de demander la tentation, car il faut toujours redouter sa faiblesse, je veux vous persuader qu'il ne faut pas craindre à l'excès d'être tentées. Quel que soit donc l'objet de votre foi sur lequel vous serez désormais assaillies par le démon, ou par votre propre nature, ranimez votre foi, humiliez-vous profondément devant le Seigneur, invoquez avec ferveur le secours de sa grâce, qu'il ne refuse jamais aux âmes humbles et confiantes, et vous serez victorieuses de tous vos ennemis.

CONCLUSION.

Si donc, mes Sœurs, rien ne nous est plus nécessaire que la foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu ; si, d'un autre côté, personne ne peut s'élever à une haute perfection, sans se laisser diriger par l'esprit de foi, il est de la plus haute importance pour le salut de vos âmes de craindre l'affaiblissement de votre foi, et de lutter contre les tentations qui lui sont opposées.

En voyant aussi combien les Saints ont été attentifs à se mettre en garde contre les embûches du démon sous ce rapport, demandez fréquemment au Seigneur de fortifier votre foi, et dites-lui, surtout dans les pensées, les doutes ou les tentations qui assailliront votre foi : *Augmentez en nous la foi*¹, *je crois, Seigneur, mais fortifiez ma foi*² ; et ces actes seront pour vous une source abondante de mérites. Ainsi soit-il.

(1) *Adauge nobis fidem. Luc. 17. 5.*

(2) *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam. Marc. 9. 23.*

LXXXV^e CONFÉRENCE.

V. SUR LES TENTATIONS.

TENTATIONS CONTRE L'ESPÉRANCE AYANT POUR OBJET :

1. *Le pardon des péchés commis.*
 2. *La correction des défauts que l'on reconnaît en soi-même.*
 3. *Le défaut de confiance en la providence divine.*
 4. *Le manque de soumission à la sainte volonté de Dieu.*
-

In Deo speravi, non timebo.

J'ai mis toute ma confiance en Dieu, je ne craindrai rien. Ps. 55. 2.

Dans la conférence précédente, mes Sœurs, je vous ai parlé des tentations contre la première des vertus théologiques, la foi. Vous avez vu combien ces tentations sont graves et dangereuses pour le salut de nos âmes, et combien aussi elles sont communes dans la vie. Loin d'en être exempte à l'heure de la mort, c'est alors surtout qu'elles viennent assaillir l'âme chrétienne. Le démon voyant une âme sur le point de lui échapper pour toujours, redouble d'efforts et de ruses dans ce moment redoutable. Puissions-nous donc nous mettre à l'abri de ce danger, en nous efforçant de fortifier de plus en plus notre foi, et de vivre d'une manière conforme à ses enseignements ! Il est encore d'autres tentations contre lesquelles nous ne saurions trop nous prémunir, si nous voulons sérieusement

nous sanctifier : ce sont les tentations contre l'espérance. Vous connaissez l'espérance chrétienne, vous savez que si nous sommes fidèles à la grâce de Dieu, et si nous observons sa loi, nous devons avoir en lui une confiance entière non-seulement pour tout ce qui regarde le salut de nos âmes, mais aussi pour tout ce qui a rapport aux choses temporelles, quand elles sont pour nous un moyen de salut. Eh bien ! l'espérance chrétienne est une vertu qu'on viole souvent, sans le savoir peut-être. Les tentations qui lui sont opposées ont pour objet : 1^o le pardon des péchés commis ; 2^o la correction des défauts que l'on reconnaît en soi-même ; 3^o le défaut de confiance en la providence divine ; 4^o le manque de soumission à la sainte volonté de Dieu.

I. LE PARDON DES PÉCHÉS COMMIS.

On peut pécher contre l'espérance chrétienne de beaucoup de manières, mais toutes, conformément à la doctrine enseignée par les Théologiens, se résument en deux principales : c'est par défaut ou par excès que l'on peut blesser cette vertu ; on peut avoir trop d'espérance, ou l'on peut en avoir trop peu ; le défaut, on l'appelle désespoir, et à l'excès on donne la qualification de présomption. Il est à remarquer cependant, et cette observation n'est pas sans importance, que le désespoir et la présomption, quoique entièrement opposés l'un à l'autre, semblent souvent agir de concert pour la perte des âmes. La présomption commence l'attaque, elle met l'homme en face de la tentation, en lui faisant croire qu'il est assez fort pour la vaincre ; elle place l'homme, si vous voulez, sous le charme de la passion, et lui fait entendre qu'après en avoir savouré les douceurs, il pourra sans effort et sans peine s'en affranchir à son gré. Séduit par cette amorce trompeuse qui seconde si bien l'inclination de sa mauvaise nature, il fait une chute, puis une autre, puis une troisième, et quand il se voit loin de Dieu, quand il se sent étroitement pressé par les liens

de l'habitude; quand sa conscience bouleversée ne lui laisse plus ni paix ni trêve, et lui fait sentir, à chaque instant, par l'aiguillon du remords, l'horreur de son état, la présomption se retire et cède la place au sombre désespoir. Tel est l'effet de la ruse de l'esprit tentateur. Quand une fois il a conduit une personne dans ce malheureux état, il jette dans son esprit les pensées les plus noires; il s'efforce de lui persuader que tous les trésors de la divine miséricorde lui sont fermés, et qu'elle est déjà frappée d'une sentence d'éternelle réprobation. Remontez aux principes des temps, et vous verrez bientôt qu'il en a été ainsi dès l'origine du monde.

Qui, en effet, a perdu Caïn le fratricide? N'est-ce pas ce défaut de confiance? Après avoir immolé son frère, l'image de son crime lui apparut si horrible, qu'il s'écria en poussant des hurlements : *Mon iniquité est trop grande pour que je mérite le pardon*¹. Judas ne s'est-il pas perdu de la même manière? Après son infâme trahison, son divin Maître qu'il avait si lâchement livré à ses ennemis, avait encore les bras ouverts, pour le recevoir et le sauver; si, comme Pierre, il eût effacé sa faute par ses larmes, si ce monstre, au lieu de s'endurcir sous les coups de la grâce, comme l'enclume sous le marteau, fût tombé pénitent aux pieds de son Sauveur, il se fût sauvé. Mais, le malheureux! il jugea son péché irrémissible, et il alla se pendre. C'est ainsi que son désespoir devint plus que son crime la cause de sa réprobation. Il ne faut pas croire cependant que c'est seulement aux grands coupables comme ceux-ci que l'ennemi du salut vient tendre les pièges du désespoir. Combien d'âmes, encore sincèrement chrétiennes d'ailleurs, mais timides, portées aux scrupules, qui, sans s'abandonner ouvertement au désespoir, se nuisent à elles-mêmes, s'arrêtent dans les voies de la perfection, en se remplissant la tête de terreurs chimériques, s'inquiétant

(1) Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear. *Gen. 10. 13.*

trop de leurs confessions passées, doutant de la bonté infinie de Dieu, se faisant une idée fausse de la justice divine, et surtout en s'occupant à l'excès de leurs doutes et de leurs inquiétudes. C'est là un grand obstacle à l'avancement dans la vertu pour beaucoup de personnes, qui, si elles voulaient secouer une bonne fois l'amour-propre, qui est cause en grande partie de toutes ces faiblesses, s'élèveraient bien haut dans l'amour de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus ?

II. LA CORRECTION DES DÉFAUTS QUE L'ON RECONNAIT EN SOI-MÊME.

S'il est un point important à méditer dans la vie spirituelle, c'est bien celui qu'il s'agit de traiter en ce moment. En effet, la sainteté consistant à éviter le mal et à faire le bien, il n'est rien de plus urgent pour nous que d'éloigner de nos âmes tout ce qui peut les détourner de cette double fin. Or, qui ne sait que, parmi les obstacles propres non-seulement à nous arrêter dans les voies de la perfection, mais à nous faire même tomber dans le péché, il faut placer en première ligne le découragement ? « Cela ressemble au péché de désespoir, dit un auteur spirituel à propos du découragement, et cependant ce n'est pas un péché ; c'est, en quelque sorte, une ombre de désespoir, qui nous fera commettre un nombre infini de péchés véniels dans le cours de la première demi-heure que nous nous y laisserons aller. » Il résulte de là évidemment que quiconque désire se corriger d'un défaut qu'il reconnaît en soi ne pourra jamais arriver à cette fin, s'il a le malheur de laisser le découragement pénétrer dans son cœur. Voulez-vous, ma Sœur, vous appliquer sérieusement à vaincre l'orgueil que vous découvrez en vous et pratiquer la vertu d'humilité qui lui est opposée ? Je vous le demande, que d'attention et de vigilance ne vous faudra-t-il pas exercer continuellement sur vous-même pour réussir dans ce salutaire projet ! Quelle

constance et quelle persévérance ne devrez-vous pas apporter dans vos efforts pour faire quelques progrès dans l'humilité chrétienne ! Ce ne sera qu'en produisant, le plus souvent possible, les actes de cette vertu, que vous serez assez heureuse pour affaiblir en vous l'orgueil, et y implanter l'humilité. Au contraire, si, au lieu d'être constamment attentive et généreuse dans la lutte que vous aurez à soutenir à chaque instant, vous venez à vous effrayer des difficultés que vous rencontrez, ou même des chutes que vous pourrez faire de temps en temps dans cette voie ; si vous venez à vous décourager, enfin, vous ne pourrez que commettre beaucoup de fautes. Ah ! que vous êtes à plaindre, si vous pensez que pour extirper de votre âme un défaut quelconque, il suffira de vous montrer courageuse dans le combat pendant quelque temps seulement, et qu'ensuite vous vous laissez entraîner au découragement ! Les saints n'ont-ils pas travaillé et souffert non pas pendant quelques années seulement, mais beaucoup pendant leur vie entière pour déraciner en eux un défaut dominant et acquérir une vertu ? Il faut donc le reconnaître à notre honte et à notre confusion, si nous ne faisons pas plus de progrès dans la perfection chrétienne, c'est que trop souvent nous perdons courage dans la lutte continuelle qu'il faut soutenir ; et si nous avons le malheur de nous décourager ainsi, c'est que nous mettons trop de confiance dans nos propres forces, et que nous concevons de nous-mêmes une trop haute opinion. Si nous avions été humbles, nous serions étonnées de n'avoir pas fait pis : Si nous avions compté davantage sur le secours de la grâce, nous eussions sûrement mieux réussi. « Efforçons-nous, disait saint Vincent de Paule, de concevoir une très-grande défiance de nous-mêmes, et d'avoir cette vérité toujours présente à l'esprit : de nous-mêmes nous ne sommes bons à rien, nous ne pouvons que gâter les desseins de Dieu. » Si nous ne la perdons point de vue, elle nous tiendra dans une entière dépendance de la conduite de Dieu, et nous portera à recou-

rir souvent à lui pour obtenir son secours. Le père Du Pont disait que ce qui avait coutume d'être pour les autres des sujets de découragement, comme la considération de la fragilité humaine, de sa faiblesse propre, et des péchés commis, augmentait en lui sa confiance en Dieu, loin de le décourager, parce qu'il fixait alors ses regards sur la bonté et la miséricorde de Dieu.

Au lieu de nous décourager à la vue de notre faiblesse et de nos défaites dans la mortification de nous-mêmes, soyons humbles et confiants en la grâce, et nous parviendrons à nous corriger, et à devenir des saints.

III. LE DEFAUT DE CFIANCE EN LA PROVIDENCE DIVINE.

Après avoir tiré le monde du néant, Dieu ne l'abandonne pas au hasard. Au contraire, comme un roi gouverne ses états, un père sa famille, ainsi Dieu gouverne l'univers. C'est ce qu'on appelle dans le langage ordinaire la Providence de Dieu. La Providence, que ce mot est beau, mes Sœurs! Qu'il est doux à tous les cœurs! Mais, hélas! si ce mot est prononcé souvent et par un grand nombre de bouches, comme il est peu de personnes qui en comprennent bien le sens et l'étendue! Le mot Providence, pris dans son acception naturelle, signifie que Dieu pourvoit à tout dans le monde. Considérée en Dieu, ce n'est pas quelque chose de distingué de Dieu, c'est Dieu lui-même. Considérée hors de Dieu, la Providence est ce choix et cette application de moyens par lesquels Dieu conserve les êtres créés, et les conduit à leur destination et à leur fin.

Il est une Providence divine qui s'occupe de l'univers et de tout ce qui s'y passe, de l'homme et de ses œuvres; qui doit voir, et qui voit en effet d'un œil différent le crime et la vertu. Soit que nous l'envisagions dans l'ordre physique, soit que nous l'envisagions dans l'ordre moral, les preuves abondent pour attester l'existence de la Providence. Mille fois, Dieu lui-même le déclare dans l'Ancien et le Nouveau

Testament. *Ma sagesse atteint son but avec certitude, et conduit toutes choses avec douceur*¹. Mille fois, il exhorte l'homme, sa créature bien-aimée, à mettre toute sa confiance en lui, à jeter dans son sein toutes ses sollicitudes ; il l'assure qu'il veille sur lui, comme sur la prunelle de son œil. Empruntant les plus gracieuses images, tour à tour il se représente à l'égard de l'homme comme un berger vigilant qui conduit un troupeau, comme un père qui se lève avant le jour pour travailler au bien de ses enfants, comme un ami auquel il veut que nous parlions avec une intime familiarité. Il nous fait un devoir sacré de recourir à lui dans tous nos besoins du corps et de l'âme. Mais la plus complète et la plus touchante preuve de la Providence, est la prière que son divin Fils a daigné nous apprendre : Notre Père, qui êtes aux cieux... Les larmes viennent aux yeux, quand on entend ce Dieu, devenu notre frère, nous prier avec instance de mettre toute notre confiance en notre Père commun.

A la voix du ciel se joint la voix de la terre, pour proclamer le dogme si consolant de la Providence. Non-seulement les juifs et les chrétiens sont unanimes sur ce point fondamental, mais les païens eux-mêmes ont cru qu'ils vivaient sous le gouvernement d'un Dieu que le crime irrite et que la vertu rend favorable, dont on peut apaiser la justice ou mériter les faveurs.

Rien n'arrive donc, dans le monde, sans l'ordre ou la permission de Dieu. C'est Dieu qui fait lever chaque jour le soleil qui nous éclaire ; c'est Dieu qui donne à la terre la fécondité dont elle a besoin pour produire les aliments qui nous nourrissent ; c'est Dieu qui envoie le beau et le mauvais temps, le froid et la chaleur, la stérilité et l'abondance ; c'est Dieu qui fait tomber la pluie et la rosée, qui fait gronder le tonnerre, qui déchaîne la tempête. C'est de

(1) Attingit omnia a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* 8. 1.

Dieu que nous viennent la joie et la tristesse, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté. C'est Dieu, en un mot, qui règle toutes choses, qui veut et ordonne toutes choses, à l'exception du péché. Rien n'arrive jamais par hasard ; le hasard n'est rien, il ne peut, par conséquent, rien produire. Mais, disent les uns, comment concilier l'existence d'une Providence divine avec cette foule de maux qui assiègent l'homme sur la terre ? Rien de plus facile, mes Sœurs ; tous ces maux, en effet, tels que les erreurs de l'esprit, les maladies et les souffrances du corps, la mort même, et tous ces maux plus affligeants encore, tels que les tentations, les crimes et les vices qui désolent la terre, d'où viennent-ils, sinon de la nature même de l'homme, ou de ses fautes, ou de l'abus qu'il fait de sa liberté ? Mais, disent les autres, s'il y a une Providence divine, comment se fait-il que, si souvent, les justes sont malheureux ici-bas, tandis que les méchants sont heureux ? Il n'y a rien là qui puisse ébranler notre confiance ; Dieu veut éprouver ses élus, et leur donner occasion de lui marquer leur fidélité par leur constance. C'était la réponse que faisait aux infidèles l'un des plus zélés défenseurs de la foi chrétienne. « Dieu nous examine, disait-il, il sonde le cœur de l'homme par les afflictions. Si Dieu ne met pas l'impie à de pareilles épreuves, c'est qu'il ne le juge pas digne de lui. » Dieu veut encore purifier ses élus de toutes les affections de la terre. Si, d'ailleurs, les prospérités temporelles étaient attachées à la vertu, la plupart ne serviraient Dieu que dans cette vue, et par conséquent ne l'aimeraient pas pour lui-même. Mais enfin, n'est-ce pas imposer à Dieu un soin trop pénible, indigne de lui, que celui de veiller sur tout l'univers, de s'occuper de tant de créatures si faibles et si imparfaites ? Raisonner ainsi, c'est comme si l'on disait que le soleil peut se fatiguer à éclairer toute la nature, et qu'il est plus indigne de Dieu de conserver ses créatures que de les produire.

Ce n'est pas mieux raisonner que de dire enfin, comme

certaines personnes, qui, quand elles ont fait une faute, donné du scandale, par exemple, cherchent à s'excuser en disant que c'était leur destinée. Insensées qu'elles sont! Avaient-elles pris toutes les précautions que conseille la prudence pour ne pas commettre le mal? Avaient-elles manqué des grâces nécessaires pour ne pas s'écarter du chemin de la sagesse et de la vertu? N'imitiez pas, mes Sœurs, ces hommes de peu de foi, qui veulent ainsi accuser en quelque sorte la divine Providence. Et si, parfois, vous vous sentez disposées soit à douter, soit à murmurer, soit à manquer de confiance relativement à la conduite de Dieu sur vous, pensez bien que Dieu est infiniment bon, et qu'il veille continuellement sur tous vos besoins; ayez confiance qu'il ne vous refusera jamais rien de ce qui peut vous être nécessaire ou utile pour la vie présente ou la vie future. Il pourrait arriver que Dieu, dans sa miséricorde, vous offrit l'occasion de souffrir, de la part des hommes, soit l'injure, soit la calomnie, soit l'injustice; mais alors soumettez-vous aux desseins de la Providence paternelle de votre Dieu, qui éprouve ceux qu'il aime et qu'il veut sauver. Quelles que soient les peines qui vous accablent, gardez-vous de vous livrer aux impatiences et aux murmures; bénissez, au contraire, ce Dieu bon qui a soin de nous purifier sur la terre, et de nous y faire mériter, pour mieux nous récompenser dans le ciel.

IV. LE MANQUE DE SOUMISSION A LA SAINTE VOLONTÉ DE DIEU.

Il serait inutile, je pense, de faire ici de bien longs raisonnements pour vous prouver que tout le secret de la sainteté consiste uniquement à vouloir tout ce que Dieu veut, à faire tout ce que Dieu veut, et à souffrir tout ce que Dieu veut. Notre-Seigneur nous a enseigné cette belle doctrine en quelques mots : *Que ma volonté ne s'accom-*

*plisse pas, mais la vôtre*¹. Là est toute sa mission, accomplir la volonté de son Père. Ce n'était pas non plus à faire de grandes choses que les saints faisaient consister l'amour de Dieu, mais bien à soumettre parfaitement leur volonté à la volonté du Seigneur. « J'aimerais mieux, disait le bienheureux Henri Suso, être un ver de terre par la volonté de Dieu, qu'un Séraphin par la mienne. » « La fin de toutes les vertus, disait encore saint Jean De la Croix, est de nous mettre en possession de l'union avec Dieu, de laquelle dépend tout notre bonheur en ce monde; or, en quoi consiste proprement cette union? Dans une parfaite conformité de notre volonté à celle de Dieu, de sorte que la nôtre ne soit jamais en contradiction avec la sienne, que nous aimions toujours ce qu'il aime, et que tout ce qui lui déplait nous déplaie. » Voilà, certes, un moyen bien simple et bien sûr de se sanctifier, et d'acquérir beaucoup de mérites en peu de temps, d'en acquérir, pour ainsi dire, sans interruption. Combien d'occasions, en effet, se présentent à nous chaque jour, à chaque instant même, de faire des sacrifices de goût, d'opinion, et de volonté!

La vie n'est-elle pas comme une chaîne non interrompue de contradictions, de tracas, et de misères, contre lesquelles notre nature corrompue se sent portée à gémir? Eh bien! pour imposer silence à tant de plaintes et de murmures qui se pressent continuellement sur nos lèvres, il faut se faire violence et se mortifier. Or, qui ne sait que chaque fois qu'une âme chrétienne remporte une victoire sur elle-même, elle gagne en même temps un degré de mérite proportionné à ses efforts, degré de mérite qui sera pour elle une source de récompense dans le ciel? Les saints étaient si persuadés de cette vérité, qu'ils mesuraient leurs progrès dans la vertu, et, par conséquent, leurs titres à la gloire du ciel à leurs progrès dans la mortification. Quand on parlait à saint François de Borgia d'une personne qui était distin-

(1) Non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth.* 56. 59.

guée par sa perfection et sa sainteté, savez-vous bien ce qu'il avait coutume de répondre : « Je veux bien le croire, disait-il, mais, pour m'en convaincre, il faut que je voie comment cette personne a l'habitude de se mortifier. » Voyez donc combien il est important pour vous de ne pas vous laisser entraîner aux murmures, aux plaintes, au manque de soumission à la volonté divine, dont on se rend si facilement coupable ; mais, au contraire, de faire souvent, toujours des actes de soumission à la volonté du Seigneur.

CONCLUSION.

Ayez donc soin, mes Sœurs, de vous mettre constamment en garde contre les pièges du démon qui nous assiège de toute part. Défiez-vous surtout du découragement ; rien n'est plus funeste à notre salut que de nous laisser décourager dans les voies de la perfection. Quelque nombreux ou invétérés que soient nos défauts, ayons confiance toujours ; quelque fréquentes que soient nos chutes, empressons-nous de nous relever et de combattre courageusement. Dans toutes les circonstances de la vie, dans nos peines, dans nos tribulations, dans nos tentations, dans nos épreuves de tout genre, enfin, tenons nos regards attachés à Dieu, à ses desseins, à sa volonté, et bénissons sans cesse le Père des miséricordes, qui veut bien nous laisser souffrir ici-bas pour purifier nos âmes, les rendre plus agréables à ses yeux, et les enrichir de mérites pour le ciel.

Ainsi soit-il.

LXXXVI. CONFÉRENCE.

VI. SUR LES TENTATIONS.

TENTATION DE PRÉSOMPTION.

1. *Elle peut avoir pour motif la bonté infinie de Dieu ;*
 2. *Elle peut consister à vouloir se sauver par soi-même ;*
 3. *Elle porte à différer sa conversion de jour en jour.*
-

Qui amat periculum, in illo peribit.

Celui qui aime le danger y perira. Eccles. 3. 27.

Si, comme vous devez en être persuadées, mes Sœurs, le découragement et le désespoir détournent beaucoup d'âmes de la voie du salut et de la perfection, nous devons reconnaître que le défaut contraire, c'est-à-dire, une téméraire confiance n'en détourne pas un moins grand nombre. L'expérience de tous les jours ne nous en fournit, hélas ! que trop de preuves. En effet, avez-vous jamais remarqué ces gens du monde qui ont mis presque entièrement de côté toute pratique religieuse ? Croyez-vous que ceux-là éprouvent jamais soit les langueurs du découragement, soit les transes du désespoir ? pas le moins du monde. Si nous exceptons quelques remords qui leur viennent encore de temps à autre, et qu'ils ont soin d'étouffer dès qu'ils en sentent la pointe, vous les voyez d'ailleurs joyeux, rassurés, occupés de leurs affaires ou de

leurs vains plaisirs, et jouissant de la vie tout à leur aise; ils n'ont plus de chrétien qu'une foi que rien n'annonce, froide, engourdie, ou plutôt véritablement morte, et enfouie dans je ne sais quel coin de l'âme, où elle repose semblable au grain de blé qui sommeille dans un tas de cendres, sans pouvoir y développer la fécondité de son germe.

Ignorent-ils cependant qu'ils ont une âme à sauver, un enfer à éviter, un paradis à gagner? non, sans doute, mais ils agissent exactement comme s'ils ne le savaient pas. Mais, d'où viennent le calme et la profonde insouciance de ces infortunés? n'en cherchons la cause, pour un grand nombre, que dans cette téméraire présomption qui leur persuade qu'ils peuvent s'accorder toutes les jouissances, satisfaire toutes leurs passions, opérer malgré cela l'œuvre du salut; revenir à Dieu quand il leur plaira, et le servir quand ils n'auront plus rien de mieux à faire, et que le monde les aura congédiés.

Or, cette présomption, ou confiance exagérée, qui procède d'un grand fonds d'orgueil, qui nous aveugle sur nous-mêmes, et qui nous persuade que le ciel est entièrement à notre disposition, et que nous l'obtiendrons quand nous voudrons et quoi que nous fassions, est une tentation bien grave. Cette tentation se produit sous trois formes différentes. 1^o Elle peut avoir pour motif la bonté infinie de Dieu; 2^o Elle peut consister à croire que l'on peut, par soi-même et sans le secours de la grâce, éviter le mal et faire le bien, et ainsi faire son salut; 3^o elle porte enfin à différer sa conversion de jour en jour. Tel sera le sujet de cette conférence.

I. ELLE PEUT AVOIR POUR MOTIF LA BONTÉ INFINIE DE DIEU.

La première tentation de présomption a pour motif la bonté infinie de Dieu; elle nous porte à offenser Dieu dans l'espérance qu'il nous pardonnera facilement. Un péché

de plus ou de moins, disent les méchants, qu'importe ? Dieu est si bon, il nous en pardonnera aussi bien dix que vingt, et là-dessus, ils accumulent fautes sur fautes, et ils avalent l'iniquité comme l'eau. Eh bien, je vous le demande, mes Sœurs, n'est-ce pas pousser la témérité jusqu'à l'audace, et à la folie, que de braver ainsi la justice de Dieu, tout en affectant de se confier en sa miséricorde ? Au lieu de dire, soyons bons parce que Dieu est bon, on semble dire, nous pouvons être méchants parce que Dieu est bon. N'est-ce pas complètement déraisonner que de parler et d'agir de la sorte ? Comme c'est humiliant pour l'homme, n'est-il pas vrai, lui qui se glorifie en toute occasion d'avoir un cœur reconnaissant, qui ne redoute rien tant que le reproche d'ingratitude, et qui considère ce reproche comme un insigne outrage ! Que dirait-on d'un fils qui traiterait son père comme l'homme présomptueux traite son Dieu, s'il lui désobéissait, s'il l'offensait tous les jours, à chaque instant, se rassurant sur sa grande bonté ? Ne serait-il pas regardé comme un enfant dénaturé, et méritant toute sorte de châtimens de la part de son père ? Aussi, ne soyez pas étonnées, mes Sœurs, que la conduite indigne du pécheur présomptueux lui ferme le cœur paternel de son Dieu, et change sa bonté à son égard en une juste et terrible vengeance. « Gardez-vous, dit l'Esprit-Saint, d'ajouter péchés sur péchés ; ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande ; il aura pitié de la multitude de mes fautes ; car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde ; il regarde les pécheurs dans sa colère, et il ne les perd pas de vue. »

Et ne croyez pas qu'il en soit ainsi seulement des pécheurs, je veux dire, de ceux qui s'abandonnent à des vices honteux, car Dieu traitera aussi avec sévérité les âmes qui, ne vivant pas d'ailleurs dans de grands désordres, croient mériter le ciel, uniquement parce qu'elles se livrent à quelques pratiques de piété, sans faire de bonnes œuvres, et sans faire pénitence de leurs péchés. Il y a

plus d'un degré dans la présomption avec laquelle le démon parvient à tromper un si grand nombre d'âmes. Si les tentations graves dont nous venons de vous parler sont toujours à craindre, il n'y a pas moins de précautions à prendre peut-être contre les tentations qui sont ou qui paraissent légères sous ce rapport. Ainsi, combien de personnes qui, après s'être observées pendant quelque temps, s'apercevant qu'elles ont réussi à vaincre quelque défaut dominant, se laissent prendre aux pièges de la présomption ! La complaisance avec laquelle elles s'arrêtent sur les succès obtenus, la sécurité dans laquelle elles vivent, la paix momentanée dont elles jouissent sans y prendre garde, et sans se souvenir surtout que, selon la belle pensée de saint Augustin, celui qui a dit, c'est assez, dans les voies de la perfection, ne peut que se perdre, les exposent au danger d'une confiance exagérée dans leurs mérites. Combien d'autres, qui, comptant trop sur les douceurs d'une dévotion sensible, s'exposent aussi à cette tentation ! Elles oublient que c'est là seulement un appât dont Dieu, dans sa condescendance, veut bien se servir pour gagner les âmes, quand il voit qu'elles n'ont pas assez de vertu pour distinguer entre lui et ses dons, pour le servir pour l'amour de lui, et non pour ce que nous avons à recevoir de sa bonté. Sans doute, cet appât, quand on a soin d'en profiter, peut apporter à l'âme chrétienne des fruits solides, mais ce n'est qu'une faveur que Dieu lui accorde, et non un progrès qu'elle a fait. Pour vous mettre à l'abri de tout danger sous ce rapport, il importe que nous ne cessions jamais de considérer l'Evangile à son véritable point de vue. C'est une religion de souffrances, de mortifications, de sacrifices, d'ardent amour, de zèle, d'abnégation, en un mot, c'est la religion de la croix et d'un Dieu crucifié que celle que nous avons embrassée et que nous devons professer toujours et en toutes circonstances.

II. ELLE PEUT CONSISTER À VOULOIR SE SAUVER
PAR SOI-MÊME.

Une seconde espèce de tentation de présomption est à craindre pour les âmes qui veulent se sauver ; elle consiste à croire qu'on peut par soi-même, et sans le secours de Dieu, éviter le mal, faire le bien, et arriver au ciel. On se sent porté par là à compter trop sur ses forces, et c'est là, *sous bien des rapports*, le défaut de beaucoup de personnes. Chose étonnante ! mes Sœurs, nous ne sommes par nous-mêmes que faiblesse et misère, nous avons eu cent fois l'occasion de le reconnaître à notre honte et à notre confusion. Il nous enseigne d'ailleurs, que sans lui nous ne pouvons rien, qu'il nous est impossible d'avoir même une bonne pensée, de prononcer convenablement le nom de Jésus, sans une grâce particulière, et nous prétendons par nos seules forces conquérir le ciel ! O orgueil ! Cependant, voyez qu'il est grand le nombre des personnes qui se laissent aller à cette téméraire présomption ! Je ne veux vous en faire considérer que quelques classes pour vous en faire juger. Celles-là sont présomptueuses qui se glorifient de leurs bonnes œuvres ; elles oublient que tout ce que nous avons de bien en nous nous vient de Dieu, et nullement de nous-mêmes. Celles-là sont présomptueuses qui pensent vaincre toutes les tentations par leurs propres forces, et négligent conséquemment de prier au moment du danger. Faibles roseaux, le moindre souffle suffit pour les renverser, et en croyant pouvoir se suffire à elles-mêmes, elles s'exposent à tomber dans les plus déplorables égarements. Celles-là sont présomptueuses qui comptent trop sur elles-mêmes quand il s'agit de vaincre leurs défauts. La preuve en est dans le découragement qui s'empare de ces personnes quand *l'expérience constate le contraire*. Nous nous sentons portés à nous impatienter de l'extrême et mystérieuse lenteur avec laquelle Dieu semble agir sur

nos âmes, et nous oublions que c'est avec calme, douceur, et patience que nous devons travailler sans cesse à nous réformer et à nous sanctifier ! Celles-là sont présomptueuses qui s'imaginent avoir assez de forces pour résister aux occasions du péché, et qui, comptant sur elles-mêmes, s'exposent au danger d'offenser Dieu. C'est le défaut d'une foule de gens du monde qui veulent goûter tous les plaisirs dangereux, et qui disent pour s'excuser : non, je ne succomberai pas, tout cela ne fait sur moi aucune impression, je saurai résister à toutes les tentations. Ah ! âmes téméraires, que dites-vous là ? Vous voulez vous jeter au milieu des flammes, et vous prétendez ne pas vous y brûler ! Vous vous traînez dans la boue, et vous prétendez ne pas vous salir ! vous vous jetez dans un précipice, et vous croyez ne vous y briser aucun membre ! ô aveuglement ! ô folie ! Agir de la sorte, c'est tenter Dieu, c'est compter sur une protection qu'il n'a promise à personne, et qu'il ne doit pas accorder, puisqu'il a dit, au contraire, que celui qui s'expose volontairement au danger y périra. Voulez-vous des exemples de défaites honteuses qui ont été la conséquence fatale de cette présomption ? L'histoire en compte par milliers qui doivent nous servir de leçon. Et pour ne vous en citer que deux bien connus, la présomption ne fut-elle pas la cause principale de la chute de Pierre ? Cet apôtre l'avait poussée jusqu'à se croire plus grand et plus fort que les autres, jusqu'à ne rien croire de ce que Jésus lui disait, jusqu'à négliger les moyens de vaincre la tentation, qui sont la vigilance et la prière, jusqu'à se mêler à la compagnie des ennemis de son divin maître, et cet apôtre, quoiqu'il fût à côté de Jésus-Christ, renia honteusement le Sauveur, à la voix d'une servante ! Nous en avons un exemple bien frappant encore dans la chute de Samson. Samson, le vigoureux Samson, lorsqu'il était revêtu de la force de Dieu, terrassait des milliers de Philistins ; lorsqu'il l'eût perdue au sein de la volupté, réveillé au bruit des ennemis qui l'entourent, il s'écrie :

je m'en tirerai comme autrefois¹. Mais, son Dieu l'avait abandonné. Aussi, est-ce en vain qu'il croit vaincre à l'ordinaire, il tombe sans force au milieu de ses ennemis, et ceux-ci lui crèvent les yeux, et ils le précipitent dans un affreux cachot. Ames inconsidérées et présomptueuses, voilà le sort qui vous attend. Parce que vous comptez trop sur vous-mêmes, vous tomberez dans le péché, l'aveuglement, l'opprobre, et l'ignominie ; et après y être tombées par la présomption de vos forces, vous y persévérerez par une présomption excessive des bontés de Dieu, en différant votre conversion. C'est la troisième tentation de ce genre.

III. ELLE PORTE A DIFFÉRER SA CONVERSION DE JOUR EN JOUR.

Cette troisième sorte de tentation de présomption est des plus ordinaires et des plus dangereuses ; elle consiste à différer sa conversion de jour en jour, à reculer sans cesse le moment de se donner sérieusement à Dieu. Il y a donc des personnes, mes Sœurs, qui reconnaissent qu'il n'y a pas de parti plus sûr que celui de la vertu, elles prétendent ne pas y renoncer ; mais elles ne peuvent, disent-elles, l'embrasser à cette heure, il viendra plus tard un temps où elles pourront plus facilement s'y résoudre. C'est ainsi qu'Augustin, avant sa conversion, répondait aux fréquents appels de la grâce divine : « Attendez un peu, Seigneur, disait-il, attendez un peu, bientôt je quitterai le monde, bientôt je secouerai le joug du péché. » Mais évidemment ce n'est qu'une ruse de l'ancien serpent. Vous voulez bien vous convertir, vous donner entièrement à Dieu, vous prétendez le faire plus tard, mais savez-vous bien, ô âmes présomptueuses, que rien n'est plus dangereux pour le salut que cette conduite de votre part. Qui

(1) Egrediar sicut ante feci. *Jud.* 16. 20.

vous a donné, en effet, l'assurance que vous arriverez à cette époque où votre conversion doit s'accomplir? Ignorez-vous que des pécheurs sans nombre ont été trompés par une semblable espérance? Saint Grégoire le dit dans sa douzième homélie sur l'Evangile: « Dieu, sans doute, a promis le pardon au pécheur qui ferait pénitence, mais nulle part, il ne lui a promis le jour de demain. » Qui ne sait d'ailleurs, en supposant que votre vie soit aussi longue que vous l'espérez, que rien n'est plus difficile que de vaincre une habitude? Quand un vice est passé en habitude depuis plusieurs années, il faut pour l'extirper, au sentiment de saint Bernard, une assistance spéciale et presque miraculeuse de la grâce divine. Le démon qui a une fois pris possession d'une âme ne s'en laisse pas non plus aisément chasser. Il est ce fort armé de l'Evangile qui ne lâche pas volontiers la place dont il s'est emparé; ajoutez à cela que Dieu s'éloigne d'autant plus de l'homme que celui-ci s'abandonne plus au péché. Et sans nous arrêter plus longtemps à ces considérations si graves, ne savons-nous pas par notre expérience combien il nous en coûte quelquefois pour remporter quelques petites victoires sur nous-mêmes? Résister à un simple mouvement d'impatience, vaincre une susceptibilité mal placée, renoncer à ses désirs et à sa volonté dans de petites choses, combattre avec une persévérance soutenue l'orgueil, la vanité, la jalousie, le désir de plaire, et que sais-je enfin? faire abnégation de soi-même dans ce que nous pourrions appeler des riens, tout cela coûte et coûte souvent beaucoup à notre misérable nature; nous pouvons donc juger de là combien il nous importe de ne pas attendre plus longtemps pour déraciner nos vices et faire la guerre à nos défauts. C'est avec courage qu'il faut s'appliquer chaque jour à croître en vertu, et ne pas différer de jour en jour à mettre la main à l'œuvre. Que pourrait y gagner l'âme qui s'obstinerait à compter sur l'avenir pour sa conversion ou ses progrès dans le bien? Elle ne pourrait que s'exposer,

en se faisant illusion de la sorte, à ne jamais arriver au but qu'elle se propose d'atteindre. Aussi, le Saint-Esprit ne cesse-t-il d'exhorter l'homme à ne pas attendre pour se donner à Dieu, un âge dont les inconvénients sans nombre suscitent à une conversion sincère des difficultés sans nombre : « Souvenez-vous de votre créateur aux jours de votre jeunesse, avant que vienne le temps de l'affliction, et qu'approchent ces années dont vous dites : elles ne me plaisent pas ; avant que le soleil, la lumière, la lune, les étoiles, s'obscurcissent à vos regards ; que vos mains, gardes de la demeure de votre âme, soient agitées par un tremblement. » Telles sont les figures, au milieu de beaucoup d'autres semblables dont Dieu se sert pour déterminer l'homme à se donner à lui, et à son service, dès le temps de la jeunesse et toujours. Commençons donc sitôt, car nous réaliserons d'autant plus aisément notre projet que nous apporterons moins de retard à le mettre à exécution.

CONCLUSION.

Ne cessez donc jamais, mes Sœurs, de travailler ardemment à votre perfection. Dieu le demande de vous et vos intérêts les plus graves vous l'ordonnent impérieusement. Voudriez-vous mériter le reproche d'ingratitude que Dieu pourrait vous adresser un jour ? Voudriez-vous mépriser toutes les grâces dont il vous a favorisées, de préférence à tant d'autres âmes qui en auraient mieux profité que vous ? Oh ! non, sans doute. Souvenez-vous d'ailleurs que pour travailler efficacement à croître en vertus, vous devez compter sans cesse sur le secours de la grâce divine, sans laquelle vous ne pouvez absolument rien, en même temps que vous devez être en continuelle défiance de vous-mêmes. Dieu n'a promis aucune protection aux âmes téméraires et présomptueuses ; au contraire, il a prédit leur défaite certaine dans la lutte qu'elles peuvent avoir à

soutenir au moment du danger. Soyez, enfin, toujours généreuses dans le service du Seigneur, rien ne sera oublié, car Dieu se plaît à récompenser tout particulièrement les âmes grandes et fortes dans son service, il leur communique avec profusion ses grâces et ses consolations dans cette vie, et il les glorifie dans l'autre vie d'une manière toute spéciale, en leur rendant au centuple ce qu'elles ont fait pour lui. Ainsi soit-il !

LXXXVII^e CONFÉRENCE.

VI. SUR LES TENTATIONS.

I. REMÈDES CONTRE LES TENTATIONS.

1. *Il faut recourir à Dieu dans les tentations.*
 2. *Ne pas trop les craindre à l'avance.*
 3. *Les mépriser quand elles arrivent.*
 4. *En distraire son esprit.*
-

Fratres, sobrii estote et vigilate, quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret; cui resistite fortes in fide.

Mes frères, soyez sobres et veillez, car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer : résistez-lui donc, en demeurant fermes dans la foi.

1. Pet. 5. 8.

Nous trouvons, mes Sœurs, que le démon, cet ancien ennemi de la paix, a livré divers combats, en divers lieux, à diverses personnes, et avec des succès différents. Il a attaqué les anges dans le ciel; car on peut dire que le premier Ange, aussitôt qu'il se révolta contre Dieu, devint un démon, et tâcha d'engager les autres anges dans sa révolte, afin d'en faire des démons comme lui. Il a attaqué Adam, le premier homme, dans le paradis terrestre, et Jésus-Christ lui-même, ce divin Sauveur du monde, dans le désert. Dans la première attaque, il a vaincu quelques

anges, et il a été vaincu par d'autres ; dans la seconde, il a remporté une victoire complète ; dans la troisième, il a essuyé une défaite pleine et entière. Ce sont là les succès différents que cet irréconciliable ennemi du genre humain éprouve tous les jours dans les divers combats qu'il livre aux hommes. Il en attaque quelques-uns qui lui résistent quelque temps, et qui succombent ensuite ; dans cette lutte, tantôt il est vainqueur, tantôt il est vaincu, et c'est ce qui arrive le plus ordinairement. Il en attaque d'autres qui ne lui coûtent guère à vaincre ; au premier combat qu'il leur livre, ils mettent bas les armes, et ils se rendent sans aucune résistance. Il en trouve enfin de plus heureux que les deux premiers, qu'il n'attaque jamais qu'à sa confusion et sans être entièrement vaincu, parce qu'ils emploient les moyens convenables pour ne pas succomber à ses suggestions.

Or, c'est de ces moyens à employer comme autant de remèdes contre les tentations, que je viens vous entretenir dans cette Conférence et la suivante. Aujourd'hui je vous montrerai qu'il faut : 1^o recourir à Dieu dans les tentations ; 2^o ne pas trop les craindre à l'avance ; 3^o les mépriser quand elles arrivent ; 4^o en distraire son esprit. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL FAUT RECOURIR A DIEU DANS LES TENTATIONS.

Oui, le premier et le plus important, je puis même ajouter l'unique, l'indispensable moyen pour surmonter la tentation, c'est de recourir à Dieu par la prière ; car il ne peut manquer à la promesse qu'il nous a faite d'exaucer celui qui prie.

On ne repousse les tentations, surtout celles de la chair, nous apprend le Sage dans les saintes Ecritures, qu'avec la prière : *Comme j'ai vu*, dit-il, *que je ne pouvais garder la continence, si Dieu ne me la donnait, et c'était déjà un effet de la sagesse de savoir de qui je devais recevoir ce don, je*

*me suis adressé au Seigneur, et je la lui ai demandée*¹. *Invoquez-moi au jour de la tribulation*, nous dit le Seigneur par la bouche du Roi-*Prophète, et je vous délivrerai*². Et Jésus-Christ, dans cette belle prière qu'il nous a enseignée et que nous appelons l'*Oraison dominicale*, que nous apprend-il autre chose, sinon de recourir à Dieu par la prière, afin de surmonter la tentation? *Seigneur, disons-nous alors, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*³.

« Si vous me demandez, disait saint Augustin, quels sont les moyens de vaincre la tentation, je vous répondrai : Le premier moyen, c'est la prière; le second, c'est la prière; le troisième, c'est la prière, et, tant que vous m'interrogerez, je vous ferai toujours la même réponse; de même que la première vertu d'un chrétien, c'est l'humilité; la seconde, l'humilité; la troisième, l'humilité, et toujours l'humilité. »

« Aussitôt que nos sens sont excités par une tentation impure, disait saint Jérôme à la vierge Eustochie, recourons tout de suite à la prière et disons : *Seigneur, venez à mon aide; ô mon Dieu, hâtez-vous de me secourir*⁴. »

L'abbé Isidore exhortait pareillement ses disciples à dire dans leurs tentations : *Seigneur, gardez-moi comme la prune de l'œil; mettez-moi à couvert sous vos ailes*⁵; et il ajoutait que cette courte prière est un moyen très-efficace pour les surmonter.

Il est bon aussi de faire le signe de la croix dans les ten-

(1) Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset donum : adii Dominum et deprecatus sum illum. *Sap.*. 8. 21.

(2) Invoca me in die tribulationis, eruam te. *Ps.* 49. 15.

(3) Ne nos inducas in tentationem, sed libera nos à malo. *Matth.* 6.

(4) Deus, in adjutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina. *Ps.* 69. 1

(5) Custodi me, Domine, ut pupillam oculi; sub umbrâ alarum tuarum protege me. *Ps.* 16. 8.

tations : « Jésus, dit saint Augustin, en mourant sur la croix, détruisit les forces de l'enfer ; c'est pour cela que le signe de l'instrument de son supplice met en fuite les démons. »

Exemples. Saint Athanase raconte que saint Antoine, abbé, faisait le signe de la croix, lorsqu'il était assailli par les démons, et qu'il leur disait : « Que sert de vous fatiguer à me tenter ? Le signe de la croix me met à l'abri de vos coups. »

Saint Grégoire de Nazianze raconte aussi que Julien l'apostat, connaissant la vertu du signe de la croix, le faisait chaque fois que le démon venait l'effrayer par des fantômes.

Enfin, il est également très-utile de prononcer alors les noms de Jésus et de Marie ; ces saints noms sont un puissant préservatif, contre les suggestions du démon : « Oh ! mes frères, disait saint Pacôme à ses religieux, résistez aux tentations, en invoquant les noms de Jésus et de Marie. » Le pieux Blossius se sert d'une similitude, pour nous enseigner la même chose : « Si une reine, dit-il, était attaquée par un nègre, son esclave, elle lui tournerait le dos, à l'instant, avec dédain. Faisons de même, quand le démon nous tente ; tournons-lui le dos, en invoquant les noms de Jésus et de Marie, et nous le chasserons. » Saint François de Sales disait dans une de ses Conférences à ses chères filles de la Visitation : « Dès que vous êtes tentées, imitez les enfants. Quand ils voient le loup, ils courent se jeter entre les bras de leur père ou de leur mère : en criant : *Au loup, au loup.* De même, vous devez vous jeter avec confiance entre les bras de Jésus et de Marie, en prononçant pieusement leurs noms sacrés. »

Ainsi : 1° il faut recourir à Dieu dans les tentations.

II. IL NE FAUT PAS TROP LES CRAINDRE A L'AVANCE.

En effet, cela ne sert qu'à les augmenter et à leur donner plus de force. La raison en est naturelle, et l'expérience nous le confirme tous les jours : c'est que la crainte réveille

l'imagination, et que les fréquentes réflexions sur une chose font qu'elle s'imprime plus fortement dans l'esprit, et qu'elle nous affecte davantage. Nous voyons, par exemple, qu'un homme passera aisément sur une planche étroite qui sera à terre ; mais, si on la lève bien haut, ou si on la place au-dessus d'un précipice, il ne pourra plus y marcher de même, parce qu'alors la crainte venant à le saisir et le sang et les esprits vitaux à se retirer au cœur, il ne peut plus se soutenir sur ses jambes comme auparavant, et ce sera un grand hasard s'il ne tombe pas. La même chose arrive dans les tentations, surtout contre la foi ou la pureté, quand on a la faiblesse de trop les craindre à l'avance et de trop redouter leur approche. Ainsi donc, un bon moyen pour s'en délivrer plus aisément, c'est de ne pas trop s'en effrayer, de peur que cela même ne fasse arrêter trop longtemps notre imagination sur des objets dont nous ne devons songer qu'à la détourner.

Si, par cette raison, il est avantageux de n'en avoir qu'une crainte modérée, on ne saurait, au contraire, avoir une trop grande horreur du péché en général ; c'est en l'envisageant avec frayeur et en détournant son esprit des tentations particulières dont on est combattu, qu'il faut demander continuellement à Dieu qu'il ne permette pas que rien au monde nous sépare de lui, nous détache de son service, nous fasse rompre les engagements sacrés que nous avons contractés solennellement avec lui, à la face des saints autels, et qu'il est bon de prendre tous les jours, en nous éveillant, une ferme résolution de mourir plutôt que de commettre un seul péché mortel, dans le courant de la journée.

Ainsi 2^o il ne faut pas trop craindre à l'avance les tentations.

III. IL FAUT LES MÉPRISER QUAND ELLES ARRIVENT.

Il y a des personnes qui s'y prennent tout autrement qu'il ne faut, surtout dans les tentations contre la foi ou

la pureté. Quand ces sortes de tentations viennent à les tourmenter, elles se pressent fortement les tempes avec les mains, froncent les sourcils, ferment les yeux et secouent la tête, comme pour leur dire qu'elles ne les laisseront point entrer. Quelquefois même, si elles ne parlent pas effectivement et si elles ne disent : *Je n'y consens pas*, elles croient n'avoir rien fait, et que c'est y avoir consenti. Elles se font plus de mal avec ces efforts et ces contentions d'esprit, que la tentation même ne saurait leur en faire; semblables, en cela, à Abner, général de Saül, qui, étant la nuit auprès de ce prince endormi, et s'entendant appeler de loin, se mit à crier, de toute sa force, à celui qui l'appelait : *Qui êtes-vous, vous qui criez et qui troublez le repos du Roi*¹? A force de se plaindre du bruit que la tentation leur fait au dehors et du trouble qu'elle leur apporte, elles s'agitent et se tourmentent elles-mêmes intérieurement beaucoup plus que la tentation ne pourrait le faire. Et remarquez bien ceci; car c'est une chose qui fait tourner la tête à beaucoup d'âmes pieuses, principalement aux personnes scrupuleuses. Ce n'est point la prière ni les exercices de piété qui altèrent leur santé et leur dessèchent le cerveau; leurs vains scrupules font tout ce mal, et c'est aussi tout l'avantage que l'ennemi du salut prétend en retirer. Il voit bien que ces sortes de personnes sont fort éloignées de consentir à des pensées aussi détestables que celles qu'il leur présente; il ne cherche par-là qu'à les troubler, et, pourvu qu'il en vienne à bout, il est content. Enfin, dit plaisamment un auteur fort spirituel : « Ce n'est pas à coups de tête qu'on chasse les tentations. »

Mais, direz-vous, ma chère Sœur, que faut-il donc faire pour les éloigner et pour les vaincre?

Il n'est point besoin, disent les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle, entre autres, saint Jean Climaque, de faire de grands efforts d'imagination et de se rompre la

(1) Quis es tu, qui clamās et inquietas regem? 1 Reg. 26. 14.

tête pour les repousser ; il ne faut que les mépriser et ne point s'y arrêter : « Il en est des tentations, disent-ils, comme de plusieurs petits chiens qui aboient après un homme qui passe ; s'il continue son chemin sans s'en tourmenter davantage, ils cessent bientôt ; mais, s'il s'amuse à vouloir les chasser, ils se mettent à aboyer plus fort qu'auparavant. Il n'y a encore qu'à faire, disent-ils aussi, comme un homme qui, marchant dans une rue où le vent donne et lui porte la poussière au visage, ferme les yeux et passe son chemin sans s'embarrasser du vent ni de la poussière. » En un mot, le remède contre ces sortes de pensées, et le moyen d'en être bientôt délivré, c'est de ne pas se tourmenter quand on en est assailli.

Il y a même plus, et cela doit bien porter les personnes qui en sont attaquées, à se servir de ce remède et à leur mettre l'esprit en repos : « C'est, disent-ils, que plus ces sortes de pensées semblent abominables et détestables, moins il faut en faire de cas, parce qu'elles sont en même temps moins dangereuses. » Qu'y a-t-il, par exemple, de plus horrible et de plus affreux que les pensées de blasphème contre Dieu, contre ses Saints et contre la religion ? Qu'y a-t-il de plus deshonnête et de plus honteux que certaines pensées contre la sainte vertu de pureté ? Cependant elles sont moins dangereuses que beaucoup d'autres, parce que plus elles sont mauvaises, plus aussi, par la miséricorde de Dieu, on est éloigné d'y consentir.

Ainsi, il ne faut donc pas nous affliger, quand elles arrivent et qu'elles nous passent par l'esprit, puisqu'il n'y a pas en cela de notre faute ; qu'il ne dépend pas de nous de les empêcher ; que ce n'est pas de nous qu'elles viennent, mais de l'ennemi du salut qui les forme en nous contre notre volonté afin de nous jeter dans le désespoir et dans l'accablement. Nous devons alors nous rappeler, pour notre consolation, que c'est du milieu des flammes et des épines du buisson ardent, que le Seigneur parla autrefois

à Moïse¹, et que c'est dans le temps de l'affliction qu'il est avec l'homme éprouvé, comme il s'en explique lui-même par la bouche du Roi-Prophète : *Oh! oui, nous dit-il, je serai avec lui dans la tribulation; je le délivrerai et je le glorifierai*².

Exemple. On rapporte de sainte Catherine de Sienne, qu'un jour qu'elle était extrêmement tourmentée de ces sortes de pensées, Jésus-Christ lui apparut, et les dissipa toutes par sa présence; et qu'alors cette grande Sainte se plaignant tendrement à lui : « Où étiez-vous, Seigneur, lui dit-elle, il y a un instant, quand il s'élevait dans mon cœur de si honteuses et de si horribles pensées? — Ma fille, lui répondit le Sauveur, j'étais au milieu de votre cœur. — Eh quoi! mon aimable Jésus, reprit-elle, comment pouviez-vous demeurer dans cette fange abominable, parmi des pensées si sales et si honteuses? — Mais, ma fille, lui répondit-il, étiez-vous bien aise de les avoir? — Hélas! Seigneur, répliqua la sainte, j'en étais pénétrée d'une douleur profonde et je ne sais ce que je n'aurais pas plutôt choisi alors. C'est pour éloigner de mon esprit les mauvaises sensations qu'elles cherchaient à y introduire, et pour m'empêcher d'y succomber, que vous me voyez toute baignée dans mon sang. — Qui pouvait donc, reprit cet aimable Sauveur, vous en donner une si grande horreur sinon moi qui me trouvais au milieu de votre cœur? »

Vous voyez donc, ma chère Sœur, d'après cet exemple, que, quelque mauvaises et quelque honteuses que puissent être toutes ces pensées, pourvu qu'au lieu de vous y entretenir, vous soyez fâchée de les éprouver, vous ne devez point vous en tourmenter, mais, au contraire, les mépriser; que c'est une marque infailible que Dieu demeure en vous, puisque c'est lui seul qui peut vous donner cette horreur, pour le péché et cette crainte de perdre la grâce.

(1) Vocavit eum de medio rubi, et ait : Moyses, Moyses. *Exod.* 3. 4.

(2) Cum ipso sum in tribulatione, eripiam eum et glorificabo eum. *Ps.* 90. 15.

Mais, direz-vous encore, il faut bien que j'y prenne plaisir, ou que, du moins, j'y donne quelque consentement, puisqu'elles reviennent sans cesse.

Au contraire, ma chère Sœur, c'est cela même, vous répondrai-je, qui, bien loin de vous affliger et de vous tourmenter, doit vous tranquilliser. Je dirai plus, c'est cela qui doit vous consoler et vous réjouir, puisque toutes ces poursuites et ces attaques réitérées de vos ennemis vous assurent, autant qu'il est possible d'en avoir la certitude en cette vie, que vous n'êtes plus du nombre des malheureux esclaves de Satan, mais que vous jouissez de la liberté des enfants de Dieu : « En effet, dit saint Grégoire, si nous appartenions une fois au démon, il ne nous tenterait plus avec autant d'acharnement, pour nous engager dans ses liens, nous faire tomber dans ses pièges, et il ne s'amuserait plus à poursuivre une proie dont il serait déjà assuré. » C'est ce qui a fait dire à saint Jean Climaque que l'acharnement avec lequel l'esprit séducteur nous combat par toutes sortes de tentations, est une preuve qu'il ne nous a pas encore vaincus ; » et à saint François de Sales, que « tant que l'ennemi du salut rôde autour de la place, c'est bon signe ; c'est une marque qu'il ne s'en est pas encore emparé. »

Ainsi 3^o, il faut mépriser les tentations quand elles arrivent.

IV. IL FAUT EN DISTRAIRE SON ESPRIT.

Ce quatrième moyen est excellent, et il peut servir de remède général contre toutes les tentations intérieures. Oui, quand il survient quelque mauvaise pensée, surtout contre la foi ou la sainte vertu de pureté, il faut essayer d'en détourner son esprit, en l'appliquant aussitôt à quelque autre objet. Or, cela doit se faire, non pas avec de grands efforts d'imagination et en mettant son esprit à la gêne, mais seulement en tâchant d'éviter adroitement le coup que le dé-

mon cherche à porter, et en le parant avec quelque bonne pensée ou quelque sainte occupation. C'est ainsi qu'un homme qui voit qu'un autre à qui il ne veut point parler, a quelque chose à lui dire, passe continuellement d'une matière à l'autre, pour ne pas lui en laisser le loisir; et c'est encore ainsi qu'un homme sage qui s'entend dire des injures, tourne la tête d'un autre côté, sans se mettre en peine d'y répondre et sans y prêter l'oreille. Cette manière de résister aux tentations est très-sûre, parce que tant qu'on a l'esprit rempli de bonnes pensées, on n'a garde de consentir aux mauvaises; et ce qui peut être d'un très-grand secours en cela, c'est d'approfondir sérieusement, dans l'oraison, les saintes et pieuses pensées dont on a coutume d'être le plus touché, et de se les rendre familières, afin d'y trouver un remède et un refuge assuré dans le moment de la tentation.

Il y a des âmes qui, pour cet effet, pensent à la passion et aux souffrances de Jésus-Christ, suivant le conseil de saint Augustin : « Je n'ai point trouvé, dit ce saint Docteur, de remède plus puissant contre les ardeurs de la concupiscence, que le souvenir de la mort du Sauveur, et je n'en ai point trouvé de plus efficace en toutes choses, que les plaies de Jésus-Christ. » Elles se font alors un asile assuré de ces plaies salutaires, principalement de celle de son côté sacré, en se retirant *dans les trous de cette pierre, dans les ruines de cette muraille*¹. Elles imitent, en quelque sorte, la conduite de ce vertueux Israélite dont il est parlé, au second livre des Rois : c'était Urie, époux de Bethsabée. Il était venu de l'armée rendre compte à David de l'état du siège de Rabba, et ce prince, afin de pouvoir pallier l'adultère qu'il avait commis, peu de temps auparavant, avec Bethsabée, son épouse, l'engagea fortement, même à plusieurs reprises, à aller se reposer chez lui : *Eh quoi!* répliqua ce brave et vaillant capitaine, *l'arche de Dieu,*

(1) Inforaminibus petrae, in cavernâ maceris. *Cant. 2. 14.*

*Israël et Juda demeurent actuellement sous des tentes; Joab, mon Seigneur, et les autres serviteurs du Roi, mon Seigneur, couchent en ce moment sur la terre, et moi, j'irais dans ma maison, pour boire, manger et me reposer avec ma femme! Je le jure, par la vie et par le salut de mon Roi, que je ne le ferai jamais*¹. De même aussi, quand il arrive que la tentation fait sentir à l'une d'entre elles ses dangereuses atteintes, qu'elle cherche à amollir son cœur par l'attrait des plaisirs et des voluptés sensuelles: « Eh quoi! s'écrie-t-elle avec saint Bernard, mon Sauveur est attaché à la croix, son chef adorable est couronné d'épines, son corps sacré est tout couvert de larges blessures, le sang coule en abondance de ses plaies entr'ouvertes, et moi je me livrerais à un plaisir criminel! je me laisserais aller à des pensées déshonnêtes, à des désirs impurs! j'obéirais aux convoitises d'une chair de péché! Je le jure, divin Sauveur, Maître adorable, par votre vie, par votre passion et par votre mort, je ne le ferai jamais. »

Il y en a d'autres qui, dans ces moments, ont recours au souvenir de la mort, du jugement et de l'enfer avec l'éternité de ses supplices, suivant ce conseil de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage: *Rappelez-vous vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais*². Elles se disent alors avec le saint homme Job: *Qui m'accordera, Seigneur, que vous me protégiez contre les attaques de l'enfer, et que vous me cachiez jusqu'à ce que votre fureur soit passée*³? Ou bien elles pèsent attentivement cette maxime de saint Grégoire: « Pour un

(1) Arca Dei, et Israël et Juda habitant in papilionibus, et dominus meus Joab, et servi domini mei super faciem terræ manent: et ego ingrediar domum meam, ut comedam, et bibam, et dormiam cum uxore meâ! Per salutem tuam et per salutem animæ tuæ, non faciam rem hanc. 2. Reg. 11. 11.

(2) In omnibus operibus tuis memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. Eccli. 7. 40.

(3) Quis mihi tribuat ut in inferno protegas me et abscondas me, donec pertranseat furor tuus? Job. 14. 13.

moment de plaisir, une éternité de supplices! » Selon l'expression du Roi-Prophète, *elles descendent toutes vivantes dans les abîmes de l'enfer*¹, pour y mieux considérer des supplices qui dureront tant que Dieu sera Dieu, et qui, par conséquent, n'auront jamais de fin.

Enfin, il y en a d'autres qui trouvent alors un grand secours dans la pensée de la gloire éternelle. Elles considèrent quelle folie et quelle fureur c'est de perdre cette gloire et de perdre Dieu à jamais pour un plaisir d'un moment, de manquer à faire les choses auxquelles Dieu nous invite et auxquelles il a attaché des récompenses si glorieuses, pour faire celles auxquelles le démon nous pousse, et qui doivent être suivies d'une éternité de supplices.

Comme toutes ces considérations sont très-bonnes, chacune de vous peut s'attacher à celle qui fera plus d'impression sur elle. Il arrivera même que l'on sera touché plus vivement, tantôt de l'une, tantôt de l'autre; et ainsi il sera très-à-propos, à l'exemple des Saints, nos maîtres et nos modèles dans notre conduite spirituelle, de les mettre, tour à tour toutes en usage, selon qu'on se sentira diversement affecté, ou bien de s'en tenir toujours à une seule et à la même, si l'on s'en trouve bien; comme à celle-ci, par exemple, qui est tirée de l'*Oraison dominicale*, cette prière par excellence, que Jésus-Christ nous a enseignée lui-même, ainsi que je vous l'ai déjà dit en commençant cette Conférence: *O divin Jésus, ne me laissez pas succomber à la tentation*²!

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez employer, pour vaincre les tentations, les moyens que nous enseignent les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle; que ces moyens

(1) Descendant in infernum viventes. *Ps. 54. 16*

(2) Et ne nos inducas in tentationem. *Matth. 6. 13.*

sont : 1° de recourir à Dieu par la prière, et que cette prière, pour être exaucée, ne doit pas sortir seulement de la bouche, mais partir du fond du cœur, suivant ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, je vous adresse mes cris du plus profond de mon cœur*¹ ; 2° de ne pas les craindre trop à l'avance, car cette crainte prématurée ne servirait qu'à les augmenter et qu'à leur donner plus de force ; 3° de les mépriser, tâchant de bien vous persuader que plus certaines tentations, comme celles contre la foi et la pureté, sont affreuses et abominables, moins il faut en faire de cas, parce qu'il est moins à craindre alors qu'on y consente ; 4° d'en distraire votre esprit, en l'appliquant à quelque autre objet, comme à la passion de Jésus-Christ ou aux quatre fins dernières ; que chacune de vous doit, pour cela, s'attacher à ce qu'elle connaîtra lui être le plus utile et pouvoir l'exciter davantage, et, lorsqu'elle aura choisi un sujet propre, tâcher de bien l'approfondir et de bien le pénétrer, afin que, dans le besoin, elle puisse y avoir recours et y trouver une retraite assurée contre les attaques de l'ennemi du salut, ce dragon infernal, qui, de son côté, met tout en œuvre pour vous tenter, et pour vous faire offenser Dieu en vous faisant succomber à la tentation. Ainsi soit-il.

{1} De profundis clamavi ad te, Domine. Ps. 129. 4.

LXXXVIII^e CONFÉRENCE.

VII. SUR LES TENTATIONS.

II. REMÈDES CONTRE LES TENTATIONS.

5. *Il faut découvrir les tentations à son directeur.*
 6. *Y résister, dès le commencement.*
 7. *Ne pas se relâcher ni rien changer dans sa conduite.*
 8. *Penser alors qu'on combat en la présence de Dieu.*
-

De cætero, fratres, confortamini in Domino et in patientiâ virtutis ejus. Induite vos armaturam fidei, ut possitis stare adversus insidias diaboli.

Du reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez-vous des armes de la foi, afin que vous puissiez tenir fermes contre les embûches du démon. Ephes. 6. — 10. 11.

Les saintes Ecritures, mes Sœurs, qui nous dépeignent l'esprit tentateur, tantôt *comme un lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous, et qui cherche à nous dévorer¹*; tantôt *comme un ennemi rusé et adroit qui nous suscite toutes sortes d'embûches, qui fait mille efforts pour nous faire tomber dans les pièges qu'il nous a tendus en secret²,*

(1) Quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. 1. Petr. 5. 8.

(2) Sedet in insidiis cum divitibus in occultis, ut interficiat innocentem. Ps. 10. 8

sont en même temps remplies d'exhortations et d'encouragements, afin que nous nous revêtions des armes de la foi et que nous résistions fortement à ses attaques. Comme nous sommes tous exposés ici-bas aux tentations qu'il nous suscite à chaque instant, c'est pour nous tous un devoir de tenir sans cesse ces armes à la main, et d'user des moyens que les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle nous proposent.

Déjà, dans la dernière Conférence, je vous ai mis sous les yeux quelques-uns de ces moyens, en vous montrant : 1^o qu'il faut recourir à Dieu dans les tentations ; 2^o ne pas trop les craindre à l'avance ; 3^o les mépriser quand elles arrivent ; 4^o en distraire son esprit. Aujourd'hui je vais continuer le même sujet, et vous faire voir comment il faut : 5^o les découvrir à son directeur ; 6^o y résister dès le commencement ; 7^o ne pas se relâcher ni rien changer dans sa conduite spirituelle ; 8^o penser alors qu'on combat en la présence de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

V. IL FAUT DÉCOUVRIR LES TENTATIONS A SON DIRECTEUR.

Oui, quelles que soient les tentations qu'on éprouve, c'est un moyen extrêmement utile, pour en être guéri, de les découvrir à l'homme de Dieu chargé de notre conduite spirituelle. Il faut donc bien se garder de les lui taire, surtout celles contre la foi ou la sainte vertu de pureté, sous prétexte qu'on n'y a pas succombé, et qu'il n'y a pas de péché dans ces sortes de tentations. La perte de plusieurs âmes n'a commencé que par-là, et Dieu vous préserve de donner ainsi entrée au démon et de lui ouvrir cette porte ; il ne lui en faudrait pas davantage pour vous perdre. Aussi, est-ce pour ce sujet que les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle nous recommandent si instamment de découvrir, dès le commencement, nos différentes tentations.

Saint Philippe de Néri avait coutume de dire « que

quand les voleurs sont découverts, ils fuient, et qu'une tentation découverte est à moitié vaincue. »

« Il n'y a rien, disait sainte Dorothee, dont le démon soit si content, que de rencontrer quelqu'un qui ne découvre pas ses tentations, parce que comme il le combat seul à seul, il tient la victoire presque assurée, suivant ces paroles de la sainte Ecriture : *Malheur à celui qui est seul, parce que s'il vient à tomber, il n'a personne pour le relever*¹ ! Au contraire, ajoute ce Saint, il n'y a rien que le démon craigne tant ni qui lui fasse tant de peine, que de se voir découvert ; car alors il perd tout courage, ainsi que toute espérance de vaincre, et il s'enfuit. »

Saint Ignace de Loyola, pour éclaircir davantage cette matière, se sert d'une comparaison dont il est bien permis de se servir après lui : « Quand le démon, dit-il, nous tente, il en use envers nous comme quand un homme sollicite au mal ou une fille qui a un père et une mère extrêmement sages, ou une personne qui est mariée avec un époux vertueux. La première chose que fait cet homme, c'est d'essayer d'empêcher que la fille n'en dise rien à son père ou à sa mère, ni la femme à son mari, et il ne craint rien davantage que d'être découvert, parce que dès lors il perdrait toute espérance de réussir dans ses mauvais desseins ; au lieu que tant qu'on garde le secret, il croit pouvoir tout espérer. C'est ainsi, continue-t-il, que quand le démon veut nous tromper, il tâche d'abord de nous empêcher de découvrir nos tentations à qui que ce soit, parce que, dès qu'on se cache, il est comme assuré de vaincre et d'obtenir tout ce qu'il veut. Au contraire, ce qu'il appréhende le plus de ceux qu'il tente, c'est qu'ils n'aillent découvrir aussitôt leurs tentations à leur Supérieur ou à leur confesseur ; car, comme c'est plutôt par la ruse que par la force qu'il nous surmonte, il se tient pour vaincu, dès qu'il voit ses artifices découverts : *Qui-*

(1) *Væ soli, quia, cum ceciderit, non habet sublevantem se ! Eccli. 4. 10*

conque fait le mal, dit Jésus-Christ dans le saint Evangile, *craint la lumière*¹; et c'est surtout le propre de ceux qui se mêlent de tromper, de la craindre plus que toutes choses, et de l'éviter, autant qu'ils peuvent. »

Il y a encore plus, c'est que le recours à son père spirituel, dans les tentations, est si agréable à Dieu, que souvent, par cette seule soumission et par cette seule marque d'humilité, et sans qu'on ait encore reçu aucun conseil ni aucune réponse de celui à qui on s'est adressé, on vient à bout de la tentation. C'est le sentiment de Cassien : « Les suggestions du démon, dit-il, ne nous sont nuisibles qu'autant de temps que nous les cachons; car, dès que nous venons à les découvrir, elles perdent toute leur force, et, avant même que la prudence du Supérieur ait rien décidé, le serpent infernal est contraint, par la vertu d'un aveu humble et sincère, de sortir de l'obscurité où il se cachait, et de se retirer tout honteux. »

« De même que, dit un pieux auteur, quand il y a quelque serpent ou quelque couleuvre sous une pierre, on les fait fuir, si on la lève; de même le démon, cet antique serpent, qui est le père des ténèbres et qui ne peut souffrir la lumière, s'enfuit aussitôt qu'on l'expose au jour. Ajoutez à cela que comme il est le père de l'orgueil, il souffre impatiemment que nous fassions connaître sa faiblesse et son impuissance; ainsi, dès qu'il la voit découverte, il s'enfuit de honte. »

Je peux, du reste, faire ici une réflexion qui convient extrêmement à mon sujet. Si les maladies du corps pouvaient se guérir en les découvrant au médecin, quel soin n'aurait-on pas de lui rendre compte des moindres infirmités qu'on aurait? Or, ce qui ne peut arriver dans les maladies du corps, se voit et s'éprouve tous les jours dans celles de l'âme, puisque souvent, comme je viens de vous le dire, les tentations cessent, dès qu'on vient à les découvrir à son

(1) Omnis enim qui malè agit. odit lucem. *Joan. 5. 20.*

directeur, et même avant qu'il ait rien dit sur ce qu'on lui expose. Je dis plus, on est souvent délivré d'une tentation, par la seule résolution de la découvrir à son père spirituel. On allait pour lui en rendre compte, et, avant qu'on lui en ait parlé, il se trouve que Dieu a déjà dissipé le nuage, qu'il a fait disparaître la tentation et rendu la paix à l'âme.

Exemple. On lit, dans la vie des Pères du désert, qu'un solitaire avait jeûné, plus d'un an durant, pour obtenir l'éclaircissement de quelque doute, et qu'il offrait continuellement ses prières à Dieu pour cette fin; qu'enfin, voyant qu'il ne recevait aucune lumière là-dessus, il résolut d'aller consulter un autre solitaire qui demeurait dans le même désert. A peine fut-il sorti de sa cellule pour exécuter son dessein, qu'un Ange lui apparut, lui donna l'éclaircissement de son doute, et lui ajouta qu'il avait mérité cette grâce plutôt par son humilité et par sa soumission, que par ses prières et par ses jeûnes.

Ainsi : 5° il faut découvrir les tentations à son directeur,

VI. IL FAUT Y RÉSISTER, DÈS LE COMMENCEMENT

Un Poète ancien l'a dit : « Résistez au mal, dès le commencement; car, lorsqu'on l'a laissé invétérer, les remèdes viennent trop tard ¹. »

Pendant que votre ennemi est encore petit et faible, écrivait saint Jérôme à la vierge Eustochie, tuez-le, étouffez-le dans sa naissance; si vous le laissez croître et se fortifier, peut-être n'en pourrez-vous plus venir à bout. »

C'est dans ce sens que ce même Docteur, écrivant à Héliodore, interprète ces paroles du Psalmiste : *Heureux celui qui prendra tes enfants et les écrasera contre la pierre* ² ! et ces autres du Cantique des cantiques : *Prenez-nous ces*

(1) Principiis obsta : sero medicina paratur.

Cum mala per longas invaluere moras. *Ovid.*

(2) Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram ! *Ps. 136. 9.*

*petits renards qui ravagent et perdent les vignes*¹ : « Oui, mon frère, lui disait-il, lorsque quelques pensées de méditation, d'orgueil, de vanité, d'amour-propre, de trop d'attachement aux autres ou à vous-même, d'impureté et autres semblables commenceront à se découvrir en vous, et qu'elles seront encore faibles, écrasez-les contre la pierre angulaire qui est Jésus-Christ² ; donnez la chasse, de bonne heure, à tout ce qui peut ruiner en nous la vigne du Seigneur. Ah ! sans doute, vous ne pouvez empêcher qu'il ne vous survienne des tentations et de mauvaises pensées ; mais heureux celui qui travaille à s'en délivrer, dès le commencement ! Il est d'une grande importance de résister d'abord, quand l'ennemi est encore faible, car alors il est aisé de le vaincre ; mais, si on lui laisse prendre des forces, la résistance et la victoire deviennent très-difficiles. » Oh ! que c'est donc avec une grande vérité, que l'Esprit-Saint a dit par la bouche du Sage, que la tentation est *comme une étincelle qui peut causer un grand embrasement*³, si on ne l'éteint d'abord.

Saint Chrysostôme explique cette pensée par une comparaison très-juste : « Quand il prend, dit-il, envie à un malade de manger de quelque chose qui lui est contraire, et qu'il s'en empêche, il s'épargne le mal que cette envie lui aurait fait, et il avance sa guérison ; mais s'il n'a pas la force de s'en abstenir, son mal pourra empirer de telle sorte, qu'il deviendra très-difficile à guérir ; peut-être même mortel ; ce qui ne serait pas arrivé, s'il avait voulu se commander. Il en est de même, continue ce Père, dans les tentations : par exemple, si, dès qu'il vient en pensée de regarder un objet dont la vue peut être dangereuse à l'âme, on se faisait un peu de violence, en rejetant cette mauvaise pensée et en commandant à ses yeux, on s'épar-

(1) Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas. *Cant.* 2. 15.

(2) Ipso summo angulari lapide Christo Jesu. *Ephes.* 2. 20.

(3) A scintillâ unâ augetur ignis. *Eccli.* 11. 54.

gnerait tout ce que cette vaine curiosité peut causer de tentations, et on éviterait le danger où l'on peut tomber, en y consentant. Mais si, au contraire, on ne fait d'abord nul effort sur soi, ce plaisir d'un moment que l'on aura eu, en se laissant aller à la curiosité, est capable ensuite de perdre l'âme, ou, au moins, de l'engager dans un long et difficile combat; de sorte que ce qui n'aurait presque rien coûté dans le commencement, deviendra très-difficile dans la suite. »

Par-là, il vous est aisé de voir de quelle importance il est de s'opposer de bonne heure à la tentation. Oui, aussitôt qu'elle fait sentir ses atteintes, il vous faut mettre la main à l'œuvre et ne rien oublier, dès ce moment, pour lui résister et en triompher : *Seigneur*, devez-vous vous écrier à l'instant, en vous munissant du signe salutaire de la croix, *Seigneur, venez à mon secours; ô mon Dieu, hâtez-vous de venir à mon aide* ¹ !

Exemple. Il est rapporté, dans la vie des Pères du désert, que le démon apparut un jour à saint Pacôme sous la forme d'une très-belle femme qui cherchait à le séduire. Le Saint lui ayant dit que tous ses efforts étaient inutiles contre les serviteurs de Dieu : « Non, ils ne sont pas inutiles, répondit Satan, pourvu que les premières mauvaises pensées dont nous les tentons, fassent impression dans leur cœur, car alors il nous est aisé d'attiser le feu et de les porter au péché; mais, s'ils résistent d'abord et s'ils ferment la porte aux images dangereuses que nous leur présentons à l'esprit, nous sommes contraints de fuir, et nous nous dissipons devant eux comme la fumée se dissipe en l'air. »

Ainsi : 6° il faut résister aux tentations dès le principe.

(1) Deus, in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina. Ps. 69. 1.

VII. IL NE FAUT PAS SE RELACHER NI RIEN CHANGER ALORS
DANS SA CONDUITE SPIRITUELLE.

1^o Il ne faut pas se relâcher. Oui, on doit bien se garder alors de quitter ses exercices spirituels ou d'en retrancher quelque chose ; car, quand la tentation ne nous ferait d'autre mal, en cela, que de nous déconcerter, l'ennemi du salut croirait avoir beaucoup fait et se trouverait fort content. Au contraire, c'est dans la tentation qu'on doit les continuer avec une nouvelle ferveur, et qu'on a plutôt besoin d'ajouter que de retrancher, parce que si nous laissons tomber de nos mains les armes spirituelles avec lesquelles nous nous défendons contre ses attaques, il lui sera plus facile de venir à bout de nous. Il faut donc alors être extrêmement fidèle à Dieu ; et c'est en quoi il reconnaît ses véritables serviteurs, suivant ce qu'il dit lui-même à ses Apôtres : *Vous êtes ceux qui êtes demeurés toujours avec moi dans mes tentations.*¹

Au reste, ce n'est pas merveille que, dans le calme et dans les douceurs de la dévotion, on persévère dans la pratique des exercices spirituels ; mais qu'on y persévère au milieu des tempêtes qu'excitent les tentations, et malgré les sécheresses et les amertumes que Dieu nous envoie, c'est ce qui est louable, et ce qui marque qu'on l'aime et qu'on le sert véritablement pour lui-même. C'est ainsi que se comportaient les Saints, et l'histoire de leur vie fait foi qu'ils ne cessaient de persévérer dans la pratique des exercices de piété, malgré les tentations de tous les genres par lesquelles il plaisait à Dieu de les éprouver dans cette vallée de larmes.

2^o On ne doit non plus, dans le temps de la tentation, rien changer dans sa conduite ni prendre aucune nouvelle

(1) Vos autem estis qui permansistis mecum in temptationibus meis.
Luc. 22. 28.

résolution; le temps n'y est pas propre. On ne voit rien dans l'eau tant qu'elle est trouble; on n'y aperçoit même pas une poutre. Qu'on la laisse se reposer et s'éclaircir, alors on verra les ordures qui sont au fond. De même, l'agitation et le trouble que cause la tentation, ne permettent pas que l'on voie ce qui est le plus à propos : *Les maux m'ont environné*, disait le saint roi David, *et je n'ai pu rien voir*¹; de sorte que ce n'est pas là le temps de délibérer de rien ni de prendre de nouvelles mesures.

Au reste, les Maîtres de la vie spirituelle marquent ceci comme une chose essentielle, et saint Ignace de Loyola, entre autres, le recommande particulièrement aux membres de sa Compagnie, dans les règles qu'il leur donne pour le discernement des esprits. La raison qu'il en rapporte, « c'est que comme dans le temps des consolations spirituelles, l'esprit de Dieu nous porte au bien, de même, dans le temps de la tentation, l'esprit du démon nous pousse au mal, et qu'alors il est dangereux de suivre les nouvelles pensées qui nous viennent. » Ainsi donc, ma chère Sœur, vous qui pourriez être tentée d'agir autrement, laissez, oui, laissez passer la tentation, et quand vous aurez l'esprit plus tranquille, alors vous connaîtrez mieux ce qu'il faut que vous fassiez. Tenez-vous-en, pour le moment, au plan de vie, au règlement que vous vous êtes tracé dans le silence d'une retraite, par exemple, dans le repos de l'oraison ou dans d'autres instants, où vous aurez reçu la visite de l'Esprit-Saint, cet Esprit consolateur; mais déifiez-vous, durant la tentation, de toute idée de changement de conduite qui se présenterait à votre esprit, même sous l'apparence d'un plus grand bien, et soyez bien persuadée que l'Esprit de Dieu ne peut habiter dans le trouble ni dans l'agitation inséparable de la tentation.

(1) Quoniam circumdederunt me mala, et non potui ut viderem.
Ps. 59. 15.

Exemple. Nous lisons, dans la sainte Ecriture, que lorsque le prophète Elie s'abandonna au chagrin, à la vue des prévarications d'Israël, le Seigneur lui ordonna de se placer sur la montagne d'Horeb ; et alors il s'éleva un vent impétueux qui brisa les rochers, la terre trembla, l'air parut tout en feu ; mais *le Seigneur*, dit le texte sacré, *n'était ni dans ce vent, ni dans ce tremblement de terre, ni dans ces feux.*¹ Figure très-naturelle et bien sensible de ce qui se passe dans l'économie de la vie spirituelle. L'âme, bouleversée dans les tentations, éprouve des tempêtes, mais le Seigneur n'est pas dans ce fracas, car *il s'insinue*, ajoute le même texte sacré, *à la manière d'un souffle léger,*² d'un souffle doux et bienfaisant. Ce n'est donc pas, encore une fois, ma chère Sœur, le temps de rien changer alors à votre plan de vie. Le trouble saisirait votre intérieur ; l'agitation brouillerait toutes vos idées ; les anxiétés, les scrupules ébranleraient tout le fond de votre âme : la tristesse succéderait à la joie du Saint-Esprit, dont l'opération divine ne se fait plus sentir si vivement dans ces moments de désolation, et, après bien des efforts, vous finirez par vous dépitier, par vous lasser, par vous dégoûter de porter le joug du Seigneur. Peut-être même seriez-vous tentée de quitter ses voies saintes pour vous jeter dans celles de la tiédeur.

Ainsi : 7° il ne faut rien changer à sa conduite spirituelle.

VIII. IL FAUT PENSER ALORS QUE L'ON COMBAT EN LA PRÉSENCE DE DIEU.

Oui, enfin et surtout, c'est un excellent moyen contre les tentations, bien propre à nous encourager et à nous

(1) Non in spiritu Dominus..., non in commotione Dominus..., non in igne Dominus. 3 Reg. 19. — 11. 12.

(2) Post ignem sibilus auræ tenuis. 3. Reg. 19. 12.

donner de nouvelles forces, que de songer que Dieu nous regarde combattre. Un soldat qui combat sous les yeux de son général ou de son roi, en devient plus brave. Or, nous combattons effectivement sous les yeux de Dieu dans les tentations. Ainsi, dans toutes les attaques que nous avons à soutenir, nous devons nous imaginer que nous sommes dans une lice; que tous les Esprits bienheureux sont spectateurs du combat; qu'ils en attendent le succès avec impatience, et que c'est Dieu qui en est le juge et le rémunérateur. Cette pensée vient des Saints, et elle est fondée sur les paroles de l'Evangile, où il est marqué qu'après que le démon eût tenté inutilement Jésus-Christ et qu'il l'eût quitté, *les Anges s'approchèrent de lui et le servirent*¹.

Exemple. Nous lisons, dans la vie de saint Antoine, qu'une nuit que les démons l'avaient tout brisé de coups, il leva les yeux en haut et vit une lumière éclatante, qui, perçant le comble de sa cellule, en dissipa les ténèbres, chassa les esprits tentateurs et lui ôta, en un moment, toute la douleur des coups qu'il avait reçus. Aussitôt s'adressant à Jésus-Christ: « Où étiez-vous donc, mon Sauveur, lui dit-il, pendant que vos ennemis me maltrahent si cruellement; pourquoi n'êtes-vous pas venu, dès le commencement du combat, pour les empêcher et me délivrer de leurs mains? — Antoine, lui répondit alors une voix, j'étais ici, dès le commencement de votre combat, et j'en ai été spectateur; et parce que vous avez combattu avec courage, je continuerai toujours de vous assister, et je rendrai votre nom célèbre par toute la terre. » Ainsi, dans les tentations, nous pouvons être sûrs que Dieu et les Anges sont pour témoins de notre résistance. Eh! quel est celui qui ne se sentirait excité alors à bien faire et à y résister courageusement devant de tels spectateurs?

De plus, comme en Dieu, c'est secourir que de regarder, nous devons considérer qu'il nous regarde non-seulement

(1, Et ecce angeli accesserunt et ministrabant ei. *Matth. 4. 11.*

comme notre maître et notre juge, pour nous couronner, si nous sortons victorieux du combat, mais aussi comme notre père et notre protecteur, pour nous secourir au besoin suivant ces paroles de la sainte Ecriture : *Les yeux du Seigneur contemplent toute la terre et donnent de la force*¹ *Le Seigneur est à ma droite, de peur que je ne sois ébranlé*².

Exemple. Il est rapporté, dans le iv^e livre des Rois, que le prophète Elizée étant dans la ville de Dotain, le roi de Syrie envoya de nuit une partie de son armée, pour le prendre. Giézi, le serviteur du Prophète, étant sorti de grand matin, voit toute la ville entourée de troupes. Il court en avertir son maître, et se croyant perdu avec lui, il se met à crier : *Hélas ! Hélas ! mon Seigneur, que ferons-nous ?* — *Ne craignez point*, lui répondit Elizée, *nous avons plus de gens pour nous qu'ils n'en ont pour eux*³. Il se mit ensuite en prière, pour demander à Dieu qu'il lui plût d'ouvrir les yeux à Giézi : et aussitôt celui-ci vit la montagne toute couverte de gens à cheval et de chariots de feu, et il fut rassuré. Nous n'avons pas un moindre sujet de confiance, puisque nous savons que Dieu est toujours prêt à nous secourir : *Mettez-moi auprès de vous, Seigneur*, disait le saint homme Job, *et m'attaque qui voudra*⁴. *Le Seigneur est avec moi*, disait Jérémie, *comme un puissant guerrier qui me protège ; c'est pour-quoi ceux qui me poursuivent tomberont ; ils seront faibles contre moi, et ils demeureront couverts de confusion*⁵.

(1) Oculi enim Domini contemplantur universum terram et præbent fortitudinem. 2. Par. 16. 9.

(2) Quoniam à dextris est mihi, ne commovear. Ps. 15. 8.

(3) Heu, Heu, Domine mi, quid faciemus ? At ille respondit : Noli timere ; plures enim nobiscum sunt, quàm cum illis. 4. Reg. 6. — 15. 16.

(4) Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. Job. 17. 3.

(5) Dominus autem mecum est, quasi bellator fortis ; idcirco qui persequuntur me, cadent ei infirmi erunt ; confundantur vehementer. Jerem. 20. 11.

Saint Jérôme, écrivant sur ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, vous nous avez couronnés du bouclier de votre bonne volonté*,¹ dit, « que, dans le langage des hommes, il y a une grande différence entre un bouclier et une couronne ; mais que, dans le langage de Dieu, le bouclier et la couronne ne sont qu'une même chose, parce que lorsqu'il nous couvre du bouclier de son amour, ce bouclier qui est notre protection et notre défense, est aussi notre couronne et notre victoire. »

Enfin, pour finir avec l'Apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous*² ? Oh ! quelle consolation pour tous ceux qui portent la marque des élus de Dieu, en résistant à la tentation, d'avoir Dieu de leur côté, et de n'avoir point d'autres ennemis que les siens ! Que toutes les puissances de la terre et de l'enfer soient contre nous, ce n'est rien, tant que nos intérêts seront joints à ceux de Dieu, en présence de qui nous combattons, et que notre cause sera la sienne.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'il est bon et utile, pour surmonter les tentations, d'ajouter aux quatre premiers moyens, dont je vous ai parlé dans la dernière Conférence, les quatre autres que je viens de vous indiquer dans celle-ci ; qu'ainsi vous devez ; 5^o les découvrir à votre père spirituel, vous rappelant que si, dans l'ordre temporel, un remède, donné de la main même d'un médecin, qui observe les temps et les circonstances, fait bien plus d'effet, que quand on le prend d'une autre manière, et par son propre mouvement, de même, dans l'ordre spirituel, un remède simple et facile, que votre directeur vous aura donné, vous fera plus de bien que tous ceux dont vous pourriez

(1) Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos. *Ps.* 5. 15.

(2) Si Deus pro nobis, quis contra nos ? *Rom.* 8. 31.

vous servir d'ailleurs, d'après votre propre volonté; 6° y résister, dès le commencement, tâchant de bien vous persuader, comme le dit saint Jérôme, « que quand l'ennemi est encore faible, il est facile alors de lui résister; mais que, si on lui laisse prendre des forces, la résistance et la victoire deviennent très-difficiles; » 7° ne pas vous relâcher ni rien changer alors dans votre conduite spirituelle, vous mettant dans l'esprit que l'agitation et le trouble que cause la tentation, ne permettent pas de voir alors ce qui est le plus à propos; 8° enfin, pensez que vous combattez en présence de Dieu, vous imaginant, dans toutes les tentations dont vous êtes assaillies, que vous êtes dans une lice où Dieu, avec ses Anges et toute la cour céleste, est spectateur du combat, et qu'il en sera le juge et le rémunérateur; que c'est en employant, selon l'urgence des circonstances, ces différents moyens comme autant d'armes, que vous déjouerez les funestes projets de l'ennemi du salut; que, de cette sorte, cet esprit tentateur se trouvera pris dans les mêmes filets où il prétendait vous prendre, suivant ces paroles de la sainte Ecriture : *Ils se sont pris les pieds dans le piège qu'ils avaient caché¹. Que l'ennemi se prenne dans l'embûche qu'il a dressée, et tombe lui-même dans ses propres filets²; que sa malice retourne sur lui, et que son iniquité retombe sur sa tête³. Ainsi soit-il.*

(1) In laqueo isto quem absconderunt, comprehensus est pes eorum. Ps. 9. 16.

(2) Veniat illi laqueus quem ignorat, et captio quam abscondit, apprehendat eum; et in laqueum cadat in ipsum. Ps. 34. 8.

(3) Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet. Ps. 7. 17.

LXXXIX^e CONFÉRENCE.

I. SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

- 1. Sur quoi est fondé l'exercice de la présence de Dieu ?*
 - 2. En quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu ?*
 - 3. Que demande l'exercice de la présence de Dieu ?*
-

Quò ibo à spiritu tuo et quò à facie tuà fugiam ?

Où irai-je pour me soustraire à votre esprit, et où fuirai-je pour éviter votre présence ? Ps. 138. 7.

L'infinité de Dieu, mes Sœurs, est le fondement de sa puissance, de son action, de sa science. Dieu peut tout, Dieu fait tout, Dieu sait tout, parce qu'il est infini ; mais, si Dieu peut tout, fait tout, sait tout, il opère partout, et comme son opération n'est pas distinguée de son essence, s'il opère partout, il est donc aussi partout. Dans cette opération et cette présence consiste son immensité : attribut que nous ne devons pas nous figurer comme une étendue, une diffusion corporelle. Dieu est un pur esprit. Nous-mêmes qui sommes des esprits si bornés, nous atteignons, par la pensée, les objets que l'intervalle des lieux sépare de nous ; nous les rendons présents à notre intelligence, mais nous n'opérons pas physiquement sur eux, nous ne sommes pas présents dans les lieux où ils existent, nous demeurons renfermés dans les bornes de notre existence. Rien n'est moins analogue à l'immensité de Dieu, que la sphère étroite où nous sommes réduits ; c'est comme l'unité comparée à l'infinité.

Or, c'est de cette immensité de Dieu présent partout, ou, pour mieux dire, c'est de la présence de Dieu, que j'ai à vous entretenir dans cette Conférence et les deux suivantes. Aujourd'hui je vous montrerai : 1^o sur quoi est fondé l'exercice de la présence de Dieu ; 2^o en quoi il consiste ; 3^o ce qu'il demande de nous. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. SUR QUOI EST FONDÉ L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU ?

L'obligation de cet exercice est fondée sur deux principes de foi : 1^o sur ce que Dieu est partout ; 2^o sur ce que Dieu voit tout.

I. SUR CE QUE DIEU EST PARTOUT.

Oui, Dieu est partout, il remplit tout ce vaste univers, et il n'y a pas un lieu dans le monde, quelque retiré et secret qu'on le suppose, où il ne soit présent par son immensité. Il est le seul à qui s'appliquent parfaitement et véritablement ces paroles du prophète Jérémie : *Pour moi, je remplis le ciel et la terre*¹. Il ne ressemble pas aux rois de la terre, qui ont leur empire borné ou par les rivages de la mer, ou par le cours des fleuves, ou par les frontières des provinces ou par les chaînes des montagnes, et qui ne peuvent résider qu'en un seul endroit de leurs Etats. Il n'a pas besoin, comme eux, d'employer des mains étrangères pour suppléer à la faiblesse de sa puissance et pour gouverner ce vaste univers. Sa présence est répandue partout ; il se trouve dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Il n'est pas de montagne si élevée, de vallée si profonde, de solitude si vaste et si reculée où il ne se trouve actuellement et dans toute la plénitude de son être. Il est même plus présent en nous et d'une manière

(1) Nunquid non cœlum et terram ego impleo ? *Jerem.* 23. 24.

plus réelle au dedans de nous, que nous n'y sommes nous-mêmes : « Ah ! Seigneur, s'écriait saint Augustin, je cherchais hors de moi celui qui est au dedans de moi. Où vous ai-je trouvé, pour apprendre ce que vous êtes, où vous ai-je trouvé, sinon dans moi-même en qui vous êtes intimement présent ? Quand nous nous éloignons de vous, il n'y a cependant pas d'espace entre vous et nous, et quand nous voulons nous rapprocher de vous, il n'y a pas non plus d'espace à parcourir. Vous êtes partout, ô vérité suprême ! et vous répondez partout à ceux qui vous consultent. Vous leur répondrez en tout temps, quand bien même ils vous consulteraient sur différents objets ¹. » C'est lui qui donne la vie à tout ce qui vit, la force et le mouvement à tout ce qui se meut, et l'être à tout ce qui est, comme nous l'enseigne l'Apôtre par ces paroles : *Nous vivons en lui, nous nous mouvons en lui, nous sommes en lui*². Il conserve toutes choses par le pouvoir de sa présence, et, sans le secours continu de cette présence, toutes choses cesseraient d'être et retourneraient dans le néant.

II. SUR CE QUE DIEU VOIT TOUT.

Oui, en même temps que Dieu est partout, il voit tout. il considère tout, il observe tout : *Les yeux du Seigneur, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, sont beaucoup plus lumineux que le soleil ; il regarde toutes les voies des hommes ; il perce la profondeur des abîmes ; il pénètre jusque dans les plis et les replis les plus cachés du cœur humain*³. D'un simple coup d'œil, il atteint en même temps à ce qu'il y a de plus élevé dans les cieux, de plus profond dans la terre, de plus vaste dans l'océan,

(1) S. Aug. l. 10. Confess. c. 26.

(2) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. Act. 17. 28.

(3) Quoniam oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi, et hominum corda intuentes in absconditis partes. Eccli. 23. 28.

de plus éloigné dans l'étendue de l'univers. Ses yeux percent les ténèbres les plus épaisses, démêlent les ressorts les plus cachés, dévoilent les mystères les plus obscurs, entrent dans les replis les plus imperceptibles et les plus sombres. Non, pour ses yeux il n'est point de nuage ; tout est éclairé de mille flambeaux ; tout a la clarté du grand jour. Le passé, le présent, l'avenir, réunis dans un point, forment un objet unique qu'il saisit tout entier. Que je m'élançe hors de moi, que je prenne mon essor d'une extrémité du monde à l'autre, que je traverse les plus prodigieux espaces, il m'aperçoit en tout lieu ; le ciel, la terre, les enfers n'ont pas d'asiles qui me mettent à couvert de ses regards. Inutilement voudrait-on s'y soustraire ; environnés que nous sommes de son essence divine, il nous voit tous, il nous voit dans tous les instants, il nous voit tous ensemble, il nous voit dans nos plus secrètes actions.

Que dis-je ? il nous voit jusque dans nos plus secrètes pensées, jusque dans le fond de nos cœurs qu'il éclaire par la communication de sa lumière. S'il s'agit de se replier, de se déguiser, de s'ensevelir, rien n'est pareil au cœur de l'homme ; c'est un amas de labyrinthes qui se confondent ; c'est une suite de détours qui rentrent et qui se perdent l'un dans l'autre ; de tous les abîmes c'est le plus impénétrable. Dieu interroge cet abîme, il en pénètre les profondeurs, il y fait luire un rayon que tous ceux du soleil n'égalent pas, et, à la faveur de ce rayon dominant et sûr, tout est développé, tout est transparent à son égard. Enfin, soit dans le cœur de l'homme, soit dans la nature, quelque part que ce puisse être, rien ne lui échappe. Assis sur le trône éternel de sa gloire, conduit par son intelligence suprême, il contemple tous les êtres ; tous lui servent d'un spectacle continu, et aucun d'eux ne peut se soustraire ni se dérober à la connaissance parfaite qu'il en a.

Cette vue de Dieu *qui est partout et qui voit tout*, était,

au plus sublime degré, dans le saint Roi-Prophète ; tous ses psaumes en sont la preuve, puisque dans tous il converse avec Dieu comme présent, comme témoin de l'ardeur et de la sincérité de ses sentiments. Mais quelle hauteur de pensées, quelle force de style, quelle variété d'images, dans le beau cantique qu'il consacre tout entier à célébrer la science, la puissance, la présence, l'immensité du Très-Haut ! *Seigneur, dit-il, vous m'avez connu dans toutes les situations de ma vie, vous avez pénétré toutes mes pensées, vous avez découvert toutes mes démarches, vous avez prévu toutes mes voies, lors même que je ne pouvais pas encore m'énoncer. La connaissance que vous avez de moi est admirable, et je ne peux atteindre à sa hauteur. Où irai-je, Seigneur, pour échapper à votre esprit, et où fuirai-je pour me soustraire à votre présence ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'abîme, vous vous y trouvez. Si je prends des ailes, dès le matin, et si je vais habiter aux extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y conduira ; c'est votre droite qui m'y retiendra. J'ai dit : Peut-être que les ténèbres me couvriront ; mais la nuit la plus obscure devient pour moi comme la lumière du jour dans mes plaisirs. Oui, mon Dieu, vous êtes le maître de tout ce qu'il y a de plus intime dans moi. Vous m'avez formé dans le sein de ma mère ; nulle des parties qui entrent dans la composition de mon corps ne vous est inconnue ; et ce que je dis de moi, est également vrai de tous les hommes ; ils sont écrits dans votre livre, lors même qu'aucun d'eux n'existe encore ¹.*

(1) Domine, probasti me et cognovisti me ; tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam... , et omnes vias meas prævidisti, quia non est sermo in lingua mea... Mirabilis facta est scientia tua ex me, confortata est, et non potero ad eam. Quò ibo à spiritu tuo, et quò à facie tuà fugiam ? Si ascendero in cælum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculò, et habitavero in extremis maris ; et enim illuc manus tua deducet me. et tenebit me dextera tua. Et dixi forsitan

Quand on s'est élevé par la foi à une considération aussi sublime de la présence et de l'immensité de Dieu, peut-on le perdre de vue ? Ah ! loin de là, n'est-on pas, au contraire, comme dans une extase continuelle, au souvenir de cette Majesté infinie qui est partout et qui remplit tout, qui sait tout et qui voit tout, qui donne l'être et le mouvement à tout ? Aussi les Saints de tous les siècles, tant de l'ancienne que de la nouvelle alliance, étaient presque sans cesse en la présence de Dieu : *Le Seigneur vit*, répétaient si souvent les Patriarches et les Prophètes, *et je suis en sa présence* ¹. Moïse ordonna aux Hébreux *de ne perdre jamais le souvenir du Seigneur, de porter toujours la vue sur ses bienfaits et sur ses ordonnances* ² ; et ce fut l'oubli de cette importante instruction qui causa tous les égarements de ce peuple. Quelques-uns de ses rois *furent le bien en la présence du Seigneur* ; c'est l'éloge que leur donne l'histoire sacrée. La plupart *furent le mal en la présence du Seigneur* ; c'est la condamnation que cette histoire prononce contre eux.

Et ici, quel touchant parallèle vient s'offrir à ma pensée ! Ah ! quelle différence entre une âme occupée de la présence de Dieu, et une autre qui n'a point l'habitude de ce saint exercice ! La première est comme un champ fertile en bons fruits ; la seconde est comme une terre déserte, ou comme un héritage dévasté par les ennemis du salut. La première conserve la crainte du Seigneur et veille sur elle-même, pour ne rien se permettre qui puisse déplaire à ses yeux ; elle jouit de la paix et de la confiance que les regards de son Dieu entretiennent dans son intérieur ; elle

tenebræ conculcabunt me, et nox illuminatio mea in deliciis meis. Quia tu possedisti renes meos, suscepisti me de utero matris meæ... Imperfectum meum viderunt oculi tui, et in libro tuo omnes scribentur ; dies formabuntur, et nemo in eis. *Ps. 158. 1. et seq.*

(1) Vivit Dominus Deus, in cujus conspectu sto. 3. *Reg. 17. 1.*

(2) Cave ut custodias mandata Domini Dei tui, et ambules in viis ejus, et timeas eum. *Deut. 8. 6.*

s'affermir de plus en plus dans la résolution de vaincre tous les obstacles qui se rencontrent dans le chemin de la vertu ; la seconde, au contraire, marche comme à l'aventure, presque toujours égarée, presque toujours en danger de donner dans des écueils. La première n'a aucune peine à entrer dans les voies de l'oraison, parce que son recueillement est continu. Eh ! comment ne le serait-il pas ? Elle se voit toujours comme abîmée dans le sein de Dieu ; la seconde ne sait ce que c'est que de s'unir à Dieu, qu'elle n'aperçoit que comme dans un lointain et par intervalles ; la prière est pour elle un tourment ou une occasion de nouvelles fautes ; l'égarement de ses pensées la met sans cesse aux prises avec mille objets frivoles ou même dangereux : *Ils ont oublié le Seigneur leur Dieu*, dit la sainte Ecriture en parlant des Juifs, *et ils se sont livrés au culte de Baal et d'Astaroth* ¹.

Voilà ce qui arrive dans le monde ; on y perd de vue Dieu présent partout, et l'on va rendre son hommage à tout ce qui flatte les passions. Jusque dans les sociétés régulières, la même chose arrive aux personnes dissipées et toujours hors de la présence de Dieu. Elles se procurent des amusements et inventent mille moyens de se distraire de Dieu, qui leur demande la fidélité à se rappeler le souvenir de sa présence. Oh ! que ces personnes ont dégénéré des vues de leurs saints Fondateurs ! Ces hommes, tout concentrés en Dieu, mirent des barrières entre leurs disciples et la dissipation du monde. Ils choisirent souvent des lieux presque inaccessibles aux humains, des vallées profondes, des bois touffus, des rochers escarpés ; ils établirent la loi d'un silence rigoureux, afin que rien ne troublât les communications qu'on devait avoir avec Dieu. Heureux temps où des déserts peuplés de milliers de solitaires ne retentissaient que des louanges du Sei-

(1) *Feceruntque malum in conspectu Domini, et obliti sunt Dei sui, servientes Baalim et Astaroth. Judic. 3. 7.*

gneur ! Dans les intervalles des saints offices, il semblait que ces lieux fussent dénués d'habitants. Que faisaient ces anges de la terre ? Ils contemplaient la majesté du Très-Haut, ils travaillaient en sa présence, ils s'occupaient de la lecture des saints livres. -Toujours Dieu seul était présent à leur pensée : « O Dieu seul ! trop avare, disait saint Augustin, est celui à qui ce mot ne suffit pas. »

Avant que de terminer cette première partie de notre Conférence, écoutons quelques moments, saint Jean de la Croix. Ah ! que ce saint homme, qui parlait du *Tout de Dieu*, était éclairé sur la vraie notion de cet Etre suprême ! qu'il nous ouvrait une voie courte et abrégée pour nous faire entrer dans le centre de notre unique bonheur ! qu'il nous facilitait l'exercice de la présence de Dieu ! « Pour goûter, disait-il, le Tout de Dieu, n'ayez de goût pour aucune chose ; pour posséder le Tout de Dieu, souhaitez de ne rien posséder. Si vous vous arrêtez à quelque chose, vous cesserez de vous jeter dans le Tout de Dieu. Enfin, pour venir du tout au tout, il vous faut renoncer du tout au tout. » Pensée sublime, qui signifie que l'homme, qui est si porté par lui-même à se croire tout, doit renoncer à ce tout, qui, dans le fond n'est rien, pour parvenir au Tout de Dieu, qui est le vrai et unique *Tout*.

II. EN QUOI CONSISTE L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU ?

Il consiste en deux actes principaux ; l'un de l'entendement, l'autre de la volonté.

I. ACTE DE L'ENTENDEMENT.

Cet acte doit être le premier, comme étant toujours requis et supposé pour la production de quelque acte que ce soit de la volonté. Or, ce premier acte tend à considérer que Dieu est présent partout, et quelques-uns, à l'exemple de saint Augustin, pour mieux se pénétrer de cette immen-

sité de Dieu, se la représentent comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abimées dans l'essence divine, en sont toutes pénétrées, sans pouvoir jamais en sortir ni s'en détacher, parce qu'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être, et où eux-mêmes se trouvent plongés comme une éponge le serait au milieu de la mer. Ils considèrent donc qu'ils sont tout remplis de Dieu, tout environnés de Dieu, et comme immergés en Dieu. Ces paroles de la sainte Eglise, dans le beau Cantique d'actions de grâces qu'elle a coutume de chanter dans ses solennités : « Les cieux et la terre, ô mon Dieu, sont pleins de votre gloire et de votre majesté ¹, » conviennent très-bien au sujet de cette considération.

Quelques autres, pour mieux demeurer en la présence de Dieu, se figurent Jésus-Christ, comme présent à côté d'eux, et les regardant toujours en tout ce qu'ils font. Et parmi les personnes qui pratiquent cette méthode, celles-ci se le représentent dans sa vie cachée, naissant pauvre dans une étable, versant les premières gouttes de son sang sous le couteau de la Circoncision, obéissant en tout à Marie et à Joseph, à Nazareth, gagnant sa vie, à la sueur de son front, travaillant dans l'atelier d'un charpentier ; celles-là, dans sa vie agissante, parcourant les villes et les bourgades de la Judée, évangélisant les peuples de la Palestine, multipliant les miracles et les bienfaits sous ses pas, prêchant dans toutes ces contrées le royaume des cieux ; d'autres enfin, dans sa vie souffrante, priant dans le Jardin des oliviers et y souffrant une sueur de sang, lié à la colonne, battu de verges, couronné d'épines, attaché à la croix, expirant dans les supplices les plus affreux, selon ce qui les touche le plus, ou suivant les différentes situations de leur âme et les différents mouvements de leur dévotion.

C'est ainsi qu'un saint Bernard, qu'un saint Bonaventure, qu'un saint Philippe de Néri, qu'une sainte Magde-

(1) Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriæ tuæ. *Cant. Te Deum.*

leine de Pazzi, qu'une sainte Catherine de Sienne, qu'une sainte Gertrude, qu'une sainte Rose de Lima, etc., trouvaient des secrets admirables dans cette manière de rester en la présence de Dieu, et c'est ce qui leur y faisait trouver tant de facilité et de douceur. Car, s'imaginant quelquefois qu'ils entendaient ces paroles de l'Époux dans les Cantiques : *Levez-vous, ma bien-aimée, levez-vous, mon unique beauté; venez, ma colombe, dans les trous de la pierre, dans les fentes de la muraille*¹, ils se cachaient en esprit dans les trous des plaies de Jésus-Christ, ils entraient dans son côté sacré, et y trouvaient un refuge assuré dans toutes leurs afflictions, un remède souverain dans toutes leurs épreuves, un soulagement infaillible dans toutes leurs peines. D'autres fois, s'appliquant ces paroles du prophète Isaïe : *Vous puiserez avec joie les eaux aux sources du Seigneur*², ils se figuraient le pied de sa croix enfoncé dans leur cœur, et ils recevaient dans leur bouche, avec un extrême contentement, les gouttes de sang qui découlaient des précieuses plaies du Sauveur du monde.

Ces grands Saints se trouvaient bien de cette pratique; et, en cela, chacune de vous doit suivre son propre attrait, sans vouloir s'astreindre à une méthode qui ne lui conviendrait pas, plutôt qu'à une autre où elle réussirait davantage à marcher en la présence de Dieu. Car cette sainte présence dont je suis venu vous entretenir dans cette Conférence, est entièrement dépouillée de toutes ces sortes de fictions. Je prétends ici vous parler de Dieu, en tant que Dieu, et, sous ce rapport, il n'est pas question de feindre qu'il est ici ou là; il s'agit seulement de croire, comme une vérité constante, qu'il est réellement et effectivement partout. Ensuite, on peut bien s'imaginer l'humanité de Jésus-

(1) Surge, amica mea, speciosa mea, et veni: columba mea in foraminibus petrae, in cavernâ maceriae. *Cant.* 2. — 13. 14.

(2) Hauietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. *Is.* 12. 5.

Christ et se la figurer, parce qu'elle a un corps et une figure; mais on ne peut s'imaginer Dieu, en tant que Dieu, ni se le figurer comme il est, parce qu'il n'a ni corps ni figure, et que c'est un pur esprit. Nous ne pouvons même, par cette raison, nous imaginer ni un Ange comme il est, ni notre âme comme elle est : combien moins pouvons-nous nous représenter Dieu de la manière qu'il est, et nous en faire la peinture dans notre imagination.

Mais, direz-vous, ma chère Sœur, comment faudra-t-il que nous considérions Dieu comme présent?

En formant simplement un acte de foi à ce sujet, et supposant qu'il est effectivement présent, puisque la foi nous le dit, sans vouloir d'ailleurs approfondir davantage de quelle manière cela se fait. C'est ainsi que le pratiquait Moïse, qui, au rapport de saint Paul, *considéra Dieu, tout invisible qu'il est, et l'avait toujours présent à l'esprit comme s'il l'eût vu*¹. De même que, quand on parle à un de ses amis dans l'obscurité de la nuit, on ne songe qu'à jouir de son entretien et du plaisir qu'on a de savoir qu'il est présent, sans s'amuser à s'en faire la figure dans son imagination, de même nous devons nous arrêter simplement à considérer que Dieu est présent, et nous contenter du fruit que nous pouvons recueillir de cette présence. Car, si nous voulons nous attacher à nous le représenter comme il est, nous n'en viendrons pas à bout. Il est encore trop nuit pour le voir de cette sorte; attendons qu'il fasse plus clair et que le grand jour de l'autre vie soit arrivé. Alors il se découvrira à nous, et *quand il se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est*². Présentement nous avons la vue trop faible, et son apparition à Moïse dans la nue³,

(1) Invisibilem enim tanquàm videns sustinuit. *Hebr. 11. 27.*

(2) Scimus quoniam, cùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est. 1. *Joan. 5. 2.*

(3) Et ecce gloria Domini apparuit in nube. *Exod. 16. 10.*

nous enseigne qu'il veut que sa présence soit cachée ici-bas à nos yeux, de telle sorte que nous ne puissions le voir que par ceux d'une foi aveugle et soumise.

Tout ce que je viens de dire regarde le premier acte, qui est celui de l'entendement ; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de principal dans le sujet que je traite. En effet, non-seulement il faut occuper l'entendement à considérer Dieu comme présent, de plus, il faut exercer ensuite la volonté à l'aimer et à s'unir à lui ; et c'est en cela que consiste principalement l'exercice de cette sainte présence.

II. ACTE DE LA VOLONTÉ.

Saint Bonaventure, dans sa théologie mystique, dit « que les actes de la volonté par lesquels nous devons élever notre cœur à Dieu dans l'exercice de sa sainte présence, consistent en des désirs ardents de l'âme de s'unir au Seigneur par les liens d'une parfaite charité, en des soupirs brûlants que l'amour lui fait pousser pour l'appeler à elle, et en des mouvements tendres et affectueux, qui lui servent comme d'ailes pour voler jusqu'à lui et s'en approcher de plus en plus. » Ces sortes de désirs et de mouvements sont appelés par les Saints : *Aspirations*, parce qu'ils font que l'âme s'élève à Dieu, ce qui est la même chose qu'aspirer à Dieu ; et parce que, comme l'action de repousser sans cesse du fond des poumons l'air qu'on y attire, se fait sans aucune résolution précédente de respirer, de même ces sortes de désirs embrasés partent si subitement du fond du cœur, qu'on les produit quelquefois sans avoir eu même le temps d'en former auparavant le dessein.

Donnons ici pour exemple ces paroles du Psalmiste, que l'Eglise répète au commencement de toutes les heures canoniales ; *Mon Dieu, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir*¹. Quoi de plus propre que cette élé-

¹ (1) Deus, in adiutorium meum intende ; Domine, ad adjuvandum me festina. Ps. 69. 1.

vation du cœur, pour nous entretenir continuellement en la présence de Dieu, et pour exprimer tous nos sentiments, en quelque état et en quelque occasion que nous soyons? Par là, nous invoquons l'aide de Dieu, et, si nous commençons quelque affaire difficile, nous lui demandons, par ces paroles, la grâce d'en bien sortir. Par là, nous nous humilions devant Dieu, et nous reconnaissons notre besoin et notre misère. Par là, nous nous élevons à Dieu, et nous nous confions en sa bonté et en son secours. Par là, nous aimons Dieu, et nous nous embrasons de plus en plus de sa divine charité, considérant qu'il est notre protecteur et notre refuge. Enfin, quelques combats et quelques assauts que nous ayons à soutenir contre l'ennemi du salut, nous avons dans ces paroles un bouclier impénétrable, une cuirasse à l'épreuve et un rempart assuré. C'est pourquoi il est bon de les avoir sans cesse dans le cœur et dans la bouche, d'en faire comme une prière continuelle, et de s'en servir, à toute heure, pour se constituer en la présence de Dieu.

Mais n'anticipons pas et contentons-nous aujourd'hui de ce peu de mots sur les aspirations affectueuses, d'autant plus que mon intention est de vous faire bientôt une Conférence sur les oraisons jaculatoires.

III. QUE DEMANDE L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU?

Cet exercice demande deux choses : la première, c'est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à cette sainte présence ; la deuxième, de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir et pour la conserver.

I. ÉVITER CE QUI PEUT Y ÊTRE UN OBSTACLE.

Ce sont, par exemple, les vains amusements du siècle : certains divertissements où le cœur se répand trop au

dehors : certaines joies déréglées qui nous dissipent ; certaines liaisons d'amitié qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en avoir l'esprit tout occupé ; certaines conversations inutiles qui nous remplissent l'imagination de bagatelles. Ce sont encore les occupations trop grandes et trop fréquentes qui nous accablent, les soins superflus qui nous embarrassent : sous prétexte d'aumônes, de secours temporels ou spirituels, de bonnes œuvres, ou par tout autre motif spécieux qu'on a soin de colorer du beau nom de zèle de la plus grande gloire de Dieu ou de la charité envers le prochain, on se mêle, dans une localité, d'une infinité de choses étrangères à sa vocation ; on s'ingère dans mille affaires avec les personnes du monde ; on s'engage dans un labyrinthe d'entreprises, pieuses et louables à l'extérieur, je le veux bien, mais qui n'en donnent pas moins sujet à une foule de distractions que volontairement on s'est attirées. Ah ! la bonne religieuse a soin de retrancher de ses occupations journalières, qui sont prescrites par la règle, tout ce surcroît de travail que cette même règle ne lui enjoint nullement, et qui, quelquefois même, est incompatible avec ses devoirs de religion. Elle juge avec raison que cet empressement besogneux est de nature à lui faire perdre la pensée de la présence de Dieu. Eh ! n'est-il pas raisonnable et conforme à l'esprit de votre état, que vous en usiez ainsi toutes de la sorte ? Puisque la présence de Dieu est pour chacune de vous un trésor si précieux, il n'y a rien que vous ne deviez quitter pour le posséder, et vous ne l'achèterez jamais trop cher. Heureuses, si par-là vous parvenez à l'obtenir ! Heureuses, si, renonçant à tout le reste, qui n'est pas de stricte obligation, vous vous trouvez unies à Dieu par cette bienheureuse présence, qui, dès cette vie, est une félicité anticipée !

II. S'ASSUJETIR AUX MOYENS DE LA CONSERVER.

Ce sont, par exemple : 1^o la prière, demandant tous les

jours à Dieu ce riche don, et lui disant avec le Roi-Prophète : *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux*¹, et faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence; 2^o le silence et la retraite, ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer aux choses de Dieu, pour se séparer du bruit et du tumulte de ses occupations; 3^o l'ordre dans ses actions, n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu; accomplissant en toutes la volonté et le bon plaisir de Dieu; cherchant Dieu jusque dans les plus indifférentes et se le proposant pour fin; ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire, que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu : le ciel, comme le palais de sa gloire; la terre, comme l'escabeau de ses pieds; les hommes, comme les ministres de sa providence; les prospérités, comme les effets de sa libéralité; les adversités, comme les châtiments de sa justice.

Voilà quel était le secret des Saints pour ne pas perdre de vue la pensée de la présence de Dieu, et quel doit être le vôtre. Voilà comment, entre mille autres, un saint François d'Assise, un saint Antoine de Padoue, un saint Ignace de Loyola, un saint François de Sales, s'élevaient sans cesse vers le Seigneur. Il ne leur fallait que la vue d'une belle campagne, d'une prairie verdoyante, d'un bois touffu, que dis-je? d'un arbre, seulement même d'une fleur, pour les ravir hors d'eux-mêmes, et pour leur donner la plus haute idée du souverain Auteur de la nature.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que c'est pour vous une obligation de marcher sans cesse en la présence de Dieu; ensuite, que quant à la manière de vous rappeler cette sainte présence, vous pouvez ou bien considérer Dieu

(1) Domine, diri e in conspectu tuo viam meam. Ps. 5. 9.

comme présent partout, remplissant tout l'univers de son immensité, étant tout en tout, tout en quelque créature que ce soit, et faire à ce sujet un acte de foi, parce qu'en effet c'est une vérité que la foi nous enseigne; ou bien considérer Jésus-Christ comme présent à vos côtés, marchant avec vous, regardant ce que vous faites, et alors agir, parler, vous conduire entièrement, en un mot, comme vous vous seriez conduites en présence de cet Homme-Dieu, quand *il était sur la terre revêtu de notre chair mortelle, et qu'il conversait avec les hommes*¹; que, pour parvenir à la pratique de la présence de Dieu, il faut éviter tous les obstacles qui s'y opposent, et vous assujettir avec fidélité aux moyens de l'acquérir et de la conserver; que rien n'était plus nécessaire que de vous convaincre d'abord de l'obligation de vivre continuellement en cette sainte présence, de vous en présenter une idée très-imparfaite, il est vrai, mais suffisante pour vous inspirer le respect qui est dû à cette suprême et infinie Majesté; qu'il ne vous faut donc pas oublier qu'elle sait tout, qu'elle voit tout, qu'elle fait tout, qu'elle est partout, que vous êtes sans cesse présentes à ses yeux, et que, d'après l'avertissement de l'Apôtre, il faut vous étudier *à la chercher en tout et partout*². Ainsi soit-il.

(1) In terris visus est, et cum hominibus conversatus est. *Bar. 3. 58.*

(2) Quærere Deum, si fortè attrahent eum, aut inveniant. *Act. 17. 27.*

LXXXX^e CONFÉRENCE.

II. SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

SON UTILITÉ POUR ÉVITER LE MAL.

1. *Elle met un frein aux convoitises de la chair.*
 2. *Elle réprime les suggestions de l'orgueil.*
 3. *Elle arrête les désirs de l'avarice.*
-

Ambula coram me, et esto perfectus.

Marchez en ma présence, et soyez parfait. Genes. 17. 1.

Voilà, mes Sœurs, ce que recommandait le Seigneur à Abraham, dans le moment où il allait lui imposer la loi de la circoncision, et lui réitérer la promesse d'un fils de qui naîtrait le Sauveur du monde. Pour l'animer à la pratique d'un devoir pénible, pour lui faire mériter l'accomplissement d'une promesse magnifique, il lui ordonne de marcher en sa présence, et il lui fait entendre que, par ce moyen, non-seulement il sera du nombre des justes, mais même qu'il atteindra à la perfection de la justice. Ces paroles qui s'appliquent à tous les chrétiens, doivent surtout regarder les personnes consacrées à Dieu ; devenues la portion chérie et l'héritage du Seigneur, elles doivent sans cesse se porter vers lui par un exercice continu en sa présence, si elles veulent parvenir à la sainteté de leur état. En effet, il est certain que *pour la fuite du mal et pour la pratique du*

bien, ce qui fait, selon l'oracle de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *le fond et l'essentiel de l'homme*¹, du véritable chrétien, de la bonne religieuse, on ne peut rien employer de plus certain ni de plus infallible. Non, il n'est pas de remède si efficace contre le péché, ni de ressource si assurée pour la vertu, que cette salutaire pensée.

Je me borne aujourd'hui à la première de ces deux propositions, et je viens vous exposer comment cette sainte présence fait éviter le mal, en s'opposant à *cette triple concupiscence* dont parle le Disciple bien-aimé, l'apôtre saint Jean, à la *concupiscence de la chair* ou l'impureté; à la *concupiscence de l'esprit* ou l'orgueil; à la *concupiscence des yeux*² ou l'avarice; c'est-à-dire : 1^o qu'elle met un frein aux convoitises de la chair; 2^o qu'elle réprime les suggestions de l'orgueil; 3^o qu'elle arrête les désirs de l'avarice. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLE MET UN FREIN AUX CONVOITISES DE LA CHAIR.

Il est ici-bas un ennemi pour nous bien dangereux à combattre, parce qu'il a des intelligences intimes avec notre chair rebelle, c'est le penchant qui nous entraîne aux plaisirs des sens. La mort intérieure est de toute nécessité contre cet ennemi aussi artificieux qu'opiniâtre à nous persécuter; mais cette mort ne s'établira jamais dans nous, sans l'exercice constant de la présence de Dieu. *Dieu me voit!* Dans quelque lieu que je me retire, dans quelque désert que je m'égare, dans quelque abîme que je m'enfonce, je n'échapperai pas à son œil clairvoyant. *Dieu me voit!* Oh! quelle pensée salutaire! qu'elle est capable de faire de

(1) Finem loquendi pariter omnes audiemus: Deum time, et mandata ejus observa, hoc est omnis homo. *Eccl. 12. 13.*

(2) Quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. 1. *Joan. 2. 16.*

vives et profondes impressions ! qu'elle a de force sur les penchans pour en réprimer les saillies, pour en calmer la violence ! comme elle rend à un courage ébranlé et presque renversé par la plus dangereuse des tentations, toute sa vigueur ! *Dieu me voit !* je cacherai mon péché aux yeux des hommes, je le veux, mais Dieu le saura. Je passerai pour avoir de la vertu dans la pensée des personnes avec qui je vis, mais Dieu me jugera. Je me satisferai par un plaisir d'un moment, et encore quel plaisir ? mais Dieu me punira. Ah ! mon âme, arrêtons-nous, et voyons quel parti il convient de prendre. *Dieu me voit !* Il est maître de tout ce qui respire, et comment oserai-je lui manquer de respect ? Il est témoin de tout ce qui se passe, et par quel artifice lui en imposerai-je ? Il est juge de tous les coupables, et quel compte il me fera rendre ! Il est vengeur de toutes les mauvaises actions, et quel châtiment en dois-je craindre ! Quoi ! sous les yeux de ce Maître adorable, je violerai la majesté de son trône ! sous les yeux de ce Témoin incorruptible, je fournirai le témoignage complet, les dépositions certaines qui attesteront ma perfidie ! sous les yeux de ce Juge intègre et sévère, je dicterai moi-même contre moi une sentence terrible et en même temps irrévocable ! sous les yeux de ce Vengeur inflexible, je forgerai les traits dont il m'accablera ! Mais je n'y pense pas, ou je suis aveugle à l'excès. Savoir qu'il remplit tout de son essence, et pécher jusque dans son sein ! Savoir qu'il exécute tout par sa puissance, et pécher en abusant de ses dons ! Savoir qu'il menace de sa vengeance, et pécher jusque sous la foudre dont il peut me frapper ! Cela se conçoit-il ?

La dignité des rois de la terre inspire tant de respect, qu'elle contient dans le devoir les plus insolens et les plus audacieux. On se tient devant eux dans la posture la plus humble ; on est saisi de la crainte la plus respectueuse en leur présence, on se modère, on se contraint, on ne profère pas une parole qu'on ne l'ait auparavant pesée avec

attention, à peine ose-t-on lever les yeux. Mais, s'il en est ainsi déjà par rapport à ces monarques fragiles et mortels, quel respect ne doit pas inspirer la présence du Roi des rois, du souverain Maître du ciel et de la terre, de ce Monarque dont la majesté et la puissance sont infinies ! Au moment où je l'offenserai, il peut commander aux éléments, et à l'instant les éléments me détruiront ; il peut commander à la terre, et à l'instant la terre m'engloutira ; il peut commander au ciel, et à l'instant la foudre m'écrasera ; il peut commander à la maison que j'habite, et à l'instant elle m'ensevelira sous ses ruines. Et s'il le commande en effet, s'il use de ses droits, où en suis-je ? que deviendrai-je ? Je puis bien échapper à la colère des hommes : la faveur, la fuite, l'argent sauvent bien des coupables de leurs mains, dans le monde ; mais comment échapper à un Dieu dont le bras assurément m'atteindra quelque part que j'aille, et qui est maître de frapper à tel instant, à tel endroit, par tel coup qu'il lui plaira ? J'ai beau chercher dans tout l'univers, il n'est point de rempart contre lui. J'ai beau compter sur la santé, sur la jeunesse ; la santé, la jeunesse ne sont pas pour lui des obstacles. S'il l'ordonne, le premier sommeil auquel je me livrerai, sera peut-être pour moi le commencement d'une affreuse éternité.

C'est ainsi que la pensée de la présence de Dieu arme contre les convoitises de la chair, qu'elle fait prendre ces sentiments généreux qui font vaincre la passion la plus ardente, triompher de la tentation la plus violente, surmonter les occasions les plus délicates, et résister aux attraits les plus séduisants de la volupté.

Exemples. Le chaste Joseph, vendu par ses frères à des marchands Ismaélites et conduit en Egypte, entre dans la maison de Putiphar, l'un des premiers officiers du roi Pharaon : *Il trouve, dit la sainte Ecriture, grâce devant son maître, qui lui donne l'intendance suprême de tous ses biens, et le Seigneur bénit la maison de l'Egyptien, à*

*cause de son serviteur*¹. Malheureusement les charmes de sa personne attirent sur lui les regards de sa maîtresse, et il est sollicité au mal par cette femme impudente. Dans une occasion si délicate, de quelle arme se munira-t-il pour se défendre de ses poursuites? De la présence de Dieu : *Ah! s'écrie avec indignation ce vertueux jeune homme, comment pourrais-je commettre cette action sous les yeux de mon Dieu, et pécher en sa présence*²? Et c'est de cette sorte qu'il sortit, à l'instant, victorieux de ce terrible assaut.

La vertueuse Susanne tombe entre les mains de deux infâmes vieillards. Ceux-ci, sans égard à la place honorable qu'ils occupent, au péril qu'ils encourent, à la honte et à la confusion à laquelle ils s'exposent, épient le moment où ils la trouvent seule pour lui faire une proposition monstrueuse : « Les portes sont fermées, lui disent-ils; nous sommes seuls, personne ne nous voit, c'est à vous de prendre votre parti. Oui, vous consentirez, à l'heure même, à notre passion, ou nous vous perdrons; nous inventerons une calomnie contre vous; des hommes de notre caractère seront crus sur parole, et vous êtes perdue sans ressource. » Que fera cette vertueuse Israélite dans le danger imminent où elle se trouve de perdre son innocence, ou de perdre sa vie? Ce qu'elle fera? Elle s'armera de la présence de Dieu, et elle échappera au piège que lui ont tendu ces deux enfants de Belial : *Ah! s'écrie-t-elle, en poussant un profond soupir, je ne vois que périls et qu'angoisses de toutes parts. Car, si je fais ce que vous désirez, je donne la mort à mon âme, et si je ne le fais point, je n'échapperai pas de vos mains; mais j'aime mieux tomber entre vos mains en conservant mon inno-*

(1) Invenitque Joseph gratiam coram Domino suo, à quo præpositus omnibus, gubernabat creditam sibi domum..., benedixitque Dominus domui Ægyptii propter Joseph. *Genes. 59. — 4. 5.*

(2) Quomodo ergo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum? *Genes. 59. 9.*

*cence, que de pécher en la présence du Seigneur*¹. Et c'est ainsi qu'elle triompha d'une tentation aussi dangereuse et aussi difficile à surmonter que celle-ci.

C'est encore la pensée de la présence de Dieu qui a converti sainte Thaïs, cette femme également célèbre, dans les annales de l'Eglise par ses désordres et par sa pénitence. Un grand serviteur de Dieu, saint Paphnuce, poussé par une inspiration divine, va la trouver dans le dessein de la convertir. Cette malheureuse le croyant semblable à tant d'autres débauchés qu'elle perdait misérablement, le mène dans un lieu écarté : « Etes-vous bien sûre que personne ne nous verra ici, dit le pieux solitaire ? — Oui, j'en suis sûre, répliqua à l'instant cette pécheresse, car le lieu où nous sommes, est tellement secret et écarté de la vue des hommes, qu'il n'y a que l'œil de Dieu qui puisse nous apercevoir. — Eh quoi, n'est-ce donc pas assez qu'il nous voie, reprend aussitôt l'homme de Dieu ? Quoi ! la présence des hommes vous arrête, et la présence de Dieu ne vous retient pas ? Quels regards sont donc plus à craindre pour vous et pour moi, ou ceux des hommes, ou ceux de Dieu ? » Cette réponse à laquelle elle ne s'attendait pas, fit une telle impression sur son cœur, qu'elle convertit tout-à-coup et devint, dans la suite, un modèle de sainteté et de pénitence.

Pourquoi, au contraire, les enfants d'Héli profanèrent-ils leur ministère par des débauches honteuses, et pourquoi le scandale de leur vie était-il porté à un tel point, qu'ils détournaient les enfants d'Israël de venir sacrifier au Seigneur ? *C'est*, dit la sainte Ecriture, *qu'ils ne se souvenaient plus de Dieu*². Pourquoi Salomon livra-t-il son cœur à des femmes idolâtres, et en vint-il jusqu'à offrir

(1) Ingemuit Susanna, et ait : Angustiæ sunt mihi undiquè ; si enim hoc egero, mors mihi est ; si autem non egero, non effugiam manus vestras. Sed melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quàm peccare in conspectu Dei. *Dan. 13.* — 22. 23.

(2) Porro filii Heli, filii Belial, nescientes Deum. 1. *Reg. 2. 12.*

de l'encens à des dieux étrangers, dont la supériorité de ses lumières devait mieux lui faire sentir qu'à tout autre l'impuissance et le ridicule. *C'est que son esprit, dit la même Ecriture, s'était détourné du Seigneur Dieu d'Israël*¹. Pourquoi ces deux infâmes vieillards, dont je viens de vous parler, attentèrent-ils à la chasteté de la vertueuse Suzanne? *C'est, dit toujours le texte sacré, qu'ils ne portaient plus leurs regards vers le ciel*². Pourquoi saint Augustin se livra-t-il, dans sa jeunesse, aux désordres dont il fait l'aveu, au *Livre de ses Confessions*? « C'est, comme il le remarque, qu'il ne s'occupait pas au-dedans de lui-même de la présence de Dieu, seul aliment dont son âme pouvait être rassasiée³. » Ce livre admirable de ses Confessions n'est que l'histoire des transports de ce saint pénitent vers le Seigneur, toujours présent à son esprit et toujours parlant à son cœur. On l'y voit sans cesse gémissant des désordres de sa vie passée, dans lesquels il ne s'était plongé, dit-il lui-même, « que parce qu'il avait banni, loin de son esprit, le souvenir de la présence de Dieu. »

Aussi, est-ce la pensée de cette sainte présence qui a fait fleurir la chasteté dans les solitudes, qui a rempli de vierges les asiles sacrés de la religion, qui a conservé les hommes apostoliques purs et sans tache au milieu des feux de Babylone. *C'est là cette sagesse qui enseigne au dehors et fait entendre sa voix dans les places publiques*⁴; *qui avertit que le Seigneur considère toutes les voies des hommes et qu'il est attentif à toutes leurs démarches*⁵. *C'est elle, dit le Roi-Prophète, qui éclaire*

(1) Igitur iratus est Dominus Salomoni, quod aversa esset mens ejus à Domino Deo Israël. 3. Reg. 11. 9.

(2) Declinaverunt oculos ut non viderent cælum. Dan. 15. 9.

(3) Quoniam fames mihi erat ab interiore cibo, te ipso, Deus meus, et ea fame non esuriebam. S. August. 1. 3. Confess. c. 1.

(4) Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam. Prov. 1. 20.

(5) Respicit Dominus vias hominis, et omnes gressus ejus considerat. Prov. 5. 21.

*les ténèbres, qui trouble les délices dont la passion voudrait se flatter*¹. Oui, il vous serait inutile d'être retirées du monde comme les Antoine, les Paul, les Hilarion, les Pacôme, les Arsène, les Macaire et tant d'autres saints anachorètes, ce corps de péché vous suivrait dans le désert, cette chair coupable vous tourmenterait sous la cendre et le cilice, et la présence de Dieu serait toujours l'armure principale dont vous devriez vous revêtir, pour rester chastes à ses yeux : « O chasteté, puis-je ici m'écrier avec saint Ephrem, ô chasteté, toujours unie au vrai bien, c'est-à-dire toujours occupée de la beauté de Dieu, de cette beauté pure et sans mélange, qu'il nous est ordonné d'aimer sans partage et sans mesure; ô chasteté, dont les charmes déterminèrent tant d'illustres pénitents à rentrer dans les voies de la justice, quelle force vous empruntez de la présence de Dieu ! » C'est pourquoi, ô épouses de Jésus-Christ, de cet Homme-Dieu qui est la pureté même, qui aime à s'appeler l'Epoux des vierges et qui ne se plaît que parmi les lis, j'ose vous en donner une pleine assurance, tant que le souvenir de cette sainte présence ne s'effacera pas de votre esprit, non, jamais vous ne perdrez le trésor inestimable de la chasteté, dont vous avez fait vœu au pied des saints autels.

Ainsi donc : 1^o la présence de Dieu met un frein aux convoitises de la chair.

II. ELLE RÉPRIME LES SUGGESTIONS DE L'ORGUEIL.

Il est, ici-bas, un second ennemi à combattre, c'est l'orgueil, ce fruit malheureux de la révolte du premier homme, poison domestique qui peut infecter les vertus mêmes. Le paganisme eut quelques idées de la frugalité, du mépris des richesses, de la continence, de la chasteté même,

(1) Quia tenebræ non obscurabuntur à te, et nox sicut dies illuminabitur.
Ps. 138. 12.

mais aucune de la vraie humilité. Il fallait que Dieu parlât aux hommes pour leur apprendre cette doctrine sublime, et il fallait que les hommes entrassent en commerce avec Dieu, pour la goûter. Ici la présence de Dieu dit tout aux esprits qui ne sont pas aveuglés par cette passion presque incurable. C'est de l'orgueil que procèdent la vanité, l'ambition, la dureté à l'égard du prochain, les aigreurs, les emportements, les médisances, les calomnies, les vengeances, les dédains, les hypocrisies, les hérésies, les schismes, l'apostasie ; c'est le Saint-Esprit qui se sert de ce dernier terme, en disant par la bouche du Sage, que *le commencement de l'orgueil, est de renoncer à Dieu, comme fait l'apostat*¹.

Or, il n'est aucun de ces monstres, enfantés par l'orgueil, qui ne soit opposé à l'exercice de la présence de Dieu. L'âme orgueilleuse oublie non-seulement quelle est la grandeur, la majesté de Dieu, elle s'établit en quelque sorte sur son trône. Elle dit, comme le chef des anges rebelles : *Je monterai dans les cieux, je placerai ma demeure au-dessus des nues, et je serai semblable au Très-Haut*². Elle dit comme les impies dont parle David : *Nous voulons user de notre langue à notre gré ; quel est le Seigneur, pour mettre un frein à notre bouche*³ ? Elle dit comme Nabuchodonosor : *Je serai le seul grand, le seul redoutable sur la terre*⁴. Elle dit comme les enfants d'Edom : *Qui pourra nous détruire, nous renverser par terre*⁵ ? Elle se croit, comme Antiochus, *en pouvoir de s'élever jusqu'aux astres*⁶. Oui, il y a dans son cœur tout

1) Initium superbix hominis, apostatare à Deo. *Eccli.* 10. 14.

(2) Qui dicebas in corde tuo : Ascendam super altitudinem nubium ; similis ero Altissimo. *Is.* 14. 14.

(3) Linguam nostram magnificabimus, labia nostra à nobis sunt ; quis noster Dominus est ? *Ps.* 11. 5.

(4) Dixitque cogitationem suam in eo esse, ut omnem terram subjugaret suo imperio. *Judith.* 2. 3.

(5) Qui dicis in corde tuo : Quis detrahet me in terram ? *Abd.* 1. 5.

(6) Et qui sidera cœli contingere arbitrabatur. 2. *Mach.* 9. 10.

le fonds de ces indignes et ridicules prétentions. Elle oublie sa bassesse, son néant ; elle s'égare dans ses idées, et c'est parce que la sainte présence de Dieu s'est évanouie de ses yeux : *Comme si*, dit le Roi-*Prophète*, *celui qui a formé l'oreille, n'entendait pas ; qui a fabriqué l'œil, ne voyait pas ; qui juge les nations, ne punissait pas ; qui approfondit les pensées des hommes, ne condamnait pas la vanité du cœur humain. Insensés*, continue le *Psalmiste*, *soyez donc sages ; rappelez-vous quelle est la science du Dieu de Jacob*¹.

Or, ne l'avez-vous pas méconnue cette science suréminente, vous, ma chère Sœur, à qui je m'adresse en ce moment ? Oui, faites-en ici l'aveu, dans l'amertume de votre cœur, au souvenir de votre vanité, de votre présomption, de votre arrogance, de vos hauteurs, de votre humeur pleine de fierté et d'intolérance, fruits détestables de l'orgueil qui a infecté tous les détails de votre vie, peut-être même jusque dans la religion ? Faut-il ici faire votre examen en présence de vos Sœurs ? Tantôt vous vous êtes élevée ouvertement contre votre Supérieure, critiquant sa conduite, désapprouvant ses projets, déprisant jusqu'à ses conseils et ses avertissements. Tantôt vous avez prétendu imposer à vos égales un joug d'autant plus intolérable, que vous n'aviez aucun titre pour les dominer ; vous avez exigé d'elles des égards, des attentions, des assiduités, des prévenances ; vous vous êtes fâchée de leur indifférence, et encore plus des obstacles qu'elles mettaient à vos prétentions. Tantôt vous avez accablé vos inférieures du poids de votre fierté ; vous les avez contristées par vos dédains, vos railleries peu chrétiennes, votre précipitation, vos impatiences, peut-être même vos emportements, vos commandements arbitraires ou bizarres. Tantôt vous vous

(1) *Intelligite insipientes in populo, et stulti aliquandò sapite. Qui plantavit aurem, non audiet ? aut qui finxit oculum, non considerat ? qui corripit gentes, non arguet ? qui docet hominem scientiam ? Ps. 93. — 8. 9. 10.*

êtes occupée de fantômes d'ambition ; vous avez cru que dans la religion, vous pouviez espérer les distinctions que le monde prodigue aux talents et à l'esprit. Tantôt, trompée dans vos espérances, vous êtes tombée dans le trouble et dans le découragement ; votre orgueil déçu vous a rendue d'une humeur chagrine et fâcheuse, d'un caractère morose ; il vous a fait éviter le lieu commun des récréations et désirer la solitude, rompre, sinon ouvertement et d'une manière ostensible, du moins secrètement et par des voies détournées, avec celles d'entre vos Sœurs qui n'ont pas semblé applaudir à vos desseins. Souvent vous avez rempli vos conversations du récit de ce qui vous regardait particulièrement, de vos petites affaires, de vos entreprises, de vos avantages, de vos succès ; vous n'avez fait aucun cas de ce qui intéressait les autres, et vous avez cru que toutes devaient s'intéresser spécialement à ce qui ne touchait que votre personne.

Ce n'est pas tout encore : combien de fois peut-être n'avez-vous pas porté jusque dans votre emploi, dans vos bonnes œuvres, jusque dans vos exercices de piété, des intentions peu louables, des motifs de vanité, des vues d'hypocrisie, cherchant à paraître pieuse, vertueuse, aux yeux des autres ? de votre Supérieure principalement ? Et pourquoi tous ces désordres ? « Ah ! Seigneur, pouvez-vous dire avec saint Augustin, religieuse, imparfaite, *tous ces maux me sont arrivés, parce que je me suis détournée de votre présence*¹ ; parce que je me suis placée hors de vous et hors de moi-même : hors de vous, pour ne point voir qu'à vous seul appartient la gloire ; et hors de moi, pour ne pas sentir l'absurdité et le ridicule d'une pareille conduite. J'ai erré dans les ténèbres, quoique je fusse investie de votre lumière. O sainte présence de Dieu, principe de la sainte humilité, c'en est fait, je me livre désormais entièrement à vous ; possédez tout mon esprit et tout

(1) Non rogavimus faciem tuam, Domine Deus noster. *Dan. 9. 15*

mon cœur, afin que le Seigneur, mon Dieu, soit toutes choses en moi, et que je ne sois rien en moi même ! »

Ainsi donc : 2° la présence de Dieu réprime les suggestions de l'orgueil.

III. ELLE ARRÊTE LES DÉSIRS DE L'AVARICE.

Enfin, il est un troisième ennemi à combattre, c'est cette cupidité qui nous attache aux biens de la terre. Il est vrai que ce désir d'acquérir, d'avoir, de posséder, est en nous le témoignage de l'immortalité, le cri d'une âme créée pour posséder l'infini ; mais cette âme, même jusque dans la religion, se fixe quelquefois à des objets indignes de son estime et de son amour. Oui, on s'attache à des bagatelles ; après avoir fait le sacrifice généreux de ses parents, de ses amis, de ses biens, de tout ce qu'on possédait dans le monde, on colle son cœur à des minuties, à des riens, dont, au mépris de la règle, on s'attribue la propriété, auxquels on tient passionnément, et dont la privation causerait beaucoup de chagrin et de déplaisir. Voilà pour les inférieures.

Quant aux Supérieures ou à celles qui sont chargées de l'économet, sans se livrer aux excès honteux et ridicules de l'avarice, c'est parfois, du moins pour quelques-unes d'entre elles, une foule d'inquiétudes sur les événements qui pourraient priver une Communauté des avantages temporels qu'elle possède, ou apporter quelque diminution à cette voie de prospérité où elle s'est trouvée jusqu'alors ; c'est une suite de projets pour maintenir et même agrandir, dans l'établissement dont on est chargé, cette circonférence de commodités qui fait une partie de l'existence et si souvent du malheur des opulents du siècle. Sans dire comme cet insensé de l'Evangile : *Je détruirai mes greniers ; j'en prépare de plus vastes, pour y rassembler ce que j'ai acquis et ce que je pourrai acquérir*¹, on est d'une attention scru-

(1) Destruam horrea mea et majora faciam, et illuc congregabo omnia quæ nata sunt mihi, et bona mea. *Luc. 12. 18.*

puleuse pour prévoir tout ce qui peut procurer une aisance, sinon superflue, du moins peu d'accord avec les privations et les incommodités qu'entraîne nécessairement après soi le vœu de pauvreté ; on fait, à cet égard, des démarches, on se donne des peines, on se crée des besoins, on se forge des nécessités : *Toutes choses qu'ont coutume de rechercher les gens du monde*¹, dit Jésus-Christ, et que ne connaissaient pas les saints Fondateurs d'ordres religieux. Et pourquoi donc une personne consacrée à Dieu, une épouse de Jésus-Christ s'assimile-t-elle de la sorte à ces personnes du siècle ? pourquoi sort-elle ainsi de la route qui lui a été tracée par ses constitutions ? Ne l'oubliez pas ; c'est qu'elle perd de vue la source de tous les biens ; c'est qu'elle n'a pas soin de se placer auprès de celui qui seul peut la remplir et la satisfaire.

Ah ! quelle différence de sentiments et de conduite dans une âme qui marche en la présence de Dieu ! Persuadée que si le solitaire, réduit à sa cabane, ne s'occupe de cette sainte présence, il portera encore dans lui-même tout le fonds de cupidité condamnée par l'apôtre saint Paul, que fait-elle alors ? Elle s'occupe sans cesse à détruire cette racine maudite, par le souvenir tantôt de la bonté de Dieu, qui veille sur tous nos besoins ; tantôt de sa libéralité, qui nourrit jusqu'aux plus petits oiseaux du ciel ; tantôt de sa sagesse, qui a voulu que le nécessaire de l'homme fût extrêmement borné. Dans la sphère étroite où elle s'est réduite volontairement, par son vœu de pauvreté, et dont elle ne peut assez bénir le Seigneur, qui lui en a inspiré le dessein, elle ne tourne plus ses regards que pour voir qu'un Dieu, immense et présent partout, fait tout pour elle, qu'elle tient tout de son aimable providence, et que cette providence divine est pour elle la plus tendre des mères.

(1) *Hæc enim omnia gentes inquirunt. Matth. 6. 52.*

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'il n'y a rien de plus efficace que la pensée de la présence de Dieu pour surmonter *cette triple concupiscence* dont parle l'apôtre saint Jean : c'est-à-dire, 1^o la *concupiscence de la chair* ou l'impureté ; que cette pensée : *Dieu me voit !* est capable de faire les plus vives impressions sur l'esprit, d'arrêter les penchants les plus déréglés du cœur, de rendre à une âme presque renversée par la violence de la tentation toute sa force ; que c'est cette pensée salutaire qui a soutenus Saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, dans les occasions les plus délicates, qui a retiré de leurs désordres un nombre infini de pécheurs, qui a conservé les justes purs et sans tache au milieu des feux de Babylone, qui a fait fleurir la chasteté dans les solitudes, qui a peuplé les asiles sacrés de la religion d'un nombre infini de vierges : c'est-à-dire, 2^o la *concupiscence de l'esprit* ou l'orgueil ; que la pensée de la présence de Dieu est un remède non moins efficace contre ce fruit malheureux de la révolte d'Adam, ce poison domestique, capable d'infecter les vertus mêmes ; que, comme tous les vices procèdent de l'orgueil, elle leur oppose à tous une barrière en s'opposant à celui qui en est le principe : c'est-à-dire, 3^o la *concupiscence des yeux* ou l'avarice ; que la pensée de la présence de Dieu réprime cette malheureuse passion, qui est cause qu'une âme faite pour le ciel s'attache aux biens de la terre, et qu'elle montre tout le ridicule qu'il y a de coller son cœur à des bagatelles, après d'héroïques sacrifices. Ainsi soit-il.

LXXXI^e CONFÉRENCE.

III. SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

SON UTILITÉ POUR PRATIQUER LE BIEN.

1. *Elle le fait pratiquer plus parfaitement ;*
 2. *Elle le fait pratiquer plus agréablement ;*
 3. *Elle le fait pratiquer plus constamment.*
-

Ambula coràm me, et esto perfectus.

Marchez en ma présence, et soyez parfait. Genes. 17. 1.

Dans les saintes Ecritures, mes Sœurs, nous avons sous les yeux non-seulement l'histoire d'Abraham, à qui Dieu adressa ces paroles remarquables, dans le moment où il allait lui imposer la loi de la circoncision, et lui réitérer la promesse d'un fils de qui naîtrait le Sauveur du monde, ainsi que je vous le disais dans la dernière Conférence, mais encore d'Hénoch, de Noé, d'Isaac, de Jacob, de Samuel, de Moïse, qui tous, pendant leur vie, *marchèrent en sa présence*; du saint homme Job, qui disait *que le Seigneur, Dieu d'Israël, considérait toutes ses voies, et comptait tous ses pas*¹; du Roi-Prophète, qui *avait toujours la divine Majesté présente à sa pensée*²; de Tobie, qui, dans une

(1) Nonne ipse considerat vias meas, et cunctos gressus meos dinumerat? Job. 31. 4.

(2) Providebam Dominum in conspectu meo semper. Ps. 15. 8.

terre étrangère et parmi les idolâtres, *se ressouvint toujours au fond de son cœur, du Seigneur son Dieu*¹; de Marie, la mère de Dieu, qui *rapportait à la gloire de son saint nom les grandes choses qui s'étaient opérées en elle*²; de l'apôtre saint Paul, qui *ne se regardait plus comme vivant lui-même, mais comme vivant en Dieu, de Dieu et pour Dieu*³. Ces grandes âmes furent des modèles de vertu et de sainteté, parce qu'elles ne sortirent point de la présence du Seigneur.

C'est qu'en effet il n'y a rien de plus efficace pour accomplir parfaitement la deuxième partie de la justice évangélique, qui consiste à *pratiquer le bien*, que la pensée de la présence de Dieu. Elle le fait pratiquer: 1° plus parfaitement; 2° plus agréablement; 3° plus constamment. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLE FAIT PRATIQUER LE BIEN PLUS PARFAITEMENT.

*O homme, dit le prophète Michée, qu'on m'écoute; je vais vous apprendre ce qu'il y a de plus utile; c'est de marcher en la présence de Dieu*⁴. En effet, rien de si utile; dans la nécessité où nous sommes de faire le bien et de le bien faire, on ne trouvera pas de motif plus fort, d'aiguillon plus pressant, que cette sainte présence. Présence adorable! Elle enseigne, elle encourage, elle redresse. Dans la joie, elle modère les jouissances de l'âme; dans l'affliction, elle ranime le courage abattu; dans les tentations, elle soutient la vertu chancelante; dans les violentes agitations et les tourments de la vie, elle comprime l'ardeur d'un caractère un peu trop irascible. C'est un livre toujours

(1) Memor fuit Domini in toto corde suo. *Tob. 1. 15.*

(2) Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus. *Luc. 1. 49.*

(3) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. *Gal. 2. 20.*

(4) Indicabo tibi, ô homo, quid sit utile et bonum, et quid Dominus requirat à te..., ambulare coràm Deo. *Mich. 6. 8.*

ouvert où l'on peut lire ses obligations ; c'est un guide toujours fidèle qui fait suivre la véritable route. Elle compose l'extérieur, elle tranquillise l'intérieur, elle élève les sentiments ; toutes les vertus marchent à sa suite.

David en est une preuve bien frappante. Qui a élevé ce saint Roi à une perfection si éminente ? qui l'a rendu le modèle de toutes les âmes justes ? La pensée de la présence de Dieu : *J'ai observé vos commandements, Seigneur, s'écriait-il, parce que toutes mes voies sont exposées à vos yeux*¹. Oui, toujours il contemple la grandeur de Dieu, et cette contemplation où ses sens sont suspendus, le fait marcher d'un pas sûr dans les voies de la vertu, dans les sentiers de la justice, et le rend attentif et fidèle aux moindres observances. S'il donne audience à son peuple, s'il règle d'importantes affaires, s'il marche à la tête des armées, s'il livre des batailles, toujours il porte vers Dieu son attention. De là vient qu'il songe bien plus qu'il a un maître, qu'il n'est lui-même le maître des autres, et que, contre la coutume des grands de la terre, il est plus occupé de son devoir, que de son trône, du salut de son âme, que de la couronne qui orne sa tête.

Prenez la même méthode, et vous en recueillerez les mêmes fruits. Oui, alors chacune de vous se dira : « Quoi, Dieu me regarde, et je n'aurais pas pour lui les égards que j'aurais pour une personne d'autorité dont je serais vue ! Dieu me commande, et je différerais d'exécuter ses ordres ! Dieu me voit agir, et je manquerais de résolution ! Dieu me voit souffrir, et je me laisserais abattre ! Dieu m'ordonne cette œuvre de charité, cet exercice de piété, et je ne m'en acquitterais pas, ou je m'en acquitterais de mauvaise grâce ! Ah ! loin de moi une pareille infidélité. Dieu m'appelle, et je veux être à lui. » Et sur cela, on se secoue, on se réveille de son assoupissement, on s'a-

(1) *Servavi mandata tua et testimonia tua, quia omnes viæ meæ in conspectu tuo. Ps. 118. 165.*

nime; la ferveur règne dans toutes les actions. Ferveur dans la prière; on la fait avec plus de recueillement. Ferveur dans l'oraison; on s'y livre avec plus de piété, plus d'attention, plus de courage; on s'y souvient mieux de ce qu'on doit au Seigneur de reconnaissance, de fidélité et d'attachement. Ferveur dans la sainte communion; on s'y prépare avec plus de soin, plus de silence intérieur; on est mieux disposé à ressentir ces transports heureux, ces célestes flammes que porte avec soi l'amour divin. Ferveur dans l'accomplissement de tous ses devoirs religieux; on se flatte, on s'écoute moins; on n'a point recours à ces ménagements que la délicatesse et la sensualité savent si bien suggérer à une âme qui pense plus à soi qu'à Dieu. Ferveur dans la pratique des œuvres de charité; quand on y est obligé en vertu de son emploi, on s'y exerce plus selon l'esprit de Dieu; on s'y applique d'une manière plus généreuse; on y prend un ton plus compatissant; on y use de paroles plus douces, plus insinuantes, plus persuasives. Voyez, par exemple, dans une classe ou dans une salle de malades, une Sœur qui est animée de l'esprit de la présence de Dieu, elle y paraît plutôt comme un ange gardien ou un ange tutélaire descendu des cieux, pour tendre la main à une jeunesse sans expérience, ou pour venir au secours de l'infirmité souffrante, que comme une personne ordinaire, attachée par état à ces sortes d'emplois, dont les uns sont souvent si pénibles et si difficiles à remplir, et dont les autres sont parfois si rebutants et si propres à inspirer de la répugnance.

Oui, tels sont les précieux avantages que ne manque pas de produire, pour la pratique du bien, cette pensée salutaire. Et ce qu'une âme, jalouse de son salut, ne saurait trop estimer, par-là on décide plus sûrement certains doutes embarrassants, certains scrupules gênants qui, dans la pratique de la vertu et dans l'accomplissement des devoirs du chrétien, peuvent survenir quelquefois. Vous le savez, pour la manière dont on s'est comporté dans certaines occa-

sions délicates, pour le courage qu'on aurait dû montrer dans certaines tentations violentes, particulièrement pour ce qui regarde la sainte vertu de pureté, il s'élève parfois des doutes assez fondés sur lesquels on tâche de s'étourdir ; on ressent des remords qu'on cherche à étouffer. La conscience parle, et l'amour-propre parle en même temps ; on voudrait les concilier, et l'on ne peut en venir à bout ; il reste sur le cœur un poids qui l'accable. Oh ! qu'une âme qui marche en la présence de Dieu, sait bien autrement se tirer d'inquiétude ! A la première amorce de la volupté, à la première annonce de la tentation, elle envisage Dieu fixement ; elle pousse ce cri d'alarme : *Dieu me voit !* Ce seul mot, cette seule pensée suffit pour lui faire remporter une victoire qui n'est nullement douteuse, et, de cette sorte, elle s'épargne beaucoup de craintes et de perplexités dont se trouve souvent tourmentée l'âme dissipée qui bannit presque toujours, de son esprit comme de ses actions, cette salutaire pensée.

Il en est de la présence de Dieu, dans l'ordre de la grâce, comme de la lumière, dans l'ordre de la nature. Dans l'obscurité d'une nuit sombre, l'or, l'argent, les pierreries demeurent sans éclat ; mais la lumière vient-elle à paraître, ils en tirent ce lustre qui charme les yeux des mondains, et qui leur fait tout sacrifier pour les posséder. Ainsi, de nous-mêmes, nous sommes ensevelis dans les ténèbres ; mais, si nous venons à considérer Dieu, les rayons, qui sortent de cette source de lumière, se réfléchissant dans l'âme, nous sommes tout environnés de lumière ; la présence de Dieu est un flambeau qui éclaire les différents objets avec lesquels nous avons quelque rapport.

Ainsi, par exemple, ma chère Sœur, il éclaire vos repas ; l'immortification ou la friandise n'y règne-t-elle pas ? les prenez-vous dans les règles exactes de la sobriété et de la frugalité ? Il éclaire vos visites ; sont-elles rendues ou reçues à propos, dans les termes de la modestie, de la simplicité, du bon exemple ? y portez-vous la bonne odeur de Jésus-

Christ? Il éclaire vos récréations et vos conversations ; sont-elles dignes d'une véritable épouse de Jésus-Christ? la malignité, la raillerie, la plaisanterie, la critique, la médisance en sont-elles bannies? ou bien plutôt n'en font-elles point quelquefois tout l'agrément? Il éclaire votre emploi ; vous en acquittez-vous en conscience? ne souffrez-vous point de votre négligence, de votre peu d'activité, de votre apathie, de votre manque d'énergie? Il éclaire jusqu'à vos vêtements, jusqu'aux petits ameublements qui se trouvent, à votre usage, dans votre cellule ou dans l'ouvrier ; conviennent-ils à l'état religieux, où vous avez fait profession de vivre pauvrement, de vous habiller pauvrement, de vous meubler pauvrement? n'ont-ils rien de trop recherché, de contraire à cet esprit de pauvreté qui doit vous accompagner partout? C'est ainsi que se développent distinctement devant vous tous les objets, et que, par la pensée de la présence de Dieu, vous êtes fortement excitée, non-seulement à réformer ce qu'il y a de peu régulier dans votre conduite, mais encore à perfectionner ce qui est déjà dans l'ordre.

Donc, en premier lieu, la présence de Dieu fait pratiquer le bien plus parfaitement.

II. ELLE FAIT PRATIQUER LE BIEN PLUS AGRÉABLEMENT.

En effet, la présence de Dieu, en donnant à la vertu un vrai mérite, lui donne en même temps mille douceurs. Autant, à l'aide de ce moyen, elle devient parfaite, autant elle devient agréable ; vous allez en juger.

D'abord, par une attention perpétuelle et volontaire à ce saint exercice, on se procure le plaisir qui, de l'aveu des âmes bien nées, est le plus sensible plaisir de la vie. Qu'y a-t-il de plus doux que d'être seul à seul avec un ami tendre et fidèle, à qui on ouvre le fond de son cœur? Toutes les autres satisfactions ne sont pas comparables à celle-là : c'est ce qui arrive dans l'exercice dont je vous parle. Je

m'entretiens alors avec Dieu, je me repose entre ses bras, je lui dis mes secrets, je lui confie mes peines, je verse des larmes en sa présence. S'il survient un succès pour le bien de mon âme, je m'en réjouis avec lui. Eh ! qui peut dire combien la joie est délicieuse, quand on la goûte dans son sein ? Si je suis dans les ténèbres, il me rassure, parce qu'il est avec moi. Si je fais un voyage pénible, le chemin est supportable, parce qu'il marche à mes côtés. Si l'on me change d'un lieu que j'aime, d'une maison que j'affectionne, d'un établissement que je chéris, je ne me crois point en exil, parce que *toute la terre appartient au Seigneur*¹, et qu'il n'est point d'endroit où je ne le trouve. S'il tombe sur moi un coup accablant, je me console, parce que je me dis à moi-même : « C'est la main de mon Père, qui est dans les cieux, qui me l'a porté. »

Ce n'est pas tout encore : je me rappelle alors le souvenir de ses bienfaits, je le remercie de ce qu'il pense à moi, je me réjouis d'être l'objet de son amour, je me sens le désir de l'aimer moi-même, et, ma langue ne pouvant exprimer qu'une partie de ce que je sens, je laisse à mon cœur et à mes yeux le soin de dire le reste. Je vois en lui un pasteur aimable qui me conduit sûrement, un défenseur victorieux qui terrasse mes ennemis, un agneau plein de douceur qui m'arrose de son sang ; en un mot, il se présente à moi sous des images, tantôt nobles, tantôt gracieuses, toujours belles et saisissantes. Rencontrant en lui l'unique objet qui me plaît, je méprise de plus en plus le monde, et je vis comme s'il n'y avait au monde que lui et moi.

Ensuite, par une attention perpétuelle et volontaire à la présence de Dieu, on l'aperçoit et on le retrouve en tout. Les diverses créatures qui peuplent le monde entier, qui l'embellissent par leur étonnante et admirable variété, forment devant nous une vaste scène où il n'y a rien que de charmant. Elles sont des rejaillissements de sa gloire,

(1) Domini est terra et plenitudo ejus. Ps. 25. 1.

des traits de ses perfections, des images de sa splendeur, des oracles éloquents qui parlent de sa justice, de sa puissance et de sa sagesse, qui en parlent à tous les yeux, qui en parlent dans une langue intelligible à tout l'univers. Si je regarde les astres, c'est lui qui leur donne la lumière; si je regarde la terre, c'est lui qui l'affermir sous nos pas; si je regarde la mer, c'est lui qui l'aplanit dans une étendue majestueuse; si je regarde les hommes, c'est lui qui, par les différentes inclinations qu'il leur imprime, forme la sublime harmonie de tant d'états divers. L'âme, enchantée à la vue de l'ouvrage, se porte avec rapidité vers l'ouvrier divin qui l'a produit, et se trouve remplie d'admiration pour lui.

C'était la pratique de plusieurs grands Saints. Il n'y avait rien hors d'eux qui ne leur fournît quelque trait de la présence de Dieu, et qui ne leur annonçât ses louanges. Oui, tout ce qui est dans le monde leur en parlait, d'un langage muet, à la vérité, mais fort intelligible à leur esprit, et leur cœur formait de ces pensées et de cette vue les aspirations amoureuses et les douces saillies qui les élevaient continuellement à Dieu.

Exemples. Saint Grégoire, évêque de Nazianze, se promenant un jour sur le rivage de la mer, comme il le raconta à son peuple, considéra fort à loisir toutes sortes de coquillages que les vagues y laissaient, et que d'autres flots y ramenaient avec eux alternativement, et, en même temps, il admira aux environs la stabilité des rochers contre lesquels la mer venait battre impétueusement. A cette vue, il pensa que c'était là justement le caractère des âmes faibles et superficielles qui se laissent emporter, tantôt à la joie, tantôt à la tristesse, cédant indifféremment aux mouvements des événements divers de la vie, et le caractère des âmes généreuses et constantes que rien n'est capable d'ébranler. Puis, profitant de cette pensée, il s'éleva à Dieu, et, à l'exemple du Prophète royal, il s'écria : *Seigneur, sauvez-moi, car les eaux ont pénétré jusqu'à*

mon âme. O mon Dieu, je suis descendu jusque dans les abîmes de la mer, et la tempête m'a submergé¹. Et, remarquez, en passant, que cette réflexion et ce sentiment convenaient très-bien à la situation de son âme, parce qu'alors il souffrait avec douleur l'usurpation que Maxime voulait faire de son évêché.

Saint Martin, évêque de Tours, voyant un jour une brebis nouvellement tondue, dit agréablement à ceux qui étaient avec lui : « Cette brebis a rempli le précepte de l'Evangile ; elle avait deux habits, et elle en a donné un à celui qui n'en avait point. » A la vue d'un homme couvert de haillons, qui gardait des pourceaux, il s'écria : « Voilà Adam chassé du paradis ; dépouillons-nous du vieil Adam pour nous revêtir du nouveau. » Une autre fois, il arriva sur le bord d'une rivière, où des oiseaux cherchaient à prendre du poisson : « Vous voyez, dit-il, l'image des ennemis de notre salut ; ils sont en embuscade pour prendre nos âmes et en faire leur proie. »

Saint Fulgence, évêque de Ruspe, s'étant trouvé, dans la ville de Rome, à un triomphe de Théodoric, roi des Goths, qui présida lui-même à une assemblée générale de toute la noblesse romaine, fut si charmé d'un spectacle aussi magnifique, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier en s'élevant à Dieu : « Hélas ! si Rome, toute terrestre qu'elle est, paraît si riche et si brillante, que la Jérusalem céleste doit être belle ! et si le maître des biens a laissé tant de gloire aux amateurs de la vanité, que n'a-t-il pas réservé aux contemplateurs éternels de la vérité ? »

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, savait admirablement bien cet art de spiritualiser les pensées les plus communes, à l'aide de la pensée de la présence de Dieu. Etant un jour en voyage, un lièvre, poursuivi par des

(1) *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. Ps. 68.*

chasseurs, vint se réfugier sous son cheval, et les chiens, faisant un grand bruit tout autour, n'osèrent jamais violer l'immunité de l'asile. Un spectacle si nouveau pour les chasseurs les fit bien rire ; mais le saint prélat, touché intérieurement de l'Esprit de Dieu, leur dit en gémissant et en pleurant : « Ah ! vous riez ; mais la pauvre bête n'a pas envie de rire. Pensez bien quel malheur est celui d'une âme que les démons ont conduite, de détours en détours et de péchés en péchés, jusqu'à l'heure de la mort. Alors, terriblement effrayée, elle cherche un asile, et si elle n'en trouve pas, ses ennemis lui insultent, et elle devient leur proie éternelle. »

Saint Antoine, anachorète, ayant reçu une lettre fort honorable de l'empereur Constantin-le-Grand, et les religieux, qui étaient autour de lui, lui en ayant témoigné leur surprise : « Quoi, leur dit-il, vous vous étonnez qu'un roi écrive à un homme ! Admirez donc l'infinie bonté de Dieu éternel pour des hommes mortels, d'avoir bien voulu leur écrire lui-même sa sainte loi, et leur parler encore par la bouche de son propre Fils. »

Saint François d'Assise, appelé à juste titre le Séraphique, ayant un jour aperçu une brebis toute seule dans un troupeau de boucs et de chèvres, se tournant vers son compagnon : « Voyez, lui dit-il, combien elle est douce. Voilà quelle était la douceur de l'aimable Jésus au milieu des Scribes et des Pharisiens. » Et une autre fois, voyant un petit agneau mangé par un pourceau, il s'écria en pleurant : « Ah ! que cela me représente bien la mort de mon Sauveur ! »

Sainte Françoise, fondatrice des Oblates, considérant un agréable ruisseau sur le bord duquel elle s'était mise à genoux pour faire sa prière, fut comme ravie en extase, et prononça plusieurs fois ces paroles : « C'est ainsi qu'avec beaucoup de suavité, la grâce de mon Dieu coule doucement en mon cœur. »

Saint Basile-le-Grand, archevêque de Césarée, en Cap-

padoce, et Docteur de l'Eglise, dit que la rose, environnée de ses épines, fait cette belle instruction aux hommes : « Ce qui est plus agréable en ce monde, ô hommes mortels, y est mêlé de tristesse. Vous n'y avez pas de biens purs, et partout universellement quelque mal est attaché au bien : le repentir au plaisir, la viduité au mariage, le travail et le souci à la félicité, la crainte de la chute à l'élévation de la gloire, le dégoût aux délices, la maladie à la santé. Il est vrai, ajoute ce grand Docteur, que c'est une charmante fleur que la rose; mais, au moment que sa vue me réjouit, elle m'afflige en me faisant ressouvenir du péché, pour lequel la terre a été condamnée à porter des épines. »

Saint François de Sales, évêque de Genève et fondateur de la Visitation, se servait habituellement de toutes les créatures comme d'autant de moyens pour s'élever à Dieu, qu'il apercevait en tout, et il se portait avec une admirable suavité à le bénir, à le glorifier, à l'aimer encore davantage, tirant de ces mêmes créatures comme autant d'élévations d'esprit et de traits enflammés qui embrasaient son âme.

Quand on le menait dans un jardin : « Oh! s'écriait-il, quand est-ce que celui de notre âme sera parsemé de fleurs et rempli de fruits? quand sera-t-il clos et fermé à tout ce qui déplaît au jardinier célesté? »

Quand il voyait une fontaine : « Quand aurons-nous dans nos cœurs, disait-il, *des sources d'eau vive qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle*¹? *Jusqu'à quand quitterons-nous la source de vie, pour nous creuser des citernes mal enduites qui ne peuvent retenir l'eau*²? Oh! quand puiserons-nous à souhait dans les fontaines du Sauveur³? »

(1) Sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. *Joan. 4. 14.*

(2) Me dereliquerunt fontem aquæ viæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. *Jerem. 2. 13.*

(3) Haurietis aquas in gaudiō de fontibus Salvatoris. *Is. 12. 3.*

Quand il considérait quelques belles vallées : « Elles sont fertiles et agréables, disait-il ; les eaux y coulent : c'est ainsi que les eaux de la grâce coulent dans les âmes humbles, et laissent sécher les têtes des montagnes, c'est-à-dire les âmes hautaines. »

Quand il jetait ses regards sur une montagne : « *J'ai levé mes yeux*, disait-il avec le Roi-Prophète, *vers les montagnes, d'où me doit venir du secours*¹ : *Que les montagnes avec toutes les collines bénissent le nom du Seigneur*². »

Quand il apercevait des arbres chargés de fruits : « *Tout arbre*, disait-il, *qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Un bon arbre ne porte pas de mauvais fruits*³. Ah ! faut-il que je sois le seul qui ne porte pas de fruits dans le jardin délicieux de l'Eglise ! »

Quand il regardait une rivière : « Oh ! quand donc, disait-il en soupirant, quand donc irons-nous à Dieu, comme les eaux de cette rivière vont à la mer ? »

Quand il découvrait un lac dans le lointain : « *O Dieu, délivrez-moi du lac et de l'abîme de misère ; retirez-moi Seigneur, de la boue profonde où je suis*⁴. »

Un jour, voyant un tournesol : « Quand sera-ce, ô mon Dieu, que mon âme suivra les attraites de votre bonté ? » Une autre fois, apercevant de petits poussins ramassés sous leur mère : « *O Seigneur*, dit-il, *conservez-moi sous l'ombre de vos ailes*⁵. » Une autre fois encore, regardant ces petites fleurs qu'on appelle pensées, assez belles à la vue, mais sans odeur : « Hélas ! se dit-il, telles sont mes pensées, belles à dire, et bonnes à rien. » C'est ainsi que

(1) Levavi oculos meos in montes, undè veniet auxilium mihi. Ps. 120. 1.

(2) Benedicite montes et colles Domino. Dan. 3. 11.

(3) Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere. Matth. 7. — 18. 19.

(4) Eduxit me de lacu miseriæ et de luto sæcis. Ps. 59. 3.

(5) Sub umbrâ alarum tuarum protege me. Ps. 16. 8.

cet aimable et admirable Saint voyait Dieu en toutes choses, et toutes choses en Dieu.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux, l'ornement du sacerdoce, au XII^e siècle, la gloire de la profession religieuse, passait par de continuelles épreuves : l'assujettissement à une règle austère, le soin non-seulement de la France, mais même de toute l'Europe, dont il était l'oracle, sa tendre sollicitude pour l'Eglise, dont il était le défenseur infatigable, devenaient des fardeaux bien pesants ; mais l'attention à la présence de Dieu changeait ses travaux en félicité. Dans la compagnie de Jésus crucifié qu'il portait partout avec lui, les solitudes, les bois, les campagnes, tout lui parlait de l'objet de son amour. Toutes les montagnes lui présentaient le calvaire, tous les arbres la croix, tous les buissons les épines de son Sauveur ; couronné de ces épines sanglantes, il était déchiré comme les martyrs, et se trouvait plus heureux que tous les potentats du siècle. O présence de Dieu, source féconde de délices, avant-goût du paradis ! Peut-être vous est-il arrivé quelquefois, ô épouses de Jésus-Christ, d'envier le sort des Apôtres, qui vivaient dans la compagnie du Sauveur du monde. A quoi bon vous arrêter à ces désirs stériles ? Dès maintenant, pensez à Dieu, occupez-vous de Dieu, et, dès maintenant vous vivrez avec Jésus, vous entrerez en partage du sort des Bienheureux ; et si vous n'êtes pas pleinement rassasiées comme eux, au-moins il fera distiller sur vous quelques gouttes de ce torrent de délices qui les inondent dans le séjour du bonheur.

Donc en second lieu, la présence de Dieu fait pratiquer le bien plus agréablement.

III. ELLE FAIT PRATIQUER LE BIEN PLUS CONSTAMMENT.

L'imprudent, dit Jésus-Christ dans le saint Evangile, bâtit sa maison sur le sable, et les vents se déchainent, les fleuves se débordent, les torrents se précipitent ; à

*l'instant, elle s'écroule, la ruine en est affreuse. Mais le sage établit sa maison sur la pierre ferme, et, dans le temps d'orage, elle résiste à la violence des vents et des eaux*¹. De même une vertu qui n'a pour principe qu'une espèce de caprice, si je puis parler ainsi, qu'un mouvement de ferveur passagère, tombe au premier choc ; au contraire, une vertu appuyée sur la pratique solide de la présence de Dieu, demeure, malgré les efforts de l'enfer, victorieuse et inébranlable. C'est un aigle sublime qui, soutenant d'un regard fixe les rayons du soleil de justice, sous la protection de cet astre adorable, porte son vol au plus haut des cieux. Les Saints, dans le ciel, qui voient Dieu face à face, sont nécessairement et pour toujours embrasés de son amour. Une vertu qui le contemple, autant qu'il est permis à des yeux mortels de le contempler ici-bas, s'unit à lui si fortement, qu'elle est comme dans une heureuse nécessité de l'aimer toujours.

Sans doute, le cœur de l'homme est inconstant et volage ; pareil à l'océan, comme il en a l'immensité par ses désirs et la profondeur par ses abîmes, il en imite les variations par ses changements ; le même jour ne le voit pas dans le même état. C'est qu'il n'y a rien de parfait ni d'accompli ici-bas : la richesse a ses embarras, la grandeur ses rigueurs, la couronne ses épines. Partout il y a des défauts, et partout conséquemment il y a des principes de dégoût, des raisons d'inconstance. De là vient qu'on a vu même des monarques qui se sont ennuyés du trône et en ont descendu les degrés, pour mener la vie de simples particuliers. Mais, par rapport à Dieu, ces changements, ces dégoûts, sur quoi seraient-ils fondés ? Envisageons ce Roi des rois sous un de ces points de vue magnifiques où il se présente ; dans cette source de lumière, que trouverons-

(1) Similis erit viro stulto, qui ædificavit domum suam suprà arenam ; et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et fuit ruina illius magna. *Matth. 7. 27.*

nous, qui ne ravisse, qui n'enchanter tous les jours, à tous les instants ?

Aimons-nous la grandeur, la vue de Dieu offre un Souverain, devant qui tous les autres ne sont que des esclaves, un témoin plus respectable lui seul que les yeux de tout l'univers. Aimons-nous le mérite sublime, la vue de Dieu présente toutes les vertus, toutes les perfections, toutes les amabilités, toutes les grâces accomplies en tout genre, en tout sens, dans un degré suprême. Aimons-nous nos propres intérêts, la vue de Dieu donne l'idée d'un rémunérateur équitable, qui prépare à une âme vertueuse des couronnes immortelles. En un mot, la vue de Dieu, par quelque endroit qu'on l'examine, nous montre un objet qui méritait hier tout notre amour, qui le mérite aujourd'hui, qui le méritera encore demain. Tant qu'on le considère, toute cause d'incertitude et de variation cesse ; rien que d'infiniment bon ne s'offrant à nous, bien loin que notre volonté se démente, tout l'attache, tout la fixe, tout lui donne dans le bien une espèce d'immutabilité.

Aussi voyons-nous que, de tous ceux que la sainte Ecriture nous donne pour modèles, comme ayant toujours eu Dieu présent, tels que furent Noé, Abraham, Moïse, David, Elie, il n'en est pas un seul qui n'ait persévéré dans le bien jusqu'à la mort. Et quelle joie à ce moment suprême, quand Dieu se présentera lui-même ! Quelle joie lorsqu'après avoir marché avec lui pendant la vie, *on le verra tel qu'il est*¹, sans voile, sans nuage, dans l'état de ses infinies perfections ! Oh ! à quels ravissements, à quels transports une âme fidèle se livrera alors ! *Je vous possède donc enfin, ô mon Bien-Aimé, s'écrit-elle, oui, je vous possède ; vous êtes à moi, et je ne vous perdrai plus*².

(1) Quoniam videbimus eum sicuti est. 1. Joan. 3. 2.

(2) Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam. Cant. 3. 4.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, dans la nécessité où vous êtes de faire le bien, vous ne pouvez trouver de motif plus fort ni plus puissant pour le bien faire, que la présence de Dieu ; que cette sainte présence vous le fera pratiquer : 1° plus parfaitement ; que c'est un livre toujours ouvert où chacune de vous peut lire les obligations de sa profession ; que c'est un guide assuré que vous n'avez qu'à suivre, afin de marcher plus sûrement dans les voies de la perfection ; que si vous êtes dans la joie, elle modèrera votre satisfaction ; que si vous êtes dans la tristesse et l'abattement, elle ranimera votre courage ; que si vous éprouvez des tentations, elle soutiendra votre vertu parfois chancelante : 2° plus agréablement ; qu'en donnant à la vertu un vrai mérite, elle lui donne aussi mille douceurs ; qu'autant elle lui procure l'avantage de devenir parfaite, autant elle lui fournit le moyen d'être agréable ; que les exemples des Saints que je vous ai rapportés, dans le cours de cette Conférence, sont là pour attester cette vérité : 3° plus constamment ; que comme les Saints, dans le ciel, qui voient Dieu face à face, sont nécessairement et pour toujours embrasés de son amour, de même, si vous vous accoutumez à le contempler, autant qu'il est permis à des yeux mortels de le contempler ici-bas, vous lui serez si fortement attachées, que vous ne cesserez de l'aimer.

Ainsi soit-il.

XCII^e CONFÉRENCE.

SUR LES ORAISONS JACULATOIRES.

LEUR NATURE ET LEURS DIFFÉRENTES ESPÈCES.

1. *Qu'est-ce qu'on entend par Oraisons jaculatoires?*
 2. *Où faut-il puiser les Oraisons jaculatoires?*
 3. *Quelles sont les différentes espèces d'Oraisons jaculatoires?*
-

Providebam Dominum in conspectu meo semper.

Je plaçais continuellement le Seigneur devant mes yeux. Ps. 13. 8.

On demande assez communément, mes Sœurs, des pratiques pour se recueillir, rentrer en soi-même et conserver la présence de Dieu dans les différentes situations de la vie. On se plaint quelquefois du peu de loisir qu'on a pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison et pour se maintenir, à l'aide de ce saint exercice, dans l'esprit intérieur. Il arrive même assez souvent que, malgré les bonnes résolutions qu'on a formées dans des moments de ferveur, une multitude d'occupations se succédant les unes aux autres, on finit par perdre le souvenir de la présence de Dieu, et que, dans cet oubli du Seigneur, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou, du moins, on vit d'une manière tout humaine et sans mérite, on a l'esprit peu recueilli, empressé, immortifié, plein d'attache, on est

sujet à des fautes volontaires, peu exact à se renoncer et à se vaincre soi-même.

Or, quel remède à tout cela? Point de plus facile, de plus prompt, de plus efficace, que l'habitude des oraisons jaculatoires. Sur quoi j'ai à vous montrer : 1° ce qu'on entend par oraisons jaculatoires; 2° où il faut aller puiser les oraisons jaculatoires; 3° quelles sont les différentes espèces d'oraisons jaculatoires. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QU'EST-CE QU'ON ENTEND PAR ORAISONS JACULATOIRES?

On entend, par oraisons jaculatoires, certaines paroles vives et affectueuses, à l'aide desquelles l'âme s'élance vers Dieu, tantôt pour lui témoigner son amour, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses bienfaits, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir en sa présence, quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes et réclamer son secours. Ces prières sont courtes et ne consistent qu'en quelques mots pleins d'énergie et de substance, de ferveur et de dévotion. De là vient qu'on les nomme : *Aspirations ou Oraisons jaculatoires*, c'est-à-dire, comme s'exprime saint Augustin, « lancées subitement, » parce qu'elles sont des traits enflammés qui tout à coup partent de l'âme et percent le cœur de Dieu.

Il importe peu que ces sortes d'oraisons ou de prières se fassent au dedans ou au dehors du lieu saint, dans cet endroit ou dans celui-ci, pendant ou après vos repas, dans vos moments de récréation ou vos instants de travail, dans la journée ou pendant la nuit, d'une manière ou d'une autre; pourvu qu'elles soient animées de ce saint désir, de ce gémissement ineffable dont l'Esprit-Saint est le principe, elles sont toujours bonnes. Chaque Sœur peut suivre, à ce sujet, l'attrait de sa piété, d'autant plus que les occupations de

la journée, l'obligation de remplir son emploi, les prescriptions de la règle n'y apportent aucun empêchement, donnent toute liberté à cet égard, et elle doit se souvenir que c'est là la véritable manière d'accomplir ce précepte de Jésus-Christ : *Il faut toujours prier et ne se ralentir jamais*¹; et cet autre de saint Paul : *Il faut prier avec une persévérance continuelle*². En effet, comme dans ces sortes de prières ou oraisons jaculatoires, il s'agit bien moins de s'étendre en de longues paroles, que de produire du fond du cœur quelques sentences courtes, ferventes et animées, il n'y a point de meilleur moyen ni de plus utile que celui-là, pour s'entretenir toujours dans cette perpétuelle oraison que le Sauveur du monde et l'Apôtre des nations demandent de nous : « Ne cessez, dit saint Ambroise, de frapper à la porte de votre Dieu plutôt encore par vos larmes et vos gémissements, que par vos paroles, parce que vos larmes et vos gémissements, vos prières courtes et enflammées vont jusqu'au trône de celui qui a tout fait par sa parole, qui n'a pas besoin de tant de paroles, qui entend les soupirs du cœur, qui s'en laisse toucher, et qui est toujours prêt à les exaucer favorablement. »

C'était là cette pratique des oraisons jaculatoires que saint Augustin, ce grand Docteur de l'Eglise, conseillait si fortement à une personne pieuse de son temps. C'était celle, au rapport de Cassien, des solitaires d'Egypte et de la Palestine, des Paul, des Antoine, des Pacôme, des Macaire et de tant d'autres qui ont été l'ornement du désert : « Leurs prières, dit-il, étaient multipliées, mais courtes et comme par élans, de peur que cette ferveur de l'esprit, qui est si nécessaire dans la piété, ne vint à se ralentir, s'ils n'avaient pris soin de la ranimer par de fréquentes oraisons jaculatoires. » Ces saints religieux, véritablement spirituels, lisaient attentivement la sainte Ecriture; ils médi-

(1) Quoniam oportet semper orare, et non deficere. *Luc. 18. 1.*

(2) Orantes in omni tempore in spiritu. *Ephes. 6. 18.*

taient ou chantaient des psaumes, ils se livraient ensuite au travail des mains, et, de temps en temps, ils revenaient à de vives affections et à une présence de Dieu amoureuse et sensible. Or, ces traits enflammés, ces élans ardents de la piété ne pouvaient être que de courte durée, autrement ils auraient épuisé les puissances de leur âme et se seraient changés peu à peu en des formules gênantes; mais tout courts qu'ils étaient, ils les échauffaient, ils les embrasaient de l'amour de Dieu, et leur âme, à force de traiter ainsi familièrement avec le Seigneur, si je puis parler de la sorte, prenait toutes les impressions de ses divines perfections.

II. OU FAUT-IL PUISER LES ORAISONS JACULATOIRES?

L'Écriture sainte et surtout les Psaumes fournissent une infinité de ces aspirations dévotes, et c'est là particulièrement qu'on peut les choisir. Telle est, par exemple, celle-ci : *Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité*¹; ou celle-là : *O mon Dieu et ma miséricorde*²! ou cette autre : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, et me reposer dans votre sein*³? ou bien encore : *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui*⁴. Et ainsi de mille autres que je passe, parce que le détail en serait beaucoup trop long.

Il y en a pareillement un grand nombre que Dieu avait inspirées aux Saints, qu'ils s'étaient rendues familières, et pour lesquelles ils avaient une prédilection particulière. Ainsi saint Augustin aimait à répéter : *O Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que j'ai commencé tard à vous aimer*⁵! ou bien : *Que je me connaisse, ô mon Dieu,*

(1) Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum. Ps. 72. 26.

(2) Domine Deus miserator et misericors. Ps. 85. 15.

(3) Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? Ps. 54. 7.

(4) Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant. 2. 16.

(5) Pulchritudo tam antiqua et tam nova, serò te amavi. S. Aug.

*que je vous connaisse*¹ ! Ainsi saint François d'Assise : *O mon Dieu et mon tout*² ! Ainsi saint François Xavier : *O très-sainte Trinité ! O bienheureuse Trinité*³ ! Ainsi saint François Régis : *Que désiré-je autre chose dans le ciel ou sur la terre, si ce n'est vous, qui êtes le Dieu de mon cœur*⁴ ? Ainsi saint Ignace de Loyola : *Oh ! que la terre est peu de chose pour moi, quand je regarde le ciel*⁵ ! Ainsi sainte Thérèse : *Ou souffrir, ou mourir*⁶ ? et sainte Magdeleine de Pazzi : *Ne pas mourir, ô mon Dieu, mais toujours souffrir*⁷ !

Quoique ces oraisons jaculatoires, quelles qu'elles soient et quelques sentiments de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès là qu'elles nous élèvent et nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent mieux aux uns qu'aux autres. Car comme, dans l'ordre de la nature, les qualités et les talents sont différents, de même, dans l'ordre de la grâce, les dons du Ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, et qui fait sur son cœur une plus forte impression, selon ses besoins particuliers. Ainsi parmi vous, celle-ci sera plus susceptible d'un amour tendre et d'une confiance filiale ; celle-là, d'une profonde humilité et d'une crainte religieuse ; cette autre, d'une douleur amère et d'une vive contrition, au souvenir de ses péchés. Or, c'est à vous, dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve le plus conforme à votre goût et à vos dispositions intérieures. L'expérience et la connaissance que vous avez de vous-mêmes, doit bien vous le faire connaître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même

(1) *Noverim me, noverim te. S. Aug. l. de vitâ beatâ.*

(2) *Deus meus et omnia.*

(3) *O sanctissima Trinitas ! O beata Trinitas !*

(4) *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram, Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum ? Ps. 72. 26.*

(5) *Quàm sordet tellus, quàm cœlum aspicio !*

(6) *Aut pati, aut mori.*

(7) *Non mori, sed pati. In earum vitâ.*

sentiment, qu'une fréquente répétition des mêmes paroles ne vous cause du dégoût, et ne vous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver et n'arrive que trop dans les sentiments humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe ; ils se ralentissent, et, n'ayant plus de quoi intéresser, ils finissent enfin par s'amortir tout à fait et s'éteindre. De là, ces vicissitudes et ces changements si ordinaires dans les amitiés et les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures et que réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, et que, d'un jour à l'autre, le cœur prend de nouvelles vues et de nouvelles affections. « Mais, selon la remarque de saint Grégoire, il y a, dans les choses de Dieu, cet avantage inestimable, que plus on les pratique, plus on les goûte ; de même aussi que, par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on veut les pratiquer ; en sorte que le sentiment qu'elles ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croît, au contraire, et n'en a que plus d'onction. »

Il n'est donc pas besoin de les varier ; le même exercice peut servir souvent des journées et des semaines entières, suffire même dans tous les temps, et il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grâce y attache. A quoi se réduisait la prière de ce pieux solitaire dont il est rapporté, dans la vie des Pères du désert, qu'il passait les journées et les nuits presque entières à prier, si ce n'est à dire ces seuls mots : *Béni soit le Seigneur, mon Dieu*¹ ? Il les répétait sans cesse, et, après les avoir dits mille fois, il se sentait encore plus excité à les redire. Car, en ce peu de mots, il trouvait un fonds inépuisable de douceurs et de délices spirituelles ; il en était saintement ému et attendri ; il en était même ravi et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas à dire qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en connût parfaitement les règles. Le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration

(1) *Benedictus Dominus Deus Israël... Luc. 1. 68.*

divine, voilà la grande et unique règle qu'il suivait. Avec cela, le sujet le plus simple était pour lui la plus abondante matière, et une source intarissable de pieux élans et de mouvements fervents vers le Seigneur.

III. QUELLES SONT LES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ORAISONS JACULATOIRES ?

Néanmoins, comme il y a des esprits à qui la variété plaît, même dans les pratiques de dévotion, et à qui elle est, en effet, nécessaire ou pour se soutenir dans la piété, ou pour se préserver d'une certaine langueur dans laquelle ils pourraient tomber, il y a aussi différentes espèces d'oraisons jaculatoires, propres aux différentes situations où une âme se trouve, soit de joie, soit de tristesse, soit de tentation ou d'épreuve, soit à la pensée des bienfaits de Dieu, soit au souvenir de ses péchés passés.

Ainsi, par exemple, est-elle en butte à la tentation, et dans un danger prochain de succomber : *Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle alors, comme les Apôtres assaillis par une rude tempête, Seigneur, sauvez-moi, car je vais périr*¹.

Est-elle dans l'inquiétude, au souvenir de ses péchés d'autrefois et des égarements de sa vie passée, on l'entend dire en soupirant avec David pénitent : *Tirez mon âme du fond de l'abîme, ô mon Dieu, et souvenez-vous qu'elle est mon unique*²; ou avec le même pénitent : *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié*³; ou avec le Publicain prosterné à la porte du temple : *Soyez-moi propice, ô mon Dieu, je suis une pauvre pécheresse*⁴; ou avec l'Enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le*

(1) *Salva nos, Domine, perimus. Matth. 8. 25.*

(2) *Erue à frameda, Deus, animam meam, et de manu canis unicam meam. Ps. 21. 21.*

(3) *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias. Ps. 50. 19.*

(4) *Deus, propitius esto mihi peccatori. Luc. 18. 13.*

ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelée votre enfant¹.

Dans l'affliction, dans la peine elle s'écrie, soit en reconnaissant la volonté de Dieu qui l'éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, vous êtes le seul Maître² : Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont équitables³ ; soit en se résignant et en acceptant tout ce que Dieu lui envoie : Vous le voulez, ô mon Dieu, et, parce que vous le voulez, je le veux aussi⁴ ; soit en offrant à Dieu ses souffrances : Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre, et pour qui je souffre ; dites à mon âme : Je suis ton salut⁵ ; soit en cherchant auprès de Dieu du secours et du soulagement : Il vous a plu, Seigneur, de m'affliger, et il ne tient qu'à vous de compenser la multitude de mes souffrances et de mes douleurs, par l'abondance de vos consolations⁶.*

Si elle sent sa foi s'affaiblir et chanceler : *Seigneur, dit-elle avec cet homme de l'Evangile, je crois, mais fortifiez, augmentez ma foi⁷.*

Si elle est dans le découragement et qu'elle manque de confiance, elle dit avec l'apôtre saint Paul : *Je puis tout en celui et avec celui qui me fortifie⁸ ;* ou avec le Psalmiste : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur, et tant que vous serez avec moi, que peut l'univers contre moi⁹ ?*

Si son amour commence à se refroidir, et qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur : *O cœur de Jésus,*

(1) Pater, peccavi in cœlum et coram te, et jam non sum dignus vocari filius tuus. *Luc. 15. 18.*

(2) Tu solus Dominus, tu solus Altissimus. *Prec. Eccl.*

(3) Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. *Ps. 118. 137.*

(4) Ità, Pater, quoniam sic fuit placitum antè te. *Matth. 11. 26.*

(5) Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. *Ps. 54. 3.*

(6) Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. *Ps. 93. 19.*

(7) Credo, Domine ; adjuva incredulitatem meam. *Marc. 9. 25.*

(8) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip. 4. 13.*

(9) Non timebo millia populi circumdantis me. *Ps. 3. 7.*

dit-elle avec un grand Saint, *brûlant d'amour pour moi, embrasez-moi des feux de votre amour ! Si je ne vous aime pas assez, ô mon Dieu, faites que je vous aime encore plus*¹.

A la vue des bienfaits de Dieu, elle dit encore avec le Psalmiste : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que vous vous souveniez ainsi de lui*²? ou bien encore, elle s'écrie avec le saint homme Job : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et par où ai-je mérité tant de grâces*³?

Au souvenir et dans le désir de l'éternelle béatitude, où tant de pieuses et ferventes religieuses de son institut l'ont précédée, et où Dieu l'appellera un jour : *Ah ! quand viendra le moment, s'écrie-t-elle avec le saint roi David, où j'entrerai dans la joie de mon Seigneur et de mon Dieu*⁴?

Dans la sainte résolution de s'attacher plus étroitement à Dieu, et de le servir avec plus de zèle que jamais, elle lui fait la même protestation que ce Roi-Prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer*; et elle ajoute avec lui : *Cet heureux changement, ô mon Dieu, sera l'ouvrage de vos mains*⁵.

Enfin, selon les conjonctures, les temps, et selon qu'elle se trouve touchée intérieurement et diversement affectée, elle use de ces prières courtes et ferventes et de beaucoup d'autres que je ne marque pas, mais qu'il lui est aisé de recueillir conformément à sa dévotion, et d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainsi faites, et peut-être, à raison de leur brièveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand mérite devant Dieu. Mais le Sauveur des hommes nous a formellement avertis que *le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abon-*

(1) Cor Jesu, flagrans amore mei, inflamma cor meum amore tui.

(2) Quid est homo, quòd memor es ejus ? Ps. 8. 5.

(3) Quid est homo, quia magnificas eum ? Job. 7. 17.

(4) Quando veniam et apparebo antè faciem Dei ? Ps. 41. 5.

(5) Et dixi : Nunc cœpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi. Ps. 76. 14.

*dance des paroles*¹; la force et l'ardeur du sentiment, la droiture de l'intention, voilà à quoi Dieu se rend attentif; voilà à quoi il se laisse fléchir, et c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage, qu'*une courte et humble prière pénétrera les cieux*². David, dans un même péché, avait commis un double crime, et le pardon de l'un et de l'autre ne devait être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions longtemps et souvent réitérées; mais, dès qu'aux reproches que lui fait le prophète Nathan, il s'est écrié : *J'ai péché contre le Seigneur*³, cette seule confession que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour apaiser sur l'heure la colère de Dieu. Je me borne à cet exemple, sans parler de bien d'autres non moins connus ni moins convaincants. On ne traite avec les grands du monde, que par de fréquentes entrevues et de longues délibérations; mais, avec Dieu, tout peut se terminer en un instant, et la grâce la plus importante peut s'obtenir par la plus courte prière.

De tout ceci, il vous est aisé de juger combien sont inexcusables certaines âmes, lorsqu'elles négligent une manière de prier qui doit leur coûter si peu et qui leur doit être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, et il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderait d'elles, elles n'auraient communément, pour s'en dispenser, que de vains prétextes et de fausses raisons; mais ces raisons, après tout, quoique frivoles et mal fondées, ne laisseraient pas d'être spécieuses et d'avoir quelque apparence. Elles pourraient dire, et c'est, en effet, ce qu'elles disent tous les jours, qu'elles manquent de temps, qu'elles sont chargés d'emplois et de soins qui les appellent ailleurs; que leur esprit, naturellement volage, leur

(1) Orantes autem, nolite multùm loqui sicut Ethnici. *Matth.* 6. 7.

(2) Oratio humiliantis se nubes penetrabit. *Eccli.* 35. 21.

(3) Et dixit David ad Nathan: Peccavi Domino. 2. *Reg.* 12. 15.

échappe, et qu'elles ont peine à l'arrêter; que mille distractions viennent les assaillir en foule et les troubler, dès qu'elles se retirent à leur oratoire et qu'elles veulent rentrer en elles-mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment; en un mot qu'elles ne sont point faites à ces sortes d'exercices si relevés et si spirituels, et que c'est déjà beaucoup pour elles de faire au matin, tant bien que mal, la demi-heure de méditation prescrite par la règle.

Voilà, dis-je, de quelles excuses elles pourraient se prévaloir quoique avec assez peu de sujet. Mais de tout cela, que peuvent-elles alléguer, par rapport à ces dévotes aspirations qui devraient leur être si habituelles? Seraient-ce leurs occupations qui pourraient les détourner de cette sainte pratique, et qui leur ôteraient le temps d'y vaquer? Mais il n'y faut que quelques moments. Craindraient-elles que cet exercice ne leur devint ennuyeux? Mais quel ennui peut donc causer un instant qui coule si vite et qui se fait à peine sentir? Diront-elles qu'elles sont trop distraites? Mais, pour un simple mouvement du cœur et pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, et il n'est guère à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination et la porter ailleurs. Enfin, se retrancheront-elles sur le peu de commodités par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables? Mais, en toute rencontre, à toute heure, partout et en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui les empêche de se rappeler le souvenir de Dieu, de se tourner intérieurement vers lui et de lui adresser leurs vœux. Elles n'ont pas besoin de préparation pour cela; il ne leur est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un emploi dont elles sont actuellement occupées, ni même d'interrompre, dans un parloir, une conversation

où une raison de convenance les aurait engagées, et où elle les retiendrait.

Qu'auraient-elles donc, encore une fois, à opposer, et quel obstacle réel et véritable pourrait servir à leur justification ! Ah ! qu'elles le reconnaissent de bonne foi, la source du mal, c'est leur indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde la perfection et la sanctification de leur âme. Si elles aimaient Dieu, c'est-à-dire, si elles l'aimaient bien, leur cœur, aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porterait de lui-même à Dieu. Il ne faudrait point alors leur inspirer les sentiments qu'elles auraient à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de leur intérieur ; comme *la bouche parle de l'abondance du cœur*¹, dit Jésus-Christ, il ne faudrait pas leur suggérer des termes, pour exprimer ce qu'elles sentent ; ces expressions viendraient assez, et, sans recherche comme sans étude, elles naîtraient, si j'ose le dire, sur leurs lèvres.

Et pour vous en donner un exemple sensible et frappant, qu'il me soit permis, pour un instant, d'appliquer ici celui de deux personnes qui s'aiment d'un amour humain et naturel. On pourra juger plus facilement de la tiédeur de ces âmes, de la froideur de leur amour et du peu de zèle pour leur avancement spirituel, par cette comparaison que je vous demande permission d'établir, d'après un pieux auteur, quoiqu'elle soit peu conforme et peu convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. En effet, que quelqu'un soit possédé d'un fol amour, et qu'il soit épris d'un objet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter à penser à la personne dont il est épris ? Que dis-je ? peut-il même n'y penser pas et l'oublier ? Tout en lui est occupé de cet amour : l'esprit, la mémoire, le cœur et la langue. Que de réflexions ! que de souvenirs ! que de protestations ! que de compliments

(1) Ex abundantia enim cordis os loquitur. *Matth.* 12. 34.

louangeurs ! que de transports ! que d'entretiens secrets et habilement ménagés ! que d'entrevues ! Faut-il enfin se séparer, tout absent qu'est l'objet aimé, il ne le perd, en quelque manière, jamais de vue, et il l'a toujours présent à son souvenir. Il ne peut s'empêcher d'y penser, de s'en entretenir à part, d'en parler à d'autres. Il va même, l'insensé ! jusqu'à écrire son nom sur l'écorce des arbres. Hélas ! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et toute sanctifiante ?

Cette présence de Dieu dont je vous ai parlé dans les Conférences précédentes, est un des exercices que tous les Maîtres de la vie spirituelle ont le plus recommandé. Ils nous ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles ; mais, de toutes les méthodes, je ne fais point difficulté d'avancer qu'il n'en est aucune ni plus solide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination qu'il est difficile de soutenir, et dont les effets peuvent être nuisibles ; au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, ne demande aucune violence, et accoutume peu à peu, je dirai même, sans y penser, à une vue de la présence de Dieu familière et sans relâche.

Elle a encore cet avantage, que, sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous adonner, selon notre profession, elle nous met en état, comme je vous le disais en commençant, de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde : *Il faut toujours prier et ne point cesser*¹. Car n'est-ce pas une prière continuelle ? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou

(1) Quoniam oportet semper orare et non deficere. *Luc. 18. 1.*

même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement et habituellement uni à Dieu. N'est-ce pas aussi une prière excellente ? Par là on désire continuellement la plus grande gloire de Dieu, on se conforme incessamment en toutes choses, à la bonté de Dieu, et on établit tout son contentement et toute sa joie dans la joie et dans le contentement de Dieu. C'est ce qui a donné lieu à un célèbre et pieux auteur de dire avec beaucoup de vérité et de raison, « que celui qui persévérera constamment dans l'exercice des oraisons jaculatoires, en retirera tant de fruit, qu'en peu de temps il se sentira le cœur tout dégagé, et y trouvera une extrême aversion pour le monde, un amour inconcevable, au contraire, pour les choses de Dieu. »

Oui, ô épouses de Jésus-Christ, si vous pratiquez constamment et fidèlement cette méthode, *vous ne ressemblez plus*, comme le disait l'apôtre saint Paul aux fidèles de l'Eglise d'Ephèse, *à des étrangers qui sont hors de leur pays et de leur maison, mais vous êtes de la même cité que les Saints, et domestiques dans la maison de Dieu*⁽¹⁾ : c'est-à-dire que vous devenez les amies de Dieu, que vous jouissez de sa familiarité, que vous entrez dans son intimité, que vous avez part à ses caresses, à ses faveurs et à ses bonnes grâces. Car, si vous avez soin d'élever votre cœur à Dieu et de le prier par de fréquentes oraisons jaculatoires, ce ne sera pas sans retour de la part de ce Dieu de bonté, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Non, Dieu ne manquera pas de vous répondre, en vous faisant entendre secrètement sa voix ; et souvent il arrivera que, quand vous l'aurez écoutée, vous vous sentirez tout animées, tout excitées, toutes pénétrées. Il y aura même des moments où vous vous reconnaîtrez à peine vous-mêmes ; et c'est bien alors que se vérifiera à la lettre

(1) Ergò jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum, et domestici Dei. *Ephes. 2. 19.*

ce que nous lisons dans l'excellent livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur ; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au delà de tout ce que nous pouvons comprendre¹. » Heureuse une âme qui, sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que puisque vous êtes appelées à ce commerce intérieur et familier avec Dieu, que vous en faites une profession particulière, qu'il entre en grande partie dans l'esprit de votre état, vous devez faire tous vos efforts pour y parvenir, au moyen des oraisons jaculatoires ; que c'est par la pratique de ces courtes et ferventes prières, qui viennent de faire le sujet de cette Conférence, que vous arriverez surtout à cet heureux et sanctifiant exercice de la présence de Dieu, dont je vous ai parlé précédemment, et qui est l'état le plus avantageux et le plus désirable en cette vie, parce qu'il nous fait remporter des victoires continuelles sur notre amour-propre et sur nos passions ; parce qu'il est l'état de la perfection, laquelle consiste dans l'union perpétuelle de l'âme avec Dieu ; parce qu'il nous fait accomplir le grand commandement de l'amour, n'ayant plus alors d'autres pensées, d'autres désirs que de Dieu et pour Dieu ; parce qu'enfin il est l'image, le commencement de l'union éternelle que nous aurons avec lui dans le ciel, où nous le posséderons, où nous nous occuperons de lui, où nous serons en lui sans partage et sans interruption. Ainsi soit-il.

(1) *Imit. Ch. l. 2. chap. 1, § 1.*

XCIII^e CONFÉRENCE.

SUR LES SOUFFRANCES.

AVANTAGES DES SOUFFRANCES.

1. *Par rapport au passé.*
 2. *Par rapport au présent.*
 3. *Par rapport à l'avenir.*
-

Militia est vita hominis super terram

La vie de l'homme sur la terre est une souffrance continuelle. Job. 7. 1.

Le monde, mes Sœurs, est le séjour des souffrances et de la douleur. Ceux qui ont écrit que la somme des biens en cette vie surpassait, ou, du moins, égalait la somme des maux, ont écrit une fausseté. Les biens dont on jouit en ce monde, ne sont jamais de véritables biens, parce qu'ils ne contentent jamais le cœur humain, qu'ils sont toujours mêlés de quelque vice qui les altère, qu'ils ne sont jamais stables, et qu'il faut les perdre, au moins, à la fin de la vie. Les maux, au contraire, sont toujours des maux véritables; le sentiment de douleur qu'ils font naître, est non-seulement réel, mais souvent très-vif, en sorte que tous les biens dont on peut jouir en même temps, n'empêchent pas que celui qui souffre, ne soit très-malheureux. Que le plus grand roi soit travaillé d'une douleur violente, sera-t-il sensible aux douceurs de la royauté? Et quand les douleurs de la

mort l'investissent, trouve-t-il de la consolation dans la grandeur qui l'environne, auprès de la garde nombreuse qui veille autour de lui, dans l'éclat du palais qu'il habite, sous les lambris dorés qui ornent son appartement, dans le lit de pourpre sur lequel il va rendre le dernier soupir?

Or, c'est des souffrances, occasionnées par les maux de cette vie, que je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui. Je vais m'attacher à vous faire connaître les précieux avantages qui y sont attachés : 1^o par rapport au passé ; 2^o par rapport au présent ; 3^o par rapport à l'avenir. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. PAR RAPPORT AU PASSÉ.

Avant tout, il importe de distinguer deux sortes de maux, cause de nos souffrances ; les uns qu'on appelle *physiques*, parce qu'ils dépendent de la nature des corps qui nous environnent ; les autres qu'on nomme *moraux*, parce qu'ils naissent des mœurs, des passions, du caractère des hommes.

Dans la première classe, sont les maladies, l'inclémence des saisons, la stérilité des campagnes, le renversement des fortunes, la perte des protecteurs, des amis, des proches, les guerres, la peste, la famine, les incendies, les inondations, les tremblements de terre, etc.

Dans la seconde classe, sont les fraudes, les trahisons, les calomnies, les persécutions, les caractères méchants ou insociables, la mauvaise foi, l'ingratitude, tous les monstres, en un mot, que produit la perversité du cœur humain.

Ceci supposé, je dis que les souffrances, de quelques maux qu'elles proviennent, sont très-avantageuses par rapport au passé, parce qu'elles servent à nous faire expier les peines temporelles dues au péché. En effet, comme le dit Tertullien, « il faut nécessairement que le péché soit puni ; car c'est un désordre, et tout désordre mérite châtement. » Mais par qui le péché doit-il être puni ? Saint Augustin va nous l'apprendre : « C'est, dit ce grand Docteur

de l'Eglise, ou par la main du pécheur, qui se châtie lui-même, ou par la main de Dieu qui se venge sur le pécheur en le châtier. » Or, nous sommes tous pécheurs : par conséquent, nous sommes tous redevables à la justice divine, et n'espérons jamais que cette souveraine justice se relâche tellement de ses droits, qu'elle laisse un seul péché, et même le moindre péché sans punition. Il ne reste donc plus qu'à voir quel châtiment nous devons choisir préféralement aux autres, et vous conviendrez aisément avec moi, que c'est celui qui se trouve tout à la fois et le plus léger et le plus salutaire. Or, telles sont les souffrances de cette vie, lorsque nous les acceptons chrétiennement, et que nous les offrons à Dieu en sacrifice et en expiation de nos fautes. Dieu nous les compte alors à un très-haut prix, et c'est ainsi que nous acquittons, à très-peu de frais, toutes nos dettes, et que nous rachetons nos péchés.

Pour mieux comprendre ma pensée, il faut remarquer que Dieu compte différemment nos peines, selon les différents temps où nous souffrons. Dans l'enfer, toutes les peines des damnés ne sont qu'à très-bas prix, ou plutôt Dieu les compte pour rien ; et quand un réprouvé souffrirait mille fois davantage, ce ne seraient jamais pour lui de vraies satisfactions, parce qu'il est perdu sans ressource : « Il n'y a aucune rédemption dans l'enfer¹, » dit la sainte Eglise dans son admirable liturgie. Dans le purgatoire, Dieu compte les peines des âmes qu'il y purifie, à un juste prix ; il y proportionne, autant qu'il est possible, le châtiment à l'offense, et il met entre l'un et l'autre une espèce d'égalité. Mais, dans cette vie, Dieu prend nos souffrances au prix le plus haut ; c'est le temps de la miséricorde. Pour peu qu'il nous en coûte, nous gagnons infiniment ; et en voici la raison. C'est que nos peines, dans la vie présente, sont volontaires, soit que de nous-mêmes nous les ayons librement recherchées, soit que nous les

¹) In inferno nulla est redemptio. *Pros. Eccles.*

ayons seulement reçues avec soumission. Or, Dieu a particulièrement égard à tout ce qui part du cœur, et « rien ne le touche plus, dit saint Grégoire, ni n'est devant lui d'un plus grand mérite, qu'une bonne volonté. »

Aussi, par cette volonté libre et soumise, nos souffrances ont un rapport et comme une liaison particulière avec celles de Jésus-Christ, auxquelles nous les unissons. Eh ! qui ne sait pas que ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui donnent à notre pénitence toute son efficacité ? Nous nous condamnons alors nous-mêmes ; nous prenons contre nous-mêmes les intérêts de la justice de Dieu, et rien ne l'engage à user plus fortement envers nous d'indulgence ; nous agissons, pour ainsi dire, de concert avec lui, nous nous joignons à lui, nous entrons dans ses vues, nous secondons ses intentions, en nous servant, pour acquitter nos dettes, du prix qu'il nous met dans les mains. Ainsi, nous souffrons selon ses ordres, selon son gré ; et, dites-moi, n'est-ce pas du gré et de la volonté de Dieu, que toutes nos œuvres, dans la vie, tirent tout leur mérite, et un mérite très-relevé ?

Il me semble donc, permettez-moi de me servir de cette figure empruntée des saintes Ecritures, que Dieu s'intéressant alors pour nous, en quelque sorte contre lui-même, nous fait les mêmes remises que fit cet économe de l'Evangile au préjudice de son maître. Saint Luc rapporte que cet homme rassembla tous ceux qui se trouvaient redevables à la ferme qu'il régissait : « *Combien devez-vous*, demandait-il à l'un ? — *cent barils d'huile*, répondit celui-ci. — *Tenez*, lui répliqua sur l'heure cet économe adroit et habile, *voilà votre obligation que je vous remets, faites-en une seulement de cinquante*. — *Combien devez-vous*, demanda-t-il à un autre ? — *Cent mesures de froment*, lui dit celui-là. — *Prenez votre billet*, lui répondit-il, *et faites-en un seulement de quatre-vingts*¹. »

(1) Dicebat primo : Quantum debes Domino meo ? At ille dixit : Centum

Or, je m'imagine, ma chère Sœur, que Dieu vous parle de la même manière. Que devez-vous à ma justice, vous, pour cette jeunesse peut-être dissipée, volage et mondaine où vous avez vécu dans le siècle, avant d'entrer en religion ? Que devez-vous à ma justice, vous, pour cette conduite négligente, tiède et si peu en rapport avec vos saints engagements, que vous avez menée jusqu'au sein même de la religion ? Ah ! épouse infidèle, vos dettes d'autrefois sont presque infinies et innombrables ; vos dettes d'aujourd'hui sont encore bien nombreuses. Si j'avais compté avec vous avec rigueur, dans telle et telle circonstance de votre vie, je vous aurais condamnée au feu éternel. Si je le faisais encore aujourd'hui, je vous retiendrais dans le purgatoire, pendant de longues années, au milieu de ces flammes expiatrices que ma justice et ma miséricorde, tout ensemble, ont allumées pour purifier, après la mort, ceux mêmes à qui j'ai fait grâce pendant la vie. Mais je veux bien vous épargner une satisfaction aussi rigoureuse, et me relâcher pour vous de mes droits. Convenez seulement avec moi de souffrir durant quelques semaines, quelques mois, quelques années même, cette douleur, cette infirmité, cette affliction ; supportez seulement les fatigues et les peines attachées à votre emploi, qui vous paraît parfois si pénible : soyez douce, patiente, affable envers cette Sœur avec laquelle votre caractère ne sympathise pas toujours, envers cette personne de la maison qui manque de complaisance à votre égard, envers ces vieillards et ces infirmes qui vous font essuyer leur mauvaise humeur, envers ces jeunes élèves qui vous exercent et vous chagrinent ; enfin, quoi que ce soit qui vous arrive, et de qui que ce soit qu'il vienne, prenez-le en esprit de pénitence, et c'est assez. Avec cela, vous êtes quitte de tout, et je ne vous demande rien davantage.

cados olei ; dixitque illi : Accipe cautionem tuam, et sede citò, scribe quinquaginta. Deinde alii dixit : Tu vero quantum debes ? Qui ait : Centum coros tritici. Ait illi : Accipe litteras tuas, et scribe octoginta. Luc. 16. — 5. 6. 7.

N'est-il pas de la sagesse, je vous le demande, n'est-il pas de votre intérêt d'accepter des conditions aussi avantageuses? Non, vous ne pouvez les refuser, si vous faites une sérieuse réflexion sur tant de péchés que vous avez peut-être commis autrefois, et sur le châtement qui leur était dû; moins encore, quand vous vous dites à vous-même : « J'ai mérité l'enfer et plus mérité même que beaucoup de réprouvés qui y sont actuellement, et qui n'en sortiront jamais. Il y a dix ans, vingt ans, que j'aurais dû être damnée, et j'oserais me plaindre, quand, pour me préserver à l'avenir de ce souverain malheur, pour m'accorder une pleine absolution, une rémission entière et sans retour, Dieu se contente de ces peines ordinaires que ma faiblesse me fait regarder comme des croix si pesantes, mais qui devraient me paraître si douces, eu égard à ce qui m'était réservé! Eh! où serait donc l'esprit de foi qui doit me faire penser et agir? »

Voilà donc, ma chère Sœur, oui, voilà la comparaison qu'il vous faut faire sans cesse. Ce n'est point assez de dire comme le criminel qui fut sacrifié à côté de Jésus-Christ : « *Quant à nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée*¹ ; » mais vous devez dire : « Mes péchés sont bien au-dessus de mes souffrances, et Dieu, à beaucoup près, ne me traite pas avec toute la sévérité qu'il pouvait et devait, ce semble, me traiter. » Dans la maladie, vous souffrez; mais, quand le feu de la fièvre vous consume, que la violence du mal vous accable, que l'ennui, inséparable de la douleur, vous mine, dites-vous alors à vous-même : « Est-ce là ce feu dévorant qui devait toujours me brûler? Est-ce là ce supplice affreux qui ne devait jamais finir? Est-ce là ce ver rongeur, ce ver de la conscience qui devait éternellement me tourmenter? » Dans l'affliction, vous souffrez, et le Créateur ne vous a pas donné un cœur d'airain, pour être insensible

(1) Et nos quidem justè, nam digna factis recipimus. *Luc. 23. 41.*

aux différents maux qui pèsent sur la nature humaine ; mais, quand le chagrin vous opprime et vous met aux abois, que la tristesse vous réduit aux plus fâcheuses extrémités, et que vous croyez manquer des soulagemens nécessaires à vos peines, dites-vous alors à vous-même : « Est-ce là l'état, cet affreux état d'une réprobation consommée, cet état d'un abandon universel, d'un délaissement éternel, tant de la part de Dieu, que de toutes les créatures armées contre moi, pour exécuter l'arrêt du souverain Juge ? Non, Seigneur, ce n'en est pas même l'ombre, et l'un ne peut en aucune sorte ressembler à l'autre, bien loin de l'égaliser. »

De là, ô épouses de Jésus-Christ, quelle conséquence devez-vous tirer ? C'est de vous laisser conduire par la divine Providence, puisque vous ne pouvez être en de meilleures mains ; et c'est là l'important avis que vous donne votre céleste Epoux, dans le saint Evangile, et que vous devez mettre en pratique : *Accordez-vous au plus tôt, dit-il, avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, et le juge au ministre de la justice, et que vous ne soyez mis en prison*¹. Oui, tandis que vous êtes encore dans la voie, c'est-à-dire sur la terre, accordez-vous promptement avec votre partie. Or, cette partie, c'est Dieu lui-même, si sensiblement offensé, et qui demande une juste réparation des offenses commises envers lui. Il n'y a point à différer, mais il faut de bonne heure le satisfaire. Vous le pouvez aisément, qui que vous soyez ; mais, si quelqu'une d'entre vous qui a besoin de cette réconciliation, manque l'occasion et le temps favorable, qu'arrivera-t-il ? C'est que la partie qui la poursuit, ou, pour mieux dire, c'est que Dieu, maintenant si miséricordieux et si bon, la livrera enfin à sa

(1) Esto consentiens adversario tuo citò dum es in viâ cum eo, ne fortè tradat te adversarius judici, et judex tradat te ministro, et in carcerem mittaris. *Matth. 5. 25.*

justice ; que cette justice l'abandonnera à ses ministres ; que ces ministres, exécuteurs de ses arrêts sur les enfants des hommes, l'entraîneront dans le lieu d'expiation et de souffrances : *En vérité, en vérité, je vous le dis*, ajoute le même Sauveur des hommes, *vous ne sortirez pas de là, que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole*¹, nous donnant à entendre par là cette prison du purgatoire, d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé jusqu'à un denier, et avoir de la sorte satisfait entièrement à la justice divine.

Ainsi, avantages des souffrances par rapport au passé, elles expient les peines temporelles dues au péché.

II. PAR RAPPORT AU PRÉSENT

Il était de la bonté de Dieu, il était de sa providence de ne pas nous laisser sans secours, au milieu de nos souffrances, lorsqu'il peut si facilement nous tendre la main et nous venir en aide, afin que nous portions plus courageusement le fardeau qu'il nous impose. Or, c'est ce qu'il fait admirablement. S'il nous blesse, il prend soin lui-même de notre guérison, et il répand sur la plaie qu'il nous a faite une onction toute divine. Cette onction : 1^o adoucit nos souffrances ; 2^o les fait aimer.

I. L'ONCTION DIVINE LES ADOUCIT.

Ici se présente à mon esprit une belle figure de la sainte Ecriture, et je l'applique à mon sujet. Vous connaissez l'histoire de Joseph, ce saint patriarche, cet illustre ministre de Pharaon, roi d'Egypte. Vous savez comment il fut dépouillé par ses frères, jeté dans une citerne, puis retiré de là pour être vendu à des marchands Ismaélites. Vous

(1) Amen dico tibi, non exies indè, donec reddas novissimum quadrantem. *Matth.* 5. 26.

savez aussi comment, après sa captivité, il trouva grâce auprès de Pharaon, et à quel point de grandeur ce prince l'éleva, en l'approchant de sa personne, et en lui donnant un empire presque absolu sur ses Etats. Enfin, vous savez comment ses frères mêmes, après l'avoir si lâchement trahi et si inhumainement traité, furent contraints, dans une horrible famine, de l'aller trouver en Egypte, pour implorer son secours ; de quelle manière il les reçut, sans leur découvrir néanmoins encore qui il était ; comment il les traita, les admit à sa table, écouta leur demande et leur fournit autant de blé qu'ils en souhaitaient.

Jusque-là tout leur avait réussi, mais que fit-il en les renvoyant ? Il ordonna qu'on mit secrètement sa coupe d'or dans le sac de Benjamin, le plus jeune de ces étrangers. Ils partent ; ils se hâtent de retourner vers Jacob, leur père, ils se disposent à lui faire l'agréable récit d'un succès beaucoup plus heureux qu'ils ne l'avaient attendu, et dont ils avaient lieu d'être si contents. Mais qu'arrive-t-il sur ces entrefaites ? Tandis qu'ils s'applaudissent de la sorte en eux-mêmes, et qu'ils continuent leur voyage avec joie, arrive tout à coup, de la part de Joseph, l'intendant de sa maison, qui les arrête, les saisit, leur reproche le vol qu'ils ont fait, et leur demande la coupe de son maître. Quelle surprise ! On visite, on cherche, on trouve la coupe dans le sac de Benjamin, et, sur l'heure, il est conduit vers Joseph, comme un criminel¹. Or, dites-moi, qui de ses frères Joseph aimait-il plus tendrement ? Croirait-on que ce fût Benjamin qu'il veut retenir prisonnier, lorsqu'il permet aux autres de continuer leur route, et qu'il leur laisse la liberté ? « Ah ! répond saint Chrysostôme, l'innocent artifice de Joseph est un effet de son amour. Car pourquoi use-t-il, en apparence, d'une telle rigueur à l'égard de Benjamin ? pourquoi le veut-il rendre coupable ? pourquoi, ce semble, le veut-il perdre ? C'est pour avoir un prétexte

(1) *Genes. à cap. 37. ad cap. 43.*

de le rappeler auprès de lui et de l'y garder ; c'est pour se faire reconnaître à ce jeune frère qu'il n'avait pu voir d'abord sans être ému et sans verser des larmes ; c'est pour l'enrichir de ses dons et le combler de ses grâces. »

Telle est la conduite de Dieu envers nous. Il nous blesse, mais c'est pour prendre soin lui-même de notre guérison, et pour verser sur la plaie qu'il a faite toute son onction divine. Cette disgrâce, cette peine, cette affliction qu'il nous envoie, c'est le calice qu'il nous présente à boire, c'est la coupe. Dès qu'on l'aperçoit dans le monde, chacun tremble ; tout est dans le trouble dans une maison, parce que ce père est dangereusement malade ; parce que cet enfant, seul héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, est réduit à la dernière extrémité et qu'il n'a plus que quelques heures à vivre ; parce que ce revenu manque et que cette terre a été désolée par l'orage ; parce que ce procès est perdu et que sa perte entraîne après soi une ruine entière.

Ah ! qu'une âme chrétienne et vraiment religieuse connaît mieux la main qui la frappe ! Elle sait que ce n'est pas une main ennemie, mais une main bienfaisante, et parce qu'elle reçoit le coup avec soumission, cette main y applique bientôt le remède. Malgré le sentiment de ses maux, elle se tourne vers l'Auteur de tous les biens, et lui expose sa douleur avec confiance : « *Ah ! Seigneur, s'écrie-t-elle avec le Roi-Prophète, des maux sans nombre m'ont environnée de toute part, mes misères m'ont investie ; elles seraient capables de me jeter dans le désespoir ; mais je sais, ô mon Dieu, que vous veillez sur moi, que vous êtes mon asile et mon protecteur. Soutenez-moi dans ces combats si supérieurs à mes forces* ¹. » Elle dit, à la vérité, comme l'apôtre saint Paul : « *Malheureuse que je suis, qui*

(1) Circumdederunt me mala, quorum non est numerus ; comprehenderunt me iniquitates meæ. Adjutor meus, et protector meus tu es ; Deus meus ne tardaveris, Ps. 39. — 15. 19.

me délivrera de ce corps de mort¹ ? » Mais elle entend au fond de son cœur cette réponse : *« Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur². »* Si elle vient à perdre un père, une mère, quelqu'une de ses amies, de ses Sœurs en religion, une Supérieure, par exemple, chérie et tendrement aimée : *« Dieu me les avait donnés, dit-elle avec le saint homme Job, Dieu me les ôte, que son saint nom soit béni³ ! »* Si elle est en proie aux douleurs d'une maladie cruelle : *« Faites de moi, Seigneur, s'écrie-t-elle avec le vertueux Tobie, selon votre sainte volonté, et si vous ordonnez que je succombe à mes maux, recevez mon âme dans le séjour de la paix⁴. »*

Or, je vous le demande, des peines, des croix, des afflictions reçues et supportées avec cet esprit de foi, ne perdent-elles pas une grande partie de leur rigueur, et Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, ne prend-il pas soin d'en tempérer l'amertume par une touche secrète de sa grâce ? C'est donc avec raison que j'ai dit : 1^o que l'onction divine adoucit les souffrances.

II. L'ONCTION DIVINE LES FAIT AIMER.

Il semble d'abord que ce soit une fausseté et un paradoxe de dire qu'il est possible d'aimer les souffrances ; mais voici des témoins irréprochables et irrécusables qui prouvent tout en cette matière.

Saint Paul est en butte à toutes les persécutions du monde et de l'enfer, des Juifs et des Gentils conjurés contre lui, et il ressent en même temps un contentement si grand,

(1) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ? Rom. 7. 24.

(2) Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. Rom. 7. 25.

(3) Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. Job. 1. 21.

(4) Et nunc, Domine, secundum voluntatem tuam fac mecum, et præcipe in pace recipi spiritum meum. Tob. 5. 6.

qu'il ne peut s'empêcher de s'écrier : *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations*¹.

Saint André, apôtre, est condamné au supplice ignominieux de la croix. Du moment qu'il l'aperçoit, il la salue affectueusement comme l'objet de ses désirs les plus chers, il la baise tendrement, heureux de pouvoir rendre à son Dieu amour pour amour, sacrifice pour sacrifice : « O bonne croix, s'écrie-t-il, que j'ai aimée si passionnément, que j'ai désirée si ardemment, que j'ai acquise au prix de tant de travaux et de sueurs, de peines et de tribulations, et qui êtes enfin accordée à mes vœux, je vous salue ! O croix précieuse, qui avez eu le bonheur de porter dans vos bras l'auteur de ma rédemption, je vous embrasse ! Recevez aujourd'hui celui qui vous a si longtemps recherchée. »

Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr, est condamné à être dévoré par les lions, dans l'amphithéâtre de Rome, et il lui tarde que ces animaux féroces le mettent en pièces ; il veut les irriter, afin qu'ils soient plus furieux ; il conjure les Romains de ne pas obtenir par leurs prières qu'ils l'épargnent : « Je crains, leur disait-il, que votre charité ne me nuise. Ah ! je vous en conjure, ne m'aimez pas à contre-temps ; souffrez que je sois la pâture des lions, afin que je jouisse de la vue de mon Dieu. Je suis le froment du Seigneur, et il faut que je sois moulu sous la dent des bêtes, pour devenir un pain tout pur de Jésus-Christ. »

Saint Basile est menacé, de la part d'un empereur arien, de l'exil, des tourments, de la mort, et cet intrépide défenseur de la foi répond : « Sachez que le feu, le glaive, les peignes, les ongles de fer et tous les autres instruments de supplice font nos délices, bien loin de nous inspirer de la terreur. »

Sainte Thérèse éprouve, pendant une longue suite d'années, toutes les peines intérieures qui peuvent assaillir

(1) *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. 2. Cor. 7. 4.*

une âme fidèle, et elle demande au Seigneur « de souffrir ou de mourir. »

Saint Jean de la Croix, son parfait imitateur, entend Jésus-Christ qui lui demande, du haut de sa croix, quelle récompense il souhaite pour ses travaux, et il répond : « Ah ! Seigneur, point d'autre que de souffrir et d'être méprisé pour vous. »

Saint François Xavier, cet illustre apôtre des Indes et du Japon, voit en esprit toutes les tribulations qui l'attendent dans la carrière de l'apostolat, et, à cette vue, il s'écrie à l'instant : « Encore plus, Seigneur, encore plus ; » voulant dire par là : Encore plus de traverses, encore plus de contradictions, encore plus de travaux, de voyages, de naufrages, encore plus de disette, de pauvreté, d'abandon des créatures. »

Il faudrait transcrire la vie de tous les Saints, si l'on voulait faire voir à quel point ils ont estimé, aimé et chéri les souffrances, de quelque nature qu'elles fussent ; il faudrait, de plus, pouvoir pénétrer dans leur âme, pour connaître quels étaient leurs sentiments à cet égard. Ah ! qu'ils furent de grand maîtres par rapport à cette science du sacrifice parfait, de l'immolation entière de la nature sous le glaive des peines et des maux de cette vie !

« Buvez la tribulation, disait saint Ambroise, buvez-la, en sorte que le sentiment des souffrances pénètre jusqu'au fond de votre âme. »

« Attachez-vous fortement à la croix, disait saint Augustin, et ne soyez pas assez imprudent pour arracher les clous qui vous y tiennent. »

« Vous avez besoin de souffrances, disait saint Grégoire-le-Grand, pour que l'odeur de vos vertus pénètre jusqu'au ciel. Ces vertus sont des parfums ; il faut, pour les développer, que le feu des tribulations s'en approche. »

« Suivez dans la nudité, disait saint Jérôme, Jésus-Christ dépouillé de tout ; cela est grand et difficile, mais la récompense est divine. »

« Embrassez amoureusement la croix, disait saint Chrysostôme. La croix est le trophée érigé contre le démon, le glaive qui a donné la mort au péché. La croix est l'objet des volontés du Père, la gloire du Fils, la joie du Saint-Esprit, l'ornement des Anges, la sûreté de l'Eglise, le triomphe de Paul, le rempart des Saints, la lumière de l'univers. »

« Les tribulations, disait saint François de Sales, sont plus précieuses que l'or aux âmes que Dieu a choisies. Quel bonheur de servir Dieu au désert, sans manne, sans eau, sans autre consolation que celle qu'on a sous sa conduite, et de souffrir pour lui!... Aimez bien Jésus-Christ, dans les retraites que vous faites pour le prier et l'adorer. Aimez-le, quand vous le recevez dans la sainte communion. Aimez-le, quand votre cœur sera arrosé de la sainte consolation; mais aimez-le surtout, quand il vous arrivera des tracas, des importunités, des sécheresses, des tribulations. »

Voilà les exemples et la doctrine des Saints; c'est-à-dire des hommes qui ont été les héros du christianisme. Or, pourquoi avaient-ils tant d'estime et d'amour pour les souffrances? Ah! c'est qu'en même temps qu'ils souffraient, la grâce répandait en eux ses douceurs spirituelles; c'est qu'elle opérait sur eux les trois choses dont saint Augustin a parlé tant de fois, *l'ivresse, la blessure, l'incendie de l'amour*.

Ainsi, avantages des souffrances par rapport au présent, l'onction divine les adoucit et les fait aimer.

III. PAR RAPPORT A L'AVENIR.

Je n'entreprends pas ici de vous faire la peinture de ce bonheur éternel que Dieu promet aux souffrances. Vous savez assez que ce souverain bien est au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et même au-dessus de tout ce qu'on peut en penser. Mais ce qu'on ne sait pas assez, ou, du

moins, ce à quoi on ne fait pas toute la réflexion nécessaire, c'est que pour y parvenir, il n'est pas de chemin plus court ni plus assuré que les souffrances de cette vie. Il y a plus, c'est que nulle autre voie ne peut nous y conduire. D'où il résulte que Dieu, en nous affligeant, nous donne la marque la plus essentielle de son amour et le gage le plus certain d'une bienheureuse prédestination.

Ainsi nous l'enseigne le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « J'ai examiné, dit-il, toute la vie spirituelle; je me suis appliqué à découvrir toutes les routes par où l'on peut arriver au royaume de Dieu, et, après une longue et sérieuse étude, voici la conclusion que j'en ai tirée: C'est qu'on n'y peut entrer que par beaucoup de tribulations¹, selon la doctrine de l'apôtre saint Paul². »

Saint Jérôme l'a conclu comme lui et avant lui. Disons mieux: tous les Saints ne l'ont point autrement pensé; tous n'en ont pas autrement parlé. Et pourquoi donc? Ah! c'est qu'ils avaient compris toute la force de cette grande parole de la sainte Ecriture: *Il a fallu que Jésus-Christ souffrit et que sa gloire fût le prix de sa croix*³.

Pour traiter à fond un point d'une telle importance, je pose comme un principe incontestable et comme une vérité essentiellement reconnue, que nous ne pouvons obtenir le ciel que par l'innocence de nos mœurs, et par la sainteté de nos œuvres. J'entends par l'innocence des mœurs, l'éloignement du péché. J'entends par la sainteté des œuvres, la pratique de la vertu. Or, rien n'est plus propre: 1^o à nous préserver ou à nous retirer du péché; 2^o à nous faire pratiquer les vertus, que les souffrances.

(1) Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act. 14. 21.

(2) *Imit. Ch. l. 1. c. 12. § 15.*

(3) Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam? Luc. 24. 26.

I. ELLES RETIRENT OU PRÉSERVENT DU PÉCHÉ,

En effet, quand on peut aller jusqu'à la source du mal et y apporter remède, on a bientôt guéri la maladie; et le moyen le plus efficace pour arrêter le péché et pour le déraciner du cœur, c'est de lui ôter sa matière et de retrancher ce qui servait à l'entretenir. Voyez une personne consacrée à Dieu, que des infidélités sans nombre à la grâce ont fini par jeter dans un état voisin de la mort, c'est-à-dire de tiédeur, c'est une malade plongée dans une léthargie profonde; elle se plait dans son état, à cause des fausses douceurs qu'elle y goûte. Et quand Dieu, dont la bonté est infinie, par le moyen d'un sage directeur ou à la suite d'une pieuse exhortation se fait entendre à elle, qu'il cherche à la réveiller de son assoupissement, comment répond-elle à de si vives et si pressantes sollicitations? Par des résolutions qu'elle prend, chaque semaine, aux pieds de son confesseur, dans le tribunal de la Pénitence, mais auxquelles elle ne tient pas, et qui sont plutôt des velléités que des résolutions.

Cependant, que fait Dieu, ce Dieu de bonté et de miséricorde, qui ne peut consentir à la perte d'une âme qu'il a rachetée de son sang, qu'il s'est spécialement choisie pour devenir son épouse, et qu'il a conduite, comme par la main, dans le sanctuaire de la religion? « Ah! épouse infidèle, semble-t-il lui dire, si l'affaire de votre salut ne vous touche pas assez, elle touche votre Dieu, et c'est une œuvre que je veux consommer. » Pour cela, il l'afflige et la fait souffrir: *Il l'abreuve*, selon l'expression du prophète Jérémie, *de fiel et d'amertume*¹. Il lui envoie tout à coup une forte maladie, ou il la fait languir dans quelque longue infirmité corporelle. Il permet qu'une disgrâce lui arrive de la part de ses Supérieurs et qu'elle soit humiliée en présence de la Communauté; ou bien encore que

(1) Ecce ego cibabo eos absinthio, et potabo eos felle. *Jer.* 25. 15.

la mort lui ravisse, ou qu'une obéissance lui enlève une de ses Sœurs pour qui elle nourrissait un secret attachement, source de tant de distractions dans la prière et de négligences dans le service de Dieu.

Dès lors qu'arrive-t-il? C'est que l'esprit se détrompe de ce qu'il avait tant estimé; que le cœur se déprend de ce qu'il avait tant aimé auparavant. Plus d'attaches trop humaines, parce qu'elles sont la cause de beaucoup de chagrin et le principe d'un grand nombre de péchés. Plus d'infidélités aux petites choses, parce qu'elles mènent insensiblement au mépris des grandes, et qu'elles sont une source de cuisants remords et de repentir amer. Plus de tiédeur dans le service de Dieu, parce qu'on reconnaît clairement qu'elle conduit à la mort de la grâce. Plus de désirs ambitieux d'occuper tel ou tel emploi, de contenter ce *moi* qui aime toujours à se montrer et à se faire valoir, parce qu'ils ont pour objet des choses dangereuses au salut. Donc plus de péché; car la racine étant une fois coupée, l'arbre se dessèche et ne porte plus de fruits; le venin qui infectait la plaie, étant une fois tiré, la plaie se ferme et la santé revient. « Eh quoi! s'écrie alors une âme à qui le châtiment fait ouvrir les yeux, les voilà donc ces satisfactions que je voulais me procurer aux dépens de ma conscience, au mépris de la règle, et elles deviennent pour moi un sujet de peines, de chagrin, de confusion! Voudrais-je désormais y rencontrer mon bonheur? le chercherai-je toujours hors de Dieu? *Ah! il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humiliée*¹; cette humiliation m'est un gage certain de vos bontés. Père de miséricorde, vous êtes digne de ma reconnaissance, par autant de titres que vous m'avez envoyé de souffrances. Percée que je suis des traits les plus sensibles, j'adore néanmoins la main d'où ils partent, j'aime le cœur qui les ordonne, je contesse que, dans le temps où vous paraissiez le plus

(1) Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me. Ps. 118. 71.

sévère, vous n'en êtes que plus miséricordieux, et je m'écrierai avec le juste Tobie : *Vous ne me châtiez que pour me sauver*¹. »

C'est ainssi : 1^o que les souffrances préservent ou retirent du péché.

II. ELLES FONT PRATIQUER LES VERTUS.

Oui, et même toutes les vertus. La *foi*, en reconnaissant que tout vient de Dieu, l'adversité aussi bien que la prospérité, et que rien, dans le monde, n'arrive que par lui et suivant les lois de sa providence. L'*espérance*, en se reposant sur la parole de Dieu, et sur cette promesse tant de fois réitérée de nous rendre heureux dans l'éternité, après nous avoir affligés dans le temps. La *charité*, soit la charité du prochain en pardonnant de bon cœur les injures qu'on pense avoir reçues, ou qu'on a reçues en effet, soit la charité ou l'amour de Dieu, en aimant les souffrances pour Dieu, en regardant comme un avantage d'avoir quelque chose à lui sacrifier et de pouvoir avoir quelque ressemblance avec son divin Fils. La *soumission*, en se conformant à la volonté de Dieu, et en se laissant conduire comme il lui plaît. L'*humilité*, en adorant sa souveraine puissance, qui élève, qui abaisse à son gré, et en se prosternant avec un bas sentiment de soi-même devant cette suprême grandeur. La *pauvreté* chrétienne, en renonçant de plus en plus de cœur aux biens temporels dont on s'est dépouillé en entrant en religion, et en les voyant sans regret possédés par d'autres maîtres. La *mortification*, en supportant avec patience les maladies que Dieu nous envoie, les revers que peut éprouver la Communauté dont on fait partie, les persécutions, les injustices, les outrages et les humiliations. La *pénitence*, en acceptant les peines présentes comme de justes châtimens des fautes passées, et en les offrant à Dieu comme des satisfactions dues à sa justice. Quel fonds de mérites,

(1) Quoniam tu, Domine, flagellas, et salvas. Tob. 13. 2.

quel trésor de grâces on amasse de cette sorte ! En un mot, les souffrances nous donnent ici-bas les traits les plus frappants de conformité avec Jésus-Christ, achèvent en nous l'œuvre de la rédemption, et sont, dès cette vie, le gage de la bienheureuse immortalité.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que toute la peine que nous ressentons dans nos souffrances, n'est pas comparable aux trois grands avantages que nous pouvons en retirer : 1^o par rapport au passé, puisqu'elles servent à expier les peines temporelles dues au péché ; 2^o par rapport au présent, puisque l'onction divine les adoucit et les fait aimer ; 3^o par rapport à l'avenir, puisqu'elles préservent ou retirent du péché, qui est le plus grand obstacle au salut, et qu'elles font pratiquer les vertus qui en sont les plus sûrs moyens. Que me reste-t-il donc à dire à une épouse de Jésus-Christ, que ce divin époux se plaît à exercer par les souffrances, les afflictions et les maux de cette vie, et qui, au fort de sa douleur, alors que son âme est sous la presse, se trouve contrainte quelquefois de s'écrier comme Séphora, épouse de Moïse : *Vous êtes devenu pour moi un époux de sang*¹ ? Le contraire de ce que les Juifs disaient à Jésus-Christ : *Qu'il descende maintenant de la croix*, s'écriaient-ils, *et nous croirons en lui*². Mais moi, donnant à ces paroles un sens bien différent : « Non, non, ô épouse d'un Dieu crucifié, puis-je m'écrier, ne descendez pas de la croix, mais demeurez-y. Oui, demeurez à la croix, restez fortement attachée à la croix, et dès lors j'ai foi en vous, j'ai confiance en votre vertu ; cet acquiescement au bon plaisir de Dieu, cette soumission parfaite à sa sainte et adorable volonté, est à mes yeux la preuve la plus convaincante de la sainteté de votre vie. » Ainsi soit-il.

(1) Sponsus sanguinum tu mini es. *Exod.* 4. 25.

(2) Descendat nunc de cruce, et credimus ei. *Matth.* 27. 42.

XCIV^e CONFÉRENCE.

I. SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

SA NATURE.

1. *Il est une offense de Dieu.*

2. *Il est une ingratitude envers Dieu.*

Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis in die redemptionis.

Ne contristez point l'Esprit-Saint de Dieu, dont vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption. Eph. 4. 30.

Ces touchantes paroles, mes Sœurs, que l'apôtre saint Paul adressait autrefois aux fidèles d'Ephèse, je vous les adresse, à mon tour, en commençant cette Conférence. Pénétré, pour le bien de vos âmes, des mêmes sentiments dont ce saint Apôtre s'efforçait de remplir les chrétiens de l'Eglise naissante, je viens tâcher de vous inspirer une sainte horreur, non pas précisément pour le péché mortel, dont la sainteté de votre état tend à vous préserver de plus en plus, et contre lequel elle vous sert comme d'un bouclier pour vous garantir de ses funestes atteintes, mais pour le péché vénial, qui dispose insensiblement au péché mortel. En effet, c'est remédier efficacement à celui-ci, que de vous apprendre à prévenir et à éviter celui-là ; de sorte que je regarde cette matière de péché vénial, lors-

qu'elle est bien traitée, ensuite bien méditée, comme seule capable de mettre fin à tout désordre dans une Communauté où se serait introduit le relâchement, et de ne plus faire de toutes celles qui en sont les membres, qu'un peuple de Saints. Eh! mon but, dans le cours de ces Conférences, ne doit-il pas être d'ôter entièrement le péché du milieu de vous, et d'en arracher jusqu'aux moindres rejetons, » afin que ce germe maudit de Satan, comme le dit un pieux auteur, ne puisse plus produire aucun fruit dans des personnes consacrées à Dieu par les vœux de religion? »

Ce qui fait qu'on commet facilement le péché véniel, c'est qu'on le compte communément pour peu de chose; mais si on le connaissait bien, on en jugerait tout autrement, et l'on prendrait bien d'autres précautions pour l'éviter. Or, c'est pour vous en donner, autant qu'il me sera possible, une juste idée, pour vous en inspirer une horreur de plus en plus grande et pour vous porter à ne plus le commettre désormais, au moins de propos délibéré, que je viens vous en entretenir dans cette Conférence et les deux suivantes. Aujourd'hui je vais vous montrer quelle est sa nature : 1^o c'est une offense de Dieu; 2^o c'est une ingratitude envers Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL EST UNE OFFENSE DE DIEU.

Avant d'entrer en matière sur un sujet aussi important, je dois vous faire deux observations.

1^o Quand je dis que le péché véniel est une offense de Dieu, et, par conséquent, un grand mal, je ne prétends pas dire par là que ce péché puisse changer de nature, et que ce qui est véniel, puisse devenir mortel. Je ne prétends pas dire non plus que plusieurs fautes vénielles, quand elles seraient en aussi grand nombre que tous les sables de la mer, puissent jamais égaler en malice une seule offense de Dieu mortelle, ni qu'elles puissent jamais

mériter des châtimens et des supplices qui doivent durer éternellement. Non, ce sont là des erreurs condamnées par l'Eglise, et que nous devons anathématiser avec elle.

2° Quand je dis que le péché vénial est une offense de Dieu, et, par conséquent, un mal infiniment à craindre, je ne prétends pas parler ici de ces fautes de pure fragilité, qui sont comme l'apanage de la nature humaine, et que le poids seul de notre nature corrompue rend comme nécessaires; de ces fautes que l'on commet presque sans s'en apercevoir, comme par surprise, et qu'on efface par la pénitence presque aussitôt qu'on les a commises. Les plus justes ne sont pas exempts de ces sortes de fautes, où, selon la parole de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *ils tombent souvent*¹, et tous les Docteurs de la théologie mystique, aussi bien que tous les Maîtres de la vie spirituelle, enseignent qu'elles sont presque inévitables à la piété la plus parfaite.

Je n'ai donc en vue que le péché vénial volontaire, quo l'on commet avec une entière délibération, dont on se fait une habitude, et dont on se met peu en peine de se corriger: tels sont, pour vous en donner quelque idée, ces légers ressentimens, ces petites colères, ces secrètes jalousies, ces aversions momentanées à l'égard du prochain; ces paroles de mépris, de raillerie, de critique, de médisance, bien qu'en matière légère, sur le compte de ses Sœurs, et même de sa Supérieure, ces mensonges de propos délibéré qu'on appelle joyeux ou officieux, et qui n'en blessent pas moins le Dieu qui est aussi essentiellement la vérité que la sainteté; cet esprit de lâcheté, qui fait perdre un temps précieux, ou bien de légèreté et de dissipation, qui accompagne une âme jusque dans ses exercices de piété; ces distractions tout à fait volontaires dans la prière; ces confessions et ces communions sans la préparation nécessaire, et presque sans aucun fruit, faute des disposi-

(1) *Septies enim cadet justus, et resurget. Prov. 24. 15.*

tions requises; cette négligence dans son emploi, dont on ne s'acquitte pas avec cette ponctualité, cette diligence, ce zèle que Dieu demande; ces attaches un peu trop naturelles et trop humaines à certaines personnes qu'on aime à voir, dont l'absence coûte beaucoup, et auxquelles on se plaît à penser jusque dans le lieu saint; ces retours de complaisance et de vanité, cet amour-propre pour des avantages frivoles ou imaginaires, ces désirs de plaire et d'attirer sur soi l'attention des autres, cette recherche de soi-même jusque dans l'accomplissement de ses devoirs; en un mot, toutes les fautes, de quelque espèce qu'elles puissent être, quand la matière est légère, ou qu'il y a plus d'inconsidération que de malice. Or, je dis que le péché véniel, considéré sous ce point de vue, surtout lorsqu'il est actuel, qu'on y retombe souvent, qu'on s'y laisse aller sans scrupule, qu'on y demeure sans trouble, qu'on s'en fait une habitude et qu'on néglige de s'en amender, est une véritable offense de Dieu.

Oui, *il offense Dieu!* Dieu, dis-je, cet Être suprême, cet Être toujours vivant et subsistant par lui-même, cet Être tout-puissant, éternel, invariable, infini, ce souverain Seigneur de toutes choses, ce Roi des anges et des hommes, ce Maître absolu de tout l'univers, qui doit être obéi, qui doit être servi, qui doit être glorifié par toutes ses créatures. *Il offense Dieu!* Ah! en faut-il plus que cette parole bien méditée, pour faire sur des âmes bien nées les plus fortes impressions, et vous inspirer pour ce péché tous les sentiments d'aversion qu'il mérite? *Il offense Dieu!* C'est donc une injuste préférence d'une vile et méprisable créature au Créateur du monde; c'est donc une injure faite à cette Majesté toute-puissante, une révolte contre cette Grandeur souverainement dominante, un mépris de cette Bonté infiniment libérale et bienfaisante. *Il offense Dieu!* C'est donc une iniquité, une tache, une souillure opposée à cette Sainteté infinie, une perfidie envers cette Miséricorde immense qui ne cesse d'éclater sur nous, un dére-

glement contre cette Sagesse éternelle par qui tout est réglé selon les lois d'une souveraine droiture, une injustice commise contre Celui qui doit punir tous les péchés de l'univers et juger les justices mêmes. *Il offense Dieu!* C'est donc un ravissement de son honneur, un refroidissement de son amour, une diminution de sa gloire, une barrière qui arrête le cours de ses communications et de ses grâces.

Ainsi, vous le voyez, le péché véniel attaque tout à la fois toutes les perfections divines, et contient tous les caractères du péché mortel. Il ne les contient pas de même que ce dernier, il est vrai, mais il n'en est pas moins un mépris de la volonté divine, une recherche bien marquée de notre propre satisfaction sur son bon plaisir, une préférence de nos désirs, de nos intérêts, de notre amour-propre sur le désir de son cœur, sur son commandement, sur les intérêts de sa gloire. Encore une fois, en faut-il davantage pour vous en inspirer de l'horreur? Non, sans doute, puisque, dans le péché véniel comme dans le péché mortel, c'est toujours Dieu, ce Dieu suprême dont la puissance est infinie, la majesté, incompréhensible, qui commande, qui défend, qui donne des lois, et l'homme qui le déshonore, qui l'outrage, qui s'oppose à ses volontés, qui viole ses lois, qui transgresse son commandement, et qui ose dire : *Je n'obéirai pas*⁽¹⁾! Non, je n'obéirai pas; je me contenterai, je me satisferai, en dépit de vos ordonnances, et si, pour cela, il faut m'exposer au danger de vous déplaire et d'encourir votre disgrâce, eh bien, je m'y exposerai. Aussi, n'est-il rien de plus difficile en théologie, que d'assigner le terme précis où certaines fautes ne sont que vénielles, c'est-à-dire, pour lesquelles il ne faudrait qu'un peu plus de matière pour faire une rupture entière avec Dieu, pour détruire entièrement sa grâce dans nos âmes, pour éteindre tout à fait son Esprit-Saint dans nos cœurs,

(1) Et dixisti : Non serviam. *Jerem. 2. 20.*

pour constituer, en un mot, un crime du premier ordre, un péché mortel.

Mais, sans m'arrêter à ces sortes de péchés véniels, que je pourrais appeler péchés du premier degré, et à ne m'en tenir qu'à ceux qui paraissent plus légers, je dis que si l'on concevait de Dieu l'idée qu'on doit en avoir et que la foi nous en donne, on conviendrait bientôt que tout ce qui l'offense, ne saurait être si léger à ses yeux, quand on se le permet volontairement. Oui, les fautes qui blessent l'excellence de cet Être suprême, opposée à l'extrême profondeur de notre bassesse et de notre néant, deviennent tellement une offense de Dieu, que, quelque légères qu'elles paraissent aux yeux des hommes, elles ne sont dignes que d'horreur à cette souveraine Majesté, étant commises de propos délibéré. Aveugles que nous sommes, nous n'attribuons de la petitesse aux péchés que nous commettons, que parce que l'éloignement qui est entre Dieu et nous, fait disparaître à nos regards la grandeur de Dieu que nous offensois ; mais rapprochons-nous, cendre et poussière que nous sommes, rapprochons-nous du trône de ce Roi de gloire, de ce Seigneur du ciel et de la terre, de ce Dieu des vertus, de ce Saint des saints, *devant qui les cieux et les Anges eux-mêmes ne sont pas sans tache*¹, alors nous reculerons d'effroi à la vue du péché véniel, et nous serons disposés à tout perdre, à tout sacrifier, plutôt que d'en commettre un seul de propos délibéré.

Le péché véniel est donc une offense de Dieu, comme vous venez de le voir. Attachez-vous à cette pensée, ma chère Sœur, et tâchez de bien vous en pénétrer ; car elle a de quoi redresser vos idées, corriger vos erreurs, réformer votre conduite, ranimer votre ferveur, pour vous en préserver à l'avenir, pour faire couler vos larmes, pour réparer tant de péchés de cette espèce, dont vous vous êtes

(1) Ecce qui serviunt ei non sunt stabiles, et in Angelis suis reperit pravitatem. Job. 4. 18.

peut-être rendue coupable dans le cours de votre vie, même depuis votre entrée en religion. En effet, puisque le péché véniel est l'offense de Dieu, c'est donc un mal, un très-grand mal, un mal au-dessus de tous les maux de la nature. Pourquoi cela? Parce que c'est un mal essentiellement opposé à Dieu, ce que ne sont pas tous les maux de la nature ensemble. Et dès lors que s'ensuit-il? Prenez garde, je vous prie, à toutes les conséquences que je vais tirer de ce principe, avec les Maîtres de la théologie mystique; elles vous surprendront, elles vous saisiront, elles vous effraieront peut-être, mais elles seront très-propres à vous donner la plus juste comme la plus redoutable idée qu'il soit possible de concevoir du péché véniel.

1^o Il s'ensuit que Dieu peut commander, par exemple, à ses créatures de faire plusieurs maux naturels, ainsi qu'il commanda à l'Ange exterminateur de tuer tous les premiers-nés des Egyptiens¹, et qu'il ordonna à Saül de faire périr tous les Amalécites, sans épargner ni hommes, ni femmes, ni enfants, ni troupeaux²; mais qu'il ne peut ni commander, ni conseiller, ni même expressément et positivement permettre à aucune créature de commettre un seul péché véniel, ne fût-ce qu'un léger mensonge.

2^o Il s'ensuit que Dieu peut nous commander, et qu'en effet il nous commande de souffrir avec patience tous les maux de la vie; qu'il peut même nous inspirer de les demander, de les aimer; mais qu'il n'est aucun péché véniel qu'il puisse nous ordonner, aucun auquel il puisse nous porter, aucun qu'il puisse approuver; bien plus, qu'il n'en est aucun qu'il ne nous ordonne, pour petit qu'il soit, de craindre, de redouter, d'éviter, ne fût-ce qu'une légère médisance.

3^o Il s'ensuit que Dieu lui-même peut être l'auteur de tous les maux qui affligent ici-bas les hommes. En effet, disgrâce, perte de biens, infamie, peste, guerre, famine,

(1) *Exod.* 12. 29.

(2) *1. Reg.* 15. 5.

maladie, mort, tout cela, dit le Prophète¹, ne doit être regardé que comme l'effet de sa miséricorde ou de sa justice ; mais que, tout-puissant qu'il est, il ne peut être l'auteur d'un seul péché véniel, pas même de la moindre imperfection.

4° Il s'ensuit que le Fils de Dieu, en se faisant homme, a pu prendre et qu'il a pris, en effet, toutes les misères de notre nature ; qu'il a pu se faire petit, faible, mortel ; qu'il a pu souffrir en sa personne la pauvreté, la faim, la soif, les calomnies, les injures, les outrages, les affronts de toutes les sortes, les soufflets, les crachats, les fouets, les épines, les clous, la croix, la mort ; mais qu'il n'aurait jamais pu s'allier avec le péché véniel, quelque léger qu'il pût être, et cela, fondé sur l'opposition essentielle qui se rencontre entre Dieu et le péché.

Mais je n'en reste pas là. Car, ce principe une fois posé, comme je vous l'ai démontré, que le péché véniel est l'offense de Dieu, par conséquent le mal de Dieu, est un mal au-dessus de tous les maux du monde, que s'ensuit-il encore ? Il s'ensuit qu'il n'y a aucun bien, quelque considérable qu'il soit ou qu'on le suppose, qu'on puisse se procurer par le moyen d'un seul péché véniel ; qu'il n'y a aucun mal, quelque grand qu'il soit ou qu'on veuille le supposer, dont il soit permis de se garantir ou de se délivrer au prix d'un seul péché véniel. Alors je vais faire, avec les Maîtres de la théologie mystique, quelques suppositions qui auront aussi de quoi vous surprendre, vous saisir, peut-être même vous effrayer.

1° Je suppose qu'on se trouve dans une telle position, qu'on soit tout à la fois menacé de tout ce que la souffrance a de plus aigu et de plus douloureux, l'indigence, de plus affreux et de plus accablant, la confusion, de plus humiliant et de plus injurieux, la disgrâce, de plus effrayant et de plus terrible, je dis et je soutiens avec eux, entre

(1) Corripies me, et vivificabis me. *Is. 58. 16.*

autres saint Augustin et saint Antonin, qu'il n'est pas permis alors de se mettre à couvert de ces malheurs par un seul péché véniel volontaire, quelque léger qu'il puisse être.

2^o Je suppose qu'il s'agisse du renversement de toute une maison, de toute une famille, de toute une province, de tout un royaume, du monde entier, et que, pour en empêcher la ruine totale, il suffise d'un seul péché véniel, commis une seule fois, et même, un instant après, réparé par une satisfaction éclatante, je dis et je soutiens avec eux qu'il vaut mieux que les familles tombent, que les provinces soient dépeuplées, que les états et les royaumes soient détruits, que tout l'univers péricule, que la terre soit anéantie, que de commettre ce péché véniel, pour petit qu'il puisse paraître, ne fût-ce même que le plus léger mensonge de propos délibéré; car, après tout, tous ces désastres ne seraient que le mal de l'homme, tandis que le péché est le mal de Dieu.

3^o Je suppose qu'il soit question de la conversion de tant de pécheurs qui, sur la terre, s'engagent tous les jours dans les voies de la perdition. Certes, le salut de leurs âmes est bien précieux aux yeux de Dieu, et tellement précieux, qu'il a envoyé son propre Fils au monde pour les racheter au prix de tout son sang. Or que, dans un système imaginaire, un seul péché véniel suffise pour convertir tout ce qu'il y a sur la terre de pécheurs, je dis et je soutiens avec eux qu'il ne faudrait pas le commettre.

4^o Je suppose que, pour fermer l'enfer et en faire sortir tant de milliers de réprouvés qui y souffrent et y souffriront éternellement, qui y maudissent Dieu et l'y maudiront éternellement, qui y blasphèment son saint nom et l'y blasphèmeront éternellement, il ne faille qu'un seul péché véniel, je dis et je soutiens avec eux qu'il ne faudrait pas le commettre. Oui, il vaudrait mieux, d'après les principes de la foi, consentir à la damnation de tout ce qu'il y a de réprouvés dans les enfers, que de chercher à les placer

dans le paradis, au prix de la plus légère infraction à la loi de Dieu. Et pourquoi donc ? Toujours par la même raison ; c'est que la damnation des réprouvés, séparée du péché, n'est, après tout, que le mal de la créature, au lieu que le péché, ne serait-il que vénial, est le mal de Dieu, et un mal, par conséquent, d'un ordre supérieur à tous les maux de toutes les créatures ensemble. Voilà le langage de la foi, c'est-à-dire le langage de la vérité même. Raisonne qui voudra contre ces principes et contre ces conséquences, le ciel et la terre passeront, mais ces grandes vérités ne passeront jamais ; *Car la vérité du Seigneur demeure éternellement* ¹, dit la sainte Ecriture.

Je vais encore plus loin : si, par une supposition chimérique, il est vrai, mais bien propre à vous donner à connaître ce que c'est que le péché vénial, il pouvait se faire qu'un seul péché de cette nature entrât dans le paradis, tous les Bienheureux aimeraient mieux en être exclus éternellement, que de rester dans le séjour de la félicité en face d'un seul péché vénial.

Je dis encore quelque chose de plus : si le péché vénial pouvait s'attacher à la sainte humanité de Jésus-Christ dans le ciel, il l'arracherait aussitôt de la divinité, il l'en séparerait et la précipiterait à l'instant dans les flammes du purgatoire. La mort elle-même ne l'a pu faire ; toujours l'humanité sacrée de ce divin Sauveur a été unie hypostatiquement à sa divinité, même dans le sépulcre, et il était vrai alors de dire, en voyant le corps inanimé de Jésus-Christ : *Voilà le corps d'un Homme-Dieu*. Eh bien ! ce que la mort n'a pu faire, un seul péché vénial, dans cette supposition, en viendrait à bout.

Toutes ces suppositions que je viens de vous faire avec les Docteurs de la théologie mystique, sont purement imaginaires et impossibles, j'en conviens ; mais elles sont bien propres à nous donner une idée de la nature du péché

(1) Veritas Domini manet in æternum. Ps. 116. 2.

véniel, et à faire connaître combien il déplaît souverainement à Dieu qu'il offense. Il ne disait donc rien d'exagéré ce grand Saint, la gloire de l'Eglise d'Angleterre, vers le ^x^e siècle, saint Anselme, quand il avançait « que si on lui proposait de commettre un péché véniel de propos délibéré ou de se précipiter dans l'enfer, il aimerait mieux s'y précipiter et y rester éternellement, pourvu qu'il fût innocent, que de consentir à s'en rendre coupable. » Il ne disait donc rien d'exagéré non plus cet autre Saint, la gloire de l'Eglise de France, au ^{xii}^e siècle, saint Bernard, lorsqu'il affirmait « que de proposer à un chrétien de déplaire volontairement à Dieu, et de lui déplaire, non pas dans un sujet important, mais dans la plus petite chose, quand ce ne serait qu'en matière de médisance légère ou d'impatience, c'est ce qui devait lui paraître plus terrible et plus affreux que la mort, que l'enfer même. » Elle jugeait donc du péché véniel comme on en doit juger d'après les principes de la foi, cette illustre Sainte qui remplit toute l'Italie de l'odeur de ses vertus, au ^{xv}^e siècle, sainte Catherine de Gênes, quand elle faisait à Dieu cette protestation si fervente : « O mon Dieu, si je me voyais placée dans un étang de plomb fondu, et que je n'en dusse sortir qu'à la condition de me voir souillée sur ses rives d'un péché véniel volontaire, j'aimerais mieux y rester un siècle, des siècles entiers, durant toute l'éternité, que d'en sortir à ce prix. »

Ainsi donc : 1^o le péché véniel est une offense contre la majesté infinie de Dieu.

II. IL EST UNE INGRATITUDE ENVERS DIEU.

Pour mieux comprendre cette vérité et nous la rendre plus sensible, rentrons un instant en nous-mêmes, et rappelons-nous ce que ce Dieu de bonté a fait pour nous, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce.

D'abord, dans l'ordre de la nature, que n'a-t-il pas fait ?

C'est lui qui nous a tirés du néant, qui nous a donné l'être, le mouvement, la vie, qui nous a ornés des plus précieux dons corporels avant que nous fussions en état de les reconnaître; c'est lui qui nous conserve, qui nous nourrit, qui nous soutient, qui nous protège encore tous les jours; en un mot, c'est lui qui, dès les premiers instants de notre naissance jusqu'à ce jour, nous a comblés d'autant de bienfaits, préservés d'autant de dangers qu'il y a eu d'instants dans notre vie.

Ensuite, dans l'ordre de la grâce, que d'avantages mille fois plus précieux ne nous a-t-il pas procurés, et ne nous procure-t-il pas encore tous les jours? C'est à nous qu'il a donné la connaissance de son nom, l'intelligence de sa loi, la lumière de son Evangile, l'espérance de son royaume, Jésus-Christ enfin, son Fils adorable, pour nous servir de Rédempteur, de Victime, de Roi, de Maître, de Guide, de Modèle. Quelle grâce plus insigne pouvait, de son côté, nous accorder le Fils de Dieu lui-même, que de nous adopter pour ses frères, pour les cohéritiers de sa gloire? En vertu de cette adoption divine, c'est nous qui sommes devenus *cette race choisie*, dont parle le prince des Apôtres, *ce sacerdoce royal, cette nation sainte, ce peuple d'acquisition, destiné à publier les grandeurs et les miséricordes de celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière*¹.

Mais, pour m'en tenir à ce qui vous concerne principalement, quel plus grand bienfait pouvait vous accorder ce même Fils de Dieu, que de vous introduire dans votre Congrégation, ce sanctuaire sacré où vous êtes à l'abri des dangers qu'on court au milieu du monde et de vous y choisir pour ses épouses? Ah! dans cette terre fertile et abondante où tout concourt à vous sanctifier, qu'y a-t-il

(1) Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. 1. Petr. 2. 9

de si précieux, dans les trésors de sa grâce, dont il ne vous ait fait part? de quelle manne délicieuse ne vous y a-t-il pas nourries jusqu'à présent? de quelles vives lumières n'y a-t-il pas éclairé votre esprit? dans combien de saintes exhortations n'a-t-il pas touché votre cœur? par combien de beaux exemples n'y a-t-il pas excité votre zèle? combien de fois ne s'y est-il pas fait entendre à votre âme, tantôt à la table sainte, où il vous a rassasiées de son corps adorable et abreuvées de son sang précieux, tantôt dans le pieux exercice de l'oraison, où il vous a parlé si doucement et si fortement à la fois, tantôt dans le tribunal de la pénitence, où il vous a pressées si vivement, tantôt dans la solitude de la retraite, où il s'est présenté à vous si sensiblement, tantôt par le ministère de ses prêtres, à qui il a confié le soin de votre avancement spirituel, tantôt par lui-même, en vous faisant sentir une touche secrète de sa grâce? Oh! épouses bien-aimées d'un Dieu d'amour, l'entendez-vous, du fond de ce tabernacle, vous dire: *Qu'ai-je dû faire pour ma vigne que je n'aie pas fait*¹? Et c'est comblée de tant de faveurs, accablée de tant de bienfaits, enrichie de tant de grâces, que vous, ma chère Sœur, vous ne craignez pas de l'offenser par des péchés véniels, que vous commettez si facilement, et que vous comptez pour rien! Y a-t-il, je vous le demande, ingratitude semblable à celle-là?

Mais, direz-vous, ce ne sont, après tout, que des péchés légers; ils ne donnent pas la mort à l'âme, ils ne me damneront pas.

Ils ne vous damneront pas! Mais comptez-vous donc pour peu de chose de déplaire au meilleur des maîtres, au plus aimable des bienfaiteurs, au plus tendre des pères? *Ils ne vous damneront pas!* Mais ce langage annonce-t-il un cœur sensible, un cœur aimant, un cœur reconnaissant? Jugez-en par cette comparaison. Un fils dit à son père, à

(1) Quid debui ultra facere vineæ meæ, et non feci? Is. 5. 2.

qui il doit tout, puisqu'il lui doit la vie : » Vous pouvez me commander, ô mon père, vous me trouverez soumis à vos ordres, pourvu toutefois que vous ayez toujours la verge à la main. » Je vous laisse à penser, un pareil langage, est-il celui de la reconnaissance et de l'amour ? Mais n'est-ce pas le vôtre, ma chère Sœur ? Vous accomplissez la loi de Dieu, oui, lorsque son infraction serait un péché mortel ; mais, n'est-il question que de manquer en des choses qui semblent de moindre importance, vous ne vous faites pas scrupule d'une infidélité. Vous assisterez, par exemple, convenablement au sacrifice de la messe, le saint jour du dimanche, parce que le précepte est formel, et qu'en le violant, vous encourriez la disgrâce de Dieu ; et, les autres jours, vous vous gênez moins, vous serez peu délicate sur l'article des distractions. Une telle conduite n'est-elle pas celle d'un cœur peu généreux ? Eh quoi ! Dieu n'est-il pas toujours le même, toujours aussi bon, toujours aussi grand, toujours aussi digne d'être servi ? Chaque jour, n'est-ce pas la même victime qui s'immole, le même sang qui coule sur l'autel ?

Mais, allons plus loin, et rendons encore plus sensible cette ingratitude. Un ami comble un autre lui-même de ses bienfaits : sans doute que ce dernier ne consentirait pas à lui faire un outrage sanglant, et qu'il aurait horreur d'attenter à ses jours ; mais, à cela près, il ne lui épargne pas ces légères incivilités auxquelles l'amitié est si sensible, il le néglige, il ne l'accueille qu'avec froideur ; il semble même que sa présence lui soit à charge et l'ennuie, il l'évite, il le fuit ; enfin, il se prête de mauvaise grâce à lui rendre les services faciles dont la reconnaissance fait un devoir à tout cœur bien né. Est-ce là de l'ingratitude ? Oui, me répondrez-vous. Eh bien ! ma chère Sœur, venons à l'application. Cet ami, le meilleur de tous les amis, vous le comprenez déjà, c'est Jésus-Christ votre céleste Epoux. Que n'a-t-il pas fait, que ne fait-il pas encore tous les jours pour vous ? Vous savez que le péché vénial lui déplaît,

qu'il blesse son cœur, qu'il lui fait un sensible affront; vous le savez, et cependant vous commettez ce péché si facilement! Pour votre intérêt encore plus que pour sa gloire, il vous conseille, que dis-je? il vous ordonne de l'éviter, et de sang-froid vous dites, sinon par vos paroles, du moins par vos actions: *Je n'en ferai rien, je n'obéirai pas*¹. Vantez-vous maintenant d'avoir un cœur sensible et reconnaissant!

Ainsi, ne dites donc plus, ma chère Sœur: *Ce n'est qu'un péché véniel; il ne s'agit, après tout, si on l'examine de près, que d'une chose de peu d'importance*. Car, puisque vous avouez que ce n'est que de peu de chose qu'il s'agit, n'est-ce pas cela même qui augmente votre ingratitude, et qui vous rend moins excusable et plus criminelle à ses yeux? En effet, s'il s'agissait, quand il est question de commettre un péché de cette nature, ou de faire ou de perdre une grande fortune, ou de satisfaire une violente passion, ou de vous garantir d'un supplice rigoureux, ou de porter, comme les martyrs, votre tête sur un échafaud et de verser votre sang; en un mot, s'il s'agissait de la vie ou de la mort, et que l'amour de l'une ou la frayeur de l'autre vous fit succomber, hélas! vous seriez toujours bien condamnable, et je serais toujours en droit de vous reprocher votre faiblesse, votre lâcheté, votre apostasie; mais, après tout, en vous condamnant, il me semble que je vous plaindrais. Je dirais que l'attrait d'une éclatante fortune, que les transports d'une ardente passion, que l'horreur des tourments, que la crainte de la mort, que l'attachement à la vie font sur un cœur des impressions bien fortes, et qu'à moins d'un effort extraordinaire et d'avoir un courage bien affermi et supérieur à tous les sentiments humains, il est difficile de ne pas céder et de ne pas se rendre.

Mais ici, que puis-je dire pour prendre votre défense,

(1) Et dixisti : Non serviam. *Jerem.* 2. 20.

et de quoi est-il question ? D'un mot contre la charité, soit à l'égard de vos Sœurs, soit à l'égard de votre Supérieure, que vous ne voulez pas retenir, et plutôt que de le retenir, vous manquez d'obéir à Dieu, qui vous ordonne de parler charitablement de tout le monde, surtout de ceux qui tiennent sa place sur la terre. De quoi s'agit-il encore ? D'une recherche de vous-même, d'un désir de plaire, de vous faire estimer, que vous ne voulez pas mortifier, et plutôt que de le mortifier, vous contristez l'Esprit-Saint, qui veut que vous ne cherchiez qu'à plaire à Dieu seul ; d'une confession ou d'une communion à laquelle vous n'apportez pas toute la préparation qui dépend de vous, et plutôt que de l'y apporter, vous vous exposez évidemment à ne pas retirer de la réception de ces deux sacrements tout le fruit que Jésus-Christ a droit d'attendre de vous ; d'une négligence à remplir les devoirs de votre saint état, et plutôt que de vous faire à vous-même pour cela quelque petite violence, vous oubliez tout ce que vous devez à votre Dieu. Ah ! c'était la plainte que ce Dieu irrité faisait à son peuple par la bouche du prophète Ezéchiel : *Ils se sont soustraits, disait-il, à l'obéissance qu'ils me doivent ; ils m'ont sensiblement outragé devant mon peuple, pour une chose qui n'est de nul prix et de nulle valeur*¹.

Oh ! que ce reproche, ma chère Sœur, vous convient parfaitement et que l'application m'en paraît naturelle ! C'est-à-dire, parce que vous ne voulez pas vous assujettir pleinement à certaines pratiques de la religion, qui d'ailleurs vous coûteraient peu ; parce que vous ne voulez pas vous gêner par rapport à l'observance de certains points de la règle, qui, dans le fond, ne demanderaient que de très-légers efforts de votre part ; parce que vous ne voulez pas arrêter dans votre cœur certains mouvements d'impatience et d'emportement que vous y ressentez, et qui néan-

(1) Et violabant me ad populum meum propter pugillum hodei et fragmentum panis. *Ezech. 15. 19.*

moins ne seraient pas bien difficiles à réprimer ; parce que vous ne voulez pas supporter assez patiemment certaines peines : par exemple, une légère indisposition, ou une humiliation qui vous sera survenue, ou une réprimande qu'on vous aura faite, et qui toutefois ne soit pas un poids bien pesant pour vous ; parce que vous ne voulez pas soumettre votre petit orgueil, votre amour-propre, votre propre volonté aux sages conseils d'un directeur éclairé qui ne veut que votre salut, ce que vous pourriez cependant faire presque sans peine ; enfin, parce que vous ne voulez pas vous priver de je ne sais quel plaisir que vous trouvez à critiquer, à examiner, à contrôler la conduite des autres, à en juger, à en raisonner, à en déclarer votre pensée, à vous plaindre tantôt de celle-ci, parmi vos Sœurs, à vous jouer tantôt de celle-là et à vous amuser à ses dépens : plaisir malin ! mais que vous pourriez vous interdire sans une grande violence, pour cela et pour bien d'autres sujets peut-être encore moins importants, vous ne craignez pas de résister à Dieu, de désobéir à Dieu, de déplaire à Dieu, quelle conduite plus aveugle, plus insensée, plus téméraire et marquée au coin d'une plus criante ingratitude ? Ah ! puisque, de votre aveu même, c'est peu de chose, pourquoi refusez-vous donc ce peu de chose à un Dieu à qui vous devez tout ? pourquoi ne sacrifiez-vous donc pas ce peu de chose à un Dieu qui s'est lui-même sacrifié tout entier pour vous ? Encore une fois, je vous le demande, où est ici cette reconnaissance, ce bon cœur dont vous vous piquez partout ailleurs ? Et qu'est-ce que cela signifie, sinon que vous n'avez pas la crainte de Dieu, que vous ne voulez presque rien faire pour lui, et que vous n'êtes point d'humeur à vous gêner ni à vous contraindre en rien pour éviter tout ce qui peut lui déplaire ?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque telle est la nature du péché vénial; qu'il est une offense de Dieu et une ingratitude envers Dieu, il ne vous reste d'autre parti à prendre qu'à former deux résolutions, qui doivent être comme le fruit solide de cette Conférence : l'une, par rapport au passé; l'autre, par rapport à l'avenir. Par rapport au passé, pénitence. Par rapport à l'avenir, vigilance. Oui, pénitence par rapport au passé; que si vous ne voulez pas que Dieu vous punisse, il faut vous punir vous-mêmes par les regrets, par la contrition, par les larmes, par les gémissements, par la confession, par la retraite, par la pratique de la mortification, par l'acceptation généreuse et entière des peines, des contrariétés, des croix qui se rencontrent jusque dans les Communautés les mieux réglées; qu'il vaut bien mieux se punir soi-même en cette vie, que d'attendre à le faire en l'autre vie, et de s'exposer à tomber entre les mains d'un Dieu qui, une fois le temps de la miséricorde passé, sera très-rigoureux dans sa justice. Oui, vigilance par rapport à l'avenir, qui vous fasse concevoir une horreur de plus en plus grande du péché vénial, et qui vous porte à l'éviter avec un soin extrême; que c'est à cette double disposition, à ce regret sincère que vous aurez eu de tant d'offenses, toutes légères qu'on les suppose, non moins qu'à la ferme résolution que vous aurez formée de vous en garantir, que chacune de vous devra d'entendre un jour ces consolantes paroles de la bouche du souverain Juge : *Venez, bonne et fidèle servante, parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vais vous établir sur de grandes : entrez dans la joie de votre Seigneur*¹. Ainsi soit-il.

(1) Ait illi Dominus ejus : Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis. super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui. *Matth. 25. 21.*

XCV^e CONFÉRENCE.

II. SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

SES EFFETS.

1. *Il souille la beauté de l'âme.*
 2. *Il affaiblit les forces de l'âme.*
 3. *Il obscurcit la lumière de l'âme.*
 4. *Il inspire le dégoût des choses saintes.*
 5. *Il conduit insensiblement au péché mortel.*
-

Infirmitas hæc non est ad mortem.

Cette infirmité ne va pas jusqu'à la mort. Joan. 11. 4.

Ce que le Sauveur des hommes, mes Sœurs, disait autrefois de la mort de Lazare, ne l'avez-vous pas dit quelquefois des maladies et des maux spirituels de votre âme ; ou, du moins, n'est-ce pas là ce que disent encore tous les jours certaines âmes, telles qu'on en rencontre jusque dans les Communautés les plus saintes et les plus régulières, qui sont lâches et languissantes dans le service de Dieu ; qui portent, à la vérité, le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grâce ? A les entendre, les fautes qu'elles commettent, ne sont que des fautes légères, que des péchés véniels, qui ne donnent pas la mort à l'âme ; et, sous le prétexte qu'ils ne touchent pas au fond de la grâce et de la justice qui est en nous, elles les commettent

sans peine, elles y croupissent sans remords, elles ne les regardent que comme des faiblesses bien pardonnables et presque de nulle conséquence; peu s'en faut même qu'elles ne les traitent de petitesesses d'esprit et de vains scrupules.

Or, c'est afin de vous montrer combien ces fausses idées qu'on se forme quelquefois du péché vénial, sont dangereuses pour le salut, que je viens vous en exposer les suites funestes : 1° Il souille la beauté de l'âme; 2° il affaiblit les forces de l'âme; 3° Il obscurcit la lumière de l'âme; 4° Il inspire le dégoût des choses saintes; 5° Il conduit insensiblement à la mort. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL SOUILLE LA BEAUTÉ DE L'ÂME.

D'abord, pour mieux vous faire comprendre les tristes effets que produit le péché vénial, je commence par établir une similitude ou comparaison que je suivrai exactement dans toute la suite de cette Conférence. Avez-vous jamais fait attention à ce qui arrive dans les maladies de langueur qui minent sourdement le corps, et finissent par le conduire insensiblement au tombeau? 1° Elles commencent par effacer les traits du visage et par répandre la pâleur sur toute la figure; à la place de cette fraîcheur, de cet air de santé qu'on y remarquait, on n'y aperçoit plus qu'un front pâle et décoloré. Ce premier symptôme est bientôt suivi d'un autre. Car 2° c'est un affaiblissement dans tous les membres; à peine le malade peut-il se soutenir, et si la maladie continue, la faiblesse devient telle, qu'il ne pourra plus bientôt lever la tête. Où est cette agilité, cette vigueur qui faisait entreprendre et soutenir les travaux les plus fatigants? Hélas! le mal, par des progrès insensibles, a miné un tempérament qui paraissait si fort et si robuste : c'est le deuxième effet de la maladie. Qu'arrive-t-il encore? C'est que 3° la vue s'altère et s'éteint de plus en plus. Le malade n'aperçoit plus les objets que comme à travers un nuage; il ne voit plus rien clairement ni distinctement;

tout lui paraît d'une manière confuse. Est-ce tout? Non. En effet, 4^o il éprouve un dégoût total pour toute espèce de nourriture. Les aliments les mieux préparés, les viandes les plus délicates n'ont plus de saveur pour son palais; il n'en peut même supporter la vue; tout lui répugne, 5^o Quel est enfin le terme de ce dépérissement progressif? Hélas! on ne le sait que trop, la mort et le tombeau. Voilà une image sensible des effets que produit dans l'âme le péché vénial. Suivez-moi attentivement, et vous ne reconnaîtrez que trop dans quelle funeste illusion vivent les personnes qui se mettent peu en garde contre cette maladie spirituelle, dans la fausse persuasion qu'elle ne va pas jusqu'à la mort.

Je dis donc, en premier lieu, que le péché vénial souille la beauté de l'âme. Qu'est-ce qu'une âme ornée de tous les dons de la grâce sanctifiante et exempte de la moindre souillure du péché? C'est la plus accomplie de toutes les créatures qu'il soit possible de se figurer sur la terre; c'est ici-bas le chef-d'œuvre de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu. Un Père de l'Eglise lui donne une belle dénomination, quand il l'appelle « un vaste océan de beauté¹. » Toutes les beautés corporelles que nous admirons dans ce monde visible, la magnificence du firmament, la splendeur du soleil et des astres qui brillent dans les cieux, la variété des plantes et l'émail des fleurs qui embellissent la terre, le brillant des diamants, l'éclat des saphirs, des topazes, des émeraudes, et de toutes les autres pierreries ne sont, pour ainsi dire, que de petits ruisseaux, que de faibles écoulements, que de légères participations de beauté, en comparaison de la sienne. Aussi saint Chrysostôme ne fait pas difficulté de dire « que si l'on mettait une âme régénérée dans les eaux du baptême, à côté du soleil, son éclat éclipserait à l'instant l'astre du jour. Les saints Anges, ajoute-t-il, en sont dans l'admiration, et re-

(1) *Immensum pulchri pelagus. Orig. Comment. in Script.*

çoivent avec joie la mission d'en être les protecteurs et les gardiens. » Et il faut bien qu'une âme en état de grâce soit d'une beauté incomparable, puisque le Père céleste en fait l'objet de ses complaisances¹; que le Fils la choisit pour son épouse²; que l'Esprit-Saint en fait son temple, et prend plaisir à y résider³.

Exemple. Il est rapporté dans la vie de sainte Catherine de Gênes, que cette grande Sainte, méditant un jour sur le mystère de l'Incarnation, demanda à Notre-Seigneur comment il avait pu se résoudre à descendre sur la terre et à se revêtir de notre nature pour le salut du genre humain; qu'alors ce divin Sanveur, dans une de ces visions extatiques dont il la favorisait, lui ayant montré à découvert la beauté d'une âme, ornée de tout l'éclat de la grâce, elle s'écria à l'instant; « O mon Dieu, quelle beauté ravissante! Ah! je ne m'étonne plus que vous soyez descendu des cieux et que vous vous soyez fait homme pour la racheter. »

Or, c'est ce chef-d'œuvre du Créateur, c'est cet ouvrage le plus beau, le plus parfait et le plus accompli qui soit sorti de ses mains, au jour de la création, que défigure le péché vénial. Oui, un seul péché vénial de propos délibéré et commis avec réflexion, est comme une grosse et vilaine tache sur un habit magnifique, comme un ulcère dégoûtant sur un beau visage, comme une enflure hideuse sur une joue vermeille, comme une lèpre infecte sur un noble front. Cette comparaison est de saint Augustin, dont voici les paroles: « Encore, dit ce grand Docteur, que nous n'estimions pas que le péché vénial donne la mort à l'âme et lui ôte la grâce sanctifiante, néanmoins il la défigure horriblement et la couvre comme d'une lèpre hideuse et infecte, de sorte qu'elle ne peut que très-difficilement et

(1) Quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es! *Cant. 4. 1.*

(2) Sponsabo te mihi in sempiternum. *Os. 2. 19.*

(3) Spiritus Dei habitat in vobis. *1. Cor. 3. 16.*

qu'avec une extrême confusion s'approcher de son céleste Époux pour jouir de ses divins embrassements. »

On serait au désespoir dans le monde, s'il fallait paraître devant une assemblée respectable, au milieu d'une cérémonie pompeuse, avec une robe couverte de boue et d'ordure. Si cette robe sortait des mains de l'ouvrier, qu'elle fût d'un grand prix et d'une blancheur éclatante, quelle précaution pour la conserver dans toute sa beauté et sa fraîcheur ! quel déplaisir si elle venait à être déchirée ! quelle confusion si elle venait à être souillée ! Et vous, ma chère Sœur, à qui je m'adresse en ce moment, vous, au sein de la religion, vous ne craignez pas de paraître, aux heures de vos prières, de vos oraisons, de vos lectures spirituelles et de vos autres exercices de piété, en présence de toute la cour céleste, attentive à votre démarche, avec cet amas de souillures et de difformités que le péché vénial volontaire a imprimées à votre âme ! Est-il possible ? Où est donc votre foi ?...

Mais suivons notre comparaison. On mourrait de honte dans le monde, si l'on était obligé de paraître devant un grand roi, un puissant monarque, entouré de toute sa cour, avec un visage sale, permettez-moi ces expressions, tout couvert de crasse et d'ordure. Grand Dieu ! quelle confusion ! comme la rougeur monterait au front de la personne condamnée à subir une pareille humiliation ! Cependant, après tout, elle ne la subirait qu'en présence d'un mortel comme elle, pétri du même limon qu'elle, peut-être plus petit et plus misérable qu'elle aux yeux de Dieu, tout grand et illustre qu'il peut paraître aux yeux des hommes. Et vous, ma chère Sœur, à qui je m'adresse encore, vous osez vous présenter dans le lieu saint, en présence du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs, du souverain Monarque de l'univers, avec une âme couverte comme d'une lèpre honteuse, horriblement enlaidie et défigurée par l'habitude du péché vénial ! Est-il possible encore une fois ? Et d'où vient donc un pareil manque de respect de

votre part envers la divine Majesté? Ah! avouez-le, à votre honte et à votre confusion, c'est que, depuis que vous vous êtes familiarisée avec ce péché, vous ne le considérez plus avec les yeux de la foi; ou plutôt, c'est qu'il a affaibli en vous la foi, et qu'il a élargi cette conscience timorée qui vous le faisait tant craindre aux jours heureux de votre ferveur dans le service de Dieu.

Ainsi donc: 1^o le péché vénial souille la beauté de l'âme.

II. IL AFFAIBLIT LES FORCES DE L'ÂME.

Oh! quelle sainte agilité dans le service de Dieu est celle d'une âme pure et fervente! Les pieux désirs qui l'animent sont comme les ailes à l'aide desquelles elle prend son vol et s'élève sans cesse vers le Seigneur: *Sa marche dans les voies de la justice, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, est comme la lumière du soleil, qui brille de plus en plus, à mesure qu'il avance dans sa course*¹. Dévorée de la faim de son avancement spirituel, *elle court*, dit-il encore, dans les sentiers de la vertu, *avec la même rapidité qu'une flamme pétillante dans un lieu planté de roseaux*². Rien ne lui coûte quand il est question de ses exercices de piété et de l'observation de la règle. Ainsi, sortir du lit avec promptitude, se lever tout de suite, à l'heure indiquée par le règlement de la Communauté, arriver une des premières à l'oraison, quitter tout, au premier son de la cloche, même une lettre à demi-formée, à l'exemple de sainte Thérèse et de plusieurs Saints, donner le bon exemple en tout et partout, fuir les privilèges, les exemptions, les particularités, éviter avec soin tout ce qui peut flatter une chair de péché, se porter avec empressement aux pratiques de mortification

(1) Justorum semita quasi lux splendens procedit, et crescit usque ad perfectam diem. *Prov. 4. 18.*

(2) Tanquam scintillæ in arundinetis discurrent. *Sap. 2. 7.*

et de pénitence, ne laisser rien échapper de ce qui peut contribuer aux progrès dans la vertu : voilà ce que fait une âme qui vit journellement avec ferveur, et qui redoute jusqu'à l'apparence du péché.

Mais que, par malheur, cette âme vienne à se relâcher dans le service de Dieu, et que, par suite, elle ne se fasse plus de scrupule du péché vénial ; qu'elle le commette volontairement, qu'elle finisse même par s'en faire comme une habitude, dès lors quel affaiblissement ! quelle langueur ! quelle froideur pour toutes ces mêmes pratiques de religion ! La plus légère difficulté suffit pour arrêter et en détourner : plus d'ardeur, plus de courage, plus de zèle. Peut-être que vous vous êtes déjà demandé plusieurs fois à vous-même, ma chère Sœur ; « Mais d'où vient donc que j'ai tant de peine maintenant à pratiquer quelques petites mortifications, à combattre mes penchants, à faire ces légers sacrifices que Dieu me demande ? Autrefois rien ne me coûtait ; je sortais du lit avec tant de promptitude, je gardais si exactement le silence, je triomphais si aisément de mes inclinations naturelles, je surmontais avec tant de courage les peines et les difficultés attachées à mon emploi, et voilà qu'aujourd'hui je n'ai aucune force pour me vaincre ; je me borne à des désirs vagues, toujours inefficaces : encore vont-ils sans cesse en diminuant. » Cet affaiblissement vous étonne !... Ah ! il n'est un mystère que pour ceux qui ne connaissent pas les suites du péché vénial volontaire et passé en habitude. Sachez donc qu'un de ses funestes effets est d'affaiblir cette vigueur de l'âme que vous regrettez. Recommencez par éviter les fautes légères ; redevenez fidèle aux petites choses, et dès lors vous ne tarderez pas à retrouver cette agilité, cette ferveur que vous ne vous sentez plus, ce courage supérieur à toutes les difficultés qui se rencontrent quelquefois dans les voies du salut. Mais tant que vous resterez dans cet état déplorable, tant que vous compterez pour rien et que vous multiplierez ces offenses que vous appelez légères et

dont vous faites peu de cas, attendez-vous que votre maladie spirituelle ira toujours en croissant et qu'elle ne fera que vous affaiblir de plus en plus.

Voilà ce que l'Esprit-Saint a prédit dans les divines Ecritures, et ce que l'expérience ne confirme que trop ; voilà ce que nous, ministres de Jésus-Christ, appliqués à la conduite des âmes, voyons avec douleur arriver quelquefois, jusqu'au sein même des Communautés les plus régulières et les plus ferventes. Oui, des personnes que Dieu avait choisies et appelées à son service, après avoir vécu d'abord, pendant quelque temps, avec ferveur dans la retraite, loin du bruit et du tumulte du monde, déchoient peu à peu de ce premier état. Et pourquoi ? Pour s'être permis différentes infidélités, légères, à la vérité, mais qui, par une longue habitude, finissent par les faire tomber dans un affaiblissement total pour tout ce qui concerne l'accomplissement des devoirs religieux, de sorte qu'elles ne font plus que se traîner misérablement dans les voies de la perfection. Hélas ! une âme éprouve alors, nous dit le Docteur angélique saint Thomas, la même disposition au dépérissement des forces spirituelles, que la sécheresse et le feu trouvent dans une matière combustible, lorsqu'on les rapproche de si près, qu'il ne faut qu'un moment et une étincelle pour les enflammer et tout réduire en cendres. Elle a le même penchant au relâchement, comme le dit saint Augustin, que nous trouverions nous-mêmes à tomber dans le fond de l'abîme, si nous étions vers le milieu d'une montagne escarpée, du sommet de laquelle nous aurions commencé de rouler. O ciel ! quelle étrange misère ! Jugez, après cela, si l'on peut aller bien loin sans faire quelque triste et lamentable chute.

Ainsi donc 2^o le péché vénial affaiblit les forces de l'âme.

III. IL OBSCURCIT LA LUMIÈRE DE L'ÂME.

En effet, le péché, de quelque nature qu'il soit, même le

péché vénial, est une œuvre de ténèbres, qui porte toujours avec soi quelque obscurité. A la vérité, ce ne sont d'abord que de légères vapeurs qui s'élèvent peu à peu du fond de l'âme, mais qui s'unissent, par les actes réitérés du péché vénial, tellement qu'enfin elles forment un nuage épais, capable de dérober à ses regards la vue du soleil de justice, et d'affaiblir beaucoup la lumière qui était en elle. Et quelle lumière? Ah! pouvez-vous l'ignorer, ô épouses de Jésus-Christ? C'est la lumière de la foi, lumière bien préférable à tous les dons surnaturels dont parle l'apôtre saint Paul, bien au-dessus du don des miracles, du don des langues, du don de prophétie, du don de discernement des esprits, puisque, sans le don de *la foi*, dit le même Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu*¹, et bien difficile, par conséquent, de pouvoir arriver au ciel.

Ici, quel contraste frappant vient s'offrir à mon esprit! Voyez une âme en qui brille cette lumière de la foi, quelle délicatesse de conscience! quel soin de plaire à Dieu! quelle crainte de l'offenser dans tout ce qu'elle dit et dans tout ce qu'elle fait! quels serrements de cœur, même pour la plus légère offense tant soit peu volontaire! quels moyens elle emploie pour n'y plus retomber! quelle préparation elle apporte à l'oraison et à la prière! avec quelles dispositions elle reçoit les sacrements! avec quelle exactitude elle remplit tout ce qui a rapport à son emploi! avec quel soin elle marche habituellement en la sainte présence de Dieu! Enfin, c'est un acheminement continuel vers la perfection où l'appelle sa sublime profession. Voyez, au contraire, une âme qui s'est familiarisée avec le péché vénial, quelle insensibilité pour les choses de Dieu! comme elle devient étrangère à tous les beaux et pieux sentiments que la foi inspire! Les vérités les plus terribles et les plus effrayantes de l'Evangile ne la touchent presque plus; la pensée des fins dernières de l'homme, de la mort, du juge-

(1) Sine fide autem impossibile est placere Deo. *Hebr.* 11. 6.

ment, de l'enfer, de l'éternité malheureuse, ne font plus sur elle qu'une médiocre impression ; elle ne voit plus ces vérités que comme à travers un nuage qui s'épaissit chaque jour, à mesure que les fautes vénielles se multiplient. C'est une évaporation d'esprit journalière ; c'est une dissipation intérieure qui ne paraît que trop à l'extérieur. Hélas ! peut-il en être autrement ? N'avez-vous pas dit, ô mon Dieu, en termes exprès, dans vos saintes Ecritures : *O toi qui me méprises, ne seras-tu pas méprisé, à ton tour*¹ ?

Heureux, dit le Sauveur du monde dans le saint Evangile, *ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*² ! Oui, ils le verront dans toutes les créatures, où son souvenir se représente sans cesse à leur esprit ; ils s'élèveront vers lui à la rencontre du plus petit objet, comme nous le lisons, par exemple, dans la vie d'un saint François de Sales, que la vue d'une fleur, d'un fruit, de la plus petite plante, d'un insecte même, jetait dans l'admiration, et portait comme naturellement vers le souverain Maître de l'univers. Donc, par une raison contraire, il faut que ceux dont la lumière de l'âme est obscurcie par le péché véniel commis avec réflexion et avec volonté, le perdent sans cesse de vue et vivent continuellement éloignés de sa sainte présence ; qu'ils ne pensent presque jamais à lui, quoique entourés des merveilles de sa puissance, de sa sagesse, de sa providence et de sa bonté. Car, prétendre à ce don précieux de la présence de Dieu avec l'habitude du péché véniel, ce serait vouloir qu'une glace toute ternie et obscurcie par de grossières vapeurs représentât les traits du visage, comme si elle était pure et nette.

Ainsi donc : 3^o le péché véniel obscurcit la lumière de l'âme.

(1) Væ..., qui spernis, nonne et ipse sperneris ? *Matth. 5. 8.*

(2) Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt ! *Is. 1. 55.*

IV. IL INSPIRE LE DÉGOUT DES CHOSES SAINTES.

Voilà ce qui est d'une expérience journalière. Qu'une âme s'applique à bien servir Dieu et à se préserver des moindres fautes vénielles, qui pourrait dire avec quel empressement et quel plaisir elle porte le joug du Seigneur? combien ce joug devient pour elle un fardeau léger? comme elle éprouve, par sa propre expérience, que Dieu est bon pour ceux qui le cherchent de tout leur cœur? Elle jouit intérieurement, en remplissant ses exercices de piété, de cette douce paix, le plus grand bien, l'unique bien même réel et solide qu'on puisse se procurer sur la terre. Elle vit heureuse et contente au service du bon Maître à qui elle s'est dévouée et consacrée entièrement. Considérez-la, par exemple, à l'instant où elle vient de recevoir son Bien-Aimé dans la sainte communion, quel goût elle trouve à ce banquet délicieux! comme elle aime à savourer le pain eucharistique qu'on y distribue! que de moments précieux, que d'instantanés heureux elle passe au pied des saints autels! Prosternée, comme une autre Marie, en présence de l'Homme-Dieu qui a daigné l'honorer de sa visite, comme elle reste sensiblement attachée à lui! comme son cœur se presse sur le cœur de son Jésus, qui l'embrase de ses divines ardeurs! Dans ce commerce intime qui se passe entre elle et cet aimable Jésus, les moments lui semblent toujours s'écouler trop vite; à peine peut-elle s'en séparer, quand le son de la cloche la rappelle à ses occupations ordinaires.

Eh! qu'ils sont touchants les pieux sentiments dont elle est toute remplie, une fois en possession de son Dieu dans la sainte communion! Elle lui soumet toutes ses puissances. Son intelligence. « Point de plus doux entretien pour moi, Seigneur, que de penser à vous. Volages objets, disparaissent désormais. Vaines idées, effacez-vous et cessez de m'occuper. C'est vers mon Dieu que je porte toutes mes

vues, et c'est en lui et en lui seul que mon esprit doit se reposer. » Sa volonté. « O le Dieu de mon cœur, il est à vous ce cœur autrefois si rebelle, si longtemps insensible et si dur pour vous, mais que vous avez fléchi et touché; gravez-y profondément votre amour et attachez-le d'un lien indissoluble à vos saintes ordonnances. » Sa mémoire. « Ah! Seigneur, on n'oublie point ce qu'on aime, et puisque j'ai commencé à vous aimer, mon Dieu, vous serez toujours présent à mon souvenir; le moins que je puisse vous rendre, c'est de conserver éternellement la mémoire du bienfait que je reçois, et du bienfaiteur de qui je le reçois. » Elle lui soumet toutes ses pensées, tous ses désirs, tous ses sentiments: « *Quel autre bien, Seigneur, s'écrie-t-elle avec le Roi-Propète, puis-je désirer au ciel et sur la terre, si ce n'est vous, qui êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité*¹? Tout ce que vous voulez, ô mon Dieu, je le veux. Tout ce que vous me défendez, je me le défends à moi-même. Tout ce que vous condamnez, je le condamne. Tout ce que vous méprisez, je le méprise. Tout ce que vous jugez digne de votre estime, me devient précieux. Hélas! que cette union n'a-t-elle commencé dès l'instant où j'ai commencé à vous connaître! qu'elle puisse durer du moins jusqu'au dernier moment de ma vie! qu'au sortir de ce monde, elle soit consommée par une union éternelle avec vous, Seigneur, qui réglez dans la gloire avec tous vos élus, et qui ne cesserez de régner avec eux durant les siècles des siècles! »

Voyez, au contraire, une âme lâche dans le service de Dieu, qui commet facilement le péché vénial, et qui se met peu en peine de l'avoir commis, quelle différence de sentiments et de conduite dans la pratique de ses devoirs religieux! Et pour m'en tenir au saint exercice de la communion, autant la première trouve de goût et de délices

¹) Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Ps. 72. — 25. 26.

dans ce mets divin, autant celle-ci y éprouve de dégoût et de fadeur. Semblable au peuple hébreu, pour qui la manne était devenue le plus insipide des aliments, elle dirait volontiers quelquefois comme lui : *Mon cœur semble ne plus avoir que de la nausée, quand je participe à cette nourriture qui me paraît si légère*¹. De là vient que le plus petit motif est pour elle une raison de s'éloigner de la table sainte, ou que, si elle s'en approche, c'est avec indifférence, avec froideur, comme par une espèce de routine sans en retirer aucun profit ; de sorte qu'après une longue suite de communions faites ainsi sans goût, elle reste toujours aussi imparfaite et aussi tiède dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'elle l'était auparavant.

Ce que je dis de la sainte communion, je puis le dire également des autres pratiques de religion. Dans la prière ou l'oraison, elle n'ose plus aborder son céleste Époux avec cette confiance qu'inspire un cœur pur et sans tache ; elle n'a plus cette douce tendresse, elle ne ressent plus cette onction secrète, cette consolation intérieure que donne la fidélité parfaite, et à laquelle le Seigneur ne sait rien refuser. Il en est de même de l'assistance à la sainte messe, de la visite au Saint-Sacrement, des examens de conscience, de la lecture spirituelle, de l'audition de la parole de Dieu et des autres exercices de piété ; elle y est languissante, froide ; elle y éprouve sans cesse comme une espèce d'ennui et de dégoût ; tout se fait avec je ne sais quelle indifférence et quelle nonchalance. Etat funeste et d'autant plus déplorable, qu'il est presque toujours accompagné d'une espèce d'endurcissement.

Ainsi donc : 4^o le péché vénial inspire le dégoût des choses saintes.

(1) Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo. Num. 21. 5.

V. IL CONDUIT AU PÉCHÉ MORTEL.

Oui, le péché vénuel conduit au péché mortel de la même manière que cette maladie corporelle dont je vous ai parlé en commençant, conduit à la mort. L'oracle est formel, et il devrait faire trembler : *Celui qui méprise les petites choses*, dit l'Esprit-Saint, *tombera peu à peu*¹ : *Celui qui est infidèle dans les petites choses*, dit Jésus-Christ, dans le saint Evangile, *le sera aussi dans les grandes*². Dieu, dans les trésors de sa justice, n'a pas de plus terrible vengeance. « Cette âme déloyale, semble-t-il dire, qui se fait comme un jeu de multiplier ses infidélités, vit dans une malheureuse sécurité, parce qu'elle ne commet que des fautes vénielles, et que ces sortes de fautes ne sauraient la faire tomber dans la damnation, eh bien ! je saurai m'en venger, et je m'en vengerai en Dieu. » Mais quel châtiment lui infligerez-vous donc, ô mon Dieu, et comment la punirez-vous ? la livrerez-vous au chagrin, à l'infortune, à la tribulation ? abandonnerez-vous son honneur, sa réputation aux calomnies, son corps aux maladies et aux souffrances, sa conscience aux remords ? « Non, dit le Seigneur, cette punition ne serait pas le digne salaire de tant de mépris et d'abus de mes grâces. Elle compte pour rien de me déplaire, et se rassure sur ce qu'elle n'a pas encore mis le pied hors du sentier qui conduit au ciel. Ma vengeance sera de soustraire à cette âme ingrate et insensible ces grâces spéciales dont elle abuse, et de ne lui laisser que ces grâces communes qui ne l'empêcheront pas de sortir des voies du salut. Ma vengeance sera de *laisser glisser le pied*³ de cette épouse infidèle. » Ah ! que ces paroles sont terribles ! qu'elles sont effrayantes ! qu'elles

(1) Qui spernit modica, paulatim decidet. *Eccli.* 19. 4.

(2) Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *Luc.* 16. 10.

(3) Mea est ultio.... ut labatur pes eorum. *Deut.* 32. 35.

sont accablantes ! A la suite de ces paroles, on peut mettre celles-ci, elles en sont la conséquence naturelle : *Allez, maudits, allez au feu éternel*¹. Ainsi donc, ma chère Sœur, si vous ne craignez pas le péché vénial volontaire, craignez du moins le terme fatal où il conduit presque inévitablement, savoir : la mort de l'âme, la réprobation, l'enfer.

Mais ce qui doit vous faire craindre encore davantage, c'est que les péchés mortels qui sont la punition des fautes vénielles volontaires, ont un caractère particulier de malédiction, et qu'ils sont presque toujours sans pénitence. On est descendu dans l'abîme sans s'en apercevoir ; on s'y trouve plongé presque sans le sentir : par conséquent, point de secousse, point de remords ; ou bien, si l'on en éprouve encore quelques-uns, ils sont sans effet. La conscience se tait ; elle s'est apprivoisée petit à petit avec l'excès du mal, à peu près comme certaines personnes parviennent à se familiariser avec le poison, en le prenant chaque jour à petites doses ; au lieu que, lorsqu'on tombe tout-à-coup dans quelque faute énorme, la secousse est si violente, les pointes des remords sont si pénétrantes, qu'on a recours au remède presque aussitôt qu'on s'est fait la blessure.

En voulez-vous une preuve, ouvrez les Livres saints : David et Saül, Judas et saint Pierre viennent à l'appui de ce que j'avance. Ils ont offensé Dieu mortellement tous quatre et se sont rendus coupables d'une grande prévarication. D'où vient donc que David et saint Pierre se sont relevés de leur chute, tandis que Saül et Judas sont morts dans l'impénitence finale ? Est-ce que le péché des uns aurait été plus énorme que celui des autres ? Non pas précisément ; mais c'est que la chute des deux premiers n'avait été précédée d'aucun enchainement de petites fautes, tandis que, dans les deux autres, elle fut comme la suite et la punition de plusieurs fautes antérieures qui paraissent légères.

(1) *Discedite à me maledicti in ignem æternum. Matth.*

D'abord quant à Saül, il est hors de doute que ce qui a été la source empoisonnée de tant de crimes qu'il commit dans la suite, et le commencement de sa réprobation, furent plusieurs désobéissances peu considérables, en apparence, dont il se rendit coupable envers le Seigneur et le prophète Samuel. Pour Judas, qui ne sait que s'il avait, dès l'origine, détaché son cœur des richesses de ce monde; que s'il avait réprimé sa cupidité dans sa naissance, et que si, pour la satisfaire, il ne se fût pas permis plusieurs petits larcins, l'amour de l'argent n'en eût jamais fait un traître infâme, un cruel déicide? Mais, comme il ne sut pas étouffer cette passion dans son principe, voilà les effroyables excès où peu à peu elle l'a conduit. O disciple malheureux, qu'eussiez-vous dit, si, dans les commencements légers d'une passion si sordide, on vous eût menacé d'une si funeste fin? Car quel rapport, je vous le demande, entre se permettre de petits larcins, et trahir son Maître et vendre son Dieu? Voilà cependant, encore une fois, les abîmes affreux où de légères infidélités les ont fait tomber.

Combien d'autres exemples la suite des siècles ne nous fournit-elle pas sur le même sujet? Origène! Tertullien! Peut-on prononcer ces grands noms sans douleur? Origène, Tertullien, ces âmes si élevées, si héroïques, ont dévié du droit chemin; ces boucliers de la religion ont été transpercés; ces colonnes de la foi ont été renversées; ces astres si brillants, dont la lumière éclairait le monde entier, se sont obscurcis, quelle noire vapeur a pu nous dérober leur éclat? Ces aigles qui, par un vol rapide, s'étaient élevés, si j'ose le dire, jusque dans le sein de Dieu même, comment donc sont-ils tombés¹? comment nous ont-ils laissés dans l'incertitude sur leur salut éternel? Ah! qui l'eût dit, qui l'eût pensé, qu'une légère vanité eût pu changer ces protecteurs et ces illustres défenseurs de la foi, en deux adversaires de l'Eglise, et faire des motifs de nos craintes

(1) Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer? *Is. 14. 12.*

et de nos alarmes pour ceux qui semblaient ne devoir être que des modèles parfaits de notre piété et de notre confiance?

Et sans remonter si haut, nos derniers siècles, trop féconds en funestes expériences, ne prouvent-ils pas encore cette vérité par des exemples bien terribles, d'autant plus terribles même, qu'ils ont coûté tant de sang à l'Europe, tant de larmes à l'Eglise, et qu'ils ont fait à l'une et à l'autre des plaies qui saignent encore? En effet, qu'est-ce qui a donné naissance à la malheureuse hérésie de Luther, funeste hérésie qui a partagé les royaumes, divisé les provinces, séparé les familles, causé tant de scandale dans le monde chrétien? Vous le savez, une légère jalousie, une petite vanité, un rien. Luther n'est pas choisi pour prêcher des indulgences plénières, accordées par le pape Léon X. O faiblesse incroyable du cœur humain! Luther devient hérésiarque et apostat; et parce qu'on ne l'a pas chargé du soin d'annoncer les indulgences, il les combat, il les nie, il attaque toutes les vérités qui y ont du rapport. Purgatoire, messe, autorité de l'Eglise, des Conciles, des Pères, témoignages de l'Ecriture, il méprise, il rejette, il condamne tout ce qui lui est contraire et tout ce qui l'embarrasse. Mais laissons ces tristes images, ne rappelons point ces scènes si tragiques, et épargnons-nous à nous-mêmes le cruel souvenir d'une hérésie qui a été si funeste à l'Eglise. Seulement que ce que je viens de vous dire, soit une preuve de plus, que les plus petits péchés entraînent dans les plus grands désordres, si l'on n'a soin de les réprimer dans leur principe.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque tels sont les effets du péché vénial par rapport à l'âme, qu'il en souille la beauté, qu'il en affaiblit les forces, qu'il en obscurcit la lumière, qu'il lui inspire le dégoût des choses saintes, qu'il

la conduit insensiblement au péché mortel, et de l'abîme du péché mortel dans celui de l'enfer, vous ne sauriez trop vous mettre en garde contre ce péché; qu'un bon et excellent moyen pour ne plus le commettre, ou, du moins, pour ne plus le commettre que très-rarement, c'est d'être à Dieu, non pas à demi, mais entièrement; de ne pas vous contenter de lui donner la moitié de votre cœur, mais de le lui donner tout entier; de ne faire non-seulement rien qui l'offense grièvement, mais même qui puisse contrister tant soit peu l'Esprit-Saint; d'être fidèles à le servir aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, et d'apporter même encore plus d'exactitude dans les petites que dans les grandes et celles qui paraissent plus importantes; que plus vous vous efforcerez de vous élever, moins vous serez en danger de déchoir, et que plus vous aspirerez à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de vos devoirs, moins vous serez dans la disposition de les violer dans les points qui ne paraissent pas aussi essentiels; que c'est cette inflexible rigueur envers vous-mêmes, qui fera votre sûreté et procurera votre salut; qu'il vous en coûtera sans doute beaucoup; qu'il vous faudra livrer bien des combats, faire bien des efforts, retrancher bien des choses où le penchant vous entraîne, vous interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes, pour arriver à ce but; qu'il faudra en mille rencontres soumettre votre esprit, étouffer les sentiments de votre cœur, peser vos paroles, captiver vos yeux, mortifier vos sens, mais que vous ne sauriez acheter trop cher le double avantage et de moins offenser Dieu, et de mieux garder votre âme.

Ainsi soit-il.

XCVI^e CONFÉRENCE.

III. SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

SES CHATIMENTS.

1. *Il est puni en ce monde.*

2. *Il est puni en l'autre monde.*

Venite, filii, audite me; timorem Domini docebo vos.

Venez, mes enfants, écoutez-moi; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Ps. 33. 12.

Quelle est donc, mes Sœurs, cette crainte que le Roi-
Prophète ou plutôt l'Esprit-Saint qui parlait par sa bouche,
se propose de nous enseigner? Cette crainte, c'est celle du
péché, crainte que, dans un autre endroit, ce saint roi
conjurait le Seigneur *d'imprimer jusqu'au fond de son*
âme, tant il était pénétré de frayeur, à la seule pensée
*des jugements*¹ de ce Dieu vengeur du péché. Puissé-je
vous en inspirer moi-même une crainte salutaire! Et ici,
par péché, je n'entends pas encore cette fois vous parler
du péché mortel, dont votre saint état vous met à l'abri et
sert à vous garantir de plus en plus, mais bien du péché
véniel, dont ne sont pas toujours exemptes, comme je vous

(1) *Confite timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.*
Ps. 118. 120.

le disais dernièrement, les personnes même les plus séparées du monde et vivant dans les Communautés les plus saintes.

Déjà, dans les deux Conférences précédentes, je vous ai entretenues de sa nature et de ses effets: de sa nature, en vous montrant comment il est une offense contre la souveraine majesté de Dieu, et une ingratitude envers son infinie bonté; de ses effets, en vous faisant voir comment il souille la beauté de l'âme, il en affaiblit les forces, il en obscurcit la lumière, il lui inspire le dégoût des choses saintes, il la conduit insensiblement au péché mortel; mais aujourd'hui je vais vous parler de ses châtiments. Ainsi: 1^o le péché vénial est puni en ce monde; 2^o il est puni en l'autre monde. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL EST PUNI EN CE MONDE.

Oui, commençons d'abord par considérer ensemble comment Dieu l'a puni quelquefois sur la terre, dans la personne de ses amis. Remarquez bien, je ne dis pas comment il l'a puni et le punit encore dans ses ennemis; car, dans l'enfer, la justice divine sévit et sévira éternellement contre le péché vénial, et ce péché y est puni indépendamment du péché mortel, mais je dis comment il l'a puni quelquefois ici-bas dans ses amis, et même ses meilleurs amis.

En voici quelques exemples qui seront bien capables de faire sur vous une salutaire impression.

PREMIER EXEMPLE.

Le premier exemple est celui de Moïse, exclu de la terre promise pour avoir montré une légère défiance, en frappant deux fois le rocher dans le désert¹.

(1) Num. 20. 1. et seq.

Vous le savez, jamais il ne parut dans l'ancienne Loi, un personnage plus illustre ni plus accompli que ce saint Patriarche. L'Esprit-Saint, qui, par la bouche du Sage, nous fait de lui le plus magnifique éloge, dit qu'il fut *chéri de Dieu et des hommes, et que sa mémoire est restée en bénédiction*¹. Ce n'était ni sous des voiles ni sous des figures que Dieu se communiquait à lui, mais *face à face, comme un ami a coutume de parler à son ami*². Ecoutez comme il s'en explique lui-même dans les saintes Ecritures: *S'il se trouve parmi vous, dit-il, un prophète du Seigneur, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe; mais il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, qui est mon serviteur très-fidèle dans toute ma maison; car je lui parle bouche à bouche, et il voit le Seigneur clairement, et non sous des énigmes et des figures*³. Chef, conducteur, historien, législateur du peuple de Dieu, il fut encore, par privilège, son pontife et son prophète par excellence; mais prophète tel qu'il n'en avait point encore paru, et qu'il n'en parut jamais depuis en Israël. Elevé à la cour des rois, où il n'oublia pas qu'il était du sang d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et réduit aux exercices de la vie champêtre, où il se formait aux plus hauts emplois, il se trouva un instrument souple entre les mains du Seigneur. Déclaré, pour prix de sa soumission, le Dieu de Pharaon, si je puis ainsi parler, il devint le dépositaire de la toute-puissance du Dieu des Hébreux. Vainqueur de ce tyran de l'Egypte, il conduisit à travers les flots de la mer, par les solitudes et les déserts, malgré

(1) Dilectus Deo et hominibus Moyses, cujus memoria in benedictione est. *Eccli. 45. 1.*

(2) Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum. *Exod. 33. 11.*

(3) Si quis fuerit inter vos propheta Domini, in visione apparebo ei, vel per somnium loquar ad illum. At non talis servus meus Moyses, qui in omni domo meâ fidelissimus est; ore enim ad os loquor ei, et palàm, et non per ænigmata et figuras Dominum videt. *Num. 12. — 6. 7, 8.*

les contradictions et les révoltes, les enfants d'Israël, formés de ses mains, instruits par ses leçons, nourris par ses miracles, charmés de sa douceur, édifiés par sa sainteté, jusqu'à l'entrée de la terre promise.

Je dis *jusqu'à l'entrée*. En effet, qu'arriva-t-il ? Moïse, dont les divines Ecritures viennent de nous faire un éloge si pompeux, et qui, *devenu grand, aima mieux renoncer à l'illustre qualité de fils adoptif de la fille de Pharaon, et être affligé avec le peuple de Dieu*, comme le dit saint Paul, *que de goûter les douceurs passagères et trompeuses du péché*¹, se rend coupable, vers la fin de sa vie, d'une légère faute. Dans une circonstance solennelle, il témoigne une certaine défiance, non pas précisément de la puissance de Dieu, mais de sa bonne volonté à l'égard des Israélites. Il frappe faiblement une première fois le rocher d'où doivent jaillir les eaux qui serviront à désaltérer, dans un désert sec et aride, un peuple murmureur, toujours porté à la révolte, qui l'excède, qui le fatigue, qui le déconcerte par ses cris séditieux ; mais, reconnaissant aussitôt sa faute, il frappe à l'instant même un second coup, avec cette foi vive et ce repentir humble qui opèrent les plus grands prodiges. Cependant, c'en est assez ; en punition de l'hésitation qu'il a fait paraître d'abord, et qui nous semble si peu de chose, il est compris dans l'arrêt de proscription générale, porté contre le peuple qu'il a délivré de la servitude d'Egypte, et condamné, comme lui, à ne jamais entrer dans la terre promise. C'est Dieu lui-même qui le lui déclare à l'avance, et qui ne veut pas qu'il l'ignore : « Parce que vous ne m'avez point cru, lui dit-il et à Aaron, son frère ; que vous avez hésité un instant, et que vous ne m'avez pas honoré, comme vous étiez obligés de le faire, en présence des enfants d'Israël, sachez que vous

(1) Moyses, grandis factus, negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem. *Hebr. 11.* — 24 23

n'introduirez point mon peuple dans la terre que je lui destine, et que je me dédommagerai, par l'exemple de votre châtiment, de la gloire que m'aurait procurée, de votre part, une foi plus généreuse. »

Comprenez-vous bien tout ce que ce châtiment eut d'affligeant et de poignant pour Moïse? Interdire à ce saint Patriarche l'entrée de la terre de promesse, l'objet de tous ses vœux et de tous ses désirs, c'était le frapper par l'endroit le plus sensible de son cœur : aussi il ne peut dissimuler combien il eut de peine à dévorer toute l'amertume de ce calice. Il avait près de cent vingt ans, et, depuis qu'il était capable de connaissance, il n'avait eu en vue que l'exécution de ce grand projet. Par de cruelles peines, au milieu de mille contradictions, avec une patience indicible et des travaux incroyables, il avait enfin surmonté l'incrédulité de Pharaon, l'indocilité du peuple, l'indignation même de Dieu. Il touchait, après quarante ans passés dans le désert, au terme de l'unique consolation qu'il pût se promettre sur la terre, et il s'en voit exclu irrévocablement pour une simple hésitation.

Mais quoi, dira-t-on, ce n'est qu'une faute où la surprise avait eu bien plus de part que la volonté.

N'importe, Dieu ne reviendra jamais sur l'arrêt qu'il a prononcé contre Moïse, qui s'est rendu coupable de cette faute en apparence si légère. Le jour où ce saint Patriarche devait remettre son âme entre les mains de son Créateur, étant arrivé, le Seigneur fit entendre de nouveau sa voix à son serviteur, et lui dit : « Allez, Moïse, sur la montagne d'Abarim ; portez vos pas jusqu'au sommet du mont Nébo, situé dans la terre de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et, de la pointe de Phasga, considérez à loisir le beau pays de Chanaan ; voyez ces fertiles régions, où coulent le miel et le lait, que je vais donner à vos frères, les enfants d'Israël. Pour vous, l'entrée de cette terre promise vous est interdite pour toujours, et vous mourrez, après avoir eu la faible consolation de la considérer. mais non le bon-

heur d'y entrer. La montagne, où je vous ordonne d'aller, sera le lieu de votre mort, comme celle de Hor fut le tombeau de votre frère. Là, vous recevrez, après lui, le châtiment de la faiblesse par laquelle l'un et l'autre vous me dérobatés ma gloire, aux eaux de contradiction, à Cadez, dans le désert de Sin. Aaron n'a pas vu la terre où je vais introduire mon peuple; vous la verrez, mais vous n'y entrerez pas, et vous irez vous rejoindre à vos pères. » Grand Dieu! quelle terrible punition pour une faute qui nous paraît si légère! Jugez donc ce que c'est que le péché véniel.

DEUXIÈME EXEMPLE.

Le second exemple est celui du prophète Addo, tué par un lion pour une légère désobéissance au Seigneur¹.

Jéroboam, ce roi impie et sacrilège qui régnait sur les dix tribus d'Israël, venait de faire à Béthel, ville de la tribu d'Ephraïm, en présence d'un peuple immense, la consécration des veaux d'or, qui désormais devaient être, selon lui, les dieux des anciens adorateurs du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il était encore sur son autel impie, où il brûlait de l'encens à l'idole, lorsqu'on vit se présenter, au milieu de l'assemblée, un Prophète envoyé de Dieu, et venu exprès du royaume de Juda. Cet homme vénérable, s'étant fait jour au milieu de la foule, impose silence aux spectateurs, et, se tournant vers l'autel, il se met à crier de toutes ses forces : « Autel! autel! voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils à la maison de David, qui portera le nom de Josias. Ce prince immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, semblables à ces scélérats qui te chargent aujourd'hui d'un encens profane. Tu lui serviras à brûler et à réduire en cendres les os des faux prophètes; et, pour preuve de la vérité de mes prédictions, voici ce

(1) 3. Reg. 13. 1. et seq

que dit le Seigneur : Cet autel va se briser de lui-même sous vos yeux, et la cendre dont il est couvert, se répandra sur la terre. »

La hardiesse de l'homme de Dieu étonna tout le monde et causa au roi un extrême dépit. Ce prince, dans le mouvement de sa colère, étendit la main de dessus l'autel, en criant à ses gardes : « Qu'on arrête cet insolent ! » mais, à l'instant même, sa main se sécha, et demeura étendue contre le Prophète, sans qu'il lui fût possible de la retirer. L'autel se brisa, et la cendre des holocaustes se répandit, pour vérifier dans toutes ses circonstances ce que le Prophète avait prédit par le commandement exprès du Seigneur.

Cependant Jéroboam demeurerait toujours perclus de sa main, et c'était uniquement là ce qui l'inquiétait. L'affliction, qui ne l'avait pas rendu fidèle, le rendit, au moins, suppliant. Il s'adresse à l'homme de Dieu, et, forcé de faire plier son orgueil, il lui dit humblement : « Ayez pitié, je vous en conjure, de l'état où vous me réduisez, et faites cesser le ridicule spectacle que je donne à tout mon peuple. Priez votre Dieu pour moi, et, si c'est lui qui m'afflige, obtenez ma guérison. » Alors le Prophète se met en prières, et aussitôt le roi se sent soulagé ; il retire sa main, et elle se rétablit dans sa situation naturelle.

Trois grands miracles de suite n'obtinrent de ce mauvais cœur qu'un froid compliment, et quelques offres de service à l'homme de Dieu : « Venez dîner avec moi, dit Jéroboam au Prophète, et je vous donnerai des présents, en considération du bon office que vous venez de me rendre. — Que j'aie à manger avec vous, reprend le Prophète saintement indigné, vous me donneriez la moitié de votre royaume et de vos biens, que je me garderais bien de vous suivre ! Cette ville sacrilège est pour moi un lieu d'abomination et d'anathème. Me préserve le Ciel de boire et de manger, tandis que je serai contraint d'y demeurer ! Le Seigneur Dieu qui m'envoie, m'a donné ses ordres et m'a

dit : Allez à Béthel ; mais vous n'y mangerez point de pain, vous n'y boirez pas une goutte d'eau, et vous reviendrez par une autre route que celle que vous avez prise, en y allant. » Sur cela, le Prophète s'éloigne du roi, et se met en marche pour abandonner à jamais l'infâme séjour de Béthel.

Ici redoublez d'attention, car c'est là le point capital où j'en veux venir. Il n'est que trop ordinaire qu'après avoir surmonté les plus violents orages, on échoue au plus petit écueil. L'homme de Dieu n'avait qu'à continuer son chemin vers Juda, et il eût accompli avec succès une des plus périlleuses missions dont un Prophète pût être chargé ; mais il donna imprudemment dans un piège qu'on lui tendit, et sa surprise, quoique bien pardonnable, ne tarda pas à être punie. Il y avait à Béthel un autre vieux Prophète, des environs de Samarie, dont les fils avaient été témoins des merveilleux événements qui venaient de se passer. Ils vinrent aussitôt en rendre compte à leur père, et lui redire en détail tout ce que l'homme de Dieu avait dit et fait en présence du roi : « Mes enfants, répondit le vieillard, après avoir fait ses réflexions, quelle route a prise, pour s'en retourner, l'homme de Dieu dont vous me parlez ? — Nous l'avons vu s'engager dans tel chemin, dirent-ils, et il ne peut pas encore être bien loin. — Allez donc, dit le père, préparez mon âne, et me l'amenez. » Il part à l'instant, et il marche après le Prophète. Il le trouve assis sous un térébinthe, où il prenait quelques moments de repos. Il l'aborde civilement et lui dit : « N'êtes-vous pas l'homme de Dieu qui êtes venu de Juda à Béthel ? — Oui, c'est moi-même, répondit le Prophète. — Venez donc chez moi, je vous en prie, continue le vieux séducteur, vous avez besoin de nourriture, et je vous donnerai à manger. — Je ne puis retourner, réplique l'homme de Dieu, ni profiter de vos offres. Je ne dois ni manger, ni boire, tant que je serai sur cette terre maudite. Je connais bien la voix du Seigneur, et c'est lui-même qui m'a ordonné de ne point

manger de pain en ce lieu-ci, et de n'y point boire d'eau, mais de m'en retourner incessamment par un autre chemin. — Je vous crois, dit le vieux Prophète de Béthel, mais je suis moi-même un Prophète comme vous. Le Seigneur vient de m'envoyer un Ange qui m'a parlé de la sorte en son nom : Allez chercher le Prophète de Juda, ramenez-le dans votre maison, et obligez-le de prendre quelque nourriture. »

Le vieillard mentait impudemment, tout Prophète qu'il avait été autrefois en Israël. Il voulait s'assurer par lui-même de la vérité des faits que ses enfants lui avaient énoncés, examiner le caractère du Prophète et juger des prédictions par la conduite de leur auteur. Il trompa donc l'homme de Dieu par son mensonge, il l'engagea à le suivre, il le conduisit dans sa maison, et le fit manger avec lui. Cette désobéissance, qui nous paraît si pardonnable, coûta cher au Prophète de Juda. A peine étaient-ils à table, que la voix du Seigneur se fit entendre à celui de Béthel, et le força de s'écrier comme malgré lui : « Homme de Dieu, qui êtes venu de Juda, voici ce que vous annonce le Seigneur : Parce que vous n'avez pas obéi à sa voix, et que vous n'avez pas gardé le commandement que vous a fait votre Dieu ; parce que, malgré sa défense, vous avez bu et mangé dans une ville qu'il a proscrite, vous mourrez, et votre corps ne sera point enterré dans le sépulcre de vos pères. »

La faute paraissait légère, et la punition était grande ; mais il est en Dieu une sévérité de miséricorde, comme une patience de justice. Jéroboam se livre sans retour à l'idolâtrie avec tout un royaume qu'il séduit, et le Seigneur, en le guérissant par un miracle, l'abandonne à son endurcissement. Un saint homme, au contraire, se laisse tromper par un imposteur, et Dieu, pour lui pardonner une faute de surprise, la lui fait expier aussitôt par la mort. Le coupable se soumet humblement à son arrêt, sans savoir à quel temps l'exécution en est réservée, ni de quelle ma-

nière elle doit s'accomplir. Son hôte lui fait amener sa monture ; il se remet en route, pénétré de repentir, et prêt à tout ce qu'il plaira au Seigneur d'ordonner de lui. Il poursuit son chemin dans ces saintes dispositions, lorsque tout à coup un lion, venant à sa rencontre, se jette sur lui et l'étrangle. Cet animal carnassier, instrument de la justice de Dieu, ne touche point à l'âne qui portait le Prophète, et respectant son cadavre après la mort, se tient auprès de lui, comme s'il était destiné à le garder et à attester la punition de sa désobéissance. Des voyageurs, en passant, aperçoivent ce spectacle. Ils voient le corps étendu, et, des deux côtés, l'âne et le lion dans une attitude fort tranquille. Ils se sauvent, ils accourent à Béthel, ils répandent cette nouvelle dans toute la ville. Chacun en raisonne à sa manière, et suivant ses intentions. Les idolâtres en prennent occasion de dissiper leurs alarmes et de s'endurcir dans le crime ; mais le vieux Prophète, qui devait se reprocher un si funeste accident, et qui en savait le mystère, s'écria avec douleur : « Hélas ! c'est l'homme de Dieu qui, pour avoir désobéi à la voix du Seigneur, et s'être rendu à mes invitations, vient de recevoir la punition de sa désobéissance. »

Maintenant, que vous en semble ? qu'en pensez-vous ? qu'en dites-vous ? Vous surtout, ma chère Sœur, qui, sans scrupule, vous permettez certaines infractions à la règle, et qui vous en mettez peu en peine, sous prétexte que ce sont de légères infractions ; vous qui vous rendez coupable de certaines désobéissances envers votre Supérieure, et qui tâchez de vous rassurer dans la pensée que ce ne sont pas des désobéissances en matière grave, direz-vous encore, après cette terrible punition dans la personne d'un Prophète, pour n'avoir pas entièrement accompli l'ordre du Seigneur, que c'est peu de chose ? Ah ! quelle ample matière à vos réflexions ! Jugez donc ce que c'est que le péché vénial

TROISIÈME EXEMPLE.

Le troisième exemple est celui de David, puni pour avoir fait le dénombrement de son peuple ¹.

Le Seigneur, mécontent du peuple d'Israël, permit dans ce saint roi une faute en apparence bien légère, pour faire tomber sur les coupables les châtimens qu'ils avaient mérités, et cette faute, dont j'ai à vous entretenir ici pour votre instruction et votre édification, fut le fruit de la prospérité. Ce monarque jugea des forces de son empire, par la grandeur de ses conquêtes et par la multitude de ses victoires; mais, pour s'assurer encore mieux de ce qu'il était en état d'exécuter et d'entreprendre, il se détermina à faire un dénombrement exact de tous les hommes de son royaume, en état de porter les armes. La chose, prise en elle-même, n'était pas un crime; mais dans la circonstance présente, où David devait bien moins se souvenir de l'étendue de sa puissance, que de la protection du Seigneur, à laquelle il était redevable de tant de succès, il y entraît une confiance trop humaine, et un fonds de vanité secrète qu'il paya bien chèrement.

En effet, le lendemain même du jour où l'on avait rendu compte à David de l'exécution de ses ordres, le prince, tourmenté par les reproches de sa conscience, s'étant levé de grand matin, s'occupait à calmer le Ciel par la vivacité de ses regrets, lorsqu'il vit paraître, dans son appartement, celui que le Seigneur lui envoyait pour lui annoncer la punition de sa faute. C'était Gad, Prophète du Dieu d'Israël, attaché depuis longtemps à la personne de David, et spécialement destiné à lui faire connaître les volontés de Dieu : « Prince, lui dit le Prophète, voici ce que vous dit le Seigneur; vous n'échapperez pas au châtimement que vous méritez; mais, de trois fléaux que je vous présente, choisissez celui que vous voudrez, et je m'en

(1) 2. Reg. 24. 1. et seq.

tiendrai à votre choix : ou votre royaume sera affligé de trois ans de famine ; ou, pendant trois mois, vous fuirez devant vos ennemis, et vous ne pourrez éviter la honte d'être vaincu ; ou moi, votre Seigneur et votre Dieu, j'armerai mon Ange exterminateur d'une épée meurtrière, dont il frappera vos sujets dans toutes les parties de vos États, et la peste règnera trois jours en Israël. Pensez-y, ajouta le Prophète, et donnez-moi incessamment une réponse précise que je puisse porter à Celui qui m'envoie. — Ah ! Prophète, répondit le roi, à quelle extrémité me réduisez-vous, et quel choix puis-je faire entre la guerre, la famine et la peste ? Mais enfin, puisque c'est une nécessité, choisissons, de trois grands maux, celui où la malice des hommes et le dérangement des saisons n'auront point de part, et que nous recevrons de la main même de notre Dieu. Livrons-nous à la justice de son bras, dans la persuasion que sa miséricorde, attendrie sur nos malheurs, en modèrera les coups, et les arrêtera bientôt tout à fait. »

David avait à peine fait son choix par des principes si conformes aux inclinations du Seigneur, que la peste se répandit sur tout le royaume. Elle commença ce matin-là même, et, avant la fin du troisième jour, soixante et dix mille hommes en étaient déjà les victimes, depuis une extrémité de la Palestine jusqu'à l'autre. L'Ange exterminateur, envoyé à Jérusalem pour y exercer les vengeances du Ciel, s'y montra au milieu des airs comme suspendu entre le ciel et la terre, tenant à la main une épée nue et flamboyante dont il menaçait la ville, vers laquelle il s'avavançait d'un air foudroyant. A ce spectacle, les anciens du peuple qui étaient auprès du roi, et le roi lui-même, revêtus de cilices, se prosternèrent le visage contre terre, et David, pénétré de la plus profonde douleur, s'écria en versant un torrent de larmes : « Que faites-vous, Seigneur, et où s'adressent vos coups ? Avez-vous oublié que c'est moi qui ai ordonné le dénombrement du peuple, et que

ceux que vous frappez n'y ont pas eu de part? C'est moi, ô mon Dieu, oui, c'est moi seul qui ai commis le crime; je suis seul coupable. Cessez, Seigneur, cessez de porter le glaive et la mort dans le sein de mes sujets; tournez votre main contre leur monarque. Oui, frappez David et la maison de son père, mais épargnez votre peuple, et qu'il n'éprouve pas plus longtemps une punition que j'ai seul méritée. »

La prière de David était sincère, et Dieu n'y put résister. Tandis que l'Ange exterminateur frappait toujours sans pitié et sans miséricorde, le Seigneur lui ordonna de s'arrêter, et lui dit : « Remettez le glaive dans le fourreau, et qu'il n'en sorte plus sans mon ordre. C'en est assez; ma vengeance est satisfaite. » O Dieu, quelle vengeance! qu'elle est terrible! qu'elle est épouvantable! N'y a-t-il pas là de quoi être saisi de frayeur? Quoi! un semblable châtiment pour un simple dénombrement du peuple! Une pareille punition pour une action où il était entré un peu de vanité et de confiance trop humaine! Jugez donc ce que c'est que le péché véniel.

QUATRIÈME EXEMPLE.

Le quatrième exemple est celui du roi Ezéchias, puni pour quelque sentiment d'amour-propre, en montrant son palais¹.

Ce saint roi venait d'être délivré, par le secours du Ciel, de l'armée formidable des Assyriens, dont l'Ange exterminateur avait tué cent quatre-vingt-cinq mille hommes, en une seule nuit; de plus, il venait d'être guéri miraculeusement d'une maladie mortelle qui l'avait réduit à la dernière extrémité. Bérodac, roi de Babylone, qui avait entendu parler de la défaite de cette armée et de la guérison d'Ezéchias; qui avait appris en même temps que c'était

(1) 1. Reg. 20. 1. et seq.

à l'occasion de cette guérison miraculeuse, que devait se rapporter le prodige de la rétrogradation du soleil qu'on avait remarquée à Babylone, sans pouvoir en deviner la cause, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres de félicitations et de magnifiques présents. Le devoir d'un prince religieux, tel que l'avait paru jusque-là et que l'avait été en effet le vertueux Ezéchias, aurait été de s'étendre avec effusion de cœur sur la puissance, sur les miséricordes, sur la majesté du vrai Dieu ; de raconter jusqu'au plus mince détail de ses œuvres admirables ; d'éclairer les envoyés de Bérôdac sur la vanité des idoles et d'instruire leur maître par eux ; de s'oublier enfin, dans une occasion si avantageuse, pour ne faire penser qu'au Seigneur.

Mais, si Ezéchias n'oublia pas tout à fait le Seigneur, il pensa, au moins, un peu trop à lui. Il conçut une joie extraordinaire de l'ambassade du roi de Babylone, et sa joie dégénéra bientôt en une vanité secrète. Il se souvint de sa richesse et de sa gloire, il voulut en faire parade, il conduisit les ambassadeurs dans les magnifiques appartements de son palais, où brillaient ses trésors en argent, en or, en pierreries, en vases précieux ; en un mot, il n'omit rien de ce qui pouvait les charmer, leur donner une grande idée de sa puissance, et leur rendre sa personne respectable. Le seul point dont il ne se souvint pas, et qu'il n'aurait pas dû oublier, c'était de faire hommage au Seigneur, en présence de ces étrangers, de tous les biens qu'il leur faisait voir, et de les avertir qu'il en était redevable à la protection toute-puissante du Dieu d'Israël. Sa faute fut d'autant plus répréhensible, que les bienfaits étaient plus récents. Mais, au moins, elle ne dura pas longtemps, et le repentir la suivit de près.

A peine avait-il congédié les ambassadeurs de Babylone, qu'il vit paraître devant lui le prophète Isaïe, avec cet air d'autorité que lui donnaient et son ministère et l'ancienne confiance de son maître : « Quels sont, lui dit le Prophète, ces étrangers que vous avez reçus chez vous ? de

quel pays viennent-ils? que vous ont-ils dit? — Ce sont, répondit Ezéchias, des hommes d'une terre éloignée, des ambassadeurs du roi de Babylone. — Mais encore, ajouta le Prophète, que leur avez-vous fait voir dans votre palais? — Je leur ai montré, répliqua simplement le roi, tous les biens de ma maison, toutes mes richesses, tous mes trésors; je ne leur ai rien caché que j'aie cru digne de leur curiosité. — Je le savais, reprit alors Isaïe, d'un ton à faire sentir au monarque combien sa conduite avait déplu au Seigneur; oui, je savais jusqu'où une sotte vanité et un orgueil puéril vous avaient porté. Ecoutez donc maintenant les paroles du Dieu des armées. Un jour viendra que toutes ces richesses qui remplissent votre palais, que tous vos trésors et tous ceux que vos pères ont amassés jusqu'à ce jour, seront transportés à Babylone; que vos successeurs en seront dépouillés, et que, de cette abondance dont votre cœur s'est follement enivré, il ne leur restera pas même le nécessaire. C'est un arrêt que le Seigneur a prononcé, et voici de plus ce qu'il ajoute : On verra votre malheureuse postérité, captive chez les étrangers, porter des fers au lieu de sceptre, et, bien éloignée de régner avec gloire, comme vous et vos aïeux, réduite à servir honteusement dans le palais des rois de Babylone. »

Oh ! quel nouveau sujet de solides et salutaires réflexions ! quel motif d'un sérieux retour sur nous-mêmes ! Voyez donc, un mouvement d'amour-propre, un orgueil peu réfléchi, une légère vanité, une petite ostentation qui doivent être punis un jour par de si cruelles humiliations, n'y a-t-il pas là de quoi nous faire trembler, pour peu que nous ayons de foi, et que nous regardions les choses avec les yeux de la religion ? Jugez donc ce que c'est que le péché vénial.

CINQUIÈME EXEMPLE.

Le cinquième exemple est celui de l'empereur Maurice,

massacré avec toute sa famille en punition d'un léger péché d'avarice¹.

Cet infortuné empereur de Constantinople, qui vécut vers le vi^e siècle de l'ère chrétienne, était en guerre avec le Khan ou chef des Sarrasins. Ce dernier, après avoir pillé la Thrace, une des plus belles provinces de l'empire d'Orient, trainait à la suite de son armée, chargée de butin et de richesses, une multitude innombrable d'habitants qu'il avait faits prisonniers, et qu'il forçait d'avancer, comme de vils troupeaux. Le sénat, dans cette fatale extrémité, pressa l'empereur de traiter avec le barbare, afin d'éloigner l'orage près de fondre sur la capitale de l'empire. Maurice suivit d'abord ce conseil, et députa vers le camp ennemi le sénateur Harmaton avec de magnifiques présents. Le féroce vainqueur, qui avait d'abord refusé les présents de Maurice, et qui avait passé onze jours sans vouloir entendre l'envoyé, consentit enfin, le douzième jour, à lui donner audience. Il accepta les présents, et proposa lui-même de rendre la liberté aux prisonniers, moyennant une pièce d'or par tête. Maurice, ayant rejeté cette proposition, par une sorte de calcul mal entendu et inconcevable dans un prince aussi religieux que lui, aima mieux laisser périr ses sujets dans les fers, que de les racheter à ce prix.

Cet acte d'une épargne ridicule, que l'empereur couvrait d'un spécieux prétexte, celui du mauvais état des finances de l'empire, mais qui, dans le fond, était entaché de quelque avarice, n'échappa nullement à l'œil clairvoyant de Celui qui voit le fond des cœurs, et ne demeura pas sans punition. Dieu, qui voulait l'en purifier dans ce monde, afin de le mieux récompenser dans l'autre, permit qu'un de ses sujets, nommé Phocas, levât contre lui l'étendard de la rébellion, usurpât la couronne impériale, et conjurât sa perte avec celle de toute sa famille. Cette sanglante tragédie est le plus terrible exemple que fournisse

(1) C. Le Beau. *Histoire du Bas-Empire*. Tom. 12

l'histoire, et de l'audace d'un sujet rebelle, et de l'abandon total d'un souverain, digne mille fois d'un meilleur sort, si Dieu, qui se sert même de la méchanceté des hommes pour parvenir à ses fins, ne lui eût fait subir une justice temporelle, afin qu'il obtint une miséricorde éternelle. Maurice, saisi par une troupe de factieux, fut traîné ignominieusement avec ses enfants sur le bord de la mer, d'où il pouvait apercevoir les murs de son palais, témoin de son ancienne splendeur et de sa magnificence impériale, et son supplice ne fut différé que pour multiplier ses douleurs. Il vit trancher en sa présence la tête de ses cinq fils, et, quoiqu'il ressentit, jusqu'au fond du cœur, les coups mortels portés à son innocente famille; qu'il mourût même d'avance, chaque fois qu'il voyait tomber à ses pieds une de ces victimes chéries et infortunées, il ne perdit rien de sa fermeté naturelle, qu'il puisait dans sa foi et sa religion. Couvert du sang de ses malheureux enfants, qui rejaillissait sur lui à chaque coup de hache que le bourreau leur donnait, on l'entendait s'écrier en soupirant et en empruntant les paroles de David: *Vous êtes juste, Seigneur, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables*¹. Environné de ces cadavres tout sanglants et encore tout palpitants, il présenta sa tête, et reçut la mort avec toute la résignation d'un bon chrétien, d'un véritable disciple de l'Evangile, en digne imitateur de l'Homme-Dieu, qui, du haut de sa croix, pria pour ses propres bourreaux.

C'est ainsi que Dieu punit, dans la personne d'un illustre empereur, qui avait toujours vécu sincèrement attaché à la religion chrétienne, une faute légère, un péché d'avarice peu grave, commis dans des circonstances où des raisons assez plausibles, du moins, en apparence, semblaient devoir autoriser sa conduite; puisque les finances de l'État étaient obérées, et que ce prince pût croire d'ailleurs qu'il en viendrait à de meilleurs accommodements, en tempo-

(1) *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum. Ps. 148. 157.*

risant et en ne cédant pas tout de suite aux exigences de son fier vainqueur. Jugez donc encore une fois ce que c'est que le péché vénial.

A ces exemples, je pourrai en joindre plusieurs autres encore : celui des Bethsamites, frappés de mort, au nombre de plus de cinquante mille, pour s'être approchés tumultueusement de l'arche d'alliance, l'avoir touchée avec une indiscretion téméraire, et avoir jeté sur elle des regards de curiosité¹; celui d'un Israélite, lapidé, par ordre du Seigneur, pour avoir ramassé un peu de bois sec, le jour du Sabbat²; celui de Marie, sœur de Moïse, couverte d'une lèpre honteuse, bannie du camp d'Israël, sept jours durant, en punition d'un sentiment de jalousie, d'un murmure contre le saint législateur³; mais j'en ai dit assez, ce me semble, pour vous montrer combien Dieu a puni sévèrement, même en ce monde, un péché qu'on est porté à regarder comme peu de chose.

II. IL EST PUNI EN L'AUTRE MONDE.

Que les personnes du monde regardent le péché vénial comme une bagatelle et un vain scrupule, je n'en suis pas étonné; le monde est rempli d'une foule innombrable d'insensés : c'est l'Esprit-Saint lui-même qui le déclare par la bouche du Sage : *Le nombre des sots, dit-il, est infini*⁴. Ce qui m'étonnerait, ce serait de voir des personnes qui font profession de piété, des personnes consacrées à Dieu, se permettre le péché vénial sans inquiétude, s'en reconnaître coupables sans componction, s'en accuser sans amendement, et traiter de bagatelle un mal à qui Dieu a infligé de si terribles châtimens dans ce monde, et qu'il punit encore si sévèrement dans l'autre.

Etes-vous bien persuadées de ce point de la morale chré-

(1) 1. Reg. 6. — 13. 19. (2) Num. 15. — 55. 56. (3) Num. 12 — 14. 13.

(4) Stultorum infinitus est numerus. Eccl. 1. 15.

tienne? Pour mieux vous en convaincre, descendons ensemble par la pensée dans le purgatoire, et là nous verrons qu'au jugement de Dieu, qui est la souveraine justice et la bonté infinie, ce lieu d'expiation n'a pas trop de ses supplices pour purifier des âmes que Jésus-Christ aime comme ses épouses, et qu'il destine à partager un jour son bonheur. Sombres demeures, ouvrez-vous. Esprits qui visitez ces ténébreuses prisons, où la justice divine exerce ses châtiments sur le péché vénial, répandez-y pour un moment quelque lumière, afin que nous puissions apercevoir le triste état où sont réduites tant de victimes infortunées sur qui le Ciel fait pleuvoir tous ses traits.

Qu'y souffrent-elles donc? Elles y souffrent, dit saint Augustin, « les impressions miraculeuses mais véritables¹, » d'un feu qui leur tient lieu d'un premier supplice; d'un feu d'autant plus vif dans son action, qu'il sert d'instrument à un Dieu vengeur, et vengeur du péché; d'un feu, en comparaison duquel ce feu que nous voyons sur la terre, n'est rien; d'un feu qui surpasse tout ce qu'à jamais imaginé la cruauté des tyrans pour tourmenter les martyrs, tout ce qu'ont de plus affreux tous les maux de la vie réunis ensemble; d'un feu que Dieu, pour ainsi dire, a chargé des intérêts de sa gloire, et qui, par la vertu que le Ciel lui communique, supplée à toutes les tortures, renferme tous les supplices, fait sentir toutes les douleurs: d'un feu qui agit sans interruption, sans relâche, et qui est si cruel, que saint Grégoire, le vénérable Bède et d'autres Pères de l'Eglise ne trouvent point de termes pour en faire sentir la violence.

Qu'y souffrent-elles encore? Elles y souffrent la privation de Dieu, « privation, dit le concile de Florence, qui, pour des âmes dégagées des liens du corps, et d'ailleurs en état de grâce, est douloureuse à l'excès et le plus insupportable de tous les maux, ce qui leur ferait du pur-

(1) Torquentur miris, sed veris modis. S. Aug.

gatoire un véritable enfer, si l'espérance ne les soutenait. » Ah! qui pourrait dire avec quelle force elles tendent vers cet objet adorable? Un enfant bien-né qui pleure un père chéri, depuis longtemps absent, ressent de rudes atteintes; une mère affligée qui soupire après le retour d'un fils tendrement aimé, éprouve de terribles angoisses : je les plains sincèrement et je compatis à leurs peines; mais que penser de l'état violent de ces saintes âmes, lorsqu'elles se voient éloignées de Dieu, qui est le terme de tous leurs vœux et le centre de leur repos? En vain, pour atteindre jusqu'à lui, elles soupirent, elles s'élancent par l'ardeur de leurs désirs, une barrière impénétrable les en sépare; toujours leurs efforts sont repoussés, toujours leurs désirs sont confondus, toujours, dans l'attente d'un bien infini qui leur appartient, d'un bien qu'elles posséderont sûrement et qui pourtant leur échappe, elles éprouvent des agitations, des transports que tous les supplices n'égalent pas. Oui, cet éloignement de Dieu est pour elles plus insupportable que les flammes qui les dévorent. Mais, que dis-je, Dieu éloigné? Non, il ne l'est pas, il est avec elles, il est en elles, il y est même comme père, comme ami, comme époux; mais c'est un père qui n'a que des châtimens, c'est un ami qui éclate en reproches, c'est un époux qui n'a que des rigueurs. Sans cesse il attire et il repousse, il console et il frappe, il aime et il accable. Rien de si tendre que son cœur, rien de si terrible que son bras; je reconnais tout à la fois et le Père des miséricordes et le Dieu des vengeances.

Qu'y souffrent-elles encore? Elles y souffrent la confusion de leurs fautes, dont le nombre et la laideur les couvrent de honte. Hélas! elles en pensaient autrefois comme en pense encore aujourd'hui la religieuse imparfaite; elles en parlaient suivant son langage. Ces distractions volontaires dans la prière et pendant l'office divin; ce manque de recueillement dans le lieu saint; ces signes de croix imprimés sur le front et la poitrine avec préci-

pitiation et sans attention, ou même sans respect ; ces impatiences trop faiblement réprimées ; ces infractions à la règle souvent répétées ; cette apathie ou cette négligence dans l'accomplissement de leur emploi ; cette facilité à s'entretenir des Sœurs de la Communauté et quelquefois même de la Supérieure, et bien d'autres fautes de ce genre, leur paraissent à peine des fautes ; l'amour-propre les comptait pour rien. Mais qu'aujourd'hui leurs vues sont bien différentes ! A la lueur des flammes dont elles sont investies et pénétrées, ces fautes, prétendues légères, leur paraissent ce qu'elles sont véritablement, c'est-à-dire une offense contre la souveraine majesté de Dieu et une ingratitude envers son infinie bonté ; elles ne peuvent se pardonner l'indifférence qu'elles ont eue pour un Dieu trop aimable, et il n'en est pas une seule parmi elles qui ne consentit à voir multiplier ses peines, si elle pouvait à ce prix n'avoir jamais eu le malheur de lui déplaire.

Qu'y souffrent-elles enfin ? Elles y souffrent de mortels ennuis, une tristesse accablante, dans l'incertitude où elles sont du moment de leur délivrance. « Me voilà exposée aux traits d'un Dieu qui punit en moi le péché, quand sortirai-je du sein de ces flammes vengeresses ? Ma peine finira, je n'en puis douter, mais combien durera-t-elle ? durera-t-elle encore trente ans, encore cinquante ans, encore cent ans, encore plusieurs siècles ? où en suis-je, si elle est prolongée jusqu'au terme de la résurrection générale ? Moment après lequel je soupire, moment heureux, où je serai réunie à mon Dieu, quand viendrez-vous ? » Affreuse incertitude ! Inquiétude dévorante ! Un prince, destiné au trône, qui gémirait actuellement dans les fers, passerait de tristes moments. Dans de si étranges perplexités, tout supplice est bien long. Les maux, ne dureraient-ils que quelque temps, paraissent durer des années entières. Enfin, pour tracer une faible image de ce qu'on souffre dans le purgatoire, en expiation du péché

vénuel, sachez que la honte et la confusion de l'avoir commis, que la violence des flammes, que la privation de la vue de Dieu, que l'affreuse incertitude d'un sort qu'on craint de voir finir trop tard, tout conspire à le punir : c'est donc avec raison que j'ai dit, en second lieu, qu'il est puni en l'autre monde.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, si vous voulez vous garantir de ces châtimens, vous devez éviter le péché vénuel qui les attire, et, pour cela, employer les deux moyens suivans :

1^o Avoir recours à de fréquents examens; qu'il faut vous examiner dans le détail de votre conscience, comme Jésus-Christ, maintenant votre céleste Epoux, il est vrai, mais aussi, votre souverain Juge alors, vous examinera, quand vous paraîtrez à son redoutable tribunal; creuser le fond de votre cœur, pour y reconnaître la source et le principe de vos fautes vénielles, mais le creuser si profondément, qu'aucune d'elles, s'il était possible, n'échappe à votre vigilance et à votre attention; que c'est à force de les examiner, de les reconnaître et de vous les reprocher, que vous ne pourrez plus en supporter la vue, que vous en rougirez, et que vous prendrez enfin de justes mesures pour vous en corriger.

2^o Vous imposer promptement quelque pénitence salutaire, quand il vous sera arrivé de tomber dans quelque péché vénuel volontaire; que la religion où vous avez le bonheur de vivre, vous fournit d'abondantes ressources à cet égard; qu'une œuvre de charité exercée envers un malade ou un infirme, qu'un service rendu à une de vos Sœurs, qu'une sainte violence faite à votre penchant naturel dans telle et telle circonstance, qu'un acte de mortification ajouté, avec un esprit de foi et de componction, à vos autres pratiques de pénitence, qu'une œuvre de suréroga-

tion remplie avec zèle et dévotion, ainsi que cent autres bonnes actions de ce genre, sont des moyens bien propres pour vous le faire expier tout de suite, avant même de vous approcher du tribunal de la Pénitence ; que Jésus-Christ, par son infinie miséricorde, vous offre à chaque instant ces moyens d'expiation, qu'il les accepte, quand ils émanent d'un cœur contrit et humilié, et veut bien s'en contenter.

Mais que c'est surtout, par des actes contraires, qu'il faut vous étudier à réparer vos fautes vénielles. Ainsi, par exemple, avez-vous trop parlé dans telle occasion, imposez-vous silence quand elle se représentera ; un silence raisonnable et discret expiera votre faute. Avez-vous été trop dissipées, condamnez-vous à une retraite plus rigoureuse et si c'est au parloir que cela vous est arrivé, fréquentez-le moins. Avez-vous été trop délicate dans telle circonstance, pratiquez quelque acte de mortification corporelle. Avez-vous oublié votre devoir, par quelque secrète complaisance en vous-mêmes, par quelque léger mépris pour les autres, soumettez-vous à quelque humiliation qui corrige votre amour-propre, et qui édifie vos Sœurs. Enfin, quelque péché véniel que vous ayez commis volontairement, tâchez de le corriger par un acte contraire, et ne laissez pas passer la journée, que vous n'en ayez fait un acte de contrition. En vous comportant de la sorte, vous finirez par rompre toute attache à un péché, qui, tout léger qu'il paraît, a été cependant si rigoureusement puni dans ce monde, et l'est encore davantage dans l'autre. Ainsi soit-il.

XCVII. CONFÉRENCE.

SUR LE MAUVAIS EXEMPLE.

RIEN DE PLUS DANGEREUX POUR LES COMMUNAUTÉS.

1. *Il y fait naître les abus.*
 2. *Il y autorise les abus.*
 3. *Il y perpétue les abus.*
-

Necesse est ut veniant scandala; verumtamen vae homini illi per quem scandalum venit!

C'est un mal inévitable qu'il arrive des scandales; cependant malheur à celui par qui le scandale arrive! Matth. 18. 7.

Ce qu'on appelle scandale, mes Sœurs, n'est autre chose que le mauvais exemple; ou, du moins, tout mauvais exemple est un scandale véritable. Or, il ne faut pas se flatter dans l'état religieux; on y voit de mauvais exemples comme on y en voit de bons, et il n'y a pas de Communauté si régulière, où il ne se trouve des âmes imparfaites qui scandalisent les autres, comme il n'y en a pas de si peu régulière, où Dieu ne conserve de saintes âmes qui concourent, par leurs bons exemples, à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale. Aussi, le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il était nécessaire qu'il arrivât des scandales; c'est-à-dire qu'il n'était

pas moralement possible que les hommes sur la terre, étant si différents les uns des autres, soit par leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y eût, en toute assemblée, des personnes qui, par le relâchement ou par le désordre de leur conduite, ne devinssent pour celles avec qui elles ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des Communautés religieuses, parce qu'on y a beaucoup plus de rapport ensemble, et que tout ce qui s'y passe, frappe de plus près et plus fréquemment la vue. S'il y a, jusque dans la religion, des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus pernicieux, ce sont ces mauvais exemples qu'on a sous les yeux et ces scandales domestiques au milieu desquels on est obligé de vivre. Car, que fait le scandale dans une Communauté? 1^o il y fait naître les abus; 2^o il y autorise les abus; 3^o il y perpétue les abus. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL Y FAIT NAITRE LES ABUS.

En effet, il n'y a personne qui ne sache l'empire que le mauvais exemple a toujours eu sur l'esprit de tous les hommes, déjà si fort portés au mal par le poids de leur nature corrompue: « Il n'est rien qui forme plus puissamment les esprits au mal, dit Tertullien, que le mauvais exemple. » « On apprend aisément, dit saint Cyprien, à commettre le péché soi-même, quand on le voit commettre aux autres; » et la raison en est que tout nous excite et nous entraîne au mal, dès le moment qu'il se présente à nous, et que nous le voyons soutenu par l'exemple d'autrui. Ceci est confirmé par une expérience journalière, et nous trouvons une preuve bien mémorable de cette vérité dans la sainte Ecriture.

Exemple. Jéroboam, ce scandaleux roi d'Israël, craignant que si les tribus qui s'étaient séparées du royaume de Juda et qui s'étaient rangées sous son autorité, allaient

à Jérusalem offrir des sacrifices au vrai Dieu, elles ne retournassent à la famille de David, songe aux moyens d'éviter cette défection. Et quel parti prend-il pour prévenir cet inconvénient? Le mauvais exemple. Il fait fondre deux veaux d'or, il les adore lui-même et leur offre de l'encens; puis, s'adressant au peuple : « *O vous tous, leur dit-il, qui vous êtes déclarés pour moi, gardez-vous bien d'aller à Jérusalem offrir vos vœux et présenter vos offrandes. O Israël, voici tes dieux qui t'ont tiré de la terre d'Egypte*¹. » *Ce qui fut, dit la sainte Ecriture, un grand sujet de scandale et de péché pour tout le peuple*²; car ce peuple, auparavant fidèle à adorer le Dieu de ses pères, ne balança pas un instant à suivre le mauvais exemple que lui donnait Jéroboam, et à devenir idolâtre comme lui. Effet funeste du scandale qui, en produisant le mal au grand jour, fait qu'il n'est presque pas possible d'y résister, à moins d'un grand courage et d'une vertu bien éprouvée. Descendons dans quelques détails qui vous le feront encore mieux comprendre, et vous le donneront aussi mieux à connaître.

Voyez-vous cette jeune Sœur, elle était arrivée de la maison-mère dans cette Communauté, avec les meilleures dispositions. Formée au noviciat par des maîtresses habiles et vertueuses, elle n'avait pas de plus grand désir que de travailler à sa propre sanctification et d'avancer dans les voies de la perfection. Il n'a fallu qu'un mauvais exemple pour faire évanouir ces beaux désirs d'avancement spirituel : un acte de désobéissance formelle de la part d'une de ses Sœurs à l'égard de la Supérieure, ou, du moins, un manquement envers elle de soumission parfaite, dont elle aura été témoin ; une infraction à un ou à plusieurs points de la règle, dont elle se sera aperçue ; une parole de légèreté ou

(1) Dixit eis: Nolite ultra ascendere in Jerusalem: Ecce dii tui, Israël, qui te eduxerunt de terrâ Egypti. 3. Reg. 12. 28.

(2) Et factum est verbum hoc in peccatum. 3. Reg. 12. 50.

de raillerie sur des pratiques qui n'allaient qu'au bien et qu'à entretenir la ferveur, qu'elle aura entendue, cela seul a suffi pour jeter le trouble dans son cœur, et pour l'arrêter dans le beau chemin où elle avançait à grands pas. Son âme, pure et simple, ressemblait au cristal d'une eau claire et limpide; on s'est avisé d'y jeter la pierre du scandale, et aussitôt la voilà agitée et troublée. La vase qui était en repos, rend aussitôt l'eau trouble, et fait de ce miroir, auparavant si beau et si poli, une glace qui ne jette plus qu'un pâle reflet, tant elle est ternie par l'action du mauvais exemple; quelques mois se sont à peine écoulés, et que d'abus il y a déjà à réformer dans sa conduite!

Qui donc lui a enseigné certains privilèges, certaines dispenses où la raison de la commodité, de la propre satisfaction, de l'amour de ses aises a bien plus de part qu'une véritable nécessité? Le scandale ou le mauvais exemple, je ne saurais trop vous le redire. Oui, c'est le scandale qui lui a appris à ne plus se lever le matin, aussitôt que la cloche a donné le signal du réveil général; à ne plus se rendre avec la même exactitude aux différents exercices de la Communauté, et même à s'en dispenser quelquefois, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre; à ne plus se gêner, et à violer la règle du silence, quand il lui survient quelque démangeaison de parler. Oui, c'est encore le mauvais exemple qui lui a appris à former ces amitiés particulières, si contraires à la charité générale qui doit animer tous les membres d'une Communauté les uns envers les autres; entretenir ces attaches trop humaines, si préjudiciables à l'innocence et à la vertu; à faire ces confidences qui sont toujours accompagnées de murmures, de plaintes et de critiques, soit contre ce qu'on appelle austère régularité ou sévère exigence, dans une sage Supérieure qui tient à l'observance de la règle, soit contre ce qu'on qualifie de singularité dans les Sœurs qui obéissent ponctuellement à cette même règle. Hélas! ne sait-on pas, ainsi que l'expérience le fait connaître et que nous l'en-

seigne l'apôtre saint Jacques, qu'il ne faut qu'une étincelle pour produire un vaste embrasement¹; que tous ces scandales occasionnés par celles-là mêmes qui auraient dû donner le bon exemple, vont faire de rapides progrès dans cette âme naguère encore si simple, si candide, si belle aux yeux de Dieu, si pieuse, si fervente, si assidue à remplir ses devoirs de chrétienne et de religieuse; qu'ils vont incendier, en peu de temps, cet arbre qui élevait sa tête majestueuse dans les airs, où, pour parler le langage de la sainte Ecriture, les oiseaux du ciel, c'est-à-dire toutes les bonnes pensées et les saints désirs, venaient se reposer², et trouvaient un asile assuré contre les tempêtes suscitées par l'ennemi du salut?

Et voilà ce qui faisait mille fois déplorer à saint Augustin les exemples pernicieux qu'il avait eus devant les yeux, durant sa jeunesse. Il était doué d'un très-beau naturel et il avait reçu les plus heureuses dispositions pour la vertu. Sainte Monique, sa mère, n'avait rien oublié pour lui donner une excellente éducation. Néanmoins, malgré tous ces avantages, vous savez à quels excès il se porta dans la suite. D'où put donc venir un changement si prompt et si funeste? Lui-même nous l'apprend, lorsqu'il avoue, avec une simplicité et une humilité admirables, dans le *Livre de ses Confessions*, où il ne cherche que sa confusion, qu'il ne serait jamais tombé dans les désordres de sa vie corrompue, sans le mauvais exemple que lui donnèrent des amis perfides: « O amitié, s'écrie-t-il, dans l'amertume de son cœur, ô amitié, pire que l'inimitié la plus cruelle! O toi, qui séduis nos esprits, qui gâtes nos cœurs, et qui nous entraines comme nécessairement au péché et à la violation de la loi de Dieu, que de ravages tu exerces dans une âme qui a le malheur de se laisser entraîner à tes

(1) Ecce quāntus ignis quā magnam silvam incendit! Jac. 3. 5.

(2) Cū autem creverit, . . . fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus. Matth. 13. 32.

funestes et pernicieuses séductions ! » C'est ainsi que ce grand Saint gémissait sur les égarements de sa vie criminelle, qui n'avaient pris leur source, ainsi qu'il s'en explique clairement, que dans les mauvais exemples.

Y pensez-vous, ma chère Sœur, vous qui avez à vous reprocher de n'avoir pas été toujours un sujet d'édification pour les autres, dans votre Communauté, y pensez-vous ? y avez-vous jamais fait sérieusement réflexion ? Et si Jésus-Christ reprochait autrefois aux Juifs qu'ils *étaient les enfants du démon, parce qu'ils faisaient la volonté de ce père du mensonge*¹, à combien plus forte raison ne méritez-vous pas ce juste reproche, vous qui, en introduisant dans votre Communauté une foule d'abus par vos mauvais exemples, y établissez, par conséquent, le règne du péché, et ne faites que trop la volonté du père du mensonge ? Ah ! ouvrez les yeux, et soyez touchée de compassion, à la vue des maux que vous causez à votre Sœur par vos exemples peu édifiants, soit de tiédeur dans le service de Dieu, soit de dissipation dans votre conduite, soit de violation de différents points de la règle, soit de manquement d'obéissance à l'égard de votre Supérieure, soit de défaut de charité envers vos Sœurs. Voyez donc le précipice affreux où vous êtes sur le point de conduire votre Sœur, et si vous ne tremblez pas pour vous-même, ah ! du moins, tremblez pour elle. Respectez dans votre Sœur les premiers fruits qu'elle a recueillis du noviciat et les premiers traits de la vie religieuse. Oui, de grâce, respectez cette ferveur dont elle était animée, quand elle a paru dans votre Communauté. Non, non, ce n'est plus seulement à la tendresse de Jacob que se sont offerts les vêtements ensanglantés de Joseph, c'est à vous, religieuse trop coupable, que j'ose présenter cette lugubre image. Dans l'amertume de vos remords, vous ne direz pas comme ce père infortuné, dans

(1) Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere.

Joan. 8. 44.

l'excès de sa douleur : « *Une bête féroce l'a dévorée*¹ ; » c'est votre propre cruauté qui vous retrace cette vue. Encore, si elle ne vous rappelait qu'une Sœur persécutée, vendue, abandonnée. Mais, hélas ! cette robe d'innocence dont vous avez contribué à ternir l'éclat par votre scandale, vous n'avez pu en dépouiller votre Sœur sans étendre vos coups sur son âme même. Ce n'est plus simplement la voix du sang de votre Sœur, qui, comme autrefois la voix du sang d'Abel, *se fait entendre de dessus la terre*², c'est son âme qui, du fond de l'abîme, si, par malheur, vos mauvais exemples venaient à l'y précipiter un jour, ferait monter ses plaintes jusqu'au ciel, et crierait vengeance contre vous.

Exemple. On lit dans l'histoire ecclésiastique, que c'était là ce qui jetait dans la dernière consternation l'hérésiarque Bérenger. Durant le cours de sa vie, il avait enseigné plusieurs erreurs touchant le dogme du sacrement de l'Eucharistie, et il s'était fait un certain nombre de sectateurs. Se trouvant au lit de la mort, il rentra en lui-même, et, après avoir abjuré solennellement ses erreurs, il espérait, à la vérité, tout de la divine miséricorde, quand il ne pensait qu'à ses propres égarements ; mais il redoutait tout de la justice divine, quand il se rappelait les âmes qu'il avait égarées. Ce qui lui faisait craindre que le ciel ne refusât de s'ouvrir pour le revoir, c'était la multitude de ceux à qui il l'avait fermé par ses scandales. Les péchés d'autrui, devenus les siens, voilà ce qui causait ses remords et ce qui augmentait ses terreurs : « Je compte beaucoup, ô mon Dieu, lui entendait-on dire en soupirant sur le lit de sa douleur, près de paraître devant le souverain Juge, oui, je compte beaucoup, il est vrai, sur vos infinies miséricordes ; fléchi par mes pleurs, mes regrets, ma douleur, vous oublierez, j'ose l'espérer, le nombre et l'énormité de mes péchés, et, tout indigne que j'en suis, vous me rece-

(1) Tunica filii mei est, fera pessima comedit eum. *Gen.* 37. 33.

(2) Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ. *Gen.* 4. 10.

vrez dans votre amitié. Mais ces infortunés, que mes scandales et mes livres empoisonnés ont déjà précipités dans l'abîme, sortiront-ils de ce lieu de tourments et de supplices?... Malheureux, qu'ai-je fait, l'entendait-on s'écrier tout de nouveau, après quelques instants de silence, qu'ai-je fait? dans quel abîme de maux me suis-je jeté! à quel déplorable état me vois-je réduit! combien d'âmes j'ai précipitées dans l'enfer, en les faisant tomber dans l'erreur! Hélas! il ne retentit que de mon nom cet horrible enfer! O âmes malheureuses, le prix du sang de mon Sauveur, que ne puis-je verser le mien pour éteindre, s'il était possible, les brasiers ardents qui vous dévorent! Ah! si le sacrifice de mes larmes n'est pas capable de vous soulager, du moins couleront-elles jusqu'à mon dernier soupir, pour vous témoigner le regret extrême que j'ai d'avoir été la cause de votre perte... Pardon, mon Dieu, pardon, s'écriait-il encore quelquefois en sanglotant, pardon!... Et puis, après quelques moments de silence, il ajoutait: Mais quel pardon puis-je espérer et attendre de vous, Seigneur, après vous avoir ravi tant d'âmes rachetées au prix du sang de votre divin Fils? » Justes alarmes, remords trop bien fondés, et qui doivent servir de grande et salutaire leçon pour celles d'entre vous qui auraient eu le malheur d'être pour leurs Sœurs un sujet de scandale, en quelque chose que ce fût. Qu'il est donc aisé de comprendre, après cela, la vérité de ces paroles que Jésus-Christ adressait à ses disciples: *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive¹! Que si quelqu'un est un sujet de chute et de scandale à un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer²!*

(1) Vae homini illi per quem scandalum venit: *Matth. 18. 7.*

(2) Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus et demergatur in profundum maris. *Matth. 18. — 6. 7.*

Ainsi : 1^o le mauvais exemple fait naître les abus dans une Communauté.

II. IL Y AUTORISE LES ABUS.

Vous venez de l'entendre, Jésus-Christ n'a pas assez de malédictions contre celui par qui le scandale arrive. Mais, si cette malédiction doit s'étendre à tous ceux qui sont pour leurs frères un sujet de scandale, de quelque manière que ce soit, ne peut-on pas dire, avec vérité, qu'elle regarde encore plus les personnes qui, à raison de leur âge et de leur expérience, de leur rang, de leur autorité, de leur dignité, doivent bien plus que les autres le bon exemple au prochain, et que c'est à ces sortes de personnes que s'adressent plus particulièrement ces paroles du Sauveur du monde : *Que votre lumière luise aux yeux de tous, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres, rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux* ¹ ?

Combien, en effet, n'autorisent-elles pas les abus qu'elles devraient corriger, en semblant, au contraire, les justifier par les mauvais exemples qu'elles donnent ? Car alors la faute dont elles se rendent coupables, est une faute qui éclate et qu'on remarque à l'instant ; c'est un scandale qui traîne après soi la ruine de quiconque en est témoin, et il n'est personne qui ne s'en aperçoive. Quand la lune s'éclipse, peu de monde le remarque. Quand les planètes et les moindres astres disparaissent ou cachent une grande partie de leur lumière, on n'y pense pas ; mais que le soleil vienne à s'éclipser, tout le monde y fait attention ; chacun s'occupe de ce phénomène. Il en est de même des personnes qui sont élevées au-dessus des autres, et qui, à cause de leur position, sont plus tenues à édifier le prochain ; si, au lieu de briller comme des soleils, elles s'obs-

(1) Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. *Matth. 5. 16.*

curcissent et viennent à perdre leur lumière, cette lumière que Jésus-Christ nous a tant recommandé de faire briller ; si, bien loin de donner le bon exemple, elles se rendent coupables de quelque scandale, qu'arrive-t-il alors ? Tout le monde s'en aperçoit ; on se modèle sur la conduite qu'on a sous les yeux, et dans une Communauté religieuse, il ne faut quelquefois qu'une Sœur de ce caractère, pour porter des atteintes mortelles à toutes celles qui en font partie, et pour y être cause des plus grands ravages spirituels.

En effet, que de maux sont la suite inévitable d'un pareil scandale ! Celles qui en sont les auteurs, privent leur Communauté, autant qu'il est en elles, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse, qui est l'édification mutuelle et l'émulation du bon exemple. Comme, au lieu de contribuer à la régularité, ainsi que l'exige leur âge ou leur position, elles se rendent coupables de plusieurs infractions à la règle, les abus qu'elles semblent justifier par leur conduite, s'accréditent en peu de temps : d'utiles et anciennes pratiques s'abolissent peu à peu, par suite de ces abus une fois introduits ; toute la discipline religieuse se relâche ; les constitutions qui étaient auparavant en vigueur, sont très-mal observées, et finissent même par n'être plus gardées que par un petit nombre d'âmes ferventes et fidèles, que Dieu semble avoir préservées du scandale, et n'avoir placées là que pour prescrire contre ces désordres ; *on n'habite plus que sur des ruines* ¹, suivant l'expression du prophète Isaïe ; on ne peut même plus faire un pas sans en rencontrer. Ici, on ne se lève pas à l'heure ; là, on se couche trop tard. Dans cet endroit, on ne se rend pas avec exactitude aux différents exercices de piété ; dans cet autre, on viole la loi du silence et on ne se fait pas scrupule de continuer une conversation commencée, soit avec les personnes du dedans, soit même

(1) In ruinam habitantibus Jerusalem. Is. 33. 14.

avec les personnes du dehors, au lieu de tout quitter à l'instant, et de se rendre où Dieu appelle par le son de la cloche. Cette Sœur s'acquitte nonchalamment de son emploi; cette autre est critique, railleuse, manque souvent à la charité dans ses paroles. Tantôt la pauvreté ne se trouve plus en honneur; tantôt l'obéissance n'est plus en vigueur. Que de fautes réitérées se commettent chaque jour contre ces deux vertus! Oh! mon Dieu, quel triste spectacle présente une maison religieuse ainsi ravagée par le scandale! C'est lui qui est *ce sanglier de la forêt*, dont parle le Roi-Propète, *et qui a ruiné cette vigne chérie* pour laquelle le Seigneur avait tant de prédilection; oui, voilà *cette bête sauvage qui l'a entièrement dévastée* ¹. Et n'est-ce pas de là que sont venues la ruine spirituelle et la décadence de plusieurs sociétés très-saintes dans leur première institution, au point qu'elles ont eu besoin d'être entièrement réformées? N'est-ce pas là ce qui les a fait tellement dégénérer de leur esprit primitif, qu'à l'époque où cette réforme a été commencée par des Saints ou des Saintes suscités de Dieu, elles étaient devenues entièrement méconnaissables? Lisez l'histoire des Ordres religieux, et vous verrez qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce que j'avance.

C'est donc ainsi que le mauvais exemple, en justifiant en quelque sorte les abus dans une Communauté, les y autorise; c'est ainsi que le scandale, en venant de haut, prend de nouvelles forces et que le mal s'accrédite. Crédit funeste! Ah! c'était pour éviter un tel danger et pour parer à un tel désordre, que le saint vieillard Eléazar, dont il est parlé au 11^e Livre des *Machabées* ², refusa constamment, je ne dis pas de manger des viandes proscrites par la loi, mais de paraître même y toucher: « Donnez quelque chose aux apparences, lui disait-on; sauvez vos jours

(1) Exterminavit eam aper de silvâ, et singularis forus depastus est eam.
Ps. 79. 14.

(2) 2. Mach. 6. 48. et seq.

qui sont si chers à la patrie ; qu'on croie que vous avez satisfait aux volontés d'Antiochus ; il y va de votre vie ; cette dissimulation est bien permise dans une circonstance aussi critique ; d'ailleurs quel mal à craindre, quel scandale à appréhender pour un vieillard de votre âge ? — Eh quoi ! répondit ce vertueux Israélite, victime de son zèle pour le bon exemple, vous voulez qu'aux dépens de la conscience et de l'honneur, je conserve un reste de vie près de s'éteindre, et que je donne à la jeunesse un exemple dont elle se servira pour braver avec impunité les lois de nos ancêtres ! Perfides amis, avez-vous bien le front de m'inspirer des conseils de cette nature ? la conduite que j'ai tenue jusqu'ici, vous a-t-elle donné à penser que je fusse capable de les suivre, et assez lâche pour me racheter de la mort par une criminelle dissimulation ? Non, non, je ne ferai pas une démarche qui serait pour Dieu un outrage, et pour toute la nation un sujet de scandale. Eléazar sait mourir pour son Dieu, mais il ne sait pas autoriser, par son exemple, les infractions à la loi de Dieu. »

Quel exemple ! comme au grand jour du jugement, il servira de condamnation, je ne dis pas seulement à tant de chrétiens de la nouvelle Loi, qui n'auront pas craint d'être une pierre de scandale pour leurs frères, mais même à celles d'entre les épouses de Jésus-Christ, qui auraient dû surtout, à cause de leur âge, de leur ancienneté dans la religion, de leur crédit, de leur autorité, du poste qu'elles occupaient, donner bon exemple à leurs Sœurs, et qui cependant ne l'auront pas fait ! Qu'auront-elles à répondre, quand le souverain Juge leur mettra devant les yeux toutes les suites funestes de leur mauvais exemple, qu'il leur en demandera un compte rigoureux, et qu'il les chargera de tout le dommage que la religion aura souffert par leur faute ?

Nous lisons dans la sainte Ecriture, qu'il y avait une loi chez le peuple de Dieu ainsi conçue : *Quiconque aura allumé le feu qui consume une récolte, en réparera le dom-*

*mage*¹, et cette sage loi se retrouve dans l'usage de tous les peuples aussi bien que dans le code de Moïse. De même, quelle que soit la Sœur qui aura porté du scandale dans sa Communauté, c'est d'elle, mais principalement de celle qui était plus obligée que les autres d'y donner bon exemple, que le Père de famille par excellence exigera, au moment de la reddition des comptes de son administration, le dommage des ravages que ses mauvais exemples y auront causés. Oui, c'est d'elle que l'exigeront ces âmes qui auront languì dans les flammes du purgatoire par sa faute. Oui, c'est d'elle que l'exigera le ciel, à qui elle aura ravi, pour un temps, des élus qui devaient être mis plus promptement au nombre de ses fortunés habitants. Oui, c'est d'elle que l'exigera la Communauté qui aura été témoin de son scandale, et loin de laquelle elle aura détourné les bénédictions du Seigneur. Ah ! ma chère Sœur, vous qui auriez quelque reproche à vous faire à cet égard, que ne désarmez-vous plutôt par la sincérité de vos regrets, tandis qu'il en est encore temps, ce même Dieu, qui est toujours votre Sauveur ! Comme l'apôtre saint Paul, dans son repentir, dites-lui : « *J'ai persécuté le Seigneur*. Hélas ! il n'a cessé de me combler de biens dans la Congrégation où sa bonté m'a placée, et moi, je m'opposerais à ses desseins de salut sur mes Sœurs ! Dans sa miséricorde, il les a destinées pour lui, et moi, dans mon ingratitude, je deviendrais comme l'âme de cette révolte qui les lui enlèverait ! Ah ! c'est sur moi qu'il aurait droit de venger un jour leur défection et leur infidélité, puisque j'en étais responsable à ses yeux, que je leur devais le bon exemple et qu'il m'en avait spécialement chargée. Mais *voilà votre inépuisable miséricorde, ô mon Dieu, a eu pitié de moi*² ; elle me fait rentrer en moi-même ; elle veut faire

(1) Reddet damnum qui ignem succenderit. *Exod.* 22. 6.

(2) Quis prius blasphemus fui, et persecutor, et contumeliosus; sed misericordiam Dei consecutus sum. 1. *Timoth.* 1. 15.

de moi une créature nouvelle. Laissez-vous donc, Seigneur, attendre à ma prière. Ce sont mes Sœurs pour qui j'ose ainsi implorer votre clémence. Elles peuvent être coupables, il est vrai, mais leur faute est l'œuvre de mon peu d'édification, et faudrait-il encore que leur malheur dans l'autre vie fût, hélas ! de m'avoir connue et d'avoir été sous ma direction dans celle-ci ? Faites plus, Seigneur, l'ouvrage est digne de votre miséricorde ; servez-vous de moi pour les ramener à vous ; qu'elles soient maintenant touchées de mes exemples ; que je n'offre plus désormais à leurs yeux rien qui ne les excite à la vertu, afin que, par un commerce réciproque d'exemples saints et édifiants, nous aidant mutuellement dans la pratique de la vertu et dans la voie de la perfection, nous arrivions toutes ensemble à la bienheureuse patrie. »

Ainsi : 2^o le mauvais exemple autorise les abus dans une Communauté.

III. IL Y PERPÉTUE LES ABUS.

La vérité n'en est que trop constante ; mais, pour la rendre plus sensible, suivez-moi, je vous prie. Voilà une Sœur qui commence la première à introduire dans sa Communauté certains privilèges, certaines dispenses, certains usages qui y étaient inconnus jusqu'alors. Les autres Sœurs, par cette pente naturelle que nous avons tous pour le mal, ou, au moins, pour ce qui peut procurer nos aises et flatter nos passions, seront tentées de l'imiter ; elles l'imiteront bientôt, en effet. Celles-ci seront imitées par d'autres, qui, à leur tour, donneront ces funestes exemples à celles qui les suivront. Toutes celles qui viendront dans la suite, marcheront sur les traces de leurs devancières ; les plus jeunes céderont aux exemples donnés par les plus anciennes, et c'est ainsi que, passant des unes aux autres, les abus, par une malheureuse succession, ou plutôt par une funeste immortalité, se perpétuent dans une Commu-

nauté, en sorte qu'il n'est presque jamais au pouvoir de celles qui, les premières, ont causé le mal, d'en arrêter le cours ; car il va toujours en augmentant. Ah ! si, à l'instant où je vous parle, les cieux venaient à s'ouvrir à nos regards et si nous pouvions interroger ces saints Réformateurs d'Ordres religieux, sur la décadence des Instituts qu'ils ont rétablis dans leur ferveur primitive, aujourd'hui qu'ils voient tout dans le sein de la Divinité où ils reposent, et qu'ils jouissent de la vision béatifique, ne pourraient-ils pas nous répondre qu'elle a eu pour principe une première faute ; que cette faute, par une funeste contagion, jointe à plusieurs autres, y a introduit le relâchement peu à peu, et que c'est là ce qui a rendu nécessaires les projets de réforme que le Ciel leur inspira ? Jugez donc combien le scandale qu'une Sœur donne la première dans une Communauté, la rend coupable aux yeux de Dieu, puisqu'elle ruine par là, autant qu'il est en elle, l'ouvrage des saints Fondateurs, ces monuments de leur zèle qui leur ont coûté tant de peines et de travaux.

Et voilà ce qui a fait prononcer à Jésus-Christ de si terribles malédictions contre le scandale ; voilà la cause de ces *Væ ! Væ ! Malheur ! Malheur !* répétés tant de fois, et qu'il a fulminés contre lui¹, savoir l'espèce d'immortalité qu'il acquiert : « Un père châtie son enfant, dit saint Augustin, et, dans le moment, il jette au feu la verge dont il l'a frappé. » Tout le contraire arrive ici. Quiconque donne le scandale, perd les âmes, et le mauvais exemple, qui est l'instrument dont on s'est servi pour les perdre, se conserve, s'enracine, se perpétue, s'éternise, pour ainsi parler ; et pour m'en tenir au sujet que je traite, l'abus qui en résulte, s'étend en peu de temps dans une Communauté, s'y accrédite facilement, et finit par s'y acclimater. A peine s'est-il écoulé quelques années, que déjà il est passé en coutume.

(1) *Væ mundo à scandalis !... Væ homini illi per quem scandalum venit. Matth. 18. 7. — Væ vobis Pharisei !... Matth. 23. 23. et seq.*

Cette coutume n'est qu'une erreur, mais une erreur qui plaît, qui prend racine de plus en plus, et qui continue sans interruption de Sœur en Sœur.

Alors qu'arrive-t-il ? C'est qu'une Supérieure, qui est pleine de l'esprit de son état, et qui, dès son entrée dans cette Communauté, veut remédier au désordre dont elle s'est bientôt aperçue, est accusée de troubler tout et de faire des innovations. C'est que les Sœurs encore régulières et qui ne se sont pas laissées entraîner par le torrent du scandale, qui suivent la règle dans sa pureté primitive, sans aucune mitigation, telle qu'elle a été donnée par les Fondateurs de l'Institut, qui s'expliquent en sa faveur, et que Dieu a placées là, comme des sentinelles vigilantes, pour empêcher le scandale de prévaloir par une malheureuse prescription, ou, du moins, pour déposer contre lui, sont taxées de vains scrupules. C'est qu'un directeur qui se croit obligé, à raison de son ministère sacré, de redresser les abus et de les faire cesser, est soupçonné fausement de vouloir gêner ou tyranniser les consciences. Cependant cette Supérieure qui, au dire des Sœurs relâchées et peu édifiantes, veut tout troubler et innover, ne cherche, au contraire, qu'à édifier et à rétablir les choses dans leur premier état ; elle ne fait que remplir un devoir de sa place. Ces Sœurs qu'on accuse d'être scrupuleuses, n'agissent que d'après leurs saintes règles qu'elles ont soigneusement méditées, et sur lesquelles elles basent toute leur conduite. Ce directeur, prétendu austère, ne parle toutefois, dans le tribunal sacré, que d'après les véritables maximes ; il rappelle, à leurs premiers engagements, les Sœurs qui ont eu le malheur de s'en écarter ; il craint beaucoup pour elles, parce qu'elles ne craignent pas assez, de leur côté ; il consent à leur déplaire, s'il le faut, pourvu qu'il puisse les sauver ; il tremble sur un seul abus qui s'est glissé à la suite d'un scandale, et veut le détruire, parce que cet abus peut devenir la source de mille autres qui se perpétueront infailliblement, après la mort de celles qui en auront été

les auteurs, et qui, longtemps même après leur mort, ne cesseront, si elles ne s'en sont repenties et si elles n'en ont pas fait pénitence, d'amasser sur leur tête coupable un trésor de colère, de vengeance et de châtiment.

Ici faites bien attention. J'ai dit : *Longtemps même après leur mort*. Car c'est l'opinion de plusieurs Docteurs de l'Eglise et de plusieurs graves et savants théologiens, qu'il y a des âmes dans les flammes expiatoires du purgatoire, qu'il y en a également dans les feux vengeurs de l'enfer, qui deviennent en quelque sorte coupables encore tous les jours, par les péchés de ceux qui continuent de se livrer aux désordres que leurs scandales ont amenés après elles, et qui sentent leurs peines augmenter, leurs tourments redoubler, dans ces lieux d'expiation temporaire ou de supplices éternels, à mesure qu'on redouble leurs péchés sur la terre.

Mais c'est assez avoir parlé du scandale donné, et, avant que de terminer, je crois devoir vous dire quelques mots du scandale reçu. Car, comme il y a un scandale donné, il y a également un scandale reçu, et si l'on peut dire avec Jésus-Christ : *Malheur à celui par qui le scandale arrive*¹ ! on peut dire aussi : « Malheur à celui qui le reçoit et qui le prend ! » Car il le faut rejeter, et ce n'est pas une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a devant les yeux, et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier Ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations ; mais ce n'est pas une tentation au-dessus de nos forces, et, puisque nous pouvons la vaincre, c'est un péché que d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour une âme qui veut se sauver, qu'elle s'étudie à ne donner aucun scandale ; mais il y a des règles que Dieu lui prescrit contre les scandales qu'on

(1) Verumtamen vae homini illi per quem scandalum venit ! *Matth.* 18. 7.

lui donne, et contre les mauvais exemples qu'elle aperçoit autour d'elle : 1^o elle ne doit pas s'en troubler ; elle peut s'en affliger et en gémir, mais son zèle n'en doit pas être refroidi ni sa piété ébranlée ; car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien, par conséquent, qui soit de nature à la surprendre ; 2^o elle doit même en profiter, regardant ces scandales et ces mauvais exemples, dont elle a parfois à se garantir, comme des épreuves de sa fidélité et des occasions de témoigner à Dieu son attachement inviolable ; car c'est, dans l'occasion, qu'on se fait bien connaître, et qu'on apprend à se bien connaître soi-même ; 3^o elle doit s'en éloigner ; c'est-à-dire, qu'elle doit, autant qu'elle le peut, s'éloigner des personnes dont elle prévoit que la société lui sera dommageable. Et il n'y a pas à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de ses amies ; car il faudrait même alors, selon l'Evangile, *renoncer à son père et à sa mère*¹ ; 4^o elle doit s'opposer au scandale prudemment, mais fortement ; avec modestie, mais avec ardeur ; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les respects humains, tenant ferme pour la règle et ne s'en départant jamais, quand même, ce que Dieu ne permettra pas, il n'y aurait qu'elle seule à la garder ; 5^o enfin, elle doit en tirer un sujet de s'humilier devant Dieu, reconnaissant que d'elle-même elle n'est que faiblesse et qu'imperfection, et que, sans la grâce divine, elle serait pire que toutes les autres qui deviennent pour elle un sujet de scandale.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, d'après tout ce que je viens de vous dire sur les abus causés, autorisés et perpétués, par le scandale, dans une Communauté, que vous devez faire,

(1) Qui amat patrem aut matrem plus quàm me, non est me dignus
Matth. 10. 37.

par avance, ou plutôt prier le Seigneur de vous aider à faire, dès maintenant, ce que feront ses Anges, au jour du jugement dernier, lorsqu'il les enverra pour enlever de son royaume tous les scandales¹; que le royaume de Dieu, sur la terre, étant particulièrement dans les Communautés, et que les vierges, qui lui sont consacrées et qui y habitent, étant ses Anges visibles, vous devez donc en bannir les différents scandales qu'il pourrait y avoir; que la règle et la règle seule, la règle telle que Dieu vous l'a imposée par vos saints Fondateurs, la règle dans toute sa pureté, dans toute sa force et dans toute sa sévérité, voilà la route où vous devrez marcher, voilà le conseil que vous devrez écouter, voilà l'oracle que vous devrez consulter; que quiconque vous portera là, volontiers vous vous unirez à lui et vous le suivrez, parce qu'il vous portera à Dieu, à qui vous devez vouloir être attachées dans le temps et durant l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) *Mittet filius hominis Angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala et eos qui faciunt iniquitatem, et mittent eos in caminum ignis.*
Matth. 15. — 41, 42.

XCVIII^e CONFÉRENCE.

I. SUR LES SCRUPULES.

NATURE, CAUSES, DANGERS DES SCRUPULES.

1. *Qu'est-ce que le Scrupule?*
 2. *A quelles marques peut-on connaître qu'on est atteint de Scrupules?*
 3. *Quelles sont les causes des Scrupules?*
 4. *Quels sont les dangers des Scrupules?*
-

Miserere animæ tuæ placens Deo..., et tristitiam longè repelle à te; multos enim occidit tristitia, et non est utilitas in illà.

Ayez pitié de votre âme, en vous rendant agréable à Dieu, et rejetez bien loin de vous la tristesse; car elle a fait mourir beaucoup de personnes, et elle n'est d'aucune utilité. Eccli. 30. 24.

C'est là, mes Sœurs, le conseil que le Sage, ou plutôt l'Esprit-Saint lui-même, par sa bouche, nous donne à tous, par rapport à la tristesse, cette passion qui cause tant de ravages dans l'économie spirituelle. Mais ne puis-je pas employer les mêmes paroles, en venant vous parler d'un travers d'esprit auquel se laissent aller quelquefois, dans le monde comme dans les Communautés religieuses, certaines âmes, d'ailleurs pieuses et ferventes, et qui n'est ni moins funeste ni moins dangereux? Je veux parler ici du scrupule. Oui, vous dirai-je, en empruntant les paroles de

mon texte : *Ayez pitié de votre âme, en vous rendant agréables à Dieu, et rejetez loin de vous non plus seulement la tristesse, mais aussi le scrupule ; car il a fait mourir beaucoup de personnes, et bien loin d'être d'aucune utilité, il n'est pas croyable à combien de maux il expose dans l'ordre du salut. Comme je vous le ferai voir dans la suite de cette Conférence, quand une fois-il s'est emparé d'une âme, il lui ôte le goût de la prière, de l'oraison, de la lecture spirituelle, de la fréquentation des sacrements ; quelquefois même il est cause qu'elle est tentée d'abandonner tous ses exercices de piété, tant elle en est rebutée, à cause de l'ennui et du dégoût qu'elle y éprouve. De plus, il trouble son esprit de telle sorte, il le soumet à des craintes, à des défiances et à des imaginations si déraisonnables, qu'il semble qu'il lui ait enlevé le jugement, suivant ces paroles du Sage, qu'ou il y a de l'amertume de cœur, il n'y a pas de raison¹, et que les personnes qui sont en leur bon sens, ne peuvent le regarder que comme une espèce de folie.*

Or, c'est pour vous prémunir contre tous ces maux engendrés par le scrupule, que je viens vous parler dans cette Conférence et dans les suivantes de cet ennemi de toute véritable piété. Aujourd'hui je vous montrerai : 1° ce qu'on entend par le scrupule ; 2° à quelles marques on peut connaître qu'on est atteint de scrupule ; 3° quelles sont les causes des scrupules ; 4° quels en sont les dangers. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QU'EST-CE QUE LE SCRUPULE ?

Scrupule vient d'un mot latin *scrupulus*, en français *petite pierre*, comme qui dirait le grain de gravier qui se glisse dans la chaussure pendant qu'on marche, qui cause

(1) Non est sensus ubi est amaritudo. Eccli. 21. 15.

ie la douleur et empêche qu'on n'avance avec autant de facilité, de légèreté et de liberté, qu'on aurait fait sans cela.

Quoique le mot *scrupule* se prenne quelquefois en bonne part, comme quand on dit d'une religieuse, qu'elle se fait scrupule de violer la moindre de ses règles, ou d'une séculière, qu'elle se fait scrupule de ne pas garder les jeûnes de l'Eglise, ou de tenir des discours tant soit peu libres, cependant le scrupule s'entend ordinairement d'une manière toute différente, et, pris dans le sens que l'enseignent les Maîtres de la vie spirituelle et les Docteurs de la théologie mystique, c'est-à-dire pour une peine de conscience, il est défini par saint Antonin « un doute accompagné de crainte sans fondement, venant de quelques conjectures faibles et incertaines, qui agite l'esprit, le trouble, et fait craindre le péché où il n'y en a point. » C'est pourquoi une personne, à proprement parler, est scrupuleuse, lorsqu'elle doute, sur des fondements légers ou par de faibles motifs, si une chose est péché; ou même, lorsque du doute elle est passée dans l'erreur de la conscience, en se croyant coupable sans l'être en effet, comme le dit saint Antonin.

On voit, par cette définition, la différence qu'il y a entre le scrupule et le simple doute; et que si l'on ne doit jamais faire une chose que l'on doute avec fondement être péché, il faut, au contraire, agir contre le scrupule, et le combattre pour le vaincre, parce qu'il n'est fondé que sur des raisons frivoles, ou sur des motifs qui ne sont d'aucune considération; et cela est vrai, soit que la personne scrupuleuse connaisse, par l'examen qu'elle en fait ou par son expérience passée, que son doute est un vrai scrupule, soit qu'elle le sache par un directeur éclairé.

De tout ce que je viens de dire, il faut conclure que trois choses concourent à former le scrupule: la première, le défaut d'un fondement solide, qu'on ne peut distinguer de celui qui est véritable et légitime; la seconde, la crainte

mal fondée qu'on a de pécher ou de manquer à remplir quelque obligation; la troisième, qui est une suite de la seconde, le trouble, l'agitation et le remords de la conscience.

Le scrupule est une maladie de l'âme assez ordinaire à certaines personnes qui font profession de piété, et qui, ayant la conscience tendre et délicate, craignent avec trop d'inquiétude d'offenser Dieu : ce qui attire dans le monde du mépris sur elles et sur la dévotion. Ce mépris est injuste, à la vérité, mais la témérité qui le fait retomber sur la piété même, l'est infiniment davantage ; car la sagesse et la lumière sont essentielles à la dévotion, et c'est de nos ténèbres et non pas d'elle que viennent nos perplexités et nos doutes.

Ces personnes scrupuleuses ont souvent le cœur droit ; elles aiment ce qu'il faut aimer, et craignent ce qu'il faut craindre ; mais elles n'ont pas assez de lumières, pour discerner l'un de l'autre, et se garantir de la méprise. De là vient qu'elles tombent dans les scrupules, maladie plus facile à connaître qu'à guérir.

Les suites, comme je vous le disais en commençant, et comme je vous le ferai mieux voir dans la suite de cette Conférence, en sont même très-fâcheuses ; car ces peines de conscience, en tourmentant l'esprit, dessèchent le cœur par d'ennuyeuses discussions, de sorte qu'il ne lui reste ni activité, ni courage pour entreprendre le bien ; elles étouffent les saints mouvements de l'âme, en la remplissant de tristesse ; elles rendent la piété odieuse et en font craindre les exercices, parce qu'ils sont devenus un pénible travail ; elles éteignent la ferveur de la dévotion, en portant le trouble dans l'intérieur. Aussi, les Maîtres de la vie spirituelle appellent le scrupule : *Le venin de la dévotion*.

Ces scrupules affaiblissent encore dans l'âme l'espérance chrétienne, en faisant toujours regarder Dieu comme un juge irrité prêt à punir, sans se souvenir qu'il est un bon père, infiniment miséricordieux, dont les bontés sur-

passent les justices. Ils portent le cœur au dégoût de la vie spirituelle, et de là au relâchement. Une personne scrupuleuse est donc obligée en conscience de ne rien négliger pour se guérir de cette maladie qui l'empêche de servir Dieu en paix et avec joie; mais, semblable à ces malades qui ne connaissent pas leurs maux, elle croit que ses doutes sont bien fondés et non frivoles. D'où il résulte qu'elle ne se rend point aux décisions de ceux qui lui disent qu'elle est réellement scrupuleuse, qu'elle croit toujours qu'on ne la connaît pas, ou qu'elle n'a pas bien expliqué son mal. Et voilà ce qui est cause qu'elle ne peut suivre d'autre jugement que le sien, et ce qui fait connaître qu'ordinairement c'est un fonds d'orgueil et d'amour-propre qui produit les scrupules et les entretient.

II. A QUELLES MARQUES PEUT-ON CONNAITRE QU'ON EST ATTEINT DE SCRUPULE?

Une personne connaîtra qu'elle est atteinte de cette maladie : 1^o si son confesseur, qu'elle croit être éclairé, lui assure qu'elle est scrupuleuse ; 2^o si elle se sent tourmentée par plusieurs pensées impies, contraires à la sainte vertu de pureté ou à la foi, ou ridicules, dans lesquelles elle craint d'avoir péché, quoiqu'elle les abhorre, étant dans la disposition de plutôt perdre la vie que la grâce, par quelques-unes de ces pensées ; 3^o si elle doute aisément d'avoir péché dans des fautes fort légères, où les personnes de piété ne trouvent aucun péché ; 4^o si, après avoir consulté un directeur éclairé et expérimenté, elle continue comme auparavant dans son inquiétude et dans la crainte d'avoir offensé Dieu, en suivant le conseil qui lui a été donné ; 5^o si elle continue à se confesser de simples imperfections ou de légers péchés véniels, comme d'autant de fautes qu'elle croit mortelles, quoique son directeur l'ait assurée plusieurs fois du contraire ; 6^o s'il ne paraît aux personnes de bon sens aucun sujet de difficulté sur les

doutes qu'elle se forme; 7° si, lorsqu'elle vivait dans la piété et dans le désir de la perfection, elle regardait comme indifférentes les choses qu'elle craint aujourd'hui être comme autant de péchés; 8° si elle s'imagine qu'il y ait du péché dans tout ce qu'elle fait; si elle craint où il n'y a pas lieu de craindre; si elle se gêne si fort l'esprit, qu'elle n'agisse qu'avec inquiétude, qu'elle change de sentiment sur la plus légère apparence, et qu'elle fasse des réflexions extravagantes sur les circonstances qui ont accompagné ou qui n'ont pas accompagné ses actions.

Voilà, d'après les Maîtres de la vie spirituelle, les principales marques auxquelles une personne peut reconnaître avec certitude qu'elle est véritablement scrupuleuse.

III. QUELLES SONT LES CAUSES DES SCRUPULES?

Les scrupules ne viennent pas tous d'une même cause; les Docteurs de la théologie mystique leur en assignent ordinairement plusieurs, dont voici les principales.

PREMIÈRE CAUSE.

Dans certaines personnes, c'est ignorance. Elles n'ont point de principes pour distinguer ce qui est péché de ce qui ne l'est pas, ce qui est véniel d'avec ce qui est mortel, ce qui est de conseil d'avec ce qui est de précepte, la simple pensée d'avec le consentement; elles confondent tout cela. Il y a des personnes scrupuleuses qui, parce qu'elles ont entendu dire qu'il fallait respecter la croix, n'oseraient marcher à terre sur deux pailles qui formeraient une croix, dans la crainte mal fondée d'offenser Dieu.

DEUXIÈME CAUSE.

Dans d'autres, c'est de la petitesse d'esprit et de la pusillanimité que vient le scrupule. Elles craignent jusqu'à

leur ombre ; naturellement vétilleuses, elles pensent que Dieu nous traite comme elles seraient d'humeur de traiter les autres. Comme elles ne veulent rien faire pour Dieu, que ce qu'il faut précisément, elles tremblent aussi de n'avoir pas fait précisément ce qu'il faut, et cette crainte les tient dans une gêne et dans une anxiété étranges.

TROISIÈME CAUSE.

Le scrupule vient du vice du tempérament dans quelques-unes. Oui, un tempérament froid, mélancolique, le produit assez souvent : « La raison en est, dit saint Antonin, qu'une telle complexion dispose naturellement à la crainte ou au doute par la mauvaise disposition du cerveau, dont la partie antérieure est le siège de l'imagination ; et comme l'entendement en reçoit les images des choses sensibles, il juge souvent qu'elles sont un mal, quand cette puissance les lui représente sous de fausses apparences. » De ces dispositions naturelles naissent des craintes excessives là où il n'y a pas lieu de craindre ; et quoique la raison fasse voir qu'on ne doit pas appréhender, l'imagination troublée ne laisse pas d'être dans la crainte.

Vous connaîtrez plus clairement ma pensée et vous en jugerez mieux par cette comparaison. S'il s'agit de passer sur une planche au-dessus d'un précipice, quoique l'on juge certainement que la planche est assez forte et assez large pour passer sans danger, l'imagination ne laisse pas de craindre, et elle excite de si grandes frayeurs, que l'esprit est obligé de lui céder, parce qu'il n'a pas un empire despotique et absolu sur elle.

Pour vous rendre cette vérité encore plus sensible, j'ajouterai ici, avec un savant auteur, l'exemple de ceux qui craignent les spectres pendant les ténèbres de la nuit. En effet, quoiqu'ils soient persuadés que la crainte qu'ils ont, est vaine, et qu'ils la regardent comme une pure fai-

blesse qu'ils prennent grand soin de cacher, il ne leur est cependant pas toujours possible de la vaincre ou de la soutenir sans de grands combats ; et s'ils gagnent sur leur esprit de demeurer seuls pendant la nuit, leur imagination ne laisse pas de les troubler sans cesse, comme si quelque spectre allait effectivement apparaître devant eux ; c'est-à-dire que, quoique la raison les convainque et les rassure, leur imagination les agite et les fait trembler ; mais enfin, à force de combattre, la raison demeure victorieuse de la faiblesse de leur imagination.

Voilà le vrai portrait d'une personne scrupuleuse par tempérament, qui craint et qui aime véritablement Dieu ; voilà ce qui produit ses scrupules. Quoique sa raison, dégagée du trouble, lui fasse voir qu'il n'y a point de péché à faire ou à omettre telle ou telle action, cependant elle appréhende toujours de mal faire, parce que son imagination est frappée de différentes terreurs : par exemple, de celle de l'enfer, que son tempérament naturellement timide lui remet sans cesse devant les yeux ; de sorte que, malgré la conviction et la certitude de sa propre expérience, une crainte vaine et qui est sans fondement, l'embarrasse et lui ôte la paix intérieure avec laquelle elle devrait se conduire dans le service de Dieu. Ainsi, c'est la faiblesse de son imagination, aussi bien que sa timidité naturelle, qui est alors la cause de ses vains scrupules.

QUATRIÈME CAUSE.

Le scrupule vient de délicatesse de conscience dans quelques autres : aussi saint Grégoire dit « que c'est le propre des âmes timorées d'apercevoir des fautes là où véritablement il n'y en a pas. » Cette délicatesse, après tout, vaut mieux qu'un certain laisser-aller qui fait qu'on traite souvent, en matière de dévotion, beaucoup de choses de bagatelles. L'un mène presque toujours à la tiédeur, et souvent même il en vient ; l'autre accoutume à n'agir

qu'avec réflexion et attention sur soi-même, par la crainte d'offenser Dieu, et cette crainte, quand elle est renfermée dans de justes limites et qu'elle n'est pas poussée trop loin, est une source féconde de toutes sortes de biens spirituels.

CINQUIÈME CAUSE.

Les scrupules peuvent venir de punition. Dieu permet quelquefois que nous soyons inquiétés, ou parce que nous avons manqué de compassion pour les autres, quand nous les vîmes dans ce pénible état, et que nous négligeâmes de les consoler, de les supporter, de les animer, de les instruire, et c'est une punition de justice ; ou parce que, pendant un temps, nous avons été trop peu scrupuleux. Il punit alors le libertinage de conscience par une espèce de torture qu'il fait souffrir à la conscience même, et c'est une punition en partie de justice, et en partie de miséricorde, puisque c'est une pénitence, une satisfaction ordonnée par Dieu, ce Dieu bon et juste tout ensemble, pour des fautes qu'il a pardonnées ou qu'il veut pardonner.

SIXIÈME CAUSE.

Il y a des scrupules d'épreuves que Dieu envoie, par pure bonté pour ses élus. Oui, c'est ainsi qu'il se plaît quelquefois à humilier et à perfectionner, par les peines d'esprit, certaines âmes choisies ; il veut les éprouver et les purifier par cette voie pénible, comme on éprouve et comme on purifie l'or dans la fournaise. Nous lisons effectivement que plusieurs Saints ont ressenti ces sortes de peines qui les épuraient, comme l'agitation de la mer la purge de ses immondices : saint Bonaventure, tout grand Docteur qu'il était, saint Dominique, dont parle saint Antonin, sainte Catherine de Gênes, sainte Magdeleine de Pazzi, sainte Thérèse, saint François de Sales, saint Ignace de Loyola et tant d'autres saints et saintes que Dieu abandonnait quelquefois, pour un temps, à des

inquiétudes excessives et à des craintes mortelles de tomber dans sa disgrâce, en sont de célèbres exemples.

Si ce sont des âmes qu'il prévoit devoir se relâcher et tomber dans la tiédeur, il veut les exciter par cette voie à la ferveur et à l'amour qu'elles lui doivent : les tenir sous la dépendance d'autrui et les obliger à se faire connaître ; leur montrer que d'elles-mêmes elles ne sont capables que de se tourmenter ; les déterminer à faire pour Dieu ce qu'elles ne feraient peut-être jamais, si ce n'était le grand besoin qu'elles ont de lui ; les forcer à le rendre maître de leur sort, et à n'attendre leur salut, après bien des efforts, que de sa pure miséricorde ; les détacher de mille amusements auxquels elles ne renonceraient pas, si elles les considéraient seulement comme des imperfections, et qu'elles ne les regardassent pas comme des péchés peut-être même griefs, à raison de certaines circonstances ; enfin, leur faire désirer la céleste patrie, en versant sur elles ici-bas l'amertume occasionnée par les peines intérieures.

SEPTIÈME CAUSE.

Il y a aussi des scrupules dont le démon est la cause. Comme il connaît encore mieux que nous les suites pernicieuses du scrupule, il en suggère la matière avec artifice, et prend soin d'en entretenir l'effet par une profonde malice.

« Non, il n'y a point de moyens, dit un pieux auteur, qu'il n'emploie pour induire ainsi en erreur les âmes timorées, ou, au moins, pour leur faire perdre la paix de la conscience et rendre de la sorte leurs bonnes œuvres bien imparfaites, ou enfin, pour les tenter du désespoir de leur salut : ce en quoi il ne réussit que trop quelquefois, en représentant à un entendement faible les choses tout autrement qu'elles ne sont, et en empêchant de faire un juste discernement entre la simple pensée et le consentement. D'où il arrive que, dès que leur imagination leur

a vivement représenté une chose mauvaise, elles croient y avoir consenti, quoique dans la vérité elles l'aient détestée de toutes leurs forces. »

« Comme le démon est l'ennemi de la paix des justes, dit un autre auteur, il ne pense qu'à la troubler; comme il est condamné à un désespoir éternel, il trouve sa consolation à combattre leur espérance; comme il est privé de tous les moyens de salut, il tâche de les leur rendre tous inutiles par de vaines terreurs; comme il brûle d'envie contre les âmes qui s'avancent dans la vertu, il s'efforce de les arrêter par mille obstacles; enfin, comme il est obstiné dans ses ténèbres et dans son orgueil, il emploie tout pour empêcher que les personnes qu'il agite par les scrupules, ne deviennent obéissantes, en présentant la lumière de leurs guides aux ténèbres dont il cherche à les envelopper, et en opposant une tranquille humilité à un attachement orgueilleux, une sage docilité aux pensées inquiètes qu'il leur suggère. »

Ainsi, vous le voyez, c'est de cette sorte que cet esprit de ténèbres séduit quelquefois les âmes timorées; après avoir tenté inutilement de leur ravir le précieux trésor de la grâce, il cherche à troubler leur conscience par les scrupules.

HUITIÈME CAUSE.

Enfin, le scrupule ne vient ordinairement chez d'autres âmes, que d'entêtement et d'attache à leur propre sentiment. Une misérable raison, quand c'est nous qui l'avons trouvée, sert plus à nous convaincre que tout ce qui peut se dire par d'autres. Pour nous détromper, cent fois on a décidé le contraire de ce que nous croyons; nous sommes même demeurés persuadés de la solidité des raisons opposées aux nôtres; mais, après un peu de calme, nous revenons à nos premières difficultés, comme si rien n'eût encore été décidé, et nous répétons froidement ce que nous avons reconnu nous-mêmes être une objection, et que nous ne

regardions plus que comme un vain scrupule. Ce n'est pas assez de la décision d'une personne ou de plusieurs, il faut voir tout le monde et refaire des confessions à tout le monde. Un confesseur qui ne nous connaît pas et à qui on s'explique souvent en personne scrupuleuse, c'est-à-dire en personne qui veut qu'on s'inquiète et qu'on donne dans son sens, fait une réponse toute propre à causer de nouveaux tourments ; on le mérite bien.

Telles sont les principales causes des scrupules ; voyons-en maintenant les dangers.

IV. QUELS SONT LES DANGERS DES SCRUPULES.

Ils sont en grand nombre ; mais pour être moins long, plus clair et plus méthodique, je les réduis à cinq principaux.

PREMIER DANGER.

Le premier de tous, c'est qu'on s'expose à se damner ; car, comme c'est notre conscience qui est la règle prochaine et immédiate de toutes nos actions, nous sommes obligés de faire tout ce qu'elle nous dicte comme précepte, et de ne pas faire ce qu'elle nous défend comme étant un péché. Il est donc de la dernière importance de se faire une conscience droite sur tous ses devoirs, et il n'y a rien de plus préjudiciable par cet endroit, que les directeurs et les auteurs qui, par je ne sais quel zèle, cherchent à faire trouver du péché là où il n'y en a point, à donner pour précepte ce qui vraisemblablement n'est pas d'obligation ; ou bien qui, dans leurs décisions, ne démêlent pas assez ce qu'ils enseignent comme étant d'obligation d'avec ce qu'ils conseillent ; ce qu'ils désirent que l'on fasse d'avec ce qu'ils exhortent simplement à faire, laissant à chaque personne la liberté de donner à ce qu'ils disent, l'étendue ou les bornes d'obligation qu'il leur plaira de donner.

DEUXIÈME DANGER.

Le second danger où l'on s'expose, en se laissant aller aux scrupules, c'est de se dégoûter de son état par l'expérience des peines insupportables et habituelles qu'on ne saurait manquer d'y trouver. Jésus-Christ, dans le saint Evangile, a dit que *son joug est doux, et que son fardeau est léger*¹, et une personne scrupuleuse se fait une loi tyrannique et insupportable; elle est toujours dans l'amertume; elle voit toujours un Dieu, la foudre à la main, prêt à la précipiter dans l'enfer, qui l'épie sans cesse, et qui est continuellement en embuscade pour la surprendre en faute, pour la perdre peut-être. Quelquefois on prend le parti de tout abandonner; on veut se mettre plus au large, à quelque prix que ce puisse être; on en vient jusqu'à s'imaginer que ces peines viennent de la vertu même, et non point de la mauvaise disposition d'un esprit déraisonnable. On a vu et l'on voit encore des personnes qui, de l'état de scrupule, passent en peu de temps et sans tenir presque de milieu, à une espèce de vrai libertinage d'esprit ou de cœur; c'est là vraisemblablement ce que prétend le démon, quand il forme ou qu'il nourrit des scrupules dans les âmes qu'il croit devenir capables de beaucoup de bien. Il leur ravit la paix intérieure, et, cette paix si désirable étant une fois ravie, ces âmes, fatiguées par des inquiétudes continuelles, tombent insensiblement dans le découragement, dans le relâchement, et finalement dans le péché et dans le désespoir.

On peut encore ajouter ici le danger où se met une personne scrupuleuse de dégoûter les autres de la vertu. Il est certain que si, dans le monde, on savait ce qu'elle souffre, on craindrait d'embrasser le même genre de vie qu'elle, par la crainte d'avoir autant à souffrir. On attribue

(1) Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. *Matth. 11. 50.*

aux peines de son état la tristesse qu'elle porte habituellement peinte sur son visage, et l'on s'en fait un prétexte pour demeurer toujours dans le même train de vie peu chrétienne, ou, du moins, tiède et imparfaite, tandis qu'une personne solidement vertueuse, qui a l'esprit libre et dégagé de vains scrupules, toujours contente, toujours égale, donne envie à ceux qui la voient ou la connaissent, de l'imiter, et persuade aisément, par sa conduite, que le parti des plus hautes vertus n'a rien de triste et de difficile.

TROISIÈME DANGER.

Le troisième danger qui se trouve dans les scrupules, est un péril présent, ou plutôt une assurance présente de ne rien faire de parfait; car l'attention qu'on a continuellement à ses scrupules, ôte ou diminue beaucoup toute autre sorte d'attention; l'oraison, la prière, l'examen, les autres exercices de piété se passent à toute autre chose que ce qu'il faudrait: ainsi, par la crainte d'avoir mal fait une certaine action particulière, on fait mal visiblement toutes ses autres actions. Voilà un grand profit!... Oh! oui, bien grand, n'est-ce pas? Si le scrupule venait d'un désir raisonnable de plaire à Dieu, il faudrait dire: « O mon Dieu, je ne puis croire que des pensées qui me troublent et qui m'empêchent de bien faire, parce que je veux faire trop bien, puissent jamais venir de vous. Je vous abandonne le passé et l'avenir pour ne penser qu'à bien faire ma prière, mon oraison, ma communion, qu'à bien m'acquitter de mon emploi, qu'à bien passer ma récréation. » Eh! dites-moi, un négociant, un homme d'affaires ne serait-il pas fou, s'il s'appliquait à penser sans cesse au compte du passé, dont quelques articles l'embarrassent, tandis qu'il ne songerait pas à mettre en ordre ses affaires présentes, ni à se mettre lui-même en état d'en rendre un bon compte à l'avenir? Oh! l'insensé! vous écrieriez-vous.

QUATRIÈME DANGER.

Un quatrième danger, ou plutôt un quatrième mal présent et certain des scrupules, c'est qu'ils rendent les personnes scrupuleuses à charge, ou, pour le moins, inutiles aux autres.

1^o A charge aux autres. Oui, à charge à ceux qui sont dépositaires de leur conscience, et qui souffrent également de les voir souffrir et de se voir interrogés, inquiétés, interrompus à toute heure, et le plus souvent mal-à-propos. A la fin, l'homme, même le plus patient et le plus saint, se fatigue de parler, de décider toujours, et de n'être jamais ni écouté ni cru. A charge encore à toutes leurs compagnes, dont elles condamnent impitoyablement la conduite, et qu'elles voudraient réduire au même terme qu'elles-mêmes, d'indiscrétion et d'extravagance.

2^o Inutiles aux autres pour le moins. Car, je vous le demande, quelle joie, quelle consolation peut donner dans la vie une personne rongée de scrupules? Elle sera toujours un fardeau pour celles qui l'approchent, sans qu'on puisse en tirer de véritables services. Eût-elle toute la vertu, tout l'esprit, toute la capacité, tous les talents imaginables, c'est autant de perdu. Elle est scrupuleuse, osera-t-on jamais lui confier la conduite des autres? Et qui est-ce qui croira pouvoir sûrement prendre d'elle des conseils? Ah! sans doute, il ne faut point avoir l'ambition de vouloir jamais se mettre au-dessus des autres, ni la vanité de croire qu'on soit propre aux emplois distingués dans une Communauté ou ailleurs; mais on doit se faire un très-grand scrupule de se rendre inutile à quoi que ce soit, par sa faute; et ce scrupule certainement est aussi bien fondé que sont mal fondés tant d'autres vains et bizarres scrupules sur lesquels on ne veut nullement se rectifier.

CINQUIÈME DANGER.

Enfin un cinquième danger, c'est qu'il est à craindre que les scrupules ne mènent à une espèce de ridicule et de folie. C'est ici un mal qui se fortifie par l'habitude, plus que tout autre, et l'on ne saurait dire à quelles extrémités pitoyables il réduit. Les histoires en sont trop connues. Un certain prêtre ne faisait rien autre chose, tout le jour, que réciter son bréviaire, et les jours étaient encore trop courts pour cela. Un autre était à la consécration un demi-quart d'heure pour prononcer les paroles. Un autre, après deux heures entières, n'en était pas encore à l'épître dans une messe très-courte. Quelques personnes, pour repousser des tentations, font du corps, du visage, des yeux, cent postures et cent grimaces, toutes plus ridicules les unes que les autres. Quelques personnes encore, dans la crainte d'entendre une parole de médisance ou de dire un mot inutile, s'interdisent toute sorte de conversation et de commerce même avec leurs Sœurs. Une fois, une personne interrogée quelle heure il était, vous menait quarante pas loin, pour vous montrer le cadran.

Oh! que ces personnes sont aimables! que leur commerce est agréable! qu'il est doux de vivre avec elles, et que la société, dans le monde, qu'une Communauté, dans la religion, serait agréable, si elle était composée de pareils esprits! N'est-ce pas faire à Dieu bien de l'honneur, que de penser qu'il exige de pareils services! Cependant les personnes qui en viennent là, ont commencé souvent par des bagatelles.

Je ne parle pas de ce qui est plus rare, et qui ne laisse pourtant pas d'arriver, que les scrupules dessèchent le cerveau, troublent la raison, ébranlent la tête quelquefois, et forment de vraies altérations d'esprit.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque les dangers auxquels entraînent les scrupules, sont si grands et que les suites en sont si funestes, il faut mettre sérieusement la main à l'œuvre, afin d'en reconnaître les causes; qu'une maladie devient bien plus facile à guérir, quand on en sait la cause, parce qu'on cherche alors les remèdes qui lui sont convenables, et qu'on peut les appliquer plus sûrement; que ces causes, comme je vous l'ai fait voir dans la suite de cette conférence, peuvent venir ou de l'ignorance, ou de la petitesse d'esprit, ou du vice du tempérament, ou de la délicatesse de conscience, ou de la permission de Dieu, qui les envoie tantôt comme punition, tantôt comme épreuve, ou de la malice du démon, ou enfin de l'entêtement et de l'orgueil; qu'une fois qu'on a bien connu chacune de ces causes, non pas en général, mais en soi et en particulier, on doit y apporter les remèdes propres; que ces remèdes varient selon les différentes espèces de scrupules, comme je vous le montrerai dans la Conférence suivante; qu'en attendant il vous reste, ou, du moins, à celles d'entre vous qui seraient atteintes de ce mal si funeste à la véritable piété et à l'avancement spirituel dans la vertu, de recourir à l'Esprit-Saint, afin qu'il les éclaire de sa divine lumière. Ainsi soit-il.

XCIX^e CONFÉRENCE.

II. SUR LES SCRUPULES.

REMÈDES CONTRE LES SCRUPULES.

1. *Remèdes généraux contre les Scrupules.*
 2. *Remèdes particuliers contre les Scrupules.*
-

Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ.

Ayez confiance en Dieu de toute l'étendue de votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre prudence. Prov. 3. 5.

Ce Conseil, mes Sœurs, que l'Esprit-Saint donne ici à tous les hommes en général, doit particulièrement s'appliquer aux personnes scrupuleuses. En effet, comme les scrupules dont elles sont tourmentées, affaiblissent en elles l'espérance chrétienne, en leur faisant regarder Dieu comme un juge sans cesse irrité, toujours prêt à punir au lieu de le considérer comme un père tendre, plein de bonté et de miséricorde, qui est plus porté à pardonner nos péchés qu'à les punir. on ne saurait trop les engager à *mettre leur confiance en lui, de toute l'étendue de leur cœur*. Ensuite, comme ces scrupules les rendent semblables à des malades qui, ne connaissant pas la gravité de leur mal ni le danger de leur position, refusent d'obéir à leur médecin, et qu'ils sont cause que, restant

opiniâtrément attachées, comme ces malades, à leur sentiment, elles ne veulent pas non plus se soumettre au médecin de leur âme, on ne saurait trop les exciter à *ne pas s'appuyer sur leur prudence*, mais plutôt à s'en rapporter à l'habileté de ceux à qui Dieu donne des grâces spéciales, des lumières particulières pour les conduire, et à user des remèdes qu'ils leur présentent pour la guérison de leur maladie spirituelle.

Or, c'est de ces remèdes à employer contre les scrupules, que je viens vous entretenir aujourd'hui; et comme il y en a de généraux et de particuliers, je vous parlerai : 1^o des remèdes généraux; 2^o des remèdes particuliers. Tel est le sujet de cette Conférence.

1. REMÈDES GÉNÉRAUX CONTRE LES SCRUPULES.

Quoiqu'il y ait différentes espèces de scrupules et différents remèdes particuliers pour les guérir, comme je vous le ferai voir dans la seconde partie de cette Conférence, il y a cependant quelques remèdes généraux qui peuvent être très-salutaires à toutes les personnes scrupuleuses, et sans lesquels tous les autres deviennent inutiles. Tels sont : 1^o l'obéissance au directeur; 2^o la confiance en Dieu; 3^o le mépris de ces sortes de scrupules.

1. L'OBÉISSANCE AU DIRECTEUR.

Oui, il faut une entière et parfaite obéissance à un confesseur sage, éclairé et qui a de l'expérience. Il est moralement impossible de guérir les personnes scrupuleuses qui ne se soumettent pas entièrement aux avis de leur directeur, et qui se donnent la liberté de vouloir être elles-mêmes leur juge. En effet, quand on n'a pas alors l'esprit de soumission et d'obéissance, cette maladie spirituelle devient une des plus grandes et des plus dangereuses; c'est à une parfaite docilité que Dieu en a toujours accordé

la guérison. Celles qui désirent sincèrement de n'être plus tourmentées par ces peines d'esprit, doivent, par conséquent, obéir aveuglément à l'homme de Dieu, chargé de leur conduite, et faire tout ce qu'il leur dira, quelque répugnance qu'elles aient à se soumettre à ses décisions.

Exemple. Saint Bernard avait parmi ses disciples un religieux si scrupuleux, qu'il ne pouvait se résoudre à dire la sainte messe. Ce grand Saint, lui ayant fait valoir différentes raisons pour le corriger de ce scrupule, mais inutilement, lui dit un jour : « Allez, mon frère, et, en vertu de l'obéissance, célébrez sur ma parole. » Le religieux obéit alors avec humilité, et il fut entièrement délivré de ses peines d'esprit.

Les Maîtres de la vie spirituelle proposent cet exemple, et exhortent les personnes scrupuleuses à le suivre. Ils se fondent sur l'expérience qu'ils ont faite, que celles qui ne se soumettent pas entièrement aux avis de leur confesseur, mais qui veulent suivre leurs propres lumières, qui certainement sont fort obscurcies, se trouvent perpétuellement dans l'agitation, le trouble, le tourment, et n'avancent pas dans la vertu, parce que les vertus chrétiennes et religieuses sont très-opposées à l'orgueil, qui leur fait préférer leur propre jugement à la sagesse, à l'expérience et aux lumières d'un directeur qui les connaît beaucoup mieux qu'elles ne se connaissent elles-mêmes. De là ces réflexions infinies, ces raisonnements, ces doutes, ces répliques de leur part ; elles sont idolâtres de leurs idées ; elles veulent, malgré tout ce qu'on leur dit, avoir par leurs propres lumières le témoignage de leur conscience, elles s'aveuglent jusqu'à se persuader qu'elles se connaissent bien, et même mieux que leur confesseur ne les connaît ; qu'elles ne sont point si scrupuleuses qu'il le pense ; qu'il se trompe sur leur compte, parce qu'il ne les connaît pas assez. De là qu'arrive-t-il encore ? C'est qu'elles veulent changer ou qu'en effet elles changent de confesseur pour en trouver

un qui, selon elles, les connaisse mieux, ou qui leur donne la liberté de tout expliquer.

En vain leur dit-on qu'elles doivent avoir une aveugle docilité, croire même, contre leurs propres lumières, tout ce que leur prescrit leur confesseur; qu'il ne leur faut pas tant s'examiner; qu'elles doivent même abrégier leurs confessions, taire tant de circonstances inutiles, ne plus répéter leurs fautes passées : avis superflu, parce qu'elles sont fixées et arrêtées dans leurs sentiments. Le démon ne revient jamais des premières idées qu'il a une fois prises, et cet esprit de ténèbres, qui sait se transformer en Ange de lumière dans leur esprit, fait qu'elles s'attachent comme lui avec opiniâtreté à toutes leurs idées. Or, comme un mal se guérit par son contraire, il faut qu'elles y appliquent une humble et aveugle obéissance. Sans cette vertu, elles n'auront jamais de repos; elles s'éloigneront peu à peu de Dieu, et éprouveront la vérité de ces paroles de saint Augustin : « Malheur à l'âme orgueilleuse, qui, en s'éloignant de vous, ô mon Dieu, espère trouver quelque chose qui la console et qui soit meilleur que vous ! » La grande sainte Thérèse, qui était si éclairée dans la spiritualité et si élevée dans la vertu, a captivé, durant tout le cours de sa vie, son esprit et sa volonté sous les décisions de ses confesseurs, jusqu'à faire par leur ordre des choses qui auraient paru répréhensibles, si elles ne lui eussent point été commandées par ses confesseurs.

Quand même le confesseur de ces sortes de personnes se serait trompé, et qu'il leur aurait ordonné quelque chose qui serait matière d'un péché, elles ne pècheraient pas en l'exécutant, selon les théologiens, excepté que ce ne fût une chose évidemment contraire à la loi de Dieu, et que chacun doit connaître pour telle. La bonne foi, la simplicité et la soumission les excuseraient devant Dieu, pourvu qu'elles eussent intention et qu'elles fussent dans la volonté de ne le point offenser, comme l'enseigne saint Bernard, dans le ix^e chapitre de son livre *Du Précepte*

et de la Dispense. Elles ne doivent point examiner si ce que leur confesseur leur ordonne est contraire à la loi de Dieu, ou s'il y est conforme. Si elles se permettaient cet examen, tous les remèdes qu'on leur prescrirait seraient inutiles. En effet, comme ce qui entretient principalement les scrupules dans leur âme, est une crainte excessive d'offenser Dieu, et que cette crainte les domine toujours, elles prendraient alors le parti de ne rien faire, ou de faire le contraire de ce qu'on leur ordonnerait, dans la crainte de commettre un péché. L'expérience prouve que telle serait alors leur conduite, si elles se permettaient cet examen. On doit, à la vérité, marcher avec crainte dans la voie des commandements de Dieu, mais cette crainte doit être raisonnable, et la crainte de Dieu ne peut pas être sans la sagesse.

Tel est le premier remède général contre les scrupules, *l'obéissance au directeur.*

II. LA CONFIANCE EN DIEU.

On n'est agité que parce qu'on ne regarde Dieu que comme un juge terrible et un maître irrité, qui ne sait ce que c'est que de pardonner, au lieu qu'on devrait toujours le considérer comme un père tendre, plein de bonté et de miséricorde, qui est plus porté à pardonner nos péchés qu'à les punir, et qui pardonne, en effet, les plus grands crimes, quand on recourt à lui avec confiance, et qu'on en a une véritable douleur. Il faut interpréter favorablement la loi de Dieu, qui ne nous commande rien que nous ne puissions faire avec le secours de sa grâce, qu'il ne nous refuse jamais, comme la foi nous l'apprend, pour remplir ce qu'il nous ordonne. Il faut se souvenir que Dieu est notre souverain bien et le Dieu de notre cœur; que nous devons le servir plutôt par un esprit d'amour, que par un esprit de crainte.

Enfin, dans cet état de peine, il faut s'abandonner entiè-

rement à la conduite de Dieu sur ses créatures, se soumettre à toutes ses volontés, se livrer sans réserve à toutes les dispositions de sa providence, accepter toutes les croix qu'il envoie, et le laisser faire dans les arrangements de son amour. Ne sait-il pas mieux que nous ce qui nous convient? N'est-il pas assez puissant pour empêcher que nous ne soyons jamais tentés au-dessus de nos forces, ou n'est-il pas assez bon père pour s'en donner le soin? Qui sait si, pour faire cesser la tempête, il n'attend pas notre résignation à sa sainte volonté, et si, pour nous délivrer de toutes nos inquiétudes, il n'a pas résolu d'y mettre fin au moment que nous les aurons jetées dans son sein? Ce qui est au moins assuré, c'est que jamais nous ne jouirons de ce calme profond, qui a toujours rendu les plus grands Saints imperturbables dans leurs plus grandes peines, que lorsque nous serons pleinement établis dans ces dispositions d'un entier abandon à ses volontés.

Tel est le second remède général contre les scrupules, *la confiance en Dieu.*

III. LE MÉPRIS DE CES SORTES DE SCRUPULES.

C'est le conseil que donne Gerson, surtout contre les mauvaises pensées, quand il dit « qu'on s'en défait plus aisément par le mépris qu'on en fait, que par ses efforts pour les vaincre. Un remède souverain, quand les scrupules commencent à se faire sentir, c'est donc de se tourner vers Dieu, de les laisser venir et passer sans les écouter, sans y réfléchir, sans s'en occuper volontairement, et de les considérer comme un domestique qu'on voit entrer avec indifférence dans sa chambre et en sortir sans lui rien dire. Une personne scrupuleuse qui s'écoute et qui réfléchit sur ses scrupules, trouve des tours ingénieux pour se troubler elle-même sur des bagatelles. Elle se laisse effrayer par une crainte imaginaire qu'elle a que telle ou telle de ses actions est un péché, et s'accoutume

à craindre ce danger qui l'empêche d'agir, quoiqu'elle ait reconnu plusieurs fois que ce n'était qu'une vaine frayeur, et que ses confesseurs lui aient déclaré que sa crainte ne venait que d'une imagination blessée.

L'expérience a fait connaître aux Maîtres de la vie spirituelle, qu'on surmonte plus aisément les scrupules, lorsqu'on ne s'en met point en peine, qu'on les méprise et qu'on occupe son esprit à d'autres choses, que lorsqu'on veut les repousser avec force et contention d'esprit, et qu'une personne scrupuleuse se fait un tort irréparable en écoutant ses scrupules. Il en est alors d'elle comme d'un hydropique : plus il boit, plus il augmente sa soif ; ainsi plus elle écoute ses scrupules, plus elle les grossit. « On ne doit point, dit l'auteur des *Conférences d'Angers*, s'examiner sur ses scrupules pour s'assurer s'il y a du péché ou non. Cet examen n'est propre qu'à déchirer le cœur de la personne qui est atteinte de scrupule, qu'à l'éloigner de Dieu, qu'à réveiller son amour-propre et augmenter son trouble. L'attention qu'elle donnera pour savoir si elle a consenti à une mauvaise pensée, deviendra la cause de mille autres plus importunes. »

Tel est le troisième remède général contre les scrupules, *le mépris de ces sortes de scrupules*.

Mais c'est assez m'être étendu sur les remèdes généraux qu'on doit employer contre les scrupules ; il faut maintenant descendre aux remèdes particuliers.

II. REMÈDES PARTICULIERS CONTRE LES SCRUPULES.

Comme il y a différentes causes qui produisent les scrupules, ainsi que je vous l'ai montré dans la Conférence précédente, de même, suivant la diversité des causes, le remède est aussi différent. Entrons donc dans le détail, et assignons à chaque cause son remède particulier.

PREMIER REMÈDE.

I^o Si le scrupule vient d'ignorance, il faut s'instruire et apprendre une bonne fois à quoi nous oblige la loi de Dieu en général, dans un certain état, ou bien à quoi elle nous oblige en particulier, sur certaines matières où l'on est ordinairement tourmenté de scrupules : par exemple, à quoi nous oblige la loi de la confession ; à quoi les vœux nous obligent pour la perfection et le précepte ; ce qu'il faut pour faire la matière d'un péché, sur l'article de la pauvreté, de l'obéissance, de la chasteté ; quelle est l'attention nécessaire pour réciter l'office divin, et sans laquelle on ne satisfait pas au précepte. On n'est pas obligé de prendre sur cela les opinions les plus rigoureuses, parce que les plus rigoureuses ne sont pas toujours les plus véritables : mais les opinions les plus fondées en raison, et celles que mettent en pratique les personnes les plus vertueuses parmi celles avec lesquelles on vit.

Ensuite, il n'est pas à propos de vouloir s'instruire soi-même dans les livres ; on y trouve souvent ce qu'on n'y cherchait pas, de quoi monter son imagination ou se donner de nouveaux scrupules. Et puis, comme dans les livres on trouve, pour l'ordinaire, *du pour et du contre*, les personnes scrupuleuses y trouvent toujours autant de quoi fortifier leur mal que de quoi le guérir, de même que les personnes qui ont la conscience mauvaise, y trouvent presque toujours de quoi l'élargir et l'endurcir de plus en plus.

Enfin, et c'est le meilleur parti à prendre, il faut consulter quelqu'un qui soit plutôt habile que bien vertueux ; car il s'agit ici d'un point qui demande plus de capacité que de zèle. Le saint m'animera mieux au plus parfait, le savant me déterminera à ce qui est d'une obligation assez étroite pour devoir m'alarmer, si je ne le fais pas. Il faut consulter encore des directeurs qui connaissent nos dispositions habituelles, et non pas des directeurs

passagers qui ignorent complètement ces dispositions, parce qu'il s'agit de se former ici une conduite habituelle, et que cette conduite habituelle sert infiniment à connaître ce qui, par rapport à une certaine personne, peut être péché ou non.

DEUXIÈME REMÈDE.

2° Si le scrupule vient de petitesse d'esprit, il est évident, dès lors, qu'il faut plutôt suivre les lumières des personnes éclairées que les siennes propres; mais y a-t-il quelqu'un qui veuille convenir qu'il a l'esprit petit? On pourra le connaître par sa conduite ordinaire dans les choses les plus indifférentes; car, si l'on aperçoit qu'on ne soit capable naturellement que de petites réflexions avec les autres, qu'on soit formaliste, exigeant d'eux trop rigoureusement certains petits devoirs de civilité et d'attention, on peut juger à proportion qu'on est à peu près tel envers soi-même, et l'on doit se défier de ses lumières; de même que c'est pour quelques personnes une raison de craindre qu'elles ne soient pas assez scrupuleuses, lorsqu'elles s'aperçoivent que, dans les choses ordinaires ou même extraordinaires, elles ne doutent de rien, qu'elles tranchent et prennent trop souvent leur parti avec beaucoup d'inconsidération ou de confiance en elles-mêmes.

TROISIÈME REMÈDE.

3° Si le scrupule vient de pusillanimité, d'une crainte décourageante des jugements de Dieu, d'un attachement de cœur qui fait qu'on n'est jamais content de soi-même, il faut s'exercer à se donner de hautes idées de la bonté de Dieu, qui n'a pas fait tant pour nous, à dessein de nous perdre et de nous damner; qu'il est plus raisonnable et moins capable d'exiger de nous rien d'impossible, que celui, parmi les hommes, que nous connaissons avoir le plus de droiture, de bonté et de raison; que si Dieu avait envie de nous damner, ce ne serait pas en chicanant, per-

mettez-moi cette expression, qu'il le ferait, mais en nous livrant à des passions qui nous feraient commettre des fautes visiblement énormes; que c'est assez, pour croire que Dieu ne demande pas une chose de nous, de voir qu'il nous est impossible de la pratiquer sans perdre notre paix, et sans nous jeter dans des troubles étranges; que rien n'étant si souvent répété, dans les saintes Ecritures, que les promesses que Dieu fait à ses serviteurs, de leur donner le repos de l'âme, dès lors il condamne la conduite des personnes qui s'alarment plus que de raison; que c'est à la miséricorde de Dieu qu'il faut vouloir être redevable de son salut, plus qu'à l'intégrité irréprochable de notre justice; qu'on doit se demander à soi-même : « Voudrais-je avoir un domestique qui eût de moi les sentiments que j'ai de Dieu, et qui me servit avec la même inquiétude et les mêmes appréhensions avec lesquelles je sers Dieu ? » Ou bien : « Si je faisais pour un ami ce que je tâche de faire pour Dieu, ne croirais-je pas qu'il dût être content de moi et me pardonner les fautes que j'aurais pu faire, en ne me tourmentant pas mal-à-propos ? » Enfin, si c'est un péché de manquer de confiance en Dieu, il est difficile de ne pas convenir que les personnes scrupuleuses manquent beaucoup de cette confiance.

QUATRIÈME REMÈDE.

4^o Si le scrupule vient de délicatesse de conscience, d'une crainte filiale de déplaire à Dieu et de ne pas servir un si grand maître de la manière qu'il le mérite, il ne faut pas tout à fait blâmer ni combattre cette disposition, mais il faut en ôter tout ce qui la rend inquiétante. Il est certain, d'abord qu'une personne qui n'est scrupuleuse que par ce principe, de vouloir servir Dieu avec toute la perfection dont elle est capable, aime déjà beaucoup, et, par conséquent, qu'elle ne doit point avoir de crainte de se perdre, tandis qu'elle persévéra dans cette disposition.

Il faut qu'elle se fasse un grand scrupule de certaines

infidélités, mais non pas qu'elle les regarde ou comme des péchés mortels dont il soit nécessaire de se confesser, ou pour lesquels Dieu voulût la damner; il suffit seulement qu'elle les regarde comme des imperfections, ou, tout au plus, comme des péchés véniels qu'on peut accuser, si l'on veut, mais qu'on peut aussi sans crainte ne pas accuser: " J'ai mal fait, à la vérité, doit-elle dire, mais tout n'est pas perdu pour cela ni désespéré; j'espère mieux faire; je veillerai davantage sur moi-même; voilà ce que c'est que d'être un enfant d'Adam, et non pas un Ange; je me confesserai de ces fautes-là; je n'ose pourtant pas dire que je ne les ferai plus; je me propose de veiller davantage sur moi-même pour ne les plus commettre, ou, du moins, pour les commettre plus rarement, pour ne les jamais commettre de propos délibéré; mais point d'inquiétude, et si j'en sentais trop, c'en serait assez pour ne les confesser jamais; je n'y suis pas obligée; j'ai fait une faute, mais ce n'est pas un crime, et je n'ai nulle bonne raison de croire que c'en soit un; je rirais de la simplicité d'une Sœur qui s'alarmerait d'une chose pareille, eh bien! je rirai de moi-même et de mon ridicule embarras, lorsque je serai un peu plus de sens rassis; plus je me sens envie de bien faire, plus je suis assurée que j'ai sujet d'être tranquille; si Dieu est content, pourquoi donc ne serais-je pas contente aussi moi-même? "

CINQUIÈME REMÈDE.

5° Si le scrupule vient de punition, qu'on ait manqué de charité pour quelque autre, ou qu'on ait vécu trop selon sa propre volonté, il faut remercier Dieu des avertissements, quoique rigoureux, qu'il nous donne; compatir à toutes les misères d'autrui, afin que Dieu compatisse aux nôtres; le remercier de ce qu'il punit nos infidélités passées, plutôt par le scrupule que par l'aveuglement et l'endurcissement, et se servir cependant des autres moyens que nous avons donnés et que nous donnerons encore dans la suite.

SIXIÈME REMÈDE.

6° Si le scrupule vient d'épreuve, c'est une maladie à laquelle Dieu seul peut, à parler proprement, apporter le remède ; mais il y a deux grandes raisons de se consoler dans les scrupules d'épreuve.

La première, c'est qu'ordinairement ils ne durent pas longtemps, au moins dans une violence qui les rend tout-à-fait insupportables, et que, quand ils font passer des ténèbres à la lumière, ils dédommagent bien de la douleur qu'ils causent. Ainsi arriva-t-il à saint Ignace de Loyola, dans la grotte de Manrèze : il acquit par ses scrupules des lumières merveilleuses, et surtout un esprit de discernement et de paix qui, jamais depuis, ne le quittèrent d'un moment.

La seconde raison de se consoler, c'est que comme ces scrupules ne sont qu'une épreuve de Dieu, il ne permet pas que ses amis soient éprouvés au delà de leur force, et qu'ils sont comme assurés que Dieu ne souffrira pas qu'au milieu de leurs plus grandes épreuves et de leurs plus grandes tentations, ils tombent dans aucun péché.

Ce qu'on peut faire en cet état, c'est de bien examiner ce que Dieu pourrait demander de nous, et à quel prix il aurait peut-être voulu nous rendre la paix après laquelle nous soupirons ; et quand nous l'avons connu, ou par nous-mêmes, ou par la direction de quelque autre, nous résoudre à tout, n'importe à quel sacrifice, quoi qu'il nous en coûte.

SEPTIÈME REMÈDE.

7° Si le scrupule vient du démon, il faut recourir à Dieu par de ferventes prières, avec confiance et avec persévérance, et joindre à cela une profonde humilité. Le démon, qui est un esprit d'orgueil, ne craint rien tant qu'une âme solidement humble ; et, quand il verra que plus elle est attaquée par les scrupules, plus elle s'applique à devenir humble et à aimer l'humiliation, il finira par la laisser

tranquille : « La croix du Sauveur, quand on la lui montre avec foi et avec humilité, dit un pieux auteur, est un éclat qui le foudroie et qui confond son orgueil. Tout ce qui le contraint de se souvenir de Celui qui l'a vaincu, l'arrête et le désarme; un enfant, plein de confiance en Jésus-Christ, le foule aux pieds et en triomphe. »

Le démon, qui connaît combien la paix de la conscience est avantageuse, pour avancer dans la vertu et attirer sur soi les bénédictions du Seigneur, met tout en œuvre pour nous ravir par les scrupules un bien aussi précieux, parce qu'il sait qu'on est bien plus en danger de perdre la grâce de Dieu, quand on a perdu la paix du cœur. Ainsi, un âme qui connaît le but de cet esprit tentateur, doit faire tous ses efforts pour conserver la paix du cœur dans les épreuves et dans les tentations, dans les imperfections mêmes et dans le péché. Les tentations que lui suscite cet ennemi du salut, quelque fréquentes qu'elles soient, loin de la jeter dans l'inquiétude, doivent lui donner de la consolation, puisqu'elles sont souvent des marques de prédestination. Le démon n'attaque guère ou n'attaque que faiblement les personnes qui sont à lui, mais il attaque avec fureur les personnes qui sont à Dieu, semblable aux chiens qui ne se jettent pas sur les enfants de la maison, mais sur les étrangers. Il fait comme les ennemis, qui ne battent plus une place quand ils en sont maîtres.

Une religieuse étant vivement tentée de désespérer de son salut, Dieu révéla à sainte Thérèse qu'elle était une éminente vertu. C'est donc s'inquiéter à pure perte que de se désoler dans ses tentations. Quelque affreuses qu'elles soient, elles ne sont pas un mal ; loin de là, elles sont une occasion de mérite, et donnent de grandes assurances de salut, et par les combats qu'on soutient contre le démon, et par les victoires signalées qu'on remporte contre lui.

HUITIÈME REMÈDE.

8° Enfin, si le scrupule vient d'entêtement et d'orgueil,

le conseil le plus sage et le meilleur qu'on puisse donner à une personne scrupuleuse, c'est d'avoir beaucoup de déférence et de docilité pour les sentiments de ceux qui la conduisent. Les personnes consacrées à Dieu ont un grand avantage à cet égard ; car, comme elles ont des Supérieures qui leur tiennent sa place, elles doivent, dans tous leurs doutes, avoir recours à elles, et recevoir leurs décisions comme leur étant données de la part de Dieu même.

Il était de la providence de Dieu qu'il nous fit connaître ses volontés ; il n'a pas voulu que nous les connussions sans en faire quelque recherche ; mais il était de sa providence aussi de mettre des bornes à cette recherche, et qu'après des soins raisonnables de connaître le bien et le mal, et une application louable à faire le bien et à éviter le mal, nous pussions obtenir quelque assurance d'avoir fait suffisamment notre devoir ; et à l'égard de celles qui n'auraient pas assez de lumières pour aller apprendre leurs devoirs à la source même de la loi, ou bien qui, à cet égard, seraient malades de l'esprit et de l'imagination, il était encore de sa providence qu'elles eussent des personnes aux lumières de qui elles pourraient se fier, en sorte qu'elles pussent être disculpées devant lui, en disant : « Seigneur, je n'ai pu par moi-même bien discerner mes devoirs ; j'ai suivi le conseil de ceux que vous m'aviez donnés pour me conduire. »

Mais, direz-vous, ma chère Sœur, si j'étais bien convaincue que je fusse véritable scrupuleusement, et que mes peines fussent mal fondées, je ne m'en inquièterais pas, et je suivrais le conseil de ceux que Dieu a chargés de me conduire.

1^o Je réponds que ce langage est fort semblable à celui des personnes les plus entêtées ; leur premier entêtement est de ne vouloir pas apercevoir leur entêtement ; les personnes scrupuleuses pareillement croient ne pas l'être.

2^o Je dis que vous êtes obligée de croire votre Supérieure ou votre directeur, quand ils vous disent que vous êtes scrupuleuse, comme quand ils vous décident que telle ou

telle chose vous est permise ou défendue ; autrement, votre mal ne pourrait jamais se guérir, et vous en reviendriez toujours à dire que les personnes scrupuleuses sont obligées de suivre conseil, mais pour vous, que vous ne l'êtes pas.

Mais je ne sais, direz-vous encore, si je m'explique bien, quand j'expose ce qui me fait de la peine, et, par conséquent, je ne sais si l'on ne me trompe pas, ou si l'on ne me flatte pas par ma faute.

Je réponds que c'est encore à votre directeur ou à votre Supérieure à juger si vous vous expliquez bien ou non, quand vous leur avez dit les choses avec le dessein qu'ils vous connaissent, et que vous leur avez laissé une entière liberté d'éclaircir ce qu'il y a dans votre conscience de propre à vous donner de l'embarras ; vous devez croire sur leur parole que vous vous êtes assez expliquée, et les tenir chargés devant Dieu de tout le mal prétendu dont ils vous auront commandé de ne pas vous mettre en peine et vivre en paix. Autrement, on n'en finirait pas, on se permettrait cent et cent réflexions embarrassantes contre leur ordre, et c'est là ce que je nomme orgueil, obstination, entêtement ; alors le mal deviendrait incurable.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez employer, contre les scrupules, supposé que quelques-unes d'entre vous fussent atteintes de ce mal, les remèdes généraux et particuliers que je viens de vous indiquer, principalement la soumission et une grande obéissance aux personnes que Dieu a chargées de vous conduire ; que l'Evangile nous assure que *celui-là écoute Dieu, qui écoute ses ministres*¹ ; que c'est refuser d'obéir à Dieu, que de refuser d'obéir à sa Supérieure ou à son directeur pour faire sa volonté ; que c'est un effet de l'orgueil que le démon inspire, que de

(1) Qui vos audit, me audit. *Luc. 10. 16.*

101 C. IV.

préférer ses lumières à leur instruction et à leur expérience; que Jésus-Christ lui-même sur la terre n'a pas cru devoir faire sa volonté, mais celle de son Père, comme il nous l'a enseigné par ces paroles qu'il a prononcées, aux jours de sa vie mortelle: *Oh! pour moi, je fais toujours ce que je sais bien être agréable à mon Père*¹; et par ces autres, à l'instant de son agonie mortelle: *O mon Père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*²; que si les personnes scrupuleuses refusent de soumettre leur volonté à celle de leur confesseur, c'est parce qu'elles ne connaissent pas leur aveuglement, et qu'elles croient voir clair dans les plus épaisses ténèbres; que leur mal ordinaire est de croire qu'elles sont éclairées, lorsqu'elles ne le sont pas; que leur orgueil leur fait former des principes de conscience, qui ne sont fondés que sur leur témérité, leur amour-propre et leur présomption. Ainsi soit-il.

(1) Quia ego, quæ placita sunt ei, facio semper. *Joan. 8. 20.*

(2) Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth. 26. 39.*

C. CONFÉRENCE.

III. SUR LES SCRUPULES.

DIFFÉRENTES SORTES DE SCRUPULES.

1. *Sur la Foi.*
 2. *Sur l'Espérance.*
 3. *Sur la Charité ou Amour de Dieu.*
 4. *Sur la Pureté.*
 5. *Sur la Prière.*
 6. *Sur la Confession.*
 7. *Sur la Communion.*
-

Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

Mon joug est doux à porter et mon fardeau est léger. Matth. 11. 30.

C'est Jésus-Christ lui-même, mes Sœurs, qui, dans le saint Evangile, nous adresse ces paroles si encourageantes et si consolantes. Qu'il est doux, en effet, de servir ce divin Sauveur, et que la servitude du monde, du péché et de nos propres passions, avec toutes leurs fausses douceurs, est dure et pénible, en comparaison du joug du Seigneur ! Ce que la grâce procure de paix et de consolation ici-bas, ce que l'espérance en fait attendre dans le ciel, dédommage bien une âme chrétienne de toute la peine qu'elle se donne à combattre ses passions et à dompter ses penchants. Un joug que Jésus-Christ prend avec nous,

peut-il être incommode? Un fardeau qu'il porte en nous par son esprit, peut-il être pesant? Ah ! que le Roi-Prophète avait donc raison de s'écrier : *Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux*¹ ! Mais d'où vient donc qu'au lieu de goûter ces douceurs attachées au service de Dieu, on voit quelquefois des âmes, d'ailleurs pieuses et vertueuses, vivre dans une mélancolie habituelle et rester constamment sous le poids d'une tristesse accablante? Il est facile d'en assigner la cause, c'est qu'elles prennent mal la piété et se laissent aller à de vains scrupules, dont leur imagination s'effraie comme d'autant de fantômes, mais qui, dans la réalité, ne sont rien.

Or, ce sont ces scrupules que je viens essayer de combattre aujourd'hui. Il en est de bien des sortes, mais je les réduis à sept principaux : 1° sur la foi ; 2° sur l'espérance ; 3° sur la charité ou amour de Dieu ; 4° sur la pureté ; 5° sur la prière ; 6° sur la confession ; 7° sur la communion. Tel est le sujet de cette Conférence.

1. SUR LA FOI.

Il y a des personnes qui ont des pensées contre la foi ; des doutes contre les vertus les plus essentielles de la religion se présentent continuellement à leur esprit, et il leur semble qu'elles y ont consenti, quoique cependant elles les détestent.

Je commence par supposer que ces doutes contre la foi ne viennent point de la lecture de quelque livre dangereux ou de quelque conversation avec des personnes suspectes à cet égard ; car s'ils avaient une telle cause, ils seraient assurément des péchés.

Mais ce n'est point le cas où se trouvent les personnes scrupuleuses dont il s'agit ici. Elles s'imaginent qu'elles n'ont pas de foi, parce que les doutes ou plutôt les scru-

(1) *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Ps. 55. 9.*

pules qu'elles ont sur ce sujet, leur font penser que tel ou tel point de notre sainte religion pourrait être fabuleux. Dans le temps même qu'elles ont cette pensée, elles en sont affligées ; elles recourent à Dieu, mais elles la croient péché, parce que leur imagination en est vivement frappée. Or, toutes ces marques sont des preuves qu'il n'y a rien de volontaire dans ces doutes, ni, par conséquent, rien de criminel.

Le moyen de s'en délivrer, c'est de ne point s'échauffer la tête à forger des raisonnements pour se convaincre des vérités que la foi enseigne, et sur lesquelles elles sont tourmentées. Une âme véritablement chrétienne doit se souvenir que son état est de croire, et non de raisonner sur les mystères. Les raisonnements dans cette matière ne sont propres qu'à enfler l'orgueil ou qu'à jeter dans l'abattement. C'est uniquement par l'humilité et par la prière que la foi se fortifie, et qu'on en obtient l'accroissement. Rien ne lui est plus contraire que de vouloir tout éprouver, tout sentir, s'assurer de tout ; c'est refuser de se confier à la parole de Dieu et à ses promesses.

Le mépris qu'on fait de ses doutes les dissipe, et fait perdre au démon l'espérance d'affaiblir dans la foi l'âme fidèle, par une tentation importune. On ne doit jamais interrompre son office ou ses prières, ni ses autres exercices de piété, pour s'amuser à rejeter les doutes que l'ennemi du salut ne suggère que pour les interrompre.

Ne regardez donc plus, ma chère Sœur, comme un manque de foi en vous ces doutes involontaires qui vous alarment si fort ; ce sont des tentations que Dieu permet pour éprouver votre constance, et si vous êtes fidèle à les repousser toujours avec vigueur, loin de vous affliger, comme vous faites, de leur violence et de la continuité de leurs assauts, réjouissez-vous, au contraire, de ce que la difficulté même du combat ne sert qu'à augmenter en vous le prix de la victoire.

En effet, c'est un principe incontestable dans la morale,

que nos mérites croissent, à proportion des violences que nous nous faisons. Or, comme il n'est rien peut-être qui nous coûte naturellement plus que de captiver notre esprit sur des vérités qu'il ne comprend pas et qu'il ne saurait même comprendre, il n'est peut-être non plus rien d'aussi propre à augmenter nos mérites devant Dieu, que de rejeter indistinctement toutes sortes de doutes en matière de dogme. Plus donc le démon s'efforce de vous suggérer des pensées contraires à la foi, plus même il s'acharne à vouloir vous plonger dans quelque incertitude à cet égard, plus aussi vous avez lieu de mériter par les fréquentes occasions qu'il vous donne de tenir toujours votre esprit dans la dépendance que vous devez à Dieu.

Mais, pour y réussir, comme je viens de vous le dire, le moyen n'est pas d'examiner et d'approfondir vos doutes, c'est, au contraire, de les mépriser, jusqu'à ne vouloir pas même les écouter. En voulant raisonner vous-même, vous ne feriez qu'augmenter votre embarras, et, au lieu de parvenir à dissiper la tentation, tout aboutirait infailliblement à l'augmenter. Une chose bien consolante pour vous, c'est que dans tous ces combats par où le démon cherche à ébranler votre foi, il ne saurait jamais tenir la victoire que de vos propres mains. Il peut vous tenter malgré vous, mais il ne saurait vous vaincre, si vous ne le voulez. Ne vous troublez donc pas de tous ces doutes, qui ne vous sont pas libres. Ce sont des doutes suggérés par le démon, mais ce ne sont pas vos doutes. Aussi, supposé toujours votre fidélité à la grâce pour les rejeter et pour les désavouer, loin d'en souffrir aucune mortelle atteinte, votre foi n'en deviendra que beaucoup plus méritoire. Heureusement les doutes qui vous affligent n'ont rien en vous de volontaire ; et c'est précisément aussi parce que votre volonté n'y a aucune part, que vous ne devez pas vous en affliger. Rejetez-les sans jamais les écouter. Humiliez-vous de la triste nécessité où vous vous trouvez de les souffrir malgré vous. Produisez des actes de foi sur la vérité que le démon vou-

draît obscurcir dans votre esprit, et ne vous attristez plus de ce qui peut faire en vous un vrai sujet de mérite.

Quand vous avez ces doutes, faites un signe de croix sur votre front, sur votre bouche et sur votre cœur; c'est un puissant exorcisme contre le tentateur; le nom adorable de Jésus le met en fuite. Il faut, dans ces moments critiques, recourir à Dieu par la prière, et lui dire avec confiance : « Je crois, Seigneur, augmentez ma foi. Retire-toi, Satan, je te renonce, auteur des doutes contre la foi; je me tourne vers Jésus-Christ, mon aimable Sauveur et mon divin Epoux. » Mais tout cela doit se dire sans beaucoup de contention, et sans que les personnes qui nous voient, s'en aperçoivent.

II. SUR L'ESPÉRANCE.

Il y a des personnes dont l'esprit, tourmenté par des scrupules contre la foi, ne l'est pas moins contre l'espérance chrétienne. Tout occupées de la rigueur des jugements de Dieu et des vengeances qu'il tire du péché, elles croient ne point avoir confiance dans ses miséricordes, et ne rien trouver ni dans leur vie passée, ni dans leur conduite présente, qui puisse les assurer d'une heureuse fin et du pardon de leurs fautes. Toutes ces pensées les affligent à un tel point, qu'elles ne goûtent plus de repos, parce qu'elles craignent toujours de tomber dans le désespoir.

A celles-ci je dirai qu'il ne faut pas occuper leur esprit des justices divines, ni des effrayantes vérités de la religion, mais plutôt se rappeler les bontés infinies de Dieu, qui ne veut point nous perdre, mais nous sauver. Quel tort, je vous le demande, ne se font pas ces personnes, toujours tremblantes et toujours agitées, en ne regardant ce Dieu de bonté que comme un Maître dur et inflexible, dont elles n'osent approcher, que comme un Juge inexorable, insensible à leurs prières et à leurs larmes, sans

compassion pour leurs misères? Ce n'est pas connaître ce bon et aimable Maître, que d'avoir de pareils sentiments et de le servir par la crainte, tandis qu'il veut que nous allions à lui par l'amour et par la confiance. Sa bonté et sa miséricorde, comme sa puissance, sont sans bornes, pourquoi voudrait-on les limiter ou s'en défier? Il nous aime plus que nous ne pouvons nous aimer nous-mêmes. Si nous l'offensons, il ne laisse pas d'avoir des pensées de paix et de miséricorde pour nous; il nous rappelle, il nous recherche, il nous attend, il revient à nous, il nous rend son amour, il oublie nos fautes, et il nous les pardonne pour toujours.

Il est vrai que nous ne méritons pas ces faveurs ni ces attentions de la part d'un si bon et si aimable Père; mais Jésus-Christ, son divin Fils, les a méritées pour nous, par l'effusion de son sang adorable. Avec quelle confiance devons-nous donc tout attendre de Dieu, lorsque nous considérons que Jésus-Christ, dans le ciel, est notre avocat, notre protecteur et notre médiateur auprès de son Père! Ah! ce Père saint peut-il refuser quelque chose à ce Fils adorable, qui nous aime et dont nous sommes les enfants? Peut-il ne pas nous aimer, en nous voyant tout couverts du sang de ce *Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances* ¹?

Tous ces motifs sont consolants et bien capables de ranimer notre courage, lorsqu'il est abattu par la crainte. Mais le temps de faire paraître davantage notre espérance, c'est lorsque nous sommes dans ces troubles et dans ces peines qui semblent nous la ravir, et que tout paraît alors désespéré pour nous; oui, c'est surtout dans ces moments critiques que nous devons recourir à Dieu. Il ne nous manquera pas, puisqu'il nous a promis *de nous écouter et d'être avec nous dans la tribulation* ².

(1) Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. *Matth. 3. 17.*

(2) Ego exaudiam eum, cum ipso sum in tribulatione. *Ps. 90. 15.*

Quand même il nous semblerait que Dieu nous rejette, qu'il ne veut écouter ni nos prières, ni les gémissements de notre cœur, il faudrait encore se jeter, avec plus de confiance, dans le sein de sa miséricorde et dire avec le saint homme Job : *Quand je verrais mon Dieu, le glaive à la main, et qu'il me donnerait le coup de la mort, j'aurais toujours confiance en lui*¹. Non, Dieu ne perdra jamais une âme, et surtout une âme consacrée à son service par les vœux de religion, qui a une véritable confiance en lui. O bonté ! ô tendresse ! ô miséricorde de mon doux et aimable Sauveur ! Malheur à qui se défie de vous, puisque *vous ne rejetez jamais un cœur contrit et humilié*² !

Il ne faut donc pas aller chercher dans le fond de sa misère de quoi entretenir celui de sa défiance. C'est le moyen d'être encore plus misérable, que de s'occuper si fort de son état ; car c'est le moyen d'y demeurer, que de n'oser espérer d'en sortir. Il faut, au contraire, chercher dans les bontés et les miséricordes de Dieu de quoi soutenir et ranimer sa confiance, et, à l'exemple du Roi-Prophète, dire : *J'ai élevé mes yeux vers la montagne sainte, d'où me peuvent venir mon secours et ma force*³. Un regard de confiance suffit pour s'attirer une grande miséricorde : *Parce qu'il a espéré en moi*, dit le Seigneur, en parlant du juste, *je le délivrerai ; oui, je le protégerai, parce qu'il a eu recours à mon nom*⁴. « O admirable libéralité de Dieu, s'écrie saint Bernard, de ne jamais manquer d'assister ceux qui espèrent en lui ! » *Nos pères ont espéré en vous, Seigneur*, ajoute le saint Roi-Prophète, *et vous les avez délivrés ; ils ont élevé leur voix*

(1) Etiam si occiderit me, in ipso sperabo. Job. 15. 15.

(2) Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. Ps. 50. 19.

(3) Levavi oculos meos in montes, undè veniet auxilium mihi. Ps. 120. 1.

(4) Quoniam in me speravit, liberabo eum ; protegam eum, quoniam cognovit nomen meum. Ps. 90. 14.

vers vous, et ils ont été sauvés; ils ont espéré en vous, et ils n'ont pas été confondus¹ : Jetez les yeux, dit le Sage, sur toutes les nations de la terre, et sachez que jamais personne n'a espéré en Dieu, qui ait été confondu. Car qui a jamais eu recours au Seigneur, ajoute-t-il, et qui a jamais mis toute sa confiance en Dieu, sans avoir été exaucé? Quel est celui qui l'a invoqué, et qui a été abondonné² ? N'en est-ce pas assez, je vous le demande, pour rassurer ces âmes tremblantes, ranimer leur courage abattu, dissiper leurs craintes, réveiller et soutenir leur espérance ?

III. SUR LA CHARITÉ OU AMOUR DE DIEU.

Il y a des personnes qui croient être sans amour pour Dieu, et qui disent ne l'avoir jamais aimé comme elles le doivent. Autrement, ajoutent-elles, elles seraient aussi sensibles à la perte de sa grâce, qu'elles l'ont été à la mort d'un père, d'une mère, d'une sœur, d'une parente, d'une amie.

D'abord je dois vous faire observer que le précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur, et plus que toutes les choses du monde, ne nous oblige pas à avoir pour lui cet amour tendre, affectif et sensible, qui a fait goûter à plusieurs grands Saints mille douceurs, jusqu'à des extases de joie et des transports d'amour ; ce sont des grâces singulières que Dieu n'accorde qu'à un petit nombre d'âmes d'élite.

Cela observé, il faut distinguer deux sortes d'amour, un amour tendre, affectif et sensible, que la seule nature inspire, et un amour effectif, appréciatif et d'estime, qui se

(1) *In te speraverunt patres nostri ; speraverunt, et liberasti eos ; ad te clamaverunt, et salvi facti sunt ; in te speraverunt, et non sunt confusi. Ps 21. — 5. 6.*

(2) *Respicite, filii, nationes hominum, et scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est. Quis enim permansit in mandatis ejus, et derelictus est ? aut quis invocavit eum, et despexit illum ? Eccli. 2. — 11. 12.*

règle par la raison, quand la raison elle-même est réglée par la religion et par la foi. Et pour vous rendre sensible cette vérité, je suppose une mère et un père qui aiment réellement et véritablement leur fils unique. La mère l'aime d'un amour plus sensible que raisonnable, d'un amour tendre et affectif, qui fait qu'elle voudrait l'avoir toujours sous les yeux, ne jamais le perdre de vue, et ne le voir jamais éloigné d'elle. L'amour, au contraire, que le père a pour ce même fils, est un amour plus raisonnable que sensible ; amour judicieux et effectif, qui ne tend qu'à procurer l'avancement de ce fils, aux dépens du plaisir qu'il aurait de le voir toujours près de sa personne ; amour qui le fait résoudre à l'éloigner, à l'envoyer aux académies publiques des sciences et des beaux-arts, pour qu'il apprenne ce que doit savoir un jeune homme de son âge et de sa condition ; amour enfin par lequel il consent à exposer aux périls de la guerre ou aux dangers de la mer une vie qui lui est si chère, pour qu'il se fasse, un jour à venir, une position dans le monde. Sur ce principe, la mère aime plus son fils d'un amour tendre, sensible et affectif ; mais le père l'aime davantage d'un amour raisonnable, effectif, appréciaatif et d'estime ; et cet amour est, sans contredit, le plus parfait, parce que le sensible y a moins de part que la raison, qui en est la règle, au lieu que l'amour tendre, affectif et sensible, est souvent accompagné de mille défauts, et suivi de plusieurs inconvénients.

Or, j'en dis autant, et à proportion, de l'amour que nous devons à Dieu, par rapport à celui que nous avons pour les choses de la terre. L'amour, comme la douleur, suit toujours la nature des objets qui le font naître. Quand on aime un objet sensible, une bonne et excellente mère, par exemple, l'amour qu'on a conçu pour elle est également un amour sensible, et la douleur que cause sa perte, est aussi, par conséquent, une douleur sensible qui va jusqu'à faire verser des larmes et pousser des soupirs : mais, quand on aime Dieu et sa sainte grâce, comme ce digne objet est

tout spirituel et qu'il ne tombe pas sous les sens, l'amour qu'on en conçoit est aussi un amour tout spirituel, où le sensible a souvent peu de part, et, par conséquent, la douleur qu'on a de l'avoir offensé, est pareillement une douleur toute spirituelle, où la raison seule et la religion agissent, où le sensible a souvent très-peu de part, et qui ne fait que rarement verser des larmes. C'est de là qu'il arrive si souvent que des personnes, d'ailleurs vraiment vertueuses, ne pleurent pas dans la douleur qu'elles ont d'avoir péché, comme elles pleurent, quand elles ont perdu un bien sensible, un père, par exemple, une mère, un frère, une sœur, une personne quelconque qui leur était chère, quoique cependant elles aiment Dieu plus que toutes ces choses, et qu'elles soient disposées à mourir plutôt que de l'offenser grièvement à l'avenir.

Cela ainsi supposé comme certain, je dis que nous ne sommes pas obligés d'aimer Dieu, plus que toutes choses, de cet amour sensible, affectif et tendre, qui fait sur notre cœur des impressions réelles et sensibles. Nous n'en sommes pas toujours les maîtres, et souvent de très-grands Saints, par une permission divine, ont gémi longtemps de ne pas sentir leur cœur embrasé de ce feu sacré qui fait goûter mille douceurs dans le service de Dieu. La séraphique Thérèse, ainsi que le bienheureux Jean de la Croix, en sont un exemple frappant. Ces deux grandes âmes se sont vues, durant plusieurs années, dans des états d'aridité et de sécheresse spirituelle où elles croyaient ne pas aimer Dieu et n'en être pas aimées; où même elles s'en croyaient abandonnées pour quelque infidélité secrète qui leur était inconnue, quoiqu'elles en fussent cependant aimées avec beaucoup de tendresse, parce qu'il plaisait à Dieu d'éprouver leur constance, en leur retirant ses consolations sensibles.

IV. SUR LA PURETÉ.

Il y a des personnes qui, quoique très-chastes et très-vertueuses, ont l'esprit tellement rempli de pensées contre la pureté, qu'elles croient toujours y avoir consenti. De là les peines intérieures qu'elles éprouvent, les anxiétés qui les tourmentent, sans cesse, les embarras de conscience où elles se trouvent, malgré les dispositions où elles sont habituellement de mourir plutôt mille fois que de vouloir offenser Dieu mortellement, et malgré leur continuel recours au Seigneur dans ces moments d'épreuves et de tentations.

Ah ! sans doute, la situation de ces personnes est pénible, mais elle n'est pas criminelle. A la vérité, le trouble où elles se trouvent dans ces moments critiques, les empêche de porter un jugement sain de leur état, et pour les guérir et les rassurer contre ces frayeurs excessives, il faut des raisons pour les convaincre et des conseils pour les suivre.

Je leur ferai donc observer qu'il y a une grande différence entre ce qui se passe en nous par un effet de notre choix et de la détermination libre de notre volonté, et entre ce qui nous arrive par un effet de l'imagination et de la partie inférieure de l'âme. Le voisinage de l'imagination et de l'esprit, et la liaison de l'esprit avec la volonté font qu'il est quelquefois difficile de discerner si ce qui est entré dans l'imagination et dans l'esprit et y a fait quelque séjour, a été volontaire, et si l'on y a consenti.

Cette difficulté trompe tellement les personnes scrupuleuses, ou, du moins, d'une conscience timorée, qu'elles sont moins capables de se conseiller elles-mêmes qu'elles ne conseilleraient les autres, ne pouvant faire la distinction entre un mouvement de l'imagination et un mouvement de la volonté. Elles croient avoir consenti aux mauvaises pensées, dès qu'elles se sont présentées à l'esprit ;

mais on doit juger le contraire, quand ces pensées leur font de la peine et leur causent de l'horreur. Si elles avaient ouvert leur cœur au démon, par une lâche complaisance aux pensées qu'il leur inspire, il ne les inquiéterait pas davantage; comme il regnerait au milieu de leur cœur, il ne leur ferait pas les violences qu'il leur fait souffrir pour y entrer. La peine qu'elles endurent, par conséquent, d'avoir ces pensées, l'horreur qu'elles en ont, la disposition actuelle et habituelle où elles se trouvent de perdre plutôt la vie que la grâce, tout cela prouve évidemment qu'il n'y a point de péché commis, parce qu'il n'y a point de consentement donné. La partie inférieure est, à la vérité, frappée de ces images sensibles du péché, mais la partie supérieure n'est point entraînée. Le sentiment du plaisir est bien différent du consentement au plaisir: le premier est involontaire en lui-même, et le second est toujours volontaire.

C'est sur ce principe que saint Augustin dit que personne ne donne atteinte à la pureté de son corps que par le consentement et par l'acquiescement de la volonté: « Tout ce qui arrive malgré nous, dit ce Père, et que nous ne pouvons détourner par tous nos efforts, ne blesse point la chasteté. Ce n'est point un crime de souffrir ce qu'on ne peut éviter; c'en est un seulement d'y consentir. Or, pour donner son consentement à une chose, ajoute ce même Docteur, il faut l'approuver et la vouloir. » Mais quoiqu'on soit dans l'obligation d'en faire un désaveu, il n'est pas pour cela nécessaire de s'agiter avec excès, parce qu'il peut arriver que tous les efforts et toutes les résistances que l'on pourrait y opposer, ne serviraient qu'à augmenter et à fortifier les tentations. On peut donc, après les avoir désavouées, demeurer tranquille, pourvu qu'on ait une ferme résolution de n'y donner aucun consentement volontaire.

L'apôtre saint Paul, ce vase d'élection choisi pour porter le nom de Dieu aux nations, ce grand Saint confirmé en

grâce, qui avait été ravi au troisième ciel, éprouvait dans lui-même cette loi des membres opposée à l'esprit. L'ange de Satan le tourmentait vivement par l'aiguillon de la chair et par les images du péché, comme il s'en plaint lui-même. C'était une grande humiliation pour un Apôtre si mortifié dans son corps, de sentir en lui les atteintes de la concupiscence, d'en souffrir la violence, et d'être sans cesse obligé de se trouver aux prises avec elle. Ces révoltes, ces tentations, ces images du péché n'étaient certainement pas des crimes dans ce grand Apôtre; le chagrin qu'il en ressentait, l'horreur qu'il en avait, font voir que n'y donnant aucun consentement, il n'y commettait aucun péché, et prouvent en même temps que le sentiment, tout vif qu'il est, n'est ni un consentement ni un acte de la volonté. Or, les personnes que j'ai supposées et dont il s'agit ici, se trouvent précisément dans la même situation que cet Apôtre; elles éprouvent la même loi opposée à celle de l'esprit qu'il éprouvait; elles en ont de la peine et même de l'horreur; elles aimeraient mieux mourir que de pécher: il n'y a donc point de péché en elles; cet ange de Satan leur est laissé comme à l'apôtre pour les humilier; leurs tentations deviennent même un exercice à leur vertu; leurs combats leur méritent la couronne de la victoire: elles doivent, par conséquent, se rassurer, loin de s'épouvanter à l'excès, et se reposer en Dieu avec confiance.

Elles doivent se rappeler, ainsi que l'enseigne le saint concile de Trente, « que la concupiscence ou l'inclination au mal et au péché reste dans les personnes baptisées; » que cette concupiscence ayant été laissée pour le combat, elle ne peut nuire aux personnes qui ne consentent point à ses attaques ni à ses attrait, mais qui leur résistent par la grâce de Jésus-Christ; que si elle est la source de tous les crimes dans les personnes qui s'abandonnent aux mauvais penchants qu'elle inspire, elle fournit aux âmes justes un vaste champ aux palmes et aux couronnes par les victoires que la grâce leur fait remporter

sur elles-mêmes ; que s'il n'y avait point de combats à livrer ni de victoires à remporter, la chasteté ne serait d'aucun mérite, puisqu'elle serait naturelle en nous, et qu'elle n'aurait aucun ennemi qui lui déclarât la guerre, et elle ne serait plus une vertu d'un si haut prix, puisqu'il n'en coûterait ni soins, ni efforts, ni mortification, ni vigilance pour l'acquérir et pour la conserver.

Après avoir ainsi persuadé à ces personnes d'une conscience scrupuleuse qu'il n'y a pas de péché dans ces pensées, il faut encore leur donner plusieurs avis salutaires et qui leur seront d'une grande utilité.

1^o C'est de ne point s'en inquiéter ; car c'est ordinairement la peur qu'on a de ces pensées, la contention d'esprit avec laquelle on les combat, la réflexion qu'on y fait, qui en redoublent la violence, et les impriment de plus en plus dans l'esprit.

2^o C'est, par exemple, de détester tous les matins tout ce qui peut offenser Dieu, d'en concevoir de l'horreur, et de prendre la ferme résolution de ne point l'offenser ; et si, durant le cours de la journée, elles ont de mauvaises pensées qui leur causent de l'inquiétude, parce qu'elles doutent si elles y ont consenti ou non, c'est de ne point se troubler ni de ne point perdre la confiance en Dieu, mais de se demander à elles-mêmes : *Ma volonté pour Dieu a-t-elle changé depuis ce matin ? ai-je voulu offenser Dieu ?* Alors leur conscience répondant à son tour : *Non*, elles doivent mépriser ces pensées et s'abandonner entièrement à la miséricorde de Dieu, qui est un bon père. Tant qu'elles ne sont point certaines d'avoir consenti à ces mauvaises pensées, elles doivent se persuader que leurs doutes, quand elles en éprouvent, sont des scrupules, et qu'au fond elles n'ont pas péché, ou que s'il y a eu un péché, il ne peut être que très-léger ; car, lorsqu'on a pleinement consenti à une pensée ou à une action mauvaise, on s'en souvient, et une parfaite délibération laisse après soi des impressions assez vives pour faire juger qu'elle a été telle.

3° C'est de ne pas changer aisément de directeur; car je dois faire observer en passant que comme ce serait une chose fort inutile à la santé du corps de prendre autant de remèdes qu'on consulte de médecins différents, de même ce ne serait pas un moyen convenable pour retrouver la paix de la conscience, de s'adresser à différents confesseurs pour leur demander des avis et des conseils, qui se contrediront peut-être les uns les autres, parce que dans le nombre des confesseurs consultés, il peut s'en trouver qui, ne connaissant pas bien l'état de conscience de la personne qui s'adresse à eux, ou qu'elle-même grossissant les objets et les représentant sous une face différente, la jettent, au lieu de la tranquilliser, dans les plus grandes perplexités: et pour remédier à cet embarras, il faut s'en tenir au jugement d'un confesseur ordinaire, prudent, éclairé et sage, qui, connaissant le fond et le détail de la conduite de sa pénitente, ainsi que sa véritable situation d'esprit et de cœur, est plus en état d'en juger solidement qu'un autre qui n'en a qu'une connaissance superficielle; et elle, de son côté, doit lui obéir aveuglément dans tout ce qui a pour objet le bien de sa conscience, profitant des avis qu'il lui donne, et ne se troublant plus sur ses dispositions, quand une fois il lui a dit qu'elles n'offensent point Dieu.

V. SUR LA PRIÈRE.

Il y a des personnes qui, lorsqu'elles sont troublées par des pensées, soit contre la chasteté, soit contre la foi, l'espérance et la charité ou amour de Dieu, et qui, lorsqu'on leur conseille de recourir à Dieu par la prière, répondent qu'il n'a point leurs prières pour agréables, parce qu'elles sont toutes accompagnées de distractions, qui reparaissent dans le même instant qu'elles les rejettent; de sorte que toujours distraites, toujours troublées et priant sans goût, sans consolation, elles croient que Dieu les a abandonnées, et elles tombent dans la tristesse et le découragement.

C'est grandement se tromper que de s'imaginer qu'on n'est pas agréable à Dieu, parce qu'en le priant, on n'a ni son cœur, ni son esprit en paix et qu'on n'éprouve alors que des distractions et des sécheresses. Les plus grands Saints, en particulier saint Bernard, saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, saint Jean de la Croix, saint François de Sales et la séraphique sainte Thérèse ont éprouvé que Dieu abandonne quelquefois ses meilleurs serviteurs à des sécheresses spirituelles si grandes, qu'il ne leur paraissait pas possible de s'entretenir dans une bonne pensée, et de faire la plus courte prière en paix et sans distractions ; mais ce souverain Maître dont les voies sont admirables et impénétrables, agit souvent ainsi pour purifier l'amour de ceux qui le servent, et pour recevoir de leur part des sacrifices dégagés de toute complaisance dans leur vertu, « les tribulations étant utiles, selon la remarque du pieux auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, pour nous humilier, nous purifier et nous instruire¹. »

Les exercices de piété que fait dans cet état une âme chrétienne, sans aucune consolation spirituelle, mais avec des sécheresses qui la désolent et des distractions qui la fatiguent, sont des moyens plus assurés pour parvenir à l'union du cœur avec Dieu. En effet, quand on fait son possible pour les remplir comme il faut, ils sont plus agréables à Dieu et plus méritoires que ceux que l'on pratique avec une dévotion sensible ; et en voici la raison : c'est que, lorsqu'on sert Dieu dans l'état de consolation, il peut y avoir beaucoup d'amour-propre, « et, comme le dit le saint Evêque de Genève, il y a alors tout lieu de craindre qu'on ne s'attache plutôt aux consolations de Dieu, qu'au Dieu des consolations, au lieu que, dans les sécheresses, on le sert uniquement par un effet de la fidélité qu'on lui doit. » C'est pourquoi il préférerait, avec tous les autres Maîtres de la vie spirituelle, l'état de sécheresse

(1) *Im. Ch. l. 1. c. 15. § 2.*

à celui de consolation, parce que la sainteté ne dépend pas d'une dévotion sensible, mais d'un amour pur qui s'élève au-dessus des sens, et qui ne recherche que Dieu seul. Ces personnes ont donc grand tort, quand, se voyant privées des consolations spirituelles et se trouvant affligées par des sécheresses, elles s'inquiètent, se troublent et se croient abandonnées de Dieu ; c'est avoir des sentiments bien contraires à sa bonté, puisque les âmes qu'il met dans cet état, sont celles sur lesquelles il a souvent de plus grands desseins. Ah ! qu'elles pensent alors que les dégoûts spirituels et les sécheresses du cœur, loin d'être des signes de réprobation, sont des marques de l'amour de Dieu pour elles, pourvu qu'elles souffrent avec patience ces épreuves du ciel, qu'elles s'humilient, qu'elles mettent leur confiance en Dieu, et qu'elles soient aussi exactes à remplir tous les devoirs de leur état, que si elles éprouvaient beaucoup de douceur et de consolation dans la pratique de ces devoirs.

Dans cet état, elles doivent aussi éviter d'omettre aucune de leurs prières ou oraisons, comme le recommandait expressément à ses religieuses la grande sainte Thérèse, ni aucun de leurs exercices spirituels, prescrits par leur règle et leurs constitutions, et, en particulier, la confession et la communion. Elles ne doivent pas être moins attentives à ne jamais répéter leur office, ni aucunes prières d'obligation, sous prétexte que le tout a été accompagné de distractions. Elles doivent se rappeler que les plus grands Saints n'ont point été exempts de distractions ; qu'il n'est pas même au pouvoir de personne de les éviter absolument dans cette vie ; qu'elles ne sont matière de péché, que lorsqu'elles sont tout à fait volontaires, et que, lorsqu'on les combat, elles sont des occasions de mérite et des sujets de vertu ; qu'enfin le remède qui réussit le mieux pour les chasser, « c'est, dit un pieux auteur, de ne point s'en occuper, mais de revenir promptement à ce que l'on fait, quand on en a été détourné, pendant quelques moments, sans examiner ni ce qui en a détourné, ni la manière

dont on a été distrait; que les plus importunes distractions tiennent lieu de prières, si l'on en est affligé, et que c'est leur céder la place et leur abandonner les exercices de piété qu'elles ont tâché de troubler, que de les recommencer à cause d'elles. »

VI. SUR LA CONFESSION.

Il y a des personnes qui, ayant fait une confession générale, jouissent d'abord d'une grande tranquillité d'esprit, parce qu'elles croient avoir tout dit, et y avoir apporté la diligence requise; mais, parce que plusieurs péchés se présentent ensuite à leur esprit, elles craignent de ne les avoir pas confessés, et elles se croient sans cesse obligées de faire une nouvelle confession générale, espérant que, par ce moyen, la joie et la confiance, bannies de leur cœur, y reparaitront.

Ces personnes feraient beaucoup mieux de se conformer à l'avis de leur directeur, et, dès qu'il leur a dit de ne pas faire une nouvelle confession générale, elles doivent obéir et n'y plus penser. En effet, l'expérience prouve que ces répétitions de confessions, loin de calmer les inquiétudes, ne font que les perpétuer et les augmenter, et qu'après avoir fait une seconde et une troisième confession générale, on veut en faire une quatrième, parce qu'on est encore plus tourmenté que la première fois : « Nous avons vu, dit un Casuiste habile et expérimenté, plusieurs personnes scrupuleuses moins tranquilles après des confessions générales, réitérées et multipliées jusqu'à dix fois, que lorsqu'elles firent la première; et, en particulier, une personne d'esprit, qui passait dans le monde pour mener une vie très-sainte, laquelle n'avait cependant jamais pu trouver, par plusieurs confessions générales, la paix qu'elle cherchait en vain par ce moyen, et qui enfin, depuis près de vingt ans, n'avait fait que s'examiner de temps en temps dans le dessein d'en faire une nouvelle, sans cependant

s'être approchée, pendant tout ce temps, des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, sous prétexte qu'elle n'y était pas suffisamment disposée. C'est ainsi, ajoute-t-il, que le démon séduit les âmes, sous le spécieux prétexte d'une religion qui n'est qu'apparente, et d'une piété qui n'en a que les dehors. Et c'est là où malheureusement le scrupule conduit souvent les personnes qui ne veulent pas être dociles aux avis de leur confesseur. »

Il est donc dangereux pour les personnes scrupuleuses de se rappeler le souvenir des fautes qu'il serait mieux d'oublier, puisqu'elles entretiendraient, par la répétition de leurs confessions, des inquiétudes qu'elles sont obligées de faire finir. Toutes ces recherches sans fin et sans fruit leur font perdre un temps précieux, qui serait mieux employé à expier leurs fautes par la pénitence et l'humilité, qu'à se tourmenter à les chercher et à s'en confesser plusieurs fois. Elles se trompent en croyant que la sainteté dépend de cette scrupuleuse attention à tout dire et à tout expliquer en confession, puisque ce n'est pas le détail qu'on fait de ses péchés, qui les efface, mais le sang adorable d'un Dieu dans lequel elles doivent mettre toute leur espérance. Ces recherches scrupuleuses des péchés passés et les répétitions qu'elles en veulent faire en confession, ne servent souvent qu'à leur remplir l'imagination de mille idées qui les assaillent et qui les troublent, qui les empêchent de s'appliquer à bien examiner leur conduite présente, et à la bien faire connaître à leur confesseur. Car il en est de leur conscience comme d'un canal dont le fond est plein de boue, au-dessus de laquelle coule une eau pure et claire, tant qu'on ne remue pas cette boue, mais dont l'eau devient trouble et corrompue, dès qu'on la remue. Oui, quand une personne scrupuleuse peut gagner sur son esprit de s'abstenir de faire des retours inquiets sur sa vie passée, sa conscience est plus tranquille et plus pure, et, au contraire, quand elle remue la fange de ses péchés passés, sa conscience s'agite et se trouble à l'instant.

Mais ce n'est pas tout encore.

Il y a aussi des personnes qui craignent que leurs confessions ordinaires ne soient mauvaises, parce que, disent-elles, elles ne sentent aucune douleur des fautes dont elles s'accusent, qu'elles ne remarquent aucun changement dans leur conduite, et qu'elles portent toujours les mêmes péchés au tribunal de la Pénitence, quoiqu'à dire le vrai, elles en soient confuses, et qu'elles soient dans la résolution de s'en corriger toutes les fois qu'elles en font l'humble aveu.

A celles-là je dirai qu'il faut faire une grande différence entre les péchés véniels et les péchés mortels. Comme ceux-ci sont absolument incompatibles avec la justice et l'amour dominant de Dieu, et qu'on ne peut les haïr sincèrement sans les quitter, on doit tout craindre pour ses confessions, quand on y retombe souvent, et qu'on ne se corrige point. Il n'en est pas de même des fautes vénielles. Comme elles n'attaquent pas le fond de la vie spirituelle et qu'elles ne la font pas perdre, quoiqu'elles l'affaiblissent, on peut s'en confesser souvent avec une vraie douleur, et néanmoins y retomber souvent par fragilité, par surprise, par inattention. La bonté de Dieu les fait même ordinairement servir ou d'occasion à de grandes vertus, ou de précaution contre de grands périls, quand elles ne sont pas entièrement volontaires, et que la faiblesse humaine y a plus de part que la malice; en sorte qu'on ne peut pas dire qu'on les aime, quoiqu'on y retombe, ni que la douleur qu'on en a, n'est qu'apparente, quoiqu'on ne s'en corrige pas.

Le juste, dit la sainte Ecriture, tombe sept fois¹, c'est-à-dire beaucoup de fois par jour, sans cesser d'être juste. Il ne faut donc pas se désoler, si l'on retombe souvent, après s'être confessé, dans de semblables fautes, qui ne nous font pas perdre l'amour de Dieu, et qui sont des effets

(1) Septies enim cadet justus, et resurget. Prov. 24. 16.

de cette faiblesse dont le baptême ne nous n'a pas délivrés, mais que Dieu a laissée dans nous, pour servir d'exercice à la vertu et de sujet pour nous humilier. Le sacrement de Pénitence n'est pas établi pour nous rendre impeccables, et si Dieu a voulu qu'on le réitérât souvent, c'est parce qu'il a prévu que, pétris d'un limon de péché et de faiblesse, nous tomberions souvent dans ces fautes de fragilité. Il ne faut donc pas que ces personnes que je suppose vertueuses, mais qui sont scrupuleuses, concluent que leurs confessions sont mauvaises, parce qu'elles ne se corrigent pas de ces péchés et qu'elles y retombent.

Elles ne doivent pas juger non plus que leurs confessions sont nulles, parce qu'elles ne sentent point de contrition dans le tribunal de la Pénitence. La contrition n'est pas moins véritable, quoiqu'elle ne soit pas sensible. La douleur d'avoir offensé Dieu ne fait pas la même impression de sensibilité sur nous, que la mort d'un père chéri ou d'une mère tendrement aimée en ferait, parce que les choses spirituelles frappent moins nos sens que celles qui n'y tombent pas. La contrition, pour être agréable à Dieu, doit être dans le cœur, sans qu'il soit nécessaire qu'elle frappe sensiblement les sens, et les théologiens n'ont jamais exigé qu'elle fût sensible, mais seulement intérieure. Pourquoi donc chercher dans la contrition cette sensibilité, qui n'est pas nécessaire, qui souvent est un effet d'un tempérament tendre, plutôt que celui de la grâce? On doit donc bien prendre garde de réitérer, sous ce prétexte, ses confessions, mais considérer cette répétition comme une tentation du démon, qui dresse des embûches pour troubler la paix des consciences, et ravir la grâce attachée aux sacrements, en éloignant de ces sources sacrées.

VII. SUR LA COMMUNION.

Il y a des personnes qui ne veulent pas faire la sainte communion, qu'elles ne retournent auprès de leur con-

fesseur pour s'accuser de quelques fautes qu'elles ont oubliées et qu'elles regardent comme considérables, ou pour lui expliquer plus clairement qu'elles ne l'ont fait, quelques circonstances des péchés dont elles ont reçu l'absolution. Le confesseur a beau leur dire qu'il n'est pas nécessaire qu'elles reviennent ainsi avant leur communion ; qu'elles peuvent s'approcher en toute sûreté de la table sainte, elles ne peuvent se résoudre à suivre son avis.

Elles ont bien tort de ne pas obéir à leur confesseur ; elles doivent communier en paix, sans le venir trouver ainsi une seconde fois après leur confession. Le mérite de la confession ne dépend pas de nos connaissances, qui sont toujours bornées, ni de la fidélité de la mémoire, à laquelle nécessairement beaucoup de choses échappent, mais de la droiture de notre cœur et de la sincérité de la pénitence. Dieu, pour ainsi dire, a moins égard à des péchés légers qu'on a voulu dire, mais qui ne se sont pas offerts à l'esprit, ou dans l'examen de conscience, ou dans la confession, et dont on peut rendre compte dans un autre temps.

Quoiqu'on soit obligé de s'accuser en détail de tous les péchés qu'on sait ou qu'on croit être mortels, on n'est cependant pas dans cette même obligation à l'égard des péchés véniels, parce que le sacrement de Pénitence n'est pas le seul moyen par lequel on en puisse obtenir le pardon. Ces sortes de péchés peuvent être remis par des actes de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, de contrition, d'humilité, par le jeûne, l'aumône ou d'autres semblables bonnes œuvres, par la prière et surtout par l'*Oraison dominicale*, d'après l'enseignement des Pères de l'Eglise, et, en particulier, de saint Augustin, comme le remarque l'illustre Fénelon. Ecoutons un instant ce qu'enseigne, à ce sujet, ce pieux et savant Archevêque de Cambrai ; ce qu'il va nous apprendre servira encore plus à tranquilliser les personnes scrupuleuses, par rapport à leurs confessions hebdomadaires et leurs communions.

« Les Pères, dit-il, surtout saint Augustin, assurent que les péchés véniels sont remis par l'*Oraison dominicale*, par les jeûnes de l'Eglise et par les aumônes. Principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu divin consume nos imperfections, comme le feu matériel, la paille. Beaucoup de péchés légers sont remis à l'âme qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens Pères du désert, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail, sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils vivaient très-purement, et qu'il ne paraît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avait à s'accuser que de fautes légères et vénielles qu'on n'aime point, quand on aime Dieu bien sincèrement.

» J'avoue, continue-t-il, que l'usage présent de l'Eglise est bien différent, mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre; le fidèle peut donc y avoir recours, quand cet usage lui devient salutaire, et beaucoup de grands Saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des âmes qui se purifient admirablement par cette voie. Ce serait une indiscretion scandaleuse que d'ôter cette consolation et cette source de grâce à quantité de consciences délicates qui en ont besoin; mais il faut bien craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur uniquement pour se contenter¹. »

Il est donc nécessaire, à la vérité, de s'accuser des circonstances des péchés mortels, lorsqu'elles changent l'espèce et qu'elles sont notablement aggravantes, mais on n'est nullement obligé à déclarer celles qui ne sont pas de ce nombre. Ce n'est pas, encore une fois, par le seul détail de ses péchés qu'on en obtient le pardon, mais par la

(1) Fénelon. *Lettres spirituelles*. Tom. 4. pag. 410.

véritable contrition qu'on en a, et par le ferme propos qu'on fait de s'en corriger.

Tous ces principes supposés, ces personnes à qui je m'adresse en ce moment, après avoir fait une confession sincère et précédée d'un examen suffisant, ne doivent uniquement s'occuper, après être sorties du confessionnal, que des avis salutaires qui leur ont été donnés, et ne penser qu'à se préparer à faire une sainte et digne communion, remettant avec une parfaite confiance aux pieds de Jésus-Christ, leur Sauveur, tout ce qu'elles pourraient avoir oublié sans s'en inquiéter davantage ; et quand leur confesseur leur a dit d'aller à la sainte table, sans revenir à lui une seconde fois, elles doivent communier en paix par obéissance : c'est là le vrai moyen de se guérir de leurs scrupules.

Toutes ces redites sont indignes de la religion et ne rendent pas l'âme plus tranquille, comme je vous l'ai déjà fait observer ; elles font naître, au contraire, de nouvelles inquiétudes, plus grandes que les premières, et portent à l'éloignement de la communion, parce qu'on s'imagine qu'il est impossible d'avoir les dispositions nécessaires pour s'en approcher dignement. C'est s'amuser à des riens, c'est perdre son temps, que de rechercher, examiner, éplucher, et vouloir raconter, expliquer au confesseur des minuties et une foule de circonstances vaines et étrangères. Il faut accuser ses fautes en peu de mots. C'est remplir sa confession de bagatelles, que de dire avec un péché cent paroles où il n'en faut qu'une ; ce nombre de paroles inutiles ne sert qu'à troubler la paix du cœur et qu'à remplir la conscience d'erreurs.

Mais, direz-vous, ma chère Sœur, je ne suis pas contente, à moins que je ne déclare toutes les fautes qui se présentent à mon esprit.

Illusion ! vous ne devez pas chercher à vous contenter, mais à faire la volonté de Dieu. Soyez soumise à votre confesseur, et contentez-vous de lui déclarer vos péchés

comme il vous dit de les accuser. Si, après cet aveu, ils vous font encore de la peine, tant mieux, c'est une bonne marque. Vous devez porter cette peine en esprit de pénitence et en silence, et si vous suivez tous les avis qu'il vous donne dans le tribunal de la Pénitence, vous verrez bientôt la paix renaître dans votre âme. Et quand il serait vrai que vous auriez oublié quelque péché notable dans votre confession, dès que c'est involontairement et sans votre faute, vous en recevez d'abord la rémission par l'absolution du prêtre, et ensuite vous en êtes purifiée de plus en plus par la réception du sacrement de l'Eucharistie, ainsi que l'enseigne saint Thomas. « Voilà pourquoi, comme le remarque saint Augustin, l'Eglise, durant la célébration des saints mystères, nous fait demander à Dieu, soit par l'*Oraison dominicale*, soit par plusieurs autres prières de sa liturgie, qu'il efface nos iniquités, et qu'il nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de nos péchés, sans distinction de mortels ou de véniels, afin que nous n'entrions dans le sanctuaire qu'avec un cœur pur. »

Enfin, il y a encore des personnes qui croient que, pour bien communier, il faut avoir quelque assurance qu'on est en état de grâce; qu'il faut même que l'on soit dans un état de paix et de tranquillité qui fasse goûter combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent et qui ont le bonheur de le recevoir dans leur cœur; et, quand ces sentiments leur manquent, elles s'imaginent que tout est perdu, et que leurs communions sont mauvaises.

C'est bien mal à propos que ces personnes se tourmentent ainsi; car les Saints eux-mêmes n'ont pas eu sur la terre cette assurance qu'elles voudraient avoir avant que de communier; ils ne l'ont pas même cherchée, mais ils se confiaient en Dieu, et ils trouvaient leur repos dans cette confiance. Quand elles seraient assurées que leurs actions sont saintes, que leurs confessions sont sans défaut; quand bien même elles seraient certaines d'être en état de grâce, et qu'elles auraient quelque consolant témoignage de leur

conscience qu'elles font bien leur devoir, ce n'est pas tout cela précisément qui les sauvera. Ne doivent-elles pas savoir que c'est de la pure miséricorde de Dieu et non de leurs mérites qu'elles doivent attendre leur salut?

Elles doivent donc laisser à Dieu seul le jugement de leurs actions et de l'état de leur âme, et, après avoir tâché de remplir leur devoir, reconnaître avec humilité qu'elles n'ont encore rien fait, qu'elles sont devant lui des servantes inutiles; ensuite, attendre tout de sa miséricorde, et se tenir tranquilles. C'est une illusion de l'amour-propre, que de chercher scrupuleusement si l'on est digne d'amour ou de haine. C'est un mystère que Dieu ne veut pas nous révéler, afin de nous faire opérer notre salut avec une sainte crainte; et ce n'est pas par un certain sentiment de paix intérieure ni de consolation sensible, qu'on doit juger de la bonté de ses communions. Tant de grands Saints, qui ont passé plusieurs années dans le trouble et dans les peines, comme saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et beaucoup d'autres, recevaient avec fruit ce pain des Anges, quoi- qu'ils le reçussent avec crainte et dans le trouble, sans aucune consolation sensible.

Le parti que doivent prendre, dans cet état, les personnes dont il s'agit, c'est d'exposer leurs peines à leur confesseur, et de lui montrer une parfaite obéissance à cet égard comme en toute autre chose, sans se priver, de leur propre chef, de la sainte communion. Autrement, elles se rendraient coupables de désobéissance, en agissant par leur propre esprit, et en préférant leur jugement à la sagesse et à la prudence de celui qui leur tient la place de Dieu sur la terre.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs : 1^o que, par rapport aux scrupules sur la foi, le meilleur moyen de s'en délivrer, c'est de ne point s'échauffer la tête à forger des raisonne-

ments pour se convaincre des vérités que la foi enseigne et sur lesquelles on est tourmenté ; que les raisonnements, dans cette matière, ne sont propres qu'à enfler l'orgueil ou qu'à jeter dans l'abattement ; que c'est uniquement par l'humilité et la prière que la foi se fortifie dans les âmes et qu'elles en obtiennent l'accroissement ; 2^o que, par rapport aux scrupules sur l'espérance, il ne faut pas tant occuper son esprit de la justice divine ni des effrayantes vérités de la religion, que se rappeler les bontés infinies d'un Dieu de miséricorde qui ne veut point nous perdre, mais nous sauver ; que ce n'est pas connaître ce bon et aimable Maître, que de concevoir toujours de lui les sentiments d'un juge inexorable, insensible à nos prières et à nos larmes, et sans compassion pour nos misères, tandis qu'il veut que nous allions à lui par l'amour et la confiance ; que sa bonté et sa miséricorde, comme sa puissance, sont sans bornes ; que nous ne devons donc pas les limiter ou nous en défier ; 3^o que, par rapport aux scrupules sur la charité ou amour de Dieu, ce n'est pas une obligation d'aimer Dieu plus que toutes choses de cet amour sensible, affectif et tendre, qui fait sur notre cœur des impressions réelles et sensibles, mais seulement de cet amour effectif, appréciatif et d'estime, qui fait préférer sa sainte loi et le bonheur de le servir à tout ce qui nous captive le plus légitimement ; 4^o que, par rapport aux scrupules sur la pureté, le mieux et le plus certain est de s'en rapporter à son directeur ordinaire, et que si on ne l'a pas sous la main, il faut suivre les conseils que j'ai donnés ; 5^o que, par rapport aux scrupules sur la prière, on ne doit pas s'inquiéter de ses distractions involontaires ni se croire, pour cela, abandonné de Dieu ; qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter absolument, dans cette vie, ces sortes de distractions ; qu'elles ne sont matière de péché, que lorsqu'elles sont tout à fait volontaires, et que lorsqu'on les combat, elles sont, au contraire, des occasions de mérites et des sujets de vertu ; 6^o que, par rapport aux scrupules sur la confession, c'est se trom-

per que de croire que c'est le détail qu'on fait de ses fautes, dans le tribunal de la Pénitence, qui les efface, comme ce n'est pas acquitter ses dettes que d'en apporter le dénombrement exact ; que si l'on met sa principale confiance dans cet aveu, on ne sait pas à quel point on est insolvable ; que c'est le sang de l'Agneau sans tache qui est notre rançon et notre justice ; que c'est en lui seul que nous devons espérer, et qu'on se trompe grandement, quand on croit beaucoup faire en recommençant le récit de ses fautes, et en attendant plus de sa mémoire, que de la rédemption du Sauveur ; 7° enfin que, par rapport aux scrupules sur la communion, quand le confesseur a dit : « Allez à la sainte table, » on doit y aller, sans revenir à lui une seconde fois, et communier en paix, par obéissance, remettant avec une parfaite confiance aux pieds de Jésus-Christ tout ce qu'on pourrait avoir oublié, sans s'inquiéter davantage ; qu'il n'est point de moyen plus sûr d'acquérir la paix, que de recevoir, par la sainte communion, l'auteur même de la paix et le Dieu de toute consolation. Ainsi soit-il.

CI^e CONFÉRENCE.

SUR LES PEINES D'ESPRIT.

1. Quels sont les desseins de Dieu dans les Peines de l'esprit ?

2. Est-ce un mal que la répugnance à souffrir les Peines d'esprit ?

Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

Notre victoire est de vaincre le monde, et c'est notre foi qui nous donne cette victoire. 1. Joan. 5. 4.

La foi, mes Sœurs, est un grand don de Dieu, et une plus grande foi est encore un plus grand don de sa divine bonté. Mais, quelque ferme et inébranlable qu'on la suppose, il ne faut pas croire pour cela qu'elle soit toujours exempte de ces rudes attaques par où le démon cherche quelquefois à l'affaiblir en nous par mille peines d'esprit, toutes plus affligeantes les unes que les autres, qu'il nous suscite, et au moyen desquelles il cherche à jeter le trouble dans nos cœurs. Ce sont des tentations que Dieu permet pour éprouver notre constance, et, si nous sommes fidèles à les combattre toujours avec vigueur, loin de nous affliger de la violence et de la continuité de leurs assauts, nous devons nous réjouir, au contraire, de ce que la difficulté même du combat ne sert qu'à augmenter le prix de la victoire.

Mais, parce qu'il y a des âmes pusillanimes que les peines d'esprit mettent dans une agitation continuelle et

jettent dans un trouble étrange; que les unes se croient alors délaissées de Dieu, et que les autres s'inquiètent trop des révoltes de la nature contre ces sortes de peines qui la désolent, j'ai entrepris de traiter aujourd'hui cette matière. Ainsi : 1^o quels sont les desseins de Dieu dans les peines d'esprit ; 2^o est-ce un mal que la répugnance à souffrir les peines d'esprit ? Tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELS SONT LES DESSEINS DE DIEU DANS
LES PEINES D'ESPRIT ?

Il y a des personnes qui, ne connaissant pas quels sont les desseins de Dieu dans les peines d'esprit dont il permet qu'elles soient affligées, s'agitent, se troublent, perdent confiance, et ne peuvent comprendre comment ces sortes de peines peuvent s'accorder avec l'amour qu'il leur porte.

Avant que d'entrer en matière, il est bon de vous dire qu'on distingue communément deux sortes d'objets sur lesquels se portent les peines d'esprit, les maux de la vie présente, et ceux de la vie future ; ce qui fait que les unes sont appelées naturelles, et les autres surnaturelles.

Dans les peines naturelles, ce sont pour la plupart, soit par rapport à la santé, soit par rapport à la vie même, des anxiétés, des inquiétudes que la simple raison condamne, et qui n'ont pour l'ordinaire qu'une imagination blessée, mais une imagination si frappée, qu'elle n'écoute plus aucune sorte de raison. Les personnes ainsi peinées sont toujours les premières à en convenir et à s'en condamner. Cependant plus elles s'amusent à raisonner elles-mêmes, plus elles augmentent leurs peines. C'est un clou dans leur tête qui tient leur mal toujours présent à leur esprit. Souvent même ce sont plusieurs clous à la fois qui assujettissent toutes leurs pensées à tout ce qui peut leur faire le plus de peine. Dans cet état d'agitation et de trouble, elles

ne sont capables d'aucune affaire. A peine sont-elles en état de donner une attention convenable à leurs exercices de piété, et, tant que cette peine dure avec cette violence, il faut que tout se ressente de l'impression de chagrin qui les domine. Ce n'est pas que, de temps en temps, Dieu ne suspende les suggestions de l'ennemi du salut qui y mêle toujours son concours, et qu'il ne procure par-là quelque relâche à une si grande torture d'esprit. Quelquefois même il console une âme par des suavités qui la dédommagent abondamment de pareilles souffrances ; mais, pour l'ordinaire, ces intervalles de douceurs célestes sont courts, et les reprises du mal lui succèdent bien vite. Souvent même, si l'on y fait bien attention, l'on s'apercevra aisément que ces moments de bénédiction n'étaient que le pronostic de quelque prochaine tempête, plus violente encore que les précédentes.

Dans les peines surnaturelles, ce sont des anxiétés, des appréhensions, des craintes encore plus grandes. On voit alors de pauvres âmes si alarmées de la justice de Dieu, à la vue de tous les péchés de leur vie passée, ou bien si intimidées par le danger presque continuél auquel elles se trouvent exposées d'en commettre tous les jours de nouveaux, qu'on peut dire d'elles qu'elles passent leur vie dans un des plus douloureux genres de martyre qui se puisse imaginer.

Les unes croient leurs péchés d'autrefois trop griefs et trop multipliés pour oser se flatter qu'ils aient été pardonnés. Dans cette étrange supposition, elles regardent Dieu comme un censeur sévère, qui leur reproche sans cesse leurs infidélités passées ; comme un ennemi implacable, qui, irrité de leurs offenses, est résolu de ne pas leur faire grâce ; comme un juge aigri, qui se plaît à les trouver coupables ; comme un persécuteur impitoyable, qui, dès à présent, les poursuit comme autant d'objets de son animadversion. Ainsi trompées par l'esprit de ténèbres qui les remplit de toutes ces fausses idées, et qui ne tend

qu'à leur persuader qu'il n'y a plus en Dieu de miséricorde pour elles, elles regardent leur réprobation comme assurée, et, plusieurs fois dans un jour, elles tomberaient dans le désespoir, si le même Dieu qui permet une si terrible épreuve, ne les empêchait d'y succomber. Vous savez ce qu'on rapporte de l'aimable saint François de Sales, qu'une semblable tentation avait réduit aux derniers abois.

Les autres ne savent presque plus que penser de toutes ces humiliantes impulsions dont elles se sentent comme entraînées vers le mal. L'esprit tentateur, à qui Dieu permet de remuer leurs passions, les incite, avec tant de violence, aux penchants pour lesquels elles ont le plus d'éloignement, qu'elles en ont l'esprit tout troublé ; le trouble en est même si grand, qu'elles ne sauraient bien juger elles-mêmes de ce qui se passe en elles ; et ce qui achève de monter totalement leur imagination, c'est qu'elles se sentent aussi peu de goût sensible pour la vertu que si elles ne l'avaient jamais pratiquée. Aussi, ce que le commun des hommes ne comprend pas, c'est comment de si horribles peines d'esprit peuvent s'accorder avec l'amour que Dieu leur porte.

Or, tout ceci supposé, je dis que c'est précisément parce que Dieu aime ces âmes, et qu'en particulier il vous aime, vous, ma chère Sœur, qui êtes tourmentée par ces peines d'esprit, qu'il permet que vous en soyez affligée. Si vous étiez bien convaincue que le temps d'épreuve est, pour l'ordinaire, le temps de mériter, vous penseriez bien autrement de toutes ces peines intérieures, que vous ne faites. Oui, toutes ces agitations qui vous troublent l'imagination, toutes ces aridités qui vous dessèchent le cœur, toutes ces ténèbres qui vous obscurcissent l'esprit, toutes ces différentes attaques, en un mot, qui vous désolent et qui vous ravissent la paix, sont autant de différents moyens dont il se sert pour l'exécution de ses desseins sur vous, pour vous prouver son amour, en vous faisant miséricorde,

comme je vais vous en convaincre en vous rappelant ce qu'écrivait à ce sujet un pieux auteur, Lafiteau, évêque de Sisteron, au dernier siècle, à une religieuse de la Visitation.

« Quels sont, ma chère fille, lui disait-il, les desseins de Dieu sur vous en permettant les troubles qui vous agitent ? N'en doutez pas, d'un instant, Dieu veut vous purifier par toutes ces pensées intérieures. Il veut vous faire expier vos péchés en ce monde, laver les taches qu'ils ont imprimées à votre âme, vous acquitter envers sa justice de la peine temporelle qu'ils vous ont méritée. Il veut que vous fassiez, en tout ou en partie, votre purgatoire en cette vie, et c'est par bonté qu'il le veut, pour vous épargner les horribles tourments que vous auriez à souffrir en l'autre vie. »

Or, ce principe une fois établi comme incontestable, je vous le demande à présent, ma chère Sœur, avec quoi paieriez-vous, si Dieu lui-même ne prenait ainsi le soin de retirer le paiement que vous lui devez pour vos péchés ? Je conviens que vous êtes assez exacte à remplir les devoirs de votre état ; mais, après tout, cet état, quelque retiré, quelque régulier qu'il soit par lui-même, est-ce un état de peines qui approchent de celles qu'on souffre en purgatoire ? Si vous pensiez de la sorte, ce serait connaître bien peu ces horribles tourments auxquels tous les maux de ce monde ne sauraient être comparables. Quelle proportion, en effet, pourrait-il y avoir de quelques pratiques de mortification avec un feu que plusieurs Pères de l'Eglise, et entre autres saint Thomas, disent ne différer du feu de l'enfer que dans sa durée ?

Pour être lavée de toutes les souillures que votre âme a contractées par ses péchés, il faut que vous vous attendiez à en être purifiée, dans l'autre monde, par ce feu du purgatoire, ou qu'il y soit suppléé, dans celui-ci, par ces pénibles peines d'esprit par lesquelles Dieu veut bien quelquefois faire passer certaines âmes choisies qu'il a dessein d'élever en gloire.

Loin donc de vous plaindre de tous ces violents orages que l'ennemi du salut excite dans votre âme, et qui troublent tout le repos de votre vie, estimez-vous heureuse de la grande utilité que vous en retirez ; au fort de vos plus grandes tribulations, dites-vous souvent à vous-même : « O mon âme, il est vrai que tu souffres ; mais n'as-tu pas bien mérité de souffrir encore davantage ? ne vaut-il pas encore mieux être plongée dans l'horreur de tous ces troubles qui te désolent, que d'être ensevelie dans toute l'horreur des flammes ? Courage donc, mon âme, tu fais ici ton purgatoire ; et peut-être qu'en sortant un jour de ce misérable monde, rien ne retardera le bonheur que tu attends d'aller posséder Dieu. »

Voilà, ma chère Sœur, quels sont les desseins de Dieu sur vous dans vos peines, en vous purifiant dans ce monde, et voici comment il les exécute. C'est toujours par la pénitence que ces sortes d'expiations se font, mais par une pénitence qui tienne quelque chose de la rigueur de celles que les âmes, séparées de leur corps, font dans le purgatoire. Or, c'est ce qui se trouve non-seulement dans la rigueur, mais encore dans la durée de toutes ces grandes peines d'esprit dont il s'agit, et c'est ce qui se fait de la manière que voici.

Que l'âme sente, dans toute sa force, la rigueur et le poids d'une si rude épreuve, c'est d'abord une punition bien méritée pour toutes ses infidélités passées, et c'est aussi par la vive douleur que lui cause un si rigoureux châtiement, qu'elle commence à satisfaire à Dieu pour ses péchés. Qu'ensuite, frappée de la grandeur de ses maux, elle vienne à en désirer la fin, ce désir n'est pas condamnable ; mais, dans la crainte qu'étant trop naturel et peut-être trop empressé, il ne nuise à sa soumission, cent fois le jour elle dit à Dieu que, malgré sa répugnance naturelle à porter une croix si pesante, elle l'accepte et s'y soumet de tout son cœur. Pour cet effet, elle désavoue toutes les révoltes indélébiles de la nature, tous ses dépits, toutes

ses impatiences, tous ses murmures ; elle gémit de sa faiblesse, elle rougit de sa lâcheté, elle demande pardon à Dieu de toutes ses résistances à sa sainte volonté, et, à la vue de cette contrariété de sentiments que lui oppose son amour-propre, elle s'humilie, elle se confond, elle s'abîme dans la pensée de son néant. En tout et partout, il est vrai, ce sont là des combats qui l'exercent, et des peines qui la désolent : elle en a l'esprit et le cœur également déchirés ; mais, en cela même aussi, c'est une pénitence d'autant plus propre à la purifier, que la pénitence est plus rude et plus rigoureuse.

Joignez présentement à de si cuisants chagrins la longueur de leur durée ; car, ma chère Sœur, il ne faut pas vous le dissimuler, ces sortes de peines d'esprit ne sont pas des maux de quatre jours ; du moins est-il très-ordinaire de les voir durer longtemps. Saint François d'Assise en fut tourmenté pendant trois ans, avec cette circonstance que la compagnie et la solitude lui étaient également à charge. Après en avoir été travaillée pendant trente ans, sainte Jeanne de Chantal, à sa mort, témoigna qu'elle n'en était pas encore entièrement délivrée. Sainte Thérèse, saint François de Sales, pendant combien de temps n'ont-ils pas été tourmentés par ces peines d'esprit ?

Adorez donc ses desseins, bénissez-les dans les vues qu'il a sur vous, et tâchez de sortir de cette épreuve aussi pure que l'or sort du creuset. Vous entrerez facilement dans ces sentiments, si vous êtes bien convaincue de ces vérités que je viens de vous exposer avec les Maîtres de la vie spirituelle. Et pour achever tout ceci par une comparaison ou similitude frappante, considérez-vous alors entre les mains de Dieu, comme vous considérez, dans vos propres mains, une étoffe que vous voulez broder en or. Que faites-vous, lorsque vous voulez en faire, par exemple, un bel ornement d'autel ? vous commencez par la bien tendre sur un châssis ; ensuite vous l'y clouez, et, quand elle est bien assujettie, des milliers de fois vous la

percez avec l'aiguille, jusqu'à ce que les fleurs dont vous voulez l'orner, aient pris la forme que vous avez dessein de lui donner. Mais, en tout cela, que prétendez-vous? Votre but est de l'embellir, de l'enrichir et d'en faire un morceau également beau et précieux. Telles sont les opérations de la grâce dans les âmes choisies que Dieu veut élever en gloire. Il commence par les étendre sur leur croix; ensuite il les y cloue, il les y tient assujetties jusqu'à ce que l'ouvrage soit achevé; et pour les porter au point de perfection qu'il veut leur donner, il y applique le ciseau et le marteau qui doivent les façonner d'une manière qui convienne à la place que chacune doit un jour occuper dans le ciel.

Ainsi, ma chère Sœur, sous quelque face que vous vous regardiez, vous voyez que Dieu a ses desseins en permettant que vous soyez tourmentée par des peines d'esprit: qu'il veut par-là ou vous purifier de vos fautes, ou vous perfectionner. Après cela, jugez si, loin de vous plaindre, vous ne devez pas bénir la main qui ne vous frappe et ne s'appesantit sur vous que pour votre plus grand bien.

II. EST-CE UN MAL QUE LA RÉPUGNANCE A SOUFFRIR LES PEINES D'ESPRIT?

Il y a des personnes chez qui, lorsqu'elles éprouvent des peines d'esprit, la nature se révolte. Plus elles font d'efforts pour s'en délivrer, moins elles se sentent soulagées. Elles ne peuvent se persuader alors qu'en souffrant avec tant de répugnance, elles souffrent avec mérite. Ces révoltes intérieures, ces soulèvements de l'amour-propre, ces mouvements d'impatience, ces saillies de dépit et de murmure, j'allais presque dire ces espèces de blasphèmes contre Dieu et leur état, qu'elles éprouvent alors malgré elles au dedans d'elles-mêmes, tout indélébiles qu'ils sont, les affligent au-delà de toute expression, parce qu'elles craignent qu'ils ne soient criminels

Que la nature se révolte contre des peines d'esprit qui la désolent, et qu'en même temps elle fasse tous ses efforts pour tâcher de s'en délivrer, la chose n'est pas surprenante. On sait assez que la nature n'aime pas à souffrir. Mais, ma chère Sœur, si vous étiez de ce nombre, vous ne devez ni vous inquiéter des révoltes de la nature que vous éprouvez dans vos peines, parce qu'elles ne sont pas libres, ni vous prêter à ses efforts, parce qu'ils sont inutiles. La preuve de ces deux propositions vous convaincra de la vérité que je vous expose.

1^o Les révoltes intérieures dont vous vous plaignez sont totalement indélébiles. La grâce ne détruit pas la nature : ainsi, vous ne devez nullement vous inquiéter de toutes ces différentes saillies de la nature que vous ne pouvez ni empêcher, ni totalement contenir ; vous devez, au contraire, vous attendre à la voir sans cesse se soulever contre tout ce qui la contrarie, et la peine même que vous avez, doit vous servir de preuve qu'elles ne vous sont pas libres.

Les Saints qui ont été dans les mêmes épreuves, ont eu à combattre la même répugnance, et les mêmes contrariétés de la nature à essuyer. Bien plus, elles ont été si étranges dans le saint homme Job, que, de tous les maux dont il fut assailli, celui qu'il trouvait le plus dur à supporter, c'était de se sentir intérieurement contrarié par la nature dans tout ce que la grâce demandait de lui : sa plus grande peine était d'éprouver, au dedans de lui, des sentiments de révolte contre toutes les disgrâces que le Seigneur lui ménageait. Aussi, s'écriait-il dans toute l'amertume de son cœur : *Grand Dieu ! comment souffrez-vous qu'il y ait quelque chose en moi d'opposé à votre sainte volonté ?*

Le Roi-Propète n'a pas fait difficulté de nous apprendre que, tant qu'il n'eut qu'à se défendre contre les ennemis du dehors, il eut toujours le temps de respirer ; mais que, dès qu'il eut à se garantir des ennemis du dedans, la guerre

(1) Quare posuisti me contrarium tibi ? Job. 7. 20.

que lui livrèrent *les illusions de ses propres sens, fut si vive, qu'il en avait poussé vers le ciel des cris qui ressemblaient à des rugissements*¹. Que signifient autre chose toutes ces expressions de saint Paul, *qu'il voit dans son corps une loi qui s'oppose à la loi de l'esprit, et qu'elle l'asservit, même à la loi du péché, jusqu'à ne pas comprendre ce qu'il fait, jusqu'à ne pas faire le bien qu'il veut, jusqu'à faire, au contraire, le mal qu'il ne veut pas*², si ce n'est qu'il se trouvait assujetti à ressentir en lui toutes les mêmes révoltes de la nature que vous éprouvez?

Mais ce qui rassurait tous ces grands Saints, c'est que si, d'un côté, ils étaient affligés d'éprouver au dedans d'eux-mêmes de pareils soulèvements contre la sainte volonté de Dieu, de l'autre, ils se consolait pleinement sur ce que leur volonté n'y avait aucune part ; et c'est, ma chère Sœur, ce que vous ne faites pas. Imitiez-les dans le juste discernement qu'ils en savaient faire, et vous aurez bientôt un tourment de moins à souffrir.

2^o Pour ce qui est des efforts que vous faites pour tâcher de dissiper vos peines d'esprit, non-seulement je vous garantis tous ces efforts très-inutiles, mais encore je vous les garantis très-nuisibles au repos que vous cherchez. Il n'est pas, en effet, au pouvoir de la créature d'empêcher, par ses seuls efforts naturels, les terribles impressions qu'une crainte excessive fait immédiatement sur nos âmes. Allez donc dire, par exemple, qu'au moment qu'une personne se trouve attaquée par des voleurs qui menacent sa vie, il lui soit libre de ne pas craindre pour ses jours, et de ne pas sentir, à l'instant, tout son sang se glacer dans ses veines. Dites, à peu près, la même chose de toute peine

(1) Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus... Afflictus sum et humiliatus sum nimis ; rugiebam à gemitu cordis mei. Ps. 57. — 8. 9.

(2) Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati... Quod enim operor, non intellego. Non enim quod volo bonum, hoc ago ; sed quod odi malum, illud facio. Rom. 7. — 15. 25.

d'esprit qui se trouve portée à l'excès, et concluez que, dès qu'il n'est pas possible à la créature de s'en débarrasser par ses seules forces naturelles, c'est très-inutilement qu'elle chercherait en elle-même le moyen de s'en délivrer.

Cependant on peut dire que la tentation la plus ordinaire des personnes qui souffrent de grandes peines d'esprit, est de faire les plus grands efforts pour tâcher de s'en délivrer. Comme Dieu, pour les mieux purifier, semble, pendant un temps, être sourd à leurs prières, elles cherchent, dans leur propre industrie, le soulagement que Dieu leur refuse, et elles ne s'aperçoivent pas qu'au contraire plus elles se donnent de mouvements inquiets pour écarter la tentation, plus elles s'y enfoncent. Est-il rien, en effet, de plus propre à aigrir nos maux, que d'en avoir l'esprit toujours occupé, d'en envisager sans cesse toute la rigueur, de gémir continuellement sur la longueur de leur durée, et de nourrir ainsi, au dedans de soi-même, ce grand feu d'imagination qui est très-souvent la principale cause, et qui est toujours, au moins, le siège de nos plus grands troubles ?

Qu'avez-vous donc, ma chère Sœur, à faire à cet égard ? C'est d'avoir toujours présent à votre esprit le but de perfection auquel Dieu veut vous élever, et de ne pas vous arrêter à considérer les moyens rigoureux qu'il emploie. Qu'une personne passe à gué quelque torrent très-rapide, ou qu'à travers mille précipices, elle grimpe sur la pointe des rochers, jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, elle pourra s'en tirer avec succès, pourvu qu'elle regarde toujours devant elle ; mais, si elle s'arrête à considérer ou la rapidité des eaux qui coulent avec grand bruit à ses côtés, ou la profondeur de l'abîme que l'élévation des rochers lui laisse entrevoir sous ses pieds, cette vue sera capable quelquefois de lui faire tourner la tête et de causer sa perte.

Exemple. On lit de saint Pierre, dans le saint Evangile, qu'il marcha avec assurance sur les eaux du lac de Génésareth, tandis qu'il eut les yeux fixés sur Jésus-Christ, qui

l'attendait au bord du rivage ; mais que, dès qu'il eut détourné ses regards de dessus son divin Maître pour ne plus considérer que les flots sur lesquels il marchait, dès lors aussi il commença à enforcer et s'écria : *Seigneur, sauvez-moi*. Ainsi, en vous faisant une application de cet exemple, vous voyez que, dans vos peines d'esprit, vous ne devez ouvrir les yeux que pour voir le but où vous allez, sans jamais détourner la vue pour examiner les difficultés que vous y éprouvez ; car, au lieu de soulager vos peines, vous ne feriez qu'augmenter votre embarras.

Tenez donc pour maxime inviolable de ne jamais approfondir le sujet de vos craintes, et de ne jamais raisonner sur vous-même pour tâcher de les dissiper. L'imagination, surtout quand elle a été une fois frappée, n'écoute aucune raison. Vous devez, au contraire, autant que vous le pourrez, ne donner aucune attention à ce que vous souffrez, et ne vous y arrêter que le moins qu'il vous sera possible. Je vous conseille même de travailler à en écarter la pensée, soit en appliquant fortement votre esprit à quelque affaire sérieuse, soit aussi en cherchant à vous distraire par des amusements innocents. Je sais que la chose est difficile, et que l'idée de vos peines est un clou qu'il n'est pas aisé de s'ôter de la tête ; mais vous devez vous y appliquer de votre mieux, et espérer que Dieu vous y aidera.

L'avis est si important que, même après que Dieu vous aura fait la grâce de vous affranchir totalement d'une épreuve si redoutable à la nature, il faudra que vous preniez un soin tout particulier d'en écarter de votre esprit jusqu'au moindre souvenir. Sans cela, il sera à craindre que vous ne finissiez par vous engager de nouveau, par votre imprudence, dans les mêmes tortures d'esprit dont il aura plu à Dieu de vous délivrer.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs : 1^o que Dieu a des desseins de miséricorde pour nous, lorsqu'il permet que nous soyons accablés par des peines d'esprit ; qu'il veut alors nous purifier par toutes ces peines intérieures, nous faire expier nos péchés en ce monde, laver les taches qu'ils ont imprimées dans notre âme, nous acquitter envers sa justice de la peine temporelle qu'ils nous ont méritée ; qu'il veut que nous fassions, en tout ou en partie, notre purgatoire en cette vie, et que c'est par bonté qu'il le veut, pour nous épargner les horribles tourments que nous aurions à souffrir dans l'autre vie ; 2^o qu'il ne faut pas nous inquiéter des révoltes de la nature que nous éprouvons dans nos peines d'esprit, parce qu'elles ne sont pas libres, ni nous prêter à ses efforts, parce qu'ils sont inutiles ; que la grâce ne détruit pas la nature ; que les Saints qui ont été dans les mêmes épreuves, ont eu à combattre la même répugnance et les mêmes contrariétés de la nature à essuyer, mais que ce qui les rassurait, c'était que si, d'un côté, ils étaient affligés d'éprouver au dedans d'eux-mêmes de pareils soulèvements de la nature, ils se consolaient, d'un autre côté, sur ce que leur volonté n'y avait aucune part ; qu'il faut donc les imiter dans le juste discernement qu'ils en savaient faire, et qu'on aura bientôt un tourment de moins à souffrir. Ainsi soit-il.

CII^e CONFÉRENCE.

I. SUR L'IMMOLATION DE LA NATURE.

SES QUALITÉS

1. *Elle doit être volontaire.*
 2. *Elle doit être universelle.*
 3. *Elle doit être continuelle.*
-

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut s'attacher à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Luc, 9. 23.

L'immolation, mes Sœurs, exige quatre choses, une victime, un autel, un glaive, un feu pour détruire l'holocauste. Jésus-Christ, sur le Calvaire, fut la victime ; la croix fut l'autel ; le glaive et cent glaives multipliés furent la fureur de ses bourreaux, les clous, la lance, la couronne d'épines, les affronts, les opprobres, les calomnies, enfin le plus tranchant de tous, la volonté de son Père ; le feu fut l'amour dont son cœur était embrasé, amour que l'évangéliste saint Jean appelle *excessif*¹, et dont ni les Anges ni les hommes ne peuvent mesurer l'étendue. Ce divin Maître, dont les exemples et les leçons n'ont eu pour objet, durant tout le

(1) Cum dilexisset suos..., in finem dilexit eos. Joan. 13. 1.

cours de sa vie mortelle, que de nous apprendre à immoler la nature par la grâce, a laissé des disciples chargés d'enseigner, de siècle en siècle, cette doctrine suréminente. L'apôtre saint Paul, ce Docteur des nations, fut un des plus ardents à en instruire le monde; ses saintes, ses magnifiques et sublimes Epîtres ne parlent que de cette immolation; il se faisait gloire *de ne posséder que la science de Jésus crucifié*¹; pouvait-il, dès lors, enseigner quelque chose qui ne se rapportât pas à cet objet? L'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint et dépositaire de cet enseignement, prêche encore et prêchera toujours cette immolation de la nature par la grâce. Le monde a établi une école contraire, où il enseigne le mépris de la grâce, quand elle se trouve en concurrence avec la nature. Il a beaucoup de disciples; mais ce sont des aveugles qui se laissent conduire comme des insensés, et qui finissent par être sacrifiés sans raison, sans mérite, sans espoir de tirer aucun avantage de leur sacrifice.

Déplorons leur malheur non moins que leur funeste aveuglement, si digne de nos larmes, et attachons-nous aujourd'hui à vous montrer quelles sont les qualités de l'immolation de la nature par la grâce. Elle doit être : 1^o volontaire; 2^o universelle; 3^o continuelle. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLE DOIT ÊTRE VOLONTAIRE.

Dieu avait donné à l'homme la liberté pour être servi avec choix et avec mérite de la part de sa créature. En péchant, l'homme a abusé de sa liberté, et ce pouvoir de choisir et de déterminer lui est cependant demeuré, quoique dans un état de faiblesse et de misère, qui est la peine de son péché. Or, quel doit être présentement l'emploi de

(1) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. 1. Cor. 2. 2.

cette liberté, dégradée en partie, mais encore capable de connaître et d'aimer le véritable bien? Ce n'est assurément pas de s'attacher à la nature qui est corrompue, aux objets sensibles qui sont pleins d'illusions, à l'amour-propre qui est devenu l'ennemi de Dieu. Le devoir de l'homme encore libre, est de combattre contre tout lui-même, de se haïr tout lui-même, de se renoncer à tout lui-même, de se sacrifier tout lui-même, pour réparer l'injure qu'il a faite à Dieu, et pour rétablir l'ordre entre Dieu et lui. Voilà le sacrifice *raisonnable* dont parlait l'apôtre saint Paul aux Romains, quand il leur disait : *Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte..., pour lui rendre un culte raisonnable et spirituel*¹.

Mais, de plus, ce sacrifice doit être *volontaire*; c'est-à-dire, fait avec joie et avec amour. On fait avec liberté bien des choses que le penchant désavoue et auxquelles il répugne. Le sacrifice de la nature est une offrande *agréable à Dieu*, comme le remarque encore le même Apôtre dans le texte que je viens de citer : *Offrez*, disait-il, *une hostie agréable à ses yeux*². Il faut donc que la volonté s'y porte pleinement et généreusement. Ce ne peut être que l'effet de la grâce qui est tout amour; mais il ne s'agit aussi, dans tout ce sacrifice, que d'une immolation de la nature, opérée par la grâce. Jamais l'homme ne l'accomplirait par ses propres forces; ce ne seraient que les forces de la nature, et la nature ne peut rien toute seule contre elle-même; au contraire, elle oppose ses forces au sacrifice; elle tâche de retarder, d'altérer, de diminuer le sacrifice. Si la grâce ne lui vient en aide et ne le saisit fortement et impérieusement, jamais le sacrifice ne se consommera. Avec la grâce, le sacrifice sera non-seulement possible,

(1) Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam..., rationabile obsequium vestrum. *Rom. 12. 1.*

(2) Hostiam..., Deo placentem. *Rom. 12. 1.*

mais facile, agréable, aimable. La raison, guidée par la grâce, se tournera contre la nature, et il faudra bien que cette misérable cède à des forces si supérieures, qu'elle reçoive le coup qui l'immole, et qu'elle consente à être brûlée en holocauste devant le Seigneur.

Ce sacrifice a l'avantage de ressembler à celui de Jésus-Christ, *offert et immolé, parce qu'il l'a voulu*¹. Ce divin Sauveur n'avait point à sacrifier les penchants déréglés de la nature; tout était, dans cette âme si sainte, parfaitement soumis à l'ordre; la volonté de son Père était la loi supérieure qu'il consultait et qu'il suivait en tout; mais Jésus-Christ, qui était notre victime et notre modèle, a embrassé la pauvreté, les humiliations, les souffrances, comme s'il avait eu à combattre en lui et à détruire les trois concupiscences qui nous tyrannisent. Dès le premier moment de sa conception, il s'offrait à son Père pour remplacer tous les autres sacrifices, et, durant tout le cours de sa vie, il ne cessa point d'exercer sur lui-même les fonctions de son sacerdoce. Il désira de les consommer sur la croix, et, quand saint Pierre, le chef de ses Apôtres, voulut par une tendresse naturelle le détourner de ce sacrifice, il le reprit avec force; il lui reprocha de ne rien comprendre aux desseins de Dieu et de parler suivant les inclinations de la nature : *Retirez-vous de moi, Satan*, lui avait-il dit sèchement, *vous m'êtes vraiment un sujet de scandale, parce que vous n'avez pas le goût des choses de Dieu, mais celui des choses de la terre*².

Rien de plus volontaire que le sacrifice de Jésus-Christ. Il savait, ce divin Maître, que ce qui honore principalement Dieu dans les offrandes qu'on lui fait, c'est la volonté prompte et généreuse. Dans l'immolation de la nature par la grâce, qu'est-ce que nous sacrifions? Un cœur qui lui

(1) Oblatus est quia ipse voluit. *Is.* 53. 7.

(2) Vade post me, Satana, scandalum es mihi; quia non sapies ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum. *Matth.* 16. 23.

appartient déjà, toute sorte d'attache à quelque bien que ce puisse être, dont il est déjà le maître. Nous sommes autant à lui, que les animaux de la campagne et les oiseaux du ciel qu'on lui offrait sous la loi de Moïse, et qui ne pouvaient lui plaire, quand le sacrifice n'était pas commandé par les affections de la volonté; quand on ne joignait pas à la chair des victimes l'aveu d'une dépendance parfaite, la protestation d'obéissance et les sentiments de l'amour. Entendez comme il s'en explique lui-même par son Prophète : *Ecoute, Israël, disait-il, écoute, ô mon peuple, je vais tenir un langage qui sera pour toi un témoignage de la qualité que je porte de Dieu et de ton Dieu. Je ne te ferai point de reproches sur les sacrifices ; car tes holocaustes sont toujours en ma présence. Mais est-ce que je mangerai la chair des taureaux, ou que je boirai le sang des boucs? Immole à Dieu un sacrifice de louanges, et acquitte-toi avec une prompte et entière volonté des vœux que tu as faits au Très-Haut¹.*

Sacrifice volontaire de la nature : « Ah ! Seigneur, s'écriait un saint homme qui en sentait la nécessité et la raison, quand je rentre en moi-même, je ne sais pas pourquoi cette immolation me coûte tant. Je me connais assez, et j'ai assez d'expérience pour savoir que mon cœur ne serait jamais satisfait, quand il posséderait tout ce que l'imagination lui représente de plus flatteur et de plus délicieux. Je sais, de plus, que la possession de ces biens créés le rendrait malheureux ; et je balancerais encore à en faire le sacrifice ! Est-ce donc que je craindrais de demeurer sans amour, ou sans objet digne de mon amour ? Eh ! mon Dieu, en vous sacrifiant les penchants de la nature, j'éprouverai que vous êtes au dedans de moi, que vous

(1) Audi, populus meus, et loquar ; Israël, et testificabor tibi : Deus, Deus tuus ego sum. Non in sacrificiis arguam te ; holocausta autem tua in conspectu meo sunt semper... Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo ? Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua. Ps. 49. — 8. 9. 14. 15.

présiderez à ce sacrifice, que vous vous substituerez à tous les objets créés que je vous immolerais. Quand j'aurai renoncé aux plaisirs des sens, vous me ferez part des délices de votre amour; quand je me serai dépouillé de toutes les prétentions de ma vanité, vous m'élèverez à la gloire de vos enfants; quand j'aurai consumé sur votre autel tous les désirs qui m'attachent aux biens de la terre, vous me comblerez de vos richesses. Est-ce donc que le souverain Maître de toutes choses ne pourrait me suffire? Est-ce que l'Être infini serait trop borné pour moi? Quoi! Seigneur, vous êtes en moi, et je chercherais quelque chose hors de moi! Jésus-Christ entre si souvent dans moi par la sainte communion; il y entre comme victime, et je refuserais de m'unir à son sacrifice! Non, ô mon Sauveur, il ne doit plus y avoir d'autre occupation pour moi, dans cette vie, que celle de m'immoler constamment avec vous, avec l'aide de votre grâce, et de commencer cette immolation dès aujourd'hui. »

Ainsi, il vous est facile de le voir, cette voix de la grâce est une voix bien puissante pour accélérer votre sacrifice, pour vous engager à le faire dès ce moment avec une pleine liberté, et avec tout l'empressement de votre volonté. Oh! que n'êtes-vous toutes dans les dispositions du saint roi David, et que ne répétez-vous, avec la même effusion de cœur que lui, la prière qu'il fit au Seigneur, quand il eut rassemblé toutes les richesses qui devaient servir à la construction du temple de Jérusalem: *Ah! grand Dieu, tout vous appartient; vous êtes le maître de tout, et dans vous seul sont les richesses, la gloire et la magnificence! Qui suis-je donc pour vous promettre quelque chose, tandis que tout est à vous? Cependant, Seigneur, vous voyez le fond de mon cœur, et vous savez qu'en toute vérité et simplicité, je vous offre avec joie tout ce qui est en moi et tout ce qui dépend de moi*¹. Que n'ajoutez-vous,

(1) *Tua est, Domine, magnificentia, et potentia, et gloria... tuæ divitiæ,*

avec un grand Saint, dans le sentiment d'une profonde humilité: « O Dieu, qui voyez le fond de mon cœur, vous savez jusqu'où votre grâce doit y porter le glaive et la mort! Qu'elle achève son ouvrage; qu'elle détruise peu à peu cette hydre toujours renaissante de l'amour-propre; qu'elle fasse, oui, qu'elle fasse de moi une victime de tous les jours et de tous les moments, afin qu'à ma dernière heure, il ne me reste à sacrifier que ce corps de péché, à l'abandonner aux vers et à la pourriture, jusqu'au moment où il vous plaira de le réunir à mon âme sacrifiée dans le temps, et s'immolant, devant votre trône, durant toute l'éternité. »

Ainsi, première qualité de l'immolation de la nature par la grâce, elle doit être volontaire.

II. ELLE DOIT ÊTRE UNIVERSELLE.

Pour bien saisir et embrasser cette universalité, il faut vous placer dans trois situations différentes qui vous feront connaître quelle doit être l'étendue de votre sacrifice: 1^o au commencement de la vie; 2^o dans le cours de la vie; 3^o à la fin de la vie.

I. AU COMMENCEMENT DE LA VIE.

Oui, placez-vous d'abord au premier moment de votre naissance. Avant que le saint baptême eût fait de vous des enfants de Dieu, que voyez-vous, sinon que vous étiez alors dans un état déplorable, chargées de la malédiction lancée contre le premier homme, coupables de sa prévarication, plongées dans l'ignorance, sujettes à la mort, aux misères de cette vie, et avec un penchant honteux vers tous les

et tua est gloria; tu dominaris omnium... Quis ego, et quis populus meus, ut possimus hæc tibi universa promittere? Scio, Deus meus, quod probes curda..., undè et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc.
1. Paral. 29. — 11. et seq.

objets sensibles : penchant qui offusque votre raison, qui domine votre volonté, qui tend toujours à l'excès ? Vous ne le sentiez pas alors, parce que vous étiez, comme les animaux les plus brutes, sans usage de vos facultés, sans force, sans retour sur vous-mêmes, uniquement capables de pousser de plaintifs vagissements, de verser des larmes, et, en cela, même plus misérables encore que les animaux, qu'on ne vit jamais pleurer en naissant. Il vous est donc facile de voir que ce qui était en vous, dans ce premier moment, portait tous les caractères d'une nature corrompue. Le saint baptême vous a été administré, et vous a conféré la grâce sanctifiante. Dès lors, vous n'avez plus été ennemies de Dieu, il est vrai, mais toutes vos autres misères vous sont restées, et elles se sont fait sentir, dès que vous avez été en âge de vous connaître.

Quelle conséquence devez-vous tirer d'un état si déplorable ? Point d'autre que d'appeler la grâce à votre secours, et de faire, sous sa direction, le sacrifice de toute cette nature viciée dans tous ses principes. Il ne vous a pas été donné, à ce premier instant, de pouvoir procéder à cette immolation ; mais, puisque vous vous connaissez aujourd'hui, et que, bien loin d'être meilleures, vous avez ajouté à votre misère, en vous écartant des voies de la justice, vous devez conduire la victime à l'autel et l'y conduire tout entière, et ne rien épargner pour que le sacrifice soit universel. Vous devez être pénétrées de cette vérité, sentir cette nécessité. Votre raison, éclairée des lumières de la foi, ne doit vous laisser aucun doute sur ce point, et, si vous vous refusiez à ce sacrifice, vous mériteriez que Dieu, justement irrité contre vous, vous ôtât pour toujours le temps et les moyens de le faire désormais.

II. DANS LE COURS DE LA VIE.

Oui, considérez-vous ensuite dans le cours de la vie, en joignant les jours qui ne sont plus avec ceux dont vous

jouissez encore, et demandez-vous à vous-mêmes ce que vous gagnez à ne pas faire le sacrifice de tout vous-même, sous la conduite et l'inspiration de la grâce. 1^o Vous avez eu et vous avez encore des sacrifices à faire ; ils ont été forcés, et ils n'en ont eu que plus d'amertume. 2^o Ceux que vous n'avez pas faits, n'ont pas contribué à votre bonheur ; tout au contraire, en vous réservant ce que vous ne vouliez pas sacrifier, vous avez accablé votre âme de mille soins inutiles ; vous avez entretenu le trouble dans le cours de votre vie ; vous n'avez eu de paix ni avec Dieu, ni avec les hommes, ni avec vous-mêmes. 3^o Ce que vous vous êtes réservé, a mis en vous une sorte d'habitude qu'il vous est aujourd'hui plus difficile de rompre. Dans le commencement, on sacrifie bien plus aisément ce qu'il y a de defectueux en soi. Les inclinations sont moins enracinées, les penchants moins invétérés ; mais, quand une fois, par des actes réitérés, on a laissé un défaut, une passion dégénérer en habitude, que d'efforts, que de combats ne faut-il pas pour venir à bout de les détruire !

On sent bien la nécessité de mettre la main à l'œuvre ; mais voici la plus grande des misères pour un grand nombre d'âmes, même parmi celles qui se sont consacrées à Dieu dans la religion. Quand elles sont en la présence de Dieu, dans le silence de l'oraison, il semble qu'elles ne tiennent plus à rien ; elles répètent cent fois qu'elles s'immolent entièrement au pied de la croix ; elles acceptent de sa main le dénuement le plus parfait ; elles embrassent la pauvreté, les souffrances, les humiliations, la privation de tout ce qu'elles ont de plus cher au monde ; elles acquiescent même à la nudité de l'intérieur, à l'absence non pas sans doute de la grâce et de l'amour de Dieu, mais de ses consolations et de ses faveurs. Cependant, au sortir de l'oraison et dans les détails de la vie, il est facile de s'apercevoir que leur sacrifice n'est encore qu'en spéculation ; que toute la victime est vivante, qu'elle a reçu un coup qui ne l'a qu'effleurée, et qu'elle s'est échappée de l'autel

pour se réfugier dans ses anciennes habitudes. Elles portent tout à la fois deux *moi*, celui de l'oraison, qui est tout à Dieu, et celui du reste de leur vie, qui est tout au petit monde intérieur; celui de la grâce, qui est tout crucifié, et celui de la nature, qui est tout ennemi de la croix; celui de l'Evangile, qui est avec Dieu et avec ses Saints, et celui de la chair, qui est avec le démon et avec tous ses partisans.

Quel remède donc à ces inconséquences? Ce remède, c'est la grâce; il n'appartient qu'à elle de pénétrer jusqu'au fond du cœur, et d'y opérer cette *dissection* totale dont parle l'apôtre saint Paul¹. Oui, c'est la grâce qui consommera le sacrifice par le coup mortel qu'elle portera : « Ah! Seigneur, doit s'écrier en ce moment chacune de vous avec un grand serviteur de Dieu, puisque c'est là le prodige de votre grâce, et que cette grâce me parle dans l'oraison d'un ton si fort, il m'est donc nécessaire de recourir à l'oraison, d'y recourir sans cesse et de suivre, dans toutes ses parties, ce beau sujet de la *nature immolée par la grâce*. J'y aurai recours, ô mon Dieu; j'y écouterai dans le silence ce que vous me direz intérieurement. De plus, j'y joindrai les saints cantiques de votre Prophète. Oui, vous dirai-je avec lui : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe? Je volerai et je me reposerai; je m'éloignerai en fuyant, et je demeurerai dans la solitude. Là, j'attendrai le Seigneur, l'auteur de mon salut; il me préservera du découragement intérieur et de la tempête de mes passions*². O mon Seigneur, je ne vois ici que le vol de l'âme, la fuite de la dissipation, les exercices de la solitude, la confiance en vous, le repos dans votre sein. Tous ces avantages ne peuvent se trouver que dans un cœur immolé et sacrifié par votre amour; il

(1) Pertingens usque ad divisionem animæ et spiritûs. *Hebr. 4. 12*.

(2) Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Expectabam eum qui salvum me fecit à pusillanimitate spiritûs et tempestate. *Ps. 54. — 7. 8. 9.*

doit quitter la terre pour s'envoler et se reposer en vous. Donnez-moi ces ailes, Seigneur; ce sont celles de votre Saint-Esprit, qui a daigné se manifester sous la figure d'une colombe. Par là, je serai délivrée du découragement qui m'abat, et des tempêtes qui m'agitent; je jouirai de la paix dont la colombe fut le symbole et la messagère, après les orages du déluge. Si je gémiss encore quelque temps, jusqu'à ce que je sois dégagée de ce corps de péché qui m'appesantit, ce seront *les gémissements de la colombe dans l'attente du salut*¹ que vous avez promis aux âmes entièrement détachées d'elles-mêmes, mortes à elles-mêmes, crucifiées avec vous et ne vivant que de votre amour."

III. A LA FIN DE LA VIE.

Oui, figurez-vous enfin être au dernier moment de la vie, et, pour mieux imprimer dans vos âmes quelle doit être alors l'universalité de votre sacrifice, placez-vous à côté de Jésus-Christ mourant sur le Calvaire. Qu'y apercevez-vous? Votre Maître, votre Modèle, votre Sauveur, faisant le sacrifice de toute cette nature humaine qu'il a prise pour nous témoigner son amour. Cette nature ne fut pas corrompue en lui, mais elle éprouva les misères de cette vie, la douleur, l'indigence, la mort. Le sacrifice qu'il consomme sur le Calvaire, après l'avoir commencé au premier moment de sa conception, renouvelé dans la crèche et continué durant toute sa vie, est étonnant dans sa rigueur et dans sa plénitude. Son âme est dans l'amertume, son corps est couvert de plaies; il est l'objet des railleries d'une soldatesque insolente et d'un peuple furieux; il meurt dépouillé de tout et même de la protection de son Père, comme il sembla s'en plaindre lui-même par ces paroles : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez aban-*

(1) Quasi columbæ meditantēs gememus; expectavimus judicium, et non est; et salutem, et elongata est à nobis. *Is. 59. 11.*

*donné*¹? O Dieu, quel sacrifice! saint Cyprien admirait que toute la nature eût frémi, en voyant le Fils de Dieu sur la croix, et que lui seul fût demeuré tranquille : « Tout parle, s'écrie cet illustre martyr, et Jésus garde le silence! » C'est qu'il était tout occupé de son sacrifice, et qu'il s'appliquait alors à immoler tous ses sentiments, toutes ses facultés, tout l'exercice de ses sens.

Maintenant, ô épouses d'un Dieu crucifié, à la vue de cette grande victime immolée sur le Calvaire, pourriez-vous ne faire à Dieu, à l'heure de la mort, qu'une offrande imparfaite? Vous surtout, ma chère Sœur, qui avez tant de reproches à vous faire sur votre peu de soumission et de générosité, par rapport aux différentes croix dont la vie religieuse n'est pas exempte; vous qui, dans la conduite habituelle de la vie, manquez de l'esprit de l'abnégation et ne savez jamais renoncer, comme il faut, à votre propre volonté, pourriez-vous, ayant sous les yeux votre Modèle expirant sur la croix et sacrifiant tout sur cet infâme gibet, vous laisser encore dominer alors par je ne sais quelle attache à la terre? faire entendre des regrets de quitter la vie? être traînée, comme malgré vous, à cet autel de la mort? déplorer, comme font les mondains, votre dure destinée, et murmurer contre la loi rigoureuse qui vient rompre le fil de votre vie? « Non, non, il n'en sera pas ainsi, devez-vous vous écrier dès aujourd'hui avec une grande Sainte de ces derniers temps, en voyant Jésus attaché à la croix. Ah! plutôt, et j'ose l'espérer de votre grâce et de vos mérites, quand mon corps qui se détruira et tombera en dissolution; quand mes sens qui se troubleront et mon esprit qui s'affaîssera; quand les ressorts de cette machine terrestre qui se dérangeront; quand tout m'avertira qu'il faut recevoir le coup de la mort et faire l'hommage de ma vie au Dieu tout-puissant qui en a ordonné le sacrifice, et qui seul ne meurt point, oui, plutôt alors la vue de

(1) Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? *Matth. 15. 34.*

vosre croix, ô mon Sauveur, qui vous a reçu mourant entre ses bras, qui a été témoin de vosre entier délaissement, qui a entendu vos dernières paroles d'une si parfaite résignation et d'un abandon total entre les mains de vosre Père, me soutiendra à ce dernier instant, me ranimera, m'encouragera, m'aidera à baiser et à bénir la main qui me frappera. »

Mais, pour cela, il ne faut pas attendre au dernier moment, à lui faire le sacrifice généreux de tout ce que vous avez et de tout ce que vous êtes. Il faut, dès à présent, vous immoler entièrement sur l'autel de son amour, en vous soumettant aux humiliations, aux souffrances, à la pauvreté, à la nudité absolue dont il vous donne l'exemple sur la croix ; sa grâce vous y invite, et, sous sa direction, vous serez un holocauste agréable à ses yeux. Il ne s'agit que de lui offrir maintenant ce que la mort vous enlèvera probablement bientôt. La mort que donne la grâce, n'est ni plus impérieuse ni plus exigeante que la mort naturelle, et celle-ci dépouille de tout sans rien donner en échange, au lieu que la mort spirituelle vous fera vivre de Dieu et pour Dieu.

Ainsi, deuxième qualité de l'immolation de la nature par la grâce, elle doit être universelle.

III. ELLE DOIT ÊTRE CONTINUELLE.

Il ne faut pas être très-spirituel pour remarquer que le péché a fait en nous des ravages terribles. Notre nature est corrompue, et elle l'est toujours, et nous sentons cette corruption jusqu'au dernier moment de notre vie. Il y a sur ce point des observations qui nous étonnent, et qui devraient nous humilier encore plus. Cette corruption alarme plus les Saints que les pécheurs ; cette corruption est plus grande dans les vieillards que dans les jeunes gens ; cette corruption domine plus les grands génies que les hommes simples ; cette corruption a plus d'empire dans

les sociétés polies que parmi les barbares ; cette corruption attaque plus les vertus qu'elle ne fait naître de vices ; cette corruption est plus dangereuse dans les voies du salut que tous les artifices de l'enfer ; cette corruption est plus ennemie de Jésus-Christ et de l'Evangile que ne le furent tous les tyrans qui persécutèrent l'Eglise. Il serait aisé de prouver toutes ces propositions ; ceux qui n'en découvriraient pas la vérité, au simple coup d'œil, n'auraient jamais réfléchi sur eux-mêmes, et ne connaîtraient guère non-seulement le monde qui les environne, mais encore ce petit monde qu'ils portent en eux.

Or, si Jésus-Christ n'était pas venu parmi les hommes, il serait impossible de remédier à la corruption de notre nature, et s'il ne s'était pas mis dans l'état de victime, il ne nous aurait pas appris que le seul moyen de remédier à cette corruption, est d'immoler la nature par la grâce ; et, si son sacrifice n'avait pas été continuel, il ne nous aurait pas convaincus que notre nature ne sera jamais immolée comme elle doit l'être, si la grâce n'opère sans cesse ce sacrifice avec le concours de nos efforts et de notre bonne volonté : *Que celui, dit-il, qui veut marcher après moi, se renonce lui-même, et qu'il porte sa croix tous les jours*¹. Autant donc il est nécessaire de suivre Jésus-Christ, autant il est indispensable de renoncer à soi-même et de porter sa croix *tous les jours* ; mais la croix est l'autel du sacrifice accompli par Jésus-Christ. Il faut donc être dans l'état de victime *tous les jours* ; il faut donc *tous les jours* immoler la nature par la grâce, puisqu'il n'y a que la grâce seule qui puisse nous donner la force d'entreprendre et de consommer ce sacrifice. Ce ne sont pas là des pensées d'une spiritualité sublime, c'est l'Evangile, c'est le testament de notre divin Maître, de votre Père, de votre Epoux.

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. *Luc. 9. 25.*

Ici réfléchissez sur vous-mêmes, rentrez dans votre intérieur, et que chacune de vous se dise en particulier : Ai-je travaillé tous les jours au sacrifice de ma nature corrompue ? J'en ai bien senti la corruption, mais comment l'ai-je combattue ? ne me suis-je pas laissée aller à des pensées de vanité sans nombre ? n'ai-je pas recherché souvent ce qui pouvait flatter mon amour-propre ? n'ai-je pas satisfait ma sensualité, quand j'en ai trouvé l'occasion ? n'ai-je pas varié en différentes manières les demandes qui pouvaient contenter mes désirs et mes petites passions ? Je ne pouvais pas ignorer que tous ces mauvais fruits détruisaient en moi le règne de Jésus-Christ, et y établissaient de plus en plus celui de la nature corrompue ; mais le seul mot de sacrifice ne m'a-t-il pas fait frémir ? n'ai-je pas respecté en moi un ennemi qu'il faut conduire à la croix, et immoler constamment aux pieds de mon Sauveur ? ne me suis-je pas rassurée sur quelques désirs vagues de christianisme ou même de sainteté ? malgré tous ces beaux désirs, la victime n'est-elle pas demeurée entière, et, au bout de plusieurs années passées en religion, ne la retrouvé-je pas plus vive que jamais ? Ah ! quand je compare ma vie immortifiée avec l'esprit de sacrifice dont étaient sans cesse animés les Saints, quel sujet de confusion pour moi ! Je trouve qu'ils ont été des victimes continuelles de la croix, et que j'ai été continuellement la victime de mes désirs corrompus.

Maintenant, ma chère Sœur, que devez-vous faire pour réparer le mal que vous a peut-être causé cet amour des aises et des satisfactions, qui a sa source dans la corruption de la nature ? Le passé n'est plus en votre pouvoir ; vous ne pouvez non plus disposer de l'avenir, il est vrai, mais le présent est à vous, et Dieu vous le donne pour commencer, dès aujourd'hui, dès ce moment, l'immolation si nécessaire de tout vous-même, et pour y travailler ensuite continuellement, si ce souverain dispensateur du temps vous en accorde. Mettez donc tout de suite la main

à l'œuvre. Vous vous connaissez sans doute assez pour être persuadée que vous êtes digne de mépris. Ainsi, rassemblez d'abord tout ce que vous avez recherché comme étant de nature à nourrir et à flatter cet amour déréglé de vous-même, et consommez tout dans le feu des humiliations qu'il plaira au Seigneur de vous envoyer. Mais, comme cette plante odieuse et détestable renaît sans cesse, vous devez porter le fer dans tous ses rejetons visibles ou cachés. Cet ouvrage est difficile, j'en conviens, mais vous devez l'entreprendre sous la direction de la grâce. Oui, ce sera son ouvrage de tous les jours; c'est elle qui établira dans votre esprit le souvenir perpétuel des opprobres de Jésus-Christ, votre divin Modèle; c'est elle qui vous le fera voir toujours réduit à l'état que peint son Prophète, quand il dit que *ce n'était plus un homme, mais un ver de terre*¹, l'objet du mépris et des railleries d'un peuple insultant.

Et ici, voyez comme ces sentiments si chrétiens et si religieux deviennent vifs et animés dans une âme en qui la grâce agit, et qui, sous son inspiration, travaille sans cesse à l'immolation de la nature! « Vous avez vécu, s'écrie-t-elle, ô mon Sauveur, et vous êtes mort dans les humiliations; ce doit être désormais mon partage, mon élément, ma vie. Celles que vous m'enverrez seront les plus précieuses, parce que mon choix n'en altérera pas le mérite; celles que je pourrai me procurer seront peu de chose en comparaison. J'ai laissé s'écouler des jours, des mois, des années entières sans faire de grands efforts pour me vaincre, pour renoncer à moi-même, et il ne me reste plus qu'un corps sur lequel la pénitence ne peut s'exercer que faiblement. O Jésus souffrant! ô Jésus méprisé, insulté, outragé, que cette pénitence soit du moins continuellè, et puissent ces essais de mortification, de renoncement et d'abnégation s'unir à vos douleurs, à vos amertumes, à votre tristesse, à votre délaissement, à vos

(1) Ego sum vermis et non homo. Ps. 21. 17.

mépris, à vos outrages, à vos humiliations ! Suppléez à ma faiblesse par l'immensité de vos satisfactions ; enflammez-moi de plus en plus du désir d'être crucifiée dans tous mes sens, dans toutes mes affections, dans toutes mes actions. Je mets toutes mes immortifications à vos pieds ; j'y mets ce corps de péché, mon ennemi mortel et le vôtre. J'applaudis de grand cœur à l'arrêt de mort porté contre lui ; j'envisage, avec une pleine satisfaction, les vers qui doivent le ronger, et la pourriture qui doit le consumer ; je dis, avec le saint homme Job, que ce sont là mes proches, *mon père, ma mère, mes sœurs*¹, et que le tombeau, tout horrible qu'il est, ne sera jamais aussi infect que ces dépouilles d'un corps profané par tant d'immortifications. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez apprendre de Jésus-Christ, qui a vécu et qui est mort dans les humiliations et les souffrances, à vous immoler continuellement, à votre tour, par un entier renoncement à vous-mêmes ; que s'il est encore perpétuellement dans l'état de sacrifice sur nos autels ; que s'il s'immole tous les jours entre les mains de ses prêtres ; que s'il demeure constamment dans le sanctuaire de nos églises, ne cessant de faire hommage à son Père de sa sainte humanité, c'est pour vous enseigner cette doctrine de l'immolation continuelle ; que c'est là le grand modèle que vous devez imiter ; qu'à son exemple, il ne doit pas y avoir d'intervalle dans votre sacrifice ; que s'il est vrai, comme l'a si bien dit un saint homme, « qu'il ne faut pas qu'il y ait de vide dans les états de la grâce, » il ne faut pas, dès lors, que vous soyez tantôt à Dieu, et tantôt à la nature corrompue ; tantôt à l'Evangile, et tantôt à vous-mêmes ; que Jésus-Christ, votre

(1) Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea et soror mea, vermibus.
Job. 17. 14.

divin Epoux, est la victime de tous les jours; qu'en cette qualité de victime, *il était hier, il est aujourd'hui et il sera dans tous les siècles*¹; que, puisque cette immolation de la nature, outre qu'elle doit être continuelle, doit également être universelle et volontaire, comme je vous l'ai montré dans cette Conférence, vous n'avez pas non plus de meilleur modèle à suivre que Jésus-Christ, faisant, sur le Calvaire, le sacrifice plein et entier de toute cette nature humaine qu'il a prise pour nous témoigner son amour, que Jésus-Christ, *offert* et immolé sur l'arbre de la croix, *parce qu'il l'a voulu*²; que vous portez en vous, il est vrai, un ennemi qui s'oppose à ce sacrifice, mais que cet ennemi n'étant pas aussi fort que lui, disparaîtra, dès que Jésus-Christ aura fait briller le glaive de sa grâce. Ainsi soit-il.

(1) *Jesus Christus heri, et hodie; ipse est in sæcula. Hebr. 13. 8.*

(2) *Oblatus est, quia ipse voluit. Is. 53. 7.*

CIII^e CONFÉRENCE.

II. SUR L'IMMOLATION DE LA NATURE.

I. SON ÉTENDUE.

1. *Elle s'étend aux pensées.*
 2. *Elle s'étend aux actions.*
 3. *Elle s'étend aux souffrances.*
-

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut s'attacher à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Luc. 9. 23.

J'ai fait voir, mes Sœurs, dans la Conférence précédente, qu'une des conditions de l'immolation de la nature par la grâce est d'être universelle, mais je n'ai pas encore montré que c'est surtout l'amour de Dieu qui opère ce sacrifice dans toute son étendue, dans tous ses détails, si je puis parler ainsi, et qui doit influencer dans toutes ses parties. Si c'est donc bien sérieusement et de toute l'étendue de votre cœur, que vous désirez immoler votre vieil homme, vous devez employer le ministère du grand sacrificateur, qui est l'amour divin, et vous devez l'employer en tout.

Vous pensez, vous agissez, vous souffrez : voilà, en général, la matière du sacrifice qu'opère l'amour divin. Il ne faut pas concevoir que cet amour réduise la créature

à ne pas penser, à ne pas agir, à ne pas souffrir ; c'est assurément tout le contraire. Une âme, immolée par l'amour, pense beaucoup, agit beaucoup, peut souffrir beaucoup ; mais toutes ces choses sont sacrifiées par l'amour, en ce sens que l'amour détruit ce qu'il y a de terrestre et d'humain dans les pensées, dans les actions et dans les souffrances. C'est donc de la nature, immolée d'abord par la grâce, et n'agissant plus ensuite en toutes choses que par l'impulsion de l'amour divin, que je vais vous entretenir aujourd'hui. Je vous montrerai que cette immolation s'étend : 1^o aux pensées ; 2^o aux actions ; 3^o aux souffrances. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLE S'ÉTEND AUX PENSÉES.

L'amour commence par immoler toutes les pensées, afin qu'il n'y en ait pas une seule qui ne soit à Dieu. L'apôtre saint Paul disait aux Philippiens : *Mes frères, pensez à tout ce qui est vrai, à tout ce qui est pur, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est aimable, à tout ce qu'il y a d'édifiant, à tout ce qu'il y a de vertu, à tout ce qu'il y a de louable dans le règlement des mœurs*¹. Or, je demande s'il reste quelque chose de terrestre et d'humain dans une âme qui n'est occupée que de ces objets, et, au contraire, si une âme est occupée de tous ces objets, quand l'amour de Dieu ne la remplit pas, ne la domine pas, ne l'empêche pas de courir après les objets dont s'occupe la nature corrompue. Pesons bien, l'un après l'autre, chaque mot de ce passage si instructif du grand Apôtre.

1^o *Pensez*, disait-il d'abord, *à tout ce qui est vrai*. La

(1) De cætero, fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. *Philip. 4. 8.*

vérité se trouve en Dieu seul, qui est la vérité par essence, et en Jésus-Christ, son Fils, qui n'est pas moins que son Père la vérité essentielle. Ce divin Sauveur, l'oracle de toute vérité, disait à ses Apôtres dans son sermon admirable qu'il leur fit, la veille de sa mort en célébrant avec eux la dernière cène : *Je suis la voie, la vérité, la vie*¹. S'il est la vérité par sa nature, il l'est aussi par sa parole, par ses leçons, ses instructions, sa doctrine et ses préceptes, Sans cette vérité, il n'y a qu'erreur, tromperie, mensonge; sans cette vérité, l'esprit perd la lumière qui doit l'éclairer, l'âme perd la vie qui doit l'animer. Celui-là mérite bien de se perdre, de se tromper et d'être privé de la vie, qui ne s'attache pas uniquement à cette vérité incarnée, qui seule éclaire ceux qui sont dans les ténèbres, qui seule ramène ceux qui sont égarés, qui seule donne la vie à ceux qui sont morts.

Quand saint Augustin a dit « que la vérité est la vie de l'âme, et que l'amour de Dieu en est le sentiment, » il a dit tout ce qu'un Saint, un bel esprit pouvait dire; il a montré en même temps comment et par qui nous devons sacrifier le faux qui est en nous. En vain vivrions-nous de la vérité, si nous n'avions pas le sentiment de cette vie. Or, nous ne pouvons avoir le sentiment de cette vie sans le saint amour; et le saint amour ne nous donnera ce sentiment, qu'en détruisant tout ce qu'il y a de faux dans notre esprit. Et n'est-ce pas parce que cet amour n'agit pas dans une âme, qu'elle doit encourir le reproche le plus grave et le plus sensible qu'on puisse faire à quelqu'un, celui de lui dire qu'il est faux et qu'il aime à tromper ses pareils? Oui, ma chère Sœur, vous à qui s'adresse ce reproche, n'avez-vous pas été fausse, en effet, sinon à l'égard de vos semblables, du moins, ce qui est encore plus déplorable, à l'égard de vous-même? Au lieu de penser à ce qui est vrai, n'avez-vous pas cherché plutôt à allier les préju-

(1) Ego sum via, veritas et vita. Joan. 14. 6.

gés de votre amour-propre avec les vérités du saint Evangile, sur lequel ont été basées les constitutions et les règles de votre Institut? Par une erreur déplorable, n'avez-vous pas pris pour le flambeau de l'inspiration divine, ou, du moins, de la raison, ce qui n'était que la fausse lueur de vos petites vanités, de vos petites prétentions, de votre attachement à votre petite personne? Ah! soyez confuse de votre état. Réfléchissez combien une pareille conduite est éloignée de l'amour qu'une épouse de Jésus-Christ doit avoir pour la vérité, et attachez-vous désormais à tout ce qui est vrai, selon l'avertissement de l'Apôtre; c'est-à-dire à Jésus-Christ, qui est la vérité essentielle. Priez ce divin Sauveur de vous blesser d'un des traits de son amour; que cet amour soit le glaive qui frappe la victime; qu'il détruise en vous, qu'il consume de ses ardeurs et de son feu divin tout ce qu'il y a de faux dans votre esprit.

2^o *Pensez*, continuait l'Apôtre, à tout ce qui est pur. Voilà le sacrifice de toutes les pensées qui souillent l'âme, pensées qui sont comme le train de notre vieil homme, de notre nature corrompue : *Nous étions*, dit ailleurs saint Paul, *enfants de colère, nous faisons les volontés de la chair et des pensées*¹. Mais comment les *pensées* ont-elles une *volonté*? C'est qu'elles présentent à notre âme ce qui la détermine; c'est qu'elles tendent toujours, quand elles sont déréglées, à séduire notre libre arbitre. Pourrais-je expliquer en combien de manières et combien de fois les *pensées* nous ont entraînés dans la révolte contre Dieu? Nous avons pensé le mal dès l'enfance, et les années, au lieu de corriger le vice de nos pensées, l'ont fortifié, l'ont augmenté, l'ont concentré en nous. Malheureux héritage d'un père qui pensa le mal avant que de le commettre! La vieillesse détruit les autres ressorts des passions, mais elle fomenté encore les *pensées*; elle se cantonne, pour ainsi

(1) Eramus naturâ filii iræ, facientes voluntatem carnis et cogitationum. Ephes. 2. 3.

dire, dans les *pensées*; elle se réserve l'empire ou plutôt l'esclavage des *pensées*.

Il faut, selon l'Apôtre, *penser à ce qui est pur*. Qui fera cette prodigieuse révolution dans une âme, sinon le saint amour de Dieu? Saint Augustin, avant sa conversion, fut tyrannisé par les pensées profanes, mondaines et sensuelles; mais aussitôt que la divine charité se fut emparée de son cœur, il ne pensa plus qu'à la vérité de Dieu, qu'à la miséricorde de Dieu, qu'à l'infinité de Dieu, qu'à l'immensité de Dieu; il ne voyait que Dieu dans tous les êtres; il l'apercevait dans le ciel parsemé d'étoiles, sur la terre couverte d'une diversité prodigieuse de richesses comme d'un manteau éclatant et varié, de diverses couleurs, dans la solitude et le silence mystérieux des forêts, dans le tapis verdoyant des prairies, dans l'émail des fleurs qui embellissent les jardins, dans l'eau limpide des ruisseaux, dans le cours calmé et tranquille des rivières, dans le fracas et la rapidité des torrents, dans l'immense et majestueuse étendue des mers. Il n'interrogeait les créatures que pour les inviter à lui faire connaître Dieu, et il ne lui fallait que la vue d'un objet même le plus simple, d'un arbre, par exemple, d'une fleur, d'un épi de blé, pour le ravir hors de lui-même et pour lui donner la plus haute idée du souverain Auteur de la nature. Quel sacrifice de pensées dans un homme que ses pensées avaient égaré d'une manière si étrange! Mais aussi quel sacrificateur que l'amour, quand une fois il s'est rendu maître d'une âme!

3^e *Pensez*, ajoutait l'Apôtre, *à tout ce qui est juste*. La plus grande injustice de nos pensées est de nous rendre malheureux nous-mêmes. Nous fabriquons, en pensant mal, les chaînes qui nous captivent; nous chargeons le poids énorme qui nous accable; nous préparons les remords éternels qui doivent un jour nous ronger; nous chassons de notre âme la paix que Jésus-Christ était venu apporter au monde; nous faisons de notre cœur une mer pleine d'orages, une région de ténèbres, un labyrinthe d'illusions,

un champ ouvert à tous les ennemis du salut : « Mais, dit saint Chrysostôme, aimons le Seigneur Jésus, et tout aussitôt la joie, les délices, la gloire, la lumière, le bonheur, seront rétablis dans toutes nos puissances. » Pourquoi donc tant tarder à prendre ce parti ? Tant que saint Augustin hésita entre ses pensées et Jésus-Christ, la nature corrompue fut victorieuse en lui. Il avait des désirs, des pensées de changer de conduite, mais trop faibles pour accélérer le sacrifice ; il voulait et ne voulait point ; il se faisait illusion, il cherchait des raisons pour différer ; il gémissait cependant de ces incertitudes et de ces délais. Ceci nous représente bien l'empire qu'a la nature corrompue sur le corps humain. Qui fut plus éclairé que ce grand Saint ; qui eut une âme plus généreuse, plus capable de vaincre les difficultés ? Cependant il devait être le miracle de l'amour, et Dieu voulut nous apprendre, par son exemple, que l'amour seul peut achever le grand sacrifice du vieil homme, quand une fois la grâce l'a commencé. Que ce mystère de l'amour est étonnant ! Lorsqu'il s'empare d'un cœur et qu'il le maîtrise, il lui inspire un tel goût de sacrifice, que la nature, interdite et aux abois, si j'ose m'exprimer ainsi, se rend tout de suite, et qu'il n'en coûte plus pour faire le sacrifice de ce qui nous avait tant arrêtés depuis longtemps. C'est alors qu'on éprouve qu'il est si doux d'aimer, et si beau de bien penser !

4^o *Pensez*, disait encore l'Apôtre, *à tout ce qui est saint* ; c'est-à-dire à tout ce qui vous sépare du monde, et qui vous unit à Dieu. La philosophie humaine n'a pas opéré cette merveille et ne l'opérera jamais ; les efforts du génie, les richesses des sciences, la faveur des grands, la possession de tous les trésors de la terre ne nous rendront pas les amis de Dieu ; c'est de lui seul et de son amour que nous devons attendre les communications ineffables dont il favorise les Saints ; mais on n'entre dans ce sanctuaire qu'après avoir fait le sacrifice de tout ce qui est profane, qu'après avoir offert l'holocauste des penchants et des

désirs terrestres. Ceci est bien simple. Pour penser, comme il faut, à la sainteté de Dieu, il faut l'aimer ; et, pour bien l'aimer, il faut exclure tous les autres amours ; et, pour exclure tous ces amours indignes de Dieu et de la créature formée à son image, il faut sacrifier entièrement cette nature corrompue, qui est son ennemie.

O saint amour ! qu'il me soit permis de considérer, un instant, deux de vos célèbres victimes, Paul et Thérèse. Ils eurent tous les deux de grands sacrifices à faire : sacrifice de l'esprit, sacrifice de l'estime du monde, sacrifice de la réputation, sacrifice des égards, sacrifice des biens, du repos, des amis. Ils eurent à combattre les préjugés du siècle, le faux zèle, les artifices de l'enfer. Ils eurent à se défendre des troubles intérieurs, des révoltes de la chair, de la contradiction des passions. Ils furent chargés d'instruire et de reprendre, d'éclairer et de réformer, d'établir et de détruire ; les calomnies, les persécutions, l'indigence, les humiliations les accompagnèrent partout, et la croix de Jésus-Christ ne les abandonna jamais. Paul fut supérieur en grâce et en dignité, parce qu'il tint un rang distingué parmi les Apôtres ; mais Thérèse fut aussi suscitée de Dieu pour exercer une sorte d'apostolat qui a éclairé et enrichi l'Eglise. Paul, dans un saint enthousiasme, s'écriait : *Pour moi, je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹ ; Thérèse se reprochait de vivre, quand elle ne souffrait pas ; elle demandait la mort ou les souffrances par ce cri si sublime et si connu de tous : « Ou souffrir, ou mourir, ô mon Dieu ! » L'amour fit de Paul l'homme de toutes les circonstances, quand il fallut annoncer et faire aimer Jésus-Christ ; l'amour fit de Thérèse une âme consumée des saintes ardeurs de la charité ; elle brûla elle-même de ce feu sacré, et elle apprit aux autres à s'en laisser pénétrer. Paul sut mesurer toutes les dimensions de l'amour de Jésus-Christ, et il posséda, dans le plus haut degré, la

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit verò in me Christus. Gal. 2. 20.

science suréminente de Jésus-Christ; Thérèse sut les secrets du saint amour; elle fut admise aux communications les plus intimes du divin Epoux. Paul eut l'autorité de prononcer l'*anathème contre quiconque n'aime pas Jésus-Christ*; Thérèse enseigna, par ses exemples et par ses écrits, quel malheur c'est d'être privé de ce saint amour. Paul fut l'apôtre et la vicume de la charité; Thérèse porta jusqu'à la mort le trait d'amour qui l'avait blessée. Je ne vois dans ces deux grandes âmes que la nature immolée par l'amour, et que l'amour triomphant de la nature. « O divin amour, puis-je m'écrier ici avec un saint Docteur, que vous êtes puissant dans vos œuvres! » Oh! étendez, oui, étendez vos coups, ajouterai-je, sur toutes ces chères Sœurs qui m'écoutent, afin qu'il n'y ait rien *que de saint dans leurs pensées*.

5° *Pensez*, disait enfin l'Apôtre aux nouveaux chrétiens, *à tout ce qu'il y a d'aimable*; et de tous ces avis de saint Paul, celui-ci est peut-être le plus difficile dans l'exécution, celui qui demande les plus grands sacrifices. Qu'est-ce, en effet, que *penser à ce qu'il y a de plus aimable*? C'est employer tous les moyens d'entretenir la paix parmi ses Sœurs; c'est éviter tout ce qui peut blesser les autres; c'est ne dire jamais aux personnes du dedans non plus qu'à celles du dehors, qu'à celles mêmes qui nous sont les plus étrangères ou qui sont les plus dépourvues de politesse et de savoir-vivre, que des choses gracieuses et obligeantes. Qu'est-ce encore que *penser à ce qu'il y a de plus aimable*? C'est, à l'égard de soi-même, ne pas s'occuper de pensées tristes et affligeantes: c'est supporter avec une égalité d'âme inaltérable toutes les disgrâces de la vie, toutes les épreuves du ciel; c'est franchir avec joie toutes les difficultés du salut. L'Apôtre savait combien les hommes sont naturellement opposés à tout cet ordre d'*amabilité*, si je puis m'exprimer ainsi; il savait que nous sommes tous secs, critiques, rigoureux, intolérants; mais toute sa divine Epître aux Philippiens ne respire que la charité et

la science de Jésus-Christ ; elle met sous les yeux des fidèles les grands sacrifices qu'a faits cet Homme-Dieu de sa gloire, de ses intérêts, de sa vie ; elle présente son Apôtre prêt à s'immoler pour ses frères, et regardant ce sacrifice comme l'action la plus agréable et la plus glorieuse pour lui. Et qui fut, je vous le demande, plus rempli, plus brûlant d'amour que saint Paul ?

« Ah ! Seigneur, puis-je m'écrier ici avec un pieux et savant auteur, que votre amour est puissant sur nos pensées ! Il nous apprend que vous seul possédez toute beauté, toute sainteté, toute sagesse, toute libéralité ; qu'en vous sont tous les biens ; qu'avec vous les amertumes de la vie sont des douceurs, la pauvreté une source d'opulence, les humiliations un titre de gloire, la mort un principe de vie. L'amour fait alors en nous ce que votre toute-puissance fit au commencement sur le chaos. Vous tirâtes du sein de la confusion tout l'ordre, toute la beauté des créatures, et celui qui commence à vous aimer, met toutes ses facultés dans la place qui convient à chacune. Les pensées, toutes pénétrées de lumière, ne s'égarent plus ; les désirs, réglés par votre sainte loi, ne se portent plus à des objets indignes d'eux ; les affections, tournées vers vous, ne s'abaissent plus aux frivoles amusements du siècle : toujours l'amour contient l'âme dans un état de sacrifice, parce que sa gloire est de s'immoler pour vous. O Dieu, que nous sommes aveugles, quand nous repoussons la main de ce sacrificateur aimable et bienfaisant jusque dans les rigueurs qu'il exerce sur nous ! »

Ainsi : 1^o l'immolation de la nature par l'amour s'étend aux pensées.

II. ELLE S'ÉTEND AUX ACTIONS.

L'Apôtre saint Paul ne se contente pas d'instruire les fidèles sur ce qu'ils doivent penser, il passe tout de suite aux actions ; et la méthode qu'il suit dans cette instruction

est remarquable ; elle nous fait entrer dans la vraie doctrine du sacrifice par rapport à nos actions : *Faites, leur dit-il, ce que vous avez appris de moi, et ce que vous avez vu en moi, et le Dieu de paix sera avec vous*¹. Ce grand Saint fut le docteur et l'apôtre de la divine charité, il le fut pareillement du sacrifice total de nous-mêmes ; mais ce qu'il a fait de bien plus touchant encore, il fut, dans toutes ses actions, un homme immolé par l'amour divin. Toute sa vie en est la preuve, et c'est là le modèle qu'il présente aux nouveaux chrétiens de l'Eglise naissante. Il immola trois sortes d'actions : 1^o les péchés, pour les détruire ; 2^o les bonnes œuvres ou œuvres surnaturelles, pour les rendre parfaites ; 3^o les actions les plus communes de la vie, pour les sanctifier. Or, voilà ce que nous devons faire également et à quoi doit s'étendre notre sacrifice.

1. AUX PÉCHÉS, POUR LES DÉTRUIRE.

Oui, il nous faut sacrifier par l'amour tout ce qui nous porte au péché. Les autres vertus chrétiennes peuvent servir à ce sacrifice : la crainte nous retient par la terreur des vengeances divines ; l'espérance nous engage à observer la loi de Dieu par l'attente des récompenses célestes ; la reconnaissance nous fait envisager le péché comme une ingratitude monstrueuse ; mais l'amour est le grand destructeur du péché et de tout ce qui entraîne dans le péché ; il ne fait grâce à aucune des illusions, des amorces, des branches du péché ; il opère dans l'âme ce qu'il opéra dans Jésus-Christ, qui s'était fait victime du péché, et même *péché pour nous*, comme s'exprime l'Apôtre ; il ne cesse de frapper, d'égorger, de sacrifier, que quand il ne reste plus de vie, que quand tout est mort et même enseveli ; car saint Paul voulait que ses disciples fussent non-seulement morts, mais encore *ensevelis avec Jésus-Christ*.

(1) Quæ et didicistis, et accepistis, et audistis, et vidistis in me, hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum. *Philip. 4. 9.*

« L'amour de Dieu ne s'enseigne pas, » disait saint Basile, et je puis dire aussi qu'il ne se prouve pas. Oui, ô épouses de Jésus-Christ, s'il est en vous, vous devez le sentir, surtout par l'horreur qu'il inspire pour le péché, par les sacrifices qu'il inspire pour expier le péché déjà commis, et pour prémunir contre le péché que vous seriez tentées de commettre. Cet examen ne doit-il pas vous confondre en présence de Dieu en ce moment? « Ah! Seigneur, doit s'écrier chacune de vous, avec un grand serviteur de Dieu, je ne puis prendre ma conscience à témoin de l'amour que j'ai pour vous; je ne puis dire, comme saint Augustin, que mon cœur est blessé du trait de votre sainte charité. Je n'ai point encore pleinement immolé le péché sur l'autel de votre amour; commencerai-je donc aujourd'hui ce sacrifice? Oui, ô mon Dieu, si votre amour vient dans mon cœur. Paul, Augustin, Thérèse, tous vos Saints en reçurent la plénitude; je suis indigne d'une si grande faveur; une étincelle de ce feu sacré suffira pour dégager mon âme des liens du péché, et, si le sacrifice commence par cette étincelle, j'espère de votre miséricorde que mon intérieur sera bientôt embrasé, renouvelé, changé, purifié. O Dieu saint, ne me laissez pas sans amour, puisque vous voulez que je sois sans péché! »

II. AUX BONNES ŒUVRES, POUR LES RENDRE PARFAITES.

Ce sacrifice n'est pas comme celui du péché. Il s'agit ici, non de détruire, mais d'édifier; non d'éteindre, mais d'embellir; non de donner la mort, mais d'augmenter la vie. Le sacrifice des bonnes œuvres consiste principalement en trois choses : 1^o à ne les faire que dans l'ordre de Dieu; 2^o à les faire uniquement pour Dieu; 3^o à s'abandonner, pour le succès, au bon plaisir de Dieu : *Tous*, disait saint Paul, *sont-ils Apôtres? Tous sont-ils Prophètes? Tous sont-ils Docteurs? Tous ont-ils le don des miracles? Tous sont-ils destinés à parler plusieurs langues? Tous*

*peuvent-ils interpréter les Ecritures*¹ ? Non, sans doute ; mais tous peuvent avoir la charité, et c'est là le *don le plus excellent*². Saint Paul était dans l'ordre de Dieu, quand il portait l'Evangile aux Juifs et aux Gentils. Priscilla et Aquila étaient dans l'ordre de Dieu, quand ils recevaient dans leur maison ce grand Apôtre³. Saint Jérôme était dans l'ordre de Dieu, quand il interprétait les saintes Ecritures, et sainte Paule, avec sainte Eustochie, sa fille, était dans l'ordre de Dieu, quand elle méditait avec elle ces saints livres dans la retraite de Bethléem.

Ce qui fait les Saints, n'est pas l'excellence des œuvres, mais l'attention à faire les œuvres de Dieu, et à les faire pour Dieu seul ; c'est là le fond du sacrifice, c'en est le mérite et le prix : « Voyez-vous, disait saint Basile, ces dons qu'on suspend dans les temples, pour rendre hommage à la grandeur de Dieu, ils sont offerts à Dieu seul, ils sont sanctifiés par la maison de Dieu. » Telles doivent être toutes nos bonnes œuvres ; Dieu seul en est le maître ; elles ne sont plus à nous. Exemple sublime, et qui devrait vous servir de règle dans toutes les œuvres qui sont de votre état, et que vous consacrez à l'honneur de Dieu. Il ne s'agit pas ici d'offrir des dons précieux, mais d'offrir *l'obole de la veuve* ou de donner *le verre d'eau* ; c'est-à-dire, de faire les actions les plus ordinaires purement et pleinement au nom de Jésus-Christ. Si vous vous réservez quelque intérêt dans le sacrifice, vous en altérez le prix, vous en détruisez même toute la valeur. Or, quel est le moyen le plus court et le plus efficace pour rendre ce sacrifice parfait ? L'amour, oui, l'amour de Dieu. Les grands de la terre exigent beaucoup, et s'inquiètent peu des sentiments qui

(1) Nunquid omnes Apostoli ? Nunquid omnes Prophetæ ? Nunquid omnes Doctores ? Nunquid omnes gratiam habent curationum ? Nunquid omnes linguis loquuntur ? Nunquid omnes interpretatur ? 1. Cor. 12. — 29. 30.

(2) Major autem horum est charitas. 1. Cor. 13. 13.

(3) Aquila et Priscilla... apud quos et hospitor. 1. Cor. 16. 19.

101 C. IV.

accompagnent les dons qu'on leur fait ; ils ne prennent que ce qui frappe leurs sens, que ce qui contribue à leur grandeur et à leurs plaisirs ; mais le Seigneur, à qui tout appartient, ne fait pas que des affections, que du sacrifice intérieur, que de l'amour qu'on a intention de lui témoigner. C'est l'amour qui suspend le cœur dans son temple, et qui l'y consacre pour n'en être jamais enlevé. Il vous reste à déposer dans son sein tout le fruit et tout le succès de vos œuvres. Si vous travaillez, tout ce qu'il demande de vous, c'est que vous travailliez en son nom et pour son amour ; tout le reste est entre ses mains. Si vous vivez dans la retraite, il n'attend pas de vous que vous ayez des vues sublimes dans l'oraison, mais que vous y appreniez à vous humilier et à l'aimer. Il n'exige de vous que ces deux choses, et cela doit vous suffire.

III. AUX ACTIONS LES PLUS COMMUNES, POUR LES SANCTIFIER.

Elles sont nécessaires, et par conséquent ordonnées de Dieu ; mais ce qu'elles ont de terrestre et d'humain, doit être sacrifié, en ce sens qu'il ne doit jamais ni occuper, ni déterminer, ni fixer nos affections. Les Saints, oui, tous les Saints dont on nous lit souvent la vie, étaient à l'extérieur des hommes comme nous, ils avaient des besoins comme nous, ils faisaient partie de la société comme nous, ils remplissaient les devoirs ordinaires de la vie comme nous ; mais, semblable à l'Épouse dont parle le Roi-Propète, *tout leur mérite était dans l'intérieur*¹. Ils savaient renoncer à tout ce qui pouvait intéresser la cupidité ou plaire à la nature. L'amour réglait dans eux les discours, les démarches, les écrits, les affaires, les rapports ; c'était une fournaise secrète où tout l'humain était consumé. C'est de cette manière qu'en peu d'années ils amassèrent des trésors de mérites, que leurs jours furent pleins, tandis que ceux

(1) Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. Ps. 44. 14.

des hommes ordinaires étaient nuls aux yeux de Dieu.

Grand principe du sacrifice de la nature corrompue ! Elle demeure nature en apparence ; mais, par le feu de l'amour divin, elle est divinisée ; et le secret de cette opération sublime consiste dans l'exercice de la présence de Dieu, dans la pratique habituelle de l'oraison, dans la mortification des désirs précipités et inquiets, dans l'imitation de Jésus-Christ et des Saints, ses parfaits imitateurs. La corruption de notre nature cède à ces quatre glaives qu'emploie l'amour contre elle ; elle tombe sous leurs coups, et le sacrifice des actions se trouve complet ; sacrifice plus noble que tous les holocaustes de l'ancienne Loi ; sacrifice qui s'unit, sans efforts et sans partage, au grand sacrifice de Jésus-Christ : *Il a été vu autrefois sur la terre*, dit le texte sacré, *et il a conversé avec les hommes*¹. Il paraissait alors agir simplement en homme, et il agissait toujours en Homme-Dieu.

Ainsi 2° l'immolation de la nature par l'amour s'étend aux actions.

III. ELLE S'ÉTEND AUX SOUFFRANCES.

Il y a trois degrés dans cette immolation : 1° estimer les souffrances ; 2° supporter patiemment les souffrances ; 3° aimer passionnément les souffrances. Dans le premier degré, on n'immole que les révoltes de l'esprit ; dans le second, on n'immole que les révoltes du cœur ; dans le troisième, on jouit pleinement du sacrifice ; on est bien aise de le réitérer, on cherche les occasions de le perpétuer. La victime n'éprouve plus de retours sur elle-même ; elle brûle, elle se consume tranquillement en la présence de son Bien-Aimé ; c'est l'état de l'amour parfait et triomphant avec gloire de toute la nature corrompue.

(1) In terris visus est, cum hominibus conversatus est. *Baruch*, 3. 53

PREMIER DEGRÉ.

C'est quelque chose sans doute que d'estimer les souffrances, que d'en bien parler et d'en bien écrire; c'est même plus d'en parler et d'en écrire à ses amis spirituels, et sans prétention d'honneur ou d'éclat, que d'en composer des discours ou des livres pour le public. Mais si le prédicateur et l'auteur qui relèvent le mérite des souffrances, ne sont pas des saints, des hommes crucifiés, on se persuade que tout ce qu'ils disent ou écrivent, n'est qu'une affaire de style, un exercice de leur profession, une fonction d'appareil; on les écoute, on les lit; on peut dire: « Cela est beau; » mais on ne dit point: « Cela est vrai, et vrai pour moi, et vrai d'une vérité qui entraîne des conséquences pratiques. » Je crois facilement saint Paul, quand il dit que *la folie de la croix est la haute sagesse de Dieu*, parce que toute la vie de ce grand Apôtre fut un tissu de souffrances, un sacrifice perpétuel. « Ah! Seigneur, puis-je m'écrier en ce moment, avec un sentiment de confusion, en empruntant les paroles d'un grand serviteur de Dieu, quand je parle moi-même des souffrances à ces chères Sœurs ici rassemblées, qui me prêtent une attention si soutenue, j'en parle sans doute à quelques-unes d'entre elles qui sont toutes crucifiées; elles ont probablement la charité de croire que je suis pleinement convaincu de tout ce que je leur dis à ce sujet, et que je le mets en pratique; mais, en votre présence, ô mon Dieu, mon esprit ne dément-il pas mes paroles? l'estime que je fais des croix et des tribulations, ne se borne-t-elle pas au moment où j'en parle? et, quand je me retrouve dans l'occasion de souffrir, ne me sens-je pas livré à la nature corrompue qui fuit devant la croix, qui l'abhorre autant que l'abhorraient les Juifs et les Gentils dont parle saint Paul! O Dieu, mon Sauveur, ne suis-je pas, en ce point, un trompeur et un hypocrite? Je ne veux pas faire illusion aux vierges si simples et si sincères à qui je parle;

mais ne suis-je pas mon propre séducteur? et vous qui sondez le fond de mon âme, ne la trouvez-vous pas en contradiction avec mes paroles? Ah! daignez me donner d'accomplir le premier ce que j'enseigne aux autres. Le sacrifice que vous exigez d'abord de moi, c'est d'estimer votre croix plus que tous les trésors du monde; c'est de n'étudier et de ne savoir, à l'exemple de votre saint Apôtre, que *Jésus et Jésus crucifié*¹. Accordez-moi, Seigneur, ce que vous me commandez, et, aidé de votre grâce, je tâcherai désormais d'exceller de plus en plus dans ce premier degré du sacrifice. »

DEUXIÈME DEGRÉ.

Le second degré du sacrifice est de supporter patiemment les souffrances; et ceci n'est pas un point de perfection, c'est le devoir et l'engagement de tout chrétien. La philosophie purement humaine s'est piquée de le remplir; mais c'était le chef-d'œuvre de l'orgueil, et nul de ces philosophes qui ont été tant vantés dans l'antiquité païenne, tant prônés par les historiens grecs et romains, réduit à lui-même et confiné dans la solitude, n'eût mis en pratique le stoïcisme dont il faisait parade aux yeux des hommes. Une âme véritablement chrétienne, instruite à l'école de Jésus-Christ, sait souffrir en secret; elle se contente d'avoir Dieu pour témoin de sa patience. Sa force ne dépend ni de l'enthousiasme, ni de l'approbation des hommes. Elle ne dit pas, comme le Stoïcien, qu'elle ne souffre pas; mais, comme l'Apôtre, qu'elle souffre, et qu'elle n'est point confondue². Elle éprouve les faiblesses de la nature; mais elle n'en est point accablée, parce que, comme le même Apôtre, elle peut tout en celui qui la fortifie³. Elle de-

(1) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. 1. Cor. 2. 2.

(2) Patior, sed non confundor. 2. Timoth. 4. 12.

(3) Omnia possum in eo qui me confortat. Philip. 4. 13.

mande quelquefois, avec Jésus-Christ, que *le calice d'amertume s'éloigne d'elle*¹; mais elle désire toujours, comme Jésus-Christ, que *la volonté du Père céleste s'accomplisse*². Elle peut prendre des moyens pour se soustraire à la persécution, à la calomnie, à la maladie, aux injures de l'air, à l'indigence; mais, si elle est frappée de ces fléaux, son calme n'en est point troublé, sa paix n'en est point altérée, sa bouche ne s'ouvre ni aux plaintes, ni aux murmures; ceux qui l'approchent, ne remarquent en elle ni impatience, ni humeur, ni tristesse. Elle immole, à tout instant, les révoltes de la nature; elle supprime les cris de la sensibilité; elle ne cherche pas l'adoucissement de ses maux dans les vaines consolations où le monde les cherche; elle ne se plaint pas de l'abandon des hommes. Que sont-ils à ses yeux? Une troupe de victimes condamnées, comme elle, aux souffrances. Il faudrait pour un si grand nombre d'affligés, que le Créateur produisît un autre monde rempli d'hommes sans besoins, sans afflictions et sans autres vues que celles de la charité. Ce monde n'existera jamais, parce que Dieu seul veut et peut consoler ceux qui souffrent.

TROISIÈME DEGRÉ.

Quiconque est parvenu à ce degré du sacrifice, est arrivé à la perfection sublime, qui est d'aimer les souffrances avec toute leur sainte société, qui sont la pauvreté, l'humiliation, le mépris, le délaissement total, l'anéantissement aux yeux du monde entier. Il n'y a que l'amour, armé de tous ses traits et de tous ses feux, qui puisse opérer ce grand sacrifice. Celui qui disait : *Je me plais dans mes misères, dans les affronts, dans l'indigence, dans les persécutions, dans les douleurs pour Jésus-Christ*³, était arrivé à ce degré sublime de l'immolation.

(1) Si possibile est, transeat à me calix iste. *Math.* 26. 39.

(2) Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* 22. 42.

(3) Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. *2. Cor.* 12. 10.

O Dieu, que les Saints furent de grands maîtres dans cette science du sacrifice parfait !

« Buvez la tribulation, disait saint Ambroise, buvez-la, en sorte que le sentiment des souffrances pénètre jusqu'au fond de votre âme. »

« Attachez-vous fortement à la croix, disait saint Augustin, et ne soyez pas assez imprudent pour arracher les clous qui vous y retiennent. »

« Vous avez besoin de souffrances, disait saint Grégoire, pour que l'odeur de vos vertus pénètre jusqu'au ciel. Les vertus sont des parfums ; il faut, pour les développer, que le feu des tribulations s'en approche. »

« Suivez, disait saint Jérôme, dans la nudité, Jésus-Christ dépouillé de tout ; cela est grand, cela est difficile, mais la récompense est divine. »

« Embrassez amoureusement la croix, disait saint Chrysostôme. La croix est le trophée érigé contre le démon, le glaive qui a donné la mort au péché ; la croix est l'objet des volontés du Père, la gloire du Fils, la joie du Saint-Esprit, l'ornement des Anges, la sûreté de l'Eglise, le triomphe de Paul, le rempart des Saints, la lumière de l'univers. »

« Les tribulations, les croix et les souffrances, disait saint François de Sales, sont plus précieuses que l'or aux âmes que Dieu a choisies... Quel bonheur de servir Dieu au désert, sans manne, sans eau, sans autre consolation que celle qu'on a sous sa conduite, et de souffrir pour lui !... Aimez bien Jésus-Christ, dans les retraites que vous faites pour le prier et pour l'adorer. Aimez-le, quand vous le recevrez dans la sainte communion. Aimez-le, quand votre cœur sera arrosé de la sainte consolation ; mais aimez-le surtout, quand il vous arrivera des tracasseries, des importunités, des sécheresses, des aridités, des dégoûts, des peines, des souffrances, des croix, des tribulations de toute espèce. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si vous vous attachez à étudier de plus en plus les sentiments des Saints sur l'amour des souffrances, cette considération devra vous pénétrer des mêmes sentiments qu'eux, élever votre âme, la détacher de cet amour-propre qui a frémi tant de fois à la vue ou à la simple pensée des tribulations, opérer sur vous les trois choses dont a parlé si souvent saint Augustin, *l'ivresse, la blessure, l'incendie de l'amour*; qu'alors vous chanterez sur la croix le cantique des trois jeunes hébreux plongés dans la fournaise; vous inviterez, comme eux, au milieu des tribulations, des douleurs, des mépris, des délaissements, toutes les créatures, visibles et invisibles, à bénir et à exalter les miséricordes du Père céleste, qui aura daigné vous faire part des souffrances de Jésus-Christ, votre Sauveur; que s'il n'en était pas ainsi, vous seriez donc moins courageuses que tant d'âmes généreuses qui sont montées sur l'autel de son sacrifice, et qui y sont mortes avec lui. Mais non, ô épouses de Jésus-Christ, après s'être étendu à vos pensées et à vos actions, l'amour divin s'étendra aussi à vos souffrances, non-seulement pour vous les faire estimer et supporter patiemment, mais encore aimer passionnément. Ainsi soit-il.

CIV^e CONFÉRENCE.

III. SUR L'IMMOLATION DE LA NATURE.

II. SON ÉTENDUE.

4. *Elle s'étend aux amitiés spirituelles.*
 5. *Elle s'étend aux consolations sensibles.*
 6. *Elle s'étend aux peines intérieures.*
-

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut s'attacher à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. Luc. 9. 23.

Dans la Conférence précédente, mes Sœurs, j'ai commencé à entrer dans les détails de l'immolation de la nature par l'amour ; je vous ai fait voir que cette immolation doit s'étendre : 1^o aux pensées ; 2^o aux actions ; 3^o aux souffrances. Par rapport aux souffrances principalement, je vous ai dit qu'il y a trois degrés dans cette immolation ; que le premier degré est d'estimer les souffrances ; que le second degré est de les supporter patiemment ; que le troisième degré est de les aimer passionnément : que dans le premier, on n'immole que les révoltes de l'esprit ; que dans le second, on n'immole que les révoltes du cœur ; mais que dans le troisième, on jouit pleinement du sacrifice ; qu'on est bien aise de le réitérer, et qu'on cherche les occasions

de le perpétuer. Ensuite, je vous ai parlé de l'amour des Saints pour les souffrances ; j'ai pris plaisir à rassembler les sentiments de plusieurs d'entre eux sur ce sujet, et j'ai conclu en disant que si vous vous attachiez à étudier les sentiments de ces grands Saints sur l'amour des souffrances, cette considération serait bien capable d'élever votre âme, de la détacher de cet amour de soi-même et de ses aises qui a frémi tant de fois à la vue ou à la seule pensée des peines et des tribulations, hélas ! si fréquentes et si universelles dans cette vallée de larmes.

Aujourd'hui je vais continuer à parcourir ces détails, et je vous montrerai comment l'immolation de la nature par l'amour, s'étend : 4° aux amitiés spirituelles ; 5° aux consolations sensibles ; 6° aux peines intérieures. Tel est le sujet de cette Conférence.

IV. ELLE S'ÉTEND AUX AMITIÉS SPIRITUELLES.

On a proposé la question, savoir s'il était possible qu'entre des personnes qui tendent à la perfection et à l'union avec Dieu par la voie de l'oraison, il y eût une véritable amitié qui se conciliât avec le détachement universel, avec l'abnégation, avec l'amour de Dieu, dominant et opérant tout dans l'âme. Cette question, assez difficile, a été décidée par l'exemple des Saints ; ils ont eu des amis spirituels, comme on le prouve par un grand nombre de faits tirés de leur vie : il est donc possible d'allier la sainteté avec les amitiés spirituelles. Mais on a remarqué que, dans les amitiés des Saints, il s'était trouvé trois conditions. D'abord les amitiés des Saints, au lieu de faire tort à la charité universelle qui est due au prochain, servirent à la rendre plus vive et plus efficace. Ensuite, les motifs des amitiés des Saints furent fondés sur des principes surnaturels, excluant tout ce qui invite les penchants de la nature, comme l'esprit, la noblesse, la douceur du caractère, les agréments physiques, les amabilités de la conversation et

cent autres choses qui servent de base aux amitiés humaines. Enfin, les amitiés des Saints furent telles qu'ils demeureraient toujours libres dans l'intérieur; que le souvenir de leurs amis spirituels ne causait en eux ni trouble, ni intérêt principal; qu'au danger de les perdre, ou même qu'en les perdant, ils étaient toujours les mêmes et se montraient pleinement résignés à la volonté divine.

Voilà trois conditions qui immolent la nature dans les amitiés spirituelles : 1^o elles conservent ces amitiés, mais elles les renferment dans des bornes qu'il importe beaucoup de ne pas franchir ; 2^o elles laissent à l'âme le penchant qu'elle a pour ces amitiés, mais elles purifient ce penchant et elles le soumettent à l'amour de Dieu ; 3^o elles veulent, pour que ces amitiés soient saintes, que l'intérieur reste dans un calme parfait. Je reprends ces trois conditions, et je demande toute votre attention dans ce sujet très-délicat, où il est si aisé de prendre le mensonge pour la vérité, l'amour ou l'intérêt propre pour la sainte amitié.

PREMIÈRE CONDITION :

C'est-à-dire que les amitiés spirituelles, bien loin d'altérer la charité universelle, doivent la rendre plus vive et plus généreuse. Or, c'est ce qui, évidemment, ne se trouve pas dans certaines liaisons particulières où deux ou trois personnes éprises d'amitié l'une pour l'autre, ne voient qu'elles-mêmes, n'aiment qu'elles-mêmes, rapportent tout à elles-mêmes, et n'ont souvent que de la sécheresse et de l'intolérance pour les autres. Ces liaisons, ces amitiés, prétendues spirituelles, sont pleines d'amour-propre, et la nature s'y trouve tout entière, au lieu que dans les amitiés fondées sur la charité chrétienne, telles qu'étaient les amitiés des Saints, on traite de l'amour de Dieu et de la charité universelle du prochain ; on parle bien de tout le monde et l'on ne méprise personne : on admet volontiers les personnes faibles pour les appuyer, les disgraciées de la nature pour les consoler, les affligées pour les fortifier ;

on ne dit pas, comme les Corinthiens que réprimandait l'Apôtre des nations : *Je suis à Paul, à Apollon, à Céphas, mais à Jésus-Christ seul*, qui est le frère, le rédempteur, le médiateur de tous les hommes.

Saint Paul aimait beaucoup Prisca, Aquila, Phæbé, Marie et plusieurs autres fidèles dont il fait mention dans ses Epîtres ; mais il n'oublie pas la société entière des Saints ; il les embrasse tous en Jésus-Christ, et il leur recommande spécialement de s'aimer et de se chérir les uns les autres.

Saint Chrysostôme était lié d'une étroite amitié avec sainte Olympe, épouse de Nébridus, préfet de Constantinople, et devenue, après la mort de son mari, la gloire des veuves de l'Eglise d'Orient ; mais il ne faisait usage de cette amitié que pour le soulagement des pauvres et la consolation des malheureux, auxquels cette illustre veuve, dirigée par les conseils du saint archevêque, consacra l'immense patrimoine qu'elle avait hérité de ses ancêtres.

Saint François de Sales avait des rapports intimes avec sa fille spirituelle, sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation ; mais on voit par la multitude des lettres de ce saint prélat qu'il n'excluait personne de son affection, qu'il était le père de tous, et que sa belle âme embrassait tous les états et tous les caractères dans la charité de Jésus-Christ, sans distinction de qui ou de quoi que ce fût.

DEUXIÈME CONDITION :

C'est-à-dire que ce qu'il y a de plus nécessaire à sacrifier dans les amitiés spirituelles, c'est l'intérêt humain, le personnel des motifs, le penchant qui se porte vers les avantages naturels qu'on remarque dans certaines personnes. Quand la nature n'est pas immolée, on ambitionne des rapports utiles, agréables, éclatants même, si j'ose dire, qui ne sont propres qu'à exciter la vanité et à entretenir l'amour-propre. On se flatte d'avoir des talents assez

distingués, un esprit passablement cultivé, des manières honnêtes, polies, aimables et attrayantes, puisqu'on a su gagner les bonnes grâces des premières têtes de la localité où l'on se trouve, de la dame du château, par exemple; permettez-moi d'entrer dans ces détails, car, pour quelques Sœurs, ils peuvent bien n'être pas sans actualité, et plutôt à Dieu que l'expérience ne soit pas venue quelquefois confirmer la vérité de mes paroles! oui, de la dame du château, ou de l'épouse de M. le Maire, et puis encore de Madame une telle ou de Mademoiselle une telle: toutes personnes de piété et bonnes chrétiennes, j'aime à le croire et n'en doute même nullement: mais avec lesquelles on devrait se faire scrupule d'avoir des rapports si fréquents. On se dissimule à soi-même tout ce qu'il y d'humain dans ces affections qu'une épouse de Jésus-Christ devrait s'interdire à jamais; jusque dans l'oraison, on croit y voir les intérêts de Dieu et la gloire de la religion. On s'attache de plus en plus; on se livre avec une sorte de passion aux prévenances et aux assiduités auprès de ces personnes. Hélas! à quelles illusions sur cet article ne donne-t-on pas entrée dans son esprit, quand une fois on a laissé son cœur se congutiner dans ces sortes d'attaches! On se rappelle de temps en temps, pour se tranquilliser contre les remords d'une conscience agitée qui les condamne, que saint Jérôme, tout crucifié qu'il était avec Jésus-Christ, avait des prédilections pour les plus illustres dames de Rome, et l'on ne fait pas assez attention que ce grand Saint les porta à se dépouiller de tout pour s'ensevelir dans la solitude de Bethléem; et l'on ne pense pas en conversant avec les prétendues Paules et Eustochies de notre siècle, à se revêtir, comme saint Jérôme, de la mortification de Jésus-Christ; et l'on accepte volontiers les petits cadeaux de ces personnes ou amies spirituelles, sans s'inquiéter si la règle défend de les recevoir, et s'ils contribuent à fortifier de plus en plus des affections humaines que saint Jérôme ne connut pas.

Oh ! que l'amour-propre est subtil et industrieux dans les détails de ce qu'on appelle amitiés spirituelles ! en combien de formes il se déguise ! par combien d'illusions il surprend la bonne foi de certaines personnes qui ne manquent d'ailleurs ni de lumières ni de jugement ! Le préliminaire des amitiés véritablement spirituelles devrait être la mort totale des intérêts et des penchants. Cette mort, bien loin de nuire à l'ardeur de l'amitié, la rend plus vive, parce qu'elle l'identifie à l'amour de Jésus-Christ. Le propre de la vraie amitié spirituelle est de fortifier l'amour de Dieu, et le propre de l'amour de Dieu est d'ôter à l'amitié tout ce qu'elle a d'humain et de sensuel. Pour juger infailliblement si l'on a une vraie amitié spirituelle, qu'on examine si, durant cette amitié, on est plus uni à Dieu, et si l'on se maintient plus aisément dans l'exercice de la présence de Dieu. Si l'on se trouve dans cette situation, on doit bénir Dieu d'avoir épuré l'âme de ses affections terrestres, et l'on peut se livrer ainsi à cette sainte amitié ; au contraire, si l'on éprouve que plus l'amitié s'augmente, plus l'amour et le souvenir de Dieu diminuent, on peut compter que cette amitié est humaine, dangereuse, et qu'elle peut devenir une source de remords pour la conscience. Cette doctrine qui est de saint Jean de la Croix, me paraît infaillible, claire, aisée dans la pratique, et propre à résoudre toutes les questions qui peuvent naître sur les amitiés spirituelles.

TROISIÈME CONDITION :

C'est-à-dire que, pour que ces amitiés soient sincères, elles doivent laisser l'intérieur dans un calme parfait. Le trouble, l'inquiétude et l'agitation sont les étincelles d'un amour-propre encore dominant dans l'âme. Il y a plusieurs marques certaines pour connaître si l'âme est tranquille dans l'amitié.

D'abord, l'absence des personnes qu'on aime est-elle suivie de désirs pour les revoir, pour converser avec elles ?

jusqu'à ce moment de réunion, se trouve-t-on comme en un désert, sans goût, sans consolation, sans intérêt pour tout autre objet que celui qu'on regrette? Voilà le cri de la nature, et l'amour de Dieu n'habite pas dans ce faux solitaire; il ne sait pas que Notre-Seigneur doit lui tenir lieu de tout, et que, quand il ordonne la séparation de quelques amies, c'est pour les unir plus intimement à lui-même.

Ensuite, si la mort enlève une de ces amies spirituelles, se plaint-on de ses rigueurs? se croit-on dans l'infortune, parce que le monde entier ne pourrait fournir une pareille amie? s'ennuie-t-on de vivre désormais, parce qu'on a perdu une autre soi-même? Voilà des sentiments que la philosophie du siècle, philosophie mondaine et toute profane, approuve peut-être, mais que condamne la philosophie de l'Evangile, que réprouve l'amour de Dieu: « Ah! disait saint Augustin, en parlant de son ami Alipius, j'ai perdu celui qui m'avait été donné, mais je n'ai pas perdu celui qui me l'avait donné. Mon ami ne converse plus avec moi, mais il puise à la source de tous les biens, et cette pensée non-seulement me console, mais même elle me remplit de joie; je serais un faux ami, si j'enviais le sort bienheureux dont jouit mon ami. »

L'immolation de la nature dans les amitiés spirituelles, s'étend jusqu'au sacrifice du directeur de la conscience lui-même, quand Dieu demande cet holocauste. Si cet ami spirituel est un homme de Dieu, un homme de grâces, un directeur habile, prudent, sage, éclairé dans les voies du salut, j'avoue que la perte ou la séparation en est très-grande, et que l'âme, privée de cet appui, ressent vivement la solitude: « Mais, disait un saint homme, Dieu suffit; aimons Dieu et la croix, et quittons tout le reste: amour, pureté, croix, il n'y a que cela qui soit véritablement nécessaire à l'âme. »

Ainsi donc: 4^e l'immolation de la nature par l'amour s'étend aux amitiés spirituelles.

V. ELLE S'ÉTEND AUX CONSOLATIONS SENSIBLES.

Il n'est pas rare dans le monde de trouver des personnes, même parmi celles qui font profession de piété, qui veulent allier le service de Dieu avec les consolations du siècle. Elles sont sensibles aux douceurs de l'amitié, et se récrient quand leurs amies paraissent indifférentes à leur égard. Elles ont lu que les trois compagnes de Jésus sur la terre furent la *douleur*, l'*humilité*, la *pauvreté*; mais elles ne se croient presque jamais dans le cas d'en faire l'épreuve, et, quand l'occasion se présente de marcher à leur suite, elles imaginent toutes sortes de moyens pour s'en dispenser.

Voilà des personnes qui n'ont jamais su faire le sacrifice des consolations sensibles; elles se croient mortes avec Jésus-Christ, et elles sont toutes vivantes de la vie du vieil homme; elles aspirent peut-être à la perfection, elles se flattent même d'y parvenir, et quelquefois elles n'en ont pas la première idée. Une religieuse qui veut être tout à Dieu, prend en main le testament de Jésus-Christ, son divin Epoux, et compare les consolations que donne ce saint livre avec toutes les consolations sensibles. Elle y voit, à la vérité, la mort de toute la nature corrompue, mais en même temps la vie de l'esprit; puis elle fait ce raisonnement avec un pieux auteur: « Ce qui doit consoler mon âme dans cette terre semée de ronces et d'épines, doit l'emporter sur ce qui ne flatterait que mes sens; ce qui doit me procurer pour l'éternité la jouissance de tous les biens, est infiniment préférable à ce qui m'exposerait au plus grand des maux, qui serait d'être éternellement privée de Dieu; ce qui a été choisi par les hommes les plus sages, qui sont les Saints, doit avoir plus d'empire sur mon âme, que ce qui a déterminé sans raison et perdu sans ressource les hommes les plus aveugles, qui sont les mondains. Ah! J'entends sainte Thérèse qui me dit de penser que je n'ai

ici-bas qu'une vie qui est courte, qu'une âme qui est immortelle, qu'une éternité à attendre qui n'a point de fin, qu'une mort qui n'arrive qu'une fois ; et ces quatre unités font taire les cris de mes sens ; leur intérêt n'est pas compris dans cette doctrine ; ils doivent être comptés pour rien dans le projet qui doit me sanctifier ; ils ne peuvent être que la matière d'un sacrifice, et c'est à ce sacrifice que je dois penser. »

Comme il y a dans tout sacrifice un sacrificateur, un ministre de l'immolation, il doit y en avoir un dans le sacrifice des consolations sensibles, et c'est Dieu lui-même qui remplit ce ministère. Les consolations sensibles ne sont recherchées qu'à cause des maux sans nombre qui nous affligent ; mais Dieu lui-même est l'auteur de ces maux ; il les veut directement ou il les permet, et il veut de plus que nous ne cherchions pas dans les consolations sensibles le remède à ces maux. Sa volonté est donc ce qui doit conduire une âme à l'autel du sacrifice, et son amour est ce qui doit frapper la victime et opérer l'immolation ; d'un seul coup, cet amour abat dans cette âme deux ennemis, l'opposition aux maux qui lui arrivent, et le penchant à rechercher les consolations sensibles. Elle pourrait bien ne pas se réfugier dans les consolations sensibles, si elle n'était pas en proie à ces maux, et elle pourrait peut-être acquiescer à ces maux, s'il lui restait la fausse espérance de se procurer des consolations sensibles ; mais, en aimant Dieu et en se conformant à sa volonté, tant à l'égard de ces maux qu'à l'égard de la privation de toutes ces consolations sensibles, il ne lui reste rien, et elle est totalement dans l'état de victime sous la main de Dieu.

Jésus-Christ, au jardin des Oliviers, est un modèle admirable et accompli de ce sacrifice : accablé de douleur jusqu'à être couvert d'une sueur de sang, il pouvait demander à son Père des légions d'Anges pour le soustraire à la fureur de ses ennemis ; il n'avait qu'à laisser agir un rayon de sa divinité et de sa gloire sur son cœur inondé d'amer-

tume, et sur son corps courbé sous le poids de l'affliction ; mais il veut donner l'exemple du sacrifice le plus absolu, et montrer à tous les siècles que l'amour de Dieu, joint à sa sainte volonté, est l'unique consolation sur laquelle l'âme fidèle doit s'appuyer. A son exemple, les martyrs ont affronté les bûchers, les brasiers ardents, les chevalets, les ongles de fer, les bêtes féroces, le glaive et la mort. L'amour de Dieu et l'accomplissement de son bon plaisir les soutenaient au milieu des tourments ; ils ne jetaient pas un coup d'œil sur leurs parents, sur leurs enfants, sur leurs amis, sur les espérances dont ils pouvaient se flatter dans le monde ; tout disparaissait à leurs yeux, et ils ne voyaient, selon la doctrine et l'exemple de l'apôtre saint Paul, que l'amour de Jésus-Christ, dont aucune puissance humaine n'était capable de les séparer.

Une bonne religieuse, vraiment digne de ce nom, qui a sacrifié toutes les consolations sensibles par amour pour Dieu et par une pleine conformité à sa sainte volonté, est, sans contredit, la véritable et la meilleure consolatrice des affligés : *Béni soit le Dieu de toute consolation*, s'écrie-t-elle avec l'apôtre saint Paul, *qui nous console dans toutes nos tribulations, afin que nous puissions consoler ceux qui sont dans la peine !* Ah ! je vois ce saint Apôtre dans les chaînes, et il console tous les fidèles, ne disant pas un seul mot qui ressemble aux consolations que donne le monde ; il ne parle que de la volonté du Père, et de Jésus-Christ, son Fils, que de l'avantage et de la gloire des souffrances, du riche fonds d'espérance que laisse le bonheur de souffrir pour l'Evangile ; il propose l'exemple de Jésus-Christ, ses humiliations, ses douleurs, sa pauvreté, et il ajoute qu'il faut se réjouir et se réjouir toujours. Quel homme, ô mon Dieu ! Quelle héroïque victime de votre saint amour ! Oh ! mes Sœurs, que ne l'imitiez-vous une bonne fois, toutes tant que vous êtes, comme il a été lui-même l'imitateur de Jésus-Christ !

Ainsi donc : 5^e l'immolation de la nature par l'amour, s'étend aux consolations sensibles.

VI. ELLE S'ÉTEND AUX PEINES INTÉRIEURES.

Le monde ne connaît point de *peines intérieures*. En prenant cette expression dans le sens qu'entendent les Maîtres de la vie spirituelle, le monde éprouve beaucoup de chagrins, de mouvements passionnés, de fougues de l'amour-propre, de désirs violents, de regrets cuisants, d'impatiences tumultueuses ; mais il n'appelle pas ces tyrans domestiques des *peines intérieures* : tantôt il les regarde comme des affections qui ne sont pas déraisonnables, tantôt comme l'effet naturel des événements, tantôt comme des moyens de réussir dans ses projets, tantôt comme des suites de la malice des hommes ; jamais il ne les considère dans le rapport avec Dieu, et jamais il n'en profite pour son salut.

Les personnes qui prennent à cœur leur sanctification, appellent *peines intérieures* tout ce qui moleste leur âme, tout ce qui tend à en altérer la paix ; et ce sont ou leurs péchés passés, ou les fautes qu'elles commettent habituellement, ou leurs passions mal mortifiées, ou les défauts de leur caractère, ou les suggestions de l'ennemi du salut, ou les épreuves de Dieu même. Il serait beaucoup trop long d'expliquer l'une après l'autre ces différentes causes de nos *peines intérieures*, et je me borne aux deux principales ; c'est-à-dire : 1^o aux péchés passés ; 2^o aux fautes actuelles.

I. LES PÉCHÉS PASSÉS.

Oui, le souvenir de nos anciens péchés nous trouble. Nous lisons dans les saintes Ecritures qu'il ne faut pas être sans crainte à l'égard des péchés pardonnés ; mais il y a une grande différence entre la crainte et le trouble, entre l'humiliation d'un cœur contrit et l'agitation d'un intérieur peiné ; ce dernier sentiment est l'effet d'un amour-propre secret. On voudrait n'avoir pas été si criminel, non pas tant parce qu'on a outragé la divine Majesté, que parce

qu'on ne peut jouir des éloges d'une conscience irréprochable. Saint Bernard dit qu'il y a trois choses qui obscurcissent l'intelligence de l'homme, et qui l'empêchent d'entrer dans la vraie lumière de la contemplation, savoir : « Les ténèbres des péchés, le souvenir de ceux qu'on a commis, et le soin inquiet des choses temporelles. » A ces trois sources de trouble, il oppose trois remèdes : « La confession, l'oraison, le repos ; » en sorte que, selon la pensée du saint Docteur, l'oraison doit nous tranquilliser sur les péchés de notre vie passée. Ceci est bien vrai, et en même temps bien profond ; il faudrait toute une Conférence pour en développer tous les rapports. Je me contente de dire qu'une personne d'oraison sacrifie tous ses péchés et toute l'agitation qui en résulte ; qu'elle forme de cette masse de corruption un holocauste qu'elle consume dans les flammes du saint amour ; qu'en comparant ses fautes avec le prix immense du sang de Jésus-Christ, elle s'écrie : « Ah ! Seigneur, je déteste mes péchés, ces péchés d'autrefois, dont quelques-uns me causent tant de chagrin et que j'ai tant à cœur ; mais je vois que la grâce du pardon est le triomphe de votre amour et la gloire de vos mérites. Comment me troublerais-je donc au souvenir de mes iniquités ? Vous êtes venu non pour les justes, mais pour les pécheurs, et votre royaume est rempli des dépouilles que vous avez enlevées à l'enfer. Je serai donc tranquille au pied de votre croix. Je vois les cicatrices de mes blessures ; mais, à la vue de celles que vous conservez, quoique glorieux et assis à la droite de votre Père, j'ai la confiance de croire que mes plaies sont fermées, et que les vestiges qui m'en restent, ne sont que pour me retenir dans l'humilité et dans la vigilance jusqu'au dernier jour de ma vie. »

II. LES FAUTES ACTUELLES.

On commet encore des fautes, malgré les plus saintes résolutions, et alors on se trouble et l'on se tourmente ; on coule des jours pleins d'amertume ; on veut se présenter

sans cesse au saint tribunal, et quand on est aux pieds du prêtre, on ne tarit pas cependant la source de ces fautes. Nouvel objet d'immolation, et saint Ambroise nous apprend d'un mot à faire parfaitement ce sacrifice : « Nous péchons, dit-il, et cela est de nous ; nous pleurons nos péchés, et cela est de Jésus-Christ. » Mais partout où se trouve Jésus-Christ, la paix intérieure doit se trouver ; et cette paix doit être d'autant plus intime, d'autant plus profonde, qu'elle a pour compagnes l'humilité et la reconnaissance : l'humilité, qui nous concentre dans le mépris de nous-mêmes ; la reconnaissance, qui nous lie à notre bienfaiteur : « Mes fautes, ajoutait le même saint Docteur, peuvent me devenir plus utiles que l'innocence même ; l'innocence pourrait me rendre orgueilleux, et mes fautes me tiennent dans une humble soumission. »

« Ce n'est pas qu'il faille abandonner la vigilance sur soi-même, pour avoir occasion de s'humilier et de dépendre de la grâce ; car ce serait abuser de la miséricorde et se faire un jeu de la bonté divinè. Oh ! que la conduite des Saints est ici digne de remarque ! Ils veillèrent beaucoup sur leur intérieur, et ils y virent des taches journalières ; mais l'esprit de sacrifice qui les animait, immolait tout à la fois et les fautes commises, et l'amour-propre qui voudrait être irréprochable, et l'impatience qui s'irrite des rechutes, et la défiance qui porte à laisser là un ouvrage toujours renaissant et ne finissant jamais. Les Saints sont encore plus admirables par la patience avec laquelle ils ont supporté le poids de leurs faiblesses, que par les efforts qu'ils ont faits, avec la grâce, pour croître et se fortifier dans la perfection. C'est là cette tribulation qu'ils « ont bue à longs traits, » pour me servir des termes de saint Ambroise ; ce sont là ces mauvais jours qu'ils ont passés sur la terre, et dont ils ne se sont plaints qu'à Dieu, sans tourmenter leur âme par de vaines terreurs.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que puisque ce qui cause les peines intérieures, ce sont entre autres les péchés passés et les fautes actuelles, vous devez faire à Notre-Seigneur le sacrifice de ces troubles et de ce qui les produit ; qu'ensuite, le principal instrument de cette immolation, aussi bien que de l'immolation de la nature dans les consolations sensibles et les amitiés spirituelles, dont je vous ai entretenues dans le cours de cette Conférence, étant l'amour, je ne puis mieux faire en la terminant, que de dire aux âmes animées du désir de leur perfection : « Sacrifiez, oui, sacrifiez à Dieu, à son saint amour et à son bon plaisir, toutes les amitiés particulières, toutes les consolations sensibles, toutes les peines intérieures. La science de la paix intérieure n'est pas longue ; elle ne comprend que ces deux mots de saint Augustin : *Se contenir* et *se soutenir* : se contenir pour ne pas rechercher de consolations hors de Dieu ; se soutenir pour ne pas succomber dans les différents combats que suscitera infailliblement l'immolation de la nature. » Ainsi soit-il.

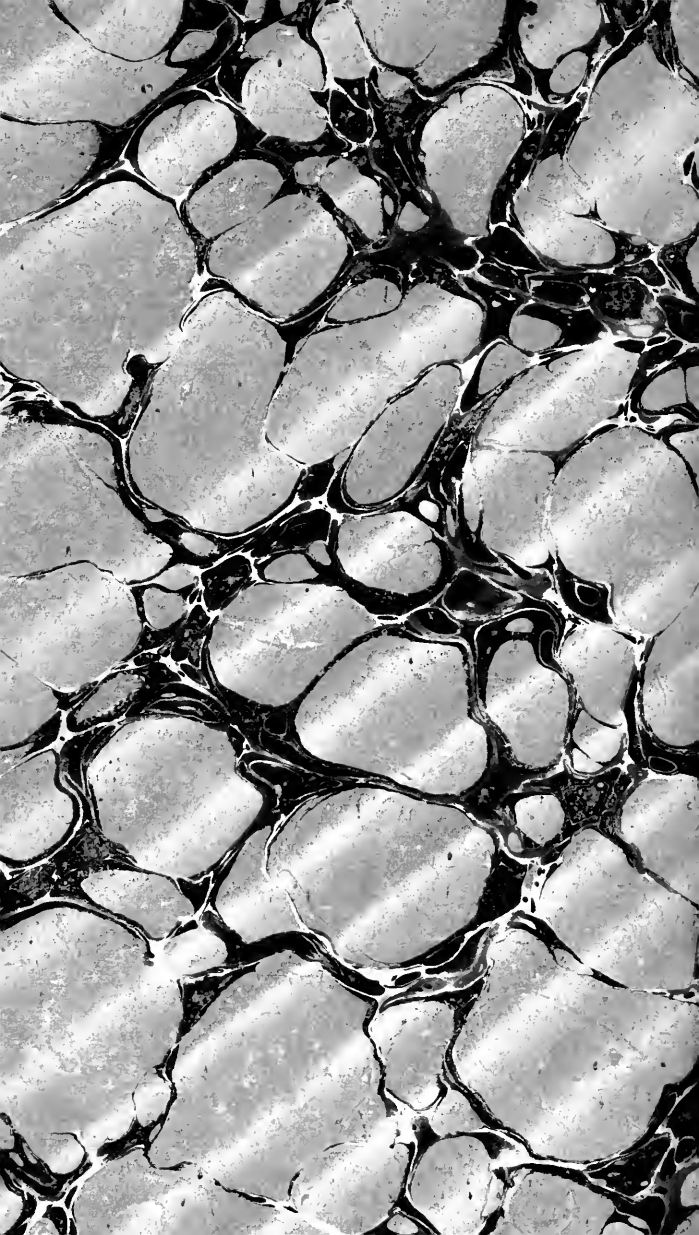
FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIERES.

Sur les vœux de religion.	1
Sur la direction spirituelle	23
Sur l'esprit de sacrifice.	41
Sur la grâce	60
Sur la tiédeur.	79
Sur les tentations.	100
Avantages des tentations.	116
Différentes sortes de tentations.	128
Tentations contre la foi.	141
Tentations contre l'espérance	152
Tentations de présomption.	163
Remèdes contre les tentations	173
Sur la présence de Dieu.	200
Son utilité pour éviter le mal	216
Son utilité pour pratiquer le bien	230
Sur les oraisons jaculatoires.	246
Sur les souffrances	261

Sur le péché véniel.	280
Ses effets	298
Ses châtimens	316
Sur le mauvais exemple.	339
Sur les scrupules.	358
Remèdes contre les scrupules	373
Différentes sortes de scrupules.	391
Sur les peines d'esprit.	419
Sur l'immolation de la nature.	432
Son étendue	450





3
BX 1912:5 :B376 1880 v.4 SMC
Basinet, Gabriel,
Conferences spirituelles sur
les devoirs de la vie religi
47234928

